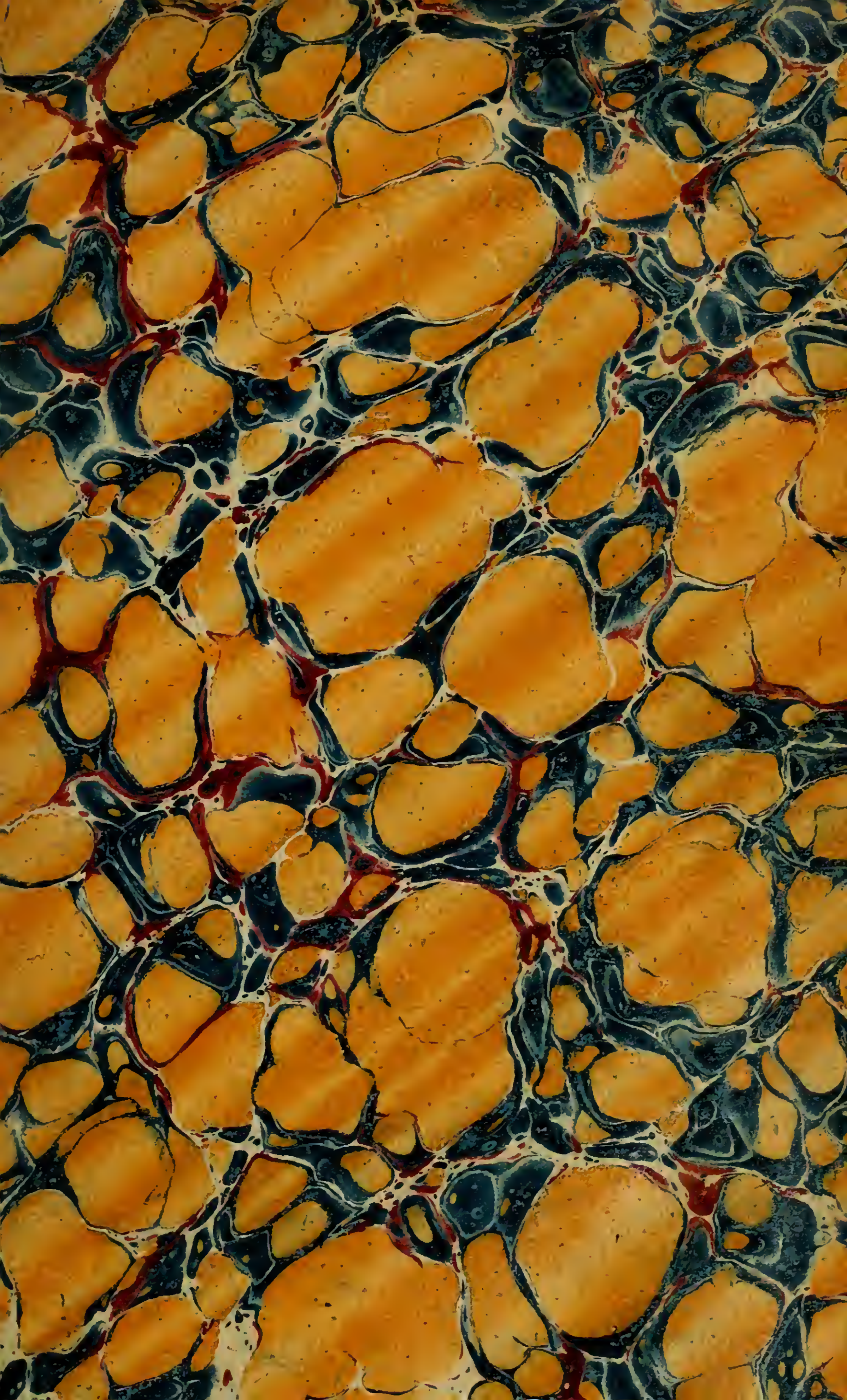
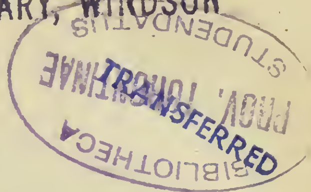

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04335 1964




STUDENDATUS
PROV. TORONTINAE
BIBLIOTHECA
TRANSFERRED



APOLOGIE

DU

CHRISTIANISME

APOLOGIE

DU

CHRISTIANISME

PAR FRANZ HETTINGER

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET EN THÉOLOGIE
PROFESSEUR DE THÉOLOGIE A L'UNIVERSITÉ DE WURTZBOURG
CONSULTEUR DE LA CONGRÉGATION POUR LE CONCILE DU VATICAN

TRADUIT DE L'ALLEMAND

D'APRÈS LA DERNIÈRE ÉDITION ALLEMANDE ET AVEC APPROBATION
DE L'AUTEUR

PAR M. JULIEN LALOBE DE FELCOURT
LICENCIÉ EN DROIT

ET M. J.-B. JEANNIN
LICENCIÉ ÈS-LETTRES, ANCIEN PRÉFET DES ÉTUDES AU COLLÈGE DE SAINT-DIZIER

DEUXIÈME ÉDITION FRANÇAISE
Revue et considérablement augmentée

**

LA DÉMONSTRATION DE LA VÉRITÉ CHRÉTIENNE

Tome second

PARIS

LIBRAIRIE BLOUD ET BARRAL

4, RUE DE MADAME, ET RUE DE RENNES, 59

APOLOGIE DU CHRISTIANISME

CHAPITRE X.

FOI ET MYSTÈRE.

La foi, principe surnaturel de connaissance. — Définition ou idée de la foi : en quoi elle diffère de la science. — Certitude que produit la foi. — Importance de la foi dans toutes les branches de la vie. — La foi divine. — La foi divine, fondement de toute religion et de toute civilisation. — La foi est un besoin de l'homme. — Le mystère. — La nature de Dieu est un mystère. — Le mystère est partout. — Le mystère surpasse la raison, mais ne la contredit point. — Le mystère, caractère nécessaire de la révélation. — Il est incompréhensible, mais non pas inintelligible. — Le mystère et la raison humaine. — Efficacité de la foi. — Notes additionnelles.

La science mène l'homme à Dieu par la contemplation raisonnée de la nature et de soi-même. Par la pensée de Dieu, l'esprit perce au travers de l'étroit horizon de ce monde visible qui nous enserre et nous borne ; il voit ainsi s'ouvrir devant lui la perspective d'un monde nouveau, supérieur au monde des sens, mais dont il ne saurait sonder les profondeurs. Comme un rayon de céleste lumière, l'idée de l'éternité pénètre dans la nuit de notre existence terrestre ; c'est une aurore pleine de pressentiments qui fait comprendre à l'homme que les aspirations de son cœur vers l'éternel et l'infini, vers le

vrai, le bon et le beau, sont autre chose que de vains rêves ou qu'une énigme indéchiffrable. Dieu est la lumière de son intelligence, l'idéal de ses désirs, la satisfaction surabondante de son cœur.

Mais là ne s'arrête pas la raison. En présence de Dieu une foule de questions se présentent et l'inquiètent. Quelle est la vie intime de Dieu ? Quelle est son essence ? Quelles sont ses pensées, ses conseils et ses desseins sur l'humanité ? Sera-ce l'intelligence bornée de la créature qui pourra sonder l'Océan de la nature divine et en mesurer les dimensions infinies ? Comment l'homme, qui est impuissant à lire dans la pensée de son semblable, pourra-t-il pénétrer la pensée de Dieu ? Non, il ne peut la connaître qu'autant que Dieu consent à la lui dévoiler, de même que l'homme ne connaît *ce qui se passe chez un autre homme*, que si celui-ci lui ouvre son intérieur. Celui qui s'est révélé dans la nature autour de nous, dans l'histoire avant nous, dans l'esprit au dedans de nous, d'une manière médiate et sous un voile terrestre, ne devait-il pas le faire encore d'une manière immédiate, plus simple et infiniment plus sublime ? Ne devait-il pas continuer et parfaire son œuvre dans une révélation par son Verbe, dans un commerce vivant et personnel de son Esprit avec l'esprit de l'homme ? Peut-on admettre que celui qui est le Père de tous les êtres ne trouve pas une parole pour la créature faite à son image ? Faut-il croire que celui qui a prodigué les formes et les couleurs les plus variées et les plus éclatantes, comme les forces de tout genre dans le monde visible, se soit montré avare dans le monde de l'esprit, dans la vie religieuse, sphère supérieure et propre à l'homme, jusqu'à borner ses dons

au strict nécessaire, je veux dire aux principes naturels de la connaissance de Dieu, de sorte que ce qu'il y a de plus grand dans la création aurait été doté avec le plus de parcimonie ? non, c'est impossible.

Ici un nouvel horizon s'ouvre devant nous ; nous entrons dans une sphère de connaissances plus hautes que les connaissances empiriques, et même que les vérités rationnelles, je veux dire la sphère de la vérité surnaturelle et révélée. Sans doute la raison nous mène à l'infini, et nous démontre l'existence de Dieu qui est l'infini personnel; mais là se trouve la limite de son empire. Elle nous fait pressentir ce qui est au delà, c'est-à-dire la vérité divine, la vie et l'éternelle béatitude de Dieu ; mais arrivée sur le seuil de ces mystères, elle s'arrête, impuissante à le franchir. Qui donc nous introduira dans ce sanctuaire ? Dieu lui-même. Dieu seul peut nous apprendre ce qu'est Dieu ; c'est en ayant confiance en sa parole, que nous apprendrons *ce qu'aucun œil n'a vu, ce qu'aucune oreille n'a entendu, ce que jamais le cœur de l'homme n'a éprouvé* [1]. La foi nous donne accès dans le domaine de la vérité surnaturelle, dans ces connaissances qui surpassent toute intelligence créée. L'homme possède déjà une lumière intérieure inhérente à sa nature, la raison qui lui permet de distinguer le monde des idées derrière les formes et les couleurs variées de la vie; mais la révélation fait pénétrer dans son âme un jour beaucoup plus éclatant, qui, communiqué par la grâce, lui ouvre les royaumes de Dieu et de l'éternité et l'inonde

[1] *I Cor.* II, 9.

de célestes clartés. La religion devient ainsi une religion révélée et positive, reposant sur la foi comme sur sa base solide et profonde. La révélation de Dieu aux hommes, son importance, sa nécessité, ses rapports avec l'intelligence humaine, telles sont les questions que nous allons traiter.

C'est la foi qui nous livre la substance de la révélation; posons-nous donc les questions suivantes :

La foi est-elle digne de l'homme?

La foi à une révélation divine est-elle digne de l'homme?

La foi au mystère est-elle digne de l'homme?

Deux voies se présentent à l'homme pour arriver à la certitude : *la science et la foi*. A-t-il acquis la certitude d'une vérité par les lumières de son propre esprit, il ne *croit* pas, il *sait*. La certitude, au contraire, lui vient-elle du témoignage de ceux qui savent, il ne *sait* pas, il *croit*[1]; mais, *dans les deux cas*, il possède *la certitude*. Quelqu'un qui n'a jamais vu Londres, mais qui croit aux récits de ceux qui l'ont vu, n'est pas moins certain de l'existence de cette ville que ceux mêmes qui l'ont vue de leurs yeux. La différence entre la foi et la science ne consiste pas dans *le plus ou moins de certitude*. La certitude n'admet pas de degrés; elle est le repos absolu de l'esprit qui, en possession de la vérité, est exempt de toute crainte d'erreur. La seule différence qu'il y ait consiste dans les différents motifs qui déterminent la certitude, savoir, la propre vue ou le témoignage. La foi et la science diffèrent en ce que la foi puise sa certitude dans des raisons

[1] *Quod intelligimus, debemus rationi; quod credimus, auctoritati.* (August. *De utilit. credendi*, c. 2.) *Proprie quippe cum loquimur,*

externes[1], dans l'évidence extrinsèque, tandis que la science l'emprunte à des raisons qui lui sont propres.

Le cardinal Gerdil[2] a très-bien défini ces deux sortes de certitude. Il dit : « Pour reconnaître la vérité ou la « fausseté d'une proposition, je dois savoir si le prédicat « que j'affirme ou que je nie convient au sujet ou non. « On peut parvenir à connaître cette convenance de deux « manières : premièrement, en déduisant les raisons de « l'idée du prédicat, aussi bien que de celle du sujet; « secondement, en ayant recours à des raisons extrin- « sèques, lorsque l'une et l'autre idée ne nous donnent « aucune certitude et ne nous font juger ni de la conve- « nance, ni de la répugnance. Dans le premier cas, le « jugement porté sur la vérité ou la fausseté d'une pro- « position provient d'une intuition directe et intime que « nous avons de cette proposition considérée en elle- « même, c'est-à-dire de ce que nous percevons directe- « ment la convenance ou la disconvenance entre le sujet « et le prédicat. Alors nous ne savons pas seulement que « la chose est vraie, nous connaissons encore la raison « intime pourquoi elle est vraie. Dans le second cas, nous « apprenons simplement que la convenance ou la dis- « convenance existe, mais sans en avoir une intuition « directe. Nous avons donc la certitude qu'il en est ainsi,

id solum scire dicimur, quod mentis firma ratione comprehendimus. (Id. *Retract.*, I, 14.)

[1] La réduction à l'absurde repose aussi sur des raisons extrinsèques.

[2] *Introduzione allo studio della religione,* p. 27.

« sans savoir pourquoi il en est ainsi ; et cependant, c'est « une certitude véritable, puisque la vérité objective « consiste dans la connexion logique des objets ».

Toute croyance suppose toujours une certaine science, c'est-à-dire l'examen préalable de la crédibilité des témoins, dont le témoignage produit en nous la certitude de choses que nous ne pouvons constater nous-mêmes. Le témoignage concordant d'autorités dignes de foi force l'esprit à croire; et pour ne pas croire alors, il faudrait admettre, sans raison aucune, *une dérogation à l'ordre moral* qui fait la force de ce témoignage. La foi a donc une importance universelle et objective tout aussi bien que la science; car les lois de l'ordre moral sur lesquelles s'appuie la foi ont une valeur qui ne le cède en rien à celles de la logique et de la métaphysique. « J'ose avan-« cer », dit d'Houtteville, « qu'il serait sans comparaison « plus facile d'ébranler un homme sur la certitude de la « vérité géométrique, que sur la certitude de l'événe-« ment historique [1] ».

[1] *La religion chrétienne prouvée par les faits.* Paris, 1722, ch. I. C'est mal concevoir la nature de la foi, que d'attribuer à la foi, comme le font Jacobi, Pilgram et d'autres, la certitude immédiate des premiers faits de notre conscience. Cf. t. Ier, p. 62. Mais il est également inexact de confondre, ainsi que l'a fait Kant, la foi avec l'opinion subjective, qui ne donne pas de certitude et n'exclut pas la crainte de l'erreur. « Opiner, dit-il, (*Methodenlehre* II,) c'est tenir pour vrai quelque chose dont on n'est ni subjectivement, ni objectivement assez certain. Est-on subjectivement certain, sans l'être objectivement, c'est la foi ». Mais le langage usuel seul suffit pour réfuter cette définition. Celui qui croit à l'existence de Rome par l'autorité du témoignage a une certitude objective et subjective suffisante; autrement il ne croirait pas, il présumerait. Des raisons purement subjectives ne sont point des raisons. — Ulrici (*Glauben und Wissen*, p. 266), se trompe aussi lorsque

Ces considérations préliminaires posées, il nous sera facile de répondre à la première question : La dignité de l'homme admet-elle la foi ?

L'homme, de gré ou de force, ne peut pas plus se passer de la foi que de la science. Et même, si nous observons la marche suivie par l'esprit humain dans son développement, tant en général qu'en particulier, nous verrons la foi précéder la science, qui vient ensuite s'exercer sur la base de la foi. « L'autorité, autrement « dit la foi, commence à nous instruire, puis vient notre « propre entendement : tel est l'ordre de la nature », dit saint Augustin [1]. Et, dans le fait, la base et le fondement de toute vie humaine ne reposent-ils pas sur la croyance que celui-ci est votre père, celle-ci votre mère [2] ? Le fils ne peut en avoir des preuves par lui-même, il doit s'en rapporter à des témoins dignes de foi. La position héréditaire d'une famille, le droit historique et positif, le droit tout entier qui régit la vie civile, en un mot, ne repose-t-il pas sur la foi, sur la donnée de renseignements éprouvés ? « La foi », dit Cicéron, « fait le fond de toutes

voulant établir la différence entre croire et savoir, il la fait consister en ce que les raisons de la foi dépendent de la subjectivité du croyant. Car la subjectivité influe aussi sur les raisons du savoir, comme en tout acte de l'intelligence humaine.

[1] *De moribus Eccl. Cath.* c. 3.

[2] *Si auferatur hæc fides de rebus humanis, quis non attendat, quanta rerum perturbatio quam horrenda confusio subsequeretur ?* August. *De fide*, c. II, n. 4. — « Tout ce qui se traite sur la terre, dit saint Cyrille de Jérusalem (*Catech.* V.), même pour ceux qui n'appartiennent pas à l'Eglise, repose sur la foi ».

« les questions relatives à la distinction du mien et du « tien [1] ». L'office du juge est subordonné à la déposition des témoins et à leur véracité; le juge décide ensuite d'après les renseignements qu'il a obtenus d'eux.

Sans la foi, le savoir est impossible. Car, pour savoir, il faut apprendre, et tout enseignement suppose la foi dans la parole d'un maître. Bien que dans le domaine des connaissances rationnelles la foi s'élève à la science, en sorte que notre croyance primitive fait ensuite place à l'examen de notre raison; pourtant l'étude de la nature, la géographie, l'histoire, etc., reposent sur la foi que nous donnons à des récits étrangers [2].

La vie individuelle et sociale, le droit, la justice, l'instruction, la morale, sont subordonnés à la foi. « C'est « par la foi », dit Sénèque [3], « que l'homme acquiert la « certitude sur la majeure partie des choses ». « Supprimez la foi », dit Hugo Grotius [4], « aussitôt vous verrez

[1] *De Off.* l. 1, 7.

[2] « Quelles difficultés insurmontables présente l'étude de l'histoire. La vie entière d'un homme ne suffirait pas à consulter les principaux documents concernant les nations et les époques. Nous sommes donc obligés, en pareille matière, de nous en rapporter aux recherches et aux récits d'autrui; tout dépend donc de notre choix et de la confiance que nous devons avoir en notre guide ». (Dœllinger, *Irrthum, Zweifel, Wahrheit*, p. 52.)

[3] *Ep.* XCIV.

[4] *De verit. relig. christ.* n. 29. *Pro rerum diversitate diversa quoque sunt probandi genera. Alia in mathematicis, alia de affectionibus corporum, alia circa deliberationes, alia ubi facti est quæstio ; in quo genere standum est nulla suspicione laborantibus testimoniis; quod nisi admittitur, non modo omnis historiæ usus perit, medicinæ*

« disparaître l'histoire, l'étude de la nature, les rapports « mêmes entre parents et enfants ». « Toutes les fois « qu'il s'agit de science », dit Fechner [1], « la foi joue « un rôle, car la science suppose une croyance en quelque « chose. Le domaine entier de l'histoire repose sur la foi « que nous avons en la véracité des témoins ; les sciences « positives, sur la foi que d'autres ont bien observé et « n'ont rapporté que ce qu'ils avaient vu ; la psychologie « enfin, du moins lorsqu'elle n'est pas celle d'un individu « isolé, suppose la foi dans l'âme des autres hommes. « Que deviendrait le domaine entier de la science, si la « foi disparaissait ? Ainsi donc, que l'homme de science « ne méprise pas la foi, car dans son savoir se glisse « toujours un peu de croyance ; que cet élément dispa- « raisse, la science s'évanouira à son tour ».

Pourquoi la vie religieuse de l'homme ferait-elle seule exception à cette loi de la foi ? Pourquoi l'homme ne devrait-il avoir foi qu'en l'homme et non pas en Dieu ? Son intelligence est-elle la source unique de toute vérité religieuse, en sorte que tout ce qui excéderait son domaine ne serait que le néant ? Mais, alors, il serait l'intelligence divine et absolue elle-même. Ce ne serait plus cet entendement borné et restreint dont les connaissances ne sont qu'une goutte d'eau perdue dans l'océan de l'inconnu, inaccessible pour ses faibles forces. « La dernière

quoque pars magna, sed et omnis quæ inter parentes liberosque est pietas, ut quos haud aliter noscamus. — « Il serait ridicule, dit Euler (*Lett.* 115), de vouloir exiger une démonstration géométrique des vérités d'expérience ».

[1] *Op. Cit.*, p. 8.

« démarche de la raison », dit Pascal[1], « c'est de connaître « qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent. Elle « est bien faible si elle ne va jusque-là ». « Du moment », dit judicieusement Hamann, « que l'on sait ce qu'est la « raison, toute contradiction avec la foi cesse immédia- « tement ».

Ou bien admettrons-nous que Dieu, intelligence suprême, ne puisse pas se manifester à l'homme? Pourquoi lui, qui a créé l'homme *de race divine*[2], ne pourrait-il pas l'instruire sans intermédiaire et le former à son image, comme un père est le précepteur naturel de son fils? Or, telle est la révélation. « La révélation est pour « le genre humain ce que l'éducation est pour l'individu. « L'éducation, c'est la révélation pour l'individu, et la « révélation, c'est l'éducation du genre humain, qui s'est « faite et se fait encore[3] ». « Pour que l'homme atteigne « à sa fin, qui est la contemplation de Dieu », dit saint Thomas d'Aquin[4], « il doit croire Dieu comme un élève « croit la parole qui l'instruit ».

Eh quoi! Dieu qui est le soleil des esprits, qui a fait luire dans la raison humaine un rayon de sa lumière, Dieu qui coopère à chacun des actes de l'entendement humain, qui, en un mot, est le principe de notre connais-

[1] *Pensées*, ch. V, 1.

[2] *Act. des apôt.* XIX, 28.

[3] Lessing, *über die Erziehung des Menschengeschlechtes.* I. Th. p. 42.

[4] *Summ. theolog.*, II, II, qu., Art. 3.

sance naturelle, tellement que nous pouvons dire à la lettre que nous connaissons tout en Dieu ; Dieu ne pourrait pas créer un rayonnement plus puissant, le rayonnement de la révélation ! Lui qui mène et soutient l'homme dans toute son existence, ne pourrait point, par des signes perceptibles à ses sens, par des symboles qui frappent son imagination, par des idées qui agissent sur son esprit même, par un don particulier d'intelligence, lui communiquer des vérités d'un ordre supérieur ? L'esprit créé agit sur un autre esprit par un mot, par un regard, par un geste ; et Dieu, le Créateur de tous les esprits, serait réduit à un silence éternel[1] !

[1] Les chefs-d'œuvre des grands maîtres de tous les temps nous offrent, ainsi que Bossuet l'a déjà remarqué, une analogie avec l'inspiration. « D'où me viennent les idées, dit Mozart, et comment elles me viennent, je n'en sais rien ; d'un regard je les embrasse en imagination dans leur ensemble ; j'entends le tout à la fois ». *Biographie de Mozart par Schlosser*. 3, p. 122.)

L'esprit souffle où il veut, et vous entendez bien sa voix, mais vous ne savez d'où il vient ni où il va. —....... c'est ainsi que toute régénération vient de l'esprit ». (*Jean*, III, 8.)

Per donum prophetiæ confertur aliquid humanæ menti supra id, quod pertinet ad naturalem facultatem, quantum ad judicium per influxum luminis intellectualis et quantum ad repræsentationem rerum, quæ fit per aliquas species. Et quantum ad hoc secundum potest assimilari doctrina humana revelationi propheticæ, non autem quantum ad primum. Homo enim non potest interius illuminare sicut facit Deus. — Cf. Thom. *Summa theolog.* II, II, qu. CLXXIII, Art. 2.)

Si la transmission d'idées (*verbum mentis*) n'était possible que par la parole sensible (*verbum oris*) alors les purs esprits et les âmes des décédés seraient hors d'état de produire et de communiquer des idées ; en d'autres termes, l'immortalité comme l'existence d'esprits purs seraient impossibles, ce qui ne peut être affirmé que par le matérialisme le plus outré.

Les traditions de tous les peuples expriment partout l'espoir que Dieu ou quelque messager céleste viendra leur apporter un enseignement plus haut. Cette croyance à un commerce réel entre Dieu et l'homme forme un des moments essentiels de la conscience religieuse du genre humain. Chez les sages qui ont consacré leur vie à la solution des grands problèmes de la nature de Dieu et des fins dernières de l'homme, cette soif de révélation se manifeste en termes plus énergiques encore. « L'homme, « dit Pythagore [1], ne doit faire que ce qui est agréable à « Dieu, mais il ne saura pas ce qui plaît à la divinité, à « moins que Dieu lui-même ou un génie céleste ne le lui « indique ». — « La piété, dit Socrate [2] par la bouche de « Platon, « est une vertu que nous devons désirer ardem- « ment ; mais Dieu seul peut nous l'enseigner ». « Il nous « faut », dit-il ailleurs [3] avec douleur, « traverser la mer ora- « geuse de cette vie sur les épaves de la vérité, à moins « qu'un moyen plus sûr ne nous soit donné par une révé- « lation, qui devienne pour nous un navire capable d'af- « fronter la tempête ».

Cette persuasion, commune à tous les peuples, ne peut être une erreur ; elle germe dans les plus intimes besoins de leur cœur ; elle nous met sur la trace d'une antique révélation dont le souvenir, s'affaiblissant peu à peu comme les sons d'une cloche lointaine, n'a pu cependant

[1] Jambliq., *in vit. Pyth. init.*

[2] *Alcib.*, II. *et Polit.* p. 241 et suiv.

[3] *Phœd.*, p. 85.

jamais s'effacer complétement [1]. Platon [2], de même qu'Aristote [3], renvoie toujours aux traditions de l'antiquité comme à la source pure de toute vérité divine et humaine. Lorsque les Athéniens demandèrent à l'oracle de

[1] Comp. Lüken, *Die Traditionen des Menschengeschlectes.*

[2] Suivant Platon, toutes les connaissances de l'homme, dans les hautes sphères de l'intelligence, dérivent d'une antique révélation divine. — Une puissance supérieure a donné leur nom aux choses. (*Crat.* p. 438.)

« Vous autres Grecs, disent au philosophe avide de science les prêtres égyptiens, vous êtes des enfants, vous n'avez point d'antiques doctrines transmises par la tradition ». (*Tim.*, p. 22.) « Les anciens qui ont sur nous l'avantage d'être plus rapprochés des dieux, nous ont transmis la doctrine. (*Phileb.* p. 16); c'est pourquoi nous devons croire les anciens en matière de religion, bien que nous ne puissions toujours nous rendre compte. (*Tim.* p. 48.)Nous devons ajouter foi aux antiques et saintes traditions, car les anciens, issus des dieux, étaient plus à même de connaître leurs parents ; il est donc impossible de leur refuser la croyance ». (Id.)

« Platon », dit Lasaulx, (*Ueber die thelog. Grunlage aller philosophischen Systeme* p. 13), « donne sa doctrine sur Dieu, âme et l'immortalité comme un dogme antique et sacré conservé par les prêtres ». « Toutes les fois que Platon exprime une croyance », dit Ackerman (*Das christliche in Platon*, s. 52), « il se rapporte à d'antiques traditions. Jamais vous ne trouverez dans Platon l'idée de l'existence et du développement de la connaissance religieuse s'établissant *a priori* ».

Platon, dans l'Epinomis, reconnaît lui-même qu'il est redevable de la plus grande partie de sa science à un barbare, un chaldéen. Les traditions de l'Orient furent le point de départ et forment le fond de toute sa philosophie. Voy. Cousin, traduct. de Plat. (Note sur le Phèdre.)

[3] Nous tenons des anciens, qui nous l'ont transmis sous forme de mythe, dit-il, que le divin embrasse toute la nature. Pour le reste, savoir que les dieux ressemblent aux hommes, c'est une pure fiction. Cette fiction ôtée, il reste que la divinité est la substance première : doctrine qui est une révélation divine. *Métaphys.*, XII, 8. Dicéarque parle de même. (Cf. H. Grotius, *De vera religione* p. 43. *Pausanias*, VIII, 2, 2.

Delphes quelle religion ils devaient choisir : « Celle de « vos ancêtres », dit l'oracle. « Mais nos ancêtres en ont « changé si souvent, objectèrent les Athéniens, laquelle « devons-nous suivre ? » — « La meilleure, leur fut-il ré- « pondu ». Par la meilleure, dit Cicéron, l'oracle entendait la plus ancienne, c'est-à-dire la plus rapprochée de Dieu ; car plus nos ancêtres étaient près de leur origine, et par conséquent de Dieu, plus ils connaissaient la vérité [1]. « Toujours, dit-il dans un autre passage [2], j'ai dé- « fendu et je défendrai les croyances religieuses que nous « ont transmises nos ancêtres, et nul savant, si vaste que « soit sa science, n'ébranlera ma conviction sous ce rap- « port. Je crois à la tradition, quand bien même elle serait « dénuée de preuves ». « Un esprit bienfaisant », avoue Fichté lui-même [3], « prit pitié des premiers hommes, ainsi « que nous le rapportent de vénérables traditions ». « Toute « religion », dit Schelling [4], « a été une tradition dans « son origine ». — « Il est digne de remarque, observe « J. de Muller [5], que les peuples anciens possédaient des « notions très-justes sur le monde et sur l'immortalité de

[1] *Et profecto ita est, ut id habendum sit antiquissimum et Deo proximum, quod sit optimum.* (*De leg.* II, 16.) *Antiquitas, quo proprius aberat ab ortu et divina progenie, hoc melius ea fortasse, quæ erant vera, cernebat.* (*Tuscul.*, I, 12.)

[2] *De natura deor.* III, 2.

[3] *Naturrecht.* I. th. S. 32.

[4] *Vorlesungen über die methode des academischen Studium,* p. 167.

[5] *Allg. Gesch.*, I, 24.

« l'âme, bien qu'ils fussent, sous tout autre rapport, dans « la barbarie : au contraire, les arts destinés à embellir « la vie sont de création plus récente. Les nations primi- « tives avaient des idées vraies sur les sujets les plus im- « portants ; mais pour les choses de la vie, c'étaient des « enfants ».

Tout ce qui précède n'est que la confirmation de ce mot de l'Apôtre : *A plusieurs reprises, Dieu s'est manifesté à nos pères de différentes manières* [1]. Le Verbe divin a fait l'éducation de l'humanité. Le Seigneur a parlé dans le Paradis terrestre ; il a parlé sur le mont Sinaï ; il a parlé par la bouche de Jésus-Christ, et ainsi, la foi à cette parole après laquelle soupirait le monde ancien tout entier, qui s'est manifestée dans tous les temps, qui a reçu sa suprême et parfaite expression en Jésus-Christ, « plein de « grâce et de vérité », *la foi en la divine parole devient la forme et le fond de la vie religieuse, de même que la foi à la parole humaine est la condition de toute vie vraiment humaine.*

Aussi, est-ce à la source de la révélation et dans la croyance à une manifestation divine que, dès le commencement, tous les peuples sont allés puiser pour alimenter leur vie religieuse et morale. Une religion reposant uniquement sur l'observation raisonnée de la nature et de Dieu, une religion purement naturelle et philosophique n'est pas absolument impossible, puisqu'elle n'excéderait ni les forces ni les principes de la raison naturelle à l'homme ; mais l'histoire n'a jamais fait mention d'une

[1] *Hebr.*, I, 1.

religion semblable. Quelque différentes que soient entre elles toutes les religions pour ce qui est de leur métaphysique et de leur morale, quelque variété de formes qu'elles présentent dans le dogme et le culte, elles ont toutes une pensée commune qui les soutient, un fond commun sur lequel elles reposent, c'est-à-dire la foi à une parole divine révélée. Elles font toutes remonter leur origine jusqu'à la divinité [1].

Oui, la foi religieuse, loin d'être indigne de l'homme, lui est au contraire naturelle, car elle répond à un besoin de son intelligence. Si nous examinons en effet avec attention et sans aucune prévention la nature de notre esprit, nous y trouverons deux tendances fondamentales ayant leur racine au plus profond de notre être : le besoin de *savoir* et celui de *croire.*

Science et foi, savoir et croire, ce sont deux jumeaux d'abord à l'état d'embryon dans l'esprit de tout homme; lesquels, dès que la conscience s'éveille, se développent ensemble pour ne plus se quitter pendant la vie entière. Ce sont deux fleurs poussées sur la même tige : arrachez l'une, l'autre se fanera. La science sans la foi amène le doute et le désespoir, ce ver rongeur qui déchire le cœur de tout incrédule. La foi sans la science dégénère

[1] C'est ainsi que les Indiens font dériver leur religion de Brahma; non pas à l'aide du raisonnement, mais par les traditions, dit le philosophe indien Sancara. (*Ed. Windischman.* p. 106.) La plus pure des religions, au dire d'Hérodote, est celle qui avait été donnée aux hommes par les dieux eux-mêmes. Les poëtes, comme Homère et Hésiode, n'ont fait que la dénaturer (ποιήσαντες τὴν θεογονίην τοῖς Ἕλλησιν. Hérodot., II, 52.) La vérité, dit un philosophe indien, (Humbolt, *Kosmos*, II, p. 147), a été mise au début de la vie dans le cœur de l'homme, mais insensiblement sa voix s'est tue et elle a été oubliée.

en superstition et en fanatisme [1]. La foi religieuse veut être précédée d'un certain savoir, elle exige *l'examen scientifique et la reconnaissance de la crédibilité des témoins* [2], qui par des signes extraordinaires, comme des miracles et des prophéties, établissent la divinité de la révélation avec une certitude absolue; et toute croyance est un pas vers la science, bien que notre esprit ne puisse jamais parvenir à une science complète, puisque Dieu seul peut comprendre parfaitement la divinité. « L'autorité », dit saint Augustin [3], « réclame la foi et pré- « pare ainsi l'homme à l'examen raisonné des choses. Cet « examen raisonné mène ensuite à la claire vue et à l'in- « telligence, bien que la foi à l'autorité n'ait pas lieu « elle-même sans un examen préalable, puisqu'il faut « bien examiner à qui nous accordons notre créance. Deux « voies nous mènent à la connaissance : l'autorité et la rai- « son. L'autorité marche la première dans l'ordre du temps,

[1] C'est ce qui est arrivé pour les religions païennes et pour l'Islamisme qui brûle les bibliothèques et affirme sa vérité par le glaive ; mais aussi, presque totalement dépourvu de science, il tombe en décomposition comme un cadavre.

« Otez toute science à la foi, il ne vous restera que la superstition ; je dirai plus, il n'y aura plus même matière à superstition. Privez la science de la foi, et vous arrivez, en fait d'enseignement mathématique, au matérialisme le plus complet. — Vous vous trouvez seul dans le monde, face à face avec votre âme ». (Fechner.)

[2] Avant de croire, l'homme doit avoir un motif qui le porte à croire : *non enim crederet homo, nisi videret ea esse credenda vel propter aliquid hujusmodi.* (Thom., *Summa theol.*, II. II, qu. I, art. 4, ad. 2.)

[3] August., *De ord.* II, 9. *De vera relig.*, XXIV. Cf. *De morib.* Eccles. II. contr. Academ., I, III.

« et la raison, dans l'ordre des choses. Au premier abord, « il semble que l'autorité soit plus faite pour les masses « sans instruction, et la raison pour les savants ; cepen- « dant l'autorité seule ouvre la voie à tous ceux qui veu- « lent arriver à une science élevée. Plus tard ils appren- « nent combien ce qu'ils ont admis sur la simple auto- « rité, est solidement fondé en raison ».

« Nourrissons-nous de la foi », dit saint Anselme de Cantorbéry [1], « et nous acquerrons des richesses intellec- « tuelles en proportion de notre empressement ». La foi, en effet, est un germe qui renferme en soi la science, qui pousse à la science, qui prépare l'esprit aux plus hautes connaissances et le rend apte à contempler Dieu, l'origine et le principe de toute vérité. La foi est le commencement de toute connaissance surnaturelle de Dieu, connaissance qui dans l'autre vie devient une vue immédiate et face à face. Ici-bas nous ne voyons Dieu que comme dans un miroir; nous voyons, non pas lui-même, mais seulement un reflet de lui-même. Ici-bas nous apercevons des vérités, nous voyons tout à la lumière du soleil; là-haut, nous verrons Dieu qui est la vérité souveraine et personnelle, le soleil de la vérité. Telle sera la consommation de toute connaissance, déjà indiquée par Platon : « Enfin l'esprit créé verra le soleil éternel, et non « plus seulement son image comme dans l'eau, mais il le « verra lui-même tel qu'il est dans sa nature [2] ».

Et voilà le grand miracle du christianisme; ce petit

[1] *De Fid. Trinit.*, c. II.

[2] *De Republica*, p. 516.

livre que nous mettons dans les mains de l'enfant, le catéchisme, contient l'abrégé d'une philosophie sublime; il donne les réponses les plus profondes aux graves questions de la vie qui, pendant des siècles, occupèrent les plus grands esprits.

C'est pourquoi toute contradiction élevée contre la révélation est une négation des lois de l'esprit humain. Ce n'est que dans le développement harmonieux, et dans l'exercice égal de ces deux tendances fondamentales, que l'esprit humain trouve la plénitude de sa force et de sa nature. « La science est le but étincelant de la foi, mais « la foi est la base solide de la science. Rien de plus beau « que de les voir marcher de pair, c'est la sagesse dans tout « son éclat, c'est le devoir de l'Eglise [1] ».

Ce que nous avons dit jusqu'ici nous permettra de répondre aux contradicteurs qui, dans ces derniers temps, se sont élevés contre la révélation, sa possibilité et les moyens de la constater. « Une révélation », dit Strauss [2], « c'est un acte isolé de Dieu dans le temps, qui est en « opposition avec sa nature immuable ». Pour que cette objection eût quelque valeur, il faudrait admettre que Dieu n'est qu'un vain fantôme, une abstraction creuse, une lettre morte, le dieu des panthéistes, en un mot. Quant au Dieu vivant il est dit de lui : *Mon Père ne cesse pas d'agir* [3]. « Cette révélation qui vient après coup », dit encore Strauss, « est un aveu de l'imperfection des fa-

[1] Fréd. de Schlégel.

[2] *Glaubensl.*

[3] *Jean*, V, 17.

« cultés données à l'homme, lors de sa création. Dieu se « serait mis en contradiction avec lui-même ». Quoi! Dieu se contredit lorsqu'il ajoute à la grâce naturelle de la création la grâce surnaturelle de la révélation, et mène par elle l'homme, en intelligence comme en amour, à une fin plus élevée que celle à laquelle sa nature bornée et finie lui permettait d'aspirer? Est-ce que Dieu se contredit enfin, lorsque, après avoir créé dans la vie naturelle un double monde, le monde des sens et celui de l'esprit, il produit un monde nouveau, le monde surnaturel, le royaume de la grâce où nous sommes appelés à la participation de ses splendeurs et au bonheur de le contempler face à face?

« Une révélation », objecte encore l'écrivain cité plus haut, « autrement dit, l'action directe d'un être supérieur « sur l'esprit humain ne laisse à ce dernier d'autre rôle « que la passivité absolue ; car l'être suprême est l'acti- « vité absolue ; or, la passivité absolue est le corollaire « de l'absolue activité ». Pitoyable sophistique qui veut trop prouver et ne prouve rien. Est-ce que Dieu n'agit point sur la création en général et sur chaque créature en particulier, dans chacun de ses actes, à tous les moments de son existence, puisque nous ne vivons, n'agissons et ne sommes que par Dieu? Comme premier principe de tout mouvement et de toute activité dans tous les êtres il les conserve et coopère à tous leurs actes. Mais il meut chaque être conformément à la nature de celui-ci, tout en garantissant à la cause créée son indépendance relative et sa liberté d'action [1].

[1] *Ipse Deus in quolibet operante immediate operatur, non exclusa*

« Enfin », dit Strauss, « il reste toujours une question, « celle de savoir comment l'on pourra reconnaître qu'une « manifestation quelconque est véritablement une révé- « lation de Dieu ». — Mais c'est précisément pour cela que la révélation est entourée des marques infaillibles de son authenticité. La révélation ne se produit point sans montrer son cachet et sa garantie dans certains faits de l'histoire et de la nature : les miracles et les prophéties sont, les uns dans le monde physique, les autres dans le monde moral, les signes irrécusables du surnaturel [1].

Comme à certaines époques il se déclare des épidémies chez les peuples, ainsi une tendance naturelle et légitime en elle-même produit, par sa dépravation, deux maladies intellectuelles qui envahissent le monde des esprits. Le besoin de croyance, séparé de la science, dégénère en superstition, et la soif de la science, sans la croyance, amène le scepticisme et le désespoir à l'égard de toute vérité. Et comme il n'est pas rare de voir une maladie aboutir, dans une crise, à une affection toute opposée, ainsi il arrive fort souvent que *l'incrédulité devient superstition, et la superstition incrédulité* [2]. A ce sujet

operatione voluntatis et naturæ. (Thom., *De Potent.*, I, qu. III, art. 7.)

[1] La foi catholique condamne l'idéalisme religieux qui repousse la médiation d'une église visible et réelle pour s'en tenir au témoignage de l'esprit. Elle condamne également l'idéalisme philosophique qui prétend construire le monde *a priori* et indépendamment de toute expérience. En religion comme en philosophie, l'idéalisme c'est le subjectivisme qui dégénère là en fanatisme, ici en doctrine du moi absolu et en panthéisme.

[2] Plusieurs ne croient plus en Dieu, mais ils croient aux

Cajétan Weiler [1] dit avec beaucoup de raison : « Le scep-
« ticisme a tué tout sens moral, traînant à sa suite la superstition et les folles hallucinations, parce que l'on ne « peut vivre sans croire au-delà de ce que les mains « touchent. On rejette les mystères, mais on s'attache à « des énigmes folles. L'incrédulité devient superstitieuse, et « la superstition incrédule ». « Je connais des incrédules », dit Portalis [2], « qui croient au diable sans croire en Dieu. « Quelques années avant la révolution française un des « conservateurs de la bibliothèque nationale me disait « que, depuis quelque temps, la plupart de ceux qui venaient pour s'instruire dans ce vaste dépôt, ne « demandaient que des livres de sortiléges et de cabale ».

Cette dégénérescence de la foi en superstition nous prouve que la foi est une nécessité pour l'homme. Car, pour qu'une chose puisse devenir mauvaise, la première condition c'est qu'elle ait été bonne. C'est ainsi que, d'un autre côté, le désir de savoir se change en scepticisme, sorte de cancer moral qui veut toujours des aliments et ne

apparitions, à leur étoile, à leur destinée ; enfin, ils se créent une fantastique divinité. « J'ai connu un homme, dit Oersted (*Der geist. in der natur*, I, p. 115), qui à tout propos affichait avec énergie son incrédulité en matière de religion, et qui n'aurait pas osé passer le soir près d'un cimetière ou d'un gibet ». D'un autre côté, les juifs et les mahométans en contact avec la civilisation deviennent incrédules de superstitieux qu'ils étaient.

[1] *Ideen zur Geschichte der Entwirkelung des religiœsen Glaubens.* Munich, 1808. I. Th. VIII.

[2] *De l'usage et de l'abus de l'esprit philosophique.* Paris, 1827, t. II, p. 171.

peut être rassasié [1] : preuve éclatante que le besoin de la science est inhérent à l'esprit humain.

C'est pourquoi la foi, si naturelle à l'esprit de l'homme, satisfait un besoin qui prend sa racine dans le plus intime de sa nature, un instinct qui le pousse vers quelque chose de plus grand et qui demande impérieusement à être satisfait. Et lorsque Dieu, le souverain Esprit, propose à l'esprit créé sa parole divine comme objet de sa croyance, il complète la nature de l'esprit et lui trace la voie qui le mènera à son développement et à sa perfection en lui faisant éviter les écueils de la superstition. Bien loin que la superstition soit née de la révélation, dit Portalis [2], on peut au contraire affirmer que, sans le frein des doctrines et des institutions religieuses positives, la superstition, les illusions, la crédulité ne connaîtraient plus de bornes.

Comment expliquer ce fait psychologique incontestable, cette soif de la foi ? La raison veut se rendre compte des choses, de là son désir de savoir. Mais, plus une intelligence est grande et puissante, moins elle met de temps à parcourir le domaine de la pensée ; elle se heurte alors aux bornes infranchissables posées à la spéculation humaine, tandis qu'une foule de questions, insolubles pour elle, se présentent et l'obsèdent. Plus sera ardent ce désir de savoir, plus elle reconnaîtra avec douleur combien est restreinte la sphère de ses connaissances, combien ce

[1] *Toujours ils apprennent et ne peuvent parvenir à connaître la vérité.* (*II Tim.*, III, 7.)

[2] *Discours sur le Concordat.*

qu'elle est capable de comprendre est peu de chose en comparaison de ce qu'elle ne peut concevoir; et même dans ce qui lui est permis d'aborder, que d'incertitudes et de doutes [1] ! « Je le sens, c'est en vain que j'ai rassem-
« blé en moi tous les trésors de l'esprit humain ; aucune
« force nouvelle ne s'éveille en moi ; je n'ai pas monté
« de l'épaisseur d'un cheveu ; je ne me suis point rappro-
« ché de l'infini [2] ».

Comme Christophe Colomb, sur le rivage de l'Océan, perçait l'horizon de son œil prophétique et semblait vouloir atteindre du regard les terres lointaines dont son inspiration lui révélait l'existence, de même la raison, arrivée à la limite de son entendement, pressent un monde nouveau où règne l'éternelle vérité au-delà de ce cercle étroit qui arrête ses regards avides. Pour s'élancer vers ce pays inconnu, l'homme emprunte les ailes de la foi.

Par ce moyen il aperçoit, sur Dieu, sur le monde et sur lui-même, des vérités qui seraient restées à jamais inaccessibles à la raison laissée à elle-même, mais qui une fois connues, jettent un nouveau jour sur toutes les questions dont s'occupe notre esprit, et à la lumière desquelles toutes les relations fondamentales de la vie humaine se groupent en un grand et harmonieux ensemble. La foi est donc pour l'esprit humain un véritable bienfait : c'est à elle qu'il s'attache après avoir tenté vainement de résoudre par ses seules forces ces importants problèmes,

[1] Voy. Platon., *Apol. Socrat.*, p. 29.

[2] Gœthe, *Faust*.

et, dans d'incessants efforts, rejeté le lendemain ce qu'il avait regardé la veille comme une vérité immuable. Il veut donc croire, c'est-à-dire avoir la certitude sur des questions telles que l'existence de Dieu et la vie éternelle, dont il possède déjà une vague notion, mais non une idée complète et suffisante. Aussi, comme une base fixe pour appuyer son jugement lui manque du côté de l'intuition intérieure (*evidentia intrinseca*), c'est avec bonheur qu'il la trouve dans l'autorité infaillible de Dieu (*evidentia extrinseca*). Il se jette donc plein de confiance dans les bras de la foi, et celle-ci le transporte sûrement par-dessus les abîmes grondants que nous avons à franchir, lorsque nous cherchons une solution aux problèmes souverains de la vie.

Il est une région du cœur qui demeure inculte et en souffrance, tant que l'infini ne vient pas en prendre possession. Le cœur ne peut trouver sa satisfaction dans la créature, il lui faut l'infini. De même l'esprit n'est heureux que lorsqu'il peut se plonger dans l'infini comme dans une mer sans rivage. Quand la vérité lui apparaît dans son insondable profondeur et dans sa sublimité inaccessible que l'intelligence bornée de l'homme est incapable de mesurer et d'atteindre, c'est alors qu'il sent que Dieu est proche, sous la forme de la vérité inexprimable, infinie et incontestable. C'est là le mystère. Toujours et partout la vie religieuse prendra sa source dans le mystère, si elle veut être véritablement grande, puissante et inspirée. Car, un Dieu que l'homme aurait conçu et qu'il pourrait mesurer à l'aide de son intelligence finie, ne serait pas le Dieu de l'univers et de l'éternité ; ce n'est plus pour lui qu'une idole privée de

vie, l'œuvre de ses mains vers laquelle le cœur ne saurait s'élever.

Ceci nous amène à répondre à la troisième question que nous nous sommes posée : *La foi au mystère est-elle digne de l'homme?*

Toute vérité qui excède les bornes de l'intelligence mortelle est pour l'homme pleine de mystères, puisqu'il n'en peut pas apprécier la certitude à l'aide de ses propres lumières ; il n'a aucune raison à donner pour ou contre, et le seul motif qui le porte à l'admettre est l'autorité de la parole infaillible qui lui dévoile le mystère.

Le mystère est une vérité surnaturelle[1], puisqu'il ne peut être ni reconnu ni combattu par la raison, sans cependant contrarier les lois de la raison. Sans doute toute pensée raisonnable, autrement dit, la nécessité logique, est soumise à la loi immanente de l'esprit qui est la règle et la mesure de toute vérité, de sorte que toute affirmation en contradiction avec ces lois logiques est une absurdité ; mais notre esprit borné n'est point la mesure absolue de la vérité, n'est point la souveraine intelligence comprenant en elle et enfantant la vérité. « L'intelligence « de l'homme », dit Gœthe[2], « et l'intelligence de Dieu sont « deux choses bien différentes ». Aussi, nier la possibilité de la révélation d'un mystère, c'est nier en même temps

[1] Leibniz (*Discours préliminaire de la conformité de la foi avec la raison*, § 63) : « Les mystères surpassent notre raison, car ils contiennent des vérités qui ne sont pas comprises dans cet enchaînement ; mais ils ne sont pas contraires à notre raison, et ne contredisent à aucune des vérités où cet enchaînement nous peut mener ».

[2] *Eckermann. Gespræche mit Gœthe,* I, p. 227.

le Dieu libre, conscient et vivant, et élever l'intelligence bornée de l'homme sur le piédestal de la divinité[1]. Mais, si Dieu est réellement Dieu, c'est-à-dire l'intelligence infinie et absolue, auprès de laquelle l'entendement fini de l'homme est comme l'ombre à l'égard de la lumière, l'homme ne pourra jamais arriver, à l'aide de sa seule raison, à se faire une idée adéquate et claire de l'essence de Dieu et de ses attributs. La nature divine demeure pour lui une lumière inaccessible. Etant infini, Dieu diffère *toto genere* de tout être fini; il en diffère par ses propriétés et ses qualités autant que par sa nature. Aussi toutes nos idées et nos conceptions, empruntées à des objets finis, ne s'appliquent à Dieu qu'imparfaitement et par analogie; c'est pourquoi la nature divine, ses propriétés et ses attributs restent toujours pour nous enveloppés d'un nuage que la lumière de la révélation peut seule percer[2].

C'est l'erreur du rationalisme de vouloir appliquer à l'intelligence divine la mesure de notre entendement infirme et borné, individuel et temporaire, d'assimiler le parfait à l'imparfait. Le rationalisme vulgaire, dominé par l'opinion du jour, loin de représenter l'intelligence absolue, n'est pas même l'expression de la raison humaine. «Il n'y a», dit Schelling[3], « qu'une raison habituée par une « éducation superficielle et fausse à raisonner dans le « vide et le creux, qui puisse se prendre elle-même pour

[1] *Timoth.*, VI, 16.

[2] Cf. Thom. Aqu. *Summa theolog.*, qu. XIII, art. 5; qu. II, art. 2. qu., disp. qu. XIV, art. 9.

[3] *Leçons sur la méthode des études académiques*, p. 104.

« la raison absolue. C'est l'absence d'idées qui prétend se « donner pour la plénitude des idées et des lumières ». « Ne point haïr ses ennemis », dit ailleurs le même [1], « ne « point les persécuter, et non-seulement ne point les per- « sécuter, mais leur faire du bien, mais les aimer, est au- « dessus de la raison. Les plus sublimes préceptes d'une « morale généreuse et faite pour élever l'homme seraient « impraticables, si l'homme ne pouvait rien faire qui fût « au-dessus de sa raison. Pourquoi Dieu ne pourrait-il « rien opérer qui surpassât la raison humaine ? En ce « sens, il n'est point déraisonnable de dire que les mys- « tères du Christianisme, ou mieux que l'unique mystère « qui fait l'objet et qui a été la cause de la révélation, c'est- « à-dire la bienveillance de Dieu envers l'humanité tom- « bée en disgrâce, est au-dessus de la raison.... Rien n'est « plus pitoyable que de voir les rationalistes s'obstiner « à faire conforme à la raison ce qui se donne pour supé- « rieur à la raison... Ces opiniâtres qui veulent à toute « force avoir un Dieu raisonnable à leur gré, on pour- « rait leur demander avec J.-G. Hamann, s'ils ont jamais « remarqué que Dieu est un génie qui s'inquiète peu de « savoir ce qu'ils appellent raisonnable ou non raison- « nable ».

« Je ne crois pas parce que je ne comprends pas », répondent les rationalistes pour échapper au devoir de la foi ; mais cette objection est toute superficielle. Quelle est donc l'étendue du domaine que notre intelligence peut parcourir sans obstacle ? Voyez le naturaliste observer,

[1] *Philosophie de la révélation*. Œuvres, t. IV, p. 24.

étudier les objets corporels qui composent la création. Demandez-lui leurs propriétés et les lois qui les régissent, il vous en énumérera plusieurs peut-être, mais chaque réponse amènera une nouvelle question, un nouveau problème à résoudre. A-t-il pénétré la nature intime des corps [1] ? Non, il a vu l'aiguille qui marque les heures sur le cadran de l'univers, mais la force motrice échappe à ses prises. Il ne sait pas même ce que c'est que force [2]. Il a senti battre les artères du grand corps de la nature ; mais l'âme qui le vivifie, qui donc l'a saisie ? qui a vu l'essence même des choses ? L'incompréhensibilité du mystère n'est que l'imperfection de notre intelligence qui se manifeste. « Car en face de la clarté absolue notre « esprit éprouve un éblouissement pareil à celui de l'oi- « seau de nuit dans la pleine lumière du jour [3] ». Et cette insuffisance de notre raison se fait sentir non-seulement à l'égard de la divinité, mais encore de toute sorte d'objets dans n'importe quelle science. C'est pourquoi, même sans sortir du domaine des choses terrestres, l'intelligence ne comprend pas tout et n'arrive jamais à une connaissance adéquate des choses. Seul, l'auteur de la créa-

[1] « Nous ne voyons qu'une faible partie de ses œuvres, les plus magnifiques créations nous sont cachées ». *Sir.* 43, 46. — « L'homme, dit Gœthe, est un être obscur; il ne sait d'où il vient ni où il va ; il sait peu de choses du monde et encore moins de lui-même ».

[2] Cf. T. I, p. 319.

[3] Aristote (*Métaph.*, II, 1, 3). — *Neque te omnia scire putes, quod est Dei, neque omnia nescire, quod est pecudis. Est enim aliquod medium, quod sit hominis, id est scientia cum ignoratione conjuncta et temperata.* (Lactant., *Instit. divin.*, III, 6.)

tion possède une telle connaissance, et pour l'avoir l'homme devrait être créateur à son tour, il faudrait qu'il fût l'esprit absolu[1]. L'homme ne comprend bien que ce qu'il peut faire. Il comprend le mécanisme d'une montre, parce que c'est son œuvre. Il peut disséquer un cadavre, mais la vie échappe à son regard. Il n'a entre les mains qu'un corps mort. « Il tient les parties com« posantes; mais le lien spirituel, où est-il? » La vie reste un mystère. Si l'homme pouvait comprendre le corps animé, il serait Dieu aussi, car il pourrait créer. Dieu seul, dit Platon[2], peut donner aux choses leur nom véritable, celui qui exprime leur nature intime, que lui seul connaît pour l'avoir créée. « En quoi consiste la vie », dit Gœthe, « c'est ce que nous ne pouvons savoir ». — « Ce « que nous ne pouvons ni expliquer ni comprendre, nous « le nommons nature », dit Fichté. « La nature », dit encore Gœthe, « garde toujours quelque chose de problématique « que l'intelligence humaine est impuissante à pénétrer. « Le mystère est partout, même en plein jour. La nature « ne laisse point soulever le voile qui la couvre. Et com« ment lui arracher ce qu'elle refuse de nous livrer? « Nous sommes plongés dans le miraculeux; le fond

[1] Admettre l'existence et la puissance créatrice de Dieu et nier le mystère est une évidente contradiction. Pour être conséquent avec soi-même, le rationalisme est obligé de soutenir cette proposition hasardée qui consiste à voir dans le génie humain le créateur de l'univers. C'est ce qu'a fait Strauss lorsqu'il dit (*Glaubenslehre*, I, p. 350): L'esprit humain ne peut pas abandonner ses droits sur ce qu'il regarde comme sa création. — Cf. t. I, p. 89.

[2] *Cratyle*, p. 438.

« même et le meilleur des choses nous est inacces-« sible ».

Ainsi l'homme ne possède la science complète d'aucune chose. Il lui reste de méditer ce que Dieu a pensé dans ses idées éternelles. Qui connaîtrait parfaitement Dieu, connaîtrait ainsi toutes choses en lui comme dans un miroir. Mais, voir Dieu n'est pas notre lot ici-bas. Ce qui nous reste c'est donc une connaissance énigmatique plus ou moins défectueuse, jamais parfaite. Lorsque nous parlons de vie, de lumière, de chaleur, de force, comprenons-nous ces choses? Autant de mots, autant de mystères. « Je connais les lois de l'attraction », disait Newton, « mais si l'on me demande qu'est-ce que l'at-« traction, je n'ai pas de réponse à donner [1] ».

« Ce qu'est la force vitale », dit Burmeister [2]», nous ne « le savons pas, pas plus que nous ne savons ce qu'est « la force en soi ; nous sommes obligés de nous contenter « de cette chétive définition que la force est la cause pri-« mordiale de tous les phénomènes matériels ». Force et matière, selon Helhmolz [3], sont de pures *abstractions*. Quoi de plus naturel que la lumière ? Nous voyons tout

[1] Cf. t. I, p. 137.

[2] *Geologische Bilder*, I, 257.

[3] *Uber die Erhaltung der Kraft.*, p. 63. — « Qu'est-ce que l'on a gagné, remarque Du Bois-Reymond (*Untersuchungen uber thierische Electr.* Berlin, 1848, I Part., p. 40), quand on a dit que c'est en vertu de leur force d'attraction réciproque, que deux molecules se rapprochent l'une de l'autre ? Pas l'ombre d'un aperçu de la nature du phénomène ». Brucke (*Uber gravitation und Erhaltung der kraft,* Vienne, 1857, p. 5) n'admet l'existence des forces que dans le domaine de la pensée.

en elle et par elle. Mais ce que la lumière est en soi, qui le dira? « La lumière », dit Ulrici [1], « ce phénomène si « connu qui nous ouvre le monde des phénomènes, qui, « à vrai dire, est l'unique phénomène, reste néanmoins « dans sa nature le plus mystérieux et le plus inconnu « des phénomènes ». Ainsi nous voyons tout en Dieu, de lui nous vient toute vérité, de lui nous vient même notre intelligence. Mais ce que Dieu est en lui-même, lui qui est la vérité souveraine et personnelle, qui le sait [2]?

L'homme est incapable de pénétrer dans l'intérieur de la nature, bien plus, dans son propre intérieur, et il aurait la prétention de pénétrer jusque dans la nature de Dieu! Il ne peut comprendre l'œuvre du Maître et il voudrait comprendre le Maître infiniment supérieur à son ouvrage. Toute cause n'est-elle pas toujours plus grande que son effet? L'homme se perd dans l'examen du globule sanguin qui circule dans ses veines, et, dans sa folle vanité, il veut pénétrer tous les mystères du ciel. Gœthe a flagellé comme elle le mérite cette arrogance du rationalisme vulgaire :

« Je vous connais, savants hommes; ce que vous ne pou« vez goûter, vous n'en tenez nul compte, ce que vous ne « touchez point n'existe pas; ce que vous ne calculez pas « n'est point vrai; ce que vous n'avez pas mis dans votre

[1] *Dieu et la nature*, p. 71.

[2] « Qui peut raconter ses œuvres? qui sondera toutes ses merveilles? qui donnera la mesure de sa grandeur et peindra sa miséricorde? Quand l'homme est à bout de forces, il s'aperçoit qu'il ne fait que commencer; lorsqu'il s'arrête, il sent toute son impuissance ». *Sirach.* XVIII, 2-6.

« balance n'a pour vous aucun poids, et rien ne vaut « selon vous de ce qui ne se convertit pas en monnaie ».

Ce que l'œil est dans le domaine des choses sensibles, la raison l'est dans la sphère de la vérité supra-sensible. Une vue pénétrante porte plus loin qu'une faible. Un grand esprit connaît plus, pénètre plus loin qu'une faible intelligence. L'aigle voit plus loin que le hibou. Mais supposez l'œil aussi clairvoyant, l'esprit aussi puissant que vous voudrez, il y aura toujours une limite au-delà de laquelle aucun regard ne portera. Le penseur le plus pénétrant finit toujours par arriver à un point où commence pour lui le doute et l'impossibilité de savoir. On a beau sonder profondément, on finit nécessairement par rencontrer l'insondable, où commence la foi. Lorsqu'il a épuisé tout ce qu'il a de force, l'homme s'aperçoit qu'il est à peine au début de la carrière du savoir; lorsqu'il s'arrête épuisé, il voit ce qui lui manque. L'athée nie Dieu parce qu'il ne peut comprendre l'existence d'un être éternel et présent partout; mais un univers sans Dieu n'est-il pas à son tour une égnime insoluble? Le panthéiste nie la création, parce qu'il ne peut concevoir un monde sortant du néant; mais n'est-il pas aussi difficile de comprendre le monde comme une émanation de Dieu, comme un infini qui a des bornes, comme une chose finie qui est cependant infinie. — Comprendre est une expression figurée tirée de rapports sensibles; nous comprenons un corps dont nous embrassons les contours, de manière qu'aucune de ses parties ne nous reste inconnue. Transporté à un objet métaphysique, ce mot marque une connaissance à laquelle rien n'échappe. Mais celui dont la connaissance est sans limite possède une intelligence

illimitée, infinie ; il est la raison dernière et la source de la vérité ; il est la vérité même qui de sa nature est sans limite et sans fin.

Tout ce qui n'est pas fondé sur cette raison souveraine, tout ce qui n'est pas contenu dans ce type de toute vérité, ne possède pas la moindre parcelle de vérité, n'est pas.

Mais cette raison n'est point la raison humaine, n'est pas même une raison créée, quelle qu'elle soit, parce que toute chose créée est essentiellement finie et bornée ; cette raison, c'est celle de l'infini, de l'absolu, de Dieu.

C'est lui qui propose le mystère à notre esprit, mystère que notre raison connaît, mais qu'elle ne comprend point[1], qu'elle reçoit dans la foi, parce qu'il est l'expression et la parole de la souveraine intelligence, mystère par conséquent qui est supérieur, mais non pas contraire à la raison. « Quoique la vérité de la foi chrétienne « dépasse la portée de la raison humaine, il est néan- « moins impossible qu'elle soit en opposition avec les lois « naturelles et immanentes de la raison. En effet, ce que « la raison porte naturellement en soi, est si évidemment « vrai qu'il n'est pas même possible de supposer que ce « soit faux. Mais, à son tour, la foi appuyée sur l'autorité « évidente de Dieu ne peut pas davantage être sujette à « l'erreur. Puis donc que le faux n'est pas autre chose que « l'opposé du vrai, il est absolument impossible que les « vérités de la foi contredisent les principes naturellement « connus de la raison. D'ailleurs, la science que le dis-

[1] *Nomen intellectus quamdam intimam cognitionem importat, dicitur enim intelligere quasi intus legere.* (Saint Thomas, *Summa theolog.*, II, II, qu. VIII, art. 1)

« ciple reçoit de son maître fait partie de celle du maître. « Mais la connaissance des premiers principes nous vient « de Dieu qui est l'auteur de notre nature. Donc ces prin- « cipes font aussi partie de la sagesse divine ; et, par con- « séquent, tout ce qui leur est contraire l'est aussi à la « sagesse de Dieu et ne peut, par cela même, venir de lui. « Les choses révélées divinement que la foi nous en- « seigne, ne peuvent donc être contraires à nos connais- « sances naturelles [1] ».

« Si donc », dit saint Augustin [2], « il arrivait que la rai- « son voulût établir quelque principe contraire à l'autorité « de la sainte Ecriture, ce principe n'aurait jamais qu'une « apparence de vérité ; mais réciproquement, si, aux vé- « rités rationnelles les plus certaines et les plus évidentes,

[1] Saint Thomas, *Cont., Gent.* I, 7.

[2] *Ep.* CXLIII, *ad Marcell.* — Ainsi l'a défini l'Eglise (*Sacr. Congreg. Indic.* d. 11 junii, 1855, Prop. I) : *Etsi fides sit supra rationem, nulla tamen vera dissensio, nullum dissidium inter ipsas inveniri unquam potest, cum ambæ ab uno eodemque immutabilis æternæque veritatis fonte, Deo optimo maximo oriantur, atque ita sibi mutuam opem ferant.* — Déjà, au commencement du XVIe siècle, la Sorbonne avait condamné la proposition émise par Pomponace, qu'une même chose pouvait être à la fois vraie en philosophie et fausse en théologie, et réciproquement. — Il fallait être Luther pour en blâmer la Sorbonne : « La Sorbonne, dit-il (*Œuv.*, X, p. 1396), cette mère de toutes les erreurs et de toutes les hérésies, a donné une déclaration honteuse, lorsqu'elle a osé écrire que tout ce qui est vrai en théologie l'est aussi en philosophie. Par cette infernale doctrine, elle donne clairement à entendre que l'on doit faire passer les vérités de la foi sous le joug de la raison humaine. — Dans les questions de foi, dit-il, la raison bronche partout comme un cheval aveugle. Tout ce qui vient d'elle est aussi faux qu'il est vrai que Dieu existe ». (Voir d'autres passages semblables. *Œuv.*, XIII, p. 2048 ; II, p. 2541 ; XIX, p. 1940; XII, p. 559).

« on prétendait opposer une proposition de foi, ce ne se« rait pas une vraie proposition de foi, mais seulement « une opinion particulière et fausse ». Mais dire : Je n'admets rien que je ne le comprenne, revient à dire : Ma raison est sans limite, infinie, elle est le principe et la mesure de toute vérité ; ce qui équivaut encore à dire : Ma nature est illimitée, infinie, elle est la base et le principe de tout ce qui est, c'est-à-dire je suis un être infini, je suis Dieu. Et pour parler ainsi il faut avoir perdu la raison.

Ainsi donc le mystère est digne de l'homme, et y croire est fondé sur les lois mêmes de la raison. Cependant il y a encore une raison plus profonde. S'il y a un Dieu, et qu'il se révèle à l'esprit humain, il faut aussi nécessairement qu'il y ait des mystères, et le mystère est la matière et l'objet nécessaire de la révélation. Qu'est-ce que la science religieuse? C'est la science de Dieu et des choses divines, de son essence éternelle, de sa nature infinie, de sa vie intime et de ses conseils éternels ; c'est particulièrement la connaissance de la fin surnaturelle de l'homme, de cet ordre surnaturel auquel l'amour de Dieu a voulu nous élever par grâce, car notre nature était si loin de pouvoir y monter d'elle-même qu'elle n'aurait pas même pu en concevoir le pressentiment et le désir. Voilà ce qui, caché naturellement à l'esprit humain, lui est découvert par le fait de la révélation. L'essence divine est infinie, incompréhensible, insondable à l'esprit créé, et ses conseils sont un mystère caché de toute éternité dans son esprit[1]. C'est pourquoi, si la révélation doit être réelle et

[1] *Col.*, I, 26.

effective, comme son nom l'indique, il faut nécessairement qu'elle communique à l'homme sur la nature de Dieu quelque chose d'infini, d'incompréhensible que celui-là ne saurait ni concevoir dans sa pensée ni exprimer par sa parole [1], elle doit contenir des mystères. Une révélation de la nature et de la vie intime de Dieu qui n'offrirait à l'esprit humain aucun mystère, serait une négation de l'infinitude de Dieu. « En admettant, dit Lessing [2], « qu'il puisse et qu'il doive y avoir une révélation, il « est raisonnable de voir une preuve de sa vérité au lieu « d'une objection, dans les choses qu'elle nous offre qui « surpassent la portée de notre raison. Quiconque aurait « exclu le surnaturel de sa religion, n'en aurait plus au« cune. Car que serait-ce qu'une révélation qui ne révé« lerait rien ? Toute idée de révélation suppose une cer« taine soumission de la raison à la foi ; ou plutôt, il faut « dire que la raison se rend elle-même à discrétion ; et sa « soumission n'est que l'aveu de ses limites propres, dès « qu'elle a reconnu la réalité de la révélation ». Déjà avant Lessing, Leibniz avait dit [3] : « En matière de reli« gion, ne croire que ce que l'on comprend, c'est rabais« ser et amoindrir l'idée de Dieu ».

[1] Car nos langues, nos images et nos mots issus de rapports créés et sensibles, ne servent aussi qu'à désigner les objets créés et sensibles. Nous arrivons à connaître l'existence de Dieu (*an sit Deus*), mais non son essence (*quid Deus sit*). (Saint Thomas, *Summa theolog.*, I, qu. XII, art. 12.) — Nous n'avons pas une connaissance adéquate de Dieu, mais seulement une connaissance fondée sur l'analogie.

[2] *Œuv. compl.*, t. XXIV, p. 20.

[3] *Discours sur la conformité de la raison avec la foi*, § 46. Cf. t. I, p. 89.

« A quoi bon une révélation, dit Schelling[1], et quel « en serait le but, si par elle nous n'en savions pas plus « que ce que nous apprenons ou pouvons apprendre par « nous-mêmes? Il y en a qui rabaissent les vérités de la « révélation au niveau de simples vérités rationnelles, qui « suppriment toute différence entre la révélation et ce « qu'ils nomment la raison, qui enfin estiment que la ma- « tière essentielle et propre de la révélation, ce sont les « vérités compréhensibles à la raison. S'ils ont encore le « plus léger motif de conserver le mot de révélation, si « par exemple, ils regardent le fondateur du christianisme « comme un homme providentiel, comme un docteur « extraordinaire, s'ils voient dans l'Eglise chrétienne un « ouvrage où la Providence a mis la main, supposé qu'on « leur demande quel besoin avait on de la révélation, « que répondront-ils sinon que, par ce moyen, l'humanité « a été mise plutôt en possession de certaines vérités im- « portantes? Mais lorsque ces mêmes personnes ajoutent « que ces vérités n'ont été communiquées que sous une « enveloppe épaisse destinée à tomber avec le temps, ils « abandonnent l'unique avantage d'une révélation en- « tendue à leur manière, l'avantage d'une connaissance « anticipée de la vérité ; et même, s'ils étaient conséquents, « ils devraient considérer une telle révélation comme « l'une des causes qui ont le plus retardé le pur dévelop- « pement de la raison dans l'humanité. Donc, de deux « choses l'une : ou bien il faut rejeter absolument toute « révélation comme un non-sens, ou bien il faut admettre

[1] *Philosophie de la révélation. Œuv. compl.*, II part., t. IV, p. 5.

« que les vérités révélées, non-seulement n'auraient pas « été connues, mais n'auraient jamais pu l'être sans la « révélation ».

En s'abandonnant avec confiance à la foi au mystère, l'homme paie à Dieu le plus noble tribut, il lui rend un hommage, le plus digne de sa majesté, la gloire qui lui est due. Il fait abnégation de lui-même, de sa liberté, de son savoir, de son génie, pour les déposer aux pieds de celui qu'il reconnaît comme le Roi du monde intellectuel.

Au reste, le mystère lui même que Dieu propose à notre croyance est loin d'être une énigme tout à fait inintelligible et inconcevable, un mot vide de sens, dénué d'intérêt pour l'esprit humain et sans rapport avec le but où tend celui-ci. Dans un certain sens, il est vrai de dire que la révélation et le christianisme contiennent beaucoup de principes en opposition avec les tendances égoïstes et charnelles de notre nature. Mais, plus la vie de l'esprit est éveillée en nous, et plus la révélation nous paraît grande ; plus l'esprit est libre et dégagé de la matière, et plus il se rapproche de la vérité. Le mystère, encore une fois, n'est point un mot auquel il soit impossible d'attacher un sens. Bien que nous ne puissions le comprendre entièrement, il n'en reste pas moins comme un soleil dont notre regard ne peut sonder la profondeur, mais qui projette sa lumière sur toutes les hauteurs et profondeurs de la vie, et qui perfectionne l'homme dans sa nature intellectuelle et morale. C'est un fil conducteur, une chaîne d'or que Dieu fait descendre du ciel ; l'humanité s'en saisit par la foi et s'en sert pour s'élever des brumes sombres de la science terrestre,

à la sereine clarté de la divine sagesse. C'est le mot que l'esprit infini souffle en quelque sorte à l'esprit fini, et que celui-ci répète docilement, qu'il a peine d'abord à comprendre, qu'il ne comprendra jamais complétement; mais que cependant il entendra de mieux en mieux, à mesure qu'il le gardera plus longtemps dans son sein; c'est la clef qui ouvre à l'homme l'intelligence de Dieu et de lui-même. Les mystères sont des problèmes qui doivent occuper notre esprit, ils dépassent sa portée actuelle; mais ils projettent sur le royaume de Dieu et sur notre propre nature, une lumière, une clarté supérieure à toutes nos idées naturelles, à tous nos pressentiments les plus hardis. L'homme doit travailler à leur solution[1],

[1] « La foi, dit saint Augustin, *Ep.* CXX *ad Consent.*, n'entrave pas en nous la connaissance rationnelle ; au contraire, vous devez travailler à voir à la lumière de la raison les vérités que vous tenez déjà de la foi : *Quæ fidei firmitate jam tenes, etiam rationis luce conspicias* ». « La raison humaine, dit saint Thomas, peut chercher des analogies qui aident à l'intelligence des mystères de la foi, sans qu'elles suffisent à en donner une démonstration évidente, et à les faire entièrement comprendre. Il est cependant avantageux à l'esprit humain de s'exercer à sonder ainsi les mystères, pourvu qu'il n'ait pas la prétention de démontrer et de comprendre jusqu'à l'évidence. Quand il s'agit d'objets si relevés, c'est un très-grand bonheur d'en apercevoir quelque chose, si peu que ce soit ». (*C. Gent.*, VIII.) — C'est à mes yeux une grande négligence, dit saint Anselme (*Cur Deus homo,* c. II), quand on est affermi dans la foi, de ne pas chercher à comprendre ce que l'on croit ». (— « Il y a une grande différence, dit saint Pierre Chrysologue *Serm.* CLXVI) entre croire simplement et plonger son regard dans le mystère ». « Solidement affermis dans la foi, dit Hugues de Saint-Victor (*De Trinit.*, I, 1), nous ne devons pas désespérer d'entrevoir aussi quelque chose du mystère ». « Lorsqu'un homme croit de toute son âme et qu'il aime la vérité qu'il croit, et qu'il cherche par la méditation les motifs rationnels de sa croyance, il ne perd rien par là du mérite de sa foi, au contraire il l'augmente ». (Thomas, *Summa. theol.*, II, II, qu. II, art. 10.)

mais ils ne seront pleinement résolus qu'au jour où la foi sera devenue la vision [1].

C'est la foi, et précisément la foi au mystère, qui, ainsi que l'a déclaré dans ces derniers temps le chef de l'Église [2], éclaire, fortifie et perfectionne l'intelligence humaine en lui faisant connaître les choses divines. Car, la révélation historique et positive est supérieure à la révélation naturelle, mais l'ordre surnaturel est fondé sur l'ordre naturel; et, loin de le détruire, le suppose. Il existe une corrélation intime entre l'un et l'autre, et l'ordre supérieur pénètre dans l'ordre inférieur d'une manière efficace. Il s'ensuit que nombre de vérités, de lois et de formes vitales, quoique appartenant à l'ordre naturel, n'apparaissent dans leur clarté, leur importance et leur dignité réelle, qu'illuminées par la lumière de la vérité surnaturelle [3].

[1] Si le mystère pouvait s'expliquer jusqu'à l'évidence, il deviendrait une vérité rationnelle, ce qui supprimerait jusqu'à l'idée du surnaturel, puisque le mystère ne serait plus tel par lui-même, mais accidentellement et relativement à un certain degré du développement intellectuel. La révélation cesserait d'être, et avec elle la religion positive à laquelle elle sert de base; ce ne serait plus la manifestation du Dieu infini, si elle se pouvait mesurer à la mesure de l'esprit fini. L'Eglise de Dieu se partagerait alors en une Eglise de *savants* et en une église de *croyants*; elle aurait une religion *ésotérique* et une *exotérique*.

Cf. *Syllab. Error.*, p. IX : *Omnia indiscriminatim dogmata religionis christianæ sunt objectum naturalis scientiæ seu philosophiæ, et humana ratio historice tantum exculta potest ex suis naturalibus viribus et principiis ad veram de omnibus etiam reconditioribus dogmatibus scientiam pervenire, modo hæc dogmata ipsi tanquam objecta proposita fuerint.*

[2] Pie IX, *Encyclique du 11 novembre* 1846.

[3] Ainsi s'explique un fait qu'on ne peut nier, c'est que les

La sagesse divine se manifeste donc dans la révélation des mystères. L'homme serait sans aspiration vers l'infini, s'il n'en avait aucune connaissance. La révélation lui permet d'apercevoir comme dans un télescope, l'avenir plein de félicité qui l'attend. Notre esprit n'aurait pu se faire aucune idée de la majesté infinie de Dieu, si les mystères ne nous l'avaient fait connaître comme un être dont notre nature ne peut embrasser l'immensité, et qui reste impénétrable à toute sagesse créée.

Bien que la foi ne fasse pour ainsi dire que soulever un coin du voile épais qui nous dérobe la divinité, le peu qu'il nous est permis d'entrevoir suffit pour nous procurer une lumière et une volupté qu'aucune science de choses créées ne saurait nous donner[1]. L'homme trouve là une clef pour pénétrer dans une intelligence de plus en plus claire de la nature divine. Il y trouve aussi un point de vue d'où il peut apercevoir et apprécier à leur juste valeur toutes les aberrations de l'esprit humain, depuis le grossier fétichisme jusqu'à la forme raffinée d'athéisme connue sous le nom de panthéisme. Il trouve dans la doctrine de la foi le mot qui résout l'énigme de son existence ; et ce mot lui ouvre une vue jusque dans les profondeurs de sa propre nature qui demeure à jamais incompréhensible en dehors de la révélation. L'histoire du monde cesse d'être un chaos, elle

études philosophiques, telles qu'elles étaient pratiquées par les saints Pères et dans les écoles au moyen âge, surtout en ce qui concerne la théologie, l'éthique et la politique, donnèrent des résultats bien supérieurs à ceux qu'avaient obtenus les anciens.

[1] Thom. Aqu., *C. Gent.*, I, 8.

prend une signification. Le courant de la révélation qui la traverse sert à tout orienter. Toutes les actions des hommes, même les plus noires, paraissent concourir au moins subsidiairement au grand but de la création qui est la gloire de Dieu et le salut de l'homme. C'est ainsi que les sources prennent naissance dans les fentes cachées des rochers pour de là répandre la fertilité dans les vallées. Ainsi encore les forces physiques agissent et travaillent loin des regards de l'homme dans le sein mystérieux et profond de la terre, mais c'est pour se manifester au grand jour dans des productions merveilleuses. Ne convenait-il pas qu'une si belle harmonie se retrouvât dans l'ordre plus haut du monde intellectuel ?

Ainsi la foi religieuse devient le second degré, degré plus élevé, de la connaissance de Dieu. Par ce moyen l'esprit humain connaît la nature de Dieu, non plus seulement par la création, mais par Dieu même, par son Verbe, et par conséquent il le connaît d'une manière beaucoup plus sublime et plus parfaite [1], qu'il ne saurait faire par sa seule raison, puisque la nature de Dieu ne se manifeste jamais entièrement dans la création visible [2]. La foi a tout ensemble un côté lumineux et un côté obscur. L'homme voit avec évidence et clarté qu'il peut

[1] *Nullus desiderio in aliquid tendit, nisi sit ei præcognitum. Quia ergo ad altius bonum, quam experiri in præsenti vita possit humana fragilitas, homines per divinam providentiam ordinantur, oportet mentem humanam evocari in aliquid altius, quam ratio nostra in præsenti possit pertingere.* (Thom., *C. Gent.*, I, 5.)

[2] *Ex sensibilium cognitione non potest tota virtus Dei cognosci, quia creaturæ sensibiles sunt effectus Dei, virtutem causæ non adæquantes.* (Thom. Aq. *Summa Theolog.*, I, qu. XII, art. 12.)

et doit croire, parce qu'il a une certitude inébranlable que Dieu a parlé, mais il n'a pas la claire vue de ce que Dieu a dit[1], et c'est pourquoi s'abandonner avec confiance à la parole de Dieu, est toujours un acte libre et méritoire devant Dieu. Par là l'invisible devient visible, et l'avenir, présent pour l'homme[2]; la foi contemple ce que l'œil corporel ne voit point, ce que la raison ne découvre pas. Là où celle-ci n'aperçoit que ténèbres et nuit sans aurore, l'œil de la foi perce jusque dans le royaume de l'éternité, et communique à l'âme une certitude plushaute que si les yeux avaient vu et les mains touché.

La foi est le principe d'une vie supérieure et surnaturelle, car *le juste vit de foi*[3], il vit de ce qu'il croit. La foi pénètre toutes les fibres de son cœur, elle lui découvre un nouvel ordre de choses où les manifestations visibles s'évanouissent, un monde nouveau dont il se reconnaît comme membre, vers lequel il s'avance sans s'égarer dans cette vie mobile, changeante et passagère[4], sacrifiant joyeusement les biens présents, parce qu'il voit

[1] *Dico, hanc evidentiam (credibilitatis) non impedire actum fidei circa res sic credibiles.... quia semper relinquit obscuram veritatem ipsam.* (*Suares, De Fide*, Disput. IV, Sect. 5, n. 6.) *Ille, qui credit, habet sufficiens inductivum ad credendum, — sed non habet sufficiens inductivum ad sciendum.* (Thom. Aqu. *Summa theolog.*, II, II, qu. II, art. 9.)

[2] *Hebr.*, II, 1: *La foi est la substance de ce que l'on espère, la certitude de ce que l'on ne voit point.*

[3] *Rom.*, I, 17.

[4] *La foi espère contre l'espérance même.* (*Rom.*, IV, 18.)

quelque chose de meilleur et de plus grand. « La foi », dit saint Cyrille de Jérusalem [1], « est comme l'œil qui éclaire « tout l'homme intérieur et lui procure la vraie sagesse ». C'est le sol sur lequel la véritable justice s'édifie [2]; c'est la racine cachée à l'œil sensible, profondément enfoncée dans l'âme régénérée par la grâce, qui produit l'arbre admirable de la vie chrétienne [3], arbre chargé de la floraison des hautes vertus que l'esprit humain admire, qu'il voit avec étonnement, mais qu'il ne comprend point, arbre sur lequel mûrissent les fruits que les élus savourent dans le temps et dans l'éternité. La foi est, comme le dit saint Léon le Grand, la force et le principe vital des grandes âmes, le commencement de la sainteté, la base profonde de toute religion. Un seul principe de foi reçu au jour de l'enfance et conservé dans le cœur, la foi plantée dans le cœur des peuples agit plus efficacement et produit plus de vie que tout l'esprit et tout le génie de l'homme.

En effet, quelle est l'essence de notre civilisation [4]?

[1] *Catech.*, v, 4.

[2] « La maison de Dieu est fondée sur la foi, elle s'élève avec l'espérance, l'amour la couronne ». (August., *De Verb. Ap.*, S. XX, C. I.)

[3] « La foi est le fondement et la racine de la justice ». (*Concil. Trident.*, Sess. VI, C. VIII.)

[4] Le mot *civilisatio* est du latin monastique. C'est dans les cloîtres où s'est formé le monde chrétien, que ce mot a été prononcé pour la première fois, parce que l'idée d'une vraie civilisation embrassant tout le genre humain a été aussi conçue là pour la première fois, sous l'influence de la foi chrétienne.

Elle consiste dans le renversement des idoles, dans l'établissement du droit politique et civil, dans la liberté de la conscience et la distinction du pouvoir spirituel et des pouvoirs temporels, dans la charité, le dévouement et le sacrifice de soi-même, dans l'abolition de l'esclavage, dans le soin des pauvres et des malades, dans la diffusion universelle et la gratuité de l'instruction. Et cette haute puissance de la civilisation chrétienne qui a vaincu le monde grec et romain, en dépit de sa culture intellectuelle et artistique, d'où vient-elle ? Du dogme, du dogme mystérieux de l'incarnation. Tout ce qui s'est créé dans ce monde nouveau, l'a été par la foi au mystère. Tout ce que l'histoire de l'humanité renferme de grand, de puissant, de sublime, a sa racine dans le mystère, comme l'arbre dans la terre, et en tire la substance qui le nourrit.

La victoire qui triomphe du monde, c'est notre foi [1].

[1] *I Jean*, v, 4. — « Par la foi ils ont conquis les royaumes; ils ont accompli les devoirs de la justice et de la vertu ; ils ont reçu l'effet des promesses; ils ont fermé la gueule aux lions. Ils ont arrêté la violence du feu, ils ont évité le tranchant des épées, ils ont été guéris de leurs maladies ; ils ont été remplis de force et de courage dans les combats ; ils ont mis en fuite les armées des étrangers, et ont rendu aux femmes leurs enfants, les ayant ressuscités après leur mort. Les uns ont été cruellement tourmentés, ne voulant point racheter leur vie présente, afin d'en trouver une meilleure dans la résurrection. Les autres ont souffert les moqueries et les fouets, les chaînes et les prisons. Ils ont été lapidés ; ils ont été sciés, ils ont été éprouvés en toute manière ; ils sont morts par le tranchant de l'épée ; ils étaient vagabonds, couverts de peaux de brebis et de peaux de chèvres, étant abandonnés, affligés, persécutés, eux dont le monde n'était pas digne ; et ils ont passé leur vie errant dans les déserts et dans les montagnes, et se retirant dans les antres et dans les cavernes de la terre ». (*Hebr.*, II, 33-38.)

Qui comprendra toute l'importance et la grandeur du triomphe que la foi a remporté sur le monde païen? C'était un monde où un orgueil sans frein, immoral, donnait la loi, et *l'homme de péché* trouvait seul le repos, depuis qu'une race dégénérée l'avait placé sur l'autel et divinisé. C'était un monde où la cruauté était un droit, et la vengeance un devoir, où le sang de milliers de créatures humaines coulait pour repaître les yeux d'une foule abrutie, où une luxure effrénée célébrait ses fêtes en plein jour, où le temple de la divinité devenait l'antre de la débauche, où la honte se consacrait prêtresse, un monde dans lequel les puissants commandaient sans loi, et les sujets obéissaient sans conscience, dans lequel la passion se déchaînait sans réserve et où le désespoir était sans consolation aucune.

Et tout cela, la foi en a triomphé, puis elle a créé un monde nouveau sur les ruines de l'ancien monde païen, vermoulu et tombé en décomposition. A la vérité, le monde antique a formé l'idée d'humanité; mais cette idée elle-même, telle qu'elle s'était développée dans la science et dans l'art, dans l'état et la société, ne pouvait point rendre l'homme vraiment libre, ni par conséquent l'élever [1]. Son art tendait à la perfection de la forme; mais sous cette forme si sereine et si belle li ne réside pas d'âme sainte, pas d'amour pieux, pas de liberté noble et grande qui ne craint point la mort; c'est une servilité masquée et rien de plus, et l'âme se meurt de frayeur

[1] *Nos vero juris germanæque justitiæ solidam et expressam effigiem nullam tenemus; umbra et imaginibus utimur; eas ipsas utinam sequeremur.* (Cicer. *de Offic.*, III, 17.)

devant ce sombre destin, à l'empire de qui nul n'échappe, pas même les dieux[1]. C'était un cadavre sans vie, une demeure de la mort que cet ancien monde. Tout à coup la parole de la foi retentit sur ce champ de mort, le souffle de Dieu vint à passer, et une nouvelle vie rentra dans ces ossements desséchés. La foi écrivit de nouvelles lois pour un monde nouveau ; ennoblie par la foi, la science devint la sagesse véritable ; d'un regard chaste et rempli de pressentiments divins, l'art contempla le ciel ; la paix parcourut le monde, appuyée sur le bras de la foi. « Depuis que nous avons cru au Verbe », dit Justin le philosophe[2], « notre vie s'est complétement transformée. « Auparavant nous n'avions de plaisir qu'aux œuvres de « l'impureté, maintenant nous ne recherchons que la « chasteté ; auparavant nous nous adonnions à la magie, « maintenant nous ne servons que le Dieu suprême et « incréé ; auparavant nous recherchions avant tout l'ar- « gent et la richesse, maintenant nous mettons nos « biens en commun et nous partageons avec les in- « digents. Auparavant nous étions toujours en guerre « les uns contre les autres, maintenant nous aimons « jusqu'aux étrangers et nous prions pour nos enne- « mis ».

La véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le monde entier, c'est notre foi. En elle le croyant possède le germe de la vie à venir, qui se développe de plus en

[1] Staudenmayer, *Encyclopédie théologique*, p. 197.

[2] Justin, *Apol.*, I, 51.

plus, jusqu'à ce qu'elle se consomme dans la contemplation de Dieu [1]; *car, celui qui croit a la vie éternelle* [2].

[1] *Fides prælibatio quædam est illius cognitionis, quæ nos in futuro beatos facit.* (Thom., *Opusc.*, IX, c. II.)

[2] *Jean*, III, 36.

NOTES ADDITIONNELLES

DU CHAPITRE DIXIÈME.

Dans sa lettre à Donat, saint Cyprien décrit d'après sa propre expérience l'efficacité régénératrice de la foi :

« Lorsque j'étais assis dans les ténèbres et dans la nuit, que je flottais au hasard sur la mer orageuse du siècle, incertain de ma vie, étranger à la vérité et à la lumière, je tenais pour très-difficile et dur, à cause des mœurs d'alors, la réalisation des promesses de la divine providence par rapport au salut, savoir que l'homme pût renaître, et, animé d'une vie nouvelle par l'effet de l'eau salutaire du baptême, déposer le vieil homme, et changer dans son âme tout en restant dans les liens du corps. Comment, me disais-je, une semblable conversion est-elle possible ? Comment se défaire tout à coup de vices que nous avons apportés avec nous en venant au monde, ou d'habitudes si vieilles qu'elles sont devenues une seconde nature. Comment apprendre la pratique du jeûne, quand on a jusque-là passé sa vie dans les festins et les excès de table ? Quand on s'est toujours vu richement vêtu, quand on a brillé sous l'or et la pourpre, le moyen de s'abaisser jusqu'à prendre l'humble vêtement du peuple et des pauvres ? Celui qui ne trouve maintenant de bonheur que dans les dignités, ne pourra guère embrasser l'obscurité de bon cœur. Le patricien, toujours accompagné de la foule de ses clients, et entouré de courtisans et de serviteurs, éprouverait une trop amère douleur à se voir seul. L'intempérance a trop d'empire sur le riche et sur l'homme du monde, il est trop enflé d'orgueil, enflammé de colère, sollicité par l'avarice, stimulé par la cruauté, captivé par l'ambition, entraîné par la luxure, pour qu'il puisse changer jusqu'à devenir chrétien.

« Voilà les réflexions que je faisais lorsque j'étais encore enlacé dans les erreurs de ma première vie, desquelles je ne croyais pas pouvoir me déprendre, non plus que des vices qui en sont la conséquence ordinaire et naturelle, et je désespérais de m'améliorer, la corruption me paraissant une chose

naturelle et nécessaire. Mais, une fois que j'eus été plongé dans le bain de la régénération, et purifié des souillures de ma vie passée, qu'une nouvelle lumière se fut répandue dans mon âme purifiée, que j'eus reçu l'Esprit d'en haut, que la régénération eut formé en moi un homme nouveau, alors mes doutes devinrent certitude, les voiles se déchirèrent, les ombres s'éclaircirent, et la force me fut donnée d'entreprendre l'œuvre avec succès, l'œuvre qu'auparavant je considérais comme si difficile, comme impossible même ».

Le plus remarquable exemple qu'on puisse offrir de l'efficacité de la foi, c'est celui de saint Paul [1], autrefois violent et emporté, maintenant courageux et résolu, autrefois brutal, maintenant fort et entreprenant ; auparavant impatient et rebelle, maintenant persévérant ; auparavant sauvage et sombre, maintenant grave ; autrefois cruel, maintenant sévère ; autrefois grossièrement fanatique, maintenant craignant Dieu ; autrefois dur, inflexible, impitoyable, maintenant sachant s'attendrir et verser des larmes ; autrefois sans amitié pour personne, maintenant le frère de tous les hommes, bienveillant, compatissant, et cependant jamais faible, toujours grand, viril et noble au milieu des amertumes et des traverses de tout genre. Ainsi, non-seulement son courage prit une autre direction, et son activité dévorante tendit à un autre but, mais ses qualités farouches et indomptées connurent la modération dans toutes les inclinations et les passions, et de ses facultés énergiques enfin harmonisées et soumises au frein salutaire de l'ordre, se forma une admirable unité d'où sortit le plus sublime caractère.

[1] Hug., *Introduction au Nouveau Testament,* t. II, § 87.

CHAPITRE XI.

NÉCESSITÉ DE LA RÉVÉLATION.

La religion, devoir absolu de l'homme. — Le développement historique de l'humanité ne réalise point l'idée de la religion. — Les mythes païens, leur influence sur les mœurs. — Doute général, désespoir, superstition. — Impuissance de la philosophie pour remédier à cet état de choses. — Elle s'attache à la religion nationale. — Les résultats sont minimes et douteux. — Son influence sur le peuple est nulle. — La philosophie de l'avenir et la nécessité du présent. — Les recherches scientifiques ne sont possibles qu'à un petit nombre; la vérité religieuse est le patrimoine de tous. — Les résultats des études personnelles se font attendre jusqu'à la fin de la vie, et l'homme n'est jamais sans avoir besoin de la vérité religieuse. — Les recherches scientifiques offrent un mélange de vérités et d'erreurs; tandis que l'homme a besoin de la vérité pure, entière et indiscutable. — L'autorité. — C'est par voie d'autorité que l'humanité veut être enseignée; la philosophie ne saurait enseigner d'autorité, donc elle ne peut être l'institutrice des peuples. — C'est l'autorité divine qui instruit le genre humain. — La religion naturelle et le culte. — La religion naturelle ne connaît pas de moyen de réconciliation. — La foi seule nous affermit dans le combat. — Notes additionnelles.

L'histoire de l'humanité est l'histoire de son éloignement de Dieu et de l'obscurcissement progressif de l'idée religieuse. Issu de race divine, l'homme eut bientôt oublié son origine : se prosternant devant une vile idole, œuvre de ses mains, il lui dit : « Tu es mon Dieu, c'est « toi qui m'as fait ». La pensée qu'une idole ne pouvait pas être Dieu resta, il est vrai, vivante dans le cœur de l'homme, mais à l'état de vague pressentiment, plutôt qu'à l'état de connaissance nette, claire, précise, si ce n'est chez quelques esprits d'élite. Qu'est-ce que Dieu?

telle est la question que ne cessa de se poser l'ancien monde. Cicéron, dans son ouvrage *De la Nature des dieux*, recueillit toutes les réponses faites à cette question par les sommités intellectuelles qui l'avaient précédé. En lisant ce livre on éprouve à la fois un sentiment de plaisir et de peine : de plaisir, quand on considère les efforts tentés par ces génies pour parvenir à la connaissance de la vérité, et combien ils s'en approchèrent ; de peine, lorsqu'on voit qu'ils n'arrivèrent point à la posséder pleinement et avec certitude. La race humaine grandit, elle s'essaya dans la science et dans l'art. Le sol classique de la Grèce fut l'école civilisatrice de l'ancien monde. L'Olympe mythologique était depuis longtemps reconnu pour un monde de chimères. Socrate laissa voir qu'il en était convaincu, et c'est pourquoi il but la ciguë ; mais le vrai Dieu ne s'était pas encore manifesté. A ce moment de doute général la philosophie commence ses recherches: Platon s'embarque pour la grande Grèce et pour l'Egypte, afin d'interroger les antiques traditions et de retrouver la religion perdue [1]. L'art exprimait plastiquement ces aspirations, par cet autel érigé sur l'Aréopage à Athènes, *au Dieu inconnu* [2]. Mais, tous ces efforts aboutirent à un résultat si mesquin et si contradictoire, si insensé et si prodigieusement absurde qu'on eût dit, selon l'expression de Cicéron, des rêves d'esprits en délire plutôt que des opinions de philosophes[3]. La plupart, suivant

[1] Cicéron, *Tuscul.*, I, 17; IV, 19.

[2] *Actes des Apôt.*, XVII, 23.

[3] *Exposui fere non philosophorum judicia, sed delirantium somnia.* (Cicér., *De natura Deor.*, I, 16.)

l'impulsion de la nature, admettent l'existence de la divinité; mais, sur la question de la nature de Dieu, les opinions sont tellement multiples et divergentes, qu'il serait impossible de les faire connaître toutes[1].

Le vieux monde se mourait d'épuisement, le génie hellénique était usé. Rome, naguère si forte, commençait à fléchir. A ce moment un homme ose paraître devant l'Aréopage pour enseigner la religion du vrai Dieu. « Athéniens », dit saint Paul, « ce Dieu inconnu que vous « adorez, je viens vous l'annoncer : c'est le Dieu invisible « et caché qui s'est manifesté au monde de diverses ma« nières, et enfin dans la personne de son Fils, Jésus« Christ ». Et sa parole trouvait de l'écho dans cette foule, et ceux qui avaient le cœur droit, disaient : A qui irons-nous, sinon à vous qui avez les paroles de la vie éternelle [2]?

Et il en est ainsi, en effet. La révélation divine peut seule donner à l'homme la pleine et entière vérité; et c'est pourquoi la révélation est un besoin pour l'humanité, car, privée de ce secours, elle ne peut réaliser une vie vraie, sérieuse, morale et religieuse. Nous ne nous donnerons pas pour tâche d'examiner ici d'où provient pour l'homme, dans son état actuel, cette incapacité de se créer

[1] « La question de la nature des dieux est si obscure, et les opinions des philosophes les plus distingués sont si différentes sur ce point qu'on ne peut leur accorder de confiance ». (Cicér., *De natura Deor.*, I, 13 ; III, 40; I, 6.)

[2] *Jean*, VI, 69. — L'Apôtre désigne la révélation de Dieu dans la nature et la raison (dans le sens impropre et le plus étendu du mot) par *manifestare*, φανεροῦν, la révélation proprement dite du mystère du salut caché en Dieu par *revelare*, ἀποκαλύπτειν. (Voyez *Rom.*, I, 19; XVI, 25; I *Pierre*, I, 20.)

une vie morale et religieuse, si elle est le résultat de sa constitution originelle, ou si elle est la conséquence d'un fait préhistorique qui paralyserait sa volonté et ses facultés.

Nous ne venons nullement contredire la proposition démontrée plus haut, que l'homme est absolument destiné et obligé au culte de Dieu, qu'il a la possibilité d'arriver, par des moyens purement humains, à la connaissance de Dieu, indépendamment de toute révélation. Ce que nous affirmons, c'est l'impossibilité morale de la réalisation parfaite et entière de l'idée religieuse, et, par conséquent, la nécessité morale, mais non absolue de la révélation. Nous soutenons donc que, bien que l'homme ait en lui-même la force et la puissance nécessaires pour réaliser l'idée religieuse, jamais cependant cette puissance n'est passée à l'acte dans l'humanité considérée en masse et eu égard à toutes les circonstances, à tous les besoins de la vie présente. Jamais la possibilité n'est devenue réalité. L'état actuel de l'homme pèse sur sa volonté comme un fardeau qui l'oppresse, et gêne son esprit comme un obstacle qui l'empêche de voir. C'est pourquoi le passage de la puissance à l'acte n'a jamais eu lieu ; la vérité pure et entière est ici-bas comme une étrangère qui ne se montre que rarement et ne se fait pas accepter sans combat. Ce que nous avons indiqué comme une possibilité absolue, pour l'homme idéal, se montre moralement impossible dans l'humanité prise à l'état concret, et telle qu'elle nous apparaît dans l'histoire [1].

[1] Suarès a particulièrement indiqué cette distinction avec clarté et précision (*Disputat. theolog.*, tom. I, tract. II, lib. II,

L'homme n'est pas une pure machine à penser; il prend part à la vie réelle et pratique, et par suite aux faiblesses et aux crises de sa race, de son peuple et de son temps.

cap. XV et suiv.) : *Natura humana tam ex parte voluntatis, quæ ut causa physica realiter efficit actum bonum moralem, quam ex parte intellectus, qui ut causa moralis illum proponendo movet et inducit voluntatem ad agendum habet sufficientes vires. Vires enim tam intellectus quam voluntatis non sunt intrinsece diminutæ per lapsum, quia illæ non sunt aliud quam ipsa entitas voluntatis et intellectus, quæ tota remansit. Impedimentum, quod occurrit, vires istarum potentiarum intrinsece non minuit, nec resistentiam insuperabilem inducit.*

Hæc necessitas (gratiæ) non provenit ex physica et absoluta liberi arbitrii impotentia, sed ex morali, quæ est debilitas intellectus et voluntatis ad constanter operandum immediate orta ex voluntatis infirmitate, intellectus ignorantia, quia appetitus vehementer propendet ad sensibilia. quæ sensibus propinqua et proportionata fortius illum movent, et quia intellectus tarde, remisse et vix assequitur rationes superiores. — Ex his simul sumptis oritur moraliter impotentia. In manu est potentia physica circumscribendi circulum, sed nunquam circumscribet sine circino.

D'après ces principes on peut juger les démonstrations apportées en ces derniers temps en faveur de la nécessité d'une révélation, par de Bonald, Bonetti, Ventura et d'autres. Elles ont une pensée fondamentale commune, savoir, la nécessité absolue d'un enseignement traditionnel, sans lequel l'homme ne parviendrait qu'à un développement tout à fait insuffisant, sinon tout à fait nul des idées religieuses et morales, puisque le développement des idées n'est pas possible sans le langage, et que le langage doit être considéré comme un don de Dieu exclusivement. Cette hypothèse porte préjudice à la dignité de l'homme, aussi bien que cette opinion des Schleiermacher, des Jacobi, des Tholuck, etc., selon laquelle le panthéisme serait le résultat nécessaire des méditations de la pensée humaine sur la nature du monde. (Cf. Tholuck, *Weihe des zweiflers.*) Elle brouille et confond l'ordre naturel et l'ordre surnaturel, et en vient nécessairement à affirmer la nécessité absolue de la révélation. Les preuves que l'on apporte pour la soutenir sont à plusieurs égards défectueuses. Car, le mot (*verbum oris*) est naturellement postérieur à l'idée. (*verbum mentis*); l'idée produit le mot, et la connaissance ne consiste ni dans les mots, ni dans les idées, mais dans les jugements sur les idées. « On ne saurait considérer le langage

La nécessité d'une intervention immédiate de Dieu dans le progrès du développement humain, d'un secours divin qui aide l'homme à s'élever jusqu'à la religion, à laquelle il ne s'élèverait pas de lui-même, voilà ce que

comme ayant été donné à l'homme tout fait; il resterait à savoir comment l'homme aurait compris une langue faite de toutes pièces qu'on lui aurait donnée, et comment il aurait pu s'en servir. Le langage procède nécessairement de l'homme lui-même, et cela par degré, de façon cependant que son organisme ne repose pas comme une masse inerte dans le fond de l'âme, mais détermine, comme loi, la fonction de la force intellectuelle, de sorte que la première parole contient déjà tout le langage et le suppose » (G. de Humboldt, *Über das verg. Sprach stud. Abhandlung. der Berl. acad. der Wissench.* 1820-1821, p. 247.)

L'esprit populaire est certainement la force génératrice du langage; mais on aurait tort de se figurer l'esprit populaire et le peuple comme quelque chose d'entièrement formé avant la génération du langage. (Heyse, *Sprachw*, p. 232. — Cf. G. de Humbold, *Kawisprache*, introduct., p. LIII.)

Le langage ne peut pas non plus s'être formé par convention ni par onomatopée : par onomatopée, parce que toute parole exprime une pensée; par convention, parce qu'une régularité et une logique admirables se manifestent jusque dans les langues les plus grossières. Duponceau, parlant des langues américaines, dit que leur structure paraît être l'œuvre de philosophes plutôt que de sauvages. (Tholuck, *Mélanges*, t. II, p. 260.) Selon la Bible (*Genèse*, II, 19, 20), c'est l'homme qui, sous la conduite de Dieu, nomme les choses. Ainsi, le langage n'a pas été présenté à l'homme comme un tout complet et parfait, venant du dehors en lui; il n'a pas été non plus l'œuvre de sa réflexion ni un produit arbitraire de son invention propre. Le langage est l'œuvre de Dieu dans l'homme, avec l'homme et par l'homme. (Cf. Grég. Nyss., *Opp. ed. Maur.*, II, p. 768.) — L'enseignement, qui d'ailleurs n'est pas exclusivement attaché à la parole, n'est pas d'une nécessité absolue, mais relative : il facilite les progrès de l'esprit dans la connaissance; « *Magis signum, re cognita, quam signo dato ipsa res discitur* », dit saint Augustin (*De Magistr.*, x). Et saint Thomas (*De Magistr.*, art. 1) : *Est duplex modus acquirendi scientiam : unus, quando naturalis ratio per seipsam devenit in cognitionem ignotorum, et hic modus dicitur inventio; alius quando naturali rationi aliquis exterius adminiculatur, et hic modus dicitur disci-*

l'histoire et la nature même de la chose démontrent clairement. Nous réduirons nos considérations à trois propositions :

1° L'humanité abandonnée à elle-même n'a jamais réalisé l'idée de la vraie religion ·

plina..... Secundum hoc unus alium docere dicitur, quod istum discursum rationis (principia per se nota applicando ad determinatas materias) quem in se facit ratione naturali, alteri exponit per signa. Cicéron (*De orator.*, III, 31) faisait déjà remarquer la différence qu'il y a entre trouver une vérité encore inconnue et la démontrer. Le premier est l'affaire du génie; le second, celle du talent qui veut s'instruire. Il fallait un Euclyde, un Copernic, un Newton, etc., pour découvrir les lois mathématiques et astronomiques que chacun peut maintenant démontrer après eux. Soutenu par la révélation, l'homme est en état de reconnaître et de démontrer par la seule raison les moments essentiels de la religion naturelle; et néanmoins la révélation était nécessaire, parce que sans elle la raison n'aurait jamais pu déployer toute sa force. La révélation a fixé une fois pour toutes les points de vue à l'aide desquels s'oriente l'esprit dans ses pensées. Ainsi s'explique la possibilité du progrès de la philosophie moderne et chrétienne comparée à la philos p ie ancienne. Toute notre vie intellectuelle est plongée dans l'atmosphère de la foi chrétienne, à l'influence de laquelle nul ne se soustrait entièrement. Le mot de Cicéron que nous venons de citer trouve son application dans le sens le plus large et le plus étendu : « *Neque tam est acris acies in naturis hominum et ingeniis, ut res tantas quisquam, nisi monstratas, possit videre : neque tanta tamen in rebus obscuritas, ut eas non penitus acri vir ingenio cernat, si modo adspexerit* ». Parler ainsi, ce n'est point nier l'indépendance de la philosophie et sa distinction d'avec la théologie; car, *diversa ratio cognoscibilis diversitatem scientiarum inducit.* (Thom. Aquin., *Summa theolog.*, I, qu. I, art. 1 ad 2.) Cf. *I, Poster. Lect.* 41 : *Materialis diversitas objecti non diversificat habitum, sed formalis... Si aliqua sint eadem secundum naturam, et tamen per diversa principia considerentur, manifestum est, quod ad diversas scientias pertinent.* — Par conséquent la philosophie et la théologie restent distinctes par la différence du principe, de la méthode, de l'espèce et du degré de certitude. Toutefois, l'influence de la théologie est immense sur la philosophie, puisqu'elle indique les problèmes à la solution desquels la raison peut désormais travailler en toute indépendance, avec les seuls moyens de connaissances qui lui sont propres. La philosophie trouve un

2° L'humanité laissée à elle-même est impuissante à réaliser la vraie religion ;

3° La religion naturelle considérée en elle-même est trop défectueuse et trop faible pour mener l'homme, dans son état actuel, à la fin à laquelle il est destiné [1].

Consultons d'abord l'histoire ; elle nous dira assez combien la raison est hors d'état d'acquérir seule et par elle-même, une connaissance suffisante de la divinité et de doter l'humanité d'une religion naturelle parfaite.

De quoi l'homme a-t-il besoin pour son esprit? de vérité. La vérité est le pain de l'esprit et son principe de vie. Le corps vit d'aliments matériels, et l'esprit, de vérité. De même que l'œil cherchant la lumière se tourne vers le soleil, de même l'esprit aspire après la vérité, après une vérité éternelle, divine, infaillible, qui règne toujours

sûr appui dans les données de la foi : c'est ainsi que l'investigateur de la nature vérifie ses calculs par les faits de l'expérience. La philosophie est donc indépendante dans le christianisme et distincte de la théologie, mais elle subit l'influence de cette même théologie, non pas directement et d'une manière intrinsèque, mais indirectement et *ab extrinseco*, comme on s'exprime dans l'école. C'est une distinction qui pourrait donner la solution de beaucoup de malentendus.

[1] *Syllab. error. d. d.* 8 *Dec.* 1874. Prop. II : *Neganda est omnis Dei actio in homines et mundum.*

Prop. III : *Humana ratio, nullo prorsus Dei respectu habito, unicus est veri et falsi, boni et mali arbiter, sibi est lex et naturalibus suis viribus ad hominum ac populorum bonum curandum sufficit.*

Prop. IV : *Omnes religionis veritates ex nativa humanæ rationis vi derivant ; hinc ratio est princeps norma, qua homo cognitionem omnium cujuscumque generis veritatum assequi possit ac debeat.*

Prop. VI : *Christi fides humanæ refragatur rationi ; divinaque revelatio non solum nihil prodest, verum etiam nocet hominis perfectioni.*

immuable au-dessus des fluctuations des choses terrestres, non pas une vérité de circonstance, affirmée aujourd'hui, rejetée demain, mais ferme et toujours la même, voilà le leste moral qu'il faut à l'esprit, afin qu'il se sente appuyé sûrement et solidement. Pour pouvoir se défendre contre les traits acérés du doute, il a besoin de cette égide de lumière qui est la certitude évidente. Qui peut lui offrir cette vérité? son propre esprit, sa raison, répond le rationalisme.

Eprouvons cette assertion au creuset de l'histoire.

S'il est vrai que l'homme, que l'humanité puisse, par les seules forces de sa raison, découvrir cette somme de vérités et développer tout cet ensemble, tout ce cycle des lois religieuses et morales que sa vie réclame, comment se fait-il alors qu'il n'ait pas atteint ce résultat pendant les siècles qui ont précédé la révélation chrétienne? Toute puissance qui ne se traduit point par des actes est une impuissance morale, sinon physique et absolue.

Eh bien! l'homme n'a pas trouvé la vérité. Embrassons du regard l'histoire de tous les siècles et de tous les peuples, que voyons-nous? Des traditions à moitié effacées, méconnaissables même, sur les origines et la destinée de l'homme; des montagnes d'erreurs où l'on retrouve des filons de vérité enfouis sous des décombres séculaires; le sublime défiguré et devenu le monstrueux comme dans les religions de l'Inde; l'élément spirituel, tantôt dégénéré en un spiritualisme outré et contre nature, et tantôt changé en un naturalisme grossier et brutal; des étincelles dans une sombre nuit, éclairs d'intelligence courts et rapides dans une

épaisse et noire ignorance, voilà ce qu'a produit la raison abandonnée à elle-même. « De quelque éclat qu'aient « brillé les Grecs dans tout ce qui regarde le dévelop-« pement artistique et intellectuel, dans tout ce qui de « l'intérieur de l'homme se manifeste à l'extérieur et à « la surface, on ne peut cependant nier que ce qui fait « le fond de ces manifestations si éclatantes de l'esprit « hellénique, je veux dire les opinions de ce peuple con-« cernant le monde, l'homme et Dieu, ne fussent beau-« coup trop matérielles, insuffisantes et essentiellement « détestables. Les plus anciens philosophes de la Grèce « étaient de cet avis, puisqu'ils accusaient Homère et « Hésiode, poëtes si répandus et si populaires, d'avoir « corrompu l'idée religieuse et la notion de la divinité « dans l'esprit des peuples; et ils les condamnaient « pour cela dans les termes les plus forts. Pour nous, « nous ne voyons dans leurs œuvres poétiques qu'un « jeu charmant de l'imagination fait pour égayer et di-« vertir. Mais, lorsque nous faisons attention que ces « fictions passaient pour vérité dans l'esprit crédule du « peuple, aussitôt nous songeons aux conséquences prati-« ques de ces erreurs; et malgré le prestige qu'exerce « sur nous une poésie enchanteresse, nous ne pouvons « nous empêcher de nous joindre aux philosophes pour « blâmer et condamner [1] ».

Les sacrifices humains [2] et les impudicités, voilà les

[1] F. de Schlegel, *Histoire de la littérature ancienne et moderne.*

[2] *Infantes,* dit Tertullien (*Apolog.*, c. IX), *penes Africam Saturno immolabant palam, usque ad proconsulatum Tiberii, qui eosdem sa-*

éléments essentiels de tout culte païen par tout pays; aussi la sainte Ecriture a-t-elle justement flétri l'idolâtrie en l'appelant le culte de la luxure [1]. Les écrivains chrétiens n'ont pas été seuls à montrer la mauvaise et nuisible influence que la mythologie païenne exerçait sur les mœurs, des auteurs païens l'ont aussi décrite [2]. Les prêtres ne formaient point un corps chargé d'enseigner la religion et de veiller à la conservation des bonnes mœurs. Ils n'avaient au reste ni à garder ni à exposer aucune doctrine religieuse, puisqu'il n'y avait pas d'enseignement religieux chez les Grecs et que la tradition

cerdotes in eisdem arboribus templi sui obumbratricibus scelerum votivis crucibus exposuit, teste militia patriæ nostræ, quæ id ipsum munus illi proconsuli functa est. « On ne peut trop louer Rome, dit Pline (*Hist. nat.*, XXX, 12), d'avoir aboli partout l'usage abominable qui consistait à sacrifier et même à manger des victimes humaines, ce qui était considéré comme une œuvre éminemment religieuse ». — Cependant ces sacrifices avaient lieu dans Rome même. « De nos jours encore, dit Tertullien (*Scorpiac*, c. VII), au centre de Rome, le sang humain coule sur l'autel de Jupiter Latialis ». V. Dœllinger, *Heidenthum und Judenthum*, p. 538.

[1] Surtout les prophètes Jérémie, Ezéchiel, Nahum. Chez les Gaulois, (César, *De bello gallico*, VI, 16); les Tyriens, les Phéniciens, les habitants de Kanaan et de Carthage, (*Jerem.*, XXXII, 35; XIX, 1. — Diod., XX, 14. — Plutarch., *De Superst.*, c. XIII.) — A Athènes, à Rome, en Afrique, dans l'Amérique du Sud, voyez de Maistre, (*Eclaircissement sur les sacrifices*, p. 370; Dœllinger, *Heidentum und Judenthum*, p. 351, 389, 392, 44.)

[2] Platon, *Rep.*, II, p. 377, 381. — Propert., *Eleg.*, II. — Horat., *Ep.*, I, 16. — Ovid., *Trist.*, II. — Terent., *Eun.*, act. III, sc. 5. — Senec., *De vit. brev.*, XVI. — *De vit. beat.*, XXVI. — Cf. Augustin, *Civ. Dei*, II, 7. — Il n'est pas de peuple, depuis les temps chrétiens, si bas qu'il soit tombé, dont la corruption puisse être comparée aux infâmes débauches du monde païen, telles que nous les rapportent Juvénal, Pline, Tacite, Sénèque, etc.

seule transmettait les mythes de bouche en bouche. Lorsque Plutarque [1] et Dion Chrysostome énumèrent les sources où l'on peut puiser des éclaircissements sur la religion, ce ne sont pas les prêtres qu'ils indiquent, mais les poëtes, les philosophes et les législateurs. Ainsi donc, toute influence élevée, régulière et efficace de la religion sur les masses était impossible [2]. « Ce devait être pour « vos dieux, dit saint Augustin [3], un devoir de providence « de ne point cacher à leurs adorateurs les préceptes des « vertus, mais de les professer à haute voix, et, par l'or- « gane de leurs pontifes, de reprendre, d'accuser les pé- « cheurs, de présenter au crime la menace des châti- « ments, à la justice la promesse des récompenses. « L'écho de vos temples a-t-il jamais résonné de tels en- « seignements... Et qu'on n'allègue pas ici de vains chu- « chotements par où une sorte de tradition mystérieuse « souffle à l'oreille de quelques initiés je ne sais quels « principes de probité et de pudeur ; mais que l'on cite « les lieux consacrés à de pieuses réunions où l'on ne cé- « lèbre point de jeux avec des chants et des postures cy- « niques, ni de ces déroutes solennelles où la bride est « lâchée à toutes les infamies, déroutes de la honte et de « l'honneur ; mais où le peuple reçoive les enseignements

[1] Plutarque, *Amator.*, p. 469, IX, 59.

[2] *Or.*, XII, p. 391 et seq. — Cf. Dœllinger, *op. cit.*, p. 181. Il est certain qu'avant le christianisme il n'y avait pas dans le monde occidental un enseignement moral populaire se présentant sous une forme religieuse et constituant une partie de la foi. (E. Burnouf, *Revue des deux Mondes*, t. LIV, p. 982.)

[3] August., *De civitate Dei.*

« divins pour contenir l'avarice, briser l'ambition, refré- « ner la luxure ; où l'homme misérable apprenne ce qu'il « doit savoir ».

C'est pourquoi les philosophes en voulaient aux poëtes d'avoir fait pénétrer dans les masses ces fables licencieuses qui corrompaient les mœurs. Homère, disait Héraclite, mériterait d'être chassé de l'assemblée du peuple et battu de verges pour ses fausses doctrines sur les dieux [1]. Hésiode et Homère, dit Xénophane, ont imputé aux dieux tous les vices qui font la honte de l'homme, tels que le vol, l'adultère, le dol [2].

Certains esprits auxquels ne suffisait pas le culte dans lequel ils étaient nés, essayaient de toutes les religions les unes après les autres, se faisaient initier à tous les mystères, pour venir à la fin attendre indécis, incertains, aux portes de l'éternité, ou pour se fixer sur le banc de sable d'un vague et triste panthéisme hylozoïque. Toutes ces différentes religions, et il y en avait autant que de peuples, portaient, sans parler de grossières contradictions, l'empreinte par trop visible d'une étroite nationalité. Leurs dieux étaient des êtres factices et de convention, auxquels chaque peuple avait donné ses penchants, ses goûts et ses défauts, dieux dont les peuples faisaient les serviteurs et les complices de leurs vices, les instruments de leur égoïsme plutôt qu'ils ne les considéraient comme des maîtres et des législateurs. Aussi les hommes comme

[1] Diogen., l. XI, 1.

[2] *Sextus Empiri*, IX, 193. *Humana* (Homerus) *ad deos transferebat ; divina mallem ad nos.* (Cicér., *Tusc.*, I, 16.) — Cf. *De natura Deor.*, III, 21.

Tacite, qui étaient à la tête de leur époque, éprouvaient-ils un profond sentiment de tristesse et cette douloureuse amertume que ressent toujours l'âme humaine lorsqu'elle a perdu les biens les plus précieux de la vie, la foi en Dieu et à l'immortalité. Ces intelligences d'élite reconnaissaient l'inutilité du combat contre la corruption régnante et l'impuissance des lois. En vain tournaient-ils leurs recherches de tous côtés, ils ne pouvaient trouver le germe d'une nouvelle vie, d'une grande régénération morale. Aussi étaient-ils poussés à cette extrême et triste conclusion, que tout sur terre n'était qu'un vain songe, et la vie une grande comédie [1]. Complétement étrangers à l'idée de la sainteté de Dieu, ils passaient de l'athéisme à la superstition, et ils tremblaient devant des puissances tyranniques et malfaisantes qu'ils se figuraient ne pouvoir apaiser qu'à l'aide de la plus stricte observance des rites et par d'incessantes offrandes. « De quelque côté que « tu te tournes », dit Cicéron [2], « la superstition te poursuit. C'est un devin, c'est un oracle que tu entends ; c'est « un sacrifice que tu offres, c'est un oiseau que tu aperçois, un chaldéen, un aruspice que tu vois ; c'est un « éclair qui paraît, la foudre qui gronde ou tombe du

[1] *Ludibria rerum humanarum cunctis in negotiis.* Tacit., *Ann.*, III, 18. Voyez sur la décadence des mœurs et de la religion chez les Romains et chez les Grecs, Dœllinger, *Heidenthum und Judenthum.*

[2] *De Divinat.*, II, c. ult. — Plutarque surtout (*De superstit.*) nous dépeint la superstition de son temps en traits pris sur le vif. Gœthe a donc parfaitement raison lorsqu'il dit au nom du paganisme : « Toute action nous paraissait un crime, l'homme un ennemi des dieux, et le ciel en tous ses oracles ne parlait que de mort et de châtiment ».

« ciel ; c'est un monstre qui naît, etc., et ton âme n'est « jamais en repos ». Ce fut précisément après que l'épicurisme eut éloigné les hautes classes, de la croyance et de la religion nationale [1], qu'on vit la magie et l'astrologie se propager de plus en plus. Partout dans les vies des Césars nous rencontrons devins, présages, prodiges. Tibère avait toujours un devin à ses côtés ; Pison employait la magie contre Germanicus ; Galba affectait l'empire, encouragé par une prédiction qui lui avait été faite. Vespasien aurait opéré des miracles et guéri un aveugle. L'art d'empoisonner était, selon Tacite [2], au nombre des moyens employés par la magie et servait à en assurer les effets.

Ce qui restait encore du culte antique au temps des Césars était souillé par la corruption générale des mœurs. On cherchait à gagner les dieux, à les corrompre pour se les rendre favorables dans les entreprises les plus honteuses et les plus criminelles. Le respect pour les dieux n'était le plus souvent qu'un grossier fétichisme. Auguste, ayant essuyé une défaite navale, fit enlever la statue de Neptune, afin de punir ainsi ce dieu. A la mort de Germanicus on brisa, dans plusieurs villes d'Italie, les images des dieux, afin de venger sur eux ce malheur [3].

[1] *Religionum animos nodis exsolvere pergo*, dit Lucrèce (*De natura rerum*, I, 931.) — *Eos, qui philosophiæ dant operam, non arbitrari Deos esse*, dit Cicéron. (*De Invent.*, I, 29.) Tite-Live parle d'une époque depuis longtemps passée où l'on croyait encore aux dieux : *Ante doctrinam deos spernentem.*

[2] *Annal.*, II, 69.

[3] Suétone, *Augustus, Caius.* — Cf. Villemain, *Tableau de l'éloquence chrétienne au* IVe *siècle.* Paris, 1855, p. 24.

La philosophie eut-elle été capable d'amener un changement à cet état de choses ? Jamais, nous devons le dire, le philosophe n'a cru qu'il fût de son devoir de substituer ses idées au culte national. Cicéron[1] veut que l'on vénère les dieux de la patrie et que l'on ne change rien à ce que les prêtres et les augures ont établi. Dans la république idéale de Platon on ne souffre aucune autre religion que la religion traditionnelle de la Grèce, et le philosophe réserve la décision de plusieurs points importants à l'oracle de Delphes. La religion, sous sa forme polythéiste, est le soutien et l'âme de tout[2]. Socrate s'associait en général à la religion de son pays ; il déclarait que le meilleur moyen d'honorer les dieux était de leur rendre les hommages prescrits par les lois de chaque Etat[3]. Xénophon, dans son Apologie, allègue qu'il n'offrait jamais de sacrifices à d'autres divinités qu'à Jupiter, à Junon et aux divinités de même famille, qu'il ne jurait jamais par d'autres, qu'il n'en admettait point d'autres[4].

[1] *De legg.*, II, 10, 12.
Les hommes d'Etat romains qui réfléchissaient, établissaient, comme le grand-prêtre Cotta, dans Cicéron, une distinction entre la conviction personnelle et l'observance commandée par les lois ; bientôt même on alla jusqu'à déclarer ouvertement que les usages religieux n'étaient qu'une simple affaire de politique. — « Tout en adressant », dit Sénèque, « nos hommages à cette foule de dieux inférieurs que la superstition a créés dans un long espace de temps, n'oublions pas que leur adoration est une coutume plutôt qu'une affaire de conviction ». Ap. Augustin., *Civ. Dei*, VI, 10.

[2] *De Rep.*, IV, p. 427; V, 461; VII, p. 560. — *Sympos.*, p. 202.

[3] *Mem.*, I, 3; I, 4; III, 16. Voyez Lactant.

[4] Xenoph., *Apolog.*, XXIV.

Lactance [1] a eu raison de dire que la dernière volonté de ce philosophe, qui fut d'offrir un coq à Esculape, ne convenait point à un sage. Saint Augustin dit de Sénèque qu'il adorait ce qu'il méprisait. Epictète [2] déclarait aussi qu'il fallait sacrifier aux dieux selon les anciens rites de sa patrie.

Les philosophes ne pouvaient donc pas opérer la réforme de la vie morale et religieuse. Sans doute ils cherchaient la sagesse ; « mais tandis qu'ils se disaient sages, « ils sont devenus des insensés [3] ». Ce jugement de l'Apôtre semble par trop sévère ; eh bien ! écoutez Cicéron [4] : « Il n'y a pas d'absurdité si énorme, dit-il, qui n'ait été « crue et professée par quelque philosophe ». Et cependant, le grand orateur romain s'était adonné avec amour aux études philosophiques, et ses écrits offrent un résumé complet et impartial de tous les systèmes des différentes écoles. Ils sont riches d'érudition, mais pauvres de pensées ; le style en est entraînant et parfait, mais l'utilité en est petite. Au milieu d'un long examen des diverses théories sur l'âme humaine, il lui échappe un mot empreint du désespoir dont les âmes d'élite alors ne pouvaient se défendre : « Un Dieu, dit-il, peut seul recon-

[1] Voyez Lactant., *Instit. div.*, III, 20. — Augustin, *Civ. Dei*, VI, 10. — L'habitude de se prêter aux exigences de la religion d'état, se retrouve d'une façon encore plus frappante chez les philosophes païens postérieurs au Christ, tels que Maxime de Tyr, Apulée et Celse. (Voy. Epict.)

[2] *Enchirid.*, c. 38.

[3] *I Cor.*, I, 22 ; *Rom.*, I, 22.

[4] *De divin.*, II, 58.

« naître laquelle de toutes ces théories est la vraie, et « indiquer seulement la plus probable est une question « difficile[1] ». Ailleurs encore il dit : « Voilà ce que j'ai « à vous dire au sujet des dieux, non pas que je veuille « nier leur existence, mais pour que vous puissiez juger « quelles ténèbres et quelles difficultés entourent cette « question[2] ». Lorsque le même auteur nous indique la raison de cette incertitude qui obscurcissait toutes les questions les plus importantes de la vie, il nous prouve quel regard profond il avait jeté sur l'histoire de l'esprit humain[3] : « La nature, dit-il, ne nous a donné que de « faibles étincelles d'intelligence que nous étouffons « bientôt par nos mauvaises mœurs et nos erreurs[4]. De « cette sorte, jamais la lumière de la nature ne luit pour « nous dans sa parfaite clarté. Notre âme possède natu- « rellement les germes des vertus qui nous donneraient « le bonheur si nous les laissions se développer ; mais, « à peine nés, nous vivons plongés dans le mal et dans « les fausses idées, en sorte que l'on peut dire que nous « suçons l'erreur avec le lait maternel ».

C'est peut-être cette impuissance de la philosophie qui a porté ses plus illustres représentants à conserver leur religion nationale. Il ne leur avait pas échappé que la

[1] *Harum sententiarum quæ vera est, Deus aliquis viderit, quæ verisimilis, magna quæstio est.* Cic., *Qu. Tusc.*, I, 11.

[2] *De natura Deor.*, III, 39.

[3] Cicer., *Qu. Tusc.*, III, 1 et 12.

[4] « Qui retiennent la vérité de Dieu captive par leur iniquité ». *Rom.*, I, 18.

plupart des philosophes avaient fini dans le désespoir. Xénophane[1] déplorant l'incertitude des connaissances humaines, déclarait que jamais personne n'avait connu la vérité, ni ne la connaîtrait soit sur Dieu, soit sur l'univers ; et que, quand même il lui arriverait de dire absolument la vérité, il ne le saurait point, parce que tout n'est qu'opinion et probabilité. Parménide se plaint avec plus d'amertume encore[2] : La naissance des hommes, dit-il, est chose triste ; il vaudrait mieux pour eux qu'ils fussent demeurés dans le sein de *l'un*. Il y a dans l'homme une lutte des deux formes primordiales, la lumière et les ténèbres. Il demeure loin de la vérité, sous le joug d'une dure fatalité. Un démon envoie tantôt les âmes de la lumière dans les ténèbres, tantôt des ténèbres dans la lumière. Les mortels ressemblent aux sourds et aux aveugles : c'est une race ignorante et folle. Héraclite[3] avouait que l'homme était privé d'intelligence, que la divinité seule en avait, que vis-à-vis de Dieu l'homme le plus sage n'était qu'un singe. Anaxagore[4] déclarait que par la faiblesse de nos sens nous n'étions pas en état de connaître la vérité ni de découvrir les causes des choses ; et Démocrite[5] concluait de sa philosophie, ou qu'il n'y avait pas de vérité, ou qu'elle nous était cachée[6].

[1] Sextus Empiricus, VIII, 326.

[2] Theodoret., *De Græc. affect. curand.*, II, 10.

[3] Platon, *Hippias maj.* p. 426.

[4] Sextus Emp., VIII, 90.

[5] Aristotel. *Métaphys.*, III, 5.

[6] Voyez Lasaulx, *Studien des classischen Alterthums*, p. 60.

Platon[1] lui-même, dont le système est de tous le moins éloigné du christianisme, dépare ses grandes et nobles théories par des doctrines qui non-seulement révoltent nos intelligences éclairées de la lumière de la révélation, mais qui répugnent même aux idées les plus élémentaires de l'humanité et du droit naturel[2].

Après avoir vu combien furent vaines les créations des philosophies antiques, examinons si nos philosophies modernes ont été plus heureuses, lorsque dans ces derniers siècles on a eu répudié la foi et la religion révélée, et pris le doute absolu pour point de départ de toutes les recherches. L'histoire les a déjà jugées. « C'est la marotte de la libre pensée », dit quelque part Hegel, « que « l'un produise toujours quelque chose de plus insipide « que l'autre. A chaque nouveau système philosophique

[1] Les doctrines de Platon, dit saint Justin (*Apolog.*, II, 7), ne sont point hostiles au christianisme. Les apologistes chrétiens des premiers siècles, Athénagore surtout, émettent tous la même opinion. « De toutes les philosophies, celle de Platon se rapproche le plus de notre doctrine ». (Augustin, *De civit. Dei*, VIII, 5. — Id. *De vera religione*, n. 7.)

[2] Selon toute probabilité, Platon n'avait point d'idées à lui sur la création ; au moins ne les expose-t-il pas d'une façon nette et précise. (ch. t. I, p. 239.) L'idée de la création absolue du monde est restée inconnue à toute l'antiquité grecque et latine, dit Brandis, *Hist. de la philosophie greco-romaine*, II, 1, p. 306. Platon prescrit l'exposition des enfants faibles et la communauté des femmes ; il approuve l'esclavage, et flétrit tout étranger du nom de barbare ; il va même jusqu'à condamner la troisième classe, composée du plus grand nombre des citoyens, à une servitude illimitée. (Voyez Platon, *Werke*, Bd. IV. *Einl. zu Phæd. von Steinhart*). — Sa morale, comme tout son système, est essentiellement aristocratique et exclusive ; il ne s'adresse jamais qu'à l'intelligence supérieure qui n'est que le partage du petit nombre dans l'humanité. (Cf. Clem. Alex., *Strom.* III, 2. — Euseb. *Præp. Eang.*, XIII.)

« qui paraît », dit-il encore ailleurs [1], « on peut appliquer « ce que saint Pierre dit à Saphire : Les pieds de ceux qui « doivent t'ensevelir sont déjà à la porte ». En résumé, qu'ont-ils dit de positif sur la religion et la morale, ces philosophes des derniers temps, qui, dans leur orgueil, ont ouvertement fait scission avec la foi ? quelle lumière nouvelle ont-ils apportée dans ces grandes questions ? Leurs théories nous offrent le triste spectacle de variations incessantes ; c'est la vague qui pousse la vague, un système qui anéantit un autre système. C'est le Saturne de la fable qui dévore ses propres enfants. A quoi donc ont enfin abouti tant de promesses et tant d'efforts ? Au matérialisme, et cette honte de l'intelligence humaine, cette négation de toute haute vérité qui est l'abdication de la raison, s'est substituée à la philosophie [2]. Le panthéisme avait chassé le rationalisme et le criticisme, mais il a dû céder lui-même la place au matérialisme. Ces trois formes de la spéculation philosophique, si toutefois le matérialisme mérite ce nom, ne nous ont point satisfaits et se sont montrées impuissantes à résoudre l'énigme de l'existence. Aucun de ces systèmes ne serait en état de remplir le vide que laisserait la foi dans le monde, si elle pouvait disparaître.

[1] *Hist. de la philosophie*, Introd.

[2] « Je ne sais pourquoi, dit Rousseau, IIIe lettre de la Montagne), l'on veut attribuer au progrès de la philosophie la belle morale de nos livres. Cette morale, tirée de l'Evangile, était chrétienne avant d'être philosophique ». — « On accordera, écrit Kant à Jacobi (*Jac.*, *Werke* 322), que si l'Evangile n'avait pas présenté les lois morales dans toute leur universalité et leur pureté, jamais la raison humaine ne serait parvenue à les envisager d'une façon aussi complète ».

On peut faire une objection, on peut dire : Mais l'esprit humain a conçu de grandes pensées, la philosophie a énoncé d'importantes vérités sans le secours de la révélation. Nous en convenons, mais ces vérités étaient mêlées d'erreurs de toutes sortes ; et qui pouvait réunir tous ces rayons épars pour en former un soleil lumineux ? Tel était le cercle fatal où se trouvait enserré l'ancien monde. Grecs et Romains en savaient trop pour croire aux divinités mythologiques, ils en savaient trop peu pour trouver et servir le vrai Dieu. Les pensées qu'ils exprimaient étaient plutôt des pressentiments, de vagues aspirations, que des doctrines certaines et placées au-dessus des atteintes du doute. Ce qu'il y a de meilleur dans leur enseignement n'est pas le fruit de leur raison livrée à ses seules ressources. Les notions vraies qu'ils possédaient sur Dieu ne sont qu'un écho de la révélation primitive, grande parole qui n'avait pas cessé depuis l'origine de résonner par tout le genre humain. « On trouve », dit saint Augustin [1], « dans les ouvrages des « philosophes, beaucoup de choses vraies sur Dieu ; cependant ils ne les ont pas tirées de leur propre fond, « mais des profonds réservoirs de vérités que la divine « Providence a partout ménagés ». Au dire de Lactance [2], Pythagore et Platon, persuadés que toute connaissance philosophique était contenue dans la religion, entreprirent des voyages en Orient pour observer les croyances et les pratiques religieuses des peuples. Platon et Aristote lui-

[1] *De doctr. Chr.*, I, 30 ; II, 43.

[2] *Instit. div.* IV, 2.

même vont jusqu'à appeler leur doctrine sur la divinité « *une tradition ancienne et sacrée*[1], un reste d'une an- « tique sagesse qui s'est altérée et que l'on peut à bon « droit regarder comme une révélation divine[2] ».

La philosophie ne pouvait donc devenir pour l'ancien monde l'école de la sagesse et la maîtresse de la vérité ; car, « s'il est difficile », dit Platon [3], « de trouver le Créateur « de l'univers, il est impossible de le faire connaître à « tous ». — « La philosophie », dit encore le même, « ne « peut être l'affaire de tout le monde, elle n'est accessible « qu'à l'élite du genre humain, à l'aristocratie de l'intelli- « gence[4] ». Cette science, qui aurait dû diriger le peuple, pouvait d'autant moins atteindre ce but, qu'elle avait perdu tout prestige aux yeux de la foule, par les combats perpétuels que les différentes écoles se livraient entre elles et les manœuvres auxquelles elles descendaient pour attirer des disciples et les retenir sous leur bannière. Ces luttes avaient tout l'acharnement des dissidences religieuses, car toutes se rattachaient par certains points au culte de l'Etat. Elles donnaient au public le triste spectacle d'irréconciliables dissentiments et de contradictions sans fin sur les questions de première importance[5].

[1] *De Legg.*, IV, 354.

[2] *Métaph.*, XII, 8, 26.

[3] *Tim.*, p. 23.

[4] *De Republ.*, VI, p. 292. — Cf. Cicer., *De nat. Deor.*, I, 22.

[5] Lorsque le proconsul Gellius vint en Grèce, il rassembla tous les philosophes à Athènes et chercha à leur persuader qu'ils devaient renoncer à leurs querelles et se concerter pour

Telle n'était pas la seule cause du discrédit où était tombée la philosophie. Les philosophes y contribuaient encore par le désaccord qui existait entre leurs préceptes et leurs mœurs. « Combien est-il de philosophes », dit Cicéron [1], « dont les mœurs et la manière de vivre soient « en rapport avec la raison ? Les uns sont si légers et si « orgueilleux, qu'il vaudrait mieux qu'ils n'eussent rien « appris ; les autres sont avares, ambitieux, ou bien encore « esclaves des voluptés. Enfin, il semble que dans leurs « actions ils prennent à tâche de faire mentir leurs pré- « ceptes [2] ».

La description que Lucien fait de leurs vices est bien surpassée encore par celle que nous a laissée Aristide : « Leur avarice est insatiable ; ils déguisent le vol sous le « nom de communisme ; leur envie est philosophie, leur « mendicité, mépris des richesses ; orgueilleux envers « le commun des hommes, ils sont plats et rampants de- « vant les riches, même devant les valets et les cuisiniers « des hommes puissants. Une cupidité effrontée, le

enseigner un système adopté en commun. Le proconsul leur assura son concours le plus actif pour mener cette entreprise à bonne fin. Mais, dit Cicéron, on crut qu'il plaisantait, et plusieurs se moquèrent de lui avec raison. Voilà à quel degré on croyait possible la fusion des diverses écoles philosophiques. (*De Legg.*, I, 20.)

[1] *Qu. Tusc.*, II, 4.

[2] Rousseau (*Emile*, III, 19) : « Je consultai les philosophes, feuilletai leurs ouvrages, j'examinai leurs diverses opinions ; je les trouvai tous fiers, affirmatifs, dogmatiques même dans leur scepticisme prétendu, n'ignorant rien ne prouvant rien, se moquant les uns des autres, et ce point commun me parut le seul sur lequel ils out tous raison ».

« mensonge et la calomnie, voilà ce qui fait leur « force [1] ».

« Le plus grand nombre », dit Quintilien[2], « cache les « vices les plus honteux sous le manteau des anciens phi- « losophes ».

« Que faisait cependant la philosophie », dit M. Villemain[3], « pour le bonheur et l'exemple du monde : quelle « vertu salutaire exerçait-elle, au milieu de tant de crimes « et de maux? L'un de ses plus éloquents interprètes, « Sénèque, était ministre de Néron ; et, bien que sa mort « doive absoudre sa vie, bien qu'il ait été victime du ty- « ran dont il fut l'apologiste, on ne peut voir en lui, mal- « gré tout l'éclat du talent, qu'un esprit faux et une âme « faible, combinaison la plus favorable de toutes pour « faire sans remords des choses honteuses. Lisez Tacite : « Sénèque conseilla presque le meurtre d'Agrippine et, « certainement, il essaya de le justifier.

« Ce n'est pas que ses ouvrages ne présentent, dans un « degré remarquable, ce genre d'élévation qui tient à « l'imagination plus qu'à l'âme, et qui trompe souvent les « hommes en leur faisant prendre l'enthousiasme passa- « ger de leurs idées pour la force de leur caractère..... « Sénèque professe une morale sévère, excessive même ; « mais il y manque une sorte de sérieux et de vérité ; son « style éblouit l'esprit, sans échauffer l'âme. La vertu

[1] *Opp. ed Jebb.*, II. 307, 314.

[2] *Instit.* I, *Proem.* Cf. Cicer. *Qu. Tusc.*, II. 11.

[3] Villemain, *L'éloquence chrétienne au* IV[e] *siècle.* Paris, 1855, p. 31.

« n'est pour lui qu'un texte d'éloquence ; il la veut extra-
« ordinaire plutôt que bienfaisante. Sa morale, quelque
« rigoureuse qu'il veuille la faire, ne commande point
« la vertu, parce qu'elle n'exprime pas la conviction.

« Quant à l'opinion de Sénèque sur le polythéisme, on
« jugera si sa raison pouvait croire des fables dont il aug-
« mentait lui-même l'absurdité en concourant à l'apo-
« théose de Claude..... Ce sont là de ces traits qui montrent
« toutes les dispositions morales d'un peuple. Sénèque
« composa le discours de Néron pour l'inauguration de
« Claude au rang des dieux, suivant l'usage ; et tandis que
« le peuple romain éclatait de rire en entendant célébrer
« la prudence surnaturelle de l'imbécile mari de Messa-
« line, ce même Sénèque, parodiant sa propre éloquence,
« opposait dans une satire assez piquante, à la prétendue
« apothéose de l'empereur, une transfiguration plus vrai-
« semblable, sa métamorphose burlesque en citrouille.
« Jeu d'esprit plus digne d'un rhéteur que d'un sage, et
« qui caractérise parfaitement ces époques de servilité, où
« le talent se joue des paroles et croit s'excuser en se mo-
« quant de lui-même ».

La philosophie ne pouvait donc pas sauver le monde. Elle pouvait pressentir la délivrance, y aspirer; mais l'accomplir, non. C'était de sa part non-seulement une faiblesse intellectuelle, mais encore et surtout une infirmité morale[1]. Il ne s'est pas trouvé de philosophe assez hardi pour dire tout haut le fond de sa pensée et pour agir ouvertement en conséquence de ses convictions. Tous, ils se

[1] Cf. Pressensé, *Histoire des trois premiers siècles de l'Eglise chrétienne,* I part., p. 160.

prosternaient devant les dieux qu'intérieurement ils reniaient et méprisaïent. « Mon avis », dit Cicéron[1], « est qu'il « faut observer pieusement les cérémonies publiques et « les rites religieux ». Et cependant nous savons ce qu'il pensait des dieux[2]. Sénèque ne fait aucune difficulté de déclarer qu'il faut observer les usages religieux, non par conviction, mais pour obéir aux lois de l'Etat[3]. « Nous « sommes seuls », dit Cicéron, « et nous pouvons discuter « sans contrainte et dire toute la vérité ». Il n'avait pas encore compris que la vérité demande, non pas le secret, mais la publicité et des témoins qui meurent pour elle. Aussi le peuple jetait-il souvent aux philosophes cette grave accusation : *Aliter vivis, aliter loqueris*[4].

Lucien a décrit dans son Hermotime d'une manière vive et frappante la situation d'un homme qui voulait se décider pour une des écoles philosophiques. Hermotime se propose de rendre compte à son ami Lycinus pourquoi il a fait choix de l'école stoïque. Dans le choix qu'il a fait, dit-il, de la vraie philosophie, il s'est déterminé par le nombre de ses sectateurs ; toutefois il avoue qu'il ne sait pas au juste si les Stoïciens sont réellement plus nombreux que ceux des autres écoles. Il donne encore une

[1] *Cærimonias religionesque publicas sanctissime tuendas arbitror.* Cicer., *De natura deor.*, I, 22.

[2] *Tuscul.*, I, 13 ; I, 26 ; *De legg.*, I, 8 ; II, 8 ; *Orat. pro Cluent.* c. LXI.

[3] *Colebat, quod reprehendebat ; agebat, quod arguebat ; quod culpabat, adorabat.*

[4] *De vita beat.*, c. XVII.

autre raison, savoir qu'il a généralement entendu dire que les Epicuriens vivaient pour les plaisirs, que les Péripatéticiens aimaient l'argent, que les Platoniciens étaient pleins d'une vaine présomption, mais que les Stoïciens étaient patients et sages et que leurs disciples étaient véritablement des hommes. Il doit toutefois reconnaître qu'il tient ces détails d'hommes sans savoir et sans instruction. Il cherche donc une autre raison pour expliquer son choix. Il a remarqué, dit-il, que les Stoïciens étaient convenables et sévères dans leur conduite, vêtus avec décence et qu'ils avaient la tête rasée. Alors Lycinus lui fait sentir la nullité de toutes ces raisons, et compare la philosophie à une ville où l'on veut aller, mais dont on ignore le chemin. On voit une multitude de routes qui se croisent dans toutes les directions, des guides nombreux se présentent, chacun d'eux affirme que lui seul connaît le bon chemin et se moque de tous les autres. Dans le cours de la discussion, l'on s'aperçoit qu'avec une grande pénétration, une patience infatigable et une parfaite impartialité, il faudrait encore posséder la longue vie d'un Phœnix pour faire pertinemment l'examen de toutes les sectes, qu'il peut se faire que toutes soient dans l'erreur, et que la vérité soit encore à découvrir, qu'avant d'accepter un homme pour maître et pour guide, il faudrait auparavant avoir caution d'un autre pour sa capacité, puis caution d'un autre encore pour la capacité de celui-ci, et ainsi de suite à l'infini [1].

Six mille ans se sont écoulés, et l'esprit humain, en

[1] Dœllinger. *Paganisme et Judaïsme,* p. 604.

dehors de la révélation, n'a jusqu'à présent donné que des réponses contradictoires sur toutes les questions importantes de la vie, où cependant la nécessité de la certitude est plus impérieuse que dans toutes les autres, puisque sans elle l'homme ne sait ni vivre, ni mourir. « Ah ! ce sort était aussi le mien », dit le poëte[1], « lorsque « j'écoutais et lisais les philosophes, et que je voyais « chacun d'eux mesurer le monde à l'empan ». Donnera-t-il jamais une réponse pleine, entière et certaine ? On nous renvoie à *une philosophie de l'avenir*, qui doit réaliser l'idéal d'une parfaite sagesse. Mais la vie est courte, la mort se hâte et n'attend pas que la vérité se manifeste après des milliers d'années. Et ces multitudes d'âmes qui, depuis six mille ans, ont passé sur la terre, elles seraient descendues dans le tombeau sans que jamais leurs yeux se fussent réjouis à la vue de la vérité ! Chaque seconde marque la mort d'un homme, et cette foule tellement innombrable que l'esprit a peine à la concevoir, l'humanité tout entière enfin, serait morte, la terrible question sur les lèvres, sans pouvoir espérer ni consolation, ni salut[2] ! Car, sans la connaissance de Dieu,

[1] Gœthe : « Les philosophes, dit Schlegel, sont les sisyphes de la pensée humaine ».

[2] Cf. Thom., *Summa theol.*, I, qu. art. 1 : *A veritatis cognitione dependet tota hominum salus, quæ in Deo est.* — C'est l'un des obstacles qui ne permettent pas à la philosophie, isolée de la révélation, de conduire les nations, puisque, selon l'observation d'Aristote (Polit., VIII, 6, 6), la philosophie ne fleurit chez un peuple que lorsqu'il jouit d'un certain bien-être (chez les Grecs, par exemple, après les guerres persiques). Il faut, en un mot, être à l'abri des besoins corporels, pour que l'esprit ait toute la liberté nécessaire pour réfléchir.

il n'y a pas pour l'homme de salut. Non : Dieu ne fait point si peu de cas de l'humanité que, dans son amour, il a créée pour le bonheur. A ses yeux, toute âme humaine a un prix inestimable. Car, il l'a faite à son image et animée de son souffle divin. Lui qui a donné la vie à la créature, n'a pas restreint ses dons à quelques gouttes d'eau pour la désaltérer, à un peu de pain pour la sustenter. Il lui a assigné la terre pour domaine, après l'avoir décorée comme une demeure royale. Il a répandu ses dons sur l'homme sans les compter, il l'a comblé de bienfaits. Et l'on voudrait que Dieu, qui a pourvu si largement aux besoins du corps, eût été si avare pour l'esprit ? Il lui aurait refusé l'aliment nécessaire, le pain de l'intelligence ! Non, dirons-nous ; non, c'est impossible !

« Dieu », dit l'Apôtre[1], « veut le bonheur de tous, et il « les appelle à la connaissance de la vérité ». Tous, entendez-le bien, non-seulement l'homme de vaste intelligence, mais le plus faible enfant ; tous, non-seulement les puissants de la terre, mais aussi le dernier des serviteurs. Et en parlant ainsi, saint Paul n'a pas seulement énoncé un article de foi, mais encore un principe de la saine raison. De cela seul que chacun est appelé à la connaissance de la vérité, qu'il n'est pas d'esprit, si infirme et si faible qu'on le suppose, qui en soit indigne, de cela seul il s'ensuit rigoureusement que la raison, privée du secours d'une révélation divine positive, est incapable de faire et de parfaire l'éducation religieuse et

[1] I *Tim.*, II, 4.

morale de l'homme; et par là se trouve démontrée la nécessité d'une religion qui vienne à l'homme par voie de révélation et qui initie chacun aux plus hautes vérités par la foi. Ceci nous amène à la seconde partie de notre démonstration, relative à la nécessité d'une révélation divine positive tirée de la nature de l'homme, telle qu'elle nous apparaît dans sa réalité : *L'humanité laissée à elle-même ne peut réaliser l'idée de la vraie religion.*

Si l'homme ne pouvait parvenir à la connaissance de Dieu et des choses divines que par la voie du raisonnement, la vérité serait le partage exclusif d'un bien petit nombre d'élus [1] ; car, dit Cicéron [2], la sagesse va au plus petit nombre et fuit la multitude. Il est plus facile, dit Gœthe [3], de rencontrer l'erreur que de trouver la vérité. Celle-là est à la surface, celle-ci au contraire est profondément enfouie, et la sonder n'est pas l'affaire de tout le monde. L'immense majorité du genre humain serait donc pour toujours exclue de la vérité. Il est facile de le démontrer. La raison mène à la connaissance de Dieu, mais elle y mène par la voie des spéculations philosophiques, c'est-à-dire par de longues, profondes et difficiles études. Eh bien ! jetons un coup d'œil sur le monde et voyons-le tel qu'il est. Tout d'abord nous apparaissent les pauvres, ceux qui gémissent sous le faix du travail quotidien. Il y en a une multitude innombrable qui compose

[1] C'était là ce que pensait Platon, comme nous l'avons vu plus haut.

[2] *De natura deor.*, I, 22.

[3] *Sprüche in prosa.*, Œuvr., t. III, p. 151.

le gros de l'humanité. Il faut qu'ils gagnent leur pain à la sueur de leur front, ils n'ont pas le loisir de philosopher. Et cependant, ils ont besoin avant tout de la vérité de Dieu, eux sur qui pèse surtout le fardeau de la vie, eux qui ne se nourrissent que d'un pain trempé de larmes. Où sera donc leur consolation s'ils sont encore privés de la vérité ? La philosophie ne daigne pas s'occuper des pauvres ; elle donne à quelques privilégiés le monopole de la sagesse et de la science ; quant aux autres, elle les condamne avec dédain à l'ignorance et à l'erreur [1]. Mais Dieu, le Dieu d'amour et de miséricorde, ne les oublie point ces délaissés du monde. Comme le soleil répand partout ses rayons, éclairant tous les yeux, réchauffant tous les cœurs, de même la révélation par Jésus-Christ est le soleil universel des esprits, la lumière « qui « éclaire tout homme venant en ce monde ». Et c'est justement pour le pauvre qu'il réserve sa prédilection [2]. Et

[1] « Si l'on pouvait former un Etat où les citoyens fussent tous des sages, dit Polybe (VI, 56), on n'aurait nul besoin de tous ces mythes ; mais, comme le peuple est mobile et rempli de mauvais instincts, il n'y a que ce moyen pour réfréner la multitude ». — « Les mythes, dit Strabon (I, 2), sont bons pour les enfants comme pour les hommes grossiers et ignorants, qui ressemblent du reste aux enfants ; en un mot, les mythes conviennent à toutes les personnes qui n'ont reçu qu'une éducation médiocre, et chez lesquelles la raison n'est pas assez puissante pour les gouverner ».

[2] « Il m'a envoyé pour annoncer l'Evangile aux pauvres ». (*Luc*, IV, 18.) Jamais l'idée d'un enseignement gratuit n'était venu à l'antiquité païenne. Platon lui-même (*Legg.*, VIII, VII, p. 804), voulait mettre l'enseignement entre les mains d'étrangers salariés et, comme tout emploi rétribué, il n'était pas considéré. Tandis que le paganisme confiait l'éducation de ses enfants aux esclaves, qui ne pouvaient plus rendre d'autres services (Tacit., *De caus. corr. eloqu.*, c. XXIX), l'Eglise catholi-

le pauvre, ce n'est pas seulement l'indigent qui mendie son pain, ou l'artisan qui vit du travail de ses mains; celui qui remplit une place ou une fonction qui l'absorbe, lui aussi est pauvre, puisqu'il n'a pas le temps d'étudier, Il faut donc qu'une autorité supérieure lui rompe ce pain de l'intelligence qu'il ne saurait se procurer lui-même.

Voilà donc deux classes d'hommes qui ne peuvent point se livrer aux études philosophiques. Or, elles composent l'immense majorité des hommes. Ainsi donc, il n'y a pas de milieu : ou bien l'humanité presque entière sera privée de ce qui fait l'aliment de son esprit, la lumière de son âme, le nerf secret de toute sa vie, de la vérité, elle restera abîmée dans les ténèbres et le désespoir ; ou bien une main secourable viendra rompre le pain de l'âme, la vérité, aux hommes occupés à travailler pour nourrir leur corps. Ils sont donc tous obligés de s'en remettre à une autorité supérieure, infaillible et par conséquent divine, puisque aucune intelligence humaine ne pouvant prétendre à l'infaillibilité, n'est par cela même capable de diriger l'humanité dans les plus importantes questions de la vie. Seule, la révélation divine, en gagnant la confiance de l'homme, sera la lumière placée sur le chemin de l'autre vie, pour éclairer la marche du genre humain. L'homme, pour connaître la vérité sur les choses de Dieu, doit se faire le disciple de Dieu [1].

que, dans sa charité universelle, s'adonnait avec amour à l'instruction de l'enfance.

[1] « Et tous seront les disciples de Dieu ». (*Isaïe*, LIV, 13 ; *Jean*, VI, 45.)

On le voit, si l'on met de côté la révélation, il sera bien restreint le nombre de ces élus du sort, à qui leur position laisse assez de loisir pour réfléchir sur la nature de Dieu et de l'homme et sur la destinée de celui-ci. La vérité serait alors un privilége pour l'aristocratie de la richesse. Mais nous allons voir ce cercle déjà bien étroit se resserrer encore. « On n'est point fait », dit Platon [1], « pour l'étude de la sagesse, quand on n'a reçu de la na- « ture qu'une âme basse, petite, inerte, oublieuse ; la « vocation philosophique veut une nature d'élite, une « vaste mémoire, un vif désir de s'instruire, un grand « cœur, une âme qui ait naturellement de l'attrait pour « toutes les vertus, pour la vérité, pour la justice, la force « et la tempérance ». Ailleurs encore il exige que le disciple de la sagesse ait une bonne mémoire, qu'il ait étudié les mathématiques, qu'il aime le travail et soit doué d'une persévérance à toute épreuve [2]. Combien en trouvera-t-on qui soient en mesure de satisfaire à ces exigences, qui aient, avec la capacité naturelle voulue, le goût de semblables études ? Ce n'est la plupart du temps que la dure nécessité qui arrache l'oisif à son inaction et le contraint au travail ; comment trouver un amour assez désintéressé, un attrait pour l'étude assez fort pour résister à toutes les séductions d'une vie de mollesse et de plaisir ? Quelques intelligences seulement s'adonnent avec entrain et succès à l'étude des sciences naturelles qui cependant occupent les sens et se meuvent dans le

[1] *De Repub.*, VI, p. 277.

[2] *De Repub.*, VII, p. 365.

monde concret ; mais le nombre de ceux que ne rebutent pas les théories abstraites de la métaphysique est beaucoup plus restreint.

Vous voyez comment, d'élimination en élimination, nous arrivons à un nombre insignifiant. La richesse, le loisir, une position indépendante ne suffisent pas. Sans la révélation, la connaissance des vérités religieuses serait le partage exclusif de quelques heureux qui posséderaient, outre la richesse et une position indépendante, les plus beaux dons de l'intelligence avec le désir sérieux de les consacrer à la recherche de la vérité. En un mot, la vérité serait le privilége de l'aristocratie de l'esprit ; or, ceux qui la composent sont bientôt comptés. Et pourtant c'est de la vérité qu'il s'agit, c'est-à-dire de la chose la moins exclusive[1] par sa nature, de la vérité qui est le patrimoine de tous, de la vérité qui doit être aussi commune que le pain dont chacun se nourrit, que l'eau que tout le monde boit, que l'air que nous respirons tous.

Allons plus loin. Je vous l'accorde, vous possédez, avec une fortune qui vous donne la libre disposition de votre temps, une intelligence assez bien douée pour aborder les questions les plus graves et les plus ardues. Parce que vous avez, par la plus rare exception, réuni l'intelligence

[1] « C'est le propre de la vérité, dit saint Augustin (*De libero arb.*, XI, 14), que nous en jouissions tous également et en commun ». « La philosophie, au contraire, de l'aveu même de M. Renan (*Etude d'Histoire religieuse*, p. 2,) est un fait presque imperceptible dans l'histoire de l'humanité. On compte les esprits qui lui doivent leur élévation. On peut écrire l'histoire de cette aristocratie fort restreinte. Pour *le reste* (!) il se précipite en bas tête baissée, poussé par l'instinct et la déraison.

et la richesse, croyez-vous pouvoir sûrement conquérir la vérité ? Pour y réussir, même dans ces conditions supposées si favorables, ce ne sera pas trop de concentrer sur ce seul point toutes les forces de votre esprit ; il faudra des années, une vie entière peut-être de travail incessant ; chaque pouce de terrain que vous aurez à conquérir sur l'erreur vous obligera à une lutte opiniâtre. Enfin, vous êtes parvenu au but tant désiré ; vous y arrivez au prix de quelles fatigues et de quel temps ! Absorbé par vos méditations, vous n'avez pas senti votre vie s'écouler et vous touchez en même temps au but de vos efforts et au termes de vos jours. N'aurez-vous pas alors le droit de vous écrier comme Théophraste mourant : O nature, pourquoi m'enlever à la vie au moment où la vérité m'ouvre les portes de son sanctuaire[1] ! Il est un fait incontestable, c'est que si, dans le domaine des sciences exactes et dans l'étude du monde matériel, l'esprit humain a fait des progrès vraiment extraordinaires et conquis pour toujours un grand ensemble de vérités ; il n'en est pas malheureusement de même pour la connaissance de Dieu et de soi-même, de l'origine et de la fin de toutes choses. Sur ce terrain des vérités morales, que voyons-nous ? des fluctuations perpétuelles, souvent même des marches rétrogrades vers les anciennes erreurs qui reviennent disputer l'empire à la vérité. Et cependant la connaissance de Dieu et de nous-mêmes vaut mieux pour nous que la science de l'univers ; une seule vérité morale nous importe plus que la science du ciel étoilé. Et cette vérité est néces-

[1] Cicéron, *Tuscul.*, III, 28.

saire à l'homme, nécessaire non pas seulement sur la fin de sa vie, mais nécessaire toujours, et nécessaire surtout aux jours orageux de sa jeunesse, parce que seule alors elle peut donner à l'âme la solidité, l'impulsion et la force dont elle a besoin pour résister aux séductions et aux enchantements de cette saison de la vie. Ce qu'il faut à l'homme, c'est donc une révélation, qui s'empare de lui à son entrée dans la vie, qui l'accompagne sur le chemin de l'existence, qui répande dans son âme une lumière toujours plus riche, plus claire et plus sublime [1].

Encore cette voie si pénible et si longue de l'investigation philosophique ne mène-t-elle pas au but désiré les rares privilégiés qui ont assez de force intellectuelle et d'amour de la vérité pour la parcourir. Ils ont bien trouvé quelques vérités, mais non pas toute la vérité, la vérité pure de tout mélange étranger. Ils ont aperçu des étincelles, mais étouffées sous une masse d'erreurs. C'est le sort de l'esprit humain de ne trouver que rarement l'or de la vérité, pur de toute scorie de l'erreur, si bas qu'il descende dans les couches de la science. C'est que la raison individuelle de chacun de nous n'est point la raison absolue, la raison idéale. Tout homme d'ailleurs est fils de son pays et de son temps. Comment échapper à leur influence, s'affranchir de leurs erreurs, sans parler des faiblesses, des défauts et des passions propres à chacun ? Si la raison était infaillible, la divergence des opinions

[1] « Je suis bien éloigné, dit Edg. Quinet, de vouloir m'en tenir simplement à la philosophie, voie très-difficile et qui sera encore longtemps celle du petit nombre ». (*Génie des religions*, chez Dechamps ; *Le Christ et les antechrists*.)

cesserait aussitôt. Cette divergence croît à proportion de la hauteur des questions dont s'occupe l'esprit humain. La vérité en pareille matière n'est que trop rarement reconnue avec évidence et certitude. L'histoire de la philosophie ancienne nous offre des probabilités et des conjectures comme résultat de ses longues investigations, plutôt que des convictions inébranlables et au-dessus des atteintes du doute [1]. Or, notre esprit a besoin de la vérité, non pas d'une vérité mêlée d'erreurs, non pas d'une simple probabilité, mais de la vérité absolue qui nous permette d'affronter la mort avec calme. Une semblable vérité ne peut nous venir de l'intelligence humaine livrée à ses seules forces. Et la révélation divine est nécessaire. Il faut que Dieu nous parle, lui dont la parole est la vérité même, la vérité tout entière, sans mélange de doute ni d'erreur. Platon [2], dans ses dialogues, ne se lasse pas de faire répéter à son maître Socrate cette pensée que, si quelque amélioration pouvait être apportée à l'état du monde, elle viendrait par l'intervention d'un Dieu qui nous montrerait le principe et le type de la justice. Il désigne même cet être supérieur comme un Verbe divin [3],

[1] « Souvent, dit Cicéron, j'ai lu ce que Platon a écrit sur l'âme ; mais, chose surprenante, tant que je lis cet auteur je l'approuve ; mais, dès que j'ai fermé le livre et que je me mets à réfléchir, mes convictions d'emprunt disparaissent ». (Cicer., *Qu. Tusc.*, I, 11.) — La grande divergence qu'on trouve dans les pensées des hommes les plus sages ébranle ceux qui croient avoir une certaine conviction.

[2] *Apolog. Socrat.*, p. 117, 118, et *De Republ.*, II, p. 361, 362 : Αρχὴν τε καὶ τύπον τῆς δικαιοσύνης.

[3] Λογος τις θεῖος. (Phœd., p. 85.) — « Je me trouve court à

sur lequel, comme sur un bon navire, on pourrait faire sûrement la traversée de cette vie. De même que Platon, les philosophes postérieurs à Jésus-Christ, ceux qui l'ignoraient comme ceux qui le combattaient, reconnaissaient la nécessité d'une révélation divine. En considérant le développement philosophique qui les avait précédés, ils voyaient clairement l'impossibilité d'arriver par cette voie à la connaissance de la divinité. On peut citer comme professant cette opinion Jamblique[1], Porphyre[2], Plutarque[3], Proclus[4], Simplicius[5], etc.

En supposant même qu'un petit nombre d'élus fussent parvenus à trouver la vérité absolue, elle serait du moins restée confinée dans ce cercle étroit; car ils n'auraient pu faire partager leur trésor à l'humanité. « Il est difficile », avoue Platon et toute la philosophie avec lui, « il est difficile de trouver le créateur et le père de l'univers; mais, le faire connaître philosophiquement à tous, « est absolument impossible[6] ». C'est pourquoi la philo-

tous moments, dit Malebranche, lorsque je prétends philosopher sans le secours de la foi. C'est elle qui me conduit et me soutient dans mes recherches sur les vérités qui ont quelque rapport à Dieu, comme sont celles de la métaphysique ». (*Neuvième entretien sur la métaphys.*, n. 6.)

[1] *De vit. Pythag.*, c. XXVIII; *De Myster.*, III, 18.

[2] *De abstinent.*, II, 53.

[3] *De Is. et Osir.*, I; *De Pythag. orac.*, 21-24.

[4] *In Plat. Theolog., Comment.* I, 1.

[5] *In Enchirid. Epict., Comment.* I.

[6] *Tim.*, p. 23.

sophie, parvînt-elle à composer un système complet de religion naturelle et de morale, ne pourra néanmoins jamais devenir l'institutrice du genre humain. La masse des hommes ou dépourvue d'intelligence, ou écrasée par le poids du travail, ou aveuglée par les passions, ne saurait être menée à la vérité par la voie de l'examen personnel, et de la vérification par chacun des doctrines qui lui sont présentées par d'autres. L'autorité, tel sera toujours l'unique moyen d'enseignement et de culture morale pour l'universalité des hommes, aussi longtemps qu'une instruction supérieure, un esprit vif et pénétrant, un amour persévérant du travail, la force nécessaire pour réfréner l'imagination et enfin l'habitude des idées abstraites demeureront le lot du petit nombre et ne seront pas devenus l'apanage commun du genre humain, c'est-à-dire tant que le peuple sera peuple. Oui, l'autorité sera nécessaire pour instruire le peuple, tant que les vérités fondamentales de la religion et de la morale, les premiers principes de la connaissance de Dieu, du monde et de l'homme, seront difficiles à comprendre, que les erreurs seront faciles à commettre, les démonstrations obscures, pénibles à suivre et peu compréhensibles pour le plus grand nombre. Mais la philosophie ne possède ni ne peut posséder cette autorité, cet ascendant dominateur qui puisse faire accepter sa parole avec une entière confiance par les multitudes. Rien que le manque d'unité et le spectacle des luttes incessantes et opiniâtres des différentes écoles entre elles, suffirait pour enlever à la philosophie la considération qui est nécessaire pour commander le respect.

La philosophie ne peut pas agir sur le peuple; elle le

pourrait, qu'elle ne le voudrait pas. Dans l'antiquité, comme dans les temps modernes, la philosophie s'est toujours renfermée à l'égard de la foule dans une exclusion dédaigneuse. Schelling [1] prend pour devise l'*odi profanum vulgus et arceo* d'Horace. Platon [2] déclare formellement que la philosophie n'est pas l'affaire du grand nombre, qu'elle est réservée à quelques privilégiés de la nature et de la fortune [3]. Quelque chose de caractéristique sur l'utilité de la philosophie pour la multitude, c'est la réponse que fit Aristote à son élève, Alexandre de Macédoine, qui lui reprochait d'avoir profané sa doctrine ésotérique en la livrant à la publicité : « Elle a été pu« bliée et elle ne l'a pas été », disait-il, en faisant allusion à l'obscurité de l'exposition [4].

C'est sur ce caractère exclusif de la science que se fonde l'école hégélienne pour faire deux parts de l'humanité, celle des savants et celle des simples croyants. Un des représentants de cette philosophie, M. Renan, déclare qu'il n'est donné qu'à un petit nombre de pouvoir planer dans les hautes régions de l'intelligence, que

[1] *Leçons sur la méthode des études académiques*, p. 111.

[2] *De Republ.*, VI, p. 292. — Nous avons déjà vu ce que pensait Cicéron sur le même sujet.

[3] *Prolog.*, p. 155.

[4] Cf. Plut., *Alex.*, 7 ; Aul. Gell. X, 5 ; Cicér., *De Finib.*, V, 5. — Cf. Tennemann, *Hist. de la philosophie*, II, p. 200, 205, 220; Beausobre, *Histoire critique de Manichée*, II, p. 41 ; Matter, *Histoire du Gnosticisme*, I, p. 13 ; II, p. 83, 370; Grote, *Hist. of greece*, I, p. 561; IV, p. 544. — Buckle (*Geschicte der civilisation*, Leipzig, 1860, I, p. 230) avoue le fait et ne sait comment l'expliquer.

ceux-ci, contents de pouvoir voler de leurs propres ailes, s'inquiètent peu de savoir comment *le reste* comprend son Dieu. C'est même ainsi que l'on entend justifier la religion, parce qu'elle satisfait du moins ceux qui se tiennent au plus bas degré et ne peuvent s'élever jusqu'à la science, et qu'elle leur assure leur part d'idéal [1]. Cette concession n'est que feinte, c'est une de ces figures de style que cet écrivain a coutume d'affecter pour mieux exprimer son *dédain transcendant* [2]. Il s'ensuivrait que la religion se ferait accepter sans raison et d'avance, qu'elle est donc fausse, qu'il n'y a de vrai que l'instinct religieux qui a créé les diverses formes des religions. Voilà donc l'immense majorité du genre humain condamnée de par la philosophie à se repaître d'erreurs pour satisfaire le besoin le plus profond de sa nature! Le christia-

[1] Voir *Etudes sur l'histoire religieuse*, Préface. — Un autre exemple de sot orgueil nous est offert par Schopenhauer. Celui-ci trouve qu'il y a plus de distance de lui aux hommes au milieu desquels il vit, que des étoiles à la terre. (*Leben von Gewinner*, 1861.) Le contact avec les autres hommes est pour lui une souillure. Il se voit comme un brahmane au milieu de parias. MM. Renan et Schopenhauer ne sont pas encore assez transcendants pour avoir vu que le *dédain* est un des moins bons et des moins beaux sentiments de l'âme humaine. Que l'on refoule le dédain quand on le sent monter dans son cœur, je le conçois; mais que l'on s'en vante comme d'une supériorité, je ne le conçois plus. Ce que je conçois encore moins, c'est, quand on en est encore à professer le mépris du genre humain, que l'on s'avise d'écrire une *Vie de Jésus* qui est mort pour le genre humain!

[2] Origen., *C. Cels.*, III, 72. — *Humilitas, quæ displicet paganis unde nobis insultant.* (Augustin., *Enarrat. in Ps.* XCIII.) — *Possis tu fortasse huc usque descendere, ut non fastidias pauperes.* (Quintil., *Declam.*, 301.) — *Singulos sicut operarios barbarosque contemnis.* (Cicér., *Tuscul.*, V, 36.)

nisme a pour caractère d'être universel, de s'adresser à tous, d'assurer à chacun, quel qu'il soit, sa place au festin de la vérité; rien ne scandalisa tant dès le principe l'exclusivisme de la philosophie païenne et l'orgueil de ses représentants; ce fut une des principales raisons qui poussèrent les philosophes à condamner tout d'abord, et avant de l'entendre, la religion de Jésus-Christ. Le philosophe épicurien Celse reproche au christianisme de s'être adressé à des pêcheurs, à des pauvres et à des malheureux de toute espèce. Faire un précepte d'aimer les esclaves, êtres d'une espèce inférieure dont les dieux ne se soucient point[1], paraît à la philosophie un attentat au droit reçu et aux mœurs publiques[2].

Et d'ailleurs, que pouvait la parole des philosophes qui reste malgré tout une parole humaine privée de la sanction « divine? Personne ne croit les philosophes », dit Lac- « tance[3], parce que chacun d'eux s'arroge un droit égal ». Le disciple ne se tient que pour un temps aux pieds de son maître, puis il devient maître à son tour et dresse une chaire sans autre but que de combattre celui qui l'a instruit. Jamais la philosophie n'a fondé une école durable, jamais elle n'a imprimé son cachet, je ne dirai pas à une nation, mais à une ville. Rien ne recommandait sa parole, rien ne donnait à ses pré-

[1] *De morte Peregrin.*, II, p. 597.

[2] Macrobe, *Saturn.*, I, 11 : *Quasi curent divina de servis; aut sapiens quisquam domui suæ contumeliam tam fœdæ societatis admittat!*

[3] *Inst. div.*, III, 4.

ceptes le pouvoir d'obliger, ni la considération publique qui lui manquait, ni la nature de sa doctrine qui, dénuée de toute sanction, ne promettait aucune récompense à celui qui l'observait, aucun châtiment à qui la violait [1]. Platon [2] convient que l'homme ne peut pas s'élever à la vertu par ses propres forces. « La vertu », dit-il, « ne s'enseigne pas ; elle est un don divin, et ceux qui « la possèdent la doivent à la faveur d'un dieu ».

Comme chacun aspire à la vérité qui lui est nécessaire pour vivre et pour mourir, Dieu a lui-même communiqué aux hommes la vérité. Ce n'est pas un homme qui pouvait enseigner les autres hommes, il a fallu que Dieu vînt lui-même s'acquitter de cette fonction. Devant l'autorité divine qui proclame les dogmes de la foi, mais devant elle seule toute contradiction tombe, toute contestation cesse. Aussi le Christ n'enseigne pas comme les sages de ce monde, il parle comme quelqu'un *qui a tout pouvoir* [3]. Et lui seul pouvait enseigner de la sorte, parce qu'il voyait en son Père ce qu'il enseignait [4], lui, le Fils unique qui est dans le sein du Père, lui qui fait les mêmes œuvres que son Père, afin que quiconque ne croit

[1] *Nihil ponderis habent illa præcepta, quia sunt humana, et auctoritate majori, id est divina illa, carent.* (Lactant., l. c., c. XXVII.)

[2] *Meno*, p. 40. Cf. — Herman., *Disput. de Plat. Menon*, 1837. — *Reliquis intra animum medendum est.* (Tacit., *Annal.*, III, 54.) — C'est en vain, dit Rousseau (*Emile*, III), que tu songes à fonder la vertu sur la conviction purement rationnelle. Tes préceptes sont beaux, mais où est la sanction ?

[3] *Matth.*, VII, 29.

[4] *Jean*, VIII, 33.

point à sa parole, puisse croire à ses œuvres, lesquelles rendent témoignage qu'il est en son Père et son Père en lui [1]. Tout homme qui voudra s'abandonner avec confiance à la parole révélée est sur la voie qui le mènera à la connaissance de la vérité par le chemin le plus facile et le plus court, sans qu'il ait à redouter ni l'erreur ni le mensonge. Nous voyons l'accomplissement de cette parole de l'Apôtre : Dieu veut que tous les hommes soient heureux et qu'ils parviennent à la vérité. L'Eglise est l'organe de la révélation divine, et c'est à elle qu'a été donné cet ordre : *Allez, et enseignez toutes les nations* [2], toutes sans distinction, Grecs et Barbares, savants et ignorants, riches et pauvres, rois et mendiants; personne, pas même le plus petit, ne doit être exclu de la vérité qui est la vie de son esprit et de son cœur. « Je « reconnais, l'histoire en main », disait Aug. Thierry dans sa dernière maladie, « la nécessité évidente d'une « autorité divine et visible pour le développement de « l'espèce humaine [3] ».

C'est ainsi qu'une part de vérité est assurée au plus pauvre travailleur, au plus faible enfant. A peine la conscience s'est-elle éveillée chez celui-ci, que l'Eglise lui met entre les mains un petit livre bien modeste et sans apparence, le catéchisme. Et pourtant, ce peu de pages contient les questions les plus graves de la vie, celles qui ont occupé les grands génies de l'antiquité, et en donne

[1] *Jean,* X, 38.

[2] *Matth.,* XXVIII, 19.

[3] Cf. Gratry, *Connaissance de Dieu,* I, p. 461, 5e édit.

des solutions à peine pressenties des plus sages. Une philosophie divine, une métaphysique et une morale sublimes sont là exposées sous la forme la plus simple, ainsi que l'histoire complète de Dieu, du monde et de l'homme : c'est un enseignement qui suffit au plus grand esprit et le satisfait aussi bien que l'intelligence bornée du dernier des hommes. Aussi Chateaubriand a-t-il pu dire avec vérité que le peuple le plus corrompu des temps chrétiens est encore un peuple de philosophes en comparaison des anciens peuples païens. « Le dernier manœuvre d'entre les chrétiens », dit Tertullien [1], « a appris à connaître Dieu et sait de lui ce que « l'homme a besoin de savoir, en dépit de Platon qui a « dit qu'il est difficile de découvrir le Créateur du monde, « et, supposé qu'on l'ait découvert, impossible de le faire « connaître à tous ». « Regardez les chrétiens », dit Athénagore [2], « vous trouverez chez eux des ignorants, « des artisans, des vieilles femmes qui ne peuvent, il est « vrai, démontrer par le raisonnement la vérité, mais « qui vous en persuaderont l'excellence par la sainteté de « leur vie. Car ils ne se répandent point en belles pa- « roles, mais ils font briller leurs œuvres : ils ne frappent « point celui qui les frappe, ils n'intentent point de procès « à celui qui les dépouille, ils donnent à ceux qui « demandent, ils chérissent le prochain comme eux- « mêmes ». « Il parut », dit Minucius Félix [3], « que tous

[1] *Apolog.*, XLVI.

[2] *Legat.*, *pro chr.* n. 11.

[3] *Octav* , c. XX.

« les chrétiens étaient de vrais philosophes, ou que tous « les philosophes étaient devenus chrétiens ».

« Le catholicisme », dit Donozo Cortès[1], « est un sys-« tème complet de civilisation, si complet, qu'il em-« brasse tout dans son immensité : la science de Dieu, « la science de l'ange, la science de l'univers, la science « de l'homme. A cette école, on apprend comment « et quand doivent finir, comment et quand ont com-« mencé les choses et les temps ; là se découvrent les « secrets merveilleux qui échappèrent à toutes les re-« cherches des philosophes du paganisme, et que ne put « jamais pénétrer l'intelligence des sages ; là se révèlent « les causes finales de toutes les existences, le but auquel « se coordonnent tous les mouvements de l'humanité ; la « nature des corps et l'essence des esprits ; les voies par « où marchent les hommes, le terme vers lequel ils ten-« dent..... l'énigme de leurs larmes, l'arcane de la mort, le « secret de la vie. Quiconque a bu à cette source de la sagesse « est plus savant que Platon et plus sage que Socrate[2] ».

Au reste, toutes les raisons que nous exposons, le génie de saint Thomas d'Aquin les a résumées en quelques mots[3]. « Il était nécessaire que l'homme fût instruit de Dieu

[1] Donoso Cortès *Essai sur le catholicisme*, etc. Paris, 1851, p. 24.

[2] *In rebus obscuritate implicitis et ingeniorum varietate confusis, et eloquentium virorum exquisito sermone fucatis, quis imperito et rudi locus est? Nullas unquam mulieres philosophari docuerunt.... neque servos... Nos aquam non vendimus, nec solem mercede præstamus. Dei fons uberrimus patet cunctis, et hoc cœleste numen universis oritur, quicumque oculos habent. Quis hoc philosophorum aut unquam præstitit, aut præstare, si velit, potest.* (Lactant., l. c., c. XXV, XXVI.)

[3] *Summ. theolog.* I, qu. I, art. 1.

« même dans les choses que son intelligence bornée lui « permet de comprendre, parce que la connaissance de « Dieu, qui s'acquiert par la voie du simple raisonnement, « n'est accessible qu'à un petit nombre, demande un long « travail, est mêlée d'erreurs; et cependant, de la con- « naissance de cette vérité dépend tout le salut de l'hu- « manité, qui est en Dieu ». Et le catéchisme romain dit aussi[1] : Les philosophes ont découvert sur Dieu de grandes et belles vérités. Mais cela ne doit pas nous empêcher de reconnaître la nécessité d'un enseignement divin, parce que la foi communique en un instant, même aux plus ignorants, ce que les plus savants n'apprennent qu'au prix de longues études, et aussi parce que la foi procure à notre esprit une beaucoup plus grande certitude et beaucoup plus pure de toute erreur, que si nous ne connaissions ces vérités que par le secours de notre raison naturelle.

Par tout ce qui précède nous avons prouvé jusqu'à l'évidence :

1° Que jamais la religion et la morale naturelles pures, vraies et parfaites ne se sont manifestées dans le monde comme le produit d'un travail purement rationnel;

2° Que, par la nature même des choses, la religion et la morale naturelles, vraies et parfaites, ne peuvent pas devenir, par le seul secours de la raison, le patrimoine de l'humanité.

A ces deux vérités désormais incontestables, ajoutons une troisième proposition qui va nous fournir toute une nouvelle série de preuves en faveur de la nécessité mo-

[1] *De Symbol. Fidei,* cap. 2, 6.

rale de la révélation : considérée en elle-même, la religion naturelle est trop défectueuse et trop faible pour que l'homme, dans son état actuel, puisse par elle seule atteindre complétement son but.

Précédemment nous avons reconnu dans l'adoration l'expression immédiate de la religion, un besoin de la nature humaine et un devoir de la morale. Mais, plus la vie religieuse s'implante profondément dans l'âme, plus aussi elle pousse au dehors avec puissance ; elle se crée ainsi un corps dans le culte public qui, à son tour, réagit sur le sentiment religieux en le sollicitant, le fortifiant et le protégeant. La spéculation rationnelle reconnaît la nécessité d'un culte en général, mais elle n'est pas en état d'en déterminer en détail la nature, le but et les éléments. « La philosophie pose les bases du culte extérieur », dit M. Cousin[1] ; « mais, une fois arrivée là, en « face pour ainsi dire du christianisme, elle s'arrête « pour ne pas franchir les bornes de son domaine. Là est « une limite où commence un autre royaume ». « Vous « voyez bien », dit Socrate dans un dialogue de Platon[2], « que vous ne pouvez pas prier Dieu en toute sûreté de « conscience, puisque vous devez craindre que Dieu ne « rejette votre prière à cause des blasphèmes que vous « prononcez peut-être. Le meilleur, à mon sens, est donc « d'attendre la venue de quelqu'un qui puisse nous en- « seigner comment nous devons nous comporter envers « Dieu et les hommes ».

[1] *Du vrai, du beau et du bien,* p. 453.

[2] *Alcibiade II.* Cf. T. I, p. 78.

En effet, bien que tous les peuples aient regardé comme nécessaire le culte extérieur en lui reconnaissant une grande influence sur les mœurs, ce doute, exprimé par Socrate, n'en est pas moins resté général. Partout le culte a été défiguré par des rites aussi cruels qu'absurdes; et l'homme a cru se rendre la divinité favorable par l'impudicité et le meurtre!

Le sacrifice sanglant apparaît partout dans l'histoire comme une nécessité et comme un devoir. Il était tout la fois dicté par la voix intérieure de la religion, et conservé comme vestige d'une antique tradition. L'homme transforma donc un acte de religion en meurtres odieux, en abusant du principe qui mesure l'expiation à la noblesse de la victime. Ainsi l'homme, en voulant déterminer la forme du culte, a précisément choisi le crime.

Il y a une chose que le sacrifice exprimait avant tout, savoir la conscience que l'homme a de sa culpabilité, le sentiment de sa faute, le besoin d'une réconciliation avec Dieu. Il n'existe pas un peuple qui ne croie la divinité offensée et prête à se venger. Les Euménides qui, les cheveux épars et le fouet à la main, poursuivent partout le criminel et le flagellent jusqu'au sang, ne sont que l'expression mythologique de ce sentiment général et profond de l'humanité. Qu'une Némésis quelconque plane sur la tête des mortels, jamais aucun païen ne l'a nié, et aucune sophistique n'ôtera cette croyance de l'esprit de l'homme. Mais la religion naturelle ne connaît aucun moyen de réconciliation[1]; la pure raison nous montre

[1] On aurait tort d'en conclure à la nécessité absolue de la

tout aussi bien le Dieu de justice que le Dieu de miséricorde ; et même, pour qui se place au point de vue de la spéculation purement naturelle et en dehors de toute révélation, Dieu se manifeste plus souvent avec l'attribut de la justice inflexible, qu'avec celui de la miséricorde qui pardonne. Il fallait la venue du Sauveur en ce monde, il fallait ses exhortations réitérées, son propre exemple, il fallait un commandement formel de sa part pour que l'âme humaine, accablée sous le sentiment de l'infini, courbée jusqu'à terre sous la conscience de sa faute, pût croire une aussi grande parole que celle-ci : « Dieu « est amour[1] ; il a tant aimé le monde qu'il n'a pas « épargné son Fils unique et qu'il l'a livré pour le salut « de tous[2] ». Une seule faute dans le christianisme ne trouve point grâce devant Dieu, c'est le manque de confiance dans sa miséricorde qui est immense, insondable comme la mer, et que jamais le péché de l'homme ne peut épuiser.

Quel homme peut dire : Jamais je n'ai gravement, honteusement péché ; jamais je n'ai senti le remords cuisant déchirer mon âme ? Supprimez la révélation, que vous reste-t-il ? Rien que cette incertitude brûlante, ter-

révélation. Car le péché n'est pas une détermination physique et absolue de l'homme, le péché est venu par un acte libre ; c'est quelque chose *qui ne devrait pas être*, et l'homme a en lui-même et par lui-même le pouvoir de l'éviter, de s'en préserver.

[1] *I Jean*, III, 16.

[2] *I Jean*, IV, 16. C'est dans la révélation que se manifeste la volonté de Dieu qui opère le salut du monde. Κατὰ τὴν εὐδοκίαν τοῦ θελήματος αὐτοῦ. *Ephes.*, I, 5.)

rible : Puis-je apaiser le courroux de Dieu ? Me pardonnera-t-il ? Et par quels moyens obtenir ma grâce ? Telle est la question qui faisait trembler l'ancien monde ; question de vie ou de mort, qu'il chercha vainement à résoudre. Ses sacrifices, ses purifications, ses mystères n'étaient que des moyens d'expiation ; mais le sang des taureaux et des brebis ne peut laver la souillure du péché[1]. La miséricorde est un acte libre de Dieu, c'est une effusion de son amour ; qui dit à l'homme si Dieu veut lui pardonner et s'il lui pardonnera ? N'est-ce pas lui qui dans sa majesté redoutable gouverne la création, son ouvrage ? N'est-ce pas lui qui a fondé un ordre éternel qui est la loi de l'univers ? Dieu est-il un père faible, toujours prêt à tendre les bras à son fils repentant ?

Les anciens ne le pensaient pas. Et lorsque Dieu veut bien pardonner, à quelles conditions accordera-t-il son pardon ? N'est-il pas juste qu'on supporte le poids de sa faute, et ne faut-il pas en détruire les conséquences et en donner satisfaction ? Cette nécessité d'une expiation admise par tous les peuples[2], n'est-elle pas une preuve

[1] Les cérémonies de purification variaient à l'infini. On les trouve dans les mystères d'Eleusis (Proclus *in Tim*, IV, 26), chez les Grecs, les Perses et les Romains. (V. Hermann. *Gottesdienstl. Alterthümer der Griechen*; Dœllinger, *Heidenth. und Judenth.* p. 395. — id. 539.

[2] Les tauroboles et les crioboles furent un des moyens de purification employés dans les derniers siècles du paganisme : on creusait une fosse profonde qu'on recouvrait de poutres ; sur ces madriers, le prêtre immolait les victimes dont le sang ruisselait sur le patient qui se trouvait en dessous dans la fosse ; celui-ci en sortait tout couvert de sang et se montrait

irrécusable que le repentir et l'amendement ne suffisent pas, qu'une satisfaction est nécessaire [1] ?

Examinons l'histoire de la révélation ; nous verrons que son premier acte a été d'éveiller dans l'homme la conscience du péché pour éveiller encore plus profondément l'aspiration de l'âme vers son salut et sa rédem-

ainsi au peuple qui le vénérait alors comme un homme purifié et sanctifié.

Prudence (*Peristeph.* X, 101) nous a laissé une description détaillée de cette cérémonie.

[1] Comme l'homme avait mérité la mort par le péché, le païen offrait la vie d'un animal pour racheter la sienne. C'est pour cela qu'Ovide dit (*Fast.* VI, 161) :

Cor pro corde, precor pro fibris accipe fibras
Hanc animam vobis pro meliore damus.

Si meipsum, dit saint Anselme de Cantorbéry, (*Cur Deus homo*, I, 20) *et quidquid possum, etiam quando non pecco, Deo debeo, ne peccem, nihil habeo, quod pro peccato illi reddam* ; *quomodo potero salvus esse ?*

L'homme ne peut pas offrir à Dieu une satisfaction adéquate à son péché, dans la rigoureuse acception du mot. Le repentir n'est point une satisfaction ; il ne peut opérer par lui-même la réconciliation, il n'est que la disposition et la préparation à la réception de la grâce. Il en est de même de la conversion.

Cf. Suarès (*Disput. Theolog.* Tom. XIV, part. IV, disp. c. 10.)

Cum peccatum transiens actu, remaneat reatu, non est idem resurgere a peccato quod cessare ab actu peccati ; sed resurgere a peccato est reparari hominem ad ea, quæ peccando amisit. Incurrit autem homo triplex detrimentum peccando, scilicet, maculam, corruptionem naturalis boni et reatum pœnæ. Maculam quidem incurrit, in quantum privatur decore gratiæ ex deformitate peccati. Bonum autem naturæ corrumpitur, in quantum natura hominis deordinatur voluntate hominis Deo non subjecta ; hoc enim ordine sublato, consequens est, ut tota natura hominis peccantis inordinata remaneat. Reatus vero pœnæ est, per quem homo peccando mortaliter meretur damnationem æternam. Manifestum est autem de singulis horum trium, quod non possunt reparari nisi per Deum. Thom. Aq. *Summ. Theolog.* I. II, qu. CIX, art. 7.

tion. L'essence propre du christiani , son point capital consiste moins dans ses doctrines que dans la manifestation vivante, palpable et évidente du salut pour tous, dans l'incarnation du Saint des saints, du Verbe de Dieu, dans la rédemption et la réconciliation réellement effectuées. L'univers change de face, un nouveau monde surgit des ruines de l'ancien ; et les plus grands génies saluent avec enthousiasme l'ère naissante de paix et de bonheur qui va commencer pour les disciples de la nouvelle doctrine. Voilà l'œuvre du christianisme ; œuvre que lui seul pouvait accomplir, parce qu'il ne se contente pas de donner des lois et des préceptes, mais le salut de l'âme[1].

Considérons enfin la nature même de l'homme. Il porte bien en lui-même l'attrait indestructible de l'éternel ; mais il y a en lui deux natures et deux amours : un céleste, qui aspire aux biens éternels ; un terrestre, qui tend vers les choses visibles et périssables. L'un veut monter vers le bonheur qui ne finit point, l'autre nous attire vers les jouissances passagères. « Quelle différence « entre moi-même et moi-même », s'écrie saint Augustin[2] sous l'empire de cette discorde intérieure que l'Apôtre a si fortement exprimée[3], d'accord en cela avec les philosophes et les poëtes de tous les temps[4].

[1] « Le royaume de Dieu est paix et joie ». (*Rom.*, XIV, 17.)

[2] *Confess.*, X, 30.

[3] « Je n'accomplis point le bien que je désire, et je fais le mal que je hais ». (*Rom.*, VIII, 15.)

[4] Le char de l'âme, dit Platon, est attelé de deux coursiers ;

Mon Dieu, quelle guerre cruelle !
Je trouve deux hommes en moi !
L'un veut que plein d'amour toi,
Mon cœur te soit toujours fidèle ;
L'autre, à tes volontés rebelle,
Me révolte contre ta loi.

L'un, tout esprit et tout céleste,
Veut qu'au ciel sans cesse attaché
Et des biens éternels touché,
Je compte pour rien tout le reste ;
Et l'autre, par son poids funeste,
Me tient vers la terre attaché [1].

Qui ne les connaît ces deux penchants qui se disputent notre âme, qui se livrent en nous des combats si terribles que tout notre être en est ébranlé ? Lorsque la passion nous dévore, que l'ambition nous enflamme, que la sensualité fait briller un paradis devant nos yeux éblouis, lorsqu'il nous suffit d'étendre la main pour

l'un est beau, blanc, avec des yeux noirs, plein de feu et d'ardeur; le fouet est inutile avec lui : l'autre est laid, gris, avec des yeux rouges, rétif enfin ». (*Phœdr.*, p. 253.)

« J'ai deux âmes bien distinctes, dit Xénophon, car si je n'en possédais qu'une, je n'aimerais pas à la fois le bien et le mal, et je n'aurais pas, en même temps, le désir et le dégoût d'une même chose. Il est bien plus conforme à la raison d'admettre deux âmes. Suivant que la bonne ou la mauvaise l'emporte, nous faisons le bien ou le mal ». (*Cyrop.*, VI, 1.)

Plutarque dit : « Les passions naissent avec l'homme et font partie de sa nature ; elles n'arrivent pas par des influences étrangères, et si une surveillance rigide ne venait à son aide, l'homme serait probablement aussi farouche que la bête sauvage ». (*De recte aud.* 2.)

On connaît le mot d'Ovide : « Je vois le bien et je l'approuve ; mais je fais le mal ». (*Métam.*, VII, 28.)

[1] Racine, *Cantiq. Spirit.*

obtenir tout ce qui passe sur terre pour le suprême bonheur; si, par contre, la honte, la privation, la pauvreté, la douleur et la mort nous menacent comme d'horribles fantômes, qui nous soutiendra dans cette alternative redoutable et nous donnera la force de nous écrier : Arrière, vaines séductions du monde [1] ! Sera-ce la philosophie, les principes de la morale rationnelle, l'humanité, le respect de soi-même? Ah ! ce sont des appuis bien fragiles, des étais vermoulus que brisera le torrent des passions. « Dites d'un homme [2] qu'il a sacrifié sa vie pour « la vérité, sans un témoin pour l'admirer, sans qu'une « larme soit versée sur son sort, avec l'intime conviction « qu'il meurt accablé des malédictions de la multitude; « évidemment personne ne lui refusera son admiration. « Mais, qu'est-ce qui prouve qu'il a agi sagement? Qui n'ad- « mire le pardon des injures, la mansuétude même envers « celui qui nous hait? Mais pourquoi doit-il en être ainsi, « lorsque tout mon être se révolte contre cette pensée que « je ne dois pas haïr l'auteur de mon infortune? La morale « philosophique n'est pas encore d'accord sur les pre- « miers principes de la morale générale; les règles sont

[1] « Si quelqu'un vous disait : Retournez-vous, ou le monde entier va disparaître dans l'abîme, et que Dieu vous le défendît, vous devriez obéir à Dieu, quand même l'univers s'écroulerait». Anselm. *Cant.* l. c., c. 21.

[2] Manzoni, *Osservazioni sulla Morale cattolica.* c. III.— Cf. *Syllab. Error.* Prop. LVI. *Morum leges divina haud egent sanctione minimeque opus est, ut humanæ leges ad naturæ jus conformentur aut obligandi vim a Deo accipiant.*

Prop. LVII. *Philosophicarum rerum morumque scientia, itemque civiles leges possunt et debent a divina et ecclesiastica auctoritate declinare.*

« vagues, tandis que l'homme a besoin d'une autorité in- « faillible qui exerce un empire absolu sur ses actions ». — « C'est une folie », dit Thucydide [1], « de penser que les pas- « sions une fois déchaînées se puissent modérer par une « loi ou par un moyen quelconque ». Lorsque la vie se pare pour nous des plus séduisantes couleurs, que le cœur est remué dans ses plus profonds replis, où reste alors la possibilité d'une méditation philosophique paisible et recueillie? Combien les théories abstraites sur Dieu et l'éternité apparaissent alors froides et ternes en comparaison de tout l'éclat de l'existence et de la réalité ! Pour résister à la révolte de votre être entier, il faut une parole indiscutable et infaillible ; la parole de Dieu en un mot, trop haute pour être attaquée par les sophismes de la passion, trop nette et trop claire pour être susceptible d'interprétations différentes. Il faut qu'elle soit assez éclatante pour ne pouvoir être offusquée par les fumées de la sensualité, et pour briller toujours et dans une sérénité inaltérable, comme un firmament au-dessus des vagues émues de l'âme humaine. Mais si notre cœur aveuglé n'a en face de lui que la parole humaine, il trouvera une foule de raisons et d'excuses pour franchir cette trop faible barrière. Lorsque la tentation enlace notre âme de ses mille bras, si nous avons pu nous arracher à cette étreinte fatale, et rejeter loin de nous le péché comme un reptile venimeux, c'est l'œuvre de la foi ; c'est Dieu qui, au milieu de l'orage des passions, dans ce moment suprême où notre esprit est déjà envi-

[1] *De Bell. Pelopon.* III, 45.

ronné de ténèbres et notre volonté paralysée, crie d'une voie retentissante à la nature révoltée : Arrière ! — C'est Dieu qui alors nous montre la couronne du triomphe et le ciel pour prix de notre fidélité, l'enfer et ses tourments pour le châtiment de notre désobéissance. C'est Jésus-Christ dont l'adorable figure s'est montrée à notre âme pendant ces heures pesantes et mauvaises, c'est cette vision de la vérité et de la charité divine qui nous a réconfortés en nous apparaissant avec sa majesté et son humilité, avec sa gravité et sa douceur , dans ses abaissements, sa pauvreté et son abnégation. Sa sainte vie, sa parole et sa grâce sont la seule puissance qui fasse triompher l'humanité des assauts du mal.

Le fort ne peut être vaincu que par un plus fort que lui ; ainsi, lorsque les sens nous entraînent vers le péché, il faut comme contre-poids leur opposer les idées de vérité et de vie éternelle : l'homme alors a besoin d'une aide surnaturelle, en un mot, de la grâce : telle est la nature du christianisme, c'est une force qui soutient notre esprit et opère en nous le salut et la vie [1].

[1] « La philosophie nous apprend à parler, mais non à agir, dit Sénèque ». (*Ep.* XVI.) Cette parole indique la différence entre la philosophie et le christianisme. La parole et l'enseignement ne suffisent pas à l'homme, il a besoin de l'action qui le sauve et le rachète du péché. Les passages de l'épître aux Romains, VII, 18, et VIII, 20, indiquent cette soif de l'homme qui le fait aspirer à la grâce. Ce désir ne rend pas la révélation absolument nécessaire ; mais il prépare l'homme à la recevoir, et lorsqu'il s'écrie : Infortuné que je suis, qui me délivrera de ce corps mortel? La révélation, comme un ange consolateur, lui répond : Ce sera la grâce par Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est ainsi que la nature, dans son dénûment et sa faiblesse, a recours aux trésors de la grâce, sans pouvoir les réclamer comme un droit, et les accepte comme un bienfait immérité.

Maintenant encore, malgré la lumière resplendissante de la révélation qui nous éclaire, lorsque nous savons ce qu'est Dieu et ce qu'est l'éternité, que la vie n'est qu'un moment de peine et l'éternité un repos et une félicité sans fin ; lorsque, malgré toutes ces fortifiantes pensées, la vie de l'homme n'en est pas moins un combat et une longue lutte de ses mauvais instincts contre l'aspiration de son âme ; que deviendrions-nous, si notre fragilité n'avait, pour se défendre contre le monde, que d'obscures et incomplètes idées sur l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme ? L'homme, il est vrai, ne cesserait point d'être une créature religieuse et morale, ni de chercher sa destinée dans la religion et la morale ; mais sa vie, seulement éclairée par les maigres rayons de la raison naturelle, ne serait qu'une terre désolée et engourdie sous les glaces de l'hiver, et exposée pour tout dédommagement aux pâles clartés de la lune. L'homme alors traînerait sa vie paralysée dans ses plus nobles forces, et chaque pas serait une chute. Triste spectacle que nous a offert le paganisme par la dégradation toujours croissante de l'humanité [1] !

Mais la révélation montre à l'homme un Dieu plein d'amour, un Dieu qui s'approche de son âme ; pour lequel elle combat, vers lequel elle aspire pour lui demander protection et secours, lui jurant en retour une fidélité à toute épreuve. Aussi, lorsque du haut de la croix retentit sur l'univers cette consolante parole : Dieu, c'est l'amour ! L'humanité entière la répéta avec allé-

[1] Saint Augustin, *Enchir.*, 25.

gresse. Le Christianisme, c'est la réponse du ciel aux aspirations de la terre, c'était le mot de l'énigme qu'un Zoroastre avait déjà cherché et que Platon n'avait pu découvrir. C'était la paix du cœur apportée au vieux monde si fatigué du doute: la lumière et la vie, la vérité et l'amour apparaissaient tout à la fois sur la terre.

NOTES ADDITIONNELLES

DU CHAPITRE ONZIÈME.

L'idée que les anciens se faisaient de la misère de l'existence humaine se montre tout entière dans la coutume qu'avaient les Thraces, au rapport d'Hérodote[1], de saluer chaque nouveau-né, à son entrée dans la vie, par des lamentations et des pleurs, en énumérant tous les maux qui l'attendaient; tandis qu'au contraire, en ensevelissant les morts, ils témoignaient leur joie de les voir affranchis de tant et de si grandes douleurs. Dans l'apologie de Socrate, Platon fait dire *au plus sage des mortels*, que la mort, même quand elle nous priverait pour toujours du sentiment, serait encore un grand avantage, puisqu'un sommeil complet vaudrait mieux que la plus belle vie[2]. On connaît ce passage de Théognis[3] :

« N'être jamais né, n'avoir jamais vu le jour, serait le mieux pour l'homme mortel; mais, une fois né, son meilleur sort est de gagner vite la demeure d'Hadès et de reposer sous un tertre de gazon ».

[1] *Histor.*, v, 4. Conf. Bœckh, *Philol.*, page 181.

[2] Page 40 : Θαυμαστὸν κέρδος ἂν εἴη ὁ θάνατος.

[3] *Gnom.*, 425.

Sophocle exprime la même pensée dans l'Œdipe à Colone[1] :

Le premier des biens serait de n'être jamais né, le second de mourir tôt.

« La vie de l'homme, dit Euripide[2], est remplie de douleurs, et ses peines n'ont pas de terme ». Et Homère avait dit avant lui[3] : « De tous les êtres qui respirent et se meuvent sur terre, le plus misérable, à mon avis, c'est l'homme ».

Pline[4] dit lui-même :

Chacun doit au moins se consoler par cette pensée que, de tous les biens que la nature a départis à l'homme, il n'en est pas qui soit préférable à une prompte mort[5].

Rien donc de plus répandu dans l'antiquité que ce mot de Silène[6], que le meilleur pour l'homme c'est de ne pas naître ou de mourir aussitôt né. Sophocle[7] et Plutarque[8] le répètent; et, au temps de la plus grande splendeur de la Grèce, un

[1] Vers 1225.

[2] *Hippol.*, vers 189.

[3] *Iliad.*, XVII, 446. *Odyss.*, XVIII, 130.

[4] *Histor. natur.*, XXVIII, 2. *Quapropter hoc primum in remediis animi sui habeat, ex omnibus bonis, quæ homini natura tribuit, nullum melius esse tempestiva morte.*

[5] Cicer. *Tuscul.*, I, 48.

[6] *Œdip. Col.*, vers 124.

[7] *Consol. ad Apoll.*, page 115.

[8] Menandr. vers page 48. Plaut. *Bacch.*, IV, 7.

poëte disait encore que le favori des dieux meurt jeune.

« Les dieux, dit le peuple dans une comédie de Plaute [1], se servent des hommes comme de balles à jouer ».

On trouve dans Platon [2] des pensées semblables. Qu est-ce que la vie? réponse : C'est un hasard [3], c'est un jeu [4]. Chez les théosophes de la Perse et de l'Inde, même manière de voir [5]. Le bouddhisme n'est que le désespoir érigé en système.

« Tout ce que les anciens poëtes ont chanté, dit Schelling [6], touchant le malheur de l'existence, tous ces rayons sombres, d'une vue du monde foncièrement triste, épars dans des drames profonds, répandus dans les légendes et les histoires des dieux et des hommes, et tous sortis de cette pensée qu'une aveugle fatalité régit le monde, qu'on les rassemble, qu'à ces jeux de la poésie, on substitue une gravité morne et éternelle, et l'on aura une idée aussi complète que possible de l'état d'esprit propre aux anciens Indiens ».

Homère [7] met dans la bouche d'Achille des paroles qui sont restées célèbres :

« Noble Ulysse, ne flatte pas un mort, j'aimerais mieux être le mercenaire d'un homme voisin de la pauvreté, que de régner sur tous ceux qui ne sont plus ».

[1] *Captiv. prol.*. XXII.

[2] *De Legg.*, I, page 210.

[3] Hérodot. *Hist.*, I, 32.

[4] Tacite, *Annal.*, III, 18.

[5] Tholuck, *Anthologie*, page 38.

[6] *Sur la langue et la sagesse des Indiens*, page 90.

[7] *Odyssée*, XI, 488.

Il ne reste plus qu'une seule consolation, c'est d'attendre le sort inévitable avec un courage viril, c'est de tout souffrir sans se plaindre[1]. Il y a pour l'homme, non plus que pour le prisonnier de guerre, aucun salut à espérer[2]. Voilà la destinée réservée aux mortels[3]. Il se révèle chez les plus grands penseurs, un *tædium vitæ* que Sénèque[4] nous décrit très-bien, lequel est loin de confirmer ce que Gœthe dit dans son écrit sur Winckelmann, de l'inaltérable sérénité de la vie antique. — La manière dont les anciens représentaient la mort ne contredit en aucune façon les remarques que nous venons de faire. L'art hellénique représente la mort sous la figure d'un génie avec un flambeau éteint et renversé. Il se comporte en cela, selon la remarque judicieuse de Herder, comme l'enfant qui tient ses mains devant ses yeux pour ne pas voir l'objet qui l'effraie. N'ayant pas le courage d'envisager la mort en face, l'art jette sur elle le voile de la beauté des formes, il déguise ainsi l'abîme du néant et du désespoir, tandis que les survivants emploient le temps à poursuivre follement de vaines jouissances.

Indulge ingenio; carpamus dulcia, nostrum est
Quod vivis. Cinis et manes et fabula fies[5].

L'art chrétien a ôté ce masque à la mort, et il la montre dans toute son affreuse réalité. C'est que maintenant le regard du chrétien se porte par-delà la mort et le tombeau, sur le séjour de la gloire et de la vie. Jésus-Christ a vaincu la douleur et la mort, il est le commencement de la vie.

« Il faut », dit Bœckh[6], « ne voir qu'un côté ou que la superficie des choses, pour apercevoir en tout l'idéal dans l'antiquité. Louer le passé et blâmer le présent vient souvent de la mauvaise humeur ou de la vanité, qui dénigre les contemporains pour s'élever et donner à entendre que l'on a soi-même une grandeur dont rien n'approche, sinon les anciens

[1] Virgile, *Ænéide*, v. 710.

[2] Sénec. *Natur. quæst.*, VI, 2.

[3] *Iliade*, XXIV, 524.

[4] *Ep.*, XXIV.

[5] Persius, *Sat.*, V. 151. Cf. Hor., I, *Od.* 11. *1 Epist.* 11.

[6] Bœckh. *Die Staatshaushaltung der Athener*, II, 1851, page 791. Cf. Le remarquable écrit : *Der Todesgedanke bei den Griechen von.* Dr. Reisacker Trier. 1862.

héros. Que l'on examine le fond de la vie hellénique dans l'Etat comme dans la famille, par exemple, dans la plus noble des sociétés antiques, à Athènes, et l'on trouvera une corruption profonde qui attaquait jusqu'à la moelle de la nation... Les masses se trouvaient entièrement dépourvues des consolations qu'une religion plus pure a répandues sur le monde. Les Grecs étaient, dans les beaux jours de leur art et de leur liberté, plus malheureux qu'on ne le croit généralement. Ils portaient dans leur sein leur germe de mort, et l'arbre devait tomber lorsqu'il serait entièrement gâté.

CHAPITRE XII.

LA VOIE DE LA FOI RAISONNÉE.

De l'obligation où se trouve l'homme de s'enquérir de l'existence de la révélation. — Elle se fonde sur le besoin de l'esprit et sur les faits de l'histoire. — La révélation elle-même, Jésus-Christ et ses apôtres sollicitent l'examen. — Evidence de la crédibilité du christianisme. — Elle repose sur le témoignage. — Coup d'œil sur les témoignages. — Les criterium intrinsèques du christianisme. — La morale de l'Evangile et la morale philosophique. — La foi est un acte de raison et de liberté. — Influence de la volonté sur la foi. — Effort moral, condition de la foi. — L'autorité de Dieu est le motif de la foi, et la grâce en est le principe efficace. — Préparation pour recevoir la grâce. — Développement de la foi. — Notes additionnelles.

Il y a, ainsi que nous l'avons déjà vu, deux penchants, qui, enracinés profondément dans la nature humaine, cherchent avec une égale force à se faire jour et à gagner du terrain : la soif de savoir et le besoin de croire. En se développant à l'exclusion l'un de l'autre, ils produisent les deux grandes formes de l'erreur humaine, les deux principales maladies de l'esprit humain, le scepticisme et le fanatisme : deux excès qui se manifestent toujours dans l'humanité comme chez l'individu, partout où la vie normale intellectuelle a été gênée par quelque influence fâcheuse, et la séve de l'esprit détournée de la pousse naturelle et centrale au profit de rejetons parasites et inutiles. La science et la foi, la raison et la révélation sont au même degré indispensables à l'esprit humain; et, réu-

nies, elles s'équilibrent et se modifient tour à tour pour amener une égale et juste répartition de toutes les forces intellectuelles.

Notre tâche sera donc d'indiquer la voie qui conduit la raison à la foi, et montre cette dernière comme le complément de la raison. Nous chercherons à faire voir quel lien, à la fois naturel et surnaturel, rattache intimement l'un à l'autre le monde de la raison et celui de la foi, les fondant ensemble dans une harmonieuse unité où la *raison* devient *fidèle* et *la foi*, *raisonnable*. Une incontestable vérité s'imposera à notre jugement, savoir que l'homme, en partant des faits les plus élémentaires de la conscience, des faits immédiatement et intuitivement certains, pourvu qu'il se laisse simplement conduire à la raison et qu'aucun préjugé, né des inclinations perverses du cœur, ne trouble son esprit, est nécessairement amené à admettre que la foi est le postulat naturel de sa raison.

L'Eglise elle-même l'a déclaré [1] : La raison précède la foi, et c'est la raison qui amène l'homme à la foi au moyen de la révélation et de la grâce. Nous pouvons d'abord considérer la foi comme acte de l'intelligence, et nous aurons alors à traiter de l'examen scientifique de la révélation, de l'obligation et de la méthode de cet examen. Nous pouvons ensuite considérer la foi comme acte religieux et moral, et alors nous aurons à parler de l'influence du libre arbitre sur la foi et des conditions sous lesquelles celle-ci vient en état et subsiste.

[1] *Propp. S. Congreg. Ind. d.* 2 *Jun.* 1855. *Prop.* III : *Rationis usus fidem præcedit et ad eam hominem ope revelationis et gratiæ conducit.*

La raison nous mène à la foi; et, réciproquement, la foi éclaire la raison et la complète. Notre esprit réclame une révélation divine, sans laquelle il se consume dans une vaine et incessante recherche de la vérité. Eh bien, lorsqu'une soif brûlante nous dévore, nous cherchons une source pour nous désaltérer; lorsque nous sommes aveuglés par les ténèbres, nos yeux épient un rayon de lumière. Ne pas demander, ne pas chercher, ne pas aspirer à une vérité plus haute, ce serait la mort de l'esprit, un suicide. L'esprit a donc pour tâche incessante et sacrée de rechercher si Dieu s'est réellement manifesté au monde pour répondre au besoin le plus pressant et le plus profond de la nature humaine; et si le résultat de ses recherches est affirmatif, c'est un devoir pour lui d'y soumettre son intelligence avec foi et confiance.

La croyance à une révélation divine est dans le monde depuis que le monde existe; et le christianisme, qui est le couronnement de toute révélation, est dans le monde depuis dix-huit cents ans. C'est un fait. Quelle est notre tâche, ou plutôt, quelle est la tâche de l'esprit humain, en général, en présence de ces événements? Doit-il, peut-il les ignorer? Non, c'est impossible; car, depuis dix-huit cents ans, l'histoire du monde est pénétrée d'idées chrétiennes; ou plutôt, l'histoire du monde, c'est l'histoire du christianisme, le récit de son développement et de ses luttes, de sa force et de son influence sur le domaine entier de l'humanité. Le christianisme, en un mot, a marqué de son cachet indélébile notre vie sociale et politique.

« Le christianisme n'appartient pas uniquement aux

« théologiens, dit Schelling [1], il est aussi bien du « domaine de l'histoire. Quand même les rationalistes « seraient parvenus à l'abaisser au niveau d'un phéno- « mène ordinaire, la grande critique historique lui « maintiendrait son rang et son importance histori- « que, comme l'a fait par exemple Jean de Müller, au « milieu d'un siècle d'abaissement et de platitude intellec- « tuelle ».

Nous ne pouvons ignorer le christianisme, car partout il nous enserre, partout il nous poursuit, à chaque pas nous le rencontrons; il forme l'atmosphère spirituelle dans laquelle nous vivons et à laquelle nous ne pouvons échapper. Toutes les questions politiques et sociales, a dit avec raison un homme d'Etat éminent de ce siècle [2], aboutissent toujours, en dernier lieu, à un principe religieux. L'homme peut nier le christianisme, le haïr, parce qu'il le gêne dans ses œuvres de ténèbres, comme le malfaiteur hait la lumière qui accuse la noirceur de ses crimes [3]; il peut le combattre, parce que les préceptes de la foi blessent et humilient son orgueil, mais il ne peut l'ignorer. Déjà

[1] *Philosophie de la Révélation,* t. II, chap. IV, p. 22.

[2] Guizot,—Proudhon lui-même dit (*Confessions d'un révolutionnaire*) : « Chaque fois que nous voulons approfondir la politique, nous arrivons à la théologie ». — Cf. Troplong, *De l'influence du christianisme sur le droit civil des Romains.* Paris, 1843. — Meysenbourg, *De christianæ religionis vi et effectu in jus civile.* Gotting., 1828. Rhoer, *Dissertat. de effect. religion. christian. in jurisprudentiam romanam.* Groning, 1766.

[3] « Ils tiennent leurs yeux fixés à terre pour ne pas voir la lumière du ciel et ne point se souvenir des justes jugements de Dieu ». (*Dan.,* XIII, 9.)

l'histoire a prouvé la vérité de cette parole divine : *Celui qui n'est pas avec moi est contre moi.* Rome lança ses exécuteurs pour anéantir le christianisme; dix fois les persécutions sévirent avec une violence toujours nouvelle et firent tomber des millions de martyrs sous la main du bourreau. Depuis cette époque sanglante, chaque siècle a vu les puissances du monde le combattre ; les sciences, à l'aide de leurs sophistes, l'ont attaqué; et l'art même, salarié par le péché, est venu jeter le ridicule et le mépris sur la pensée chrétienne. Tous ils se sont réunis pour anéantir le christianisme, mais pas un ne l'a ignoré.

Nous pouvons croire ou ne pas croire, être pour ou contre le Christ; mais nous ne pouvons nous soustraire à l'examen des principes du christianisme. *Il ne demande qu'une chose, qu'on ne le condamne pas sans l'entendre*, dit Tertullien [1]. Du jour où le christianisme fit son apparition sur la terre, il n'a cessé de crier au monde : Examinez ma doctrine, discutez mes principes ; voyez quel est mon droit de m'imposer à l'esprit humain. *Jugez,* dit le Seigneur [2]; et par là il ne demande rien sinon l'examen qui, avec une certitude victorieuse, doit imposer sa révélation à tout esprit qui réfléchit.

Et le grand Apôtre, le héraut de la foi parmi les nations, loin de demander une soumission servile, une foi aveu-

[1] *Hoc unum gestit ne ignorata damnetur. Apologet. init.*

[2] Jésus donne pour preuves de sa mission divine, ses miracles, les prophéties qui se sont déjà accomplies, celles qui doivent se réaliser plus tard, et enfin, l'esprit et le texte même de sa doctrine. *Matth.*, IX, 6. — *Marc*, II, 10. — *Jean*, X, 37 ; XIV, 10. — *Luc*, V, 23. — Jesus absout les incrédules qui n'auraient pas vu ses miracles. *Jean*, XV, 24.

gle, veut au contraire une libre adhésion de l'esprit, *une foi raisonnée* [1], connaissant les motifs de sa croyance et capable de *rendre raison de notre espérance et de repousser les objections d'un adversaire* [2]. « Car celui qui croit « vite a le cœur léger [3] ». C'est ainsi que la raison nous mène à la foi en pesant les motifs qui nous font croire [4].

Cette confiance à demander un examen sérieux et approfondi forme un trait caractéristique du christianisme. Un grand-prêtre païen a-t-il jamais dit : Jugez, examinez ma doctrine? Non, le païen et le mahométan ne connaissent pas ce mot. Ils s'écrient : Croyez, mais ne pensez point [5]. L'Eglise catholique, au contraire, s'adresse à l'homme réfléchi et intelligent. Elle lui indique les motifs qui prouvent avec une certitude morale la divinité de sa révélation, la font paraître évidemment digne de foi, et montrent clairement que la foi qu'on lui accorde

[1] *Rom.*, XII, 1 : Λατρεία λογική, c'est-à-dire un culte qui soit en harmonie avec la doctrine.

[2] *Tit.*, I, 9 ; *Pierre*, III, 15.
Sans doute, la révélation est un fait nouveau et sublime ; mais elle n'est pas étrangère à la raison , au point de ne se rattacher à elle sous aucun point de vue. La révélation s'adresse à l'intelligence qui doit la comprendre à l'aide de la réflexion ; c'est pourquoi la raison a droit à un examen de la révélation (*Examen fundamentale et externum*), mais assurément en se dépouillant de toute idée préconçue.

[3] *Jes. Sirach.*, XIX, 4.

[4] *Ratio auctoritatem non deserit, cum consideratur, cui sit credendum.* Augustin, *De vera religione*, 24.

[5] Voyez Reland, *La religion de Mahomet.* (Préface, § 12.)

est, dans toute la force du terme, une foi justifiée par la raison, une foi raisonnable [1]. Car, pour qu'un article de foi s'impose comme tel, dit Suarès [2], il ne suffit pas que l'objet en soit simplement vraisemblable, mais évidemment digne de foi, comme venant de Dieu, et par suite infailliblement certain. Il faut que le motif qui détermine la volonté à croire, soit certain et évident, fondé sur l'évidence de l'autorité infaillible de Dieu. Il faut que la révélation se montre entourée de circonstances qui la rendent digne de foi, et si digne de foi que la raison naturelle commande la croyance avec une certitude qui exclue toute opinion contraire. En effet, bien que surnaturelle, la révélation n'en est pas moins susceptible d'être démontrée évidemment digne de foi par les miracles et d'autres marques extérieures que la raison naturelle reconnaît et constate. « L'homme, dit saint Thomas, [3] ne croirait point, s'il ne « voyait avec évidence et clarté qu'il est obligé de croire « par l'évidence des signes ». Oui, la révélation est si bien fondée et attestée par tant de preuves irréfutables, qu'en considérant tous les motifs qui établissent la divinité de son origine, tout fidèle peut dire avec Richard de Saint-Victor : « Si nos croyances sont erro-

[1] Cf. Notes additionnelles du chap. XII.

[2] *De fide Disp.*, IV, sect. 2.

[3] *Summa theolog.*, II, II, qu. I, art. 4.—*Notanda*, observe Suarès, *est distinctio illorum verborum credere et videre, nam prius dicit obscuritatem, unde posterius ut condistinctum ab illo dicit claritatem et evidentiam, neque illa duo repugnant, quia versantur circa diversa; nam creditur aliquid sub ratione veri, videtur autem sub ratione credibilis.*

« nées, c'est vous-même qui nous avez trompés, ô « Dieu [1] ».

« Si ma religion était fausse, dit la Bruyère, voilà le « piége le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer ; il « était inévitable de ne pas donner tout au travers et de n'y « être pas pris. Quelle majesté, quel éclat de mystères, « quelle force invincible et accablante des témoignages « rendus successivement et pendant trois siècles entiers « par des milliers de personnes les plus sages, les plus mo- « dérées qui fussent alors sur la terre ! Prenez l'histoire, « remontez jusqu'au commencement du monde, jusqu'à « la veille de sa naissance : y a-t-il eu rien de semblable « dans tous les temps ? Dieu même pouvait-il mieux « rencontrer pour me séduire ? Par où échapper ? Où « aller ? Où me jeter, je ne dis pas pour trouver rien de « meilleur, mais quelque chose qui en approche ? S'il « faut périr, c'est par là que je veux périr ; il m'est plus « doux de renier Dieu que de l'accorder avec une trom- « perie si spécieuse et si entière ; mais je l'ai approfondi, « je ne puis être athée ; je suis donc ramené et entraîné « dans ma religion, c'en est fait [2] ».

Voilà donc un point solidement établi : Nul ne peut se soustraire à l'obligation de s'enquérir et d'examiner. La nature intime de chacun, qui aspire à la révélation, lui en fait un devoir. C'est par la lumière qui de cet examen se répand sur toute la vie, que celle-ci se montre dans

[1] *De Trinit.*, I, 2. — Cf. Suarès, l. c., sect. 2, 3. *Viva damnat. thes. Trutin.*, p. II, p. 72.

[2] La Bruyère, *Des esprits forts.*

son importance propre et dans sa vraie dignité. Le sérieux et l'immense portée de la question veulent que l'on soit fixé sur la valeur des motifs qui font accepter ou rejeter la foi[1].

[1] *Syllabus Error.* Prop. XV : *Liberum cuique homini est eam amplecti ac profiteri religionem, quam rationis lumine quis ductus veram putaverit.* — Il ne peut pas certainement y avoir de conviction contraire au christianisme qui soit fondée. C'est pourquoi l'Eglise (Prop. XXI, *damnat. ab. Innocent.*, XI) a condamné la proposition consistant à dire que la foi peut se fonder sur une simple probabilité, qu'elle peut même se concilier avec la crainte que la révélation ne soit qu'une imposture. Plus l'homme approfondira les motifs de crédibilité du christianisme, plus sa conviction deviendra forte et inébranlable. Il y a deux choses dans la révélation, les faits et la substance. Les faits, l'esprit humain peut les reconnaître et les constater avec certitude. Quant à la substance, il ne peut pas en percevoir la vérité immédiatement et par sa propre intuition, mais il la tient pour vraie sur la parole de Dieu, qu'il sait par lui-même, être infaillible, ce qui constitue le motif formel de la foi, *motivum formale fidei.* Mais que faire lorsqu'une difficulté nouvelle surgit plus tard dans l'esprit du croyant? Le doute ne doit-il pas alors revenir, et avec lui la nécessité d'un nouvel examen?

Non, *quand même un ange du ciel apporterait un nouvel évangile. Gal.*, I, 8. Cf. *I Tim.*, I, 18; *II Petr.*, II, 21; *Heb.*, VI, 4. — Une fois la vérité du christianisme reconnue avec une certitude infaillible et divine, toute objection est d'avance sans fondement aucun. — *Facilius dubitarem me vivere, quam vera esse, quæ audivi*, dit saint Augustin. *Conf.*, VII, 10. L'objection ne prouve que l'insuffisance de mon esprit qui n'a pas encore su découvrir la solution, mais non la fausseté de la foi. — « *Demonstrationis vim non habent, sed vel sunt rationes probabiles vel sophisticæ, et ad ea solvenda locus relinquitur.* S. Thom., *Summa C. Gent.*, I, 7.—« On a appelé en témoignage contre Moïse l'histoire, la chronologie, l'astronomie, la géologie, etc.; les objections ont disparu devant la véritable science ; mais ceux-là furent grandement sages qui les méprisèrent avant tout examen, ou qui ne les examinèrent que pour trouver la réponse, mais sans douter jamais qu'il y en eût une ». De Maistre, *Soirées*, I, 248. Cela est aussi vrai de la science. On disait un jour à Copernic : Si votre système était vrai, Vénus aurait ses phases comme la lune ; or, elle n'en a pas, donc votre théorie est renversée. Copernic répondit : J'avoue que je n'ai pas de

Ici se place naturellement notre seconde question : Quelle voie suivrons-nous pour arriver à nous convaincre que la révélation chrétienne mérite d'être crue ?

« Il ne faut pas perdre de vue, en effet », dit Leibniz[1], « que Dieu n'est pas seulement la première des sub-« stances qui a créé et qui conserve toutes les autres...... « il a ses volontés particulières et manifestes, au sujet de « chacun de ses actes ; il a ses lois pour le gouvernement « de sa cité, et c'est pour les déclarer, en les sanction-« nant par des récompenses et des peines, qu'il a institué « des révélations.

« Mais la révélation divine doit se reconnaître à cer-« tains signes, qui puissent nous assurer que ce qu'elle « contient et ce qu'elle nous ordonne est la volonté de « Dieu, et non point une illusion d'un mauvais génie..... « La sagesse divine ne peut avoir, en effet, négligé les « précautions habituellement prises par tous les législa-« teurs prudents, pour donner à la volonté du souverain « une publicité suffisante. Il appartient donc à la saine « raison, en sa qualité d'interprète naturel de Dieu, de « juger l'autorité de tous ceux qui prétendent interpréter « la volonté divine avant de les admettre ; mais quand « ces nouveaux interprètes ont une fois démontré la lé-

réponse à donner, mais avec la grâce de Dieu on en trouvera une. Après sa mort, le télescope permit d'apercevoir les phases de Vénus. — Cf. Prop. XIX, XX, *damn. ab Innoc.* XI : *Potest quis prudenter repudiare assensum, quem habebat supernaturalem. Viva, Trutin. Theol. in h. Thes.*

[1] *Système théol.,* init.

« gitimité de leur titre, c'est à la raison à son tour à « subir la loi de la foi [1].

« Or, toutes les démonstrations de la révélation divine, « si on laisse de côté les preuves qui se tirent de l'excel- « lence même de la doctrine, en reviennent toujours à « l'appuyer sur un miracle, c'est-à-dire sur un événe- « ment ou sur un rapport de circonstances merveilleux « et inimitable qu'on ne peut attribuer au hasard. En « outre, si les miracles accomplis autrefois nous sont rap- « portés avec toutes les preuves qui nous servent d'ordi- « naire à établir la vérité des faits passés, il faut les « croire comme s'ils avaient eu lieu de nos jours..... On « ne doit pas supposer d'ailleurs que la Providence, qui « gouverne le monde, supporte que le mensonge prenne « toutes les apparences et pour ainsi dire se pare de tous « les vêtements de la vérité ».

Les miracles et les prophéties, voilà notre pierre de touche pour éprouver la vérité de toutes les manifestations qui se présentent comme révélations divines dans l'histoire de l'humanité. Les miracles et les prophéties se

[1] Dieu a créé la nature pour qu'elle nous servît de maîtresse, et que, instruits par elle, nous puissions croire plus facilement à la révélation. Tertull., *De Resurr. Carn.*, c. 12. — Cf. Thom., *C. Gent.*, I, 6. *Hujusmodi autem veritati, cui ratio humana experimentum non præbet, fidem adhibentes non leviter credunt. Hæc enim divinæ sapientiæ secreta ipsa divina sapientia hominibus dignata est revelare, quæ sui præsentiam et doctrinæ et inspirationis veritatem convenientibus argumentis ostendit, dum..... opera visibiliter ostendit, quæ totius naturæ superant facultatem.* — Cf. Ferrar., I, h. l. : *Miraculorum operatio non sic fidem confirmat christianam, quasi particulariter videre faciant ea, quæ sunt fidei, vera esse .... Sed movent voluntatem ad hoc, ut videns ea velit credere. Ex illis enim judicatur conveniens credere fidem prædicanti, quia ostendunt in universali, vera esse quæ prædicantur.*

rencontrent fréquemment dans l'histoire du christianisme, qui n'hésite pas à se déclarer la plus grande et la dernière révélation. A nous donc de le juger à l'aide de ces marques infaillibles. A ces signes extérieurs s'ajoute la lumière qui s'échappe de la substance même de la doctrine, et à la faveur de laquelle on aperçoit son unité intime, le parfait accord de toutes ses parties, sa sublimité, sa sainteté et sa divinité. Cette dernière preuve est moins simple et moins facile à saisir que celle qui se fonde sur les signes extérieurs. Il faut dire néanmoins que pour beaucoup d'âmes, notamment pour les natures les plus intelligentes et les plus réfléchies, elle a une force démonstrative qui croît à mesure que l'homme pénètre plus avant dans le fonds si riche, si lumineux et si plein de vie de la doctrine chrétienne.

La révélation, dans son accomplissement historique, est un événement extérieur et visible. C'est un événement miraculeux, extraordinaire, c'est vrai; mais le miracle aussi est un fait extérieur, visible, quelque chose enfin qui tombe sous les sens. Susceptible d'être perçu par les sens, il peut aussi être attesté, et les témoins qui l'affirment, ont le droit d'exiger qu'on les croie. Pour attester la guérison d'un sourd-muet, d'un aveugle, les parents par exemple n'ont besoin que de savoir que leur fils était sourd-muet ou aveugle de naissance, et qu'en un instant il a acquis l'usage de la parole ou de la vue. Tout homme sain d'esprit peut vérifier ce fait et l'affirmer. Pour certifier qu'un mort est ressuscité, il suffit de savoir que le mort a été renfermé quelques jours dans un tombeau et que la décomposition était déjà commencée, puis que tout à coup il a reparu plein de vie. Tout homme en

possession de son intelligence peut constater ce fait. Un événement miraculeux demande, il est vrai, d'être examiné avec un soin tout particulier, mais il ne change rien ni à la nature ni à la force démonstrative du témoignage.

La révélation en général et la révélation de Dieu en Jésus-Christ particulièrement, est un événement visible, perceptible pour les sens, connu et affirmé par des témoins.

Jésus-Christ, le Fils de Dieu et de la Vierge, est-il né à Bethléem, dans une étable ? Jésus-Christ a-t-il rendu la vue à des aveugles, l'ouïe à des sourds, guéri des boiteux et des paralytiques ? Jésus-Christ a-t-il, oui ou non, ressuscité des morts ? Lui-même n'est-il pas ressuscité le troisième jour après avoir été enseveli par ses disciples et ses amis, et après que ses ennemis eurent formellement scellé le caveau où reposait son corps ? Qu'a-t-il dit de sa personne ? Quel a été son enseignement et comment a-t-il prouvé la vérité de ses déclarations ?

Telles sont les questions auxquelles nous devons répondre. Le christianisme tombe ou subsiste, selon la réponse qu'on y fait. Qu'avons-nous à faire pour nous créer une certitude touchant des faits que nous n'avons ni vus ni pu voir ? Cette question a été déjà traitée dans un précédent chapitre. Nous en croyons ceux qui ont pu savoir ces faits, en ayant été témoins oculaires et auriculaires, et qui ont voulu dire la vérité sur ces faits, parce qu'ils n'ont eu aucun motif pour nous tromper, et qu'ils ont même confessé leur foi au milieu des plus pénibles sacrifices. Nous avons déjà démontré que la plupart des choses que nous savons avec certitude, dans la science et

dans la vie, nous les devons au témoignage d'autrui ; que toute science tombe anéantie, que toute vie domestique et sociale se dissout, si nous refusons notre créance au témoignage digne de foi.

Quelle est donc notre tâche en présence de la révélation chrétienne ? Nous avons à remplir le devoir d'un juge impartial et intègre qui, pour s'assurer de la vérité d'un fait, fait comparaître les témoins. Un témoin honnête et consciencieux suffit dans la vie civile pour donner une certitude morale et pour décider une question de vie ou de mort. « La vérité », dit l'Ecriture, est dans la bouche « de deux ou trois témoins [1] ». Avant de commencer cet examen redoutable, où il ne s'agit plus de questions insignifiantes, mais de la vérité la plus haute ; où ce n'est plus une vie périssable qui est en jeu, mais la vie éternelle de nos âmes, prenons l'engagement de ne nous laisser influencer par aucune de ces considérations que l'orgueil, la sensualité et une foule de passions nous suggèrent, mais de rendre notre jugement selon les règles strictes de la justice et du droit.

Debout ! vous tous, témoins de Jésus-Christ, de sa vie et de ses souffrances, de ses paroles et de ses actions ;

[1] *Deut.*, XVII, 6. — *Est differentia inter videre, aliquid esse scibile et videre, aliquid esse credibile. Scibile namque est aliquid ex se, credibile autem ex testimonio, ac per hoc, si constat aliquid esse scibile, constat, illud esse verum, necessarium, etc. Si autem constat aliquid esse credibile, non constat propterea esse verum, sed testimonia esse talia, ut illud sit credibile, ut quotidiana experientia in judicum sententiis per testes et propriam confessionem manifestat. Ex hoc namque, quod fide digni testes aliquid asserunt et reus sponte confitetur, non habetur certa evidentia, quod ita sit ; habetur tametsi evidentia, quod ita esse est credibile et judicabile absque alterius partis formidine.* Cajetan. *in S. Thom.*, II, II, qu. I, art. 4, § 4.

debout! vous tous qui l'avez vu, qui l'avez entendu, qui avez vécu avec lui, qui avez souffert et qui êtes morts à cause de lui! Avancez devant le jury de la raison, devant le tribunal du monde qui doute et qui vous interroge; déclarez et proclamez ce que vous savez de lui. D'abord s'avancent douze hommes, à la figure grave et respectable. Vos noms? Ils nous répondent : Simon-Pierre, André, Jacques, Jean, Philippe, Barthélemy, Thomas, Matthieu, Jacques fils d'Alphée, Thaddée, Simon et Judas le traître. — Qui êtes-vous? — Nous sommes les témoins de Jésus-Christ, car notre Maître nous a dit : « Vous serez mes témoins à « Jérusalem et dans la Judée, dans Samarie et dans toutes « les parties de la terre[1] ». — Pouvez-vous dire la vérité? — « Ce que nous vous annonçons, nous l'avons entendu « de nos oreilles, nous l'avons vu de nos yeux, nous l'avons « touché de nos mains[2] ». « Ce que nous vous donnons « à lire, nous ne l'avons écrit qu'après un mûr et scru- « puleux examen, afin que vous n'ayez sous les yeux que « la vérité pure[3]; ce que nous vous racontons, ce ne sont « pas des fables concertées d'avance sur la puissance mira- « culeuse et les apparitions de Jésus-Christ, mais le récit « fidèle de ce que nous avons vu[4] ». — Ils ont tout examiné à fond, et ils n'étaient point crédules; plusieurs parmi

[1] *Act. des Ap.*, I, 8.

[2] *I Jean*, I, 1; *Luc*, I, 2.

[3] *Luc*, I, 3, 4 : Παρηκολουθηκότι ἄνωθεν πᾶσιν ἀκριβῶς ἵνα ἐπιγνῶς τὴν ἀσφάλειον.

[4] *II Pier.*, I, 16 : Ἐπόπται γενηθέντες τῆς ἐκείνου μεγαλειότητος.

eux étaient durs à croire [1], quelques-uns étaient sceptiques comme saint Thomas [2]. Voulez-vous dire la vérité? — « Nous avons signé notre témoignage de notre sang « et l'avons scellé de notre mort ». — Eh bien! que témoignez-vous du Christ? — Alors Pierre, leur chef, prenant la parole, dit : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant [3], « que Dieu a fait connaître par des merveilles, des pro« diges et des miracles [4] ». Voilà la déposition de ces douze témoins : ce n'est pas à la légère qu'ils ont cru ce qu'ils vous rapportent. Tout à l'heure nous voyions que la vérité était dans la bouche de deux ou trois témoins; en voilà douze qui sont morts pour confirmer la fidélité de leur déposition. Mais, douze témoins ne vous suffisent pas encore? — Debout! debout! vous tous qui êtes les témoins du Christ! La terre tremble et s'agite comme les vagues de la mer, les tombes s'ouvrent et des milliers de morts s'en élancent. Ils viennent le dos lacéré, le corps déchiré, tous leurs membres brisés. Qui êtes-vous? — Nous sommes les témoins de Jésus-Christ, nous sommes les martyrs [5]! Nous ne venons pas témoigner seulement

[1] *Luc*, XXIV, 25 : « Alors il leur dit : O insensés, dont le cœur est tardif à croire tout ce que les prophètes ont annoncé ».

[2] « Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, et si je ne mets mon doigt dans le trou des clous et ma main dans son côté, je ne croirai point ». *Jean*, XX, 25.

[3] *Matth.*, XVI, 16.

[4] *Act. des Apôt.*, II, 22.

[5] *Vous serez mes témoins* (ἔσεσθε μάρτυρες τούτων). *Matth.*, X, 18 ; *Luc*, XXIV, 48.

par des paroles, nous témoignons encore par des faits; nous avons versé notre sang pour lui, nous l'avons proclamé au milieu des supplices et des tourments les plus affreux. — Quelle est votre déposition? — Et tous répondent avec saint Ignace[1] : « Il n'y a qu'un seul Dieu qui a « créé le ciel et la terre, et un seul Jésus-Christ, son Fils « unique, au royaume de qui je veux avoir part, qui a « attaché mes péchés à sa croix ». J'ai foi dans le témoignage des Apôtres, car il leur a coûté la vie; si je ne crois pas à leur déposition, à qui croire? Je crois aux paroles des martyrs, car ils ont signé leur déposition de leur sang. « Je crois, dit Pascal, à des témoins qui se font égorger ». Dirons-nous que l'histoire de l'Evangile est inventée à plaisir? « Mon ami, ce n'est pas ainsi qu'on invente; et les « faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins « attestés que ceux de Jésus-Christ[2] ». Personne n'est mort, personne n'a versé son sang pour affirmer la vérité des premiers.

Tous ces témoins ne suffisent pas? En voici encore un; il est seul; mais de siècle en siècle, sur tout le globe, une foule innombrable parle par sa bouche[3]. Ce témoin unique, c'est l'Eglise. Où trouver une institution semblable, dont le développement soit intimement lié à l'histoire universelle et la dirige; une association aussi fortement constituée, aussi générale, assez puissante pour

[1] Dans les actes de son martyre (Ruinart, *Act. Martyrum sincera*).

[2] *Emil.*, l. IV.

[3] Iren., *C. Hæres.*, I, 10.

appeler à l'existence un monde nouveau et en faire l'éducation? Sa durée inébranlable au milieu des tempêtes de tous les siècles prouve les bases divines qui la soutiennent et la parole de Jésus-Christ, sans laquelle elle serait une énigme inexplicable. Tous ses membres, depuis les premiers siècles jusqu'à nos jours, sont des témoins de Jésus-Christ. — Quelle est leur déposition? Nous croyons en Jésus-Christ, le Fils unique du Père [1]. Voilà un monde de témoins; ou, pour mieux dire, l'histoire entière témoigne pour Jésus-Christ.

Un dernier témoin se traîne à la barre du tribunal; il est harassé de lassitude et fatigué de la vie; son œil est cave et sa figure porte les traces ineffaçables de dix-huit cents ans de douleur et de souffrance. — Qui es-tu, malheureux? — Je suis Israël, le peuple infortuné, maudit de Dieu! — Il est le témoin par excellence de Jésus-Christ, ce peuple Juif qui suit partout la croix comme l'ombre suit le corps. Il est aussi vieux que le monde; toutes les nations qui se partageaient avec lui la terre d'Asie sont depuis longtemps ensevelies dans la poussière de l'oubli; lui seul demeure debout, car Israël ne peut périr, il doit perpétuellement errer de pays en pays et de peuple en peuple, sans jamais se fixer ni se réunir nulle part. Ah! ce témoin muet n'est-il pas le plus éloquent de tous? Lui qui a vu le Christ, qui a vécu avec lui, qui l'a persécuté et, pour comble d'infamie, a voulu que son sang retombât sur sa tête! Eh bien, il y est retombé ce sang, et chaque juif en porte sur son front la

[1] *Symbol. Apostol.*

marque empreinte en traits de feu [1]. Il était au pied de la croix dans la personne de ses aïeux, il est la preuve vivante de l'accomplissement des anciennes prophéties qui lui annoncent sa triste destinée [2] : « Les enfants d'Israël « seront des siècles sans rois, sans princes, sans sacrifices, « sans Ephod et sans Théraphim ! » — J'ai foi dans le témoignage du peuple Juif, car c'est malgré lui qu'il dépose en faveur de Jésus-Christ. — Juifs et païens, Flavius Josèphe, les rabbins, Tacite, Celse, Porphyre, tous reconnaissent la vie miraculeuse de Jésus. Ils ne nient pas ses prodiges; seulement ils les dénaturent en les présentant comme le résultat de sortiléges. « Vos témoi- « gnages, Seigneur, sont très-dignes de foi », dit le Psalmiste [3]. En effet, tout homme qui, sans parti pris et avec un cœur droit et sincère, voudra prendre la voie que nous lui avons indiquée, et examiner de près la dé-

[1] *Et hoc enim magnum est quod Deus præstitit Ecclesiæ suæ ubique diffusæ, ut gens judaica merito debellata et dispersa per terras, ne a nobis hæc composita putarentur, codices prophetiarum nostrarum ubique portaret et inimica fidei nostræ testis fieret veritatis nostræ.* Augustin, *De consens. Evang.*, I, 16.

[2] *Osée*, III, 4.

La légende du juif errant est l'histoire du peuple juif lui-même qui a rejeté le Messie, et qui, pour punition de son forfait, erre, dispersé dans tout l'univers, sans patrie ni repos, sans jamais pouvoir se reconstituer comme nation.

Le poëte Prudence a déjà exprimé cette idée dans les vers suivants (*Apoth. IV, adv. Jud.*) :

Exiliis vagus illuc fluitantibus errat
Judæus, postquam patria de sede revulsus
Supplicium pro cæde luit, Christique negati
Sanguine respersus commissa piacula solvit.

[3] *Ps.* XCII, 5.

position des témoins répétera ce mot de d'Aguesseau : « Je « vous remercie, ô mon Dieu, de m'avoir mis à même de « prouver la divinité de ma religion comme l'existence « de César ou d'Alexandre [1] ! »

Cependant, notre tâche n'est encore qu'à moitié remplie : si les motifs extérieurs ont prouvé jusqu'à l'évidence la vérité et la divinité de la révélation, quel doit être notre désir de connaître sa doctrine. La majesté de l'Ecriture sainte nous ravira jusqu'à l'admiration. La sainteté de sa doctrine parlera puissamment à notre cœur. Les écrits des philosophes disparaîtront devant la lumière de l'Evangile; et sa grandeur si simple nous fera remonter à Dieu, comme à son seul auteur possible. « Les préceptes de « Platon », dit Rousseau [2], « sont souvent très-sublimes ; « mais combien n'erre-t-il pas quelquefois, et jusqu'où « ne vont pas ses erreurs. Quant à Cicéron, peut-on « croire que, sans Platon, ce rhéteur eût trouvé ses offices ? « L'Evangile seul est, quant à la morale, toujours sûr, tou- « jours vrai, toujours unique et toujours semblable à lui- « même ».

La doctrine sacrée a en elle-même une force, une

[1] « Si nos croyances sont fausses, dit fort bien Richard de Saint-Victor déjà cité (*De Trinit.*, II, 2), c'est vous-même, ô Dieu, qui nous avez trompés par les miracles que vous avez faits ». — *Revelationis christianæ probatio ex miraculis Christi desumpta, quæ testium ocularium sensus mentesque percellebat, vim suam atque fulgorem quoad subsequentes generationes non amisit..... Non habemus jus ab incredulo requirendi, ut divini Salvatoris nostri resurrectionem admittat, priusquam certæ probationes ipsi administratæ fuerint. Thes.*, III, IV, VI, a Baut. *subscript. d.* 8 *sept.* 1840.

[2] *Emile, l. IV et III*e *lettre de la Montagne.*

vérité qui porte le cachet de sa divinité et s'impose à l'esprit avec une certitude irrésistible ; grâce à elle, se résolvent avec une facilité merveilleuse les questions les plus abstraites de la vie, et se découvrent les vraies voies et le but de la nature humaine [1]. Voyez à quelle grandeur morale elle cherche à élever l'homme et la puissance avec laquelle, victorieuse de ses ennemis, elle donne à des millions d'êtres, une vie divine, et crée un nouvel ordre de choses dans l'univers. Saint Augustin [2] a résumé en d'élégantes paroles cette série de preuves de la divinité du christianisme.

« Si Platon vivait encore et qu'il daignât m'entendre ; « ou plutôt, je suppose qu'à l'époque où il enseignait un « de ses disciples l'eût interrogé : Platon veut lui persua- « der que la vérité ne se révèle point aux yeux du corps, « mais à l'esprit seul, et qu'en s'y attachant l'âme devient « heureuse et parfaite ; que rien n'empêche de la décou- « vrir comme les passions mauvaises et les fausses images « des objets sensibles qui, imprimées en vous par ce monde « visible, y laissent la trace de toutes les opinions et de « toutes les erreurs ; qu'il faut par conséquent guérir son « esprit pour saisir la forme immuable de tous les êtres, « cette beauté toujours égale, toujours la même, exempte « de toutes les variations de l'espace et du temps, se con-

[1] La révélation répond aux besoins de la nature humaine : elle va même plus loin, elle fait découvrir à l'esprit religieux son véritable but. « L'homme se fait souvent de fausses idées sur ses besoins, dit Feuchtersleben (t. IV, p. 19), non-seulement il désire ce qu'il croit nécessaire, mais il arrive bien souvent qu'il rejette ce qui lui est indispensable ».

[2] Augustin, *De vera relig.*, c. 3 seq.

« servant partout parfaitement une et identique, dont les « hommes rejettent l'existence, bien qu'elle soit d'une sou- « veraine et parfaite vérité ; tandis que tous les autres êtres « naissent, tombent, s'échappent et s'évanouissent, et ne « subsistent dans ce qu'ils sont que par ce Dieu éternel « dont la vérité leur a donné l'existence. Qu'entre tous « ces êtres, c'est à l'âme seule, douée de raison et d'intel- « ligence qu'il a été donné de se complaire dans la pensée « de l'éternité, d'en être pénétrée, embellie, et de pouvoir « méditer la vie éternelle ; mais si elle se laisse blesser « à l'amour ou à la douleur de ce qui ne fait que naître « et passer, si elle se laisse aller exclusivement aux en- « traînements de cette vie des sens corporels, et qu'elle « se perde en vaines imaginations, elle se rit alors de « ceux qui affirment l'existence d'un être qu'on ne peut « voir des yeux du corps, ni se représenter sous une « forme sensible, et dont la raison et l'intelligence seules « peuvent se faire une idée. Je suppose donc que Platon « persuade ces vérités à son disciple ; je suppose de plus « que celui-ci demande au maître, s'il jugerait digne des « honneurs divins l'homme assez grand pour faire croire « ces vérités, soit au peuple incapable de les comprendre, « soit même aux esprits éclairés qui sont élevés au-dessus « des vaines opinions de la multitude, dont cependant ils « partagent les communes erreurs ; à cette question Pla- « ton eût répondu, je pense, que l'œuvre était impossible « à un homme : ou bien il aurait fallu que, d'une nature « à part et éclairé dès le berceau, non par l'enseigne- « ment des hommes, mais par les rayons d'une lumière « intérieure, cet homme fût enrichi de tant de grâces par « la puissance et la sagesse de Dieu, entouré de tant de

« force, environné d'une majesté si haute, que méprisant « tout ce que les méchants convoitent, souffrant tout ce « qu'ils abhorrent et faisant tout ce qu'ils croient impos- « sible, il amenât le genre humain à cette foi salutaire « par le dévouement le plus héroïque et par la plus im- « posante autorité. Pourquoi demander alors, ajou- « terait Platon, quels honneurs sont dus à la sagesse de « Dieu ? Entre ses bras et sous sa direction suprême ce génie « exceptionnel n'a-t-il pas mérité pour le salut du genre « humain des distinctions particulières et surhumaines?

« Si cette merveille est accomplie, si elle est constatée « par les écrits et les monuments publiés ; si, de la con- « trée qui seule adorait le vrai Dieu et où avait dû naître « un homme aussi grand, d'autres hommes ont été « choisis, envoyés dans l'univers entier, et ont de tous « côtés, par leurs exemples et leurs discours, porté l'in- « cendie de l'amour divin ; si, après avoir confirmé leur « salutaire doctrine, ils ont laissé à la postérité l'univers « rempli de lumière ; et, pour ne point parler des choses « passées, qu'on pourrait ne pas croire, si aujourd'hui on « répète chez tous les peuples et toutes les nations : *Au « commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, « et le Verbe était Dieu ; il était au commencement avec « Dieu ; tout a été fait par lui, et sans lui rien n'a été fait.*

« Si, pour faire connaître ce Verbe, le faire aimer, faire « trouver en lui les délices qui guérissent l'âme et ren- « dent l'esprit assez fort pour contempler une si vive « lumière, il est dit aux avares : *Ne vous amassez point « de trésors sur la terre, où la rouille et les vers détrui- « sent, et où les voleurs fouillent et dérobent, mais thé- « saurisez pour le ciel, où la rouille et les vers ne rongent*

« *rien, où les voleurs ne fouillent ni ne dérobent. Car, là* « *où est votre trésor, là aussi est votre cœur ;* s'il est dit aux « impurs : *Celui qui sème dans la chair, de la chair recueil-* « *lera la corruption; celui qui sème dans l'esprit, recueil-* « *lera de l'esprit la vie éternelle ;* aux orgueilleux : *Qui* « *s'élève sera humilié, et qui s'humilie sera élevé ;* aux « emportés : *As-tu reçu un soufflet ? tends l'autre joue ;* « aux hommes haineux : *Aimez vos ennemis;* aux super- « stitieux : *Le royaume de Dieu est en vous-mêmes ;* aux « curieux : *Ne cherchez point ce qui se voit, mais plutôt* « *ce qui ne se voit pas ; car ce qui est visible passe avec* « *le temps, ce qui est invisible demeure éternellement ;* « enfin, s'il est dit à tous : « N'aimez point le monde, ni « tout ce qui est dans le monde ; car tout ce qui est dans « le monde est convoitise de la chair, convoitise des yeux « ou ambition du siècle.

« Si toutes ces maximes sont aujourd'hui lues partout « et partout entendues avec un respect mêlé de joie ; si, « après ces flots de sang répandu, ces immenses bûchers, « ces croix innombrables des martyrs, les églises se sont « multipliées, comme les fruits d'un arbre fécond, jus- « qu'au sein des nations barbares ; si nul ne s'étonne « plus de voir ces milliers de jeunes gens et de vierges « qui méprisent le mariage pour une vie chaste et pure ; « au lieu que Platon, après avoir choisi ce genre de vie, « sacrifia ensuite à la nature, dit-on, comme pour expier « une faute, tant il était esclave des opinions de son « temps ; s'il est vrai qu'aujourd'hui il serait aussi étrange « d'attaquer ce genre de vie qu'il l'eût été autrefois de le « défendre ; si, dans toutes les contrées du monde habi- « table, les mystères chrétiens sont confiés à ceux qui

« ont fait cette promesse et cet engagement ; si ces choses « sont chaque jour lues dans l'Eglise et publiées par les « prêtres ; si on se frappe la poitrine en travaillant à y « conformer sa conduite ; si tel est le nombre de ceux « qui entrent dans cette carrière, que les hommes de « toute condition, qui abandonnent les richesses et les « honneurs du siècle pour se consacrer exclusivement au « service du Dieu suprême, suffiraient pour remplir les « îles jusqu'alors inhabitées et des déserts immenses ; si, « enfin, dans les villes et les cités, les bourgs et les « hameaux, dans les champs mêmes et les habitations « isolées, le mépris des biens terrestres et l'attachement « au vrai Dieu sont en honneur au point que chaque « jour, dans le monde entier, le genre humain répond « comme de concert à l'invitation du prêtre : *Nous « tenons nos cœurs élevés vers Dieu;* pourquoi rester encore « indifférents devant ces infamies d'hier, et chercher les « divins oracles dans des entrailles sans vie ? Pourquoi, « lorsque nous discutons, avoir sans cesse à la bouche « le nom de Platon, plutôt que de remplir nos cœurs de « la vérité ? »

Ces marques, ces faits et ces doctrines du christianisme, tout esprit qui les considérera sans préjugés ni passions d'aucune sorte, plein d'amour pour la vérité, avec la ferme résolution de suivre celle-ci jusqu'au bout, sans regarder en arrière, même au prix d'un sacrifice, parviendra nécessairement, entraîné doucement, mais avec force, jusqu'à la foi, jusqu'au sanctuaire où elle réside. Cependant, reconnaître la certitude de la révélation, se livrer à la foi avec un entier abandon, est un fait de la volonté ; c'est l'acte le plus grand et le plus noble

de sa liberté, car la doctrine, objet de la foi, ne force point l'acquiescement de l'homme. La substance de la révélation demeure toujours plus ou moins enveloppée de mystère [1], la vérité de ses doctrines repose toujours sur le témoignage de Dieu qui les révèle, et non sur l'intuition propre [2]. Bien que l'homme reconnaisse avec évidence que la révélation est digne de croyance et que Dieu s'est réellement manifesté d'une façon extraordinaire, cependant cette évidence n'est toujours qu'extérieure et médiate, mais non intime et immédiate. Les choses mêmes que Dieu a révélées se dérobent diversement à notre esprit, et nous ne pouvons les saisir que par la foi. Mais la foi étant un acte libre, il est toujours possible d'y résister et de la combattre [3]. Ainsi, les phari-

[1] *La foi est la persuasion de ce qu'on ne voit pas* (*Hebr.*, XI, 1.) L'objet de la foi est donc l'invisible, c'est-à-dire ce qui ne peut se percevoir ni par les sens ni par la raison. — (Cf. Thom., *Summa theolog.*, II, II, qu. I, art. 4 : Ce que nous percevons par les sens (*motiva credibilitatis*), n'est qu'une préparation en quelque sorte à notre foi, et n'est pas du domaine de la foi.

[2] *Ille qui credit, habet sufficiens inductivum ad credendum. Inducitur enim auctoritate divinæ doctrinæ miraculis confirmatæ, et quod plus est, interiori instinctu Dei invitantis. Unde non leviter credit. Tamen non habet sufficiens inductivum ad sciendum et ideo non tollitur ratio meriti.* (S. Thom., II, II, qu. II, art. 9.)

Evidentia credibilitatis semper relinquit obscuram veritatem ipsam. Suarès, *de Fide Disp.* IV, sect. 5. *Argumenta quæ cogunt ad fidem, non probant fidem per se, sed probant veritatem annuntiantis fidem, et ideo de iis, quæ fidei sunt, scientiam non faciunt.* (Thom. in III *Sent.*, *Dist.* XXIV, art. 2 ad 4.)

[3] *Dicendum quod actus nostri sunt meritorii, in quantum procedunt ex libero arbitrio moto a Deo per gratiam. Ipsum autem credere est actus intellectus assentientis veritati divinæ ex imperio voluntatis motæ a Deo per gratiam. — Assensus scientiæ non subjicitur libero*

siens ne pouvaient nier les faits surnaturels de la vie du Sauveur; cependant ils refusaient de croire en lui. « Que « ferons-nous », dirent les prêtres et les pharisiens, « car « cet homme opère beaucoup de miracles [1] ? » « Ils de« mandent », observe judicieusement saint Augustin [2], « ce qu'ils doivent faire, mais pas un n'élève la voix pour « dire : Nous devons croire en lui ».

L'homme peut fermer les yeux de son esprit à la lumière de l'évidence; il peut la fuir [3], car c'est toujours la volonté qui détermine l'intelligence à se mettre à l'œuvre [4], soumet les objets à son jugement et soutient son attention. L'homme qui s'abandonnera à une molle

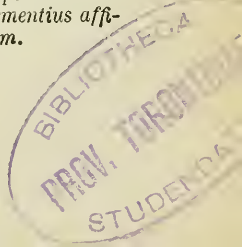
arbitrio, quia sciens cogitur ad assentiendum per efficaciam demonstrationis. (Thom., *l. c.*, qu. II, art. 9.)

[1] *Jean*, XI, 47. — *Act. des Apôt.*, IV, 16. « Que ferons-nous à ces gens-ci? Car ils ont fait un miracle qui est connu de tous les habitants de Jérusalem ; cela est certain, et nous ne pouvons pas le nier ? »

[2] *Tract. XLIX*, 26, *in Joan.*

[3] *Consideratio actualis rei scitæ subjacet libero arbitrio ; est enim in potestate hominis considerare vel non considerare.* (Thom., *l. c.*)

[4] *Per modum agentis voluntas movet intellectum et omnes animæ vires. — Objectum voluntatis est bonum et finis in communi. Quælibet autem potentia comparatur ad aliquod bonum proprium sibi conveniens, sicut visus ad perceptionem coloris et intellectus ad cognitionem veri.* (Id. I, qu. LXXXII, art. 4.) Saint Thomas décrit ainsi l'influence des passions sur la foi. (I, II, qu. XXXIII, *Delectationes corporales impediunt usum rationis triplici ratione ; primo quidem, ratione distractionis, quia ad ea, in quibus delectamur, multum attendimus. Secundo, ratione contrarietatis, quia corrumpunt existimationem prudentiæ, non autem existimationem speculativam, cui delectatio non contrariatur. Tertio modo, secundum quamdam ligationem, in quantum ad delectationem corporalem sequitur quædam transmutatio corporalis..... Quanto vehementius afficitur appetitus ad rem præsentem quam ad rem absentem.*



paresse et à la jouissance du moment, sans aucune aspiration élevée, n'arrivera jamais jusqu'à cet examen. Il demeurera dans une ignorance complète et coupable. On ne peut nier, en effet, que la justesse, la finesse et la portée de l'esprit ne puissent être amenées, par l'exercice, à un haut degré de perfection, comme les autres facultés, tandis qu'elles s'affaiblissent par le défaut d'application. Quelle différence, quel immense abîme entre l'homme vulgaire, qui vit dans une complète insensibilité morale, n'agissant que sous l'impulsion des sens, de l'égoïsme ou de la vanité, et celui dont toute la vie n'a été qu'un sacrifice perpétuel sur l'autel du devoir, dont la conscience a toujours été pure, la volonté droite et énergique. Celui-ci n'aura-t-il pas sur le premier une supériorité incontestable, pour reconnaître la vérité et résoudre des problèmes qui resteront insolubles pour celui-là [1] ? Non-seulement la foi, mais la science elle-même est plus que le résultat d'une évolution nécessaire et logique des lois de la pensée ; elle a une haute signification morale fondée sur la liberté. La liberté agit au début de toute étude scientifique ; c'est elle qui en fait naître l'idée. Nous pensons, non parce que nous le devons, mais parce que nous le voulons. Nous pouvons étudier un sujet à fond ou nous contenter d'un coup d'œil superficiel ; et, même quand notre esprit est dominé par les lois de la pensée, nous avons cependant conscience de notre liberté et nous poursuivons un but librement choisi [2].

[1] Dœllinger, *Erreur, doute, vérité,* p. 30.

[2] Cf. Deutinger, *Renan und das Wunder,* IVe chap.

Aussi, Platon[1] demandait que l'âme qui se préparait à de hautes spéculations fût exempte de passions et détachée des choses terrestres ; car un cœur pur peut seul comprendre le vrai, le beau et l'éternel[2] ; il se rapproche ainsi de Dieu et devient capable de le comprendre[3]. Pascal a donc raison en ce sens, lorsqu'il dit : « Il faut « connaître les choses humaines pour les aimer, et aimer « les choses divines pour les connaître ». Plotin dit également : Le *voyant* ne peut jouir de cette vue des choses éternelles qu'après qu'il s'est rendu semblable à celui qu'il doit contempler. Jamais un œil ne regardera le soleil s'il n'est auparavant devenu étincelant comme le soleil[4]. Il en est de même de l'âme ; il faut déjà qu'elle devienne belle pour pouvoir ensuite jouir de la vue du beau. Quiconque donc aspire à voir Dieu et le beau doit déjà devenir beau et divin lui-même[5]. Car, « qui vient de « Dieu écoute la parole de Dieu », dit l'Apôtre[6]. Voilà pourquoi l'intelligence seule ne suffit pas, indépendamment de la volonté, pour acquérir ces connaissances de l'ordre moral dont les conséquences deviennent plus ou

[1] *Phæd.*, p. 23, 27 ; *Soph.*, p. 149.

[2] *Phæd.*, p. 16.

[3] *Theætet.*, p. 247.

[4] Ἡλιοειδής.

[5] Θεοειδής *Ennéad.*, I, 6. Même image dans saint Athanase, *De incarnat. Verb.*, c. 57. — Cf. Notes additionnelles du chapitre XII.

[6] *I Jean*, IV, 6.

moins des lois pour la vie et imposent des restrictions, des devoirs même à la volonté. Cette remarque s'applique à l'étude du christianisme plus qu'à toute autre matière; car le christianisme n'est pas une lettre morte, il est au contraire une doctrine vivante et vivifiante, destinée à répandre l'activité et la force autour d'elle. L'esprit et le cœur, l'homme tout entier, en un mot, se trouve engagé au plus haut degré dans cet examen; et, qu'il le sache ou non, sa volonté dirige son intelligence. Lors même que, triomphant de la paresse naturelle qui le porte à laisser errer son intelligence à sa guise, l'homme se livrerait à une étude approfondie des preuves du christianisme, il trouverait encore mille moyens d'échapper à leur force démonstrative; son esprit, stimulé par l'intérêt qui lui conseille de se soustraire à une loi dure et onéreuse, devient ingénieux pour réfuter les arguments et susciter des objections[1]. Cette tâche lui sera d'autant plus facile que la vérité du christianisme n'est pas une de ces vérités immédiates faciles à saisir à première vue, comme les propositions mathématiques. Pour la reconnaître, il faut peser et juger une longue suite de faits historiques, puis examiner un enchaînement de doctrines qui heurteront souvent nos idées préconçues et feront obstacle à nos passions[2]. Si vous ne possédez pas une volonté ferme et

[1] Cf. *L'aveu de Strauss*, t. I, p. 35. — *Delectationes corporales corrumpunt existimationem prudentiæ*, (c'est-à-dire, quand il s'agit d'une connaissance qui a des conséquences pratiques), *non autem existimationem speculativam, cui delectatio non contrariatur, puta, quod triangulus habet tres angulos æquales duobus rectis.* Thom. *l. c.* Cf. t. I, p. 37.

[2] Saint Thomas d'Aquin indique en ces termes la différence

un profond amour de la morale et de la vérité, votre esprit deviendra semblable à un juge corrompu qui, négligeant l'examen des preuves ou ne les admettant que dénaturées par des préjugés, s'efforce de faire naître des objections et les développe avec feu et opiniâtreté. N'est-il pas toujours plus facile, au reste, de saisir l'objection que de comprendre la solution? de nier que d'affirmer?

La foi est donc un acte libre, une manifestation de la volonté, l'acte moral par excellence; c'est d'elle que la morale tire sa vie et sa force[1]. La foi est une vertu, et je dirai plus, c'est la première et la plus haute vertu; car sur elle reposent toutes les autres. *Seigneur, je veux croire; aidez-moi à vaincre mon incrédulité*[2]. Tel est le cri de la nature entière. L'homme doit être disposé à croire pour acquérir le plus précieux des trésors, qui est la foi. Il dépend de lui de connaître la crédibilité. Ses propres forces lui suffisent pour franchir les premiers degrés du temple[3]; mais, arrivé à la porte du sanctuaire, il ne peut y pénétrer si la main de Dieu ne l'y introduit. Pour reconnaître la vérité naturelle, il n'a besoin que d'un moyen naturel, c'est-à-dire de la raison; mais, pour

entre l'évidence médiate et immédiate, (*Summa theolog.* II, II, qu. I, art. 4): *Assentit intellectus quia ad hoc movetur ab ipso objecto, quod est vel per se ipsum cognitum, sicut patet in principiis primis, quorum est intellectus; vel per aliud cognitum, sicut patet de conclusionibus, quorum est scientia.*

[1] *Fides est radix et fundamentum omnis justificationis.* (*Conc. Trid.* Sess. VI, c. VIII.)

[2] *Marc*, IX, 24.

[3] *Præambula fidei.*

arriver au surnaturel, il lui faut une force surnaturelle, la grâce [1]; il lui faut une seconde naissance, une régénération en Dieu et un motif surnaturel de certitude, l'autorité de Dieu [2]. C'est elle qui lui rendra possible l'acte de foi à la vérité révélée en vertu de l'autorité de Dieu, vérité infaillible. Ici un monde nouveau s'ouvre pour l'esprit, celui de la révélation; la raison, qui jusque-là avait servi de guide à l'homme, cède le pas à la foi et la suit comme une autorité supérieure.

C'est ainsi que la raison commence l'œuvre et que la foi l'achève [3]. Le croyant entre dans une nouvelle vie, une lumière supérieure s'est répandue dans son âme et

[1] *Siquis dixerit, sine Spiritus sancti inspiratione atque ejus adjutorio hominem credere posse... sicut oportet... ut ei justificationis gratia conferatur, anath. sit.* (*Conc. trident.* Sess, VI, *can.* 3. Cf. *Ibid.*, cap. VI. — Déjà auparavant, le II[e] Concile d'Orange avait déclaré contre les semi-pélagiens (l'an 529), can. 6 : *Si quis sicut augmentum, ita etiam initium fidei ipsumque credulitatis affectum... non per gratiæ donum... sed naturaliter nobis inesse dicit, apostolicis dogmatibus adversarius approbatur.* — Quoique l'évidence de la crédibilité de la révélation se déploie sur le terrain de la nature (Cf. Suarès, *De Fide,* Disput. IV, Sect. VI), et que notre raison, après examen, puisse reconnaître d'elle-même et par elle-même les caractères de la révélation, c'est néanmoins la grâce qui éclaire l'esprit et détermine la volonté à poser l'acte surnaturel de la foi sur la base de cette crédibilité, œuvre à laquelle ne suffisent point les forces naturelles de l'intelligence et de la volonté, n'ayant avec elle aucune proportion. *Id.* l. c. Disp. VI, Sect. VIII.

[2] *Deus, quatenus est prima veritas in cognoscendo, quæ falli, et prima veritas in dicendo, quæ fallere non potest, est formale fidei objectum.* (Suarès, *De Fide,* Disp. III, Sect. IV.) Les motifs qui nous portent à croire à la révélation peuvent être différents suivant les différentes personnes; mais le motif de la foi est le même pour tous.

[3] Clem. Alex., *Stromat.*, I, n. 5.

une nouvelle activité s'empare de son cœur. C'est une racine bénie d'où s'élève l'arbre chargé des fruits d'une vie sainte, et qui surpasse autant la simple moralité naturelle que la vertu de Dieu surpasse l'action de l'homme, que la pensée de Dieu est au-dessus du sens humain. Ce n'est pas aveuglément et sans raison que nous faisons ce pas et que nous entrons dans la vie de la foi. C'est la raison elle-même qui nous pousse et qui nous force par la crédibilité de la révélation, à l'évidence de laquelle cette même raison ne pouvait plus longtemps refuser de céder. Cette évidence varie selon le degré d'intelligence et d'instruction de chacun, mais elle est toujours suffisante, et sa clarté et sa force persuasive augmente à mesure que l'esprit avance et s'enfonce dans la vérité de Dieu. Comment pourrai-je acquérir la foi? se demande-t-on souvent. Je voudrais croire; je voudrais la consolation, la paix, la sécurité de la foi; trouver en elle la réconciliation pour le passé, la force dans le présent, l'espoir pour l'avenir; mais je ne puis croire.

Comment l'homme parvient-il à la foi? Dieu veut pour tous les hommes le bonheur et la connaissance de la vérité. Dieu offre à chacun la grâce de la foi; il suffit d'étendre la main pour la saisir, ou plutôt de se laisser saisir par elle. Faites votre devoir, et soyez sûr que Dieu, de son côté, fera le sien. Dieu ne refuse point sa grâce à qui fait ce qui dépend de lui[1]. Otez le verrou qui ferme votre cœur; dépouillez cette paresse, cette horreur de toute pensée sérieuse. Votre esprit est fermé, votre cœur

[1] Cf. T. I, p. 20.

est mort; comment la vie serait-elle dans un cadavre? On n'a point de foi par le même motif que l'on n'a point de religion ; on n'a point de religion parce que l'on n'est pas et que l'on ne veut pas se mettre en règle avec la morale. La foi n'est pas seulement une science, c'est aussi une vertu, comme la chasteté et la tempérance sont des vertus; la foi ne veut pas seulement être apprise comme la science, elle veut aussi être pratiquée comme les vertus. Lorsque la foi s'est emparée du cœur d'un homme, elle en prend pleinement possession ; elle règne en souveraine sur ses pensées et ses désirs, dont pas un ne se soustrait à sa salutaire influence. Qu'une passion, qu'une inclination de son âme ne puisse soutenir l'éclat de la vérité divine, ce sera assez pour le fixer dans son incrédulité. « Il ne voulait pas réfléchir », dit le psalmiste,[1] « afin de ne pas être obligé de faire le bien ». Rompez avec votre passion, dit Pascal, et demain vous croirez. Pour persister dans l'incrédulité, l'homme n'a rien à faire qu'à s'abandonner à ses habitudes déréglées. La foi demande des sacrifices, de l'héroïsme, des privations; aussi, un croyant prouve plus en faveur de la foi que mille sceptiques en faveur de l'incrédulité ; et l'homme devient plus accessible à la foi dans les heures difficiles de la vie, lorsque la douleur ou la mort brisent les attaches du cœur à tout ce qui est périssable.

Le cœur doit se préparer à la grâce de la foi en abattant les obstacles qui le séparent de la vérité : pour obtenir la foi, il doit agir comme pour acquérir la raison. La

[1] *Ps.* XXXV, 4.

mère donne à son fils les premières notions de la raison à l'aide des mots qu'il répète et qui lui apprennent peu à peu à penser ; de même l'Eglise, cette mère sublime de l'humanité, initie ses enfants aux notions de la foi. La foi vient de la prédication [1], que la grâce accompagne : la prière et les bonnes œuvres y préparent. L'histoire du centurion Corneille [2] nous en offre un frappant exemple. La grâce agit et opère dans les cœurs, pendant que la prédication retentit au dehors [3].

La vie elle-même apporte un dernier témoignage à la vérité : *Pratiquez ma doctrine, et vous verrez qu'elle vient de Dieu* [4]. De même que dans l'ordre de la nature la vie accomplit ses fonctions, s'entretient et fleurit avant même que la science ait déterminé le but de chacune d'elles, de même que la raison déploie son activité avant que la philosophie ait déterminé les lois de la pensée ; ainsi, l'homme qui s'adonnera à la vie sainte dont la doctrine et la vie du Sauveur lui offrent le divin idéal, reconnaîtra, à la lumière croissante qui inondera son esprit, à la paix de plus en plus profonde de son cœur, à l'amé-

[1] *Rom.*, x, 17.

[2] *Actes*, x, 1.

[3] *Actes des Apôtres*, xvi, 24. — « Dieu agit sur leur cœur, afin qu'ils crussent ce que Paul enseignait ». (Cf. *Matth.*, xxviii, 20.) « Pour nous, dit saint Augustin, nous travaillons au dehors ; mais s'il n'y avait personne qui travaillât au dedans, l'arbre ne verdirait point et ne porterait ni fleurs ni fruits. C'est pourquoi l'Apôtre dit (I *Cor.*, iii, 7) : Celui qui plante n'est rien, ni celui qui arrose ; mais c'est Dieu qui a donné l'accroissement ». (*Serm.* clii.)

[4] *Jean*, vii, 17.

lioration de sa volonté toujours plus pure et plus forte, la justesse de ces paroles de l'Apôtre[1] : *Je ne rougis pas de l'Evangile ; c'est une force que Dieu donne à tout fidèle pour arriver au bonheur éternel, au juif d'abord, puis au genti*

[1] *Rom.*, I, 16.

NOTES ADDITIONNELLES

DU CHAPITRE DOUZIÈME.

La crédibilité du christianisme, la voie de la foi raisonnée se trouve brièvement exposée dans l'Encyclique de notre saint Père le Pape Pie IX, du 9 novembre 1846.

« Notre très-sainte religion n'ayant pas été inventée par la raison, mais directement manifestée aux hommes par Dieu, tout le monde comprend aisément que cette religion, empruntant toute sa force et sa vertu de l'autorité de la parole de Dieu lui-même, n'a pu être produite et ne saurait être perfectionnée par la simple raison. Donc, pour que la raison humaine ne se trompe ni ne s'égare dans une affaire aussi grave et de cette importance, il faut qu'elle s'enquière soigneusement du fait de la révélation, afin qu'il lui soit démontré d'une manière certaine, que Dieu a parlé, et qu'en conséquence, selon le très-sage enseignement de l'Apôtre, elle lui doit une soumission raisonnable. Mais qui donc ignore ou peut ignorer que, lorsque Dieu parle, on lui doit une foi entière, et qu'il n'y a rien de plus conforme à la raison elle-même, que de donner son assentiment et de s'attacher fortement aux vérités incontestablement révélées de Dieu, qui ne peut ni tromper ni se tromper?

« Et combien nombreuses, combien admirables et splendides sont les preuves par lesquelles la raison humaine doit être amenée à cette conviction profonde : que la religion de Jésus-Christ est divine, et qu'elle a reçu du Dieu du ciel la racine et le principe de tous ses dogmes, et que par conséquent il n'y a rien au monde de plus certain que notre foi, rien de plus sûr ni de plus vénérable et qui s'appuie sur des principes plus solides. C'est cette foi qui est la maîtresse de la vie, le guide du salut, l'ennemie de tous les vices qu'elle détruit, la mère et la nourrice féconde de toutes les vertus; consolidée par la naissance, la vie, la mort, la résurrection, la sagesse, les prodiges et les prophéties de son divin auteur et consom-

mateur, Jésus-Christ; répandant de tous côtés l'éclat de sa doctrine surnaturelle, enrichie des trésors inépuisables et vraiment célestes de tant de prophéties inspirées à ses prophètes, du resplendissant éclat de ses miracles, de la constance de tant de martyrs, de la gloire de tant de saints personnages. De plus en plus insigne et remarquable, elle porte partout les lois salutaires de Jésus-Christ; et, de jour en jour, acquérant et puisant sans cesse de nouvelles forces dans les persécutions les plus cruelles, armée du seul étendard de la croix, elle conquiert l'univers entier, et la terre et la mer, depuis le levant jusqu'au couchant; et, après avoir renversé les trompeuses idoles, dissipé les ténèbres épaisses de l'erreur, triomphé des ennemis de toute espèce, elle a répandu les bienfaisants rayons de sa lumière sur tous les peuples, sur toutes les nations et sur tous les pays, quel que fût le degré de férocité de leurs mœurs, de leur naturel et de leur caractère barbare, les courbant sous le joug si suave de Jésus-Christ, et annonçant à tous la paix et le bonheur.

« Certes toutes ces magnificences resplendissent assez de toute part de l'éclat de la puissance et de la sagesse divine, pour que toute pensée et toute intelligence puissent saisir promptement et comprendre facilement que la foi chrétienne est l'œuvre de Dieu. Donc, d'après ces splendides et inattaquables démonstrations, la raison humaine est amenée à ce point qui l'oblige à reconnaître clairement et manifestement que Dieu est l'auteur de cette même foi; la raison humaine ne saurait s'avancer au delà; mais, rejetant et écartant toute difficulté et tout doute, elle doit à cette même foi une soumission sans réserve, puisqu'elle est elle-même assurée que tout ce que la foi propose aux hommes de croire et de pratiquer, tout cela vient de Dieu ».

La nécessité de la pureté morale comme préparation à l'intelligence de la religion est une pensée que les Pères de l'Eglise ont exprimée de mille manières.

« Pour comprendre la sainte Ecriture », dit saint Athanase[1], « il faut que l'on ait une conduite bien réglée; il faut apporter

[1] *De incarnat. Verb.* l. c. « Aimer et comprendre, dit un moderne (Feuchtersleben, œuv. III, 215), sont deux formes d'une seule et même chose. Comprendre, c'est aimer véritablement, et l'amour comprend seul intimement ».

à cette étude un cœur pur et une vertu formée sur le modèle du Christ ; c'est à cette condition que l'on comprendra la vérité, autant qu'il est donné à l'homme de comprendre. Si l'on n'a pas purifié son esprit et imité les saints, on ne comprend point les discours des saints. Quand on veut considérer l'éclat du soleil, on purifie son œil, on le rend brillant autant qu'on le peut selon la nature de ce que l'on désire contempler, afin qu'ainsi l'œil, devenu lumière lui-même, regarde la lumière ».

« Personne, dit saint Grégoire de Nazianze[1], ne doit songer à faire des choses saintes l'objet de ses études, s'il n'a auparavant dompté sa chair par une longue pratique de la philosophie et une sévère discipline, et lavé son âme de toutes ses souillures, s'il n'a triomphé de cette pesanteur terrestre qui est sur nous tous, et purifié ses oreilles et son esprit ».

« Le déréglement de la vie », dit saint Chrysostome[2], « affaiblit le dogme de la résurrection, de l'immortalité et du jugement, et il entraîne beaucoup d'autres maux, tels que la croyance au destin, à la fatalité et la négation de la providence. L'âme, plongée dans la dépravation, cherche à se consoler ainsi pour ne pas s'attrister de la pensée qu'il doit y avoir un jugement ».

« Celui qui fait le mal ne vient point à la lumière ; une vie impure est un obstacle à la connaissance des vérités élevées, et obscurcit la vue de l'âme. De même qu'il n'est pas possible que celui qui est dans l'erreur et mène une conduite régulière, reste dans cette erreur ; ainsi celui qui vit dans le mal ne peut pas facilement s'élever à la hauteur de nos dogmes, et celui qui est à la recherche de la vérité doit être exempt de tout vice. Celui qui est délivré de ses vices, le sera aussi de l'erreur et parviendra à la vérité[3] ».

« Ce n'est pas sans raison que l'Apôtre dit : Ne péchez pas, pour leur montrer que leur incrédulité vient du péché[4] ».

« Quand l'âme se donne aux objets charnels, sa vue se paralyse ; jetée hors de la charité, elle tombe dans une jalousie

[1] *Orat.*, XXIX, page 487.

[2] *Hom.* XLVII, 4, *in Act.*

[3] Ibid. *in ep. I ad Cor.*, *Hom.* VIII, 2.

[4] Ibid. *l. c.*, XL, 3.

querelleuse, et désormais l'œil de son intelligence est éteint. Celui qui se laisse posséder par le désir des choses temporelles, s'enivre de sa passion et ne saurait être le juge intègre de la vérité [1] ».

« Régler ma vie », dit Synésius [2], « a pour moi le même sens, est la même chose que débuter dans la sagesse. C'est là un point que les hommes les plus sages de l'antiquité ont recommandé comme une condition de la plus haute importance. Car quiconque est impur ne doit point toucher à ce qui est pur ».

[1] Ibid. *Hom.*, II, 1, *in ep. I ad Tim.*

[2] *Epist.* CXXXVI.

CHAPITRE XIII.

MIRACLE ET PROPHÉTIE.

La révélation est tout ensemble une idée et un fait ; elle a trouvé sa consommation dans l'incarnation du Verbe. — Le miracle et la prophétie considérés comme faits et comme signes caractéristiques de la révélation. — Possibilité du miracle ; elle résulte en général des rapports de Dieu avec sa créature. — Conviction populaire à l'égard du miracle exprimée dans la prière. — Définition précise du miracle. — Ce n'est nullement une abolition de la loi naturelle. — Nécessité du miracle. — Puissance démonstrative du miracle. — A quoi le reconnaît-on ? — La prophétie. — La divination et le somnambulisme. — Les oracles païens. — La preuve par le miracle dans les siècles après Jésus-Christ.

Dieu, après avoir autrefois parlé à nos pères en divers temps et en diverses manières par les prophètes, nous a enfin parlé en ces derniers jours par son propre Fils, qu'il a fait héritier de toutes choses, et par qui même il a créé les siècles[1]. La parole révélée, en effet, s'est fait entendre à l'humanité dès l'origine ; déployant une richesse, une puissance et une somme de vérités toujours croissantes sur la terre, germe d'une nouvelle religion, principe d'une vie surnaturelle parmi les peuples, elle a obtenu droit de cité dans le monde ; c'est une puissance historique[2], mêlée dès le commencement à la trame de

[1] *Hebr.*, I, 1.

[2] L'histoire tout entière peut devenir une préparation et

l'histoire, où elle n'a cessé de prendre une place de plus en plus large avec le temps. La révélation, en effet, n'est pas comme la mythologie un assemblage d'idées religieuses parées des vives couleurs de l'imagination, flottant vaguement indécises, comme les figures fantastiques d'un rêve, ni groupées systématiquement selon la méthode philosophique. Manifestation de la vie divine, la révélation est un fait, un acte de la volonté de Dieu, fait qui se développe historiquement et dans le domaine de l'histoire, fait qui détermine même la forme de l'histoire et devient l'âme de l'histoire du monde. Elle a atteint son point de maturité et de consommation dans la personne de Jésus-Christ, Verbe incarné, Sagesse éternelle du Père, manifestée au monde sous une forme sensible. L'incarnation du Verbe est la forme la plus parfaite que puisse revêtir la vérité pour se montrer à l'homme, puisque c'est la vérité faite homme. Lui, l'Homme-Dieu, il a concentré en sa personne, comme en un soleil, tous les rayons de la révélation épars dans tous les temps et tous les lieux de l'histoire ; en lui se résume d'une manière complète tout ce qui s'est répandu et se répandra de vérité et de grâce sur le monde, durant l'histoire de la révélation tout entière. *Il possède la plénitude de la grâce et de la vérité*[1]. On peut donc dire de la révélation que c'est une nouvelle création, un nouveau monde surnaturel ; c'est une œuvre divine qui prend sa place dans

une démonstration évangélique dans des proportions colossales. *Annales de la philosophie chrétienne*, année 1841, p. 31.

[1] *Jean*, I, 14.

le cours naturel des choses, qui s'y mêle et y coopère, qui l'élève et le couronne, mais à l'aide de forces émanant d'une sphère supérieure. La nature et l'esprit, les êtres régis par la fatalité et les êtres libres, la créature inconsciente et la créature qui a conscience d'elle-même, telles sont les deux parties bien distinctes de la première création de Dieu. Aussi le second monde plus élevé, celui de la révélation, apparaît-il dans ces deux divisions du premier monde : dans la nature, comme force surnaturelle, comme miracle ; dans l'esprit, comme connaissance également surnaturelle, comme prophétie, inspiration, mystère. *Le miracle* et *la prophétie,* c'est-à-dire la manifestation extraordinaire de la puissance et de la sagesse divines, telles sont les formes que revêt la révélation surnaturelle pour se montrer au monde, tandis que la révélation naturelle se manifeste dans le cours normal des choses et par les facultés intellectuelles, naturelles à l'homme. Avant donc que d'examiner la révélation que nous avons reçue dans la personne du Christ, dont la naissance a été le plus grand, et la vie le plus prolongé des miracles, comme son apparition au milieu de nous est une prophétie et un mystère continus[1], nous allons chercher à déterminer *l'essence, la signification* et *le but* de ces moyens d'action extraordinaires de Dieu. Car ils sont à la fois des manifestations de sa puissance et des signes caractéristiques de son action surnaturelle. Dans la nature comme dans la révélation, c'est toujours Dieu qui agit, mais dans la nature il se cache, et dans la révé-

[1] *Le grand mystère,* dit saint Paul parlant de Jésus-Christ. *I Tim.*, III, 16 : Μέγα ἐστὶ τὸ τῆς εὐσεβείας μυστήριον.

lation il se montre à l'esprit humain comme cause efficiente.

Si le miracle et la prophétie sont possibles, s'ils se peuvent constater, s'ils démontrent quelque chose, telles sont les questions que nous allons examiner.

Le miracle est-il possible? Précédemment déjà nous nous sommes posé une question semblable qui était celle-ci : Le mystère est-il possible? Le miracle est à la nature ce que le mystère est à l'esprit. Le mystère excède la portée de l'esprit, comme le miracle surpasse les forces de la nature ; autrement dit, le mystère est le miracle de l'esprit, et le miracle est le mystère de la nature. Si le miracle n'est pas possible, la révélation ne l'est pas non plus. La preuve la plus simple de la possibilité des miracles, c'est leur réalité. Une fois les faits péremptoirement constatés, nos théories devront se subordonner aux faits, et non pas les faits à nos théories. Cependant, comme les adversaires de la révélation, afin de pouvoir plus facilement se débarrasser de la réalité des miracles, commencent par en nier *a priori* la possibilité, nous ne pouvons nous exempter de traiter d'abord cette question[1].

[1] Les récits miraculeux, prétend un soi-disant critique (Sybel, *Historische zeitschrift*, 1860, III, p. 90), sont, partout où on les rencontre, le signe de l'*anti-historique* ; ils ne peuvent donc pas, dans un cas unique, c'est-à-dire lorsqu'il s'agit des saintes Écritures, être la marque d'un caractère historique plus élevé ! ! Voilà cette *impartialité* dont nos critiques se vantent: elle consiste tout simplement dans la négation préalable et absolue du miracle. — *Cf. Syllab., Prop.* VII : *Prophetiæ et miracula in sacris Litteris exposita et narrata sunt poetarum commenta et christianæ fidei mysteria philosophicarum investigationum summa ; et utriusque Testamenti libris mystica continentur inventa ; ipseque Jesus Christus est mythica fictio.*

Qu'est-ce que le miracle? C'est une manifestation sensible, un effet visible qui n'a pas sa cause dans les forces immanentes de la nature. Il oblige donc l'esprit à remonter à une force supérieure, à une activité surnaturelle. C'est donc une preuve évidente de la souveraineté de Dieu sur la nature. Le miracle est-il possible? L'histoire nous montre tous les peuples qui prient, car tous les peuples ont une religion, et la prière n'est que la langue et la manifestation extérieure de la vie religieuse. Or, la prière suppose la croyance en Dieu et en sa providence qui gouverne tout. Si donc l'humanité prie, c'est qu'elle ne voit pas dans la nature et ses lois une rigide, une aveugle, une inflexible nécessité, un rempart infranchissable élevé par Dieu entre lui et sa créature. Au contraire, elle les regarde comme un instrument docile dans la main de Dieu, qu'il peut modifier à son gré, puisqu'il en est l'auteur[1]. Elle croit que sa puissance infinie agit dans et par les forces et les lois finies et créées, mais elle croit aussi qu'elle agit en dehors et au-dessus d'elles, parce que c'est lui-même qui a mis ces lois dans la nature, ou plutôt qui les a créées en vue de l'ordre naturel. Voilà ce qui constitue le miracle; ainsi que nous l'avons dit plus haut, c'est un effet qui trouve sa cause en dehors et au-delà des lois de la nature[2].

[1] Dieu fait mouvoir les anges, les hommes, les animaux, la matière, en un mot tout ce qui existe; mais chaque créature selon sa nature propre.—Thom., *Summa theolog.*, I, qu. CV, art. 4. *Illud, quod movetur ab altero, dicitur cogi, si moveatur contra inclinationem propriam*; *sed si moveatur ab alio, quod ipsi dat inclinationem propriam, non dicitur cogi.*

[2] *Miraculum est, quod fit præter ordinem totius naturæ creatæ.* Thom., *Summa theol.*, I, qu. CX, art. 4.

Voyez une mère brisée par la douleur près du lit de mort de son unique enfant ; son œil hagard suit sur des traits chéris les rapides progrès du mal impitoyable qui doit lui ravir son trésor; elle voit la vie se retirer d'heure en heure de ce corps qui dans quelques instants sera inanimé ; une indicible angoisse s'empare de son âme ; elle regarde autour d'elle comme pour y chercher du secours; tout à coup sa vue tombe sur le crucifix suspendu dans un coin de sa chambre ; elle se jette au pied de la croix et s'écrie : Seigneur, je vous en conjure, si c'est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! Eh bien ! allez près de cette infortunée et dites-lui : Insensée ! pourquoi priez-vous? Mais tout dans la nature a ses lois immuables, tout ce qui a lieu est la conséquence d'une fatalité inflexible. Cette femme vous regardera sans vous comprendre, et elle vous répondra : Tout arrive fatalement ! Mais est-ce qu'il y a une fatalité pour Dieu ? A Dieu rien n'est impossible. Et cette femme vous aura répondu une profonde vérité philosophique, car sa réponse exprime la croyance générale de l'humanité, la foi dans la divine providence et dans sa puissance supérieure aux forces de la nature. — L'objection prouve trop, et par là même ne prouve rien. Une maladie suit aussi son cours d'après les lois de la nature, et cependant le médecin agit selon les lois de la nature, et par elles influe sur la crise. Voilà donc l'action libre de l'homme qui n'est point entravée par les lois de la nature dans le *microcosme,* mais qui, au contraire, les asservit à sa volonté. De même, et à plus forte raison, l'esprit divin agit-il sur le vaste organisme de l'univers et par lui. La nature est sous la dépendance et au service de l'esprit. Les forces morales dominent les

lois physiques. Toute prière suppose cette proposition. Toute prière exaucée n'est pas un miracle, mais beaucoup de miracles sont des prières exaucées. « Si nos prières se « font exaucer », dit saint Thomas[1], « ce n'est pas qu'elles « obligent Dieu à modifier ses desseins éternels, mais « c'est qu'elles font elles-mêmes partie du plan universel « et qu'elles en sont un moment essentiel. D'où il suit « que la force de la prière peut changer l'action d'une « force inférieure, telle qu'une loi naturelle, par l'inter- « vention de la puissance divine, qui domine toutes les « forces de la nature ».

« La prière d'une âme émue peut-elle avoir de l'in- « fluence et produire quelque effet, ou bien le *nexus* « *rerum* s'y oppose-t-il, comme le prétendent messieurs « les savants? C'est ce que je ne discuterai pas. J'ai un « profond respect pour le *nexus rerum*; néanmoins, je ne « puis m'empêcher de penser à Samson, qui laissa intact « le *nexus* des portes, et les emporta, comme on sait, tout « entières sur la montagne. En somme, je crois que le « cerf ne soupire pas en vain après la source, lorsque la « prière vient d'un cœur droit et convaincu[2] ». « *Nexus* « *rerum* est sans doute du style éminemment philoso- « phique; mais c'est bien plutôt *nexus phœnomenorum* « qu'auraient dû dire les fatalistes... Comment, deux « intelligences vivantes seraient privées de rapport, bien « que ce soit partout l'esprit qui vivifie! Mais où cher- « cher, où trouver ailleurs les liens qui unissent l'univers?

[1] *Contr. gent.*, III, 96.

[2] M. Claudius (*Wandsbeker Bote,* III part., p. 83.)

« Sans doute ce ne sera pas dans la matière et l'enchaî-« nement de ses phénomènes!... La nature! mais c'est la « servante du Seigneur, c'est le vêtement de Dieu, comme « dit Moïse! Et sur ce vêtement, ce moyen, cet instru-« ment, organe de la divinité, Dieu n'aurait pas le pouvoir « qu'un potier a sur l'argile qu'il pétrit à sa guise? Quels « sentiments doit éprouver ce Père si tendre, lorsqu'un « de ses enfants, abîmé dans la douleur, vient se jeter « suppliant à ses genoux, et qu'il ne peut le secourir, « malgré le désir qu'il en a, enchaîné qu'il est par l'inexo-« rable destin! *Risum teneatis amici*[1] *!* »

Ce qui porte à nier le miracle, c'est la pensée qu'en dehors et au-dessus des lois de la nature, il n'y a rien et que rien ne se fait. C'est par respect pour les lois de la nature que l'on rejette le miracle. Mais c'est nier une autre loi, c'est se heurter contre une loi d'un ordre plus élevé, loi de l'humanité, loi éternelle, universelle et innée de l'esprit humain, je veux dire la foi en la puissance et la providence de Dieu, le besoin de prier Celui qui, en sa qualité de Créateur, agit sans cesse par les lois de la nature, comme en dehors de ces lois, pour le salut de sa créature. « De même que notre âme meut et con-« duit notre corps », dit saint Thomas[2], « ainsi Dieu « règle la marche de la nature en sa qualité de cause

[1] Baader, t. XI, p. 137.

[2] *C. gent.*, III, 99. Cf. *Summa theolog.*, I, qu. CV, art. 6. *Potuisset enim et alium ordinem rerum instituere, unde et potest præter hunc ordinem institutum agere, agendo effectus secundarum causarum sine ipsis, vel producendo effectus, ad quos causæ secundæ non se extendunt.*

« première et de premier moteur. Comme c'est sa libre « volonté qui a institué l'ordre des choses naturelles, il « n'a ni enchaîné, ni épuisé sa puissance par la création, « de telle sorte qu'il ne puisse plus agir en dehors du « cours naturel des choses ».

Toute expérience de physique, tout assemblage d'un ingénieux mécanisme, détermine la nature et ses lois à marcher suivant les lois de la nature vers le but que la libre volonté de l'homme lui assigne. Lorsque le chimiste décompose ou compose différents corps, ne conduit-il pas la nature suivant ses propres lois vers des fins et des résultats qu'elle n'aurait pas atteints d'elle-même, ne lui fait-il pas faire ce que sans lui elle n'aurait point opéré? Lorsque le médecin, par d'habiles mixtures, rend au corps affaibli les substances qu'il a perdues, et rétablit ainsi l'équilibre qui constitue la santé ; lorsque enfin l'art et l'esprit humain animent une matière morte, comme l'airain et le bois, une toile et des couleurs, que l'homme leur inspire ses sentiments les plus délicats et ses idées les plus sublimes, de manière à les communiquer aux auditeurs et aux spectateurs, est-ce que ce n'est pas l'intelligence et la volonté de l'homme qui détermine et force la nature à produire, en agissant suivant ses propres lois, des effets qu'elle n'aurait pas produits seule, du moins de cette manière et avec cette régularité? C'est avec raison que la mythologie grecque célèbre les louanges du poëte Orphée, pour avoir apprivoisé les bêtes sauvages, et, malgré leur férocité, les avoir fait servir aux besoins de l'homme. Par l'industrie, l'homme a remporté une seconde victoire sur les forces élémentaires de la nature qui, dociles à sa science et à son génie, exécutent à son profit des

merveilles. Et Dieu, le Créateur, l'unique source de toute existence, serait réduit au rôle de spectateur impuissant de la création. Il aurait moins de pouvoir sur son propre ouvrage que l'homme ! Au lieu de le dominer, il lui serait soumis[1] ! La plus grande victoire que l'homme ait remportée sur la nature, ses lois et ses instincts, c'est cette résolution libre de l'esprit, par laquelle il refoule les appétits de sa nature sensuelle et crée un nouveau monde de l'ordre moral. L'homme possède en lui-même une plénitude de forces à l'aide desquelles il surmonte et domine la nature en lui-même ; et il y a aussi en Dieu une richesse inépuisable de moyens et de puissance dont il se sert pour produire dans la nature universelle des phénomènes et des effets que celle-ci serait incapable de produire par elle-même. La vertu n'est qu'une analogie du miracle; et la sainteté chrétienne, un grand miracle prolongé.

Si l'homme pouvait cesser de croire en Dieu et en sa puissance, qui commande à la mort même, il cesserait de prier. C'est alors que le pauvre serait vraiment pauvre et le malheureux vraiment misérable; car, il n'aurait plus ce qui reste encore même au plus misérable : l'espérance.

[1] *Deus non solum est causa actionum, in quantum dat formam, quœ est principium actionis, sed etiam sicut conservans formas et virtutes rerum. Et quia forma rei est intra rem, et tanto magis, quanto consideratur ut prior et universalis, et ipse Deus est proprie causa ipsius esse universalis in rebus omnibus, quod inter omnia est magis intimum rebus, sequitur, quod Deus in omnibus intime operetur.* Thom. Aquin., *Summa theolog.*, I, qu. CV, art. 5.

Comparez Ringseis, *Discours prononcé en juin 1861, lors de la réunion des sociétés catholiques d'Allemagne. — Non enim,* dit saint Augustin en parlant des rapports de Dieu avec le monde, *fecit et abiit, sed ex illo et in illo sunt. Confess.*, IV, 12.

Alors la vie serait un enfer, puisque, selon le poëte [1], c'est le seul lieu où n'habite pas l'espérance. Otez à l'humanité sa foi et sa confiance en la prière, si vous le pouvez, et vous aurez fait de la terre un séjour de malheur.

Jamais l'humanité ne se laissa ravir cette croyance à une intervention de quelque puissance supérieure dans le cours de notre vie terrestre. C'est ce que toute l'antiquité n'a pas même songé à nier. L'apparition de miracles dans le monde est un fait dont personne n'a douté, tant que la foi en Dieu resta entière et vivante, et que le déisme et l'athéisme n'eurent pas cherché à expliquer le monde sans Dieu, ou du moins à reléguer Dieu dans l'inconnu, à en faire une sorte d'idole sourde et morte, mise en dehors de la création et sans empire sur le monde. Oui, nous pouvons l'affirmer, il y avait une plus grande force intellectuelle dans le monde, lorsque la croyance aux miracles était générale; car, ainsi que le dit Solger [2], « il faut une plus grande force d'esprit pour « admettre un miracle franchement et sans épiloguer, « que pour rejeter platement tout ce qui ne rentre pas « dans les faits et les idées ordinaires ». L'antiquité ne séparait pas l'idée du miracle de l'action de Dieu dans l'histoire de l'humanité; elle tenait le miracle pour la plus haute manifestation de la nature divine. Dieu devait s'annoncer par des miracles [3], et les peuples les

[1] Milton.

[2] *Entretiens philosophiques,* Berlin, 1817.

[3] « Les miracles par lesquels Dieu conduit et gouverne

ont toujours regardés comme le contrôle et le sceau de toute religion révélée[1].

Ainsi s'explique un fait remarquable dans l'histoire du christianisme. Lorsque les Apôtres se dispersèrent par tout l'univers pour prêcher le Crucifié, ils invoquaient, pour prouver sa mission divine aux Juifs et aux gentils, ses actions extraordinaires et ses miracles ; quoi de plus facile alors, pour anéantir le christianisme dès sa première apparition, et l'étouffer pour ainsi dire au berceau, que de répondre aux Apôtres : Le miracle est impossible, par conséquent votre doctrine n'est que fausseté et mensonge[2]. Cette simple parole suffisait pour tout réduire à néant, sans qu'il fût besoin d'une persécution de trois siècles et de flots de sang répandus. Ni Juifs, ni païens n'eurent cette pensée ; ils avaient trop de bon sens pour

toute la création et chacune des créatures, sont à cause de leur régularité même, si peu appréciés des hommes, que personne seulement ne remarque la merveille que Dieu opère dans chaque grain de blé qui germe. C'est pourquoi il s'est réservé dans sa miséricorde quelque opération extraordinaire à faire en temps et lieu, afin d'étonner les hommes en leur montrant, non des choses plus grandes, mais des faits extraordinaires, puisque ses merveilles ordinaires ne les frappaient plus ». S. August., tract. XXIV, I, in Job.

[1] L'impuissance à faire des miracles était l'endroit faible de Mahomet, qui le sentait. « Les incrédules prétendent », est-il dit dans le Coran (XIII, Sure), « qu'il n'avait pas le don des miracles ». Aussi, voyons-nous avec quel zèle ses sectateurs cherchent quelques siècles plus tard, à lui attribuer des miracles. Il aurait, par exemple, fait descendre la lune, etc., mais l'absurdité de ces prétendus miracles les condamne sans avoir besoin d'un examen préalable.

[2] *Si le Christ n'est pas ressuscité, notre foi est vaine.* (*I Cor.*, XV, 17.)

nier la possibilité du miracle. « Dieu peut-il faire des « miracles », dit Rousseau[1], « c'est-à-dire, peut-il déroger « aux lois qu'il a établies? Cette question, sérieusement « traitée, serait impie si elle n'était absurde. Ce serait « faire trop d'honneur à celui qui la résoudrait négative- « ment que de le punir ; il suffirait de l'enfermer. Mais « aussi, quel homme a jamais nié que Dieu pût faire des « miracles ? » Un Celse, un Julien, un Porphyre, qui ne manquaient pas d'intelligence, et qui en employaient toutes les ressources à combattre le christianisme et en particulier ses miracles, ne cherchaient qu'à les expliquer comme l'œuvre du démon, de même qu'autrefois les Juifs [2], ou bien comme le résultat de la magie et des sciences occultes, comme Julien [3]; mais pas un n'eut l'idée de nier la possibilité des miracles.

Bien plus, on opposa aux miracles des chrétiens les miracles des dieux et des héros [4].

[1] *Lettre de la Montagne*, III.

[2] « Il chasse les démons par le prince des démons ». *Luc*, XI, 15. — « Ainsi », répliquait Origène (*C. Ces.*, II, 51), « des faits merveilleux seraient accomplis par l'intervention magique des mauvais génies, et l'esprit divin et bienheureux serait impuissant à opérer des miracles ? »

[3] Cyrill., Alex. *C. Jul.* VI, p. 192.

[4] Lorsque les chrétiens demandaient pourquoi les dieux païens n'opéraient pas de miracles, on leur répondait : « Les dieux agissent ainsi, non par crainte, mais par haine (Lact., *Inst. div.*, IV, c. 27) ; ou bien encore : « Ils n'accordent leur aide qu'aux bons ». (Arnob., *adv. gent.*, I, 19.) On rappelait les prétendus miracles qu'on attribuait à Aristée, (Orig., *adv. Cels.*, III, c. 27,) les faits de Simon le Magicien (Iren., *adv. Hær.*, II, c. 13), et surtout l'histoire d'Apollonius de Tyane (Lact., *Inst.*

Mais, pourrait-on nous objecter, cette dernière circonstance ne semble-t-elle pas au contraire infirmer les miracles du christianisme et les miracles en général, car chaque religion ne se vante-t-elle pas de ses miracles? Nous ne contestons pas ce fait; cependant, que s'ensuit-il, sinon la preuve que, pour tous les peuples, le miracle a toujours été comme la forme palpable et en quelque sorte corporelle de la manifestation divine, que la révélation véritable, non-seulement peut, mais doit renfermer des miracles, que par conséquent les miracles réels et historiquement constatés sont la preuve irréfutable de la révélation divine et de la vraie religion? « Et ainsi, au « lieu de conclure », dit Pascal[1], « qu'il n'y a point de « vrais miracles, puisqu'il y en a de faux, il faut dire au « contraire qu'il y a de vrais miracles, puisqu'il y en a « tant de faux, et qu'il n'y en a de faux que par cette « raison qu'il y en a de vrais ».

div., v, c. 3) qui n'était qu'une vaine création de l'imagination et un échafaudage d'artifices magiques; c'est ce dernier que le paganisme postérieur au Christ chercha à lui opposer comme un rival. — Les Pères de l'Eglise n'ont jamais nié que certaines apparitions, ayant de l'analogie avec les miracles, pouvaient avoir lieu par le fait du démon (Cf. Orig., *adv. Cels.*, II, 51; Thom., *C. Gent.*, III, 103); mais ils appellent aussi d'une façon toute particulière l'attention sur la différence qui existe entre les vrais et les faux miracles. Id. *l. c.*, Athan., *De Incarn. verbi*, c. 47. Ceux-là ont des effets durables, une portée morale et ne s'accomplissent jamais que pour l'honneur de Dieu, sans préparation ni vaine mise en scène, mais uniquement pour le salut des hommes; quant aux autres, l'Apôtre les qualifie de miracles mensongers. (ἐν τέρασι ψεύδους; *II Thessal.*, II, 9.) Cf. Arnob., *adv. Gent.*, I, 15; Lactant., *Inst. div.*, IV, 15; Euseb., *Histor. Eccles.*, IV, 3. Cf. Stiefelhagen, *Théologie des Heidenthums*, p. 445.

[1] Pascal, *Pensées*, p. II, art. 16.

Le paganisme emprunte ses miracles aux traditions poétiques des temps les plus reculés, et personne n'a songé à les maintenir comme des vérités historiques. Le christianisme, au contraire, invoque des faits extraordinaires[1], accomplis au grand jour de l'histoire, dans un temps de critique attentive, devant une foule immense[2], et que ses ennemis n'ont pas songé à nier[3]. Des mythes et des légendes fantastiques, inventées pour flatter l'orgueil national, voilà ce que produit le paganisme. Le christianisme, au contraire, s'appuie sur des faits divins qui sont pour des millions d'hommes le fondement et le motif de leur foi[4], pour lesquels ils vivent et meurent, sur des faits qui expliquent seuls sa naissance et sa propagation dans le monde. « Quant aux miracles, dans le « sens le plus rigoureux du mot », dit un critique très-pénétrant[5], « un examen impartial et rigoureux mènera « nécessairement à reconnaître la vérité de ceux que « nous rapporte l'histoire chrétienne ; qu'on les compare « seulement avec les prétendus prodiges des autres reli- « gions, et l'on verra quel esprit différent vit dans les uns « et dans les autres[6] ».

[1] La grande différence entre les miracles de Jésus-Christ et ceux des mythes païens, consiste en ce que ceux-là ont amené une révolution immense dans toutes les sphères de la vie, et que ceux-ci n'ont rien fondé ni rien détruit.

[2] *Luc*, VI, 17 ; *Matth.*, II, 5.

[3] *Joann.*, VIII, 48.

[4] *I Cor.*, XV, 14.

[5] *Nieburhs Lebensnachrichten*, t. I, p. 470, Hambourg, Perthes.

[6] Cf. Gagnier, *La vie de Mahomet*, tom. I, chap. XIX.

Pourquoi donc le miracle serait-il impossible? Qu'est-ce que la nature? et qu'est-ce que le surnaturel? La nature, c'est tout ce monde visible, avec les lois et les forces qui le dirigent et le meuvent avec *nombre*, *poids et mesure*. Ces forces, c'est du sein de la toute-puissance divine qu'elles sont sorties; c'est encore cette même toute-puissance qui les soutient et qui les conserve; car, étant causes secondes, elles n'agissent qu'en vertu de la cause première et souveraine, qui est Dieu. C'est en lui et par lui que *nous vivons*, *que nous nous mouvons et que nous sommes;* il n'est pas loin de sa créature, comme l'artisan est loin de l'œuvre de ses mains. La nature n'a pas été comme fascinée et pétrifiée par ces lois naturelles, qu'une fausse abstraction, une philosophie étroite et de mauvais aloi, transforme en autant de divinités inviolables pour les opposer à Dieu. Au contraire, la nature continue d'être pénétrée et mue par le souffle vivifiant du Créateur, comme le corps humain l'est par l'esprit qui l'anime et le fait vivre [1]. Cette même volonté suprême et toute-puissante de Dieu, qui, au premier jour de la création, a dit à la nature : *Sois*, la soutient encore et peut à son gré modifier ou suspendre ses lois. Elle est toujours la cause véritable et souveraine par qui les forces de la nature ont été produites, dans la diversité de leurs formes, de leurs ordres et de leurs degrés. C'est toujours la raison dernière de leur existence et de leur action. Qui donc oserait dire que la vertu créatrice de Dieu s'est épuisée dans la production des forces naturelles répandues dans la création,

[1] Thom., *l. c.*, qu. VIII, art. 2; *C. gent.*, III, 99.

que sa toute-puissance s'est dépensée entièrement en donnant l'existence à des êtres bornés par le temps et l'espace, comme par l'étendue de leur activité ? Non, la volonté toute-puissante qui a créé et qui entretient les forces de la nature, qui agit en elles et par elles, peut aussi produire des effets d'une autre manière et sans l'intervention des causes secondes. Chaque degré supérieur dans l'échelle des êtres et des forces est, par rapport au degré inférieur, une analogie du miracle, c'est-à-dire une série de nouvelles forces et de nouveaux effets, qui surpassent les forces et les effets du degré inférieur, qui les modifient et les déterminent[1]. La force vitale, par exemple, prévaut sur la loi de la pesanteur, suspend l'action des forces chimiques, les fait servir à une fin supérieure qui est l'entretien de la vie. Que ce corps animé devienne un cadavre, et toutes ces forces reprennent aussitôt leur empire et leur action destructive, dès que la force vitale n'est plus là pour la contenir. Tout être vivant, *la naissance de la vie dans la matière morte*, est un effet d'un ordre supérieur, une force plus haute par rapport aux forces naturelles physico-chimiques, effet, force, qui intervient dans le domaine de la série inférieure, mais qui n'en provient pas[2] ; si, aujourd'hui, nous voyions les pierres du chemin fleurir tout à coup et pousser des feuilles, ou les arbres se promener sur leurs racines comme sur autant de pieds, ne crierions-nous pas au miracle ? Il y a

[1] *Cum projicit aliquis lapidem sursum, hoc est præter ordinem naturæ lapidis.* Thom. Aquin., *Summa theol.*, I, qu. cx, art. 4.

[2] Jean Paul, *Levana*, I, p. 126.

cependant eu un instant où la première plante s'est produite tout à coup au milieu des formes de la nature inorganique. Ce phénomène fut un miracle par rapport aux lois alors existantes. Et lorsque plus tard le premier homme apparut au milieu du monde animal, et fit entendre les sons articulés du langage humain, au milieu de ce sauvage concert de cris inarticulés; lorsque le monde intellectuel commença à penser et à parler, ce fut un fait qu'il était impossible d'expliquer par les règnes antérieurs de la nature; ce fut un miracle, alors même qu'il n'y aurait plus maintenant de miracles. Avec sa vie intelligente et libre, l'homme fut le dernier miracle de la création [1]. Le miracle est donc un phénomène qui apparaît dans la nature, mais qui n'est pas effectué par la nature. La nature tout entière a sa fin dans l'esprit humain, les forces physiques ne sont que les intermédiaires et les véhicules des idées morales; il est donc conforme à la sagesse divine que Dieu se manifeste à l'esprit humain dans la nature [2].

[1] Cf. Deutinger, *Renan und das Wunder*. München, 1864, p. 104.

In agentibus etiam corporalibus hoc videtur, quod motus, qui sunt in istis inferioribus corporibus ex impressione superiori, non sunt violenti, neque contra naturam, quamvis non videantur convenientes motui naturali, quem corpus inferius habet secundum proprietatem suæ formæ. Non enim dicimus, quod fluxus et refluxus maris sit motus violentus, cum sit ex impressione cœlestis corporis, licet naturalis motus aquæ est solum ad unam partem, scilicet, ad medium. Thom. Aquin., *C. gent.*, III, 100. — *Omnes creaturæ corporales ad naturam intellectualem ordinantur quodam modo sicut in finem. Ipsius autem intellectualis naturæ finis est Dei cognitio. Non est ergo mirum, si ad cognitionem de Deo intellectuali creaturæ*

Cet effet qui a lieu en dehors et au-delà des forces de la nature, constitue le miracle, qui peut se présenter à des degrés différents. En effet, ou le miracle ne trouve pas sa cause dans la créature, ou cette cause naturelle reste inerte lorsque le miracle se produit; ou bien enfin, si cette cause agit, ce n'est pas dans la manière ordinaire et régulière, en sorte que l'on peut toujours affirmer que la cause qui a amené cet effet est en dehors du cours naturel des choses.

C'est ainsi que le miracle est surnaturel, mais non contre nature, de même que le mystère est au-dessus de la raison, mais non contraire à la raison. L'athéisme et le panthéisme peuvent seuls nier le miracle, car Dieu a soumis la nature à sa volonté, mais il ne s'est pas subordonné aux lois de la nature; il n'a pas emprisonné sa liberté

præbendam fit aliqua mutatio in natura corporali. Id., I, c., c. 99. Le même auteur indique en ces termes les différents degrés du merveilleux. (*Summa theolog.*, I, CV, art. 8.) *Dicitur aliquid miraculum per comparationem ad facultatem naturæ, quam excedit. Et ideo, secundum quod magis excedit facultatem naturæ, secundum hoc magis miraculum dicitur. Excedit autem aliquid facultatem naturæ tripliciter; uno modo quantum ad substantiam facti, sicut quod corpus humanum glorificetur, quod nullo modo natura facere potest; et ista tenent summum gradum in miraculis. Secundo aliquid excedit facultatem naturæ, non quantum ad id, quod fit, sed quantum ad id, in quo fit, sicut ressuscitatio mortuorum et illuminatio cæcorum; potest enim natura causare vitam, sed non mortuo, et potest præstare visum, sed non cæco; et hæc tenent secundum locum in miraculis. Tertio modo excedit aliquid facultatem naturæ quantum ad modum et ordinem faciendi, sicut cum aliquis subito per virtutem divinam a febre curatur absque curatione et processu consueto naturæ in talibus; et hujusmodi tenent infimum locum in miraculis.* Saint Bonaventure (*Compend. theol. verit*, I, 28) adopte une autre division qui pour le fond se rapporte à celle de saint Thomas. *Quædam sunt supra naturam* (*virginem parere*), *quædam contra naturam* (*cæci illuminatio*), *quædam præter naturam* (*uti esset sanitas recuperata in circumstantiis, in quibus naturalia remedia nulla applicata sint*). Cf. Benedict. XIV. *De beatificat. sanctor*, l. IV, p. I, c. I.

dans les liens d'une prétendue loi naturelle inflexible.

Mais un miracle ne suspend-il pas la loi naturelle? Et si la loi naturelle est une expression, une production de la volonté divine, le miracle qui la suspend n'implique-t-il pas une contradiction de Dieu avec lui-même[1]? — Le miracle suspend les lois de la nature... Quand nous l'accorderions, que s'ensuivrait-il? Quelque chose qui se produit chaque jour dans la nature, savoir que les *forces*, les *lois* et les *ordres* moindres sont vaincus et suspendus par ceux qui leur sont supérieurs. La force attractive de l'aimant, par exemple, suspend la loi de la pesanteur en arrêtant le fer qui, livré à lui-même, tomberait vers la terre. La force végétative suspend dans la plante l'action de la loi chimique; la vie animale agit, en les modifiant, sur les forces végétatives; enfin, l'esprit conscient et libre détermine et modifie toutes ces autres forces. Il dirige et façonne la matière, il dompte les penchants et les désirs d'en bas, qui sont une loi naturelle de la vie animale; il élève son propre corps à la hauteur de ses destinées morales; il imprime et impose enfin partout à la nature en lui et hors de lui son sceau et ses lois. Ce rôle de dominateur, que l'esprit humain exerce sur la nature, n'est qu'une image bien faible et bien incomplète du rapport de l'Esprit divin à l'égard du monde; car l'Esprit divin agit sur la création, son ouvrage, avec une puissance et une liberté sans bornes[2]. Celui-là est libre dans le choix

[1] Objection de Spinosa, *Tract. theol. pol.*, c. VI; et de Straus, *Glaubenslehre*, I, p. 229.

[2] Thom., *C. gent.*, III, c. 99.

« On s'est imaginé que Dieu devait ordonner la pluie et la

du but de ses actions, mais non dans le choix des moyens et des instruments ; celui-ci agit immédiatement sur la nature, parce qu'il est la raison dernière de l'existence et des lois de la nature.

Mais il n'est pas même vrai de dire que le miracle suspende les lois de la nature. Qu'est-ce, en effet, qu'une loi naturelle ? C'est un effet identique produit par une cause identique [1]. La pierre que je lance en l'air retombe avec

sécheresse, la tempête ou le calme, comme un monarque terrestre répand autour de lui les récompenses ou les châtiments, et cette croyance a persisté jusqu'à nos jours ; cependant, à chaque pas que fait la science de la météréologie, elle reconnaît que toutes ses modifications de l'atmosphère n'ont lieu qu'en vertu de lois générales. Ainsi, il est prouvé maintenant que la chaleur ne peut pas s'élever quelque part d'une manière extraordinaire, sans qu'aussitôt elle s'abaisse d'autant dans un autre lieu ; les mêmes variations qui donnent à un lieu de la sécheresse, amènent dans l'autre des pluies abondantes ». — Il faut qu'Œrstedt, lorsqu'il écrivait ces lignes (*L'esprit dans la nature*, I, p. 140), ait eu une distraction, car cinquante ans auparavant J. de Maistre avait répondu à l'objection dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, I, p. 256 : « J'admets », dit-il, « que dans chaque année, il doive tomber dans chaque pays précisément la même quantité d'eau : ce sera la loi invariable ; mais la distribution de cette eau sera, s'il est permis de s'exprimer ainsi, *la partie flexible* de la loi..... Ainsi nous aurons des pluies générales pour le monde, et des pluies d'exception pour ceux qui ont su la demander ». « Certainement », dit Ringseis (*Actes de la treizième réunion générale de l'association catholique de l'Allemagne*, p. 93), il existe un plan invariable pour ce grand univers et pour chaque être particulier. Chaque chose est déterminée d'en haut et d'en bas, intérieurement et extérieurement. Mais, en-deçà de ces limites, chaque être a une certaine latitude d'action..... Soumis à l'action du magnétisme ou de l'électricité, l'or, l'argent, le fer, acquièrent des degrés de chaleur très-divers. Chaque brin d'herbe change à sa manière la forme et la composition du sol dont il se nourrit, etc.

[1] Graham Otto, *Lehrbuch der Chemie* 3. Aufl. Brunschweig, 1857, I, § 2.

une vitesse qui s'accélère progressivement, tant qu'elle est soumise à l'attraction : si mon bras l'arrête au passage, elle ne tombe pas à terre. En conclura-t-on que la loi de la pesanteur est suspendue, supprimée ? Non, assurément; mais une force supérieure, celle de mon bras, lui fait pour un temps opposition. Que cette seconde force se retire, et aussitôt la première, n'étant plus empêchée, recommence à agir. Qu'y a-t-il donc au fond ? quelque chose de bien simple, une force inférieure a cédé à une force supérieure. Ainsi le miracle est un effet de la volonté divine et créatrice. Dieu tire des trésors de sa toute-puissance une force plus haute qui dompte la force naturelle inférieure selon les lois mêmes de la nature [1]. « Comment le miracle serait-il contraire à la nature », dit saint Augustin [2], « puisqu'il a lieu par la volonté de « Dieu, et que la volonté de ce Créateur suprême de l'uni« vers forme l'intime essence de toute chose ».

C'est improprement que l'on soutient que le miracle est contraire à la nature, en ce sens que l'effet eût été différent si une force supérieure ne fût pas intervenue. On peut encore moins affirmer, ainsi que le font Spinosa et Strauss, que le miracle est en contradiction avec le plan universel, puisque le miracle a dû entrer de toute éternité dans le plan de Dieu, en sa qualité d'acte extraordinaire de la divinité, comme l'ont observé Leibniz et saint Thomas [3]. L'homme agit librement sur la nature

[1] Eisenlohr, *Handbuch der Physik*, 8, Aufl. Stuttg., 1860, § 2.

[2] *Confes.*, XXI, 8.

[3] Leibniz, *Théodicée*, III, 209; Thom., *C. Gent.*, III, 98 : *Or-*

avec une force finie; Dieu qui se trouve armé de forces infinies en face de la création qui est son œuvre, serait-il moins libre, pourrait-il ne pas agir constamment sur elle avec une puissance infinie? Or, voilà le miracle; il est donc conforme à la nature de Dieu ainsi qu'à celle de la création. Il n'est point contraire à la nature ni désavoué par elle. *Ce qui est miracle sur la terre est nature dans le ciel*, dit avec raison Jean Paul. Ce mot contient une pensée qui porte plus loin et que nous allons maintenant traiter : il s'agit de la *nécessité morale* du miracle.

La nature a son principe et sa source dans la puissance créatrice de Dieu, qui s'est déployée d'abord et d'une manière très-riche dans la première création. Quant à la révélation, qu'est-ce autre chose qu'une seconde création plus haute, un monde nouveau qui relève et complète le monde inférieur? Il faut donc que la même force créa-

dinem universalem, secundum quem omnia ex divina providentia ordinantur, possumus considerare dupliciter, scilicet quantum ad res, quæ subduntur ordini et quantum ad ordinis rationem, quæ ex principio ordinis dependet. Præter ea, quæ sub ordine divinæ providentiæ cadunt, Deus aliqua facere potest, non enim est ejus virtus ad has vel illas res obligata. Si autem consideremus prædictum ordinem, quantum ad rationem a principio dependentem, sic præter ordinem illum Deus facere non potest. Ordo enim ille procedit ex scientia et voluntate Dei, omnia ordinante in suam bonitatem sicut in finem. Non est autem possibile, quod Deus aliquid faciat, quod non sit ab eo volitum... Impossibile est, quod aliquid velit, quod prius noluerit; nec potest facere aliqua, quæ sub ordine providentiæ ipsius ab æterno non fuerunt. Puis le saint docteur ajoute : « Plusieurs ne s'arrêtant pas à cette distinction entre la Providence considérée dans l'esprit divin, et les effets soumis à cette Providence par une création libre, sont tombés dans diverses erreurs. Quelques-uns ont voulu étendre l'immutabilité de l'ordre divin jusqu'aux effets qui en dépendent. Ils prétendent que tous les êtres sont nécessairement ce qu'ils sont ».

trice se manifeste de nouveau [1], quand le deuxième monde vient à l'existence. Lorsque la divinité se révèle, que ce qui est nature dans le ciel se manifeste sur la terre, ne faut-il pas nécessairement qu'il se montre comme surnaturel, comme miracle, comme manifestation de la gloire de Dieu [2] ? Le miraculeux, avoue Zeller lui-même [3], est donc la conséquence immédiate du théisme, le caractère indispensable de toute révélation; et c'est par ce moyen qu'elle affirme sa nature et sa mission à toutes les époques et devant tous les hommes, quelles que soient leurs conditions et leur culture intellectuelle. Dans l'esprit, la révélation de Dieu est une manifestation de son infinie sagesse; elle doit être dans la nature une manifestation de sa puissance infinie. Le miracle, c'est la grande parole de la révélation, écrite par le doigt de Dieu, d'une manière visible, claire, indéniable, dans le livre de la création, et qui accompagne pour la confirmer la parole invisible écrite dans notre cœur. Il fallait que la parole divine fût démontrée aux hommes par des faits divins, que la sagesse de Dieu se distinguât nettement de celle de l'homme par un déploiement d'œuvres divines, que l'action divine servît de cachet à la vérité de Dieu. La doctrine, toute sublime, profonde, vraie et unique qu'elle est, n'eût pas suffi pour rallier l'huma-

[1] « Car Dieu crée quelque chose de nouveau sur terre ». *Jérém.*, XXXI, 22.

[2] *Jean*, II, 11; XI, 40.

[3] Zeller, *Tubinger Iahrbücher*, I, 2, p. 285. — Zeller réfute ainsi Strauss qui soutient, dans sa *Nouvelle vie de Jésus*, que le vrai théisme doit rejeter le miracle.

nité autour de Jésus-Christ. Car, pour la reconnaître pour ce qu'elle est, il faut un esprit mieux fait, une âme plus droite et plus pure, une méditation plus attentive que ne l'ont généralement les masses. Il fallait nécessairement le miracle [1], pour éveiller violemment, pour forcer l'attention, pour obliger, par son intervention surhumaine dans la vie humaine, les nonchalants et les distraits à voir de près, à examiner sérieusement. Les philosophes cherchent à établir la vérité de leurs doctrines par des raisonnements bien suivis ; « mais la doctrine chrétienne « possède une preuve qui lui est propre, une démons« tration divine bien supérieure à la dialectique des « Grecs [2] ». L'Apôtre [3] la nomme *la preuve de l'esprit et de la force ;* de l'esprit, par les prophéties; de la force, par les faits miraculeux. — Sans forces surnaturelles et sans miracles, jamais les Apôtres n'auraient persuadé ceux à qui ils faisaient entendre des doctrines et des maximes si nouvelles, d'abandonner leurs traditions antiques pour embrasser des nouveautés qui les exposaient encore à

[1] Les différents noms qu'on donne aux miracles dans l'Ecriture sainte indiquent leur signification, suivant l'aspect sous lequel on les considère. Ils sont *ghbourôth*, δυνάμεις, *virtutes*, c'est-à-dire une grande action, un effet de la puissance divine, une manifestation de la gloire de Dieu. Ainsi, *Ps.* CXVII, 16 ; *Marc*, V, 30; VI, 5. Ils excitent l'étonnement et commandent l'attention, *niphlâhôt* ou *môphthim* θαυμάσια, *prodigia*, *portenta*; ainsi *Joel*, III, 3; *Matth.*, XXI, 14; *Act. des Apôt.*, II, 19. Ils indiquent une cause surnaturelle, *hôthôth*, σημεῖα, *signa*. Ainsi se trouvent marqués les trois moments du miracle : ontologique, psychologique et téléologique.

[2] *Contra Cels.*, I, 2.

[3] *I Cor.*, II, 4.

perdre la vie[1]. « Comment », dit Eusèbe[2], « les Apôtres du « Seigneur eux-mêmes auraient-ils ajouté foi à ses paro- « les, si la vérité de son enseignement n'eût été attestée « par ses œuvres divines ? » Si donc quelques théologiens, cédant au courant des idées rationalistes de nos jours, ont diminué l'importance des miracles, parce que, suivant l'idée de Hegel[3], des vérités du domaine historique, des faits contingents, ne peuvent jamais servir de preuves pour établir des vérités de l'ordre moral, cette erreur provient de l'idée fausse qu'ils se font de la religion chrétienne et de la révélation. « Saint Paul », dit

[1] « Les hommes, ayant des têtes si diversement organisées, ne sauraient être affectés tous également des mêmes arguments, surtout en matière de foi. Ce qui paraît évident à l'un ne paraît pas même probable à l'autre ; l'un, par son tour d'esprit, n'est frappé que d'un genre de preuves ; l'autre ne l'est que d'un genre tout différent..... Lors donc que Dieu donne aux hommes une révélation que tous sont obligés de croire, il faut qu'il l'établisse sur des preuves bonnes pour tous, et qui, par conséquent, soient aussi diverses que les manières de voir de ceux qui doivent les adopter. Sur ce raisonnement qui me paraît juste et simple, on a trouvé que Dieu avait donné à la mission de ses envoyés divers caractères qui rendaient cette mission reconnaissable à tous les hommes, petits et grands, sages et sots, savants et ignorants ». Rousseau, *Lettre IIIe de la Montagne.*

Cf. Thom. Aquin., *C. Gent.*, III, 99. *Hoc enim ipsum ad suæ virtutis manifestationem facit interdum. Nullo enim modo melius manifestari potest. Nec debet hæc ratio frivola reputari, quod Deus aliquid facit in naturam ad hoc, ut se mentibus hominum manifestet.*

[2] *Demonstr. évang.*, III, c. 6. — Voyez Origène (*Contr. Celsum*, I, 2). Les apôtres n'auraient pu faire croire à leurs paroles s'ils n'avaient pas opéré de miracles.

[3] T. VI, p. 348.

Mœhler[1], « qui envisageait tout, non-seulement au point « de vue spirituel, mais aussi ecclésiastique, liait si intime« ment sa foi avec la certitude de la résurrection du Sei« gneur, qu'il n'hésitait pas à dire : *Si le Seigneur n'est pas « ressuscité, notre foi tombe à néant.* Comment pourrait-il « en être autrement, puisque la religion chrétienne, en sa « qualité d'idée et d'histoire divine et positive, forme un « tout indivisible ? Si nos idéalistes et nos spiritualistes « dédaignent les miracles comme fondement de leur foi, « c'est que leur foi est une foi à eux et non la foi en « Jésus-Christ ».

Oui, Dieu devait confirmer sa révélation par des signes et des miracles, pour qu'elle devînt une loi nouvelle pour les Juifs et les Gentils. Car le monde exigeait des miracles pour croire. « Quel miracle faites-vous, afin que nous le « voyions et que nous croyions en vous? » demande l'israélite. « Nos pères ont mangé la manne dans le dé« sert, selon ce qui est écrit[2] ». Lorsque Paul et Barnabé guérirent le boiteux de Lystre, le peuple entier accourut en foule et il appelait Barnabé, Jupiter, et Paul, Mercure[3] ; on voulait même leur apporter des offrandes, tant chez les païens était enracinée la conviction que les miracles sont la manifestation de la divinité sur la terre.

Comme conséquence et pour prix du miracle, Dieu

[1] *Symbolique*, p. 318, 2e édit. Toutes ces objections, mille fois répétées, et depuis des siècles contre les miracles, ont été dernièrement reproduites par les *Essays and Reviews*.

[2] *Jean*, VI, 30.

[3] *Act.*, XIV, 10, 11.

exige de l'esprit humain qu'il croie à la parole de sa sagesse éternelle ; parce que, dans tous les temps et à tous les degrés de civilisation, l'homme a vu dans le miracle la preuve certaine de la présence de Dieu, parce qu'il suffit d'être homme pour apercevoir dans le miracle la confirmation irréfragable de la doctrine divine ; parce que, enfin, chacun à la vue de ces signes visibles et éclatants, qui parlent, quoique muets, si éloquemment, s'écrie plein d'étonnement et d'admiration : *Le doigt de Dieu est ici* [1].

L'humanité veut être conduite avec autorité et non par des subtilités philosophiques. L'autorité est la forme nécessaire de l'enseignement qu'il faut au genre humain. Mais si l'on veut trouver une autorité [2] pour tout le genre humain, il faut chercher plus haut que la terre. De plus, une autorité surhumaine sera nécessairement armée d'un pouvoir surhumain, devant lequel tous s'inclineront bon gré mal gré.

Cette autorité supérieure et indiscutable nous apparaît dans les miracles ; aussi disait-on de Jésus-Christ : Il n'enseigne point comme les docteurs de la loi, mais comme un homme *qui a la puissance* [3] ! Qui pouvait lui

[1] *Exod.*, VIII, 19; *Jean*, IX, 32. « Si cet homme ne venait pas de Dieu, comment pourrait-il opérer de semblables miracles ? »

[2] Sans doute, Mahomet avait trouvé des adeptes, bien qu'il déclare ne pas posséder le don des miracles (*Koran*, 13. Sure) ; mais pour faire pencher la balance, il jeta l'épée dans le plateau. Jésus, lui, n'avait que la croix.

[3] *Marc*, I, 22.

donner cette puissance qui transformait sa parole en un ordre, et sa doctrine en une loi pour l'univers? C'était le miracle. *Personne ne peut accomplir ces prodiges si Dieu n'est pas avec lui*[1] ! Oui, c'était le miracle qui donnait à sa voix l'autorité divine et affirmait sa souveraineté devant l'univers. Toute objection se taisait devant sa parole, parce que devant ses actions toute puissance humaine n'était que faiblesse[2].

[1] *Jean*, III, 2. — C'est en voyant les miracles que Nicodème reconnaît la divinité de la doctrine. « Maître, nous savons que vous venez de Dieu, car nul ne peut opérer les miracles que vous faites si Dieu n'est pas avec lui ».

[2] « Si je n'étais point venu, et que je ne leur eusse point parlé, ils n'auraient point de péché; mais maintenant, ils n'ont point d'excuse de leur péché ». (*Jean*, XV, 22.) « Les œuvres que le Père m'a donné de faire, ces œuvres que je fais, rendent témoignage de moi, que c'est le Père qui m'a envoyé ». (*Jean*, V, 36.) « Quand vous ne voudriez pas me croire, croyez à mes œuvres, afin que vous connaissiez et que vous croyiez que le Père est en moi, et moi dans le Père ». (*Jean*, X, 38; XI, 42.)

« Par ce miracle il fit éclater sa gloire, et ses disciples crurent en lui ». (*Jean*, II, 11.) *Miraculum*, dit Gerson (*De distinct. veror. miracul.*) *si pia utilitate aut necessitate careat eo facto suspectum est, sicut fuisset Christum volare per aera, ut sunt magorum sacrilega præstigia.* Les miracles ne sont pas des tours de force accomplis pour satisfaire la curiosité ni les appétits sensuels; ils ont toujours un but éminemment moral. Mais, lorsque ce but ne peut être atteint, c'est-à-dire lorsqu'il n'y a ni bonne foi ni disposition à croire comme chez les Pharisiens qui attribuaient au démon les miracles de Jésus, ceux-ci n'ont aucune raison d'être. C'est pourquoi le Christ refuse d'opérer des miracles, uniquement pour contenter les sens. (*Matth.*, XII, 22; XIII, 58.) Le rationalisme qui voudrait enlever aux miracles du Christ leur valeur en cherchant à en donner des explications naturelles, ou qui les nie dans l'hypothèse du mythe, est en contradiction avec lui-même en ce sens qu'il admet dans leur intégrité les paroles du Christ, et qu'il rejette ses actions, tandis que Jésus confirme toujours ses paroles par ses œuvres.

Nous avons cherché à démontrer, par les considérations précédentes, la possibilité du miracle; mais une nouvelle objection se présente : comment constater avec certitude un miracle? A quel signe, à quels caractères reconnaîtra-t-on qu'un fait a lieu en dehors des lois naturelles?

Le miracle, en tant que fait extérieur, est aussi perceptible pour les sens que n'importe quel fait naturel [1]. Dès lors, pourquoi ne pourrait-on pas le constater par la voie de l'histoire, suivant les mêmes règles de critique, par les mêmes sources de certitude que tout autre fait?

Le côté extraordinaire de l'événement n'ôte rien à la confiance que méritent par eux-mêmes des témoins; il oblige simplement à une enquête plus scrupuleuse et plus sévère [2]. Mais, rejeter un témoignage en lui-même irréprochable conduirait nécessairement à la négation de toute l'histoire, anéantirait l'ordre moral, base de la certitude humaine. Reste à déterminer le caractère surnaturel du miracle. Pour juger s'il y a intervention divine et être en droit d'affirmer que la cause qui produit tel fait que nous voyons, est surnaturelle, il n'est nullement nécessaire de connaître toutes les lois de la nature;

[1] Par exemple, la guérison subite d'un aveugle-né, connu de toute une population. (*Jean*, IX, 1.

[2] Les objections de Spinosa, Hume (*Recherches sur l'entendement humain*), et Strauss (*Glaubensl*, p. 243), contre la confiance à accorder aux témoins, reposent toutes sur le refus absolu de croire à la possibilité d'un miracle; en conséquence, ils aiment mieux admettre le mensonge ou l'erreur de la part du monde entier, plutôt que de croire à la possibilité d'un fait miraculeux : en un mot, ils sacrifient l'ordre moral à l'ordre physique.

autrement dit, il n'est pas besoin de posséder la science universelle. Il est des faits dont le caractère nous oblige nécessairement à remonter à une cause surnaturelle pour les expliquer, des faits tels que l'impossibilité d'admettre qu'une force purement naturelle en soit la cause, n'est pas un seul instant douteuse : une résurrection par exemple [1]. Nous connaissons avec certitude le mode d'action de beaucoup de forces naturelles; or,

[1] Nous savons pertinemment que la pourriture du cadavre est en opposition avec la vie. « Qu'on nous cite », disent nos adversaires, « un seul miracle accompli dans des circonstances qui aient permis de l'observer et de le constater, et nous le croirons. Qu'on nous amène un mort et que, dans la salle de dissection on le ressuscite sous les yeux des médecins. Voyez Ausonio Franchi (*Il Razionalismo del popole*, II, ed. Losanna, 1861, p. 122). Renan (*Vie de Jésus*), fait une semblable demande. La commission d'examen qu'exigent Franchi et Renan s'est souvent assemblée pour constater que la science était impuissante à rappeler un mort à la vie; mais certes, elle regarderait comme au-dessous d'elle de s'assembler pour constater le fait du décès. Chaque homme, en pleine possession de ses facultés, suffit à cet effet. Du reste, saint Jean (IX, 1), nous rapporte qu'une commission, telle que la veulent Renan et Franchi, s'est assemblée pour constater la guérison de l'aveugle-né. Daumer dit à ce sujet (*Christenthum und sein Uhrbeher*, 1864, X) : « Un professeur de philosophie et de chimie peut faire devant son auditoire une foule d'expériences intéressantes et les renouveler à volonté; mais le miracle est d'une trop haute origine pour descendre au rang d'un amusement. La commission d'examen demandée par Renan ne serait qu'une réunion de pédants infatués d'une vaine science. Si l'on nous rapportait que le Christ ait eu l'intention d'étonner le monde entier par ses miracles et de faire le plus de fracas possible, s'il s'était écrié : Venez, sceptiques, menteurs, vous tous, mes ennemis, accourez en foule, je suis prêt à accomplir sous vos yeux et dans les circonstances par vous imposées, tel miracle qu'il vous plaira de me demander; je n'hésite pas à le dire, si je lisais ces choses, je serais convaincu que Jésus est un imposteur et un faux prophète ». M. Renan considère le miracle comme Hérode, qui espérait, ainsi que sa cour, voir un miracle (*Luc*, XXIII, 8), mais le Seigneur se tut.

nous les voyons supprimées dans ce merveilleux événement, ou mieux nous les voyons vaincues et modifiées, puisqu'elles ne suffisent point à expliquer les faits. Pour être certain que les phénomènes de la vie animale ne sont pas l'effet d'un pur mécanisme, aurions-nous besoin de connaître encore d'autres forces naturelles et d'autres lois que celles du mécanisme? — Mais, disent quelques-uns, quoique l'on ne puisse expliquer les phénomènes de la vie animale comme de purs effets de la matière et du mouvement mécanique, il se pourrait cependant que la vie animale ne fût que le simple produit de la matière. Cette misérable objection pourrait-elle un instant nous faire douter de l'existence des forces supérieures qui se manifestent dans l'animal? Peut-on distinguer exactement la ligne qui, dans l'arc-en-ciel, sépare une couleur de l'autre? Peut-on préciser le moment où le jour cesse et où la nuit commence? Je n'en distingue pas moins le bleu du vert, le jour de la nuit.

Si donc nous ne pouvons indiquer exactement la limite où le naturel finit et où le surnaturel commence, nous pouvons néanmoins acquérir une connaissance assez exacte des propriétés de l'un et de l'autre pour distinguer leurs effets. Pour savoir que, dans un cas donné, on a transgressé une certaine loi, il n'est nullement nécessaire de connaître le recueil entier des lois. De plus, bien que nous n'ayons pas une connaissance adéquate de toutes les forces de la nature et des lois qui les régissent, nous en possédons néanmoins une certaine connaissance en ce sens que sur elles repose l'ordre moral et que leur détermination est la base de toute vie morale et sociale.

Car, de même que l'homme, en tant qu'individu, ne pourrait pas remplir ses devoirs intellectuels et moraux s'il ignorait les lois qui sont la base de sa vie physique, sans qu'il lui faille cependant connaître toutes les lois de la physiologie, ainsi l'humanité se trouverait impuissante à atteindre son but sans la connaissance des lois qui sont la condition de son existence.

Il est difficile de préciser jusqu'où va la puissance de l'imagination sur le corps; mais nous pouvons affirmer hardiment qu'elle ne peut en aucun cas rendre la vue à l'aveugle, ni l'ouïe au sourd. Nous ignorons à quel degré de perfection l'industrie pourra amener les moyens de se mouvoir sur la terre, sur l'onde ou dans les airs; cependant nous savons pertinemment que personne ne peut marcher sur les eaux, apaiser d'un mot la tempête, entrer dans un appartement les portes fermées, s'élever au ciel. Nous ne savons pas combien de temps quelqu'un peut rester dans une mort apparente; mais nous sommes assurés que le mort ne revient pas à la vie par des moyens naturels. Si nous n'étions pas certains de ces faits, tout droit, toute propriété, toute famille seraient impossibles. Quelqu'un qui aurait le secret de ces prétendues forces naturelles supérieures, serait le maître du sort de tous les autres hommes. « La « loi souveraine de toute connaissance, de toute pensée, « la base même de notre vie, le gage de notre certitude « et de la confiance que nous accordons à nos sens, tout « cela repose uniquement sur la détermination précise « de la nature des choses », dit Feuerbach [1]; et en par-

[1] *Uber das Wunder.* Il part de cette absurde hypothèse que

lant ainsi, au lieu de battre en brèche le miracle, comme c'était son intention, il a établi qu'il est possible de le reconnaître et de le constater.

Et puis d'ailleurs, accepter ces faits extraordinaires tels qu'ils se sont passés, les reconnaître pour historiques, mais les attribuer à une connaissance exceptionnelle des forces secrètes de la nature, c'est supposer un miracle non moins grand que ceux qu'il s'agit d'expliquer. Il restera toujours à dire comment une science si singulière, si unique en son genre, s'est rencontrée une fois dans le monde pour n'y plus reparaître.

Quant à la prophétie considérée comme forme et critérium de la révélation divine, il sera facile d'en montrer toute l'importance en peu de mots. La prophétie est l'annonce certaine et précise d'un fait à venir, qui n'est ni ne peut être naturellement connu dans le présent. La prophétie est une prédiction et non une *divination;* la divination des païens ne sert qu'à satisfaire une vaine curiosité, est toujours au service des passions humaines, tandis que la prophétie se relie intimement aux vérités et aux faits fondamentaux de la religion, comme moyen de dévoiler l'avenir du royaume de Dieu sur la terre, principalement aux grandes époques de crise et à l'approche d'une nouvelle ère. La prophétie exprime la parole révélée qui éclaircit les faits revélés ; elle va de pair avec le miracle et communique l'intelligence des faits surnaturels.

« La coïncidence des faits avec la prophétie », dit Rous-

le miracle détruirait *la distinction essentielle* des choses, et la réduirait à n'être qu'une simple apparence.

seau [1], « peut être un jeu du hasard ». Il est facile de répondre à cette objection en montrant que les prophéties ne sont pas, non plus que les miracles, des faits isolés, mais qu'elles forment un tout organique, parfaitement lié et qui se développe dans l'histoire, se rapportant à un ensemble d'actions libres, c'est-à-dire à l'histoire de la rédemption future. Que la prophétie ne puisse venir que de l'Esprit divin, dont le regard embrasse tout ce qui existe [2], tout le domaine de la vérité, sans pouvoir être borné par le temps, forme de toutes les choses créées, c'est ce qui est évident et qui n'a pas besoin de démonstration. Aussi tous les peuples ont considéré la prophétie comme une communication de l'Esprit divin [3] et la révélation s'y réfère comme à une marque infaillible de l'intervention de Dieu [4]. On a essayé d'opposer à la prophétie les oracles païens de l'antiquité, les

[1] *Emile.*

[2] *Sunt enim omnia, sed tempore absunt.* Cicér., *De Divin.*, I, 56.

[3] *Siquidem ista sic reciprocantur, ut si divinatio sit, et dii sint, et si dii sint , sit et divinatio.* Cicér., *De Divinat.*, I. 5. Cf. Xenoph., *Memor.*, I, 1; Ovid., *Fast.*, I, 456; Ammian. Marcell., XXI, 1.

[4] « Je vous dis ceci dès maintenant, avant que la chose arrive, afin que lorsqu'elle arrivera, vous me reconnaissiez pour ce que je suis ». *Jean*, XIII, 19; XIV, 29. — Selon saint Justin, *Apolog.*, I, 30, la prophétie est la plus sûre preuve de la révélation divine. Dieu prédit l'avenir d'Israël (*Exod.*, III, 12), et l'accomplissement de cette prédiction doit être pour Moïse la marque de sa mission divine. Les prophètes, pour que le peuple les croie, lui montrent l'accomplissement de ce qu'ils ont déjà prédit. (*I Reg.*, II, 34; *Isaï.*, VII, 11; XXXVIII, 7.) Le Christ renvoie aux prophéties de l'Ancien Testament et aux siennes propres. (*Jean*, XVI, 1; V, 39; *Matth.*, XXVI, 24.)

devins déjà cités dans les Prophètes [1], les pratiques actuelles du chamanisme asiatique [2], et en dernier lieu enfin les phénomènes du somnambulisme ; mais ce parallèle ne peut être admis, car, indépendamment des nombreuses fraudes et des erreurs que l'expérience a parfaitement dévoilées dans ce ténébreux sujet [3], le somnambulisme, loin d'être un ennoblissement de l'esprit, n'en est pas même une faculté normale ; c'est plutôt une affliction maladive, qui ôte à l'esprit la possession et jusqu'à la conscience de lui-même ; tandis que la prophétie nous montre l'intelligence en pleine possession d'elle-même et grandissant sous l'inspiration divine.

Quelque grande part qu'il convienne de faire à la supercherie des prêtres païens dans la divination et les oracles de l'antiquité, comme aux illusions que l'on se fait à soi-même dans le somnambulisme moderne, nous sommes cependant bien éloigné de vouloir, sur ces matières, tout expliquer par ce moyen. Les hommes qui connaissent le mieux l'antiquité s'accordent à reconnaître qu'il y avait bien quelque réalité au fond de ses pratiques divinatoires [4] ; et les Pères de l'Église, ainsi que l'apôtre saint Paul [5], y voyaient une intervention des

[1] *Isaï.*, VIII, 19 ; XIX, 3.

[2] *Morgenblalt Iahrg.* 1829, n° 294.

[3] Cf. Carrière, *Critique de l'anthropologie de Fichté. Ausburger Allmgm. Zeitung*, année 1856, p. 5579.

[4] Comparez Ottfried Müller, *Dorier*, II, 340. — K. F. Hermann, *Gottesdienstliche Altherthümer der Griechen*, p. 195.

[5] « Or, il arriva que nous allions au lieu ordinaire de la

puissances infernales. Les oracles, et notamment les oracles rendus en dormant, et le rhéteur Aristide [1] indique assez clairement leur rapport avec le somnambulisme, les oracles, disons-nous, la divination et le chamanisme se produisent à la condition que l'homme retombe dans le courant universel de la vie de nature, de la vie instinctive, telle qu'elle se montre dans le règne animal par le pressentiment et le présage. Tout cela n'est qu'un état anormal et maladif qui se rapporte toujours, non à un avenir éloigné, mais seulement aux besoins présents, aux actualités les plus pressantes de la nature, sans parler du langage si souvent vague, indécis et même faux dans lequel il s'exprime le plus souvent [2]. Aussi, tout ce que l'on raconte des visions des somnambules, toutes les fois qu'il s'agit de communications sur le monde des esprits, se réduit soit à un simple jeu de l'imagination, soit à des réminiscences bibliques et religieuses. Platon voyait très-juste dans cette question, lorsqu'il mettait l'intelligence

prière; nous rencontrâmes une servante qui, ayant un esprit de python, apportait un grand gain à ses maîtres en devinant. Elle se mit à nous suivre, Paul et nous, en criant : Ces hommes sont des serviteurs du Dieu très-haut, qui vous annoncent la voie du salut. Elle fit la même chose durant plusieurs jours. Mais Paul ayant peine à la souffrir, se retourna vers elle, et dit à l'esprit : Je te commande au nom de Jésus-Christ de sortir de cette fille, et il sortit à l'heure même ». (*Actes des Apôtres*, XVI, 16-18.) Lactance (*Institut. div.*, IV, 27; *De mortib. persecutor.*, X) parle plusieurs fois du trouble que ressentaient les sacrifices et les oracles païens lorsque des chrétiens se signaient de la croix.

[1] I, p. 63.

[2] « Le somnambulisme », dit Lacordaire, « n'a jamais pu même servir d'auxiliaire à la police secrète ».

philosophique, opération de l'esprit, fort au-dessus de la divination, dont il plaçait le siége dans le foie, soupçonnant le rapport de la divination naturelle avec le système ganglionnaire [1]. « Quánd on s'est pénétré », dit Carus [2], « de la pensée que nous sommes liés et formons un « même tout avec l'univers entier, avec notre système « solaire, avec notre terre et surtout avec la nature qui « nous environne, que notre essence est constamment « traversée et influencée, quoique à notre insu, par les « irradiations vitales de toutes ces sphères, on s'étonne « beaucoup moins de certaines perceptions mystérieuses « de nos nerfs, de certains pressentiments extraordi-« naires. Puisque notre sensibilité s'accroît parfois, soit à « cause de l'irritabilité accidentellement plus forte des « nerfs, soit en raison de la force relativement plus « grande des impressions, jusqu'à être affectée de ce qui « se passe en certaines régions de notre être, dont nous « n'avons pas ordinairement conscience, pourquoi cette « même sensibilité ne serait-elle pas susceptible aussi de « s'étendre dans ses rapports avec le monde extérieur de « manière à saisir parfois des influences qui ordinaire-« ment lui échappent? Les changements de température, « un orage qui menace, des froids vifs, tous ces mouve-« ments de la pression atmosphérique, de l'électricité, du « magnétisme, agissent matériellement sur les sains « comme sur les malades, sur ceux qui ont la sensibilité « obtuse, comme sur ceux qui l'ont très-vive, et cepen-

[1] *Timée*, p. 71.

[2] *Physis*, 1851, p. 341.

« dant ils passent inaperçus chez les uns et sont ressentis « des autres. Là, et là seulement, se trouve tracée la voie « qui mènera à comprendre la raison de ces perceptions « surprenantes et difficiles à expliquer. On arrivera ainsi « à voir que, par exemple, un songe, une vision magné- « tique qui nous offre dans le présent l'image d'un évé- « nement nécessairement mêlé à la trame de notre vie « mais non encore accompli, peut s'expliquer tout aussi « naturellement que le pressentiment qu'un corps ma- « ladif et irritable a présentement de certaines variations « de températures qui ne s'accompliront, il est vrai, que « plus tard, mais qui sont déjà en préparation. Il en sera « de même des autres phénomènes de la clairvoyance. « Nous admettons comme un fait constant l'instinct des « bêtes, parce qu'il n'est pas possible de le contester ; « mais le pressentiment, chez l'homme, est-il moins in- « compréhensible que l'instinct ? Ils vont tous les deux de « pair et parallèlement l'un à l'autre. L'instinct des ani- « maux est la perception immédiate de ce qui regarde « leur conservation, et le pressentiment est le senti- « ment immédiat de changements qui se préparent ». — « Il est très-certain », dit Gœthe, « que dans certains cas « les fibres sensibles de notre âme peuvent atteindre au- « delà de nos limites corporelles, qu'elles jouissent par- « fois du pressentiment ou même de la vue réelle de notre « prochain avenir. Nous sommes dans un milieu dont « nous ignorons les mouvements et les influences sur « nous, ainsi que les relations avec notre âme. Nous « avons tous en nous quelque chose des forces électri- « ques et magnétiques. Il m'est arrivé souvent, lors- « que j'étais en compagnie d'un ami et que j'avais l'es-

« prit vivement occupé d'une pensée, de voir cet ami « me parler le premier de ce que j'avais dans l'esprit. « Une âme peut aussi agir sur une autre par sa présence « muette ».

Il est certain que toute la Grèce eut, jusqu'après la guerre du Péloponèse, un grand respect pour l'oracle de Delphes ; que des hommes tels que Sophocle, Socrate et Platon le tenaient en très-haute considération; Platon[1] même le loue formellement d'avoir rendu de grands services à la Grèce dans ses affaires tant privées que publiques; ne peut-on pas se demander si de simples pressentiments de lucidité et de clairvoyance auraient pu valoir à l'oracle cette réputation et ces respects ? Mais il faut remarquer avec Ottfried Muller[2], que dans les temps très-anciens, les organes d'Apollon annonçaient, non ce qui se ferait, mais ce qui devait se faire; non l'avenir, mais le devoir : la participation à la science divine, la guérison de la blessure que le péché a faite à l'intelli-

[1] *Phœd.*, p. 244.

[2] *Les Doriens*, I, 341, 2e édit. « La mission véritable des oracles se trouve exprimée avec justesse par le mot θεμιστεύειν; ils n'avaient pas été institués pour satisfaire le désir curieux de savoir l'avenir, mais pour publier les volontés, les prescriptions divines. Schœmann, *zu Aeschyl. Eumen.*, p. 75. « Comme les Grecs n'avaient point de livres sacrés » dit Dœllinger, « ni de sacerdoce enseignant avec autorité, l'oracle de Delphes leur tenait lieu d'un haut tribunal religieux dont les décisions étaient estimées infaillibles comme émanant de la divinité ». C'était donc une croyance familière aux Grecs que toute science supérieure vient de la divinité. « Les héros d'Homère n'auraient pas hésité à reconnaître que toute leur science leur venait des dieux, et que le commerce de la divinité avec l'humanité était un fait historique ». Nægelsbach, *Théologie homérique*, IV, 3.

gence humaine, tel fut le but suprême et véritable que les oracles se proposèrent avant tout[1]. Mais, de bonne heure la forme extérieure des oracles ne fut plus qu'un insignifiant jeu d'esprit; la raison politique toute seule les inspira. Aussi, dans les derniers temps de leur existence, les oracles relèvent-ils entièrement des causes purement naturelles qui produisent le somnambulisme. Cicéron[2] expliquait la déchéance de l'oracle de Delphes, par la raison que la vertu inspiratrice de la terre s'était éteinte. Exhalées violemment et non prononcées sagement, les réponses de la pythie étaient recueillies par le prêtre qui les interprétait d'abord. L'obscurité[3], l'ambiguité des oracles dont le sens ne pouvait être éclairci que par l'événement, était déjà quelque chose qui était devenu proverbial[4] dans l'antiquité. Une connaissance même superficielle de la divination antique, de la nature des oracles, de l'usage auquel ils servaient[5], du peu de

[1] Cf. Stiefelhagen, *Théologie des Heidenthums*. Regensburg, 1858, p. 133.

[2] *De Divinatione*, I, 19.

[3] Lucien (*Dialog. Jun. et Laton.*) : « Apollon se donne pour tout savoir, mais il trompe ceux qui le consultent, par ses réponses obscures et ambiguës ». Cf. Tertull., *Apolog.*, c. 22. *Ambiguitates temperant in eventus.*

[4] Dœllinger, *Heidenthum und Judenthum*, p. 190. Tholuck, *Die propheten und ihre Weissagungen*, Gotha, 1861, p. 6. On connaît l'opinion de Cicéron (*De Divinat.*, l. II, 56), *interpretem egere interprete, et sortem ipsam ad sortem esse referendam.*

[5] Minucius Félix (*Octav.*, c. 26) rappelle aux païens de son temps la plainte de Démosthènes, disant que la pythie philippisait. (Cicér., *De Divin.*, II, 57.)

cas que les prêtres eux-mêmes en faisaient, suffira donc pour montrer l'intervalle immense qui les sépare des prophéties de l'Ancien et du Nouveau Testament. Précisons la différence en quelques mots.

Les prophètes ne sont pas esclaves de l'esprit qui s'empare d'eux ; ils conservent la conscience d'eux-mêmes, ils ne perdent point leur personnalité et leur liberté ; au contraire, leurs qualités et leurs facultés personnelles les plus intimes se déploient principalement sous l'inspiration du souffle divin. Ils deviennent les champions et les hérauts de Dieu et les martyrs de sa cause. La divination trouve sa raison d'être dans certains états qui affectent à la fois le corps et l'âme ; elle prend naissance dans les régions inférieures de l'organisme, dans le système ganglionnaire; elle vient d'en bas, tandis que la prophétie descend d'en haut, a ses racines dans la vie intellectuelle et morale. C'étaient des femmes qui remplissaient de préférence les rôles de prêtresses et de devineresses à Delphes, à Dodone et à Didyme. Le chœur des saints prophètes au contraire se compose presque exclusivement d'hommes. Des vapeurs qui s'élevaient de la terre entr'ouverte[1] et qui donnaient le vertige aux troupeaux qui venaient paître en cet endroit, voilà ce qui attira l'attention sur l'oracle de Delphes. La Pythie recevait ces émanations enivrantes, mâchait le laurier narcotique, et buvait à la source de Castalie. A Hysie, à Claros, les de-

[1] Plutarque parle des sources et des exhalaisons enivrantes. *Mor.*, p. 432 : Μαντικὸν ῥεῦμα καὶ πνεῦμα. — Grégoire de Nysse, II, p. 81 : Ὕδωρ τι μαντικὸν παραφορᾶς καὶ μανίας τοῖς γευσαμένοις ἐνεργαζόμενον καὶ πνεῦμα κάτωθεν διὰ τινος στομίου διεξερχόμενον.

vins buvaient des eaux enivrantes ; à Argos, le sang du sacrifice. La production extérieure de l'oracle avait pour caractère l'irritation nerveuse, c'est aussi le caractère du somnambulisme, soit qu'il provienne de certaines affections maladives des nerfs et sans moyens artificiels, soit qu'on le provoque artificiellement à l'aide de la jusquiame, de la belladone et autres narcotiques.

La préparation des prophètes de Dieu, au contraire, consiste dans le jeûne, Moïse par exemple, et dans la continence, dans les réunions religieuses, dans la méditation et le recueillement. La divination est une espèce d'ivresse, l'âme du *voyant* n'est plus libre. Le propre du devin consiste en ce qu'il est hors de lui-même, qu'il subit une violence, qu'il est agité comme un insensé. Il en est tout autrement du prophète, il conserve tout son sang-froid, tout son bon sens, la pleine possession de lui-même et la claire intelligence de ce qu'il dit[1]. « Les devins », dit Platon[2], « parlent beaucoup, mais sans savoir ce qu'ils « disent ». La sphère dans laquelle se meut la divination est celle du monde des sens dans ses rapports avec l'individu, celle des intérêts finis. Le prophète ne connaît que le royaume de Dieu et considère tout au point de vue de la vie éternelle. Lorsque l'apôtre saint Paul et les saints Pères attribuent les effets de la divination à l'esprit

[1] Chrysost., *Hom.* XXIX, *et ep.* I *ad Corinth.* Cf. Thom. Aqu., *Summa theolog.*, II, II, qu. CLXXIX, art. 4. *Cum aliquis cognoscit se moveri a Spiritu sancto ad aliquid æstimandum vel significandum verbo vel facto, hoc proprie ad prophetiam pertinet.*

[2] *Apolog. Socrat.*, p. 22.

du mal[1], ils énoncent une vérité profonde. En effet, ce déchaînement et cette excitation malsaine des plus basses facultés de l'âme, cette provocation de la vie sensitive et ce refoulement de toutes les hautes facultés intellectuelles, du sens intime, de la conscience et de la liberté, tout cela a pour effet de livrer l'âme sans défense aux puissances, au prince des puissances de ce monde. Une grossière ivresse des sens, un vertige furieux ne peuvent pas être les caractères d'un esprit bon et saint, parlant aux hommes[2].

Il reste donc vrai que le miracle et la prophétie sont les formes que prend la révélation divine pour se présenter aux hommes. Le prophète est l'organe inspiré de la révélation ; prédire l'avenir du royaume de Dieu, telle

[1] *I Cor.*, x, 14. — Tertull., *Apolog.*, xxii seq. — Lactant., *De mortibus persecut.*, x. — Cyprian., *De idolor. vanit.*, xiii. — Origen., *C. Cels.*, vii, 4. Athanas., *De Incarnat. Verbi*, p. 64, 85, 100. — Euseb., *Demonstrat. evang.*, iii, 6. — Cyrill. Hierosol., *Catech. mystag.*, i. — Augustin, *De Civitat. Dei*, xxii, 5. L'oracle d'Apollon à Daphné, près Antioche, se tut, parce que le corps du martyr Babylas se trouvait dans le voisinage ; Julien fit immédiatement enlever le cercueil. Socrat., *Hist. eccles.*, iii, 18. Sozomen., *Hist. eccles.*, v, 19.

[2] Comparez la description de Virgile :

...Subito non vultus, non color unus,
Non comptæ mansere comæ, sed pectus anhelum,
Et rabie fera corda tument.

Ænéide, vi, 46.

Cf. Haneberg, *Geschichte der bibl. Offenbarung*, page 240. — Lucain décrit en ces termes la Pythie de Delphes :

...Bacchatur demens aliena per antrum
Colla ferens, vittasque Dei, Phœbeaque serta
Erectis discussa comis, per inania templi
Ancipiti cervice rotat, spargitque vaganti
Obstantes tripodas, magnoque exæstuat igne,
Iratum te, Phœbe, ferens.

Voyez Bossuet, *Sermons, premier dimanche de Carême.*

est sa mission non pas exclusive mais principale. La prophétie est l'expression d'une sagesse surnaturelle, et le miracle, la manifestation d'une puissance également surnaturelle : ils forment l'un et l'autre les signes caractéristiques et les moments de la révélation. La révélation est-elle nécessaire, le miracle et la prophétie le sont aussi.

Nier ceux-ci, c'est nier celle-là, et élever une barrière infranchissable entre le Créateur et sa créature. C'est perdre en même temps la foi et l'espérance ; c'est tarir les sources qui donnent à l'homme l'immortalité, c'est fermer le ciel et river la vie à la chaîne insupportable de la fatalité.

Que Dieu fasse un miracle devant mes yeux, ou bien qu'il me prédise un événement et je croirai ! Tel est le langage de bien des gens. Pourquoi Dieu ne consent-il pas à cette demande, afin de convertir ainsi des milliers d'incrédules à sa foi ?

Un tel propos contient à la fois une ineptie, une impiété et un mensonge. Une ineptie ; car, le miracle et la prophétie sont des faits extraordinaires, des actes insolites de la puissance et de la sagesse divine ; or, ils cesseraient d'avoir ce caractère s'ils se produisaient en tout temps et en tout lieu à la prière et selon le désir du premier venu [1].

[1] « Le gouvernement du monde entier », dit saint Augustin (*Tr.* XXIV, I *in Joan.*), « est un plus grand miracle que la nourriture donnée à cinq mille personnes avec cinq pains; et cependant, les hommes admirent plus le second miracle que le premier, non pas qu'il lui soit supérieur, mais parce qu'il est plus rare. C'est pourquoi Dieu se réserve d'opérer des miracles en temps opportun afin d'éveiller l'attention des hommes par la rareté d'un fait plutôt que par la grandeur de l'action ».

Ce ne seraient plus des miracles. La prophétie, elle aussi, doit être rare, autrement elle bouleverserait l'histoire, ôterait à l'homme le libre arbitre et le mérite. « Si Dieu « se découvrait continuellement aux hommes », dit Pascal [1], « il n'y aurait point de mérite à le croire; et s'il « ne se découvrait jamais, il y aurait peu de foi ». Une impiété ; car il donne à chaque homme le droit d'imposer à Dieu les conditions auxquelles il veut vendre sa foi. Que serait-ce qu'un Dieu que l'homme ferait descendre au rang de bateleur et de comédien, et que la cupidité, la curiosité et la sensualité [2], toutes les passions feraient servir à leurs caprices et à leurs excès ? Si tu es Dieu, disait le tentateur à Jésus, précipite-toi en bas, dis que ces pierres deviennent du pain, descends de la croix. Un mensonge ; parce que l'homme qui manque de bonne volonté, qui est opposé à la foi par les sentiments de son cœur, ne serait pas amené à la foi même par un miracle qui s'opérerait sous ses yeux. « Si j'avais vu un miracle », disent quelques-uns, « je me convertirais. Ils ne parleraient pas

[1] Pascal, *Pens.*, II, art. 16.

[2] On trouve dans un ouvrage déjà cité (J. Gagnier, *La vie de Mahomet*, t. I, ch. XIX), une semblable idée de Dieu et du miracle. Halib, le fils de Malec, chef influent parmi les Arabes, promit à Mahomet de croire en lui comme au prophète de Dieu, à condition qu'il opérerait sous ses yeux des miracles, ou plutôt une série de miracles tous plus fantastiques les uns que les autres. D'un bond, la lune descendit sur la Kaaba, en fit sept fois le tour et se prosterna devant Mahomet après ce pieux pèlerinage, puis elle se sépara en deux parties, dont l'une se dirigea vers l'Orient, et l'autre vers l'Occident, et, après que ses deux moitiés se furent réunies, la lune offrit ses services au prophète. C'est ainsi que M Renan se figure le miracle ; une comédie qu'on peut renouveler à volonté pour satisfaire la curiosité de sa fameuse commission.

« ainsi s'ils savaient ce que c'est que conversion[1] ». Ils trouveraient mille excuses, ils diraient qu'ils n'ont vu qu'imparfaitement, qu'ils ont été le jouet d'illusions, et allégueraient une foule de raisons évasives. « Si je devais « voir une résurrection », dit Rousseau, « quelque frap-« pant que pût me paraître un pareil spectacle, je ne « voudrais pour rien au monde en être témoin ; car, que « sais-je ce qu'il en pourrait arriver ? Au lieu de me ren-« dre crédule, j'aurais grand peur qu'il ne me rendît que « fou ».

Tout cela n'est que la confirmation de ce mot si profond : « Ils ont Moïse et les prophètes ; s'ils ne les croient « pas, ils ne croiraient pas non plus si un de leurs morts « venait à ressusciter[2] ». — « Si les contemporains du « Seigneur », dit Lessing[3], « ont eu pour affermir leur foi « la réalité même de son apparition, nous sommes large-« ment compensés de cette privation par des preuves que « les témoins de son existence ne pouvaient avoir. Ils « n'avaient devant les yeux que la base de l'édifice sur « laquelle, pleins de confiance en l'avenir, ils vinrent cha-« cun déposer leur pierre ; tandis qu'il nous est donné de « voir cet immense édifice dans la plénitude de son achè-« vement ».

Déjà saint Augustin[4] avait fait cette observation : « Le

[1] Pascal, *Pens.*, II, art. 6.

[2] *Luc*, XVI, 31.

[3] *Ges. Werke*, V, p. 164.

[4] *Serm.* CXVI. Cf. *Serm.* CCXLII : *Similes illis sumus et nos. Quomodo illi illum videbant, et de corpore credebant, sic nos corpus vi-*

« Christ », dit ce saint docteur, s'est manifesté tout entier « aux Apôtres et à nous ; mais, ni aux Apôtres ni à nous, il « n'a été donné de le voir tout entier. Ils le virent, lui, « la tête (de l'Eglise), et crurent au corps (l'Eglise) ; et nous, « nous voyons le corps et nous croyons à la tête. La fon- « dation et la durée de l'Eglise au milieu des orages de « tous les siècles, est le plus grand des miracles se perpé- « tuant à la face de l'univers, l'accomplissement enfin de « toute prophétie ». « C'est un miracle toujours subsistant « qui confirme la vérité de tous les autres, de sorte qu'au « lieu de s'étonner de ce que Dieu nous propose à croire « tant de choses si dignes de lui, il faut s'étonner au con- « traire de ce que, ayant établi la foi sur une autorité si « ferme et si manifeste, il reste encore dans ce monde des « aveugles et des incrédules ».

« Qu'attendons-nous donc », continue Bossuet[1], « à nous « soumettre ? Attendons-nous que Dieu fasse toujours de « nouveaux miracles ; qu'il les rende inutiles en les con- « tinuant ; qu'il y accoutume nos yeux comme ils le sont « au cours du soleil et à toutes les autres merveilles de la « nature ?..... Ce qui s'est passé nous assure de l'ave- « nir : tant d'anciennes prédictions si visiblement « accomplies nous font voir qu'il n'y a rien qui ne « s'accomplisse ; et que l'Eglise, contre qui l'enfer,

demus, de capite credamus. Invicem nos adjuvant visa nostra. Adjuvit eos visus Christus, ut futuram Ecclesiam crederent ; adjuvat nos visa Ecclesia, ut Christum resurrexisse credamus..... Habemus gratiam dispensationis nostræ : ad credendum certissimis documentis tempora nobis sunt in una fide distributa.

[1] Bossuet, *Hist. univ.*, II.

« selon la promesse du Fils de Dieu, ne peut jamais « prévaloir, sera toujours subsistante jusqu'à la con- « sommation des siècles, puisque Jésus-Christ, véri- « table en tout, n'a point donné d'autres bornes à sa « durée ».

CHAPITRE XIV.

CRÉDIBILITÉ DE L'HISTOIRE ÉVANGÉLIQUE.

La révélation et l'histoire. — Le christianisme est le pivot de l'histoire universelle. — Influence du christianisme au point de vue intellectuel, moral et social. — Elle ne peut avoir pour cause que la réalité historique de Jésus-Christ. — Les faits évangéliques rapportés par les historiens latins, grecs et hébreux — Tacite, Suétone, Pline, Josèphe et le Talmud. — L'authenticité des évangiles prouvée par leur caractère officiel, leur suscription, l'usage qu'on en faisait dans le culte public, et enfin par le témoignage des saints Pères et de l'Eglise, et par le sang des martyrs. — L'authenticité et la crédibilité des évangiles prouvées par des raisons intrinsèques. — Objectivité de leur composition et son unité. — Nouveauté et sublimité de la figure de Jésus. — L'histoire évangélique dans sa concordance avec la chronologie, l'archéologie et la géographie. — Hypothèse du mythe. — Ses fausses prémisses. — Définition et caractères du mythe. — Ils n'ont rien de commun avec l'Evangile. — Le mythe est préhistorique, local et national. — Apparentes contradictions dans les évangiles. Elles confirment l'authenticité des évangiles et leur crédibilité. — Les apocryphes.

Si la révélation, et principalement Celui qui est la plénitude et la consommation de la révélation, Jésus-Christ, a paru dans le monde, il n'a pu passer inaperçu; l'humanité doit parler de lui, de sa doctrine, de ses œuvres, de ses abaissements et de son exaltation. Interrogeons donc sur Jésus-Christ, la conscience de l'humanité, l'histoire. La subtilité des sophistes peut se jouer de la vérité et opposer à chaque raison une raison contraire. Mais le mensonge rencontre un adversaire invincible, un juge incorruptible, l'histoire. L'histoire domine l'homme.

les illusions et les artifices de l'homme ne peuvent rien sur elle, pas plus que sur les lois de la nature. Car l'histoire, aussi bien que la nature, est l'œuvre de Dieu ; il l'a érigée comme une digue puissante destinée à protéger la vérité contre les furieux assauts de la passion et du mensonge.

Puis donc que l'histoire est la puissance au tribunal de laquelle tout comparaît, devant laquelle tout s'incline, qui prononce en dernier ressort et sans appel sur toutes les hauteurs et profondeurs de la vie, qui arrache à l'hypocrite son masque et dissipe l'erreur ; puisque l'histoire du monde est le jugement du monde, il faut donc aussi que le christianisme en appelle à l'histoire. La personne et la vie de Jésus-Christ, le christianisme, en un mot, est-il réellement de l'histoire, ou bien simplement une fable ingénieuse, un mythe sublime ? Porte-t-il la confirmation ou le cachet historique dans la conscience du monde ; est-il écrit dans la mémoire du genre humain en caractères ineffaçables, comme ces inscriptions gravées sur le marbre qu'aucun pouvoir au monde ne saurait plus anéantir ? — Oui, il en est ainsi. La personne et la vie de Jésus-Christ sont de l'histoire, de l'histoire vraie et réelle, et ses doctrines sont également de l'histoire. Oui, le christianisme c'est de l'histoire, les doctrines chrétiennes elles-mêmes sont impliquées dans le tissu historique comme partie essentielle ; mais le christianisme est encore plus que cela ; c'est le pivot sur lequel tout roule, c'est la raison souveraine qui explique tout, c'est la clef qui ouvre tous les secrets de l'histoire. Sans le christianisme, l'histoire du monde est un livre clos et scellé de sept sceaux.

Afin de mettre dans tout son jour le caractère historique de la vie et des actes de Jésus, nous considérerons premièrement le témoignage que lui rendent l'histoire universelle et l'état du monde ; nous examinerons en second lieu le témoignage des historiens non chrétiens ; enfin nous traiterons de la crédibilité des récits évangéliques et nous montrerons la nullité de toutes les objections qu'on a élevées contre leur vérité dans les temps anciens et modernes.

Quel est le témoignage de l'histoire en faveur de Jésus-Christ ? Voyons d'abord tout sans nous occuper des saintes Ecritures ; supposons qu'elles n'existent pas. La vie et les actions de Jésus n'en conservent pas moins une certitude égale à celle des faits historiques les plus constants. Lorsque, de la superficie du globe, le naturaliste pénètre dans les entrailles de la terre, il découvre partout des traces d'une gigantesque catastrophe, qui a changé l'état du globe et lui a donné sa forme et sa figure actuelles. De même, lorsque partant du présent, l'historien remonte dans les profondeurs du passé et de l'histoire du monde, il aperçoit aussi à chaque pas des vestiges d'une révolution fondamentale qui a donné au monde son organisation actuelle. Et cet événement grandiose, qui a ébranlé et transformé le monde, et que tout historien rencontre dès le premier pas qu'il fait dans l'histoire de l'humanité, c'est l'avénement de Jésus-Christ, c'est le christianisme. « La fondation de l'Eglise catholique est « le complément d'une préparation plusieurs fois millé« naire ; c'est en même temps le point de départ d'un « nouvel ordre de choses. Le monde avant Jésus-Christ et « le monde après Jésus-Christ, telle est la division rigou-

« reuse de l'histoire du monde [1]. L'état actuel du monde « est une fleur, un fruit dont la racine est en Jésus-« Christ; un grand fleuve arrose et féconde l'humanité, « et sa source est Jésus-Christ. Avec lui ont été apportés « au monde les germes d'une civilisation destinée à « embrasser l'univers en tous sens, et qui est encore en « voie de développement et de croissance; c'est une mine « inépuisable d'idées créatrices, une plénitude de forma-« tions nouvelles dans l'Etat, dans l'Eglise, dans la « science, dans la morale [2] ».

Jetons un coup d'œil sur le monde; nous verrons se dérouler successivement sous nos yeux de puissants empires : l'Assyrie, Babylone, la Macédoine et enfin l'empire romain. Mais à peine sont-ils arrivés à leur apogée, que déjà, minés dans leurs fondements, ils s'écroulent bientôt avec fracas. Quel spectacle différent nous offre le monde nouveau : un empire paraît, qui embrasse la terre de l'Orient à l'Occident, du Nord au Midi. Il ne s'est pas élevé sur les cadavres des vaincus; il n'est point cimenté par le sang des nations, et pourtant il existe depuis dix-huit cents ans! Jamais unité ne fut plus complète, jamais puissance plus forte. Quel est le fondateur

[1] Dœllinger, *Cristenthum und Kirche. Vorw.* : Si l'on croit l'histoire évangélique, on doit aussi ajouter foi à l'ancienne alliance; l'accomplissement des prophéties prouve leur vérité; Jésus témoigne pour Moïse.

[2] *Id., loco citato.* — En admettant un principe toujours fixe et immuable, on peut parler de la perfectibilité du christianisme; mais il y a loin de là à ce perfectionnement du christianisme que rêvent les rationalistes anciens et modernes. Le christianisme est la religion absolue. (*Heb.*, I, 1; *Matth.*, XXVIII, 20; *Jean*, I, 14.)

de cet empire? Est-ce un homme? Mais ce qui est humain est périssable. Non, c'est un Dieu, c'est Jésus-Christ.

Si nous regardons le vieux monde, nous voyons des sages, des philosophes. Ils rassemblent autour d'eux des disciples qui portent le nom du maître ou celui de son école; ils se nomment Pythagoriciens, Platoniciens, Péripatéticiens, Stoïciens. Mais un demi-siècle ne s'est pas encore écoulé et déjà l'école se dissout et tombe en poussière; le disciple secoue le joug du maître, il devient maître à son tour; ce n'est plus *ipse dixit*, c'est *dico ego*. — Nous tournons nos regards vers le monde nouveau: nouveau et tout autre spectacle. Voici une communauté qui s'étend sur toute la terre; aucune contrainte ne lui impose l'unité, et cependant ses membres sont étroitement resserrés par le lien d'une parfaite unité, qui est celle de l'esprit et de la foi qu'ils confessent tous d'une même bouche, d'une même langue, d'un même cœur[1], le nègre comme le Caucasien, le Malais comme l'Indien, le savant comme l'ignorant, l'enfant aussi bien que le vieillard[2]. Qui l'a fondée, cette communauté qui ne connaît qu'un seul chef à qui elle obéit, dans laquelle réside

[1] Déjà Tertullien (*Apolog.*, XXXVII) et S. Irénée (*Cont. Hæres.*, I, 10) avaient appelé l'attention sur l'unité de croyance, chose inouïe jusqu'à ce jour.

[2] Le christianisme, le premier, renversa les barrières qui séparaient les grecs des barbares, les juifs des païens, la race blanche de la race de couleur. Cette grande idée humanitaire, que tous les hommes sont frères, se chercherait vainement dans Platon et Aristote. (Max, Müller, *La Science du langage*, Leipzig, 1863, p. 106.)

une seule pensée, que tous partagent, une seule loi qui sert de règle à tous? La doctrine d'un homme n'est jamais une doctrine universelle et complète; donc ce fondateur est plus qu'un homme, c'est Jésus-Christ.

Nous nous tournons vers le vieux monde, et nous entendons le gémissement de l'esclave que l'on opprime, que l'on écrase; et nous voyons la figure de la femme déshonorée, flétrie; et le râle de mort des enfants que leurs mères tuent, que leurs pères exposent; nous voyons aussi le souverain élevé sur le trône de la divinité, et les autres hommes prosternés devant lui, le front dans la poussière. — Révoltés à cette vue, nous nous tournons vers le monde moderne. — Ici, plus d'esclaves. L'esclave, qui met le pied sur une terre européenne, est libre par le fait même. Un seul homme ne dispose plus à son gré de millions de ses semblables; le pied de fer du despotisme n'écrase plus des masses de créatures humaines; le dernier des sujets est d'une dignité égale à celle du roi. La femme se montre dans sa triple gloire de vierge, d'épouse et de mère, elle qui auparavant était l'esclave de l'homme et la bête de somme de la maison. Qui a opéré cette immense transformation dans les mœurs, dans les jugements, dans les relations du monde? Qui a été assez puissant pour renouveler la face de la terre et pour arracher de tous les cœurs tant de préjugés séculaires? Serait-ce quelque sage de l'antiquité? « Mais », dit Voltaire, « le plus grand philosophe de l'antiquité n'a jamais « changé les mœurs de ses voisins, de ceux qui habitaient « la même rue que lui ». Il fallait pour cela plus qu'un philosophe, il fallait Jésus-Christ.

Tournons encore une fois nos regards vers le monde

antique. Que voyons-nous? Des héros, défenseurs de leur patrie et de leur peuple, qui les a entourés de sa reconnaissance durant leur vie ; mais ils sont morts, et leur souvenir, mort avec eux, s'est éteint dans les cœurs. — Le monde nouveau nous offre un spectacle bien différent: là est un Roi des cœurs, *un Epoux des âmes*, d'une infinité d'âmes. Là sont des vierges qui se sont fiancées à lui et qui ont renoncé pour lui à tout autre amour ; là sont des jeunes gens qui ont consacré leur vie à son service et dit adieu à tout attachement terrestre. Il y en a des myriades qui ont répandu leur sang pour lui, qui ont désiré de pouvoir mourir pour lui, qui ont tressailli de joie sous les coups du bourreau ; son amour a changé la flamme des bûchers en rosée rafraîchissante. Tout autre amour meurt et s'efface dans les cœurs, l'amour de Jésus demeure impérissable depuis les jours de l'enfance jusqu'à l'heure de la mort. Jésus est mort depuis longtemps, et l'amour dont il est l'objet ne meurt point ; il y a des siècles qu'il a disparu de la terre, et il continue de vivre dans les cœurs. Et l'amour qu'il provoque donne naissance à une vie en lui et pour lui, vie d'une vertu si haute et si sublime, qu'aucun philosophe de l'antiquité n'avait rien imaginé de semblable, plus sainte et plus pure que tout ce qu'avait rêvé l'ancien monde. L'amour que nous lui portons produit en nous l'amour de nos frères, parce que c'est lui-même que nous voyons en eux, amour si merveilleux que les païens qui en étaient témoins, s'écriaient : *Voyez comme ils s'aiment* [1] *!* Cet

[1] Tertull., *Apol.*, c. XXXIX.

amour a couvert le monde de monuments de sa miséricorde, auxquels la philanthropie ancienne et moderne n'a rien à opposer, dit un témoin peu suspect[1]. L'homme se révolte, quand on veut le contraindre à aimer ; qui donc a fait ce miracle de commander un amour immortel, universel, et de l'obtenir de tant de millions d'hommes? Nul autre ne l'a pu que Jésus-Christ.

Il est donc vrai, l'histoire nous pousse avec une nécessité inéluctable à Jésus-Christ, auteur d'une nouvelle foi, d'un nouvel amour, d'une vie nouvelle, d'un monde nouveau. Que l'on ôte Jésus-Christ et la puissance surhumaine de son avénement et de son œuvre en ce monde, et il reste une lacune immense dans l'histoire de l'humanité, ou plutôt l'histoire n'est plus qu'une énigme indéchiffrable. L'existence de ce monde visible nous reporte nécessairement à Dieu, son Créateur ; de même, la seule existence de l'Eglise chrétienne, monde nouveau plein de vérité et de bénédiction, nouvelle création sortie si miraculeusement des ruines de l'ancien monde païen, plein de mensonges et de misères, nous oblige rigoureusement à remonter à Jésus-Christ. C'est lui qui l'a créée, cette Eglise, car elle est quelque chose de trop surhumain pour être l'œuvre de l'homme.

Résumons ces premières considérations. Le fait historique du christianisme veut être expliqué. L'explication ne se trouve que dans la réalité historique de la figure du Christ, telle que nous la dépeignent les évangiles et les premiers Pères de l'Eglise. Les faits surnaturels évangé-

[1] Gutzkow.

liques ôtés, il est impossible de comprendre comment le christianisme, privé alors de toute force extérieure et de tout éclat, a pris place dans le monde. Supposez un instant que ces faits miraculeux, la résurrection, par exemple, n'aient pas eu lieu, et expliquez ensuite le changement soudain qui s'opère dans les disciples, la conversion de saint Paul, leur foi inébranlable en leur Maître, la fondation de l'Eglise et son rapide développement. En admettant au contraire la résurrection comme le couronnement et la preuve authentique de la vie de l'Homme-Dieu, l'intention, la possibilité et le caractère historique des autres miracles s'ensuivent d'eux-mêmes[1]. Impossible d'admettre un effet sans cause, ni un christianisme sans Christ. Un effet miraculeux et surnaturel veut une cause miraculeuse et surnaturelle : cette cause ne peut être que la vie miraculeuse et divine de Jésus-Christ.

Voilà le témoignage que l'histoire universelle rend à

[1] Strauss (*Vie de Jésus*) sentait bien la force de cet argument; aussi cherche-t-il à y échapper. Voici, selon lui, ce qui a donné naissance au mythe de la résurrection du Seigneur: c'est, d'une part, la croyance à sa dignité de Messie et l'interprétation de quelques passages de l'Ancien Testament qui prédisaient au Messie une vie éternelle; et, de l'autre, la disparition fortuite de son cadavre du tombeau. (T. II, § 137.) Et c'est de là que serait résultée la foi en sa résurrection, foi pour laquelle les disciples donnèrent leur vie et qui heurtait en tout leurs idées primitives d'un Messie puissant sur terre! Et les païens se seraient laissés complaisamment tromper par des mensonges! le peuple Juif tout entier, ennemi acharné des chrétiens, aurait gardé le silence au récit trompeur de miracles que nul n'aurait vus! — Ce qui me déplaît en Strauss, dit A. de Humboldt, c'est la légèreté avec laquelle il traite l'histoire naturelle... Si Humboldt eût été théologien, qu'aurait-il dit des productions du même Strauss sur la critique biblique et l'exégèse?

Jésus-Christ. Mais il en est un autre plus explicite et plus formel. Ce qui s'était passé dans la Palestine, à Jérusalem et sur la montagne du Calvaire, les historiens profanes les plus illustres et les plus universellement répandus, l'ont consigné dans leurs écrits immortels, afin que ce grand événement devînt visible pour tous les yeux, demeurât ineffaçable pour tous les temps. Dieu a fait connaître au monde l'histoire de son Fils en trois langues, en latin, en grec, en hébreu, les trois principales langues de l'ancien monde, qui figurent déjà dans l'inscription de la croix.

C'est d'abord le plus grand historien de Rome, Tacite, dont Dieu conduit la plume. Tacite a écrit dans ses immortelles annales l'histoire de Jésus-Christ, toute son histoire en quelques mots. Il n'y a que trois lignes, mais écrites dans un style en quelque sorte lapidaire, selon l'exactitude d'une pièce officielle, avec désignation du nom, du lieu, de l'année. Voilà donc une pièce publique qui témoigne de Jésus-Christ dans la capitale du monde. Tacite est un évangéliste. Que dit-il donc?

Néron avait probablement mis lui-même le feu à la ville de Rome, afin de se donner, du haut des tours de son palais, le spectacle d'un incendie, image de l'embrasement et de la ruine de Troie. Ceci se passait en l'an 64, 34 ans environ après la mort de Jésus-Christ. Citons l'historien : « Le cri public accusait Néron d'avoir « ordonné l'incendie. Pour apaiser ces rumeurs, il offrit « d'autres coupables et fit souffrir les tortures les plus « raffinées à des malheureux détestés pour leurs abomi« nations, et qu'on appelait vulgairement chrétiens. Ce « nom leur vient de Christ, qui, sous Tibère, fut livré au

« supplice par le procurateur Pontius-Pilatus. Réprimée « un instant, cette exécrable superstition se débordait de « nouveau, non-seulement dans la Judée, où elle avait « sa source, mais jusque dans Rome même... On com- « mença par saisir ceux qui s'avouaient chrétiens, et « ensuite, sur leurs révélations, on arrêta une multitude « immense de personnes, qui furent moins convaincues « d'avoir incendié Rome que de haïr le genre humain[1] ».

Ne croirait-on pas entendre ces paroles du Symbole des Apôtres : *Qui a souffert sous Ponce-Pilate ?* Trente ans après sa mort, le nombre des disciples du Christ est si considérable, que l'historien romain, bien qu'habitué à l'immense population de la capitale du monde, dit, en parlant d'eux, « une foule innombrable ». La nouvelle doctrine, semblable à un torrent impétueux, envahit tout, renversant sur son passage les digues que la persécution cherche en vain à lui opposer ; ses adeptes ont des coutumes et des mœurs si différentes de celles des Romains dégénérés, qu'ils excitent une curiosité et une haine générales. La

[1] Tacit. *Annal.*, XV, 38, 44 : *Ergo abolendo rumori Nero subdidit reos, et quæsitissimis pœnis affecit, quos per flagitia invisos vulgus christianos appellabat. Auctor nominis hujus Christus, qui Tiberio imperante per procuratorem Pontium Pilatum supplicio affectus erat. Repressa in præsens exitiabilis superstitio, rursus erumpebat, non modo per Judæam, originem hujus mali sed per Urbem etiam... Igitur primo correpti, qui fatebantur, deinde indicio eorum multitudo ingens haud perinde in crimine incendii, quam odio generis humani convicti sunt.* Cf. Ruinart, *act. Sincer. MM. Præfat. general.* II, 26, qui oppose déjà ce passage à Dodwell, *De paucit. MM.* Telle était la rage de la persécution que les païens eux-mêmes en étaient émus de pitié. Les combats de gladiateurs avaient habitué les Romains au spectacle du sang versé. Cf. Suéton. *Cæsar*, c. XXXIX. *Dio*, LV, 8 ; LXI, 9. Suétone (*Claud.*, c. XXI, Cf. Tacit., *Annal.*, XII, 56), parle de 19,000 condamnés à mort qui s'égorgèrent dans une naumachie sur le lac Fucin.

date de l'année qui vit fonder le christianisme, la nature et la substance de la nouvelle doctrine, son développement miraculeux, voilà en peu de mots ce que contiennent les évangiles ; eh bien ! ces renseignements, Tacite vient de nous les donner.

Suétone[1], qui vivait à la même époque, confirme le récit de Tacite. Il rapporte qu'une grande agitation eut lieu parmi les Juifs à cause du Christ, et que l'empereur Claude les chassa de Rome pour ce motif ; le fait se passait vingt ans après la mort de Jésus-Christ. Dans un autre passage, il dit que les chrétiens ont été persécutés sous Néron, à cause de leurs atroces superstitions[2]. Cependant le Christ, ce fondateur d'une religion nouvelle, quel était-il ? Venait-il ouvrir une école de philosophie, comme Socrate, ou commenter les saintes Ecritures, comme Hillel ? Que croyaient de lui ses sectateurs ? Un passage de Pline va nous l'apprendre.

Soixante-dix ans après Jésus-Christ, le gouverneur de la Bithynie rend compte à l'empereur Trajan de son enquête sur les chrétiens[3] : « Cette superstition », écrit-il, « s'est répandue partout. Point de villes, de bourgs, et « même de villages qui n'en soient infectés. Les temples « de nos dieux sont déserts, et depuis longtemps déjà on « ne leur offre plus de sacrifices... Je fis saisir quelques

[1] Suétone, *Vita Claud.*, c. XXV : *Judæos, impulsore Christo* (*Chresto*), *assidue tumultuantes Romæ expulit.*

[2] *Vita Ner.*, c. XVI : *Christiani genus hominum superstitionis novæ et maleficæ.*

[3] Plin. Sec., *Epp.*, l. XCVII.

« servantes, qui sont appelées diaconesses, et les fis « mettre à la torture ; mais je ne trouvai rien qu'une « superstition ridicule et exagérée; ils s'assemblent avant « le jour pour chanter des louanges en l'honneur du « Christ [1], qu'ils regardent comme leur Dieu ». Pline lui-même constate la pureté de leurs mœurs; il attribue à la folie et à un inflexible entêtement un genre de vie si différent de celui des Romains.

Tacite, Suétone, Pline! quel témoignage étonnant par son identité de la part de ces trois hommes! La lumière de la vérité se brise, pour ainsi dire, et dévie chez eux dans le nuage du préjugé national et religieux; et néanmoins, avec quel éclat elle rayonne encore! Vingt ans après sa mort, un juif crucifié a remué le monde [2], fait

[1] *Quod essent soliti stato die ante lucem convenire carmenque Christo, quasi Deo, dicere secum invicem... seque sacramento non in scelus aliquod obstringere, sed ne furta, ne latrocinia, ne adulteria committerent, ne fidem fallerent, ne depositum appellati abnegarent. Quo magis necessarium credidi ex duabus ancillis, quæ ministræ dicebantur, quid esset veri et per tormenta quærere. Sed nihil aliud inveni, quam superstitionem pravam, immodicam. Ideo, dilata cognitione, ad consulendum te cucurri. Visa est mihi res digna consultatione propter periclitantium numerum. Multi enim omnis ætatis, omnis ordinis, utriusque sexus etiam vocantur in periculum et vocabuntur. Neque enim civitates tantum, sed vicos etiam atque agros superstitionis istius contagio pervagata est... Prope jam desolata templa, sacra solemnia diu intermissa... Venire victimas, quarum adhuc rarissimus emptor inveniebatur.*

Sur la muraille d'une des cellules d'esclaves récemment déterrées dans la *Vigna Nussiner*, on voit une grossière image représentant un crucifié à tête d'âne, devant lequel un homme est prosterné; au-dessous on lit l'inscription suivante : Ἀλεξάμενος σέβεται Θεόν. Cf. Bœcker, *das Spottcrucifix zu Rom.* Breslau, 1866 ; Garucci, *Deux monuments des premiers siècles de l'Eglise,* Rom., 1862. Tertull. (*Apolog.*, c. XVI,) parle aussi de cette hideuse parodie du culte chrétien.

[2] Cf. *Rom.*, I, 8. « Votre foi est prêchée dans tout l'univers ». *Rom.*, X, 18.

déserter les temples des faux dieux, créé un monde moral tout nouveau par la foi en lui, et tout cela malgré les plus cruelles persécutions. Mais pourquoi, dira-t-on, les historiens que vous venez de citer n'ont-ils pas donné plus de détails sur le Christ? S'ils avaient voulu pénétrer plus avant dans son histoire, ils eussent été conduits à prendre une connaissance exacte du christianisme; et alors, la puissance de la vérité les entraînant comme saint Paul, leur témoignage aurait cessé d'être le témoignage de païens: « Nous ne sommes pas chrétiens de naissance », disait Tertullien, « nous le devenons ». Chaque chrétien, d'abord païen, comme les martyrs et comme les confesseurs des premiers siècles, prouve la force de la vérité chrétienne pour laquelle il renonçait à tout et versait son sang.

Passons maintenant de l'Occident à l'Orient. Trois ans après le Christ naquit Flavius Josèphe. Juif de naissance et de religion, il était grec par sa langue, sa culture et ses idées. Il a écrit l'histoire du peuple juif. Il y parle de Jean-Baptiste[1], de sa prédication et de sa mort violente; il fait mention de l'Apôtre saint Jacques, qu'il appelle frère, c'est-à-dire cousin de Jésus [2] *qui est nommé le Christ.* D'avance nous devons nous attendre à ce que Josèphe ne passera pas sous silence la vie et les actions de Jésus.

« En ce temps-là [3] vivait Jésus, homme sage, si l'on

[1] *Antiq. Jud.*, XVIII, 5, 2.

[2] L. c., XX; IX, 1.

[3] *Antiq. Jud.*, XVIII, 3; 3: Γίνεται δὲ κατὰ τοῦτον τὸν χρόνον Ἰησοῦς,

« peut l'appeler un homme, car il opéra des actions « extraordinaires, et il était le maître de ceux qui aimaient « à entendre la vérité. Il y avait beaucoup de disciples « qui le suivaient, parmi les Juifs comme parmi les Grecs ; « cet homme extraordinaire était le Christ (Messie) [1]. « Après que Pilate l'eut fait crucifier sur l'accusation des « principaux de notre peuple, ses disciples n'en conti- « nuèrent pas moins à l'aimer comme auparavant. Il leur

σοφὸς ἀνήρ, εἴγε ἄνδρα αὐτὸν λέγειν χρή. Ἦν γὰρ παραδόξων ἄργων ποιητής, διδάσκαλος ανθρώπων τῶν σὺν ἡδονῇ τἀληθῆ δεχομένων. Καὶ πολλοὺς μὲν τῶν Ἰουδαίων, πολλοὺς δὲ καὶ ἀπὸ τοῦ Ἑλληνικοῦ ἐπεγάγετο. Ὁ Χριστὸς οὗτος ἦν. Καὶ αὐτὸν ἐνδείξει τῶν πρώτων ἀνδρῶν παρ' ἡμῖν σταυρῷ ἐπιτετιμηκότος Πιλάτου οὐκ ἐξεπαύσαντο οἱ τὸ πρῶτον ἀγαπήσαντες. Ἐφάνη γαρ αὐτοῖς τρίτην ἔχων ἡμέραν πάλιν ζῶν, των θείων προφητῶν ταῦτα τε καὶ ἄλλα μυρία θαυμάσια περὶ αὐτοῦ εἰρηκότων. Εἰσέτι τε νῦν των Χριστιανῶν ἀπὸ τοῦδε ὠνομασμένων οὐκ ἐπέλιπε τὸ φῦλον.

On a récemment cherché, mais sans aucune donnée positive, à contester l'authenticité de ce témoignage, ou du moins à le représenter comme une interpolation. Mais Eusèbe rapporte ce passage (*H. E.*, I, 11). Sozomène (*H. E.*, I, 1), Isidore de Péluse (*IV Epist.*, 225), Rufin (*H. E.*, III, 1), le citent également. Josèphe devait parler du Christ, puisqu'il fait mention de toutes les sectes et chefs de parti qui surgirent en Judée depuis Auguste jusqu'à la destruction de la Ville sainte. Pour que ce passage fût interpolé, il faudrait admettre que tous les exemplaires de ses œuvres se trouvaient entre les mains des chrétiens, et que pas un seul n'était en la possession d'un juif ou d'un grec; ce qui est impossible. Mais, dira-t-on, comment pouvait-il s'exprimer ainsi sur le compte du Christ sans le connaître ? Josèphe, cet historien *grécisant* et porté à l'éclectisme, répète simplement ce que l'histoire rapporte sur le compte du Christ, et ce qu'en pensent ses disciples. C'est donc avec raison que saint Jérôme traduit (*De scriptor. eccles.*, c. XIII): *Credebatur esse Christus*. Justin et Tertullien ne citent point son témoignage, parce qu'il était détesté de ses concitoyens pour avoir écrit la guerre de Judée dans un intérêt tout romain. Rien ne prouve que Photius n'ait pas connu ce passage. Cf. Langen *in der Tubing. Theol., Quartalschrift*, 1865, 1er cahier.

[1] Il était connu des païens sous ce non. — Voyez Tacite, Pline, Suétone.

« apparut vivant trois jours après sa mort. Les prophètes « de Dieu avaient prédit ce miracle, ainsi que plusieurs « autres qui se réalisèrent également. Le peuple des chré- « tiens existe encore aujourd'hui ; il est ainsi appelé du « nom de son chef ».

Mais ces témoignages ne suffisaient pas encore à la Providence : il fallait celui du peuple juif tout entier, consigné dans ces livres sacrés avec tous les détails sur la vie et la mort de Jésus-Christ. Les saints Evangiles font dire aux pharisiens, en parlant du Christ : « Il chasse les « démons par le prince des démons [1] ».

Quel aveu remarquable! Ils ne pouvaient nier ses prodiges, ils avaient lieu en présence de tout le peuple ; mais ils expliquaient comme le fait du démon ce qui était l'œuvre de la toute-puissance, de la sagesse et de l'amour de Dieu. Le Talmud, ce livre remarquable qui contient les traditions et les doctrines les plus anciennes du peuple juif, confirme le récit de l'Evangile. On lit dans le traité Sanhédrin [2] : « La veille de Pâques Jésus fut sup- « plicié pour s'être livré à la magie et à des sortiléges, et « pour avoir excité le peuple d'Israël à embrasser une « religion étrangère. Comme il fut impossible de trouver « une excuse à sa conduite, on le crucifia la veille de « Pâques ». Suivant le Talmud encore, « Jésus avait « appris la magie en Egypte [3], il s'était fait une incision

[1] *Matth.*, XII, 24.

[2] *Sanh., fol.* 43.

[3] *Sanh.*, fol. 107. « Le rabbin Josué revint d'Egypte à Jerusalem avec son élève Jésus... c'est ainsi que Jésus devint un magicien, le séducteur et le corrupteur des Israélites ».

« pour y cacher les sortiléges à l'aide desquels il perver-
« tissait le peuple et faisait des prodiges qu'il s'attribuait
« comme s'ils fussent émanés de sa propre puissance [1] ».

Les Evangiles ont donc dit la vérité, puisque le peuple juif a consigné les mêmes faits dans des archives contemporaines du Christ, qui demeureront de siècle en siècle [2], afin de rester un monument de louanges pour le Sauveur dans la bouche de ses ennemis.

Romains, Grecs et Juifs [3] témoignent de lui, et l'histoire

[1] *Tract. Schabbat. fol.* 104. Celse (Origène, *c. Cels.*, I, 28), rapporte aussi ce bruit qu'il avait recueilli chez les Juifs.

[2] « *Les Apôtres sont venus durant la nuit et ont enlevé le cadavre pendant que nous dormions* ». (*Matth.*, XXVIII, 13.) Telle est l'objection reproduite jusqu'à nos jours par les polémistes juifs, et surtout dans le fameux *Toldoth Jeschu*, pour faire tomber à néant le miracle de la résurrection. On rapporte également qu'il s'était fait une incision dans la peau et qu'il y avait caché le nom sacré (*Schemhamphorasch*) pour le dérober et l'emporter hors du temple. Voyez *Talmud. Tract. Sarah. Avoda, f.* 46, 4; *Toldoth Jeschu : Necesse est, arte magica et vi incantaminum templum introiverit, secus enim si foret, quomodo permissuri erant sanctissimi sacerdotes Aaronis progenies, ut illuc ingrederetur ? Proinde manifestum est, eum ope impuri nominis et magica arte patrasse ista omnia.* Voyez Wagenseil, *Tela ignea Satan.*, VI, *Stuch. p.* 7. — Justin. M. (*Dialog. c. Thrgph., n.* 108) nous a conservé le rescrit du Sanhédrin de Jérusalem qui prononçait le bannissement des chrétiens de tout le pays soumis à sa juridiction, et qui fut envoyé par des courriers dans toute la Judée. On y lit que le Christ a perverti le peuple par des sortiléges Γαλιλαῖος πλάνος, cf. *Matth.*, XXVII, 63,) et que les disciples ont volé son cadavre. Le juif Tryphon est probablement le rabbin Tarphon, célèbre au milieu du second siècle.

[3] Outre les témoignages émanant d'écrivains du premier siècle que nous venons de citer, le polémiste païen Celse reproduit des passages des Evangiles et confirme la vérité des faits essentiels de la vie de Jésus. (Orig., *c. Cels.*, II, 13, 16, 74, 27, 51. Lucien (*De mort. pereg.*, II, 16), Porphyre, (*Ap. Theodor. Therap.*, X, p. 1152, ed. Migne), Hieroclès (*Euseb. c. Hierocl.* pass.) et Julien l'Apostat (Cyrill., *c. Jul.*, X, p. 1004, et Jul. *Ep.* XLII),

universelle n'est que le commentaire des Évangiles. Un homme chargé d'opprobres, un crucifié a paru sur la terre et fondé une société nouvelle ; à ceux qui regardaient la croix comme une folie et un scandale, il a dit : Je suis le Fils de Dieu ! et son Eglise a cru en lui. Elle a soutenu les attaques les plus violentes des païens et des juifs. La foi de ses adeptes était si inébranlable, leur conduite si pure, que Rome les regardait comme un phénomène inexplicable.

En présence de cet empire sur la multitude, de cette foi si vivante, de cette sainteté de vie, deux hypothèses sont seules admissibles : Celui qui fut capable d'accomplir de tels prodiges est Dieu lui-même [1] ou un messager infernal envoyé par le démon pour aveugler et tromper l'humanité. Mais la fourberie et les sortiléges ne peuvent pas être la source d'où, depuis dix-huit cents ans, un torrent de bénédictions s'est écoulé sur le monde; ils ne peuvent pas être la cause d'une manifestation qui a créé ce que la terre a jamais vu de plus élevé, de plus saint, de plus admirable, et qui, loin d'avoir épuisé sa puissance, crée chaque jour et créera encore des merveilles que la génération actuelle ne peut même soupçonner.

« Le Christ, dont les Evangiles nous rapportent la vie « terrestre et les souffrances », dit le grand critique

ne contestent nullement la vérité de l'histoire évangélique ; ils cherchent seulement à réfuter les principes qui sont la base de sa doctrine.

[1] Le juif Tryphon (*Just. dial.*, III) dit que la morale de l'Evangile est surhumaine, et le païen Cæcilius Minut. Fel. *Octav.*, XXXI, éprouve de la pitié pour les chrétiens, parce qu'ils se refusent toutes les jouissances de la vie.

Niebuhr [1], « aurait à mes yeux une existence aussi réelle « et une histoire aussi digne de foi, quand bien même « elle n'aurait pas été racontée avec un soin scrupuleux. « Il faut, à mon sens, admettre la réalité des miracles, ou « tomber dans l'incompréhensible et je dirai même dans « l'absurde, en supposant que le *saint* a été un fourbe, et « ses disciples des trompeurs ou des dupes, et que des « imposteurs ont pu prêcher une religion sainte qui pose « comme condition première l'abnégation absolue, et « dans laquelle il est impossible de trouver quoi que ce « soit de frauduleux ou d'agréable aux mauvaises pas- « sions ». Le rationalisme se contredit lui-même lorsqu'il porte aux nues la doctrine et la personne de Jésus-Christ et qu'il rejette ses miracles. La doctrine et les œuvres sont inséparables ; tout ce qui témoigne en faveur de l'une démontre les autres avec la même certitude. « Jésus », dit l'Evangile, « commença à prêcher et à « agir ». — « Il était grand en paroles et en œuvres [2] ».

Enfin, ce qui démontre surtout la vérité historique et la réalité de la vie de Jésus-Christ, ce sont les récits des quatre Evangiles. Le christianisme, il est vrai, ne repose point uniquement sur une foi biblique, de telle sorte qu'il pourrait être effacé de la terre, si un livre se trouvait anéanti. Il est vivant dans l'Eglise; la tradition que l'on pourrait appeler la conscience de l'Eglise dépose pour lui. « Catholiques », dit Richard Simon [3], « soyez con-

[1] *Lettre du* 12 *juillet* 1812.

[2] *Luc*, XXI, 19 ; *Actes des Apôt.*, I, 1.

[3] *Histoire critique du Nouveau Testament.*

« vaincus que votre religion ne repose pas uniquement « sur le texte de la sainte Ecriture, mais aussi sur la tra- « dition de l'Eglise [1] ». Mais cela n'ôte rien à la vérité de ce que dit M. Claudius : « Ce qui se trouve de notre Sau- « veur dans la bible, ce n'est pas lui, ce sont des témoi- « gnages sur lui ; c'est néanmoins ce que nous possédons « de meilleur sur la terre ». Héritage sacré de l'huma- nité, les Ecritures ne sont toujours que des paroles terrestres, mais pénétrées du souffle divin. — Mais ces récits évangéliques sont-ils authentiques, c'est-à-dire sont-ils bien réellement l'œuvre de ceux dont ils portent les noms écrits à leur frontispice, des apôtres Matthieu et Jean, des disciples apostoliques Luc et Marc ?

L'Eglise, tout d'abord, vient attester l'authenticité des Evangiles écrits dans son sein et pour son usage. Il n'en est pas des Evangiles comme des autres livres écrits par un particulier et pour des lecteurs isolés qui les reçoivent ou bien les laissent là et ne s'en occupent point. Les Apôtres fondèrent des Eglises, c'est-à-dire de grandes et publiques corporations parfaitement organisées, devant lesquelles se traitaient toutes les affaires, se jugeaient toutes les difficultés et les contestations nées dans leur sein ; qui, de plus, se surveillaient les unes les autres ; au sein desquelles vivait une opinion publique, une foi commune connue de tous. A ces communautés les Apôtres donnèrent des chefs qui tous étaient étroitement

[1] Tel est le sens du mot de saint Augustin : *Ego Evangelio non crederem, nisi catholicæ Ecclesiæ me commoveret auctoritas.* (C. *Epist. fundam.*, c. V.)

unis entre eux [1], c'est au milieu de cette communauté ou plutôt de ces communautés distinctes, mais liées ensemble organiquement, que parurent les Evangiles.

Ce ne sont pas des pièces d'un caractère privé; ils forment un document public, officiel, c'est *la grande charte* de l'Eglise, placée sous la sauvegarde de la plus grande puissance qui existe, la publicité, qui, toujours vigilante, signalait chaque altération dès qu'elle se produisait et en provoquait la rectification, écrite [2] par les Apôtres eux-mêmes dans l'exercice de leur ministère, ou par leur ordre, et ensuite reçue, gardée et certifiée [3] véritable par les évêques, exerçant leur fonction de surveil-

[1] Qu'on lise seulement les Actes des Apôtres et leurs lettres, l'Apocalypse, etc.

[2] Ceci est écrit afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom (*Jean*, XX, 31 ; I, 1.) Saint Matthieu composa le premier son Evangile pour les fidèles de sa nation qu'il avait convertis (*Iren.*, III, 1 ; Eusèbe *H. E.* VI, 23 ; V, 8 ; III, 24 ; III, 39 ; saint Marc pour les chrétiens romains (Eusèbe *H. E.* III, 39 ; VI, 14); saint Luc surtout pour les païens convertis. (*Actes des Apôt.*, XVI, 10. Eusèbe, *H. E.* III, 4.) Saint Jean écrit pour réfuter les erreurs des Nicolaïtes et de Cérinthe. (Iren., *adv. Hæres.* III, II, 1. Cf. Eusèbe, *l. c.*, VI, 14.) Cf. Reithmayr, *Einleitimg in die canonischen Bücher der Neuen Bundes*. Regensburg, 1852, p. 429. Tertullien en appelle aux textes originaux des épîtres, textes conservés dans les Eglises auxquelles les épîtres avaient été adressées. *Apud quos ipsæ eorum authenticæ litteræ adhuc recitabantur*. Nous avons donc pour origine des quatre Evangiles un évangile verbal, qui provient de la communauté de vie et d'action des Apôtres, et qui explique la concordance de leurs récits, surtout pour les synoptiques. Saint Matthieu fait principalement ressortir aux yeux des Juifs la dignité de Messie; saint Marc donne plus en détail les actions que les paroles du Christ ; saint Luc cherche surtout à établir la chronologie des faits. (*Actes des Apôt.*, I, 1, *Iren.*, III, 1.)

[3] Iren., IV, 32: Tertull., *De baptism.*, c. XVII.

lants de l'Eglise. L'attestation des évêques avait lieu principalement par les titres [1] qu'ils mettaient à chacun des livres, pour indiquer aux lecteurs et aux auditeurs quel récit ils avaient devant les yeux [2]. L'Eglise était à même de mettre ces titres aux Evangiles, puisque ces livres passaient sans intermédiaire des mains de l'auteur aux communautés de fidèles auxquelles ils étaient destinés [3]. C'était une coutume excellente, et en quelque sorte une nécessité d'intituler et de distinguer ainsi les uns des autres les écrits apostoliques, dont la lecture dans les assemblées des fidèles était une partie essentielle du service divin [4]. Saint Justin, dans son Apologie, nous apprend

[1] L'usage de donner aux écrits des inscriptions ou titres, tels que *Evangile selon saint Matthieu,* ou *selon saint Luc,* par exemple, était inconnu des anciens.

[2] Tertullien reproche en conséquence à l'hérétique Marcion d'avoir changé avec intention l'inscription de l'Epître aux Ephésiens, que *l'Eglise seule avait le droit de donner.* Il accuse en même temps ce sectaire et ses adhérents d'avoir choisi l'Evangile de saint Luc pour le remanier à leur guise, pour les besoins de leur cause. Il qualifie ces changements de sacriléges. Il parle encore d'un prêtre qui avait donné pour authentique une histoire supposée de saint Paul et de sainte Thècle, et qui pour cela fut privé de sa dignité. (*De Baptism.*, c. XVII.) « L'autorité des Eglises apostoliques, dit Tischendorf, garantit aussi l'authenticité des autres Evangiles; nous avons donc ces Evangiles par la communication de ces Eglises, et nous les avons dans la forme connue de ces Eglises ».

[3] C'est ainsi que la première épître de saint Jean n'est qu'un écrit destiné à accompagner son Evangile. L'Eglise d'Ephèse à laquelle cette lettre était adressée, constate son authenticité en ces termes (*Jean,* XXI, 22): Celui-là est le disciple (saint Jean) qui en donne témoignage, et nous savons que son témoignage est vrai.

[4] On lisait dans la synagogue les écrits de l'Ancien Testament. (*Luc,* IV, 16.) Les chrétiens avaient suivi cet usage

que cette coutume était déjà de règle dans l'Eglise au commencement du deuxième siècle, que les Evangiles, depuis longtemps dans toutes les mains, étaient universellement reconnus pour être l'œuvre des Apôtres [1]; de telle sorte que, dès la fin du premier siècle, alors que l'apôtre saint Jean (mort cent ans après Jésus-Christ) vivait encore, tandis que les disciples des Apôtres, les Pères apostoliques qui avaient vécu avec les Apôtres et reçu immédiatement leur enseignement, travaillaient tous ensemble dans le sein de l'Eglise, la rédaction définitive des Evangiles apparaît comme un fait accompli et clairement attesté de toutes parts [2].

(*Col.*, IV, 16 ; *I Thess.*, V, 27) et les Evangiles comme les lettres apostoliques étaient lus par le lecteur, qui était un clerc d'ordre inférieur. (Justin., *Apol.*, I, 67). Ce personnage avait en même temps pour fonction la garde des livres saints, ce joyau de l'Eglise ; les communiquer aux païens était un crime égal à l'abjuration. (Augustin, *De Baptism.*, VII, 2.) Pour la garde des Ecritures, saintes les Eglises chrétiennes avaient un exemple dans l'exactitude anxieuse avec laquelle la synagogue conservait chaque mot de l'Ancien Testament. (Cf. *Hierosol. Taanith.*, f. 68. *Shabbat*, f. 103. Cf. *Tübinger Quartal schrift.* p. 301.)

[1] « Les mémoires des Apôtres, ἀπομνημονεύματα, qui sont appelés Evangiles », dit s. Justin. Son apologie fut écrite en 138 après Jésus-Christ. La coutume de la lecture avait été introduite, dit Tertullien (*De Præscr.* c. XXXVI,) afin que la voix des apôtres retentît dans l'assemblée des fidèles et qu'ils pussent contempler les augustes traits des compagnons du Seigneur.

[2] Toutes nos études sur l'histoire du canon nous amènent à cette conviction qu'aucun des écrits composant le Nouveau Testament n'arriva isolément à la dignité de livre canonique, et que jamais l'on n'attacha à l'un un degré de canonicité plus grand qu'à l'autre. Peu de temps après la première moitié du second siècle, on entreprit des études embrassant les quatre évangiles, et saint Irénée les commente sans faire aucune distinction au sujet de leur authenticité. Bien qu'au second

Quelle sollicitude, quelle exactitude, quelle circonspection les Pères apostoliques et les Eglises du premier siècle apportaient à conserver dans toute sa pureté la tradition des Apôtres, leur doctrine, leur esprit comme leurs écrits, c'est ce que montrent suffisamment quelques faits des premiers temps. Lorsque l'Eglise de Philippes désira le recueil des lettres de saint Ignace, elle s'adressa à saint Polycarpe, évêque de Smyrne (mort en 168), et ami du martyr, afin d'avoir une copie fidèle. Quand commencèrent les discussions relatives à la célébration de la fête de Pâques [1], saint Polycarpe, malgré son grand âge, n'hésita pas à faire le voyage de Rome (l'an 162), afin de s'entendre avec le pontife romain Anicet et de terminer ce différend, en fixant la tradition apostolique sur ce point [2]. A voir le soin scrupuleux qu'apportaient les évêques dans des questions secondaires, il est facile de juger de celui qu'ils devaient déployer dans une affaire d'importance majeure, comme celle de l'authenticité des récits évangéliques. A propos d'un recueil de

siècle, des controverses, parvenues jusqu'à nous, se soient élevées sur certains points de la doctrine, rien ne nous indique qu'on ait discuté le canon des Evangiles ; au contraire, tout nous porte à croire que le canon était arrêté et fixé à la fin du premier siècle. Nous n'avons donc aucun motif d'élever un doute sur le rapport d'Eusèbe (III, 24), qui nous apprend, sur la foi d'antiques traditions, que saint Jean avait sous les yeux les trois Evangiles lorsqu'il composa le quatrième (Tischendorf, *Wann wurden unsere Evangelien verfaszt.* 1865, p. 47.)

[1] Plusieurs orientaux célébraient la Pâque avec les juifs, le 14 Nisan. D'autres, ainsi que les occidentaux, le dimanche suivant.

[2] Eusèbe, *H. E.* V, 27.

lettres qui sont loin d'avoir la même valeur que la parole des Apôtres, on prend une précaution minutieuse pour se préserver de toute erreur, et l'on aurait admis sans examen, les yeux fermés, un livre inconnu pour un livre apostolique, et on l'aurait gardé comme chose sainte et sacrée [1]? Avec quelle énergie cependant les chefs des églises repoussaient toute tentative tendant à corrompre le patrimoine traditionnel de la foi! Saint Jean se sauve du bain à Ephèse, en y voyant entrer Cérinthe. Le même apôtre dit encore, joignant le précepte à l'exemple : « Si quelqu'un vient chez vous et « qu'il n'apporte point cette doctrine, ne le recevez point « dans votre maison et ne le saluez point [2] ». La même énergie s'offre à nous dans les lettres de saint Ignace. Il appelle la doctrine erronée une plante vénéneuse, et avertit à plusieurs reprises d'éviter la rencontre de ceux qui la répandent [3]. La réponse que fit saint Polycarpe à Marcion : Je te connais, premier-né de Satan [4], montre de quel infranchissable rempart l'Eglise s'entourait contre les efforts de l'erreur. Hégésippe écrit que dans son premier

[1] On peut voir une preuve de ce soin scrupuleux dans la distinction des saintes Ecritures en *Homologumena, Antilegomena,* et *Notha.* Des lettres isolées envoyées à certaines Eglises n'étaient pas publiées sur-le-champ, afin que leur authenticité pût être discutée ; quant aux écrits composant la troisième classe, ils étaient irrévocablement rejetés. (Cf. Eusèbe, *H. E.* III, 24.)

[2] *II Joan.*, VII ; *I Joan.*, IV, 1.

[3] *Trall.*, c. VI ; *Smyrn.*, c. VI.

[4] Eusèbe, *H. E.*, IV, 21.

voyage à Rome il s'est lié avec beaucoup d'évêques et qu'il a trouvé chez tous la même doctrine[1]. Le cinquante-neuvième canon apostolique prononce l'anathème contre l'audacieux qui oserait introduire ou répandre dans l'Eglise des livres apocryphes[2]. Saint Augustin[3] nous indique la vraie et dernière raison de la considération dont les Evangiles jouissent dans l'Eglise : « C'est », dit-il, « qu'elle les a reçus des mains mêmes des Apôtres : « à la prédication orale desquels elle doit sa foi et son « existence ». Il semble vraiment impossible de nier l'authenticité des Ecritures, à moins de se refuser à toute vérité historique, lorsqu'on les voit transmises par les Apôtres à la série non interrompue, publique et parfaitement connue des évêques leurs successeurs, et approuvées par chacun d'eux[4]. « Quel est donc », s'écrie avec raison saint Augustin[5], « le livre qui aura encore

[1] Eusèbe, *l. c.*, IV, 30. Les déclarations *d'Hégésippe, qui était un philosophe* platonicien converti au christianisme, ont une grande importance; car, d'un côté, il pouvait embrasser d'un coup d'œil toutes les menées des Gnostiques, depuis Simon le Magicien jusqu'à Marcion et Valentinien, ses contemporains; et, de l'autre, ses conférences avec le pape Anicet à Rome, le mettaient à même de comparer le dogme de l'Orient avec celui de l'Occident. (Cf. D. Haneberg, E. Renan, *Leben Jesu beleuchtet*. München, 1864, S. 63.

[2] *Pat. Apost. ap. Cotel.* I, p. 445.

[3] *Ep.* LXXXII, 7 *ad. Hieron.*

[4] L'Eglise entière, par la suite non interrompue de ses évêques jusqu'à nos jours, dit saint Augustin (*C. Faust.*, XVIII, 2), prouve l'authenticité de l'Evangile de saint Matthieu.

[5] *C. Faust.*, XXXIII, 6. Comme exemple il cite les écrivains profanes : *Platonis, Aristotelis, Ciceronis, Varronis aliorumque hujusmodi auctorum libros unde noverunt homines, quod ipsorum*

« de l'autorité, si les livres que l'Eglise indique et con-
« serve comme étant l'œuvre des Apôtres, livres transmis « depuis les Apôtres et si hautement reconnus pour au-« thentiques parmi tous les peuples, ne sont pas au-dessus « des atteintes du doute ? »

Ajoutons le témoignage explicite des plus anciens Pères de l'Eglise, de saint Justin [1] et de Papias [2], qui appartiennent à la première moitié du deuxième siècle ; de saint Ignace [3], de saint Clément de Rome [4] et de saint

sint, nisi eadem temporum sibi succedentium contestatione continua ? Unde constat, quid cujusque sit, nisi quia iis temporibus, quibus ea quisque scripsit, quibus potuit, insinuavit atque edidit et in alios atque alios continuata notitia latiusque formata ad posteros etiam usque ad nostra tempora pervenerunt, ita ut interrogati, cujus quisque liber sit, non hæsitemus, quid respondere debeamus.

[1] En répondant au juif Tryphon (*Dial. c. Tryph.*, c. x) il ne cite pas le titre des Evangiles, parce que son adversaire les avait lus ; dans son Apologie il dit : les écrits composés par les Apôtres, qu'on nomme Evangiles. (I, 67.) Il divise ces écrits en deux classes (*Dial. c. Tr.*, CIII) : les uns, rédigés par les Apôtres eux-mêmes ; les autres, composés par leurs successeurs.

[2] Papias, qui fut en relation avec les disciples et les contemporains des Apôtres, dit, en parlant de saint Marc et de saint Matthieu, (Eusèbe, *H. E.*, III, 39.) Saint Matthieu écrivit en langue hébraïque les paroles (λόγια) qui ont rapport au Seigneur. Cf. Hug, *Gutachten über das Leben Jesu von Strauss.* p. 33.)

[3] Mort en 107. *Ep. ad Philadelph.*, VII, Cf. *Jean*, III, 8. Plusieurs phrases sont extraites des synoptiques et principalement de saint Matthieu, textuellement ou d'après le sens.

[4] Mort l'an 101. Dans son *épître* I[re] *ad Corinth.*, c. XLIX, il cite S. Jean, III, 16 ; *Ep., II*, II. Il cite entre autres, *Matth.*, III, 13 ; *Luc.*, V, 32, dans la phrase suivante : « Et un autre écrit dit : « Je ne suis pas venu pour appeler les justes, mais les pécheurs ». Quoique cette 1[er] épître ne soit vraisemblablement pas de saint Clément de Rome, elle appartient néanmoins à la fin du

Barnabé [1], qui sont de la seconde moitié du premier siècle. Tantôt ils nomment expressément les Evangiles, comme saint Justin et Papias, tantôt ils en citent des passages sans indiquer la source, comme ils font aussi pour les Ecritures de l'Ancien Testament. Sur la fin du deuxième siècle écrivait Tertullien, dont le témoignage vient déjà d'être invoqué, et avant lui Clément d'Alexandrie qui, en parlant des Evangiles admis par l'Eglise, dit : *Les Evangiles qui nous ont été transmis*, pour les opposer à l'Evangile apocryphe nommé *d'après les Egyptiens* [2]. Saint Irénée [3] surtout, qui vivait dans la seconde moitié du deuxième siècle et qui dans sa jeunesse s'était assis aux pieds de saint Polycarpe, disciple des Apôtres [4], nous apprend que les quatre Evangiles étaient depuis longtemps connus et lus dans l'Eglise, et qu'on les gardait comme un héritage et un legs des Apotres. Observons que ces témoignages portent tout à fait

IIe siècle, elle remonte à 160-180. Les homélies pseudo-clémentines, qui datent du milieu du IIe siècle, citent aussi nos Evangiles. (Cf. Tischendorf. *op. cit.* p. 41.)

[1] Environ 70 après Jésus-Christ.

[2] *Strom.*, III, 13 ; I, 21 ; *Pædag.*, I, 8 ; *Strom.*, II, 15.

[3] C. *Hær. l. III*, c. II, 7.

[4] Eusèbe, *H. E.* L. V. c. XX. « Je crois entendre encore le bienheureux Polycarpe, lorsqu'il nous rapportait ses entretiens avec saint Jean et plusieurs autres disciples qui avaient eu le bonheur d'approcher de Jésus-Christ. Polycarpe nous redisait leurs discours, et les paroles sacrées qu'ils avaient recueillies des lèvres mêmes du divin Maître. Le récit du saint évêque était en tout conforme à l'Ecriture sainte ».

le caractère officiel, car c'était en qualité d'évêques, de docteurs de l'Eglise et de gardiens du dépôt sacré de la foi, qu'ils enseignaient les fidèles et repoussaient les attaques et les falsifications des hérétiques. Ils parlaient d'après la conscience de l'Eglise universelle, d'après la tradition depuis lontemps vivante dans l'Eglise [1]. Ils ne s'appuient nullement en effet sur des autorités isolées, ils expriment simplement la pensée, le sentiment constant de l'Eglise dans la question, et montrent que de temps immémorial elle était paisiblement en possession de la même pensée. Les hérésiarques eux-mêmes, tels que Valentin en Egypte, Montan en Phrygie, admettent les Evangiles [2], et le gnostique Basilide [3], disciple et compagnon de Ménandre [4], et le contemporain de Simon le Magicien, nous montrent que l'Evangile de saint Jean était déjà connu, en dehors de l'Eglise, vers l'an 100, et que la sophistique de l'hérésie en abusait pour en dé-

[1] Saint Irénée pensait qu'il était inutile de citer des preuves particulières; c'est pourquoi il tire ses arguments en faveur du nombre des Evangiles de la convenance même de ce nombre; car, de même qu'il existe quatre parties du monde et quatre figures d'animaux dans l'Apocalypse, ainsi il devait y avoir quatre Evangiles pour prouver que c'est une œuvre une, générale, sainte et nécessaire.

[2] Iren. l. c., III, 11. Cf. Hug., *Gutachten über das Leben Jesu von Strauss*, p. 38. Ptolémée et Héracléon, deux disciples de Valentinien et ses contemporains, citent et commentent l'Evangile de saint Jean. Epiph. (*Hæres.*, XLI, Tischendorf. p. 22.)

[3] *Philosophoumena*, VIII, 22. Cf. Jean, I, 9; VII, 27; Jean, II, 4; VII, 6.

[4] Saint Irén. *Opp. ad Massuel.* Dissert. I, *art.* 3, c. IV. Cf. Haneberg. *op. cit.*, p. 54.

duire de fausses doctrines. Si des individus, comme Cérinthe, rejetaient l'Evangile de saint Jean, tandis que d'autres, comme les Ebionites, s'en tenaient uniquement à l'Evangile de saint Matthieu, ce n'était pas au point de vue de leur authenticité, mais par des motifs de dogme [1].

Les traductions viennent nous préciser l'âge des Evangiles. Tertullien se servait déjà de son temps de l'antique version latine (Itala), dont l'auteur nous est inconnu, et qui coïncide avec les premières prédications des apôtres et de leurs disciples en Afrique et en Italie. La traduction syriaque, *la Peschito*, est, d'après les traditions de l'Eglise syriaque, contemporaine de la prédication du christianisme dans les contrées araméennes et notamment à Edesse. Hégésippe, juif de naissance, cite, 150 ans après Jésus-Christ, l'évangile syriaque [2].

Quand on considère la diffusion universelle des Evangiles, le lien étroit qui unissait les Eglises entre elles, la publicité et la surveillance mutuelle exercée à l'occasion du culte, la scrupuleuse exactitude avec laquelle on se tenait attaché à la tradition apostolique, le peu de temps qui s'écoula entre la composition des Evangiles et leur admission par toutes les Eglises, si l'on observe

[1] Irén., I, 29 ; IV, 57, *sur Marcion*. Selon Hug, *op. cit.*, p. 38, Cérinthe, ennemi personnel de saint Jean, rejetait son Evangile. Voyez Epiphane, *Hæres.* LI, n. 3, qui raconte que les Aloges auraient, par opposition contre les Montanistes, rejeté l'Evangile de saint Jean et l'Apocalypse comme œuvre de Cérinthe. Mais cela même démontre la haute antiquité de ces deux livres. Tertullien (*Præscript.*, c. XVII) fait connaître la manière d'agir des hérétiques.

[2] Eusèbe, *H. E.*, IV, 30. Wichelhaus, *De N. T. versione Syriac.* 1850, cf. Haneburg, *op. cit.*, p. 56.

enfin que les disciples des apôtres et les témoins oculaires des travaux apostoliques vivaient encore alors, ce qui est encore possible en présence de tant de lumières et de certitude, ce n'est pas un doute sérieux, mais seulement un scepticisme opiniâtre qui anéantit toute l'histoire.

De plus, les témoins de l'Evangile ne sont pas des témoins ordinaires; car, qui osait soutenir la réalité historique des Evangiles s'exposait à de cruelles persécutions, au martyre et à la mort. Trouvez un second livre au monde dont l'authenticité ait été affirmée par des flots de sang comme les quatre Evangiles!

Les Evangiles renferment en eux-mêmes le plus complet témoignage de leur authenticité. Ouvrez ce livre divin, quel caractère d'originalité! Quelle simplicité, quelle naïveté, quel oubli de soi-même! Comme les auteurs s'effacent complétement! Ils racontent des faits extraordinaires, des résurrections, par exemple, sans manifester le moindre étonnement; ils avouent leurs fautes et leurs égarements, et ne songent pas à s'excuser! Leur bonne foi est telle qu'ils semblent ne pas croire à la possibilité d'un doute sur leur véracité. Dans le récit des blasphèmes dont les ennemis de leur Maître bien-aimé l'accablent, pas un mot d'aigreur ni de récrimination ne leur échappe; ils racontent, sans une parole de flétrissure, la trahison de Judas et la lâcheté de Pilate; ils racontent les outrages faits à Jésus, les plaintes, les murmures qui s'élèvent contre lui, et ils n'essaient même pas de le défendre [1]. Partout on sent, à la netteté et à la

[1] « Le style de l'Evangile, dit Pascal (*Pensées*, II P., art. 3), est admirable en une infinité de manières et entre autres en

précision des renseignements, que celui qui les donne était là. Les petites circonstances relevées, la vivacité des récits pris sur le fait même et *de visu*, surtout dans le quatrième Evangile, ne nous permettraient pas un seul instant de douter, même en absence de tout autre témoignage, que l'auteur n'ait pris part et n'ait été mêlé aux choses qu'il raconte [1]. Il n'y a que la vérité qui soit assez sûre d'elle-même pour parler ce langage. Il est clair que les évangélistes pouvaient raconter avec vérité, eux qui, avec les autres apôtres et les soixante-douze disciples avaient vécu pendant trois ans de la vie de Jésus et participé à toutes ses œuvres. Ils parlent de faits sensibles, visibles et publics dont la connaissance n'exigeait que des sens en état de remplir leurs fonctions [2], faits ayant subi pour la plupart l'épreuve de la contradiction et examinés juridiquement[3]. D'ailleurs, ils n'étaient point crédules, mais durs et lents à croire [4]; ils ont parmi eux des sceptiques déterminés qui ne croient qu'en touchant

ce qu'il n'y a aucune invective de la part des historiens contre aucun des ennemis ou des bourreaux de Jésus-Christ.... Je ne sais même si cela a été remarqué jusques ici ; et c'est ce qui témoigne de la naïveté avec laquelle la chose a été faite ».

[1] *Jean*, XX.

[2] *I Jean*, I, 1. « Nous vous annonçons la parole de vie, qui était dès le commencement, que nous avons entendue, que nous avons vue de nos yeux, que nous avons regardée avec attention, et que nous avons touchée de nos mains ».

[3] *Jean*, IX, 1-15.

[4] Comp. *Marc*, XVI, 11 ; *Luc*, XXIV, 41; *Matth.*, XXVIII, 19; *Jean*, XXI, 25.

les objets de leurs mains. Ils voulaient raconter la vérité, car ils ont tout souffert et sont morts pour la vérité de leur histoire, non pas comme des fanatiques qui se font traîner au supplice pour un vain fantôme de leur imagination, mais pour des faits publics dont chacun aurait pu leur faire toucher du doigt la fausseté, s'ils n'eussent pas été vrais.

S'ils n'avaient pas voulu dire la vérité, ils se seraient donc concertés pour mentir ; mais alors comment expliquer cette diversité dans l'exposition des mêmes faits, ces apparentes contradictions? Des gens qui s'entendent entre eux agissent autrement et cherchent à obtenir une parité entière de déposition.

Si, au contraire, ils ont agi d'une façon isolée et indépendante, d'où provient cet accord sur tous les faits capitaux? La fourberie et le crime seraient devenus une source éternelle de bénédictions!

« D'autre part, quelle douceur en Jésus! quelle pu-« reté dans ses mœurs! Quelle grâce touchante dans « ses instructions! Quelle élévation dans ses maximes! « Quelle profonde sagesse dans ses discours! Quelle pré-« sence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses « réponses! Quel empire sur les passions! Dirons-nous « que l'histoire de l'Evangile est inventée à plaisir? Mon « ami, ce n'est pas ainsi qu'on invente ; et les faits de « Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés « que ceux de Jésus-Christ. Au fond, c'est reculer la diffi-« culté sans la détruire ; il serait plus inconcevable que « plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, « qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais « des auteurs juifs n'eussent trouvé ni ce ton ni cette

« morale ; et l'Evangile a des caractères de vérité si « grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que « l'inventeur en serait plus étonnant que le héros[1] ». Comment un peuple aussi plongé dans la chair que l'était le peuple Juif, eût-il pu rencontrer cette divine figure du Sauveur? Et quel homme eût jamais imaginé le portrait de Jésus-Christ?

« Ce qui m'a souvent paru la preuve intrinsèque la plus « puissante d'une autorité supérieure imprimée dans l'his- « toire évangélique », dit le cardinal Wiseman[2], « c'est « que le caractère saint et parfait qu'elle nous peint, non- « seulement diffère de tous les types de perfection mo- « rale que pouvaient concevoir ceux qui l'ont écrite, mais « encore y est expressément opposé. Nous avons, dans « les écrits des rabbins, d'amples matériaux pour cons- « truire le modèle d'un docteur juif parfait ; nous avons « les maximes et les actions de Hillel, de Gamaliel et de « Rabbi Samuel, toutes peut-être presque imaginaires, « mais toutes portant l'empreinte des idées nationales, « toutes formées d'après une règle de perfection abstraite. « Et pourtant rien ne pourrait être plus éloigné de leurs « pensées, de leurs principes, de leurs actions, de leur « caractère, que les pensées, les principes, les actions et « le caractère de notre Rédempteur. Passionnés pour les « controverses et les discussions subtiles, athlètes toujours « prêts à descendre dans l'arène pour défendre les droits « exclusifs de leur nation, ils s'étaient établis les gardiens

[1] Rousseau, (*Emile*, IV.)

[2] *Accord de la science avec la révélation.*

« rigoureux et farouches de la moindre lettre de la loi, « tandis que par leurs sophismes ils s'éloignaient de « l'esprit de la loi. Voilà les hommes qui passaient pour « grands aux yeux des Juifs; voilà sur quel patron étaient « taillés les docteurs de la loi et les pharisiens, et rien de « plus opposé à l'esprit de l'Evangile.

« Par quel prodige des hommes sans instruction au- « raient-ils pu créer un caractère qui dans tous les sens « s'éloignait si fort de leur type national, un caractère en « désaccord avec tous ces traits que la coutume, l'éduca- « tion, le patriotisme, la religion et la nature semblaient « avoir consacrés comme les plus beaux? Et la difficulté « de considérer un semblable caractère comme l'inven- « tion de l'homme, ainsi qu'on a eu l'impiété de l'ima- « giner, augmentera encore, si l'on observe comment des « écrivains, tels que saint Matthieu et saint Jean, tout en « rapportant des faits différents, arrivent cependant à « peindre la même figure, à représenter le même mo- « dèle. Impossible qu'il en soit autrement : les évangé- « listes doivent avoir copié un même modèle vivant, et « l'accord des traits moraux qu'ils lui donnent ne peut « résulter que de l'exactitude avec laquelle ils les ont « dessinés chacun de son côté[1] ».

« Je tiens les Evangiles pour absolument authentiques »,

[1] M. Renan, par sa *Vie de Jésus*, a montré de la manière la plus frappante ce que devient la figure du Seigneur quand elle est livrée au caprice d'une imagination qui ne consulte qu'elle-même. Jésus est pour lui *le jeune Démocrate*, et dans tout son livre règne ce ton fade, malsain et langoureux du roman social français, et sur tout cela un grand étalage d'une érudition de mauvais aloi et encore empruntée.

dit Gœthe [1] lui-même. « Ils sont comme un reflet de la « personne du Christ, reflet sublime et d'une nature plus « divine que tout ce qui a jamais paru sur la terre. Je « m'incline devant eux comme devant la manifestation « divine du plus haut principe de la moralité ».

Ajoutons que les seuls témoins de la vie du Sauveur étaient en état d'écrire son histoire. En quel temps et en quel pays Jésus-Christ a-t-il paru ? C'est dans un temps où les nations juive, grecque et romaine sont partout mélangées avec leurs mœurs diverses et leurs trois langues, ou les gouvernements changent rapidement ; c'est dans un pays qui fut bientôt après ravagé et tout bouleversé par la plus affreuse guerre dont l'histoire ait gardé le souvenir : voilà le cadre, voilà le théâtre où se déroule le grand drame évangélique. Que de pièges cachés, que d'occasions d'erreurs pour tout autre que pour des témoins oculaires et auriculaires ! Et cependant le récit évangélique évite tous ces écueils, il ne heurte contre aucune circonstance de temps, de lieu, de personne ; toutes ses assertions ethnographiques, géographiques, historiques et chronologiques ont subi, on peut le dire, l'épreuve du feu au creuset d'une critique de deux mille ans, et toujours elles ont été trouvées vraies.

Par exemple, la question insidieuse que l'on fait à Jésus, à propos du tribut [2] que César avait imposé aux Juifs, nous indique avec précision à quelle époque vivait le Christ; car, quelques années plus tôt ou plus tard, rien

[1] Eckermann, III, p. 171.

[2] *Marc*, XII, 14 ; *Luc*, XX, 22.

de tout cela n'eût été d'accord avec les circonstances. Dans le cours des Evangiles, on parle de monnaies grecques, juives ou romaines. On payait les impôts en argent grec; au sanctuaire, on apportait la vieille monnaie nationale, et dans les rapports usuels les deniers et les as romains avaient cours. Les noms des lieux où se passent les faits coïncident avec l'époque où ceux-ci s'accomplissent, bien que les noms eussent varié trente ans plus tôt ou plus tard : par exemple, *Sichem*, *Flavia* ou *Mabortha*, *Cæsarea*, *Paneas*, *Philippi*, Καισάρεια πρὸς Πάνειον.

Si le Nouveau Testament était faux, ce serait de tous les livres, celui dont l'imposture serait le plus facile à prouver. Le théâtre de l'action n'est pas circonscrit dans un seul lieu, et la scène se transporte, tour à tour, dans les villes les plus importantes de l'empire romain. A chaque moment, on trouve des allusions aux usages et aux idées des Grecs et des Romains; quant aux Juifs, on va jusqu'à parler des inepties et des folies de leurs écoles. Un chrétien romain ou grec du second siècle, quelque versé qu'il eût été dans les écrits des anciens, n'aurait pas si bien connu la littérature juive, et un Juif converti eût-il été le plus savant des rabbins, aurait été peu au courant de la civilisation grecque et romaine [1].

« Il est un fait que tous ceux qui lisent les écrits des « anciens n'ont pas manqué d'observer, c'est que les « récits sont pauvres en détails géographiques, erronés « ou inexacts dans les renseignements topographiques, à

[1] Cf. Michaelis, *Introduct. au N. T.* Schmidt, *Kirche und Bibel*, p. 42.

« proportion de ce qu'ils s'éloignent du caractère histo-
« rique, et réciproquement. Ce qui a été écrit par des té-
« moins oculaires ou d'après de bonnes sources, se distin-
« gue toujours par les renseignements exacts sur les lieux.
« L'Anabase de Xénophon est un vrai répertoire pour le
« géographe, mais sa Cyropédie est pauvre en détails to-
« pographiques. L'ouvrage pseudonyme de Vakidi, sur
« la conquête de la Syrie, nous laisse, surtout au com-
« mencement, dans une complète incertitude concernant
« les expéditions des Arabes. Combien est vide de dési-
« gnations géographiques l'écrit gnostique intitulé *Pistis-*
« *Sophia.* Sous le rapport géographique les évangiles
« apocryphes sont de véritables steppes. C'est tout le
« contraire pour nos évangiles canoniques. S'ils n'avaient
« pas été écrits par des témoins oculaires, nous n'aurions
« sur Jérusalem, par exemple, réduite en un monceau
« de cendres, l'an 70, aucun de ces renseignements
« précis et détaillés que nous offre le quatrième Evan-
« gile [1] ».

Ces preuves de la vérité évangélique que nous avons tirées de raisons intrinsèques, pourraient suffire sans plus de détails ; cependant nous ajouterons encore quelques réflexions.

Supposons qu'un grand fait historique, une de ces révolutions qui bouleversent une nation, ait lieu sur un point quelconque du monde. Un homme, au courant de la civilisation de son époque, un médecin, supposons, en a été témoin ; il ordonne et classe les événements, sé-

[1] Haneberg, *Renans Leben Jesu beleuchtet,* p. 30.

pare le faux du vrai ; il n'admet un fait que sur le rapport de gens qui l'ont vu et y ont pris part ; il envoie sa relation scrupuleusement étudiée à un de ses amis. Qui oserait dire que ce récit est entaché d'erreurs et de fausseté ?

Ce médecin, c'est saint Luc[1]; écoutez-le[2] : « Beaucoup « de personnes ayant entrepris d'écrire l'histoire des « choses qui ont été accomplies parmi nous, suivant le « rapport que nous en ont fait ceux qui, dès le commen- « cement, les ont vues de leurs propres yeux et qui ont « été les ministres de la parole ; j'ai cru, très-excellent « Théophile, qu'après avoir été exactement informé de « toutes ces choses depuis leur premier commencement, je « devais aussi vous en représenter toute la suite, afin que « vous reconnaissiez la vérité de ce qui vous a été an- « noncé ». Tel est le début qui est presque mot pour mot celui de Thucydide[3].

Une phrase mal interprétée d'un personnage considérable donne lieu à un faux bruit. Le biographe de ce

[1] Le fragment, dit de Muratori, parle ainsi de saint Luc : *Lucas iste medicus post ascensum Christi cum eum Paulus ut juris studiosum secundum* (cf. Suetonius; *Nero*, c. XXXII) *assumpsisset.* Voy. Reithmayr. *op. cit.*, p. 65.

[2] *Luc*, I, 1. Saint Luc a vu sans aucun doute près de saint Paul des témoins oculaires du Christ, même Marie, la Mère du Sauveur. Il n'était point juif de naissance. L'authenticité de son Evangile est prouvée par les Actes des Apôtres qui sont incontestablement l'œuvre du même auteur, puisqu'il y parle de son premier ouvrage. (*Actes des Apôt.*, I, 1.)

[3] Thucydide, *De Bello Pel.* I. c. XXII.— Le caractère des Actes des Apôtres, dont la fin ressemble à un journal de voyage, témoigne en faveur de l'exactitude historique de l'auteur du troisième Evangile.

grand homme s'empresse de rectifier l'erreur ; ce soin ne fait-il pas supposer la fidélité historique ? Ce biographe est saint Jean. « Il courut un bruit, parmi les frères, que « ce disciple (saint Jean) ne mourrait point. Jésus, néan- « moins, n'avait pas dit : Il ne mourra point ; mais : Si je « veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que vous « importe [1] ? » Qu'on nous cite beaucoup d'historiens, qui aient le même souci de l'exactitude.

Un homme se présente à nous doué d'un esprit profond, d'une intelligence claire et prompte, d'un jugement éminemment juste, il possède à fond tous les trésors de la littérature grecque et hébraïque ; son caractère énergique et indomptable a voué une haine mortelle aux chrétiens, car les idées nouvelles que ceux-ci professent sont en tout opposées à ses goûts et à ses tendances. Tout à coup, cet homme devient lui-même le plus hardi et le plus infatigable promoteur de la nouvelle doctrine. Quelles ne doivent donc pas être la puissance et la persuasion de cette religion, pour avoir amené un tel changement dans une nature si ferme et si opiniâtre ! Si le même homme s'en rapporte constamment aux faits historiques, tels qu'ils sont racontés par les témoins oculaires, pour repousser les fables et les inventions des faux docteurs, s'il se montre toujours attentif à écarter toute altération de la vérité, combien sûre et solidement fondée doit être sa véracité ! Eh bien ! cet homme, c'est saint Paul [2], et c'est aussi son collègue dans l'apostolat,

[1] *Jean*, XXI, 23.

[2] *I Tim.*, I, 4 : Μηδὲ προσέχειν μύθοις καὶ γενεαλογίαις ἀπεράντοις. IV, 7.

saint Pierre[1]. Quand bien même nous n'aurions pas les Evangiles, les principaux faits de la vie et de l'histoire de Jésus n'en resteraient pas moins irréfutables par la mention qu'en a faite ce saint docteur dans ses épîtres ; car, jusqu'à présent, la critique la plus osée n'en a pas contesté l'authenticité[2].

On le voit, plus on examine en détail les Evangiles, plus leur crédibilité s'impose à l'esprit. Pour terminer notre tâche, nous allons juger les objections qu'une fausse critique a cru pouvoir opposer à l'authenticité des Evangiles.

Les philosophes de nos jours, qui renient le Christ, émettent une supposition, ou plutôt une suite de supposi-

Τοὺς δὲ βεβήλους καὶ γραώδεις μύθους παραιτοῦ. II Tim., III, 4 : Σὺ δὲ μένε ἐν οἷς ἔμαθες καὶ ἐπιστώθης, εἰδὼς παρά τινος ἔμαθες. Cf. *Tit*, I, 14.

[1] *II Petr.*, I, 16. « Ce n'est point en suivant des fables et des fictions ingénieuses que nous vous avons fait connaître la puissance et l'avénement de Notre-Seigneur Jésus-Christ; mais c'est après avoir été nous-mêmes les spectateurs de sa gloire ».

[2] L'école critique de Baur elle-même est forcée de reconnaître que les épîtres aux Romains, aux Galates et aux Corinthiens, sont l'œuvre authentique de l'Apôtre ; mais ces écrits suffisent pour prouver l'histoire évangélique. Dans ses lettres saint Paul parle de ses miracles et de ceux des Apôtres ; il en appelle à tous les témoins de ces faits merveilleux. Eh bien ! ses miracles et ceux des autres disciples confirment les prodiges rapportés par l'Evangile. (*II Cor.*, II, 12). « En effet, les marques de mon apostolat ont paru parmi vous dans toute sorte de patience, dans les miracles, dans les prodiges et dans les effets extraordinaires de la puissance divine. (Ἐν σημείοις καὶ τέρασι καὶ δυνάμεσι.) *Gal.*, III, 5: Qui vous communique son esprit, et qui fait des miracles parmi vous ? (Δυνάμεις.) *I Cor.*, XII, 10. Un autre reçoit (du Saint-Esprit) le don de faire des miracles. (Ἐνεργήματα δυναμέων.) » De même, *Rom.*, XII, 4-8. Impossible d'y attacher le sens figuré que veut donner Strauss.

tions pour mettre à néant la réalité historique de sa vie ; cette supposition, la voici : Le miracle n'existe pas[1], et par une raison péremptoire, c'est qu'il est impossible : impossible donc le miracle duquel tous les autres miracles découlent, le miracle de l'Homme-Dieu, Jésus-Christ, tel que nous le présentent les Evangiles ; impossible l'existence d'une personne humaine qui réunirait en elle-même toute la plénitude de la vie divine et deviendrait pour l'humanité un idéal vivant et à jamais inimitable[2]. Mais ce ne sont là que des assertions dénuées de tout fondement, propres aux systèmes du panthéisme et de l'athéisme, où elles apparaissent comme les conséquences nécessaires de faux principes. Nous avons donc à déterminer la nature du réel et du possible pour pouvoir nous faire une idée du surnaturel et de l'impossible[3].

[1] « Pour parvenir à expulser les prêtres de l'église (dit Strauss dans son nouvel ouvrage, *Leben Jesu*, p. 19,) il faudrait d'abord expulser le miracle de la religion ». Voyez id., p. 18. « Si les Evangiles sont réellement des pièces historiques, il est impossible sans doute de dégager la vie de Jésus de ses miracles ; mais si, au contraire, les miracles sont incompatibles avec l'histoire, les Evangiles ne peuvent pas être regardés comme des sources historiques ! » M. Renan s'exprime en termes moins absolus : Nous ne disons pas : Le miracle est impossible ; nous disons : Il n'y a pas eu jusqu'ici de miracle constaté. Au fond, sa pensée est la même que celle de Strauss, car il dit plus loin que Jésus ne connaissait pas la loi qui déclare inflexibles les lois régissant la nature.

[2] Voy. Strauss. *Leben Jesu*, II t. § 147. *Neues Leben Jesu.* p. 39. Bruno Baur (*Kritik der evangel. Gesch. Vorwort.*) se trouve blessé et révolté par la vertu trop supérieure de Jésus qu'on oppose sans cesse à la méchanceté et à la bêtise des autres.

[3] L'académie des sciences s'est déclarée, 1° contre le quinquina ; 2° contre l'inoculation ; 3° contre le paratonnerre ; 4° contre les machines à vapeur. Réaumur repoussait en 1735 l'opinion de Peyssonnel, qui affirmait la nature animale des

Partout dans la science on insiste sur la nécessité de la méthode positive, contre les théories en l'air ; l'histoire biblique devrait-elle donc seule faire exception? « C'est », dit un écrivain moderne, « le noble droit de la critique « moderne, de juger non-seulement les faits ordinaires « et de tous les jours, mais encore les événements les « plus miraculeux et de les admettre lorsqu'ils sont con- « firmés par de bons et solides témoignages ». Dieu existe et le miracle est possible ; ainsi tombe la première prétention des incrédules. Si, au surplus, le merveilleux est le signe certain de la fausseté d'un récit, tous les historiens sont englobés dans la même accusation et leurs écrits anéantis, ceux mêmes d'un Suétone et d'un Tacite; car eux aussi rapportent des faits miraculeux. Ce dernier rapporte les faits extraordinaires qui eurent lieu dans le temple de Jérusalem peu de temps avant sa ruine [1].

Toute religion, dit-on encore, chez les Grecs et les Romains, chez les Germains et les Indiens, commence par des mythes : La religion chrétienne ferait-elle seule exception à la règle générale [2]?

polypes. En 1802, la même académie déclarait qu'il n'existait pas de pierres météoriques. L'année même où Hegel écrivait sa preuve philosophique de l'impossibilité des astéroïdes, les astéroïdes furent découverts. Cf. Perty (*Die mystischen Erscheinungen der menschlichen natur.* 1861, préf., p. 10.) Le même dit avec raison : « C'est un droit que nous avons et que nous ne devons pas laisser perdre, de passer du sensible à l'inconnu, du visible à l'invisible, du fini à l'infini ».

[1] *Visæ per cœlum concurrere acies, rutilantia arma et subito nubium igne collucere templum. Expassæ repente delubri fores, ac audita major humana vox. Excedere deos; simul ingens motus excedentium. Histor.*, V, 13. Cf. Joseph. Flav., VI, 5.

[2] Strauss, T. I, § 12.

Mais que l'on compare aux mythes des autres religions la sublime figure de Jésus, empreinte d'une douce et sainte majesté, les simples et naïfs témoignages que nous avons sur lui ; et l'observateur le plus superficiel y verra un cachet certain et infaillible de vérité et de réalité. Que l'on mette en parallèle avec son histoire les fables de l'Egypte et de la Grèce, purs produits de l'imagination poétique, vagues réminiscences, flottant entre le ciel et la terre, entre Dieu et la matière, la nature et l'esprit, la liberté morale et la nécessité physique ; ou bien encore les mythes sanglants et les idoles effrayantes de l'Inde, les vaporeuses et sombres divinités de la Scandinavie, figures indécises, se confondant les unes dans les autres, paraissant et disparaissant tour à tour comme les brumes du nord, comme les vibrations sonores d'une cloche : et que l'on nous dise s'il y a là la moindre ressemblance. D'une part on ne trouve que volupté et fureur, que création et destruction, obscurité et confusion ; une sorte de clair-obscur au milieu duquel on voit tour à tour apparaître et s'évanouir des fantômes participant à la fois de l'homme et de Dieu, créations maladives de l'esprit humain adonné au culte de la matière.

D'autre part, vous voyez au contraire la conscience, la réflexion, l'action libre, en un mot une volonté et une personnalité devant laquelle s'évanouissent les vains songes de la mythologie. L'idée claire, la conscience en éveil et la réflexion font disparaître le mythe, ce fantôme du paganisme. Platon, sans doute, rejette le mythe, ou du moins il cherche à l'idéaliser ; sa réaction contre le mythe se fonde sur sa nature morale, il le combat au nom de la conscience et de la raison. Les faits de la ré-

vélation, au contraire, font prendre corps aux idées, en sont une incarnation : plus on les approfondit, plus on les trouve remplis d'idées. L'idéal véritable ne manque jamais d'avoir sa réalité. Le mythe est la forme que le paganisme donne à la religion naturelle, à la divinisation de la nature. La révélation apparaît dans l'histoire comme le fait d'une volonté personnelle et se produit par des événements historiques. Le mythe n'est pas plus le développement normal de la conscience religieuse, que le paganisme n'est lui-même un degré légitime dans le développement religieux, que la sauvagerie n'est le commencement de la civilisation ; car le paganisme et la sauvagerie sont tous les deux une déchéance, une perversion, une corruption.

L'histoire de Jésus-Christ ne peut pas être un mythe. Selon Strauss, c'est l'idée panthéiste qui, en confondant Dieu et l'homme dans une même unité substantielle et en se combinant avec l'attente messianique, donna lieu à ce cycle légendaire et mythique, dans lequel ce qui convient à toute l'humanité a été attribué, ainsi qu'on le voit dans les Evangiles, à un héros unique, Jésus-Christ.

Cependant cette idée était loin d'être neuve ; elle avait déjà cours en Grèce dans l'école des néo-platoniciens et dans les religions indiennes. Pourquoi donc, si féconde ici, fut-elle si stérile là-bas? Une idée philosophique aurait pu, tout au plus, produire une école qu'on aurait vu briller et disparaître comme tant d'autres, dans le cours des siècles [1] ; mais jamais elle n'aurait été

[1] Sans doute on trouve dans les écrivains juifs et païens des pensées qui ont du rapport avec des vérités et des paroles

capable de créer une religion universelle comme le christianisme.

On veut que l'Eglise ait formé et développé le mythe du Christ : à notre tour nous demanderons qui donc a formé l'Eglise elle-même, qui n'est l'Eglise chrétienne que par sa foi en Jésus-Christ. Le mythe ne forme, ne crée absolument rien ; il n'est lui-même qu'un produit, un jeu de l'imagination populaire à une époque préhistorique.

L'existence de l'Eglise est un fait de la plus haute importance, que l'on ne peut nullement expliquer comme l'œuvre de l'imagination, car elle exige une volonté, une personnalité et une puissance créatrice pleine d'énergie. Lorsqu'on voit la répulsion que tous les Israélites avaient et devaient avoir pour un Messie crucifié [1], le fait de l'établissement de l'Eglise ne peut s'expliquer que par la divinité de Jésus-Christ et la vérité de sa résurrection. Le monde est transformé par le christianisme ; les martyrs

énoncées par le Seigneur, mais ceci prouve simplement deux choses, en mettant de côté la tradition qui, cependant, a bien son importance : d'abord, que le christianisme est la religion absolue résumant en elle toute vérité ; et, ensuite, que de tous temps l'esprit de Dieu agissait au milieu des gentils. (V. Justin., *Apolog.*, II, 8 ; X, 13.)

[1] « Nous annonçons le Christ, qui a été crucifié et qui est pour les Juifs un sujet de scandale ». Les écrivains qui composaient l'évangile ne pouvaient pas appliquer les traits magnifiques d'un conquérant et d'un souverain, à un homme dont ils avouaient l'humble condition et la mort ignominieuse. Les Juifs, au contraire, se représentaient le Messie comme un chef puissant, devant surgir plein de gloire à la tête d'armées victorieuses. (Josep. Flavius, *Bel. Jud.*, VI, c. V.) Tacite, *Histor.* V, 13 : *Pluribus persuasio inerat antiquis sacerdotum litteris contineri eo ipso tempore fore ut valesceret Oriens, et profecti Judæa rerum potirentur.* (Suétone, *In Vespas.*, c. XIV.)

sont remplis de courage et les nouveaux adeptes de vertus au milieu d'un monde déchu et profondément corrompu. Quelle solution trouver à ce problème, si l'on rejette les faits historiques racontés par l'Evangile [1] ?

« Admettez-vous », dit Schelling [2], « l'hypothèse que « le récit des Apôtres n'est qu'une glorification légendaire « et fabuleuse de Jésus ? Mais en général, on ne glorifie de « la sorte que les vies déjà illustrées par de grandes actions « et parvenues au faîte des grandeurs. Eh bien, je vous « le demande, d'où vient que le rabbin juif Jésus a été « l'objet d'une semblable glorification ? Est-ce par sa doc- « trine ? Mais les pierres qu'on lui jetait montrent assez « comment on la recevait. Par sa personne ? mais l'im- « mense majorité du peuple refusait de croire qu'il fût « le Messie. Que l'on suppose déjà vrai tout ce que le « paganisme et l'Ancien Testament nous apprennent de « la personne de Jésus-Christ, indépendamment des

[1] D'après Strauss, la foi dans la résurrection du Christ prit naissance de la façon suivante : « Après la première émotion causée par la mort du Messie, les disciples comprirent la nécessité de donner à ses souffrances et à sa mort un caractère messianique : il était entré dans sa gloire, et devait par conséquent se manifester à ses disciples. L'absence du cadavre dans le tombeau vint confirmer leurs prétentions hardies, et les femmes, chez lesquelles le système nerveux est beaucoup plus excitable, crurent à de véritables apparitions. Pourquoi n'admettrait-on pas qu'un phénomène, ou simplement la vue d'une personne étrangère, ait pu produire sur un individu, voire même sur une assemblée, l'effet d'une apparition de Jésus ? » Le même auteur reproduit cette hypothèse ridicule dans son nouvel ouvrage ; *Leben Jesu, für das deutsche Volk bearbeitet*, 1864. Tout cela ne prouve qu'une chose, le grand embarras de ces messieurs devant ce tombeau resté vide, quoique scellé et gardé.

[2] Schelling, *Philosoph. der Offenburung*, t. II, § 4, p. 233.

« évangiles, que l'on admette préalablement qu'il a « passé réellement pour ce que nous croyons qu'il est, et « alors, mais alors seulement, on pourra penser qu'en « conséquence de cette opinion il s'est formé maints « récits qui se lisent aujourd'hui dans les évangiles et « que l'on pourrait appeler des mythes dogmatiques. « Mais admettre cela, c'est justement présupposer toute « la grandeur de Jésus-Christ, même indépendamment « des évangiles... Et, bien loin que les évangiles soient « nécessaires pour attester la grandeur du Christ, c'est au « contraire la grandeur du Christ qu'il faut admettre pour « comprendre le récit des évangiles ».

L'histoire évangélique n'est point un mythe. Le mythe appartient toujours aux époques préhistoriques. Chaque peuple dans son enfance, ne sachant pas encore distinguer le domaine de l'imagination de celui de la réalité, enfante le rêve de ses mythes comme les Grecs et les Germains, et ces mythes se rapportent toujours aux origines du peuple, ainsi qu'à ses rapports avec les forces de la nature que le mythe personnifie. C'est ainsi que l'épopée chante Théodoric et non Charlemagne, les héros de la guerre de Troie et non les guerriers de Salamine et de Marathon. Dès que la réflexion se montre, elle tue le mythe. Sans doute il court sur chaque grand homme des légendes et des récits merveilleux, accrédités à plaisir ; mais ce qui n'est plus possible, c'est la formation de tout un monde mythologique [1].

Examinons l'époque à laquelle les évangiles furent

[1] Vilmar, *Gesch. der Deutsch. National.*, t. I, p. 62-68.

écrits. C'était un temps d'activité intellectuelle, un temps de scepticisme qui ne voyait avec Platon et Cicéron, dans toute la théogonie d'alors, qu'un vain jeu de l'imagination poétique. Le mythe ne peut avoir cours que chez un peuple qui ne connaît pas encore l'écriture, nommée avec raison par Tite-Live[1] *la fidèle gardienne de l'histoire;* chez un peuple qui ne possède ni chronologie ni histoire[2]. C'était un temps où florissait la critique historique, où la Grèce avait son Thucydide, Rome ses Tite-Live et ses Tacite, la Palestine un Josèphe et avant lui les Macchabées, où tous les peuples voisins de la Palestine, Egyptiens, Phéniciens, Chaldéens, voyaient surgir des historiens[3].

Dans un moment semblable il peut encore se glisser des erreurs, des fictions poétiques réfléchies peuvent encore être imaginées; mais le mythe, produit spontané et irréfléchi de la poésie légendaire, est absolument impossible[4]. Voilà en quel temps furent composés les évan-

[1] *Custodia fidelis rerum gestarum.*

[2] Comp. Schelling. *Ueber die Mythen der altesten Welt.*

[3] Hug, *Gutachten über das Leben Jesu von Strauss,* p. 50. Manethon écrivit l'histoire d'Egypte, Dion celle de Phénicie, de même que Ménandre et Ptolémée le Mendésien, celle d'Hérode. Ce dernier laissa lui-même des mémoires.

[4] Un critique postérieur, fort incrédule lui-même, Bruno Baur, trouve cette *spontanéité poétique* de Strauss une substance aussi mystérieuse que l'inspiration des orthodoxes. M. Renan admet bien, en principe, l'authenticité des quatre Evangiles, et blâme Strauss d'avoir trop abandonné le terrain historique. Mais M. Renan, à son tour, arrange selon ses vues et sa fantaisie la vie de Jésus et en fait un véritable roman, sous prétexte de séparer les faits historiques des prétendues légendes : à cette fin il emploie sans cesse les formules suivantes : *Il semble*, il *paraît; à ce que l'on croit; probablement;*

giles. D'ailleurs, une formation mythique est le résultat d'une cause qui agit à la longue, insensiblement et durant plusieurs générations [1]. Or, un âge d'homme ne s'était pas encore écoulé depuis la mort de Jésus-Christ, que déjà les évangiles existaient. On les trouve partout dès le milieu et à la fin du IIe siècle en Gaule, dans l'Asie Mineure, dans Alexandrie, à Rome. Ce fait universel prouve une tradition universelle remontant aux Apôtres, car il serait impossible d'expliquer pourquoi, au milieu de la multitude des légendes, ces quatre évangiles ont été admis plutôt que d'autres, et celà unanimement, uniformément. Les Apôtres, et particulièrement saint Jean, vivaient encore à la fin du premier siècle, c'est-à-dire dans un temps où, selon Pline, le christianisme étai répandu dans toute l'Asie Mineure. En l'an 137 les évangiles sont divulgués et généralement connus [2].

Où donc trouver la place suffisante pour mettre la for-

peut-être; on dit; je soupçonne; il faut supposer; on est tenté de croire; qui sait; si je puis dire. En revanche, il connaît des détails ignorés de tous; par exemple, que Jésus avait des sœurs mariées à Nazareth, que Pierre avait des enfants; peut-être même en sait-il le nombre : Jésus, selon le même auteur, montait ordinairement une mule, et ses disciples déployaient leurs manteaux sur l'animal. Judas menait sans doute une existence misérable dans sa cabane d'Hakeldama. Saint Jean écrivit son Evangile sous l'impression d'un amour-propre blessé, parce que dans les autres Evangiles c'est toujours saint Pierre qui paraît au premier rang. Mais que dire lorsque M. Renan, va jusqu'à qualifier le discours de Jésus, rapporté par saint, Jean XVII; 1, « de rhétorique, de vain et fastidieux apprêt ».

[1] L'Epopée homérique ne fut composée que 200 ans après la chute de Troie.

[2] Justin., *Apol.*, I, c.

mation mythique dont on parle? — Ni les chrétiens, ni les païens ne soupçonnaient les Evangiles d'être une œuvre informe du hasard. Quadratus dit : « Si les actions de « notre Sauveur ont duré, c'est qu'elles ont été réelles. « Je m'en rapporte là-dessus à ceux qui ont été guéris ou « ressuscités par lui et qui ont survécu au Seigneur; car « quelques-uns sont demeurés en vie jusqu'à ce jour [1] ». Quadratus vivait au commencement du deuxième siècle. Ceux-là auraient-ils manqué de contredire si les Evangiles n'avaient pas dit vrai?

Non, l'Evangile ne peut être un mythe, parce que les caractères des récits fabuleux et ceux de la narration évangélique s'excluent réciproquement. Le mythe porte toujours un cachet local et national, parce qu'il est le reflet du premier réveil de la vie naturelle. L'Evangile, au contraire, s'applique à l'univers entier, et est la plupart du temps en opposition avec les opinions de l'époque et du peuple où il a paru. Le mythe est étranger à toute chronologie; il oublie et confond les temps, les lieux et les personnes. Dans les Evangiles, au contraire, nous voyons les époques précisées avec le plus grand soin, les faits et gestes de Jésus prendre déjà place dans le tissu de l'histoire universelle pendant son séjour sur la terre, en sorte qu'on peut les contrôler à l'aide du récit des événements profanes qui eurent alors

[1] Eusèbe, *Hist. eccl.*, IV, 3; *I Cor.*, XV, 6 : « Il se montra à plus de 500 frères assemblés, dont plusieurs vivent encore ». *Actes des Apôt.* : « Et il a été vu pendant plusieurs jours par ceux qui étaient venus avec lui de Galilée à Jérusalem, qui lui rendent encore aujourd'hui témoignage devant le peuple ».

lieu en Palestine [1]. Par là tombe la seconde preuve de l'hypothèse mythique.

Mais, dit-on encore, même en oubliant les difficultés métaphysiques et dogmatiques ainsi que les miracles, les contradictions relevées dans l'Evangile sont tellement apparentes qu'elles ne peuvent échapper à un esprit attentif et l'empêcheront toujours de donner à ces récits la valeur de l'histoire.

A cette objection nous répondons par ce mot de Pascal [2] : « Ce qui, à première vue, semble une faiblesse, « est, au contraire, pour l'observateur attentif, une preuve « de force ».

Saint Jean, par exemple, avait sous les yeux les autres Evangiles lorsqu'il composa le sien ; comment ne se serait-il pas aperçu de ces contradictions ? Certainement il y a de la variété dans l'exposition des Evangiles ; mais ce fait prouve, au contraire, la sincérité de narrateurs qui ne supposent même pas qu'on puisse douter de leur témoignage. Saint Luc [3] raconte trois fois la conversion de saint Paul et, chaque fois, en termes différents. S'il y avait eu une contradiction réelle, ne l'aurait-il pas appréciée ? Loin de trouver à redire aux divergences qui se rencontrent dans ce quadruple monument, dit le juif

[1] C'est ainsi que Macrobe rapporte un fait sans importance pour l'histoire universelle ; c'est le massacre des innocents à Bethléem, (*Saturn.*, II, 4) : *Cum audisset, inter pueros, quos in Syria Herodes rex Judæorum inter bimatum jussit interfici, filium quoque ejus occisum, ait* (*Augustus*) *melius est, Herodis porcum esse quam filium.*

[2] *Pensées*, c. XVIII.

[3] *Actes de Apôtres*, IX, 15 ; XXII, 14 ; XXVI, 16.

Salvador [1], ces différences en constituent plutôt la vraie richesse ; elles l'agrandissent en y conservant l'empreinte involontaire et naïve des hommes et des circonstances. Semblable au rayon de soleil qui sort du prisme décomposé en différentes couleurs, la personne de Jésus-Christ a été représentée sous différents aspects par les évangélistes, pour ne former toujours qu'une individualité unique, resplendissante de grandeur et de majesté. « L'ex« pression varie », dit de Humboldt, « mais la vérité reste « une ». La question capitale est donc toujours de savoir si les Evangélistes s'accordent dans un seul et même Evangile, c'est-à-dire si leurs tableaux, malgré des différences extérieures, n'en représentent pas moins dans le fond une image identique dont la beauté suprême ressort avec éclat. — Supposé que l'on soit parvenu à ébranler la foi dans les Evangiles, vous ne seriez encore qu'au début de votre tâche ; car, jusqu'à présent, l'authenticité des lettres de saint Paul n'a pas encore été contestée, *et le Christ de saint Paul est le même que celui des Evangiles.* Platon et Xénophon ont représenté Socrate sous des aspects divers ; malgré ces différences de détail, on reconnaît néanmoins toujours les traits saillants du même personnage. « Tite-Live, Polybe, Tacite », dit Lessing [2], « racontent souvent le même fait, accompagné de cir« constances contradictoires ; quelqu'un néanmoins a-t-il « jamais eu l'idée de nier le fait lui-même ? »

Mais, nous dira-t-on, il y a eu de faux évangiles ; qui

[1] *Jésus-Christ et sa doctrine,* l. II, p. 167.

[2] Duplik.

nous assurent que ceux qu'on nous ordonne de croire soient les véritables ?

Oui, sans doute l'histoire connaît des évangiles apocryphes ; mais leur existence, loin d'infirmer l'autorité des Evangiles, ne fait au contraire que la confirmer. Les apocryphes diffèrent des véritables Evangiles par le temps et par l'esprit. Par le temps, car ils ne datent que du quatrième siècle[1], tandis qu'une chaîne non interrompue de témoignages indubitables constate l'existence des Evangiles dès le milieu et sur la fin du deuxième siècle. Ils en diffèrent par l'esprit, car ils sont sortis du sein des sectes judaïsantes et gnostiques, qui s'appuient sur des paroles supposées de Jésus pour établir leurs propres doctrines, ce qui leur donne un cachet plus ou moins marqué d'hérésie. De plus « le sot verbiage et les niaiseries qu'ils « contiennent », dit Hug [2], « suffiraient seuls pour les dis- « tinguer d'avec les Evangiles ». Les apocryphes diffèrent enfin des Evangiles authentiques sous le rapport du crédit historique : l'Eglise ne leur a jamais accordé la moindre importance ; elle les a toujours rejetés et soigneusement séparés des authentiques [3]. Nous disions

[1] Le soi-disant *Protévangile de Jacob*, ainsi que les *Actes de Pilate*, appartiennent à la première moitié du second siècle. (Cf. Justin., *Dial. c. Tryph.*, LXXVIII, et *Apolog.*, I, 35 ; XLVIII, 1. Tertull., *Apolog.*, VI, 21.) Celui-là cite souvent saint Matthieu, saint Luc ; ceux-ci saint Jean. Ces écrits apocryphes confirment au reste l'adoption générale des Evangiles par l'Eglise avant la la fin du Ier siècle. Cf. Tischendorf, p. 33 et suiv. *De evang. apocryph. orig.*, 1851, p. 165.

[2] *Gutachten über das Leben Jesu von Strauss*, p. 56.

[3] Eusèbe, *H. E.*, III, 29.

plus haut que les apocryphes confirmaient l'authenticité des Evangiles; et en effet, bien que composés par les auteurs les plus différents de sentiments, de lieux et d'intérêts, ils contiennent néanmoins l'essentiel de l'histoire évangélique, je veux dire, la vie du Christ, sa doctrine, ses œuvres miraculeuses et sa résurrection. Et c'est là la question capitale, auprès de laquelle toutes les autres ne sont rien [1].

Résumons-nous. Douze pêcheurs, douze galiléens, au dire des adversaires, se sont concertés pour créer la personne de Jésus; sur cette base imaginaire ils ont élevé l'immense édifice du christianisme, c'est-à-dire, le système le plus grand, le plus complet sous tous rapports que le monde ait jamais été appelé à contempler? Douze hommes, sans la moindre instruction, auraient accompli une merveille, dont ni Platon ni Aristote, ni aucun des sages de l'antiquité n'avaient même eu le pressentiment! Des millions de martyrs ont versé leur sang, des millions de chrétiens se sont condamnés à toutes les privations et aux plus durs sacrifices pour une fiction, un être idéal et impersonnel!

Un vain fantôme, sorti de l'imagination de quelques ignorants, a, depuis dix-huit cents ans, servi d'aliment et de soutien aux plus grands génies, et rendu au vieux monde qui s'écroulait une vigueur et une jeunesse nouvelles!

Un mythe, un songe a mis au jour la plus puissante des institutions, l'Eglise chrétienne; non content de lui

[1] Voyez Pletzer, *Histor. Elemente in den apokr. Kindheitsevangelien*, 1864.

donner une première impulsion, il a pu lui fournir chaque jour des forces nouvelles; et l'Eglise grandit sans cesse, toujours combattue et toujours triomphante!

Nous avons fini. Comme au jour de son jugement, le Christ est devant le tribunal entouré de ses accusateurs : « et tout le conseil cherchait un faux témoignage contre « Jésus pour le faire mourir [1]. Car plusieurs déposaient « faussement contre lui; mais leurs dépositions ne s'ac« cordaient pas [2] ». L'histoire du Seigneur est l'histoire de son Evangile : toutes les hypothèses sur son origine échouent contre la réalité inflexible de l'histoire [3]. Une seule explication est possible : les Evangiles rapportent la vie et les faits de Jésus, parce que Jésus a vécu et accom-

[1] *Matth.*, XXVI, 59.

[2] *Marc*, XIV, 56.

[3] Bruno Baur lui-même déclare l'hypothèse du mythe, proposée par Strauss, une bulle de savon qui s'évanouit au premier souffle de la critique. (*Kritik der evangelischen Geschichte*, I, § 6.) Weise prétend que ce n'est pas le corps de Jésus, mais son système nerveux magnétique qui apparut à ses disciples après sa résurrection! Selon Strauss, tous les Evangiles sont faux; suivant Weise, les trois premiers seuls sont vrais. Strauss prétend que l'idée messianique a donné naissance à la vie de Jésus; mais cette idée, au contraire, qui représentait le Messie comme un roi et un conquérant puissant et magnifique, devait s'opposer à ce qu'on vît le Messie attendu dans la personne d'un pauvre et misérable docteur. Weise explique par le magnétisme les guérisons de Jésus que l'on admirait comme des miracles; mais toutes ces hypothèses ne parviennent pas à nous donner la clef de tous les faits surprenants que rapportent les Evangiles; en outre elles accusent d'imposture le Sauveur lui-même, puisqu'il déclare que ses œuvres sont des miracles. Quant à Schenkel, *son portrait de Jésus* est un modèle d'assertions hasardées, de langage équivoque et de contradictions parfaites.

pli ces prodiges. A leurs accusateurs Jésus et les Evangélistes adressent la même question qu'il y a dix-huit cents ans : « Qui de vous peut me convaincre de péché [1] ? » Et ses accusateurs se taisent, le mensonge s'est fait justice à lui-même.

[1] *Jean*, VIII, 46.

CHAPITRE XV.

DIVINITÉ DE L'HISTOIRE ÉVANGÉLIQUE.

La signification des actions divines dans l'histoire évangélique en général. — Le Christ nous désigne ses miracles comme les preuves de sa mission. — Ses miracles sont en harmonie avec ses paroles et sa personne. — Symbolique du miracle — Réalité des miracles attestée par Jésus-Christ lui-même et par des témoins oculaires. — Les circonstances qui accompagnent les miracles, prouvent leur caractère surnaturel. — Les miracles ne sont pas l'effet de forces naturelles occultes. — Le magnétisme et les miracles du Christ. — Les juifs et les païens en présence des miracles. — Le motif des œuvres divines. — Le miracle de la résurrection. — La réalité de la résurrection. Les témoins de la résurrection. — Le grand miracle de l'Eglise. — Notes additionnelles.

« Celui qui ne croira point sera condamné[1] ». Au premier abord, sans doute, cette sentence est dure, mais elle doit être juste, car c'est la dernière parole, la dernière volonté du Seigneur avant de retourner vers son Père. Mais si l'incrédulité envers Jésus-Christ est un crime si grave aux yeux de Dieu, il était de son devoir de prouver invinciblement et visiblement au monde la mission de son Fils et la divinité de Jésus-Christ ; il a dû imprimer en traits étincelants, sur la face de la terre, la marque authentique de sa qualité d'envoyé du ciel. Il faut que toute la création lui rende témoignage ; il faut que ce cri

[1] *Marc*, XVI, 19.

d'un centurion romain : « Vraiment cet homme est le « Fils de Dieu [1] », soit celui du genre humain lui-même, et l'expression de la conviction la plus intime, la plus profonde et la plus vraie de l'humanité. Jésus-Christ devait nécessairement se manifester d'une manière assez frappante pour que ceux qui le voyaient et l'entendaient crussent en lui avec certitude, s'ils étaient de bonne volonté.

Telle est la signification véritable et l'intention des faits miraculeux et divins qui éclatent dans la vie de Notre-Seigneur. C'est par eux que la nature reconnaît son Maître et son Souverain, que la terre vient rendre hommage à son Créateur et à son Seigneur, que s'ouvrent les trésors cachés de la puissance créatrice de Dieu. Ils forment l'auréole resplendissante qui entoure l'auguste figure de Jésus-Christ ; ils sont le sceau divin visible partout et pour tous, et que n'a pu obscurcir même la couronne d'épines. Jamais ses disciples n'auraient ajouté foi à ses paroles, si ses œuvres ne les avaient convaincus de la vérité de sa doctrine [2].

Voilà donc la raison des miracles du Seigneur ; sans eux le Christ n'aurait pas trouvé un disciple dans le peuple juif, ni un seul croyant parmi les Gentils. Sans les miracles, l'incrédulité envers lui ne serait pas un péché, sa doctrine ne serait pas une loi pour l'esprit, une obligation pour la volonté ; car alors la voix de Dieu n'aurait point tonné dans les profondeurs de la terre ni

[1] *Matth.*, XXVII, 54.

[2] Eusèbe, *Démonstr. évang.*, l. III, ch. VI.

des hauteurs du ciel, pour nous signaler son Fils bien-aimé, que nous devons écouter[1].

Nous allons nous poser les trois questions suivantes :

1° Jésus-Christ a-t-il opéré des miracles ?

2° Comment Jésus-Christ a-t-il opéré ces miracles ?

3° Pourquoi Jésus-Christ a-t-il opéré des miracles ?

Et d'abord, Jésus-Christ a-t-il opéré des miracles ? Après ce que nous avons dit dans le chapitre précédent sur l'authenticité et la crédibilité de l'histoire évangélique, il nous semble superflu de répondre en détail à cette question. Ouvrons saint Matthieu ; nous lisons : « Or, Jean « ayant appris dans sa prison les œuvres merveilleuses de « Jésus-Christ, envoya deux de ses disciples lui dire : « Etes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en « attendre un autre ? Et Jésus leur répondit : Allez ra-« conter à Jean ce que vous avez entendu et ce que vous « avez vu : Les aveugles voient, les boiteux marchent, « les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts « ressuscitent, l'Evangile est annoncé aux pauvres[2] ». Ainsi, le Seigneur lui-même parle de ses miracles et les appelle en témoignage ; la pureté de sa morale, l'élévation de sa doctrine, la dignité et la sainteté de sa personne sont intimement liées à ses miracles. Sont-ils réels, toute la doctrine est vraie ; sont-ils faux, ce n'est qu'un échafaudage de mensonges qui doit s'écrouler sous le premier coup de la critique. Ce n'est pas une fois seulement que Jésus en appelle à ses miracles comme aux témoins

[1] *Matth.*, XVII, 5.

[2] *Matth.*, XI, 2.

irrécusables de sa divine mission ; il le fait à plusieurs reprises et dans les circonstances les plus diverses. « Que « si je chasse les démons par l'esprit de Dieu, le règne de « Dieu est donc venu parmi vous [1] ». « Comme le Père « réveille les morts et les ranime, ainsi le Fils ressuscite « les morts comme il lui plaît [2] ». « Mais pour moi, j'ai « un témoignage plus grand que celui de Jean, les « œuvres que mon Père m'a donné pouvoir de faire ; les « œuvres, dis-je, que je fais, rendent témoignage pour « moi que c'est mon Père qui m'a envoyé [3] ». Le Père a imprimé [4] sur lui son sceau, « afin », dit-il, « qu'ils « croient que c'est vous qui m'avez envoyé [5] ». Et plus loin : « Mon Père, qui demeure en moi, fait lui-même « les œuvres que je fais [6]. Ne croyez-vous pas que je suis « en mon Père et que mon Père est en moi ? Croyez-le au « moins à cause de mes œuvres [7] ».

[1] *Matth.*, XII, 28.

[2] *Jean*, XV, 21.

[3] *Ibid.*, I, 36.

[4] *Ibid.*, VI, 27.

[5] *Ibid.*, XI, 42.

[6] *Ibid.*, XIV, 10.

[7] Si Jésus défendait parfois de publier ses miracles (*Marc*, VII, 35), c'est parce qu'il ne croyait pas que le moment opportun et utile de leur divulgation fût encore venu, remarque Dœllinger (*Christenth. und Kirche*, p. 16) ; il craignait aussi une manifestation populaire qui aurait pris un caractère politique et l'eût porté sur le trône. En outre, il voulait que les malades qu'il aurait guéris pussent être examinés à loisir, et confirmer ainsi l'impression reçue.

« Il fut puissant », dit saint Luc [1], « en œuvres et en « paroles ». A quelque endroit que j'ouvre et que je lise le saint livre, j'y trouve racontées des œuvres miraculeuses, et les paroles du Seigneur ne viennent guère que pour expliquer, établir, interpréter et faire l'application des œuvres. Les miracles et la doctrine de Jésus-Christ forment un tout indivisible. La doctrine s'appuie sur le miracle, le miracle confirme et précise la doctrine. Sa doctrine est un miracle [2], et ses miracles une doctrine profondément significative [3]. La doctrine de Jésus-Christ n'est jamais un exposé de théories abstraites, un système de principes et de démonstrations. La doctrine, chez lui, ne fait qu'un avec la vie ; c'est le grand enseignement d'une miraculeuse vie. Diverses écoles rationalistes ont essayé de séparer la doctrine de Jésus-Christ de ses œuvres et de sa personne divine, se flattant de pouvoir maintenir celle-là en faisant bon marché de celles-ci ; c'était former une entreprise contradictoire et qui portait en soi un germe de mort [4]. Il est la lumière du monde,

[1] *Luc*, XXIV, 19.

[2] « Et les Juifs, en étant étonnés, disaient : Comment cet homme sait-il l'Ecriture, lui qui n'a point étudié ». (*Jean*, VII, 15.)

[3] *Dominus ac Redemptor noster per Evangelium suum aliquando verbis, aliquando rebus loquitur.* (Gregor. M., *Homil.* XXXII *in Evang.*)— *Habent miracula linguam suam; habet aliquid intus hoc, quod miramur foris.* (Augustin, *Civ. Dei*, XXII, 5, 8.)

[4] « Croire ou ne pas croire les miracles de Jésus », dit Hug, (*Zeitschr. für die Geistl. des Erzbisth*, Freiburg, 1828, II[e] cahier, p. 91), « c'est de là que dépend la mission divine de Jésus-Christ. Si Jésus n'a pas opéré de réels et constants miracles, ce n'est plus pour nous qu'un homme. Sa parole est une parole

et c'est pourquoi il rend l'aveugle à la lumière du jour; il apporte au monde le salut, c'est pourquoi il guérit la plaie du malade ; il est impeccable, c'est pourquoi il dompte la révolte de la nature qui, reconnaissant en lui son Maître, se soumet à ses volontés en esclave docile [1]. Il est la vie du monde, c'est pourquoi il rappelle les morts à la vie ; il est le Rédempteur, c'est pourquoi ses œuvres sauvent du péché et de la damnation, sont une restauration de l'état bienheureux dont nous jouissions dans le paradis, et une anticipation des félicités de cette vie, où il n'y aura plus ni mort, ni tristesse, ni plainte, ni douleur; car, « voici », dit-il, « que je renouvelle toutes choses [2] ». Jésus-Christ, manifestation personnelle de la divinité dans la chair, l'immortel revêtu d'un corps périssable, est lui-même le miracle dans l'acception la plus haute du mot, le miracle par excellence qui résume tous les autres. Le merveilleux forme autour de lui une auréole resplendissante qui l'environne depuis son entrée dans le monde jusqu'au jour de son ascension glorieuse.

humaine, sans efficacité salutaire pour le genre humain..... Que l'on place son image dans la maison à côté de celles des grands hommes..... si les miracles du Christ sont dus à des moyens naturels, ce n'est plus qu'un médecin un peu plus habile que les autres. Il y a plus : comme il voulait passer pour tout autre, c'est un imposteur; voilà à quelle extrémité on arrive pour vouloir expliquer naturellement les miracles.

Cf. La pêche miraculeuse (*Luc*, v, 4).

[2] De même que les paraboles du Seigneur contiennent les principes de dogme et de morale que l'Eglise devait développer, ainsi les miracles prouvent les effets de son mode d'action qui est la grâce. Or, la grâce, dans le monde spirituel, est la contre-partie des miracles dans le monde corporel. (Cf. Wiseman, *Mélanges*, t. I, p. 160).

Mais les miracles ont-ils eu réellement lieu comme les Evangiles nous les rapportent? N'étaient-ils pas le résultat de la fourberie ou du moins de l'hallucination; la conséquence d'une observation inexacte, inintelligente et partiale ? Nous l'avons vu, le caractère moral de Jésus nous garantit suffisamment la vérité de ses miracles. D'ailleurs le récit évangélique répond de lui-même à ces questions, qui ne sont pas nouvelles, car elles furent faites dès que le Seigneur fit ses premiers miracles. Prenons un exemple au hasard :

Saint Jean [1] raconte la guérison d'un aveugle-né qui mendiait sur la place publique. « Et le Seigneur lui dit : « Allez vous laver dans la piscine de Siloé, qui signifie « *envoyé*. Il y alla donc, il s'y lava, et il en revint voyant « clair. Ses voisins et ceux qui l'avaient vu auparavant « demander l'aumône, disaient : N'est-ce pas là cet « aveugle qui était assis et qui mendiait? Les uns répon- « daient : C'est lui; d'autres disaient : Non, c'en est un qui « lui ressemble. Mais il leur disait : C'est moi-même ». Ce fait s'était promptement répandu, et on mena l'homme devant les pharisiens, qui lui firent de nouveau raconter l'histoire de sa guérison. Il n'y avait plus à en douter, l'aveugle avait recouvré la vue sur l'ordre de Jésus. Alors il s'éleva une discussion entre eux ; les uns, vaincus par l'évidence du fait, disaient : Dieu doit être avec cet homme, puisqu'il accomplit de semblables miracles. Les autres, aveuglés par leur haine contre le Seigneur, se

[1] *Jean*, IX, 1. M. Renan, dans sa vie de Jésus, passe sous silence ce passage tout entier, parce qu'il renverse complétement ses hypothèses.

refusaient obstinément à croire en lui ; mais, ne pouvant pas nier l'évidence du fait, ils cherchèrent à se persuader que le mendiant n'avait jamais été aveugle ; ils firent venir ses parents dans l'espoir de les intimider et de les faire parler selon leurs désirs. Mais ceux-ci répondirent simplement : Il est notre fils, et il était aveugle de naissance. Les pharisiens étaient donc forcés dans leurs derniers retranchements ; aussi leur haine ne connut plus de bornes, et ils chassèrent de la synagogue l'aveugle guéri miraculeusement. Telle fut toujours la conduite du monde : lorsque le mensonge se voit démasqué, il a recours à la violence.

Les miracles ont-ils réellement été opérés ? Qui sont ceux qui nous les racontent ? Des témoins oculaires, comme dans le cas précédent ; *ce que nous avons entendu, vu de nos yeux, éprouvé et touché de nos mains, nous vous le racontons* [1]. Et ceux qui n'ont pas vu de leurs yeux, comme saint Luc [2], s'en sont rapportés aux témoins oculaires. Peut-on accuser ces hommes d'être trop crédules, quand plusieurs fois le Seigneur leur reproche leur peu de foi et la dureté de leur cœur [3] ? Est-ce encore de la crédulité, lorsque tous les disciples affirment avoir vu le Seigneur, et que Thomas doute encore, tant qu'il n'a pas touché de ses mains les augustes plaies [4] ?

[1] *Jean*, I, 1, 2.

[2] *Luc*, I, 1.

[3] *Ibid.*, XXIV, 25.

[4] *Jean*, XX, 25.

Saint Paul, de tous les écrivains le plus circonspect peut-être et le plus sensé, recommande chaque fois à ses fidèles de ne pas ajouter foi aux récits merveilleux qu'on débite sans preuve, mais de rester attachés au grand miracle de la vie et de la résurrection du Seigneur[1]. Et ses disciples, encouragés par l'exemple de leur chef, affirment avec une constance inébranlable les œuvres miraculeuses de Jésus au milieu des tourments et des supplices; c'est avec le plus pur de leur sang qu'ils écrivent les faits du Seigneur dans les annales de l'histoire du monde.

Les circonstances où se produisent les miracles de Jésus, sont une garantie plus puissante encore de leur vérité et de leur importance. Où s'opèrent-ils? Ils s'opèrent publiquement dans le temple[2], au milieu de villes populeuses, en présence d'une foule[3] accourue de tous les points de la contrée, devant des hommes distingués

[1] *I Tim.*, I, 4; IV, 7; *II Tim.*, XLIV; *Rom.*, XII, 4-8; *Galat.*, III, 5; *I Cor.*, XII, 10, 29.

Saint Paul en appelle à ses propres miracles qu'il accomplissait par la puissance du nom de Jésus. — Saint Paul est à la fois témoin de ses propres miracles et des faits extraordinaires qui avaient lieu dans les assemblées des premiers fidèles; ces faits confirment les prodiges du Seigneur. — *Hebr.*, II, 4.

Dieu a rendu témoignage par des miracles (σημείοις), des prodiges (τέρασι), par les différents effets de sa puissance (ποικίλαις δυνάμεσι) et par la distribution des grâces du Saint-Esprit.

[2] « Car le roi est bien informé de tout ceci », dit saint Paul, « et je crois qu'il n'ignore rien de ce que je dis, parce que ce ne sont pas des choses qui se soient passées en secret ». (*Actes des Apôtres*, XXVI, 26.)

[3] Non pas *en secret*, comme le prétend M. Renan. — *Luc*, VI, 47. — *Matth.*, XI, 5. — *Marc*, I, 32; II, 3.

par leur condition et leur instruction[1]; ils excitent la haine et l'envie des princes du peuple; ils éveillent l'attention du roi[2]; les tribunaux en font l'objet de leurs délibérations, les soumettent à des examens officiels, à des enquêtes judiciaires[3]. Loin de se restreindre à un cercle de fidèles et d'enthousiastes, il accomplit ses prodiges en présence de ses ennemis[4], qui, ne pouvant nier les faits, les expliquent par la puissance du démon[5]; ils arrivent à une époque où le peuple juif avait atteint l'apogée de sa civilisation, alors que le scepticisme s'étendait et envahissait les âmes[6]; Grecs, Romains et païens des pays voisins de la Judée se trouvaient mêlés à la foule des spectateurs[7]; le Seigneur attire l'attention sur ses miracles et provoque les objections de ses ennemis, qui demeurent dans une rage impuissante[8].

Comment Jésus a-t-il opéré ses miracles? Ce sont de grandes et surprenantes manifestations qui frappent les regards de tous, des pains multipliés, des aveugles gué-

[1] *Marc*, III, 22. — *Jean*, IV, 46.

[2] *Matth.*, XXVII, 18. — *Luc*, XXIII, 8.

[3] *Jean*, IX, 13; XI, 47.

[4] Ainsi, ce n'est pas, comme le prétend Renan (*Introduction à la vie de Jésus*), en présence de personnes disposées d'avance à tout croire. (*Jean*, IX, 1.)

[5] *Jean*, VIII, 48. — *Matth.*, IX, 34.

[6] Dœllinger, *Heidenthum und Judenthum*, p. 747.

[7] *Luc*, VI, 17. — *Matth.*, VII, 9.

[8] *Jean*, X, 37.

ris, des morts ressuscités; ils peuvent être connus de tous et attestés; ils ont pour première conséquence de convertir un grand nombre d'hommes à la foi en Jésus-Christ [1]; ils sont durables dans leurs effets et non passagers comme des prestiges vains. Nous avons déjà cité le témoignage de Quadratus à ce sujet [2]. Dans un écrit apologétique, adressé à l'empereur Adrien pour la défense de milliers de chrétiens persécutés d'une manière atroce, on dit la vérité : car rien n'eût été plus facile pour justifier la persécution que de dire : ce n'est pas vrai, tu mens !

Jésus opère ses miracles de loin comme de près [3], par un simple mot, par un simple commandement de sa volonté, sans parler [4], sans plus de préparation, sans employer aucun moyen extérieur. Alors même qu'il emploie un mode extérieur tel que l'imposition des mains, la salive, etc., ce n'est pas un moyen, mais un symbole [5] qui n'est nullement en proportion avec l'effet

[1] *Jean*, XI, 45.

[2] Eusèbe, *Hist. ecclés.*, IV, 3.

[3] *Matth.*, VIII, 13. — *Jean*, IV, 52.

[4] *Jean*, IX, 7. — *Marc*, V, 29.

[5] Lorsque Jésus guérit des malades et ressuscite des morts par *sa parole*, c'est la voix créatrice de Dieu qui se fait entendre. Lorsqu'il emploie la poussière et la salive, il rappelle la formation du corps humain fait de boue. Le toucher et l'imposition des mains est une action symbolique fréquemment usitée chez les Israélites; elle représente la transmission de forces spirituelles. Lorsque le Seigneur emploie des moyens naturels, cet emploi prouve qu'il est le Rédempteur de la nature. La nature sert à enseigner la vérité (dans les para-

produit. Jésus opère ses miracles avec calme et sécurité ; il agit comme « Celui qui a la puissance [1] ». Sans crainte et sans étonnement, sans peine et sans effort, avec la majesté de celui qui se sait le Maître et le Roi de la nature. Ce qui est miraculeux pour nous est naturel pour lui : telle est la conviction de la foule aussi variée que nombreuse, accourue de tous les points de la terre pour le voir et l'entendre; et ce que dit l'un d'entre eux, le centurion romain à Capharnaüm, exprime la foi de tous : *Dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri* [2].

Mais on dit : Ne peut-il pas se faire que Jésus ait opéré ses guérisons par des remèdes secrets, par des vertus naturelles à lui seul connues ? Quelles seraient donc ces forces naturelles qui ressusciteraient les morts et calmeraient les tempêtes, qui, obéissant à la volonté d'un homme, rendraient la parole au muet, la lumière à l'aveugle ? Comment *le fils du charpentier*, qui n'avait pas appris les lettres [3], aurait-il surpassé tous les hommes de son temps et de tous les temps par sa science de la nature et des forces de la nature ? Il aurait lui seul possédé cet art occulte, personne excepté lui ne l'aurait

boles), et devient l'instrument de la grâce (dans le sacrement). Cette symbolique se retrouve dans une sphère d'action plus grande du Sauveur, lorsqu'il apparaît comme le fondateur, le maître et le chef de son Église. Il souffle sur les apôtres pour leur transmettre la puissance créatrice, et reproduit ainsi la création du premier homme.

[1] *Marc,* I, 22.

[2] *Matth.,* VIII, 8.

[3] *Jean,* VII, 15.

jamais connu ! Un juif sans intruction, en possession d'une science que nul avant lui ni après n'aurait connue, ce serait un miracle plus grand que tous les autres. Le Christ, dont l'Evangile a dit cette parole : *Transiit benefaciendo*[1]; le Christ, dont toute la vie n'a été qu'humilité, amour et miséricorde, aurait méchamment enseveli dans le tombeau un secret qui aurait pu faire le bonheur du monde ! Les grands-prêtres, les pharisiens, ses ennemis mortels, font tous leurs efforts pour atténuer la significaton de ses miracles [2]; aucun n'avait eu la pensée de les expliquer par un moyen naturel. Il était réservé au rationalisme de notre siècle de reprendre le rôle absolument dépourvu d'esprit et de goût de Julien l'Apostat en représentant *le sage de Nazareth* [3] comme un adroit charlatan.

[1] *Act.*, X, 38.

[2] Les princes des prêtres et les pharisiens assemblèrent donc le conseil, et disaient : Que faisons-nous ? Cet homme fait beaucoup de miracles. — Si nous le laissons faire de la sorte, tous croiront en lui. — *Jean*, XI, 47, 48. — « Ils ont fait un miracle qui est connu de tous les habitants de Jérusalem ; cela est certain, et nous ne pouvons pas le nier ? » *Act. des Apôt.*, IX, 16. — « Il y en avait beaucoup d'entre les prêtres qui obéissaient à la foi ». — *Act. des Apôt.*, VI, 7.

[3] C'est l'idée de Bahrdt (*Briefe über die Bibel im Volhstone* 1782) de Venturimi (*Natürliche Geschichte des grossten Propheten von Nazareth*, 1800) d'Echborn (*Allgem. Bibliothek.*) et enfin celle du grand maître du *Rationalismus vagus*, Paulus (*Commentar zum neuen Testament*, 1800). — E. Renan cherche aussi des explications naturelles, par exemple pour la résurrection de Lazare. Il va même jusqu'à dire que c'était une comédie concertée à l'avance. La multiplication des pains n'est que la preuve d'une grande frugalité. Lorsque Jésus repousse le démon, c'est sa beauté merveilleuse qui fait impression sur l'esprit tentateur. Il faut avouer que ce sont de tristes solutions pour

Cependant le magnétisme animal n'a-t-il pas déjà produit de merveilleux effets? Des guérisons du genre de celles que raconte l'Evangile ne pourraient-elles pas s'expliquer comme des effets du magnétisme, de cette force mystérieuse dont personne n'a encore pu déterminer exactement l'essence et la portée? Le Christ n'était-il pas simplement un magnétiseur habile, et ses miracles étaient-ils autre chose que des opérations magiques [1]?

Nous répondrons comme plus haut : Pourquoi Jésus, qui jamais ne rechercha sa propre gloire, a-t-il tenu cachée la vraie cause de ces phénomènes merveilleux? pourquoi a-t-il proféré un affreux blasphème en donnant ses œuvres pour des effets de la vertu de Dieu? Comment! des tours de jonglerie et de passe-passe seraient le dernier mot d'une vie de sacrifice, d'amour et de miséricorde, dont la sainteté est tellement saisissante qu'elle

de si grands problèmes. Mais la déclaration seule du Seigneur qui affirme que ses miracles sont de vrais miracles, renverse tout le vain échafaudage des hypothèses précitées. — Strauss lui-même (*Leben Jesu*, t. I, p. 27) condamne cette manière de procéder comme contraire à l'histoire et à la philosophie. Mais le même auteur s'est condamné par ses propres paroles; il veut (*Streitschr.*, III, p. 145) maintenir comme dignes de foi les paroles du Christ, puis, dans le récit de ses actions, séparer ce qui lui semble digne de foi de ce qu'il ne veut pas croire. Mais Jésus, dans ses discours, en appelle toujours à ses œuvres. Supprimer le miracle dans la vie de Jésus, dit Tholuck, c'est comme si on retranchait les batailles, et les actions d'éclat de la vie d'Alexandre et de César.

[1] Pour prouver cette assertion, on s'est appuyé sur ce que Jésus demandait la foi à ceux qu'il guérissait. C'est, dit-on, la confiance, cette action morale du médecin sur un malade par laquelle il le soulage. Mais si le Seigneur demande un cœur disposé à croire, c'est parce que le miracle doit mener à la rédemption, et non pas par une vaine parade et dans un but personnel. *Marc*, VI, 5. — *Matth.*, XIII, 58.

arrache à Strauss [1] lui-même ce cri de vérité : « Il est et « il sera toujours impossible de surpasser le Christ au « point de vue religieux ».

Loin de nous l'idée de nier l'existence de forces magnétiques, voire même les effets qu'elles peuvent produire dans des circonstances particulières, bien que la science actuelle ne leur attribue qu'une influence très-restreinte et problématique. Mais quelle différence, quelle opposition frappante entre les prétendues guérisons magnétiques et les miracles du Seigneur [2] ! Le magnétisme n'a d'action que sur certaines personnes, à un certain âge, dans des maladies psycho-nerveuses déterminées, et surtout entre individus de sexe différent. Le Christ guérit tous les malades sans distinction d'âge, de sexe et d'infirmité. Les résultats du magnétisme sont vagues, incertains et rares ; le Christ annonce ses miracles avec une précision parfaite. Le magnétisme demande de longues et fréquentes opérations ; le Christ agit à l'instant même, de loin comme de près [3]. Citez-nous des cas

[1] Strauss, *Streitschr.*, III, p. 158.

[2] Strauss et Weise prétendent voir un effet de ces forces purement physiques dans la guérison involontaire de la femme affligée d'une perte sanguine. Suivant ces auteurs, Jésus a senti qu'une opération magnétique venait d'être produite par lui, et il se retourne pour savoir qui l'avait touché. Mais le Seigneur, qui n'ignore aucune des pensées des hommes, devait par conséquent connaître la personne qui l'avait touché. (C'est ainsi que l'on doit traduire ἐπιγνοὺς ἐν ἑαυτῷ; voyez *Matth.*, XI, 27; XVII, 12.) S'il se retourne pour questionner, c'était afin de faire confesser publiquement la foi timide qui n'osait pas se déclarer.

[3] L'hypothèse entière se contredit elle-même, car tantôt elle

où le magnétisme ait rendu la vue à des aveugles, guéri des mourants par un seul mot, rassasié des milliers d'hommes avec quelques pains, calmé les tempêtes, enfin rendu la vie à des cadavres déjà décomposés. Jamais le magnétisme n'a accompli ces prodiges, et jamais il ne les accomplira, parce qu'ils surpassent les effets des forces naturelles. Mais, objectera-t-on, pourquoi frapper à tout jamais d'impuissance une force encore incomplétement connue? Parce que l'ordre moral et la société entière seraient ébranlés jusque dans leurs fondements, si des individus isolés, en possession de forces naturelles occultes, pouvaient acquérir une telle puissance, substituer leur volonté aux lois qui règlent le monde, et se faire une position tellement en dehors de la nature [1].

représente le Christ comme un magnétiseur (lorsqu'il accomplit des miracles), tantôt comme un somnambule (lorsqu'il prédit l'avenir). Deux qualifications qui s'excluent nécessairement.

[1] Nous avons cité plus haut les auteurs qui cherchent à expliquer les miracles de Jésus par des moyens naturels; mais c'est Weise qui a été le partisan le plus déterminé de ce système (*Leben Jesu*, t. I, 499; t. II, 320, 360); il a appelé le magnétisme à son aide, afin d'avoir une base positive et historique pour son échafaudage mythologique. — Strauss lui-même, poussé à bout, revient à l'explication naturelle des miracles, après avoir poursuivi de sarcasmes ses prédécesseurs dans cette voie. Il est tout prêt à admettre que la résurrection de Jésus n'est qu'un simple réveil après une mort apparente, afin d'expliquer la croyance des disciples dans la résurrection du Seigneur. Et cependant Strauss, ainsi que nous l'avons déjà dit, déclarait que cette manière d'interpréter les Evangiles était en contradiction avec l'histoire et la philosophie; avec l'histoire, parce qu'elle la violente et la fausse; avec la philosophie, parce qu'elle n'explique ni l'influence immense du Christ ni l'établissement de son Eglise, et que, de plus, elle est en opposition avec l'humilité, la vérité et la perfection religieuse du Sauveur.

Les ennemis du Seigneur parmi les juifs et les gentils, dans les premiers siècles du christianisme, ne s'y prennent pas autrement ; ils ne cherchent pas à nier l'existence du miracle, sachant qu'ils ne pourraient y parvenir ; tous leurs efforts tendent à trouver aux miracles une autre cause que la puissance de Dieu. Depuis dix-huit cents ans les Juifs opposent toujours aux actions merveilleuses de Jésus les mêmes objections que les pharisiens avaient déjà consignées dans le Talmud, ce document officiel de la religion et du peuple d'Israël; toujours ils ont répondu à la grande question des miracles en disant : C'est par la puissance du démon qu'il opère les miracles.

« Peut-être nous objectera-t-on », dit Arnobe[1], « que le « Christ était un magicien versé dans les sciences occul« tes, et qui, initié aux ténébreux mystères de l'Egypte, « s'était approprié le nom de génies puissants et avait « dérobé d'importants secrets ? Mais, je vous le demande, « les faits miraculeux que le Christ accomplit ressem« blent-ils à des tours de magie émanant du démon, et « destinés à nous éblouir et à nous tromper ? Citez-nous

[1] *Adv. gent.*, I, 15. — Euseb. (*Demonstr. Evang.*, III, 6), Cyprien (*De idol. van.*, XVI). — Les saints Pères font observer que les œuvres du Christ sont durables, dépourvues de tout apprêt, destinées enfin à guérir le corps et l'esprit, tandis que celles des faux prophètes sont, au contraire, toujours fugitives dans leurs effets, entourées d'un vain appareil destiné à éblouir les sens, pernicieuses enfin à tous les points de vue. (Origen., *C. Cels.*, II, 49, 50. — *Id.*, III, 27; IV, 47. — Irénée, *ad Hæres.*, II, 31. — Quadrat. ap. Euseb., *Hist. eccles.*, IV, 3. — Athanas., *C. Gent.*, II, 102. — Lactant., *Div. Instit.*, IV, 15. — Enfin ils en appellent au caractère moral du Christ et des Apôtres. — Origen., *l. c.*, II, 48. — Euseb., *Demonstr. Evang.*, III, 3, 5, 6. — Dieringer, *System der güttlichen Thaten*, I, p. 148.

« un seul individu qui ait fait une action ressemblant, « même de loin, aux miracles du Christ ! » — « Si les « païens veulent en faire un magicien », dit saint Athanase [1], « comment expliquer qu'un magicien, loin d'avoir « fait fleurir la magie, l'ait à tout jamais anéantie ? »

Répondons à une dernière question : Pourquoi Jésus a-t-il opéré des miracles ? Les pharisiens et les sadducéens veulent mettre sa puissance à l'épreuve : ils lui demandent un miracle [2], le Seigneur se tait. Une ville de Samarie le chasse de ses murs ; les disciples, enflammés de colère, appellent le feu vengeur du ciel [3] ; Jésus se contente de les exhorter à la patience. Hérode [4] et sa cour désœuvrée se réjouissent de voir un miracle et adressent à Jésus mille questions : un simple fait merveilleux aurait pu lui rendre la liberté et frapper de respect et de terreur le prince et les courtisans ; mais non, le Seigneur se tait ; lui qui, dans sa main redoutable, tient les éclairs de la majesté toute-puissante, il endure sans murmurer les moqueries et les sarcasmes. On envoie des sbires à sa poursuite ; l'un d'eux est blessé, il le guérit. Non, ce n'est pas un homme qui agit ainsi ; un Homme-Dieu seul en est capable ! Jamais il n'a cédé à la curiosité ou au vain désir de se glorifier en accomplissant un miracle, depuis son entrée dans la vie publique, aux noces de Cana, jus-

[1] *De Incarn. Verbi*, p. 102 ; August., *De Trinit.*, III, 8.

[2] *Matth.*, XII, 38.

[3] *Luc*, IX, 54.

[4] *Ibid.*, XXIII, 8.

qu'au jardin des Oliviers. Mais qu'il voie une mère au désespoir près du cercueil de son fils unique, une sœur pleurant sur le cadavre de son frère, partout enfin où un malheureux est à consoler, un malade à guérir, alors sa puissance se manifeste pour sécher les larmes et faire cesser les douleurs. Un seul de ses miracles n'a pas pour but le soulagement de l'homme ; c'est la malédiction du figuier[1] : « Voyant un figuier sur le chemin, il s'en ap- « proche ; mais ayant reconnu qu'il était stérile, il lui « dit : Que jamais il ne naisse de toi aucun fruit ! » Et au même moment le figuier sécha. Toute cette action est symbolique ; c'est l'accomplissement de cette parole de l'Ecriture : L'arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu, parole qui devait recevoir son application dans l'histoire d'Israël[2]. Israël, en effet, avait été souvent comparé à une vigne[3], et la parabole du figuier représentait la longanimité du Seigneur et son jugement final[4].

Si Jésus est grand lorsqu'il accomplit ses miracles, combien nous semble-t-il plus admirable encore lorsque, en possession de sa toute-puissance, il s'abstient d'agir. C'est là qu'apparaît le caractère sublime et surnaturel de sa conduite ; là nous trouvons l'humilité, l'oubli de soi-même, la miséricorde et l'amour ; ses miracles ne sont

[1] *Marc*, XI, 11. — *Matth.*, XXI, 17-23.

[2] *Jérém.*, XVIII, 1. — *Ezéch.*, XIX, 10.

[3] *Thess.*, V, 1-5. — *Ps.* LXXIX, 10.

[4] *Luc*, XIII, 6-16. — Suivant E. Renan, Jésus maudit le figuier parce qu'il était de mauvaise humeur.

que des bienfaits. Mais là où se rencontre l'humilité, cet oubli complet de soi-même, là où l'amour miséricordieux est le seul mobile de toutes les actions, nous devons dire : là est la vérité. Et n'aurions-nous pas d'autres preuves de la divinité de Notre-Seigneur, ce seul trait pris dans l'ensemble de sa figure suffirait pour nous révéler sa dignité.

Résumons les traits caractéristiques des miracles de Jésus-Christ. Leur nombre considérable, les circonstances dans lesquelles ils sont opérés, le but auquel ils tendent, tout cela nous démontre l'intime union des œuvres divines de Jésus avec sa doctrine, et nous fait voir que celles-là ne sont que la mise en pratique et l'application des vérités exprimées par celles-ci. L'ascendant surhumain de sa doctrine — jamais homme n'a parlé comme cet homme [1] — trouve son complément et sa confirmation dans le caractère surhumain de ses œuvres. « Depuis que « le monde existe, on n'a jamais ouï dire que quelqu'un « ait ouvert les yeux d'un aveugle-né [2] ». Ses œuvres rendent témoignage à chacune de ses paroles ; il n'est pas un mot de sa bouche, pas une de ses affirmations doctrinales qu'il n'ait montrée dans ses œuvres sous une forme effective et palpable. Les principes de la révélation sont de la sorte entrés dans le domaine des faits et des choses réelles. Les promesses de la félicité future nous ont été garanties d'une manière infaillible par les miracles du Seigneur. Il se dit Fils de Dieu et semblable

[1] *Jean,* VII, 46.

[2] *Ibid.,* IX, 32.

à Dieu [1], et nous le voyons partout agir comme ayant tout pouvoir [2] et en son propre nom ; c'est pourquoi les anges l'accompagnent à son entrée dans cette vie terrestre [3] ; la voix du Père céleste le proclame son Fils bien-aimé [4] ; c'est pourquoi ceux qui croient en lui opèrent en son nom des miracles semblables aux siens [5]. *Comme le Père ne cesse d'agir, ainsi j'agis moi-même* [6] *;* et il agit de la même manière que le Père, c'est-à-dire par la seule puissance de sa volonté. De même que le Père a donné d'un mot l'existence à ce monde, ainsi un mot de Jésus rend à l'aveugle la vue, au sourd l'ouïe, au paralytique l'usage de ses membres. « En vérité, je vous le dis, « comme le Père a la vie en lui-même, il a aussi donné « au Fils d'avoir la vie en lui-même [7] ». Il est la résurrection et la vie, c'est pourquoi il rend la vie au fils de la veuve éplorée et fait sortir du tombeau le cadavre déjà décomposé de Lazare. « Je ne vous laisserai « point orphelins », dit-il encore, « je viendrai à vous [8] ».

[1] *Jean,* V, 17.

[2] *Luc,* V, 24; *Marc,* XIV, 58 : « Détruisez ce temple et je le rebâtirai dans trois jours ». (*Jean,* II, 18-21.)

[3] *Luc,* I, 26.

[4] *Matth.,* III, 16.

[5] *Ibid.,* X, 8; *Act.,* IX, 34; XVI, 16.

[6] *Jean,* V, 17; *Luc,* V, 24 : « Afin que vous sachiez que le Fils de l'homme possède la puissance ».

[7] *Jean,* V, 26.

[8] *Ibid.,* XIV, 18.

Et plus loin : « Je serai avec vous jusqu'à la consom-« mation des siècles [1] » ; et les Actes des Apôtres, les miracles faits en son nom, les victoires remportées par l'Église et sa durée à travers les siècles attestent la vérité de ses paroles. Il vient nous délivrer du péché et de la réprobation du péché ; il vient pour les enfants des hommes [2] ; et la paix est revenue, grâce à lui, entre l'homme et la nature révoltée [3]. Il reparaît dans sa vie comme des lueurs momentanées de la primitive gloire de l'humanité, en même temps que l'on entrevoit le rayonnement lointain d'une autre gloire qui est celle de cet avenir où il y aura *un nouveau ciel et une nouvelle terre*. Il dit : Ayez confiance, vos péchés vous sont remis [4], et aussitôt disparaît la maladie, conséquence et peine du péché. Le premier homme a introduit le péché dans le monde et par le péché, la mort ; et la mort a étendu son empire sur tous les hommes, parce que tous

[1] *Matth.*, XXVIII, 18, 20.

[2] « L'attente de la créature est une attente de la révélation des enfants de Dieu. Car la créature est assujétie à la vanité ; et elle ne l'est pas volontairement, mais à cause de celui qui les y a assujéties dans l'espérance. En effet, même la créature sera délivrée de cet asservissement à la corruption, pour participer à la liberté de la gloire des enfants de Dieu. Car nous savons que jusqu'à maintenant les créatures soupirent et sont dans le travail de l'enfantement. Et non-seulement elles, mais nous encore, qui possédons les prémices de l'Esprit, nous gémissons en nous-mêmes, attendant l'effet de l'adoption divine, la rédemption et la délivrance de nos corps ». (*Rom.*, VIII, 19, 23.)

[3] *Matth.*, VIII, 24.

[4] *Jean*, V, 14.

ont péché [1]. Le Christ est le nouvel Adam, le chef et le prince de l'humanité renouvelée et rachetée [2]; et c'est pourquoi il apparaît comme le vainqueur de la mort et de la corruption. « Les miracles », dit Lactance [3], « avaient « leur efficacité et leur raison d'être dans le moment pré« sent; mais ils se rapportaient aussi à quelque chose « dans l'avenir ». « Les miracles qu'il opérait sur les « corps », dit saint Augustin [4], « devaient s'entendre aussi « dans un sens spirituel ».

Ainsi ses œuvres se rapportent et concordent avec ses paroles qu'elles confirment, justifient, symbolisent. A leur tour les paroles interprètent et expliquent le langage muet, mais si éloquent des œuvres. Entre les paroles et les œuvres règne la plus haute harmonie; elles se supposent, s'appuient, se soutiennent et se complètent mutuellement. De telles œuvres veulent de telles paroles; et, pour proférer ces paroles, il faut pouvoir faire ces œuvres. Supposez que l'histoire ne nous ait transmis que les paroles sans les œuvres de Jésus, ou ses œuvres sans ses paroles, les unes nous amèneraient forcément à conclure les autres pour mettre l'harmonie nécessaire dans sa personne surhumaine et la compléter; car, nier les unes c'est nier les autres; la négation des œuvres, par exemple, entraîne nécessairement la négation des paroles et de toute son histoire; car celles-là ne sont pas plus

[1] *Rom.*, v, 12.

[2] *Ibid.*, 21; *I Cor.*, xv, 20.

[3] *Instit.*, iv, 28.

[4] *Serm.* xcviii, 3.

miraculeuses que celles-ci. « Il faut », dit Pascal[1], « juger « de la doctrine par les miracles, il faut juger des mira- « cles par la doctrine. La doctrine discerne les miracles, « et les miracles discernent la doctrine ».

Ainsi le prodige de sa résurrection n'est que la digne conclusion de son existence divine. Sa sortie de ce monde répond à son entrée dans la vie, où le ciel et la terre s'ébranlèrent. « J'ai le pouvoir de déposer ma vie », dit-il, « et j'ai le pouvoir de la reprendre [2] ». Quel mortel prononça jamais une telle parole? Et ce qu'il a dit, il l'a fait. Aussi la résurrection de Jésus-Christ est la plus glorieuse preuve de sa dignité de Dieu, le sceau de son éternelle génération dans le sein du Père, le couronnement, la confirmation et la consommation de tous ses miracles. Sa sortie miraculeuse de ce monde suppose son entrée également surhumaine. La résurrection du Christ est opérée par la volonté et la puissance simultanées du Christ et de Dieu[3]; par cet esprit créateur qui planait sur le chaos lorsque la terre sortit du néant, et qui couvrit de son ombre la Vierge dont le Christ devait naître, lui, le Père de la nouvelle génération. La résurrection n'est pas seulement un miracle; elle est à la fois un miracle et une prophétie, car le Christ l'avait prédite; aussi est-ce sur elle que l'Apôtre appuie sa foi, comme sur sa base la plus profonde[4]. Elle est le triomphe du Seigneur sur ses enne-

[1] Pascal, *Pensées*, l. c., art. 16.

[2] *Jean*, X, 17.

[3] *Matth.*, XXVIII, 2; *I Cor.*, XV, 34.

[4] *Act.*, XIII, 30. *I Cor*, XV, 12. Si le Christ n'est pas ressuscité, votre foi est vaine.

mis, la marque évidente de sa puissance divine et le gage certain qu'un jour aussi, grâce à sa miséricorde, nous ressusciterons pleins de gloire. Elle est la pierre angulaire du dogme et de l'histoire à laquelle elle donne une vie et une existence nouvelles.

« La résurrection du Christ », dit Schelling[1], « est le « fait décisif de toute cette grande histoire qui ne peut « être comprise que par qui se place en dehors du point « de vue ordinaire. Des faits tels que la résurrection du « Christ sont des éclairs par lesquels l'histoire supérieure, « c'est-à-dire l'histoire dans ce qu'elle a de plus vrai et « de plus intime, déchirant le nuage qui l'environne, se « manifeste avec éclat dans l'histoire extérieure. Qui re- « tranche ces faits, ôte à l'histoire son âme et ne lui laisse « que son enveloppe extérieure. Tout ce qui en constitue le « fond, la valeur et la raison, disparaît à mesure que l'on « écarte chacun de ces faits ; et alors, dépouillée de tout « élément divin, l'histoire n'est plus qu'un désert, un « abîme, un tombeau. Pour vivre, il lui faut cette his- « toire intérieure, divine, transcendante, la seule et véri- « table histoire en un mot, l'histoire par excellence, κατ' « ἐξοχήν. En dehors de l'histoire, ainsi comprise, il est sans « doute une connaissance tout extérieure des événements, « véritable exercice de mémoire ; mais d'intelligence « vraie de l'histoire, il n'en existe plus. — Quiconque « observe l'histoire de ce point de vue purement exté- « rieur, la voit sans doute, mais avec ce genre d'intérêt « banal qu'offre à la foule inintelligente le tableau d'une

[1] Schelling, *Philosophie de la révélation,* œuv. IV, IIe part. p. 219.

« époque riche en faits importants ; il ne sait rien du rap-
« port de l'histoire extérieure avec l'histoire intérieure,
« rien par conséquent de la marche vraie des choses,
« connue de ceux-là seulement qui sont remontés à la
« source des événements. Ne pas laisser l'histoire exté-
« rieure se résoudre et s'évanouir dans l'histoire inté-
« rieure, mais maintenir le rapport de l'une avec l'autre,
« c'est un des fruits que doit produire une philosophie de
« la révélation. De ce que les faits par lesquels se mani-
« feste le rapport secret qui unit l'histoire intérieure et
« l'histoire extérieure ne sont que peu nombreux, ce
« n'est pas une raison suffisante pour qu'un esprit qui
« réfléchit les révoque en doute. Qui le ferait, prouve-
« rait simplement son incapacité à comprendre la haute
« et intime harmonie des choses, ainsi que l'opinion qu'il
« aurait que tout va et s'arrange au hasard dans l'uni-
« vers ; opinion qu'on lui laisserait, mais que personne
« assurément ne lui envierait ».

La résurrection du Christ suppose nécessairement sa mort. Le témoignage unanime des évangélistes [1], et de saint Paul [2] en particulier, ne nous permet pas d'en douter : c'est là le fait fondamental de la prédication et de la controverse apostolique, fait qui n'a jamais été contesté par les témoins juifs et païens. Ceux qui étaient présents l'affirment [3], et Pilate le constate [4]. Pilate, qui s'étonne que

[1] *Matth.*, XXVII, 50 ; *Marc*, XV, 37 ; *Luc*, XXIII, 46 ; *Jean*, XIX, 30.

[2] *I Cor.*, XV, 12.

[3] *Jean*, XIX, 33.

[4] *Marc*, XV, 43.

Jésus soit déjà mort et qui ne permet aux disciples d'enlever le corps qu'après s'être assuré que ce n'est pas une mort simulée, soupçon qui devait nécessairement venir à un juge expérimenté. Nous en trouvons la preuve dans l'embaumement [1] et l'ensevelissement du cadavre qui ne laissent plus subsister l'ombre même d'un soupçon. Ceux dont les mains rendirent à Jésus ce dernier soin, sa Mère, Joseph d'Arimathie, les saintes femmes n'avaient-ils pas d'yeux pour saisir une dernière étincelle de vie? Cependant ce n'est qu'avec peine et le plus tard possible qu'une mère croit à la mort de son fils unique. Nous en trouvons la preuve dans les atroces souffrances d'âme et de corps qu'il endura avant d'être mis en croix; enfin, dans les circonstances du crucifiement [2], qui devaient nécessairement amener la mort [3]. A toutes ces preuves on doit ajouter le témoignage de tout un peuple spectateur du supplice, celui des pharisiens et des docteurs de la loi surtout, qui durent se livrer à un scrupuleux examen avant

[1] *Luc*, XXIII, 56.

[2] La lance du soldat avait pénétré si profondément dans le côté, que Thomas put introduire sa main dans la plaie. Suivant le témoignage de saint Jean (XIX, 33), le coup porté par une main forte et exercée avait frappé le cœur. L'usage romain voulait que le *confector* frappât le cadavre avant qu'il fût enseveli, qu'il parût mort ou qu'il le fût réellement, par exemple pour les gladiateurs.

[3] Le témoignage de saint Jean est remarquable (XIX, 35) : « Et celui qui l'a vu (le sang et l'eau qui coulaient de la plaie), en rend témoignage, et son témoignage est véritable; et il sait qu'il dit vrai, afin que vous le croyiez aussi ». — Un témoin oculaire seul s'exprime ainsi. — Voyez au point de vue anatomique, Ebrard, *Kritik der evang. Geschichte*, II, Aufl., I, 562. — Hug., II, p. 194.

de déclarer que ce séducteur abhorré était réellemen mort [1]. On peut aussi s'en rapporter sur ce sujet à la rage de ses ennemis qui ne rendirent qu'à l'état de cadavre mutilé celui qu'ils avaient désigné pour victime de leur haine. Une dernière preuve enfin de la mort du Christ, ce sont les paroles de Jésus lui-même qui indique sa mort [2] comme la rançon qui doit être payée pour la vie du monde, et qui commande à ses disciples de prêcher sa mort à tout l'univers [3].

Le Seigneur est-il réellement ressuscité ? Le Seigneur avait annoncé d'avance sa résurrection comme le plus éclatant témoignage de sa nature divine et de sa mission : *Détruisez ce temple et je le rétablirai en trois jours* [4]. Ces paroles n'étaient pas tombées dans l'oubli ; elles forment le fond de l'accusation devant le conseil [5] et devant Pilate [6]. Loin de se dédire, Jésus répète la même chose : *Comme Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, ainsi le Fils de l'Homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre* [7]. Et encore : *Ils le livreront aux gentils qui se moqueront de*

[1] *Matt.*, XXVII, 63.

[2] *Matth.*, XVI, 21; XVII, 21, 22; XXVI, 12; *Luc*, XIII, 32.

[3] *Ceci est mon corps, qui sera livré pour vous..... Ceci est mon sang, qui sera répandu pour vous et pour beaucoup pour la rémission des péchés. Matth.*, XXVI, 28 ; *Luc*, XXII, 19 ; *Marc*, XIV, 22.

[4] *Jean*, II, 19.

[5] *Matth.*, XXVI, 61.

[6] *Ibid.*, XXVII, 40.

[7] *Matth.*, XII, 39.

lui, le flagelleront et le crucifieront ; mais il ressuscitera le troisième jour [1]. *Après que je serai ressuscité j'irai devant vous en Galilée* [2].

Et il est réellement ressuscité ainsi qu'il l'avait prédit : *O insensés,* dit-il aux disciples d'Emmaüs, *dont le cœur est tardif à croire tout ce que les Prophètes ont annoncé, ne fallait-il pas que le Christ souffrît toutes ces choses et qu'il entrât ainsi dans sa gloire* [3]. Il leur indique sa mort et sa victoire sur la mort comme le court sommaire de la doctrine révélée ; puis il se montre à eux, leur offrant la preuve visible de cette parole qu'ils ne comprenaient pas encore parce qu'ils étaient plongés dans la douleur. *Le Christ est ressuscité !* voilà le cri d'étonnement des saintes femmes en présence du tombeau vide [4]. C'est le cri de triomphe des disciples qui l'ont vu ressuscité, qui ont conversé, bu et mangé avec lui après sa résurrection [5] ; qui, après avoir longtemps douté, finirent par croire lorsqu'ils eurent leurs doigts dans les trous de ses mains et de ses pieds, et leurs mains dans la plaie de son côté [6]. A ce cri qu'ils répètent dans tout l'univers, pas

[1] *Ibid.*, XX, 19; *Marc*, IX, 30; *Luc*, XVIII, 33.

[2] *Marc*, XIV, 28.

[3] *Luc*, XXIV, 25.

[4] *Jean*, XX, 18.

[5] *Ibid.*, XXI, 11.

[6] *Ibid.*, XX, 27; *Marc*, XVI, 14. Rien ne porte davantage l'empreinte de la vérité que le récit de saint Jean rapportant les événements survenus près du tombeau (XX, 1 et suiv.) du Seigneur. On sent à chaque ligne l'émotion profonde du té-

un ennemi n'a pu répondre: Vous mentez[1] ! *Le Christ est ressuscité !* s'écrient les cinq cents disciples qui eurent l'ineffable bonheur de le voir s'élever au ciel [2]. *Le Christ est ressuscité*, disent les gardes du sépulcre eux-mêmes, qui, terrifiés à la vue de cet événement prodigieux, courent en porter la nouvelle dans Jérusalem [3]. *Le Christ est ressuscité !* Ses ennemis eux-mêmes le publient malgré eux. Ils avaient scellé son tombeau, aposté des soldats romains pour le garder ; ils n'avaient rien négligé pour empêcher la soustraction du cadavre ; ils le tenaient dans leurs mains ; ils se flattaient de pouvoir convaincre Jésus d'imposture [4], et détromper pour toujours ceux qui seraient tentés de croire en lui en leur montrant simplement son cadavre ; *car, si le Christ n'est point ressuscité*, dit l'Apôtre [5], *notre foi est vaine.* Mais voilà qu'ils

moin oculaire racontant un éénevment qui doit à tout jamais faire époque dans sa vie.

[1] *Actes*, II, 14-36; III, 12-26; XIII, 15-41 ; *I Cor.*, XV, 1.

[2] *I Cor.*, XV, 6.

[3] *Matth.*, XXVIII, 11. D'après M. Renan, la foi des disciples en la résurrection du Seigneur s'appuie uniquement sur la déposition de Madeleine. Ce que nous avons dit plus haut contredit entièrement cette assertion faite à la legère. Saint Paul (*I Cor.*, XV, 4), ne fait pas même mention de sainte Madeleine, et saint Pierre imite son silence. (*Act. des Apôt.*, I, 22; III, 15.) Le témoignage des saintes femmes suffit si peu aux disciples allant à Emmaüs, que le Seigneur lui-même est obligé de se faire reconnaître d'eux. (*Luc*, XXIV, 22.)

[4] « *Cet imposteur a dit, lorsqu'il était encore en vie : Après trois jours je ressusciterai* ». *Matth.*, XXVII, 63, 64. Alors Pilate leur *donna des gardes « afin que la dernière erreur ne fût pas pire que la première* ». (*Matth.*, XXVII, 64.)

[5] *I Cor.*, XV, 17.

avouent leur impuissance à convaincre de mensonge les disciples annonçant la résurrection ; au lieu de les confondre, ils leur commandent le silence[1].

Le mensonge n'avait plus qu'une ressource. *Dites*, ordonnèrent-ils aux soldats, *que ses amis sont venus la nuit et qu'ils ont dérobé son corps pendant que vous dormiez*[2]. Voilà ce que les ennemis de Jésus ont dit et fait dire, pour nier le miracle de sa résurrection, et les Juifs des premiers siècles redirent ce propos, et tous les ennemis du nom chrétien n'ont cessé de le répéter jusqu'à nos jours, sans s'apercevoir que c'est un aveu de la résurrection[3]. Car ce n'était pas seulement un mensonge, mais encore une contradiction. Si, en effet, les soldats dormaient, comment pouvaient-ils être témoins[4]? A quoi aurait-il servi aux disciples découragés et abattus par la mort de leur maître d'enlever son cadavre ? Comment auraient-ils osé le venir prendre dans un tombeau scellé

[1] *Act. des Apôt.*, IV, 14-40. « Ils n'avaient rien à leur opposer. — Ils ont fait un miracle qui est connu de tous les habitants de Jérusalem; cela est certain, et nous ne pouvons pas le nier. Alors ils les firent venir et leur défendirent de parler en quelque manière que ce fût, ni d'enseigner au nom de Jésus ».

[2] *Matth.*, XXVIII, 13.

[3] Déjà saint Justin (*Dial. c. Tryph.*, 168) nous apprend que les Juifs avaient expédié des messagers dans toutes les directions, afin de prévenir que les disciples avaient clandestinement enlevé du sépulcre le cadavre de leur maître.

[4] *Quod est, quod dixisti, o infelix astutia? Tantumne deseris lucem consilii pietatis, et in profunda versutiæ demergeris, ut hoc dicas..... Dormientes testes adhibes? Vere tu ipse obdormisti, qui scrutando talia defecisti.* (Augustin, *in Ps.* LXIII.)

et gardé? Pourquoi l'enlever de ce tombeau dans lequel ils l'avaient eux-mêmes déposé? Est-il vraisemblable que tout le poste se soit endormi, surtout lorsque la loi militaire des Romains punissait de mort cette négligence? Les disciples se seraient alors concertés pour mentir, et pourtant la résurrection du Seigneur forme la pierre angulaire de leur foi [1], de leur espérance et de leur con-

[1] I *Cor.*, XV, 1. — Le *Wolfenbüttler fragmentist* (Raimar), pour combattre le fait de la résurrection qui lui semblait incroyable, et de plus, impossible, prétendait que les disciples avaient imaginé cette fable comme dernière ressource en voyant toutes leurs espérances ruinées par la mort de leur chef. Selon Raimar, Jésus n'avait qu'un but politique ; cette tentative ayant échoué, les disciples en firent un but moral. — Déjà Eusèbe (*Demonstr. evang.*, III, 5, p. 113, ed, Paris) fait mention de cette hypothèse et la réfute. Les contradictions qu'on rencontre dans les Evangiles ne peuvent émaner que de personnes qui se sont concertées, il est vrai, quant à l'objet principal, mais qui ont négligé de s'entendre sur les détails, laissant à chacun le soin de les rapporter à sa guise. Lessing (*Zur geschichte der literatur, Braunschweig,* 1774, s. 475) fait les observations suivantes à ce propos : « Y a-t-il eu des contradictions dans la déposition des témoins ? D'apparentes, il est vrai ; mais quoi d'étonnant ? Au premier abord, il est évident que le même fait ne peut pas être rapporté dans les mêmes termes par différents témoins ; je vais plus loin, et je prétends que le même témoin ne rapportera pas le même fait en termes identiques à des époques différentes, et l'expérience a confirmé cette assertion. Au reste, les contradictions sont-elles si complètes, que nulle comparaison, nulle explication n'ait pu les faire disparaître? Sous ce rapport, les pièces du procès ne sont pas parvenues jusqu'à nous. Cependant, celui qui nie les contradictions, peut alléguer en faveur de sa cause un argument que ne peut invoquer celui qui les soutient ; cet argument, le voici : le procès gigantesque qui dépendait de la déposition des évangélistes, est gagné par nous et passé à l'état de chose jugée, car le christianisme a vaincu les religions païenne et juive. — Le même auteur observe dans un autre passage (*Duplik.* p. 152) : « Nous admettons sans discussion les faits rapportés par Tite-Live, Dion-Cassius, Polybe et Tacite, et nous admirons ces auteurs qui se contredisent perpétuellement dans les détails, sans que la pensée de révoquer les faits principaux nous vienne en aucune façon. Pourquoi

fiance; et cependant la résurrection de leur Maître est pour eux une vérité, un fait certain qu'ils ont scellé de leur sang, que des millions et des millions de martyrs ont affirmé jusqu'à la mort.

Mais les disciples ne se seraient-ils pas trompés [1]? A notre tour nous demanderons où des hommes ébranlés, découragés, abattus et d'abord incrédules et pleins de doute, ont-ils tout à coup puisé la foi à la résurrection du Christ, au point de vivre désormais et de mourir enfin pour cette croyance? Comment tous en commun et de la même manière eussent-ils annoncé une vision [2] de leur

n'aurions-nous pas les mêmes égards pour saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean? — Lessing, ce critique si profond et si fin, objecte à Schumann qu'aucun de ses arguments contre la résurrection du Christ n'a d'importance historique.

[1] Strauss lui-même reconnaît l'exactitude des faits rapportés par l'*Epître I aux Corinthiens*, XV, 11, et l'existence à cette époque de plusieurs membres de la première Eglise, notamment des Apôtres, qui prétendaient avoir vu le Christ ressuscité. (Strauss, § 136.)

[2] Il est un fait incontestable, c'est la foi des disciples dans la résurrection du Christ; Strauss, et en général tous les adversaires du miracle, ne pouvant expliquer cette foi par la mort apparente du Seigneur, se rejettent sur l'hypothèse d'une vision produite par leur imagination surexcitée. Dans sa *Nouvelle vie de Jésus* (p. 310), où il nie de prime abord le surnaturel, c'est la seule issue qu'il trouve pour échapper au cercle qui l'enserre de toute part. « Car », dit-il, « un homme demi-mort, se traînant péniblement hors du tombeau, réclamant des soins et finissant par succomber à ses blessures, n'aurait jamais fait sur l'imagination des Apôtres l'impression du vainqueur de la mort et du maître de la vie ». Schenkel (*Characterbild Jesu*, s. 314) répète fidèlement la leçon qui lui a été faite par Strauss. Mais cette hypothèse de la vision est plus hasardée encore que les autres, s'il est possible; c'est un argument désespéré. Saint Paul et son disciple saint Luc savent parfaitement ce qui distingue une vision d'un fait réel

imagination surexcitée, comme une vérité certaine et un fait dont ils auraient été les témoins[1] ? Comment n'est-il venu à l'idée d'aucun des disciples de visiter le sépulcre? La vue du cadavre n'eût-elle pas dissipé toutes les visions? Pourquoi, lorsqu'ils se mirent à prêcher la résurrection, leurs ennemis ne les confondirent-ils point en exposant le cadavre aux yeux de tous? Dira-t-on que Joseph d'Arimathie, membre du sanhédrin, déroba le corps? Pourquoi le sanhédrin ne s'en prit-il pas à lui? — Si le Christ n'est pas ressuscité, qu'advint-il de son corps[2]? Comment

tombant sous le sens. (Voyez saint Luc, I, 22. — *Act. des Apôt.*, X, 17; XII, 9; XXII, 17; XI, 5; XVI, 9; XVIII, 9; *II Cor.*, XII, 1. — Comment? L'incident de saint Thomas (*Jean*, XX, 19), celui de saint Pierre (*Ibid.*, XXI, 15), le repas pris avec sept disciples près du lac de Tibériade (*Ibid.*, XXI), l'apparition devant plus de cinq cents disciples (*I Cor.*, XV, 6), ne seraient que des hallucinations fugitives? Pourquoi ces hallucinations commencent-elles précisément le troisième jour, pourquoi cessent-elles si tôt? Peut-on admettre que toute cette production d'une surexcitation maladive se soit développée si vite avec une perfection aussi accomplie? Baur lui-même, sur le déclin de sa vie, avouait qu'entre la mort et la résurrection de Jésus il régnait un nuage impénétrable. « Lorsque l'on considère », dit-il, « un enchaînement de faits rompu aussi violemment, puis se renouant d'une façon si merveilleuse, on se voit placé sur un nouveau théâtre de l'histoire ». Cf. Engelhardt, Schenkel et Strauss, 1864, p. 85.

[1] « Il s'est montré à nous, et nous avons mangé et bu avec lui après sa résurrection ». (*Act.*, X, 41.)

[2] Strauss prend le parti désespéré de dire que le Christ ne fut pas enseveli régulièrement, mais seulement enterré à la hâte sur le Calvaire, et qu'après la Pentecôte on ne put point retrouver ce corps pour l'opposer à la prédication des Apôtres. Où puise-t-il ces renseignements, en contradiction avec la loi romaine, qui ordonnait de rendre les cadavres des suppliciés à leurs parents? *Digest.*, liv. XLVIII; *Tit.* XXIV, Ulpien. — Mais alors, si Jésus n'est pas ressuscité, s'il était réellement mort, si ses disciples ne l'ont pas dérobé, qui donc l'a enlevé? Un

ensuite expliquer les miracles que firent les Apôtres pour confirmer leur prédication du Christ ressuscité [1]? Comment expliquer le changement soudain et immense qui s'opère dans saint Paul, si Jésus ne lui avait pas apparu? Ou bien faudrait-il admettre que cet homme, au génie profond et calme, à la dialectique puissante et serrée, ait été dupe, lui aussi, d'une hallucination; et que ses paroles, qui se répandirent sur l'univers entier comme un fleuve où les chrétiens allèrent toujours puiser la plus pure doctrine, prenaient leur source dans une illusion? Si le Christ ne s'est point relevé en chair et en os de son tombeau, s'il n'a pas conversé, parlé et mangé avec ses disciples, s'il ne leur a pas donné son corps à toucher [2], d'où vient alors le changement subit, efficace, total qui s'accomplit en eux? D'où vient leur foi, qui persévère dans tous les tourments de la persécution, cette foi qui leur est commune à tous, que pas un seul ne renie? Car pas un seul ne dit : Non, il n'en est pas ainsi. — Mais pourquoi, dit Celse [3], le Christ ne s'est-il pas fait voir en

inconnu, sans doute, qui l'a fait par des motifs inconnus, ou même sans motif, et qui a caché ce qu'il avait fait pour des motifs également inconnus. Ainsi la foi à la résurrection, le christianisme, notre histoire de deux mille ans dépendent d'une circonstance fortuite : Un inconnu a eu la bizarre pensée de dérober le corps de Jésus, et l'idée plus bizarre encore de n'en jamais parler. — Encore une fois, combien ce tombeau scellé et gardé, et cependant trouvé vide, les embarrasse!

[1] *Actes des Apôt.*, III, 16; IV, 16; *Luc*, XVI, 20.

[2] *Luc*, XXIV, 39.

[3] Origen., *C. Cels.*, II, 63. — Strauss fait la même question. Schenkel prétend que, si Jésus était réellement ressuscité, il

public et devant ses ennemis, puisque son apparition les eût amenés infailliblement à croire en lui? — Parce que le fait de la résurrection n'était mis en doute par personne, ainsi que nous l'avons vu; parce que les miracles

serait venu se montrer à ses juges et dans les rues de Jérusalem (*Charakterbild Jesu*, p. 324.)

Strauss présente encore quelques objections, mais il est fort aisé d'y répondre. 1° « S'il est vrai que les gardes aient été subornés, pourquoi les Apôtres ne se prévalent-ils pas de ce fait devant le Sanhédrin? » — Parce que le Sanhédrin ne pouvait nier la résurrection. (*Actes des Apôt.*, IV, 14.) — Personne, au reste, à cette époque, n'a nié la résurrection, comme le prouvent le second et le cinquième chapitre des Actes des Apôtres.

2° « Les femmes qui venaient pour oindre le Seigneur ne savaient donc rien de la garde mise au tombeau? » — Sans doute, et c'est justement ce qui prouve la vérité du récit. Le jour du supplice, elles virent Jésus porté dans le tombeau, elles se hâtèrent de retourner à Jérusalem pour acheter des aromates avant le coucher du soleil, où commençait le sabbat. Le lendemain, elles observèrent la loi du repos.

3° « Le Sanhédrin tout entier, convoqué d'office, n'a pas pu s'assembler pour sanctionner une imposture ». (*Matth.*, XXVIII, 13.) Pourquoi pas, puisqu'il s'était réuni pour un meurtre juridique. Rien ne prouve, au reste, qu'ils se soient officiellement assemblés. « Les soixante-dix membres habitaient-ils une même caserne, observe judicieusement Hug, (II, p. 207), ou bien soixante-dix messagers furent-ils expédiés pour rassembler tous les membres dans l'espace d'une heure? Pourquoi admettre, d'autre part, que les disciples, les saintes femmes et les cinq cents fidèles se soient concertés pour affirmer la résurrection? » (*Matth.*, XXVIII, 11; *I Cor.*, XV, 6.)

4° « Il n'est pas vraisemblable que les soldats aient menti, car ils devaient redouter un châtiment sévère ». — Ils avaient des motifs puissants qui leur assuraient l'impunité; ils savaient d'abord que les gouverneurs romains étaient faciles à corrompre, et toujours disposés à recevoir des cadeaux, ensuite que l'intérêt des grands-prêtres affranchirait leurs paroles de tout contrôle, tandis que la prudence les engageait à ne pas faire d'esclandre. (Hug. id, p. 208.)

5° « Les grands-prêtres ne devaient pas ajouter foi au récit des gardes, et penser plutôt qu'ils avaient dormi ». — Mais

opérés par les Apôtres au nom de Jésus ressuscité, confirmaient cette résurrection d'une manière si éclatante et si surnaturelle, que ceux qui l'ont niée eussent nié aussi, même en le voyant, la vérité et l'identité de Jésus ressuscité. Nous ferons observer ensuite que la résurrection renfermant, de même que les autres miracles, une haute et profonde idée morale, ne pouvait être abaissée à servir de spectacle et de parade à une foule mal disposée et incrédule [1]; qu'enfin, cette mort, qui devait amener notre salut, terminait la mission du Seigneur sur la terre, condamnait Israël et mettait le comble à ses ingratitudes. Sans doute, des Israélites vinrent, comme individus, écouter docilement les Apôtres; mais Israël, comme peuple, avait prononcé son propre jugement. Du reste, demander que le Seigneur vînt se montrer au sein du Sanhédrin, est une prétention aussi insensée et aussi puérile que de vouloir faire apparaître Dieu afin de convaincre des athées de son existence.

Non-seulement les Apôtres crurent à la résurrection; des myriades d'hommes appartenant à tous les peuples, à toutes les conditions sociales, à tous les états, ont partagé leur foi [2], malgré le bruit répandu que le corps de Jésus

que dire si leurs visages portaient des traces profondes d'abattement, si la conscience des prêtres, tourmentée par les remords, leur rappelait sans cesse la prédiction du Seigneur? S'ils n'avaient pas cru à la déposition des soldats, ils auraient dû attaquer la garde et les disciples eux-mêmes pour avoir brisé le sceau de la justice, accusation dont l'histoire ne fait nullement mention.

[1] Cf. supr., p. 176.

[2] *Actes des Apôt.*, IV, 4.

avait été dérobé, malgré les menaces de la synagogue. L'Eglise est fondée sur cette croyance. Un événement d'une importance capitale se produit dans l'histoire du monde et la partage en deux périodes, l'histoire avant et l'histoire après Jésus-Christ. Voilà des faits qu'on ne peut nier; comment les expliquer? Qui est-ce qui a jeté le courant de l'histoire de l'humanité dans un autre lit?

Au reste, si nous voulons nous convaincre combien il est impossible à des intelligences, même d'élite, douées d'une imagination vive et brillante, de connaissances étendues et d'un talent incontestable, de substituer n'importe quelle combinaison aux récits des Evangiles, sans tomber dans de perpétuelles contradictions, ouvrons les livres des Renan, des Schenkel et des Strauss; leurs œuvres nous en fourniront une preuve frappante. Impossible de choisir : il faut admettre Jésus tel que nous le donnent les Evangiles, ou bien, pour être conséquent, ne voir en lui qu'un imposteur. Un fait d'une importance aussi grande que la fondation, la durée et le développement du christianisme doit avoir une cause proportionnée à la grandeur de l'effet; cette cause, nous ne pouvons la trouver que dans la résurrection du Seigneur[1]. La foi des Apôtres et la foi du monde en un Dieu crucifié, sans la vérité de la résurrection, serait un miracle beaucoup plus grand que le miracle de la résurrection lui-même;

[1] L'histoire entière est incompréhensible sans lui, avoue M. Renan. Mais alors, si Jésus n'est pas ressuscité, M. Renan est condamné par son propre principe, qui veut que les faits trouvent leur explication dans des causes adéquates. — Selon lui, Jésus a opéré toutes ces merveilles par une *fine ironie* et sa gentillesse.

ce serait un phénomène incompréhensible ; plus encore, une monstrueuse contradiction [1].

Se il mondo si rivolse al cristianesmo,
Diss' io, senza miracoli, quest' uno
E tal, che gli altri non sono il centesmo [2].

Le chantre de la *Divine comédie* ne fait ici que répéter ce qu'avaient dit avant lui deux des plus grands génies : « Si le monde avait été amené sans miracles, par des « hommes simples et obscurs, à croire des mystères in- « compréhensibles, à embrasser une vie pleine d'obliga- « tions morales les plus difficiles, à espérer des biens « supérieurs à la nature humaine, ce serait quelque chose « de plus miraculeux que tous les miracles [3] ». « La ré-

[1] Jésus le crucifié est apparu à ses disciples dans sa splendeur : c'est un des faits les plus incontestables de l'histoire universelle, qu'on l'explique de telle ou telle manière, ou qu'on ne le comprenne même nullement. (Volkmar : *Die religion Jesu*, 1857, IV, 68 : Ouvrage des plus dangereux et des plus nuisibles.)

[2] Dant., *Paradis.*, XXIV, 106.

[3] Thom., *C. Gent.*, I, 6. — Nous devons admettre les miracles, non point par amour du merveilleux ; mais parce que c'est le seul moyen d'expliquer un fait historique. Lorsque Schenkel (*Characterbild Jesu*) veut créer une image du Seigneur en répudiant ses miracles, il retombe dans l'idée rationaliste des explications naturelles. Selon cet auteur, la femme atteinte de pertes a été guerie par une exaltation religieuse de son imagination (p. 113); le serviteur du capitaine, par une excessive surexcitation mentale et une foi inébranlable. Un serrement de main amical, accompagné de paroles douces et encourageantes a dissipé les souffrances du fiévreux ; quant au paralytique, l'annonce que ses péchés lui étaient remis, ébranla tout son corps comme un choc électrique, et lui rendit l'usage de ses membres. Saint Marc, en racontant ces faits, n'a fait que céder au désir du merveilleux qui enflammait la

« surrection », dit saint Augustin [1], « était seule capable « d'amener les disciples à croire à l'Eglise, ainsi qu'à « l'avenir du christianisme ; mais pour nous, qui voyons « l'Eglise, nous sommes certains que le Christ est ressus- « cité des morts. Que si quelqu'un croit que les Apôtres « n'ont pas opéré de miracles lorsqu'ils ont déterminé le « monde à croire à la résurrection et à l'ascension, ce « grand miracle nous suffit que tout le monde ait cru « sans miracle ».

jeune Eglise. — Cependant, lorsque cet évangéliste écrivait (20 ans après Jésus-Christ), saint Jean vivait encore, et Schenkel, ne nie point le fait. (Pag. 33.) Schenkel, Strauss et Renan, dans leurs différents ouvrages, *Characterbild Jesu, Leben Jesu, Vie de Jésus*, n'ont fait que résumer les idées d'une école qui cherche à flatter le peuple et à combattre les prêtres.

[1] *Serm.* CXVI ; *Civ. Dei,* XXII, 5.

NOTES ADDITIONNELLES

DU CHAPITRE QUINZIÈME.

La preuve de la divinité de l'histoire évangélique par les miracles a été développée surtout par Arnobe [1] chez les anciens. Entre autres choses, il dit :

« Etait-ce un simple mortel, un homme comme nous, celui dont la puissance, dont une seule parole chassait les infirmités, les maladies, les fièvres et toutes les incommodités corporelles ? Etait-ce un homme comme un autre, celui qui d'un mot guérissait un lépreux, celui dont il suffisait de toucher la robe pour être guéri d'un flux de sang, celui qui ordonnait au paralytique de marcher? Etait-ce par l'effet d'une puissance humaine, que ces mains desséchées s'étendaient, que ces membres perclus de naissance se mouvaient, que ces malades apportés peu auparavant sur les épaules de leurs proches, s'en retournaient en emportant eux-mêmes leur lit, que ceux qui avaient perdu la vue la recouvraient, que les aveugles-nés mêmes voyaient le ciel et le jour?

« Etait-ce un homme comme un autre, celui qui d'une seule parole guérissait des centaines de malades à la fois ; celui dont la voix apaisait la mer courroucée et faisait taire la tempête ; celui qui marchait sur les flots, à qui toute la nature obéissait docilement, celui qui avec cinq pains rassasiait une multitude de cinq mille personnes, et qui, pour que personne ne pût attribuer ce miracle à un prestige, faisait recueillir les restes du repas dont on remplissait douze corbeilles ? Etait-ce un homme comme nous, celui qui rappelait dans leurs corps les âmes depuis longtemps parties ; dont les morts ensevelis depuis quatre jours entendaient la voix, sortaient de leur sépulcre pour être débarrassés de leur linceul et recommencer à vivre? Etait-ce un homme tel que l'un de nous, celui qui lisait dans le secret des âmes et des cœurs? N'était-il rien de plus que nous, celui qui, après qu'il eut

[1] *Advers. Gent.*, I, 45.

déposé son enveloppe mortelle, se fit voir en plein jour à plus de cinq cents personnes réunies; celui qui, après sa résurrection, s'entretint avec ses disciples, fut interrogé par eux, les instruisit, les reprit, les avertit; celui qui, pour qu'ils ne pussent croire avoir été trompés par leur imagination, conversa plusieurs fois familièrement avec eux, se laissa toucher par leurs mains? Etait-ce simplement un homme, celui dont le seul nom chassait les malins esprits, faisait taire les devins, déconcertait les aruspices, rendait vains tous les artifices de la magie, et cela non par l'horreur que ce nom inspirait, mais par sa vertu irrésistible?

« Non, c'était le Dieu Très-Haut, le vrai Dieu, descendu parmi les hommes comme Dieu Sauveur. Lorsqu'il quitta momentanément ce corps dont il s'était revêtu pour le salut du monde et qu'il laissa voir quelle était sa nature et sa grandeur, les éléments se troublèrent, et l'univers fut dans la consternation ».

« Il a purifié les lépreux », dit saint Athanase [1], « fait marcher les boiteux, ouvert les oreilles des sourds et les yeux des aveugles, guéri en un mot toutes les maladies, toutes les infirmités humaines, en sorte que chacun pouvait s'assurer de sa divinité. Qui, en effet, en le voyant donner à quelques-uns ce qui leur manquait de naissance, par exemple, rendre la vue à l'aveugle-né, n'en aurait pas conclu qu'il disposait donc de la naissance des hommes, qu'il en était l'auteur et le maître? En voyant l'eau changée en vin, pouvait-on ne pas se dire que celui qui faisait ce changement avait aussi créé la nature de l'eau? C'est comme maître souverain de la mer, qu'il marchait sur la mer comme il aurait marché sur la terre ferme, signe évident de sa souveraineté absolue sur toutes choses pour ceux qui le voyaient. Lorsqu'il rassasiait avec cinq pains toute une multitude, et que la quantité qui restait était plus grande que les cinq pains, ne déclarait-il pas hautement par là qu'il était le Seigneur qui nourrit toutes les créatures? Il convenait que le Sauveur fit ces œuvres, afin que les hommes qui avaient méconnu sa providence et sa divinité, dont cependant la création leur offrait partout le reflet glorieux, le reconnussent au moins à la vue de ces miracles qu'il opérait, qu'ils s'élevassent ainsi jusqu'à la connaissance du Père, et qu'en voyant des actes particuliers de providence, ils en vinssent à concevoir l'idée de la providence universelle ».

[1] *De incarnat. Verbi*, p. 70.

CHAPITRE XVI.

LES PROPHÉTIES ET LEUR ACCOMPLISSEMENT.

Le peuple d'Israël. — Son caractère, son importance et sa position dans l'histoire. — La théocratie et les prophètes — L'attente du Messie chez les Juifs — Elle ressort des Evangiles et des écrivains juifs contemporains. — Altération de l'idée messianique. — Cette idée se répand chez les païens. — La figure du Messie chez les prophètes, le protévangile, les patriarches, Moïse, David, Isaïe, Jérémie, Aggée, Zacharie, Malachie. — Accomplissement de toutes les prophéties dans la personne de Jésus de Nazareth. — Ses propres éclaircissements. — Les temps et les attributs qui devaient être ceux du Messie le désignent comme le Messie. — C'est en lui seul que les prophéties reçoivent leur accomplissement. — Etat d'Israël après la venue du Christ. — Saint Jean-Baptiste, le dernier prophète et le premier apôtre du Christ. — Pourquoi les Juifs ont rejeté le Messie. — Ils persécutent les prophètes. — Haine des Pharisiens. — Leurs espérances mondaines — Jésus-Christ le prophète de la nouvelle alliance. — Il prédit son propre avenir, celui de ses apôtres, celui d'Israël et de l'Eglise. — Caractère de ses prédictions. — Leur accomplissement. — Leur force probante pour le présent. — Notes additionnelles.

Etes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre[1] ? Telle est la question que le dernier et le plus grand prophète d'Israël, saint Jean, près de mourir, fait adresser par ses disciples à Jésus-Christ. Dans cette question, il exprimait l'ardent désir de son peuple, de voir enfin venir Celui qui avait été promis, il exprimait l'idée vitale et la vraie raison d'être du peuple d'Israël. Dans Israël lui-même s'offre à nous un phéno-

[1] *Matth.*, v, 3.

mène si particulier et si merveilleux, que l'histoire de l'humanité n'en présente pas un second exemple.

D'abord peuple pasteur et nomade, puis ensuite adonné à l'agriculture, Israël ne doit pas le rang qu'il occupe parmi les autres nations à de grands travaux, à de sanglantes et vastes conquêtes, comme l'Assyrie, Babylone et Rome. Jamais les beaux-arts ni les écoles philosophiques n'y ont fleuri comme en Grèce, ce pays enthousiaste du beau sous toutes les formes. Une grande partie de son histoire s'écoule sans révolution ni secousses politiques, *chacun se reposant paisiblement à l'ombre de sa vigne et de son figuier*. Et pourtant Israël tient une place bien importante dans le monde, son influence a pénétré d'une manière profonde, efficace et durable dans la vie des autres peuples; c'est le premier acteur du drame de l'histoire universelle que ce peuple élu de Dieu, marqué de son sceau et choisi pour être le silencieux dépositaire de la vérité au milieu des déportements sans frein du paganisme.

Si l'on compare la littérature de l'Ancien Testament avec les littératures de l'Orient païen, on reconnaîtra bientôt qu'il règne là une tout autre puissance que la nature divinisée du paganisme. C'est une littérature qui n'a pas d'égale pour la sobriété et la naïveté du style, pour la pureté de la morale et l'universalité des vues et des intérêts qu'elle embrasse. C'est la littérature de l'esprit dégagé de la nature, de l'esprit qui se reconnaît en Dieu pour une puissance supérieure à la nature. Certes, elle n'a pas la magnificence sensuelle, les spéculations éblouissantes ni, humainement parlant, le prestige imposant des livres indous; non, la littérature hébraïque a

trouvé sa mesure et ses limites fixes dans le Dieu personnel et unique de la révélation, qui est tout ensemble dans l'histoire et au-dessus de l'histoire. Comme le génie hellénique avait ramené aux proportions de la beauté humaine les créations gigantesques et presque toujours monstrueuses de l'Orient; de même nous voyons en Israël la vérité divine grandir peu à peu, sans bruit et sans éclat, au milieu du chaos d'une mythologie naturaliste et fantastique [1]. Parmi tous ces peuples de l'Orient, les Hébreux nous apparaissent comme une nation sobre au milieu de nations ivres. Les autres, avec une folle imagination, avaient considéré les éléments du monde, cherché à deviner ses origines et sa fin; et, se sentant membres de ce grand tout, ils accompagnaient religieusement, en se livrant avec délire à la sensualité ou même à la mortification, tous les mouvements, toutes les convulsions de la vie universelle, les vicissitudes annuelles de la nature qui meurt et qui renaît sans cesse, la lutte terrible des bons et lumineux génies contre les génies des ténèbres et du mal. Les Hébreux voyaient ces folies d'un œil complétement indifférent. Sans doute le Dieu fort et jaloux, qui veut la justice et punit le péché, avait créé le monde et fait naître les plantes et les animaux, *afin que tout fût bon;* mais la création, faible expression de sa gloire éternelle, n'absorbait point les pensées d'Israël; pour lui, Dieu était un Dieu libre, personnel, historique; la nature n'était que son marchepied; l'humanité tout entière et particulièrement son peuple

[1] Cf. Delitzsch, *Commentaire sur la Genèse,* p. 56.

élu formaient l'objet privilégié de sa providence. Tout ce luxe de mythes naturalistes et philosophiques, qui surchargeait si inutilement les autres religions de l'antiquité, les Hébreux l'avaient rejeté pour ne s'occuper que d'un problème unique, celui du monde intérieur, celui de la justice et du péché. Ils se sentaient, non pas emportés dans le tournoiement vertigineux d'une circulation éternelle et fatale de la nature, mais bien mêlés au mouvement progressif de l'histoire. Tous les peuples de l'ancien monde sont sous le joug de la nature divinisée ; Israël seul élève son regard par-delà le monde pour voir Dieu, bien qu'il tremble devant sa majesté [1].

Suivant l'opinion de M. Renan [2], le peuple israélite, et en général la race sémitique, est disposé par nature au monothéisme. L'histoire contredit cette assertion, car elle nous rapporte les défaillances continuelles des Juifs retombant, comme par le poids de leur nature, dans l'idolâtrie [3], et nous montre les Prophètes constamment

[1] Comp. Lotze, *Mikrokosmos*, III, p. 148.

[2] *Considérations sur le caractère général du peuple sémitique, dans le journal Asiatique*, 1859, et *Etudes d'histoire religieuse*, p. 85 et suiv. — Max Duncker tente aussi un infructueux essai pour expliquer ce fait. « C'est, dit-il, l'adoration pure et intime de Jéhova, l'être suprême, opposée au culte sensuel et extérieur des divinités phéniciennes ». (*Geschichte des Alterthums*. 2e éd. T. I, p. 214.) Mais cette antithèse, nous la connaissons ; ce que nous demandons à savoir, c'est la cause qui l'a produite. Est-ce que la vérité vient d'elle-même nécessairement s'opposer au mensonge, les bonnes mœurs à l'immoralité, le bon grain à l'ivraie ?

[3] Sack (*Apologetik*, 2e édit., p. 157) fait une remarque pleine de bon sens : « Comment donc, au sein d'un peuple qui n'avait pas moins de goût que les Chananéens ses voisins pour

occupés soit à les soutenir, soit à les ramener au culte du vrai Dieu. Dès sa première phrase la sainte Ecriture met Israël a part de tous les autres peuples même les plus instruits dans la philosophie, les Hellènes par exemple, en lui donnant de la divinité une idée si nette et si pure qu'il faut recourir à la révélation pour l'expliquer. Et la révélation elle-même, qu'elle éclate soit dans des œuvres divines extraordinaires — les miracles, — soit dans des personnes choisies — les Prophètes, — forme la pensée fondamentale de toute l'histoire de ce peuple : c'est le principe vital qui anime tout. C'est ce qui a rendu Israël plus grand que tous ses voisins ; sa mission a fait sa grandeur. Sa supériorité religieuse lui en donna une autre, celle de l'idée morale contenue dans

l'idolâtrie et ses rites abominables, une littérature put-elle se former, dans laquelle règne la mesure, la raison et l'équité même envers les étrangers, une littérature où la plus forte imagination est toujours employée à louer le Très-Haut comme celui qui donne la victoire et devant qui il convient de s'humilier profondément, parce que son regard s'offense de la moindre tache, même cachée ? Comment se fait-il que ce peuple, si sujet à tomber dans les plus grossiers désordres, ait produit toute une série de livres historiques qui rendent témoignage contre lui-même et qui expriment très-nettement une opposition radicale entre les penchants naturels de ce peuple et sa mission providentielle ? Ces phénomènes littéraires sont quelque chose de trop grand pour pouvoir s'expliquer par des circonstances extérieures comme l'isolement des auteurs, ou leur direction particulière d'esprit. Une seule explication est possible, c'est que la religion positive, qui est tout à la fois histoire et révélation, avait trouvé là de bonne heure un domicile fixe et durable ».

La Genèse ne raconte pas seulement l'histoire nationale d'Israël, mais l'histoire du genre humain. C'est le caractère qui la distingue de tous les écrits historiques des anciens peuples. La Genèse seule nous met à même de discerner l'élément historique de l'alliage mythique, dans les traditions des Indiens, des Egyptiens et des Chinois.

son livre de la loi, idée pure et sublime, livre incomparable où tous les devoirs de la vie et publique et privée se trouvent définis et exposés, où les rapports mutuels du maître et du serviteur, du roi et du sujet, du riche et du pauvre, de l'homme et de la femme, sont marqués avec une sûreté, une délicatesse et une humanité sans égales dans aucune autre législation [1]. Israël est, selon l'expression appliquée à l'un de ses prophètes, *un homme de désir* [2]. Il est le peuple de l'avenir, choisi par la Providence pour servir d'expression vivante à l'idée religieuse, à la conscience du péché, à l'attente du Rédempteur, déjà préfiguré dans les sacrifices et dont la promesse formait la base et la raison d'être de la loi mosaïque. Tous les peuples de l'antiquité vivaient dans la tristesse et le découragement, pleurant un âge d'or à jamais perdu et un avenir toujours plus sombre [3]; seul, Israël rayonne d'espoir et aspire vers un futur âge d'or avec d'autant plus d'ardeur que le présent semble plus désespéré. Israël est le sein maternel où le salut du monde devait mûrir secrètement, invisiblement, mais

[1] Si l'on se fait une arme de certains passages de l'Ancien Testament, de la polygamie, par exemple, pour combattre la révélation, c'est que l'on oublie que Dieu tolérait ces mœurs à cause de l'endurcissement de ce peuple, et que le Décalogue, cette loi fondamentale de la vie patriarcale, a été et sera encore la base de notre société et de sa civilisation.

[2] *Dan.*, IX, 23.

[3] Comp. Horace, III, c. VI; Sénèque, (*Qu. nat.*, III), Pline (*Hist. nat.*, VII, 16), Pline le Jeune (*Ep.*, VI., 20), Juvénal, (*Sat.*, XIII, v. 19 et suiv.; XV, v. 70 et suiv.)

d'une manière constante et progressive [1]. Marie elle-même, Vierge et Mère, est le symbole d'Israël.

La mission d'Israël était de préparer la voie au Christ [2], et cette mission religieuse se manifeste dans toutes ses institutions, pénètre et anime toute sa vie civile et politique, publique et privée; c'est le fond même de son existence. Le Christ préexista en germe dans Israël dès le commencement. Toutes les doctrines révélées à ce peuple, ses lois, ses pratiques religieuses et ses grands personnages ne sont que des figures de plus en plus significatives et plus évidentes du Sauveur à venir [3]. Malgré son isolement politique et religieux, Israël demeure pénétré de cette persuasion qu'un jour sa religion sera la religion universelle. Et comme cette religion n'est point le produit de l'esprit national ni le fruit d'un développement purement naturel, elle ne meurt point comme les religions païennes qui s'altèrent et périssent avec les nations dont elles sont les religions particulières. Israël meurt comme peuple ; la religion d'Israël, au contraire, déracinée du sol où elle était née, répudiée par la presque totalité du peuple, commence alors à prendre l'essor et à parcourir triomphalement la terre.

[1] *Le salut vient des Juifs.* (*Jean*, IV, 22.)

[2] *La fin de la loi est le Christ.* (*Rom.*, X, 4.)

[3] *Hebr.*, X, 1. Les prophètes ne recevaient que des rayons épars, le Christ est la lumière tout entière, et, à cause de cela, un mystère pour le monde. Les prophètes n'accomplissaient que des prodiges isolés; Jésus est un suprême et continuel miracle ; dans l'Ancien Testament, on accordait certaines grâces, Jésus est la grâce personnifiée qui a revêtu une forme humaine. (Comp. *Col.*, I, 26 ; I *Tim.*, III, 16 ; *Jean.*, I, 14.)

Ses lois, ses institutions théocratiques, son histoire, vieille de deux mille ans, font d'Israël le grand prophète universel qui traverse toute la vie de l'humanité; c'est un arbre planté de la main de Dieu [1], qui grandit d'âge en âge, qui étend de plus en plus ses rameaux jusqu'au moment où, dans la plénitude des temps, il doit porter le plus beau et le plus salutaire de tous les fruits, le Verbe divin fait homme. A certains moments de son existence, sa mission et sa destinée sont nettement indiquées par des hommes inspirés, par les prophètes, qui marquent fort distinctement les principaux traits caractéristiques du futur règne de Dieu. Cette concordance intime et profonde entre l'Ancien Testament et le Nouveau, entre la loi et l'Evangile, entre Moïse et Jésus-Christ, cette harmonie grandiose qui embrasse des milliers d'années, une intelligence devant laquelle *mille ans sont comme un jour,* pouvait seule en avoir la pensée et l'appliquer. Ainsi se démontre avec évidence l'origine divine des deux ordres du salut. « Quand un seul homme », dit Pascal [2], « aurait fait un livre des prédictions de Jésus-Christ pour

[1] L'Apôtre compare justement le paganisme et ses fables à l'olivier stérile ; c'est le produit inutile d'une nature corrompue par le péché. (*Rom.*, XI, 17.) Schelling, s'inspirant du mot de saint Paul, appelle les différents cultes des faux dieux *des cultes sauvageons.* (*Wildwachsenden Religionen.*) L'histoire d'Israël, au contraire, est la révélation et l'œuvre de Dieu ; c'est un sarment planté et sans cesse protégé de sa main puissante. La barrière de la loi l'a défendu des attaques envahissantes du Polythéisme et du culte de la nature. (*Jes.*, V, *ps.*, LXIX, 9, 15), comme aussi contre l'obstination et la dureté de cœur d'un peuple qui tendait toujours à retomber dans l'idolâtrie. (*Jer.*, II, 30).

[2] *Pens.*, P. II, art. II.

« le temps et pour la manière, et que Jésus-Christ « serait venu conformément à ces prophéties, ce serait « une force infinie. Mais il y a bien plus ici : c'est une « suite d'hommes durant quatre mille ans, qui, constam- « ment et sans variation, viennent l'un en suite de l'autre « prédire ce même événement ». Les prophéties concernant le Christ sont comme le programme nécessaire des desseins que Dieu voulait faire exécuter par Israël. Elles ne sont point ambiguës comme les oracles païens ; elles ne proviennent point d'une ivresse qui éteint la conscience, d'une surexcitation orgiastique : elle sont l'expression nette et intelligente des conseils de la divine miséricorde, expression humblement présentée en langage humain, mais indiquant de plus en plus clairement le règne de Celui qui doit venir, jusqu'à ce que Jean, le dernier prophète d'Israël, paraisse et qu'avec lui le peuple élu arrive au terme de son histoire. Le Christ ou le Messie venu, Israël disparaît de l'histoire ; sa constitution et ses institutions théocratiques, son temple, ses prêtres et ses sacrifices, tout tombe comme l'enveloppe matérielle tombe dès que l'âme s'est envolée. Les véritables enfants d'Abraham, les vrais Israélites, ce sont les disciples de Jésus et les membres de son nouveau royaume.

Ce qui précède nous montre suffisamment combien est forte la preuve tirée des prophéties. L'Esprit de Dieu a dépeint en traits fort clairs, par parole et par symbole, dans l'histoire des siècles, la figure de son Fils qui devait venir, afin qu'à son apparition Israël et tous les peuples pussent reconnaître avec certitude le Messie promis. C'est comme la figure auguste de Jésus-Christ qui projette son ombre avant qu'elle fasse réellement son apparition sur

la terre. Par les prophéties Jésus-Christ apparaît comme l'âme du peuple d'Israël, et toute l'histoire de ce peuple témoigne en faveur du Christ, qui est sa seule raison d'être.

1° L'attente messianique est universelle chez les Juifs comme chez les païens;

2° L'attente messianique repose sur les prédictions des prophètes;

3° L'attente messianique reçoit son accomplissement en Jésus de Nazareth exclusivement.

Ouvrons les Ecritures, partout nous rencontrons l'expression de souhaits pour la venue du Messie promis. Cette attente était un dépôt sacré, un patrimoine pour la nation juive, sa consolation et son soutien dans ses infortunes; elle lui devait son élévation morale. L'apparition du Messie était un événement tellement prévu, que les prêtres, les lévites et le peuple, toujours inquiets, et croyant voir dans chaque homme extraordinaire le Messie[1], font demander à saint Jean : *Qui es-tu*[2]*? Et il le confessa et il ne le nia point; il confessa qu'il n'était pas le Christ*[3]. La Samaritaine elle-même parle de la venue du Christ comme d'une prédiction dont l'accomplissement est attendu avec certitude[4].

Et il ne s'agit nullement ici d'une conception indéter-

[1] *Jean*, I, 19.

[2] *Luc*, III, 15.

[3] *Jean*, I, 20.

[4] *Jean*, IV, 25.

minée, confuse et vague, ni simplement de l'idéal [1] d'un avenir plus beau, désiré et rêvé par un patriotisme exalté; les détails les plus précis sur son avénement, sa généalogie, le temps et le lieu de sa naissance, les titres et les dignités qu'il doit porter, étaient généralement connus des Juifs contemporains de Jésus-Christ [2].

Aussi, interrogés par Hérode, les docteurs de la loi et les prêtres indiquèrent sans hésiter en quel lieu devait naître le Christ. Selon le prophète Michée, il devra naître

[1] Le rationalisme a cherché de cette manière (cf. Bruno Baur, *Kritik der evang. Geschichte;* Stœhelin, *die messianiesch. Weiss. des A. T.*) à dénaturer l'idée messianique. — Strauss (*Glaubenslehre*, I, p. 222) prétend qu'il n'existe pas de prophéties messianiques; ce qu'on appelle ainsi n'était qu'un pressentiment agitant les esprits d'élite de la nation juive; ils entrevoyaient, dans un avenir lointain, un développement considérable de la religion de Jéhovah. Quelques années auparavant, cependant, le même auteur cherchait à appuyer son hypothèse des mythes sur les prophéties messianiques que les évangélistes, profitant de la coïncidence d'époque, avaient appliquées à leur maître Jésus; et c'est ainsi que la figure du Christ aurait été créée. « Il (Jésus) devait réaliser toutes les prophéties messianiques de l'Ancien Testament; il devait donc en tous points remplir le rôle du Messie ». (*Leben Jesu*, I Tom., § 12, p. 73; I, Ausg.) Ainsi, une fois les Juifs n'espèrent pas dans le Messie; puis ensuite, tout l'édifice de cette hypothèse mythique repose sur l'attente du Messie. C'est ainsi que l'erreur se contredit elle-même. Du reste, l'idée du Messie est une aspiration unique dans l'histoire; jamais un peuple païen n'a, par simple réflexion, créé une idée semblable. Les plus nobles génies de la Grèce et de l'Italie assistaient à la décadence de leur patrie, frémissant de colère et de désespoir dans leur impuissance de l'arrêter; mais aucun d'eux ne portait dans son sein l'espoir d'un avenir meilleur. Cicéron et Tacite considéraient la vie comme une grande bouffonnerie. Sénèque, les deux Pline, Dion Cassius, attendent dans un profond découragement la fin de leur existence.

[2] Cf. Langen, *Das Judenthum in Palestina zur zeit Christi.* Fribourg, 1866, p. 391. Haneberg, *Histoire de la révélation biblique*, 3e ed., p. 548.

à Bethléem, ville de Judas[1]. Il sortira de la race de David; c'est pourquoi l'on doutait qu'il pût venir de la Galilée[2]. Il sera roi en Israël[3]; il sera le grand Prophète[4] et le grand-prêtre, le Fils de Dieu[5]; armé de la puissance de Dieu, il révélera une vie divine[6]. Il fondera un empire du salut éternel, où l'on verra paraître un nouvel ordre de choses tout céleste[7], et son peuple sera délivré par lui de ses péchés[8]. Il régnera sur son peuple dans le sein d'une félicité qui n'aura point de fin et qui d'Israël se répandra sur toutes les nations[9].

Cette foi au Messie qui doit venir éclate avec une vivacité toute particulière dans le cantique de Zacharie[10]. Jetant un regard sur la suite non interrompue des prophètes qui ont paru en Israël dès le commencement jusqu'à la fin de son histoire, le saint vieillard voit l'accomplissement de leurs prédictions dans la naissance de saint Jean-Baptiste, le précurseur du Messie qui doit se

[1] *Matth.*, II, 6.

[2] *Jean*, VII, 41-43.

[3] *Matth.*, II, 2; *Jean*, VI, 15; *Matth.*, XXI, 5; *Luc*, XXIII, 2, 3.

[4] *Jean*, VI, 14.

[5] *Luc*, I, 77.

[6] *Jean*, XI, 27; *Jean*, XII, 34.

[7] *Matth.*, III, 2, 11.

[8] *Jean*, XII, 34.

[9] *Luc*. I, 78, 79.

[10] *Luc*, I, 68.

manifester bientôt. Siméon le Juste reçoit avec des actions de grâces le Messie nouveau-né dans ses bras, lui qui avait attendu si longtemps et si ardemment souhaité le salut, la gloire d'Israël et la lumière des nations [1]. Enfin, lorsque le Messie paraît, Jean appelle l'attention sur Celui qui vient après lui, mais qui cependant était avant lui, car il est le Fils de Dieu, comme le Seigneur le lui a révélé [2].

Mais ce ne sont pas seulement ces idées touchées accidentellement et comme en passant, dans les Evangiles, qui établissent que l'attente du Messie existait chez tout le peuple juif avant Jésus-Christ et de son temps. Les paraphrases chaldaïques sur le Pentateuque par Onkélos, et sur les prophètes par Jonathan-ben-Usiel, prouvent surabondamment combien cet espoir était universel et profond. Car si ces écrits ne sont pas antérieurs à Jésus-Christ, il est du moins certain qu'ils existaient déjà de son temps et qu'ils étaient lus par tout le peuple. L'autorité dont ils ont toujours joui chez les Juifs exclut le doute sur leur authenticité. Or, ils renferment en maint endroit l'expression bien déterminée et nettement définie de l'idée messianique [3]. C'est d'après ces sources que Josèphe a écrit l'histoire de son peuple. Il dépeint les im-

[1] *Luc*, II, 30-32.

[2] *Jean*, I, 34.

[3] Cf. Ebrard, *Kritik der evangel. Gesch.* s. 653. — Onkélos, *Num.*, XXIV, 17, dit : « *Quand s'élèvera le roi sorti d'Israël? Quand sera sacré le Messie sorti d'Israël?* » Un targum postérieur paraphrase ainsi le verset 30, 4, du Deutéronome : « Seriez-vous épars jusqu'aux extrémités du ciel, la parole de Dieu vous rassemblera, et vous amènera par la main du *roi Messie* ».

posteurs et les faux messies qui se donnèrent pour le Fondateur attendu de la nouvelle alliance, et il indique la raison pour laquelle le peuple séduit continuait, quoique si souvent trompé, à croire tous ceux qui se présentaient. C'est qu'il lisait les prophéties de Daniel [1]; et, sous la pression des événements extérieurs, il s'attachait de plus en plus étroitement aux promesses du Prophète. « Il com- « prenait », remarque Josèphe [2], « que ces prophéties, « ainsi que les autres des livres saints, annonçaient un « grand Dominateur qui sortirait d'Israël [3] ». Ainsi, l'idée messianique, entendue dans un sens charnel par la majeure partie de la nation, et réduite aux proportions d'une restauration purement politique, fut la cause des inexprimables malheurs qui fondirent sur Israël après la mort de Jésus-Christ. Après avoir rejeté Jésus, parce qu'il ne répondait pas à leurs espérances charnelles, les Juifs se précipitèrent à la suite du premier imposteur qui leur promettait la domination universelle et les excitait à la révolte. Ces rébellions fréquentes firent tomber sur toute la nation la colère de Rome, qui brûla le temple et dispersa Israël par tout l'univers. Ils étaient d'autant

[1] *Antiqu.*, X, 11.

[2] *Bell. Jud.* Josèphe, pour flatter l'empereur, reporte cette prophétie sur Vespasien; mais il avoue lui-même que cette interprétation est contraire aux traditions de son peuple.

[3] Les livres religieux juifs des derniers temps, indiquent la venue du Messie comme le douzième article de foi. (Voyez le *Sepher lekach tob*, une sorte de catéchisme en forme de dialogue dans Carpz. *Introd. in Theol. Jud.* c. IX.) De même Maimonides dans son commentaire de la Mischna Sanhédrin. chap., X, § 1. Comp. Behr, *Lehrb. der Mos. Relig.* S. IV.

plus exposés à voir dans l'annonce du Messie, la promesse d'une grandeur terrestre, que les prophètes avaient employé, pour décrire le royaume du Christ, les formes, les personnages, les institutions et les symboles de l'Ancien Testament. Ils redisaient sans cesse le royaume d'Israël, ses combats et ses victoires, Sion et la montagne du temple, l'assemblée de tous les peuples dans la ville sainte et les prospérités qui devaient inonder la race d'Abraham : typologie magnifique qui fait le fond du style prophétique et qui a été mise au service des idées chrétiennes dans le Nouveau Testament [1] : ce qui devait être, puisque l'Eglise de la nouvelle alliance est la légitime continuation et la consommation d'Israël. Ces symboles, mal compris, portaient les Juifs à faire une réalité de ce qui n'etait qu'une figure.

Les païens, eux aussi, avaient une vague idée d'un Messie qui devait venir ramener l'âge d'or sur la terre, cette attente était très-éveillée et fort répandue vers les temps de Jésus-Christ. « C'était une croyance universel-« lement répandue », dit Tacite [2], « et fondée sur une « antique prophétie, que l'Orient deviendrait puissant, « et que des hommes, sortis de la Judée, fonderaient une

[1] Le Christ est le Roi sur le trône de David. (*Luc*, I, 32.) Les croyants forment l'Israël de Dieu. (*Gal.*, VI, 16 ; *Rom.*, IX, 8.) Les prophéties de l'Ancien Testament cherchent à nous faire entrevoir la vie future en se servant d'images empruntées à la vie réelle. Saint Thomas en a donné la raison ; *II. II. Quæst.* CLXIII, *art.* 2. *Per donum prophetiæ exhibet Spiritus sanctus homini id, quod est supra facultatem naturæ humanæ ; sed formare quasdam rerum species potest homo facultate naturali.* L'homme pense et parle de la divinité en langage humain.

[2] *Ann.*, V, 13.

« domination nouvelle ». « Il s'était répandu par tout « l'Orient », dit Suétone[1], « une vieille et constante tra« dition, que des hommes partis de la Judée établiraient « une nouvelle domination universelle ». Cicéron[2] dit positivement que, selon d'antiques prophéties, un roi devait paraître auquel on serait obligé de se soumettre pour être sauvé; et il se fait à lui-même cette question : Quel sera ce roi, et quand paraîtra-t-il? Virgile[3] chante ce nouvel âge d'or qui a été prédit par la sibylle, qui sera inauguré par un enfant mystérieux, par un fils de la divinité, lequel renouvellera le monde, tuera le serpent, effacera les crimes et fera régner la paix sur toute la terre. Que le pressentiment d'un grand et prochain événement s'était emparé de tout le peuple romain, une observation de Suétone[4] le prouve sans réplique ; cet

[1] *In Vita Vespas.*, c. IV, Cf. *Id. in Octav.*, c. XCIV. Dio Cass. *Histor. Rom.*, XLV, 1. Cf. Josèphe, *De Bell. Jud*, V, 5, 4 : Χρησμὸς ἐν τοῖς ἱεροῖς γράμμασιν, ὡς κατὰ τὸν καιρὸν ἐκεῖνον ἀπὸ τῆς χώρας τις αὐτῶν ἄρξει τῆς οἰκουμένης.

[2] *De Divin.*, XI, 54.

[3] *Eclog.*, IV :

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas,
Magnus ab integro seclorum nascitur ordo ;
Jam redit et virgo, redeunt saturnia regna.
Jam nova progenies cœlo demittitur alto.

La description de Virgile répond à celle qu'Isaïe (ch. IX) a donnée de l'époque messianique. Virgile voit cette prédiction accomplie par la naissance d'un fils du consul Pellion ; cette idée prouve qu'on s'attendait à voir cette époque bienheureuse amenée par une personne déterminée. (Cf. Augustin. *De Civ. Dei*, X, 27; *Epist.* CLV.

[4] *In vita Octav.*, c. XCIV.)

historien dit que tous étaient dans l'attente d'un roi que la nature allait donner au monde.

L'idée et l'attente messianiques sont ainsi suffisamment démontrées ; c'est un fait incontestable. D'où provenait une conviction si universelle, si profondément enracinée, qui traverse sans s'altérer les siècles, à laquelle le monde s'attache avec un amour toujours nouveau et jamais affaibli ? Il n'y a qu'une seule raison possible à ce phénomène. L'attente du Messie avait été jetée dans les cœurs par la prophétie, la suite des prophéties l'avait cultivée, développée, alimentée et entretenue vivante. Israël attend le Rédempteur, parce que le Rédempteur lui a été promis, son espérance repose sur des prophéties souvent répétées.

Dès les premières pages de ses livres saints, l'Israélite lisait la promesse du Sauveur qui devait naître de la femme pour écraser la tête du serpent[1]. Il est promis trois fois : Comme fils de la femme, il descendra d'Abraham : *Et tous les peuples de la terre seront bénis en vous et dans votre Race*, c'est-à-dire par quelqu'un de votre race[2],

[1] *Genes.*, III, 15. « Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre sa race et la tienne ; elle te brisera la tête, et tu tâcheras de la mordre par le talon ». Cette prophétie, qui, la première, annonce le salut, s'appelle le protévangile. Race (זרע) ne signifie pas ici une nation, la descendance en général, mais un individu, ainsi que le prouvent les passages suivants : *II Rois*, VII, 12. — *I Paralip.*, XVII, 11, 12. — *Genèse*, XV, 13. — *Exod.*, XXX, 21. — *Lev.*, XXI, 17. — *IV Rois*, XVII, 20. — *Ezech.*, XX, 5.

[2] *Genes.*, XII, 3; XVIII, 18 ; XXII, 18 : « Tous les peuples de la terre seront bénis en toi et en ta Race ». — *Gal.*, III, 16. *Or, les promesses de Dieu ont été faites à Abraham et à sa Race qui est Jésus-Christ.*

lui dit le Seigneur. Cette promesse est renouvelée à Isaac et à Jacob [1], et celui-ci, sur son lit de mort, la transmet à Juda [2] ; en même temps il détermine l'époque de la venue du Messie én la fixant au moment où le sceptre sortira de Juda, c'est-à-dire lorsque cessera l'indépendance du peuple juif.

Ainsi, à l'époque des patriarches (2000 à 1500 ans avant Jésus-Christ), nous avons déjà une image fidèle du Messie à venir. Elle devient plus précise et plus claire encore sous Moïse. C'est alors que Balaam [3], voulant proférer des blasphèmes, voit sa parole impie se transformer contre son gré en prédiction annonçant le Messie, vainqueur des ennemis d'Israël. Moïse mourant annonce le grand Prophète, semblable à lui, que Dieu doit susciter du milieu de son peuple, qui sera le représentant de Dieu sur la terre, le médiateur. le fondateur de la nouvelle alliance et le législateur de la terre [4]. Lorsque Israël fut gouverné

[1] *Genes.*, XXVI, 4 ; XXVIII, 14.

[2] *Genes.*, XLIX, 10 : « Le sceptre (c'est-à-dire la puissance, l'autonomie politique), ne sera point ôté de Juda, ni le prince de sa postérité, jusqu'à ce que celui qui doit être envoyé soit venu ; et c'est lui qui sera l'attente des nations ». (שילה Cf. *Ezech.*, XXI, 25.)

[3] *Nomb.*, XXIV, 17 : « Je le vois, mais non maintenant ; je le considère, mais non pas de près. Une étoile sortira de Jacob, un rejeton s'élèvera d'Israël et frappera les chefs de Moab ». — La dernière révolte des Juifs fut suscitée 131 après Jésus-Christ, par Bar Cochba (Le fils de l'Etoile), le faux Messie qui s'était appliqué la prophétie citée plus haut.

[4] *Deutéron.*, XVIII, 15-18. « Je leur susciterai du milieu de leurs frères un prophète semblable à vous;..... et il leur dira tout ce que je lui ordonnerai ».

Act. des Apôt, III, 22. *Moïse a dit aussi : Le Seigneur votre*

par des rois, ils furent la figure du Roi futur, oint par Dieu pour régner sur le peuple de son choix. Il sera le Messie, c'est-à-dire l'Oint du Seigneur, le rejeton de David[1], le Roi légitime choisi de Dieu[2], le Roi victorieux, le grand Pontife et le parfait représentant de Dieu sur la terre[3]. Sa domination, qui amènera des temps meilleurs

Dieu vous suscitera d'entre vos frères un prophète comme moi; écoutez-le en tout ce qu'il vous dira, et tous les prophètes, depuis Samuel, ont annoncé ces jours. — *Jean*, V, 46. *Si vous croyiez Moïse, peut-être vous me croiriez aussi, parce que c'est de moi qu'il a écrit.* — *Matth.*, VII, 5. *Celui-ci est mon fils bien-aimé, écoutez-le.* — La comparaison avec Moïse le médiateur et le fondateur de l'ancienne alliance, prouve qu'il ne s'agit pas ici des prophètes ni des prophéties en général. — Voyez *Deuter.*, XXXIV, 10. Il ne s'éleva plus dans Israël de prophète semblable à Moïse, à qui le Seigneur parlât face à face ».

[1] *II Rois*, VII, 12 : « Je mettrai sur votre trône après vous votre fils, qui sortira de vous, et j'affermirai son règne. Ce sera lui qui bâtira une maison à mon nom; et je rendrai le trône de son royaume inébranlable à jamais ».

Cf. *La généalogie de Jésus selon la chair dans Matth.*, I, 1, *et Luc*, III, 23.

[2] *Ps.* II, 1. « Pourquoi les nations se sont-elles soulevées avec un grand bruit, et les peuples ont-ils formé de vains projets? Les rois de la terre se sont assemblés, et les princes se sont ligués ensemble contre le Seigneur et contre son Christ ».

[3] *Ps.* CIX, 1. « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marche-pied ».

Matth., XXII, 44. *Or, pendant que les pharisiens étaient assemblés, Jésus leur fit cette question : Que vous semble du Christ? De qui est-il fils? Ils lui répondirent : De David. Et comment donc, leur dit-il, David l'appelle-t-il en esprit son Seigneur, s'il est son fils?*

« Le Seigneur fera sortir de Sion le sceptre de votre puissance, régnez au milieu de vos ennemis. La principauté est avec vous au jour de votre puissance, dans les splendeurs des saints. Je vous ai engendré de mon sein avant l'étoile du matin ».

et plus heureux, dure éternellement. Tous les rois, tous les peuples de la terre lui rendront hommage. Sa venue sera une grâce pour les nations, et son règne une ère de salut et de bénédiction [1].

En regard de ce portrait d'un Prêtre-Roi glorieux et puissant, et de la monarchie universelle qu'il doit fonder, dans laquelle tous les peuples trouveront le salut et la

« Le Seigneur a juré, et il ne s'en repentira point ; vous êtes le Prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech ».

Hebr., v, 5. *Ainsi Jésus-Christ ne s'est point élevé de lui-même à la dignité de souverain Pontife, mais il l'a reçue de Celui qui lui a dit : Vous êtes mon fils, je vous ai engendré aujourd'hui. Comme il lui a dit aussi dans un autre endroit : Vous êtes le Prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech.*

« Le Seigneur est à votre droite ; il a brisé les rois au jour de sa colère. Il exercera son jugement au milieu des nations. Il boira dans le chemin de l'eau du torrent ; et c'est pour cela qu'il élèvera la tête ».

[1] *Ps.* LXXI, 4 et suiv. « Il jugera les pauvres d'entre le peuple ; il sauvera les enfants des pauvres et humiliera le calomniateur. Et il demeurera autant que le soleil et que la lune, dans toutes les générations ».

Matth., XVI, 18. *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.* — *Matth.*, XXVIII, 19. *Allez donc, et instruisez tous peuples; je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles.*

« Il descendra comme la pluie sur une toison, et comme l'eau qui tombe goutte à goutte sur la terre..... Et il régnera depuis une mer jusqu'à une autre mer, et depuis le fleuve (l'Euphrate) jusqu'aux extrémités de la terre. Les Ethiopiens se prosterneront devant lui, et ses ennemis baiseront la terre. Les rois de Tarse et les îles lui offriront des présents ; les rois de l'Arabie et de Saba lui apporteront des dons. Et tous les rois de la terre l'adoreront, toutes les nations lui seront assujéties. Il délivrera le pauvre des mains du puissant, le pauvre sans appui. Il aura compassion de celui qui est pauvre et dans l'indigence ; et il sauvera les âmes des pauvres..... Et que son nom soit béni éternellement, il subsistera autant que le soleil. Et tous les peuples de la terre seront bénis en lui ; toutes les nations lui rendront gloire ».

bénédiction, se place l'annonce, en apparence contradictoire, d'un Messie abreuvé d'humiliations et de souffrances. Les psaumes nous représentent l'image du Messie crucifié d'une manière si saisissante, qu'ils semblent plutôt une histoire évangélique qu'une prophétie[1].

[1] *Ps.* XXI, 3 et suiv. « Mon Dieu, je crierai pendant le jour et vous ne m'exaucerez pas ; je crierai pendant la nuit, et je n'aurai point de repos. — Je suis un ver de terre, et non un homme ; je suis l'opprobre des hommes, et le rebut du peuple ».

Jean, XIX, 5. *Jésus sortit donc, portant une couronne d'épines et un manteau d'écarlate; et Pilate leur dit : Voici l'homme.*

« Tous ceux qui me voyaient se sont moqués de moi ; ils en ont parlé avec outrage et ils ont branlé la tête ».

Matth., XXVII, 39 et suiv. : *Et ceux qui passaient par là le blasphémaient en branlant la tête, et lui disaient : Toi qui détruis le temple de Dieu, et qui le rebâtis en trois jours, que ne te sauves-tu toi-même? Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix. Les princes des prêtres se moquaient aussi de lui, avec les scribes et les anciens, en disant : Il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même. S'il est le Roi d'Israël, qu'il descende présentement de la croix et nous croirons en lui. Il met sa confiance en Dieu; si Dieu l'aime, qu'il le délivre maintenant.*

« Il a espéré au Seigneur ; que le Seigneur le délivre ; qu'il le sauve, s'il est vrai qu'il l'aime. De jeunes taureaux m'ont environné en grand nombre, des taureaux gras m'ont assailli. — Je me suis répandu comme l'eau, et tous mes os se sont déplacés. Mon cœur, au milieu de mes entrailles, a été semblable à la cire qui se fond. Toute ma force s'est desséchée comme la terre qui est cuite au feu, et ma langue est demeurée attachée à mon palais ».

Jean, XIX, 28. *Jésus s'écria : J'ai soif.*

« Ils ont percé mes mains et mes pieds, et ils ont compté tous mes os. Ils ont partagé entre eux mes habits, et ils ont jeté le sort sur ma robe ».

Jean, XIX, 18. *Il vint au lieu appelé Golgotha, où ils le crucifièrent.. .. Les soldats ayant crucifié Jésus, prirent ses vêtements et en firent quatre parts, une pour chaque soldat. Ils prirent aussi la tunique ; et comme elle etait sans couture, et d'un seul tissu depuis le haut jusqu'en bas, ils dirent entre eux : Ne la coupons pas, mais jetons au sort à qui l'aura.*

Le Juste sera humilié, outragé, chargé d'opprobres ; il souffrira plus qu'aucun homme n'a jamais souffert. Il sera conspué et traité par ses ennemis comme le rebut du peuple. Ses calomniateurs se réjouissent de ses tortures, se rient de ses douleurs ; on se partage ses vêtements, on tire sa robe au sort. Il endure une passion cruelle et imméritée qui sert à expier la peine méritée par les autres hommes, qui devient pour tous une source abondante de bénédictions, et qui, par la volonté de Dieu, les élève au faîte de la gloire ; tels sont les traits principaux de la figure du Messie souffrant, figure où le ministère sacerdotal du Messie et son rôle de Médiateur, tout ensemble prêtre et victime, sont si justement mis en relief. Toute la profondeur de l'idée messianique se découvre à nous dans cette figure du Messie souffrant, satisfaisant, réconciliant Dieu avec les hommes, du Messie médiateur et fondateur de la nouvelle alliance, et qui, par ses humiliations volontaires, expie les péchés du peuple et ramène la paix. Sa passion et sa mort sont une source de bénédictions et de grâces pour tous, et toutes les nations se convertiront et adoreront le vrai Dieu [1].

L'idée du Messie s'éclaircit et se complète de plus en plus dans la conscience d'Israël, grâce aux prédictions des prophètes qui parurent depuis les captivités d'Assyrie

[1] *Ps.* XXI, 23 et suiv. « Je ferai connaître votre nom à mes frères ; je publierai vos louanges au milieu de l'assemblée..... Toutes les extrémités de la terre se convertiront au Seigneur, et toutes les nations seront dans l'adoration en sa présence ».

Rom., X, 18. *Oui, la voix des apôtres a retenti par toute la terre, et leur parole jusqu'aux extrémités de la terre.*

et de Babylone. (722-536 avant Jésus-Christ.) Michée[1] prédit qu'il naîtra à Bethléem; une vierge, selon la prédiction d'Isaïe[2], l'enfantera d'une manière miraculeuse. Il est Dieu se manifestant dans la chair. Il réunit en sa personne tous les caractères divins[3]: il est roi[4], il est

[1] *Mich.*, v, 2. « Et vous, Bethléem Ephrata, vous êtes petite entre les villes de Juda, mais c'est de vous que doit sortir celui qui doit régner dans Israël, dont la génération est dès le commencement, dès l'éternité ».

Matth., II, 6. *Le roi Hérode assembla tous les princes des prêtres et les scribes du peuple, et il s'enquit d'eux où devait naître le Christ. Ils lui dirent : Dans Bethléem de Juda, selon ce qui a été écrit par le Prophète.*

[2] *Isaïe*, VII, 14. « C'est pourquoi le Seigneur vous donnera lui-même un signe. La Vierge (העלמה) concevra, et elle enfantera un Fils qui sera appelé Emmanuel (Dieu avec nous) ».

Matth., I, 20; *Luc*, I, 35. *L'ange lui répondit : Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi le fruit saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu.*

C'est le signe donné par le prophète au roi découragé, qu'Israël ne périra point tant que la prédiction du Messie né de la Vierge, ne sera pas accomplie. (Theodoret., *in Isai.*, VII, 14.) Le Messie est désigné dans ce passage et *Isai.*, IX, 5, comme l'apparition de Dieu dans la chair. Son nom, dans la bouche du Prophète, représente, suivant l'usage de la langue hébraïque, le caractère de l'individu, et n'est pas une appellation vague et fortuite. C'est pourquoi Dieu donne lui-même les noms : par exemple, Abraham (père de la multitude) au lieu d'Abram. (*Genèse*, XVII, 5.) Israël (combattant de Dieu) au lieu de Jacob. (*Genèse*, XXXII, 28.) Pierre (rocher, base de la foi) au lieu de Simon. (*Jean*, I, 23; *Matth.*, XVI, 18.) Cf. *Exod.*, XXIII, 21; *Isaïe*, IX, 2, 3. Le Prophète ne pouvait pas nommer un simple mortel Emmanuel.

[3] « Car un petit enfant nous est né, et un fils nous a été donné; il portera sur son épaule sa principauté, et il sera appelé l'admirable, le conseiller, Dieu, le fort et le Père du siècle futur, le prince de la paix ». (*Isaïe*, IX, 5.)

[4] *Isaïe*, IX, 2. « Il s'asseoira sur le trône de David..... »

prophète, il est à la fois prêtre et victime ; il souffrira et mourra afin de satisfaire pour le monde. Chacun sera sanctifié par lui, puisqu'il verse volontairement son sang pour tous les hommes. De son humiliation sortira son exaltation et son triomphe ; de sa mort, la vie pour tous les hommes. C'est lui qui promulguera la loi de la nouvelle alliance, lui qui amènera les peuples à la justice [1]. Sa mort ignominieuse ne sera que le prélude de sa victoire, et son royaume, qui embrassera toute la terre et tous les peuples, n'aura jamais de fin [2].

[1] *Isaïe*, XLIX, 6. « Je vous ai établi pour être la lumière des nations, et le salut que j'envoie jusqu'aux extrémités de la terre ».

Luc, II, 32. « *Comme la lumière qui éclairera les nations, et la gloire de votre peuple d'Israël* ».

[2] *Isaïe*, LIII, 1. « Qui a cru à notre parole ? et à qui le bras du Seigneur a-t-il été révélé ? Il s'élèvera devant le Seigneur comme un arbrisseau et comme un rejeton qui sort d'une terre sèche ; il est sans beauté et sans éclat. Nous l'avons vu, et il n'avait rien qui attirât l'œil, et nous l'avons méconnu. — Il nous a paru un objet de mépris, le dernier des hommes, un homme de douleurs, qui sait ce que c'est que souffrir. Son visage était comme caché. Il paraissait méprisable, et nous ne l'avons point reconnu. Il a pris véritablement nos langueurs sur lui, et il s'est chargé lui-même de nos douleurs. Nous l'avons considéré comme un lépreux, comme un homme frappé de Dieu et humilié ».

Jean, XIX, 5. *Et Pilate leur dit : Voici l'homme*

« Et cependant il a été percé de plaies pour nos iniquités, il a été brisé pour nos crimes. Le châtiment qui nous devait procurer la paix est tombé sur lui, et nous avons été guéris par ses meurtrissures ».

Matth., XXVI, 26. *Ceci est mon corps, ceci est mon sang qui sera répandu pour plusieurs pour la rémission des péchés.* (*Jean*, I, 29.) *Jean vit Jésus qui venait à lui, et lui dit : Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte les péchés du monde.*

« Nous nous étions tous égarés comme des brebis errantes ;

Daniel, pour consoler son peuple pendant la captivité de Babylone, lui dévoile la suite des quatre grands empires, assyrien, persan, grec et romain, et puis il lui montre cette monarchie universelle et éternellement durable, que le Dieu du ciel doit fonder sur la terre et établir sur

chacun s'était détourné pour suivre sa propre voie; et Dieu l'a chargé lui seul de l'iniquité de nous tous. Il a été offert, parce que lui-même l'a voulu ».

Jean, x, 17, 18. *J'ai le pouvoir de quitter ma vie, et j'ai le pouvoir de la reprendre.* (*Matth.*, XXVI, 53.) *Pensez-vous que je ne puisse pas prier mon Père, et qu'il ne m'enverrait pas aussitôt plus de douze légions d'anges* ?

« Il sera mené à la mort comme une brebis qu'on va égorger; il demeurera dans le silence, sans ouvrir la bouche, comme un agneau est muet devant celui qui le tond ».

Matth., XXVII, 12. *Et étant accusé par les princes des prêtres et les anciens, il ne répondit rien. Alors Pilate lui dit : N'entendez-vous pas de combien de choses ces personnes vous accusent? Mais il ne répondit rien à tout ce qu'il put lui dire, de sorte que le gouverneur en était tout étonné.*

« On placera son tombeau parmi les impies, son monument sépulcral sera celui du riche ».

Matth., XXVII, 57-60. *Sur le soir, un homme riche de la ville d'Arimathie, nommé Joseph, qui était aussi disciple de Jésus, vint trouver Pilate; et lui ayant demandé le corps de Jésus, Pilate commanda qu'on le lui donnât. Joseph ayant donc reçu le corps, l'enveloppa dans un linceul blanc, et le mit dans un sépulcre neuf qu'il avait fait tailler dans le roc.*

« Mais le Seigneur l'a voulu briser dans les douleurs. S'il livre son âme pour le péché, il verra sa race durer longtemps, et la volonté de Dieu s'exécutera heureusement par sa conduite. C'est pourquoi je lui donnerai pour partage une grande multitude de personnes; et il distribuera les dépouilles des forts, parce qu'il a livré son âme à la mort, et qu'il a été mis au nombre des scélérats, qu'il a porté les péchés de plusieurs, et qu'il a prié pour les violateurs de la loi ».

Matth., XXVII, 38. *Et deux voleurs furent crucifiés avec lui, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche.*

L'interprétation rationaliste qui veut voir dans cette prophétie le destin d'Israël ou des prophètes en général, tombe par ce fait seul que les souffrances de ce juste, du serviteur de Jéhovah,

les débris de toutes les autres[1]. Il désigne en même temps l'époque où commencera le règne du Messie. Partant des soixante-dix ans de la captivité de Babylone, prédite par Jérémie, il annonce l'avénement de la complète délivrance et du véritable salut d'Israël, après un laps de soixante-dix semaines d'années, à compter du décret qui ordonnait de rebâtir Jérusalem[2]. Alors la pré-

sont une expiation pour les péchés du monde, ce qu'il est impossible de dire en parlant du peuple coupable et des prophètes eux-mêmes, pécheurs comme tous les hommes. (*Isaïe*, VI, 5; LXIV, 5.) Cette prédiction fut écrite cinq cents ans environ avant Jésus-Christ. (Voyez *Actes des Apôtres,* VIII, 30-38, son application à Jésus-Christ.)

[1] *Dan.*, II, 44, 45. « Dans le temps de ces royaumes, le Dieu du ciel suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit, un royaume qui ne passera point à un autre peuple, qui renversera et qui réduira en poudre tous ces royaumes, et qui subsistera éternellement, selon que vous avez vu que la pierre qui avait été arrachée de la montagne, sans la main d'aucun homme, a brisé l'argile, le fer, l'airain, l'argent et l'or ; le grand Dieu a fait voir au roi ce qui doit arriver dans l'avenir ». Selon Flavius Josèphe (*Antiquit*, II, 8), on avait montré cette prophétie à Alexandre pour lui prouver que Daniel avait parlé de lui. Suivant le Talmud, Jonathas, le fils d'Usiel, n'a pas traduit les prophéties de Daniel en chaldaïque, comme les autres livres saints, parce qu'une voix du ciel lui cria : Arrête. (*Bava Megilla,* fol. 3, 1.) Car, observe le commentateur, l'annonce du Messie (c'est-à-dire du Christ), y est consignée ». (Hieros. Schabbat., XV, 3. Comp. Lightf. *opp. posth.,* c. III, § 2 et *Sepp. Leben Christi,* IV, s. 280.)

[2] *Dan.*, IX, 24. — « Dieu a abrégé et fixé le temps à soixante et dix semaines, en faveur de votre peuple et de votre ville sainte, afin que ses prévarications soient abolies, que le péché trouve sa fin, que l'iniquité soit effacée, que la justice éternelle vienne sur la terre, que les visions et les prophéties soient accomplies, et que le Saint des saints soit oint. Sachez donc ceci, et gravez-le dans votre esprit ; depuis l'ordre qui sera donné pour rebâtir Jérusalem, jusqu'au Christ, le Chef, il y aura sept semaines et soixante-deux semaines ; et les places et les murailles de la ville seront rebâties de nouveau

varication sera écartée, le péché ôté, l'iniquité abolie, la justice éternelle manifestée, la prophétie accomplie; alors sera oint le Saint des saints. Après soixante-neuf semaines accomplies, au milieu de la dernière semaine, le Christ confirmera son alliance avec plusieurs, les hosties et les sacrifices seront abolis, le Messie sera mis à mort, et bientôt un peuple étranger viendra dévaster et détruire la ville et le sanctuaire.

Déjà Jérémie[1] avait indiqué le temps où le Seigneur

parmi des temps fâcheux et difficiles. Et, après sept semaines et soixante-deux semaines, le Christ sera mis à mort, et le peuple qui doit le renoncer ne sera point son peuple. Un peuple avec son chef qui doit venir, détruira la ville et le sanctuaire; elle finira par une ruine entière, et la désolation qui lui a été prédite arrivera après la fin de la guerre. Il confirmera son alliance avec plusieurs dans une semaine; et à la moitié de la semaine, les hosties et les sacrifices seront abolis, l'abomination et la désolation seront dans le temple, et la désolation durera jusqu'à la consommation et jusqu'à la fin ».

Matth., XXIV, 15. *Quand donc vous verrez que l'abomination de la désolation qui a été prédite par le prophète Daniel, sera dans le lieu saint, que celui qui lit entende bien ce qu'il lit.*

Les semaines d'années sont de sept ans, suivant la loi de Moïse. (*Levit.*, XXV, 8.) Les Etrusques et les Romains les connaissaient aussi, et le Talmud les emploie encore plus tard. Les rabbins eux-mêmes, Saadia Gaon et Aben Esra, entre autres, ont expliqué ce texte par semaines d'années dans leur commentaire sur Daniel. De même que sept jours forment une semaine, ainsi sept années forment une semaine d'années qui se termine par une année de sabbat où l'on n'ensemençait ni ne récoltait. Après sept semaines d'années (49 ans), arrivait une année de sabbat bien plus solennelle encore; c'était le jubilé, où se faisait une restitution universelle, où tous les esclaves recouvraient leur liberté et le gouvernement juif célébrait pour ainsi dire sa renaissance. (Voy. *Sepp. Leben Christi*, I, s. 128, Michaelis, *Mosaisches Recht*, II, Bd. § 47 et suiv.)

[1] *Jerem.*, XXXI, 31 et suiv. « Le temps vient, dit le Seigneur, où je ferai une nouvelle alliance (ברית חדשה) avec la maison

conclurait avec son peuple une nouvelle alliance plus intime, plus haute, plus spirituelle que celle qu'il avait conclue par Moïse. Aggée [1] prédit d'une façon encore plus précise que, dans le temple bâti par Zorobabel, après la seconde captivité, on verrait apparaître le Dieu après lequel soupirent les nations, comme jamais on n'avait été appelé à le contempler dans le sanctuaire de Salomon. Il ne viendra pas dans la pompe et la magnificence, annonce Zacharie : Fille de Sion, soyez comblée de joie ; fille de

d'Israël et la maison de Juda, non selon l'alliance que je fis avec leurs pères au jour où je les pris par la main pour les faire sortir de l'Egypte, parce qu'ils ont violé cette alliance ; c'est pourquoi je leur ai fait sentir mon pouvoir, dit le Seigneur. Mais voici l'alliance que je ferai avec la maison d'Israël, après que ce temps-là sera venu, dit le Seigneur, j'imprimerai ma loi dans leurs entrailles, et je l'écrirai dans leur cœur ; et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple ».

[1] *Aggée*, II, 7-9. « Car voici ce que dit le Seigneur des armées : Encore un peu de temps, et j'ébranlerai le ciel et la terre, la mer et tout l'univers. J'ébranlerai tous les peuples, et le Désiré de toutes les nations (הכבת בל־הגוים) viendra, et je remplirai de gloire cette maison, dit le Seigneur des armées. La gloire de cette dernière maison sera encore plus grande que celle de la première ». — Le mot *gloire, gloria*, δόξα, *Jean*, I, 14, δόξα Κυρίου. *I Tim.*, VI, 16. (כבוד) a une signification déterminée dans ce parallèle entre l'ancien et le nouveau temple ; c'est le symbole de la présence réelle de Dieu au-dessus de l'arche, dans son temple, dans la colonne de fumée et la colonne de feu. — *III Rois*, VIII, 10. « Après que les prêtres furent sortis du sanctuaire, une nuée remplit la maison du Seigneur, les prêtres ne pouvaient plus s'y tenir, ni faire les fonctions de leur ministère à cause de la nuée ; parce que la *gloire* (כבוד) du Seigneur avait rempli la maison du Seigneur ». — (*Exod.*, XXIV, 17.) « Ce qui paraissait de cette *gloire* du Seigneur était comme un feu ardent au plus haut de la montagne, qui se faisait voir à tous les enfants d'Israël ». De même, *Exod.*, XL, 34. — *Nomb.*, XIV, 10. — *Isaïe*, VI, 3. — L'apparition la plus remarquable de Dieu est son incarnation ; aussi saint Jean dit (I, 14) : « Nous avons vu sa gloire ». (δόξα, כבוד.

Jérusalem, poussez des cris d'allégresse ; voici votre Roi qui vient à vous, ce Roi juste qui est le Sauveur. Il est pauvre, il est monté sur une ânesse et sur le poulain de l'ânesse [1]. Il est le bon pasteur qui a pitié de son troupeau égaré et qui vient pour le faire paître ; mais les ingrats le repoussent, et ils estiment sa personne au vil prix du salaire annuel d'un serviteur, trente pièces d'argent. Cet argent, monument du crime de son peuple, est jeté en un endroit impur près du temple ; alors l'ancienne alliance de Dieu avec Israël est rompue, et Israël — le troupeau — est dispersé [2].

Le dernier anneau de la chaîne prophétique est Malachie. « Voici », s'écrie-t-il, « que j'envoie mon ange [3] », et

[1] *Zach.*, IX, 9, 11. « Fille de Sion, soyez comblée de joie ; fille de Jérusalem, poussez des cris d'allégresse : voici votre Roi qui vient à vous, ce Roi juste, qui est le Sauveur. Il est pauvre et il est monté sur une ânesse, et sur le poulain de l'ânesse.

Matth., XXI, 75. *Et ayant amené l'ânesse et l'ânon, ils les couvrirent de leurs vêtements, et le firent monter dessus.*

[2] *Zacharie*, XI, 12. « Et je leur dis : Si vous jugez qu'il soit juste de me payer, rendez-moi la récompense qui m'est due. Ils pesèrent alors trente pièces d'argent pour ma récompense. Et le Seigneur me dit : allez jeter au potier cet argent, cette belle somme qu'ils ont cru que je valais ».

Matth., XXVII, 3. *Cependant Judas qui l'avait trahi, voyant qu'il était condamné, touché de repentir, reporta les trente pièces d'argent aux princes des prêtres et aux anciens. Ils en achetèrent le champ d'un potier.*

[3] *Malach.*, III, 1. « Voici que j'envoie mon ange, et il préparera la voie devant ma face, et aussitôt le Dominateur que vous cherchez, et l'Ange de l'alliance si désiré de vous, viendra dans son temple. Le voici qui vient, dit le Seigneur des armées..... IV, 5. Je vous enverrai le prophète Elie, avant que le grand et épouvantable jour du Seigneur arrive ».

Matth., XVII, 10. *Les disciples l'interrogèrent alors et lui di-*

il préparera la voie devant ma face ; il viendra, comme le prophète Elie, prêcher la pénitence avant le grand jour. Et aussitôt, le Dominateur que vous cherchez et l'Ange de l'alliance si désiré de vous, viendra dans son temple. Il créera un sacerdoce nouveau après avoir rejeté les fils d'Aaron. Et les prêtres de la nouvelle alliance présenteront à Dieu depuis l'Orient jusqu'à l'Occident une oblation sans tache, même au milieu des gentils. Par là se trouvaient clairement énoncés et l'abrogation de l'ancienne loi et le caractère typique et par conséquent transitoire de l'ordre de choses fondé par l'Ancien Testament, et l'établissement par le Messie d'une nouvelle économie du salut [1].

Le peuple avait ainsi devant les yeux une image complète du Messie, qui lui faisait envisager l'avenir avec

rent : *Pourquoi donc les scribes disent-ils qu'il faut qu'Elie vienne auparavant. Mais Jésus leur répondit : Je vous déclare qu'Elie est déjà venu, et ils ne l'ont point connu ; mais ils l'ont traité comme il leur a plu. C'est ainsi qu'ils feront souffrir le Fils de l'homme.*

[1] *Malach.*, I, 10, 11. « Mon affection n'est point en vous », dit le Seigneur des armées, « et je ne recevrai point de présent de votre main. Car, depuis le lever du soleil jusqu'au couchant, mon nom est grand parmi les nations ; et l'on me sacrifie en tout lieu, parce que mon nom est grand parmi les nations ». — *Id.*, III, 5 : « Il purifiera les enfants de Lévi et les rendra purs comme l'or et l'argent qui ont passé par le feu ».

S. *Luc*, XIV, 24 ; *I Cor.*, XI, 24 : *Ceci est mon corps qui sera offert pour vous ; faites ceci en mémoire de moi.*

Ce qui prouve qu'il s'agit ici d'un sacrifice réel, c'est que ceci est dit par antithèse à l'ancien sacrifice. — S'il ne s'agissait que du sacrifice de la prière, cette prophétie ne contiendrait rien de nouveau ; on n'aurait pas eu besoin d'un nouveau corps de prêtres, l'hostie ne serait pas appelée immaculée, car la prière de l'homme ne saurait l'être : l'expression elle-même (מנחה) indique un sacrifice réel.

confiance et observer les signes des temps. Ce miroir de l'avenir mis devant les regards du peuple, cette peinture miraculeuse à laquelle chacun des prophètes qui s'étaient succédé à travers les siècles avait donné son coup de pinceau, représentait fidèlement et trait pour trait celui qui devait venir. Si, par la nature même de toute prophétie, la figure du Messie se trouvait encore entourée d'un certain clair obscur, si toutes les questions n'étaient pas encore résolues, sa ressemblance était assez accusée néanmoins pour que tout homme au cœur droit, *tout véritable israélite* pût le reconnaître et dire : Jésus de Nazareth est le Messie qui doit venir, en lui et en lui seul les prophéties trouvent leur accomplissement[1].

Jésus paraît en déclarant qu'il est le Christ, le Messie annoncé[2]. *Je sais que le Messie doit venir*, lui dit la Samaritaine[3]. Et Jésus lui répond : *C'est moi-même qui vous parle. Voici que nous allons à Jérusalem, et tout ce que les prophètes ont écrit du Fils de l'homme sera accompli*[4]. *Et, passant en revue tous les prophètes, à com-*

[1] *I Jean*, I, 47.

[2] Jésus (ישוע) Sauveur), désigne sa mission, Messie (משיח Χριστός, oint) sa dignité. Il est l'oint par excellence, rempli de l'esprit de Dieu.

[3] *Jean*, IV, 25.

[4] *Luc*, XVIII, 31. Jésus se nomme le Fils de l'homme, parce que c'est sous ce nom qu'il a été annoncé; c'est lui (*Dan.*, VII, 13, 14) qui doit apparaître après la chute des quatre grands royaumes et recevoir de Dieu une gloire et une puissance éternelles. C'est le Fils de l'homme dans l'acception la plus grande du mot, le nouvel Adam, le chef de la nouvelle génération, de *l'humanité régénérée*.

mencer par Moïse, il leur expliqua tout ce qui était écrit sur lui dans les livres saints[1]. Il déclara sa dignité de Messie et de Roi des Juifs devant le grand tribunal de sa nation, déclaration qui devint le principal chef d'accusation porté contre lui et le titre que l'on mit sur sa croix[2].

Oui, Jésus de Nazareth est le vrai Messie[3]. Toutes les indications de temps marquées dans les prophètes, touchant l'avénement du Messie, le désignent clairement. Il apparaît au moment où Israël perd son autonomie politique, peu de temps avant l'entière dissolution de l'état juif[4], à l'expiration de la soixante-neuvième semaine

[1] *Luc*, XXIV, 26.

[2] *Jean*, XIX, 12. — *Actes des Apôtres*, XVII, 17.

[3] *Matth.*, XXVII, 37. — « Et, au-dessus de sa tête, ils mirent par écrit le sujet de sa condamnation : *C'est Jésus, le Roi des Juifs* ».

[4] *Genèse*, XLIX, 10. Déjà l'Iduméen Hérode avait fait mettre, pendant son règne sur la Judée, un aigle d'or au-dessus de la porte principale du temple, comme signe de la suprématie romaine. Après sa mort (750 de Rome), son fils Archélaüs gouverna quelque temps la Judée, la Samarie et l'Idumée en qualité d'ethnarque, mais ne tarda pas à être banni. La Judée fut alors incorporée à la Syrie et régie par un procurateur romain. Nous ne connaissons d'autre souverain que César, disent les grands-prêtres et les accusateurs du Seigneur. (*Jean*, XIX, 15.) Les gouverneurs héritèrent de la puissance royale ; et, bien que le Sanhédrin conservât encore une certaine autorité en matière de religion, probablement même le droit de faire lapider le coupable d'un crime prévu par la loi de Moïse, le gouverneur s'était réservé la sentence de vie ou de mort en matières politiques. (« Et tous s'écrièrent : Qu'il soit crucifié ». *Matth.*, XXVIII, 23. Comp. Dœllinger, *Heidenth. und Judenth.*, p. 766. — *Id. Christenth. und Kirche*, p. 457. Josep. Flav., *Antiqu.*, XX, 9.) A peine un âge d'homme était-il écoulé, que la destruction de Jérusalem et de son temple,

d'années, à compter du décret qui ordonne la reconstruction du temple, selon la prophétie de Daniel[1]. Il paraît dans le second temple bâti par Zorobabel, après la captivité, et qui devait avoir la gloire d'être visité par le

sous Vespasien (70 ans après Jésus-Christ), entraînait dans sa ruine les derniers vestiges de l'autonomie politique des Juifs. « Le temps du premier avénement de Jésus-Christ est prédit; le temps du second ne l'est pas, parce que le premier devait être caché, au lieu que le second doit être éclatant, et tellement manifeste que ses ennemis mêmes le reconnaîtront ». (Pascal, *Pensées*, p. II, art. VIII.)

[1] *Dan.*, IX, 21-27. Esdras obtint la permission de retourner à Jérusalem et de rebâtir la ville la septième année du règne d'Artaxerce Longue-Main, l'an 295 de Rome, 458 avant Jésus-Christ. (*I Esdr.*, 7-10.) Ajoutons à l'an 295, soixante-neuf semaines d'années, c'est-à-dire quatre cent quatre-vingt-trois années, l'apparition de Jésus dans la vie publique aurait eu lieu l'an 778 de Rome. Selon les calculs les plus probables, Jésus est né l'an 747 de Rome. Le Messie ayant été sacrifié à la moitié de la 70e semaine, l'année 782 paraît être celle de la mort de Jésus. Les commentateurs ont rencontré de grandes difficultés pour fixer exactement le point de départ de cette prophétie, d'autant plus que la permission de rebâtir la ville a été donnée deux fois, dans la septième et la vingtième année du règne d'Artaxerce. (*I Esdr.*, 7-10; *II Esdr.*, II, 1 et suiv.) Mais ces écarts de quelques années ne sont rien par rapport à l'époque elle-même en général. Car, en supposant même que chaque Israélite ne connût pas exactement la chronologie, il pouvait cependant se rendre compte de l'époque où devait apparaître le Seigneur d'une façon très-approximative; ce que prouve du reste l'attente fiévreuse qui précéda la venue de Jésus. « Quelques-uns croient avoir des raisons pour mettre un peu plus haut ou un peu plus bas le commencement d'Artaxerce ou la mort de Notre-Seigneur..... Mais le peu d'années dont on pourrait disputer, sur un compte de quatre cent quatre-vingt-dix ans, ne feront jamais une importante question. Dieu a tranché la difficulté, s'il y en avait, par une décision qui ne souffre aucune réplique. Un événement manifeste nous met au-dessus de tous les raffinements des chronologistes; et la ruine totale des Juifs, qui a suivi de si près la mort de Notre-Seigneur, fait entendre aux moins clairvoyants l'accomplissement de la prophétie. (Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*.)

Messie avant sa destruction définitive, selon la prédiction d'Aggée[1] ; il vient alors que le sacerdoce d'Aaron desservait encore le sanctuaire, sacerdoce qui allait être bientôt abrogé avec tout l'ensemble du culte mosaïque, et remplacé par un sacerdoce et par un culte nouveau, ainsi que l'avait annoncé Malachie[2]; il vient après que le précurseur a prêché la pénitence dans l'esprit d'Elie[3], et lorsque tout Israël soupirait ardemment après celui qui devait venir[4].

En Jésus apparaissent tous les caractères attribués par les prophètes au Messie. Il est fils d'Abraham[5], de la tribu de Juda[6], de la famille de David[7], né à Bethléem[8], d'une Vierge[9], et son avénement en ce monde fut humble et

[1] *Agg.*, II, 6-9.

[2] *Malach.*, I, 10, 11; III, 3.

[3] *Malach.*, III, 1; *Luc*, I, 76 : « Et vous, petit enfant, vous serez appelé le prophète du Très-Haut, car vous marcherez devant la face du Seigneur pour lui préparer ses voies ». (*Matth.*, III, 1.) *En ce temps-là Jean-Baptiste vint prêcher au désert de Judée, en disant : Faites pénitence ; car le royaume des cieux est proche, car la cognée est déjà mise à la racine de l'arbre. Pour moi, je vous baptise dans l'eau pour la pénitence ;.... mais celui qui doit venir après moi, est plus puissant que moi.* (*Jean*, I, 29.)

[4] Tout prouve combien le Messie était impatiemment attendu, les discours du peuple aussi bien que les envoyés du Sanhédrin à saint Jean-Baptiste. (*Matth.*, XVI, 14, 17; XI, 14; *Marc*, VI, 15; VIII, 28; IX, 11; *Luc*, IX, 8; *Jean*, I, 19.)

[5] *Genèse*, XII, 3; XVIII, 18. Comp. *Matth.*, I, 1.

[6] *Ibid.*, XLIX, 10. Comp. *Matth.*, I, 1.

II Rois, VII, 12. Comp. *Matth.*, I, 1.

[8] *Mich.*, V, 2. Comp. *Matth.*, II, 6.

[9] *Isaïe*, VII, 14. Comp. *Matth.*, I, 20.

sans éclat[1]. Sa vie publique et ses œuvres ont été admirables[2]. Suivant ce qui avait été prédit[3], il a souffert l'ignominie, la douleur et la mort; mais il s'est relevé dans la gloire. Après sa mort, la cité et le temple sont ruinés, les enfants d'Iraël dispersés parmi tous les peuples, et ils demeurent sans roi ni prince, sans sacrifice et sans autel, sans Ephod et sans Théraphim[4]. Une nouvelle alliance, un nouveau sacrifice, un nouveau sacerdoce sont fondés[5]. Le Messie est prêché aux gentils qui affluent vers lui de toutes les extrémités de la terre pour l'adorer[6].

Jésus est donc le vrai Messie et lui seul peut l'être. Un Messie a été annoncé, juifs et païens l'ont attendu ; mais, s'il est certain qu'il a été prédit, et qu'on l'a attendu, il ne l'est pas moins qu'il a maintenant paru. Il a dû naître en Israël, nation divisée par tribus, et dans laquelle chacun pouvait suivre sa généalogie jusqu'à Abraham, et le Messie, principalement, dut rendre compte de sa généalogie. Il s'ensuit rigoureusement qu'il a dû nécessaire-

[1] *Zachar.*, IX, 9, 10. Comp. *Matth.*, XXI, 5.

[2] *Isaïe*, IX, 6. Comp. *Jean*, XV, 24. « Si je n'avais point fait parmi eux des œuvres qu'aucun autre n'a faites, ils n'auraient point de péché ».

[3] Toutes les circonstances de sa passion ont été minutieusement prédites. (*Ps.* XXI ; *Isaïe*, LIII ; *Zacharie*, IX.) Il sera rejeté par les chefs de la synagogue, trahi par ses compagnons de table, frappé au visage, conspué, enfin abreuvé de fiel. (*Ps.* CXVII, 22 ; *Ibid.*, XL, 10 ; *Isaïe*, L, 6 ; *Ps.* LXVIII, 22 ; *Isaïe*, LVI, 6.)

[4] *Osée*, III, 5.

[5] *Malach.*, I, 10, 11 ; *Matth.*, XXVI, 26 ; *I Cor.*, XI, 24.

[6] *Isaïe*, LX, 61 ; LXII, 63 ; *Rom.*, X, 18.

ment venir alors que l'ancienne organisation politico-religieuse de ce peuple subsistait encore; or, elle est depuis longtemps renversée et devenue à jamais impossible depuis la dispersion des Juifs. Il a dû visiter Israël à une époque où l'on apportait encore au temple les offrandes exigées par la loi, où les enfants d'Aaron continuaient à former le corps sacerdotal et les Lévites, une tribu à part; le temple devait encore être debout pour servir de point de réunion à tous les observateurs du culte, dont il était la condition fondamentale et indispensable [1].

Mais tout cela disparut bientôt après la mort de Jésus et irrévocablement. Il fut même interdit aux Juifs d'entrer dans la nouvelle ville, Ælia Capitolina, que l'empereur Adrien bâtit l'an 131, sur l'emplacement de la vieille

[1] Tous les privilèges sont abolis; le peuple juif a encore la loi, mais elle n'a une signification et une application qu'autant que le temple et l'autonomie politique existent encore. Delà cette contradiction fatalement inhérente au peuple juif actuel; basé sur l'avenir et devant progresser par sa nature même, il se trouve enserré dans le culte de la lettre morte et de cérémonies privées de leur signification : il s'est survécu à lui-même avant d'avoir atteint son développement. Il en est réduit à se contenter du semblant de la loi, ne pouvant remplir réellement ses prescriptions, et ce peuple, possédant au plus haut degré l'esprit national, est condamné à errer dispersé dans l'univers entier. Le Talmud lui-même (Cf. Schœttgen, *De Messia*, V, p. 489) avoue que les périodes messianiques sont écoulées : « Le Rabbi a dit : Tous les termes fixés sont dépassés ». — « Les sages, que leur mémoire soit bénie, écrit Maimonides (*Iggereth Hatteman*, f. CXXV, 4), nous ont défendu de supputer l'époque de la venue du Messie, parce que le peuple est scandalisé de voir que le terme fixé est écoulé et qu'il n'a pas paru. Aussi les sages disent : Maudites soient les âmes de ceux qui calculent les époques, parce qu'ils sont un sujet de scandale pour le peuple ». (Voy. Sepp., *Leben Christi*, IV, p. 281, Schœttgen, l. c.)

Jérusalem, détruite de fond en comble et rasée. « Une « fois par an », dit saint Jérôme[1], « le jour anniversaire « de la destruction de la ville, on voit un peuple en deuil « s'avancer tristement, et des vieillards, couverts de cen- « dre et les habits déchirés, pleurer sur les débris du « temple. Encore s'ils veulent s'arrêter quelque temps, le « soldat impitoyable demande un salaire et leur fait payer « leurs larmes ». Les captivités d'Assyrie et de Babylone ne peuvent entrer en comparaison avec l'état actuel des Juifs. Ces épreuves ne furent que de courte durée, et Dieu suscitait alors des prophètes pour consoler les vaincus et leur rendre l'espérance. Michée et Isaïe vivaient pendant la captivité d'Assyrie, Jérémie et Daniel pendant celle de Babylone, et ils annonçaient une délivrance prochaine. De ces exils, les Juifs revinrent avec toutes leurs institutions, avec leur organisation politico-religieuse entière. Le peuple restait toujours divisé en tribus et en familles ; Lévi continuait à fournir les serviteurs du temple ; Aaron, les prêtres, et la race de David attendait avec impatience le Messie qui devait sortir de sa tige.

Depuis la destruction de la ville et du temple, depuis la suppression des fonctions sacerdotales et la dispersion d'Israël parmi les peuples, le Messie ne peut plus paraître dans les circonstances qui devaient, selon les prophéties, accompagner sa venue.

Ainsi la prédiction et l'attente du Messie sont sans objet, une vaine illusion ; ce qui pour nous est inadmissible et

[1] *In Soph*, c. II.

ce que les Juifs eux-mêmes sont loin de concéder : ou bien il a nécessairement fait son apparition sur la terre. Parmi tous les prétendants au titre de Messie, Jésus de Nazareth est le seul dans lequel toutes les prédictions se réalisent. Jésus seul est le Christ ; lui seul peut être le Messie. Tel fut du reste le dernier objet de la prophétie en Israël : montrer l'accomplissement de toutes les prophéties dans la personne de Jésus de Nazareth, faire voir la parfaite concordance entre le Messie dépeint par les prophètes et la personne historique du Seigneur. Ce n'est pas à la multitude ignorante que Dieu laisse le soin de faire l'application des données prophétiques au présent, d'établir la comparaison entre l'idée messianique et la personnalité réelle du Messie enfin venu ; Jean, le dernier et le plus grand prophète d'Israël, se présente après un silence de la prophétie qui avait duré deux cent cinquante ans ; il indique comme du doigt la réalisation des promesses, l'accord des figures avec le modèle et leur parfaite conformité. « Voici », dit-il, « l'agneau de Dieu, voici celui « qui ôte les péchés du monde [1] ». L'œuvre prophétique qui avait commencé à l'aurore de l'histoire, trouve en lui son faîte et sa consommation. Il ne dit plus comme ses devanciers : Il viendra, il dit : Le voilà. C'est ainsi que le dernier des prophètes est le premier qui publie la venue du Messie et qui croit en lui [2].

[1] *Jean*, I, 29.

[2] *Jean*, I, 34. « J'ai vu et j'atteste que celui-là est le Fils de Dieu. C'est aussi ce que dit l'hymne ».

Ceteri tantum cecinere Vatum.
Corde præsago jubar affuturum,

Mais pourquoi Israël a-t-il rejeté le Messie et couru lui-même à sa perte, alors que, une fois Jésus venu sur la terre, toute l'antique économie du salut avait atteint sa fin et n'avait plus de raison d'être? La réponse est facile. D'abord il avait été prédit que la masse du peuple le rejetterait. La révolte qui éclata peu après la mort du Sauveur (l'an 66 après Jésus-Christ), et qui eut pour conséquence la destruction de la ville et du temple, ne fit qu'exécuter la condamnation qu'Israël avait appelée sur sa tête [1]. Cet événement brisa l'enveloppe qui retenait jusque-là captive la jeune Eglise ; pendant ce temps elle avait recueilli dans son sein tous les meilleurs éléments de la synagogue, tous les vrais enfants d'Abraham. La sainte Vierge, qui était une personnification d'Israël, Elisabeth, Anne, Zacharie, les Apôtres du Seigneur et les milliers d'hommes qui crurent en lui étaient les vrais Israélites [2]. Israélite, on l'était par la naissance ; confesseur de Jésus-Christ, on le devenait par une foi libre. Faut-il donc s'étonner que tous ne se soient pas élevés jusqu'à cette bienheureuse foi ? Quant à la répulsion dont le Christ fut l'objet, elle provenait de la dépravation presque générale des mœurs, et d'une attache exagérée à la lettre et au culte extérieur de la loi. « Il ne m'appartient « pas », dit Josèphe [3], « de juger ce que cet état de choses

Tu quidem mundi scelus auferentem
Indice prodis.

[1] *Matth.*, XXVII, 25 : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ».

[2] *Jean*, I, 47.

[3] *Bell. Jud.*, VI, 2.

« réclamait; mais je crois que si les Romains avaient « tardé à massacrer cette race perverse, un tremblement « de terre, un déluge ou les feux de Sodome l'auraient « anéantie; car, jamais les générations ainsi châtiées ne « furent si impies et si criminelles que celle-ci ». Les paroles de saint Etienne[1] mourant, sont le jugement d'Israël, confirmé depuis par l'histoire entière : « Têtes « dures, hommes incirconcis de cœur et d'oreilles, vous « résistez toujours au Saint-Esprit et vous êtes tels que « vos pères ont été. Qui est celui d'entre les prophètes « que vos pères n'aient point persécuté? Ils ont tué ceux « qui leur prédisaient l'avénement du Juste que vous « venez de trahir et dont vous avez été les meurtriers ! » Déjà Jérémie se lamente[2] : « Votre épée s'est enivrée du « sang de vos prophètes ». Et Néhémie[3] : « Ils vous ont « quitté, Seigneur, ils ont méprisé votre loi et ils ont mis « à mort vos prophètes, qui les conjuraient de revenir à « vous ».

Ajoutez que la direction du peuple était tout entière aux mains des pharisiens et des prêtres liés avec eux. Or, à cette époque, nous voyons la souveraine sacrificature déshonorée et devenue vénale, les pharisiens enflés de leur science de la loi, contents d'eux-mêmes parce qu'ils observent ponctuellement la lettre de la loi, et pénétrés de la persuasion qu'ils sont les élus et les privilégiés de Dieu. Dans une disposition d'esprit semblable, ils de-

[1] *Actes des Apôtres,* VII, 51.

[2] *Jerem.,* II, 30.

[3] *II Esdr.,* IX, 26.

vaient voir avec une violente jalousie Jésus étendre peu à peu son cercle d'action, et cet ignorant galiléen pousser sans cesse à des réformes qui blessaient profondément ces esclaves du texte de la loi. Il ne s'était pas instruit dans leurs écoles ; il n'admettait pas leur interprétation traditionnelle des livres saints, et il avait l'audace de les humilier souvent devant le peuple, par des réponses qui portaient coup [1]. Comme il sondait les cœurs et répondait plutôt à leurs pensées qu'à leurs discours, sa parole pénétrante, en mettant à nu l'intérieur de leur âme, alluma en eux une haine sauvage qui ne trouva satisfaction que dans sa mort [2].

Mais c'était surtout l'attente d'un puissant roi terrestre, d'un libérateur politique et d'un conquérant destiné à faire triompher Israël de tous ses ennemis, qui possédait les esprits. Cette idée préconçue ne permettait pas de voir le Messie promis en quelqu'un qui ne se présenterait pas à la tête d'une armée puissante et victorieuse [3]. On ne

[1] *Matth.*, XXI, 16, 23 ; XXII, 17.

[2] *Jean*, XI, 47. — Comp. Dœllinger, *Christenth. und Kirche*, p. 13. Tous les prophètes étaient des martyrs, au témoignage de saint Étienne (*Actes des Apôtres*, VII, 51). Le plus grand, et, pour mieux dire, le Roi des prophètes, le Christ devait aussi être le Roi des martyrs. La grâce ineffable qu'il faisait au monde par son incarnation, enflamma la rage des esprits impurs, et les excita au combat. Tel fut toujours l'effet de la grâce, elle attire à elle tous les nobles sentiments, tandis que les passions honteuses ne font que s'endurcir dans le mal : c'est comme le soleil qui ramollit certaines substances et en durcit d'autres.

[3] Voy. Schœttgen, *Horæ hebr.*, l. VI, c. III. *Cunaei de Rep. Heb.*, l. I, c. XVII. On distingua plus tard deux Messies. Le Messie, fils de David, et le Messie, fils de Joseph. Les disciples du Seigneur eux-mêmes pouvaient difficilement s'habituer à

faisait attention dans les prophéties messianiques qu'à ce qui flattait la vanité nationale, l'amour-propre, la haine de l'étranger; on fermait les yeux sur tout ce qui ne pouvait s'interpréter en ce sens. On oubliait tellement l'autre série de prophéties, celles qui représentent le Messie pauvre, humilié, souffrant comme le serviteur du Seigneur, qu'au mépris des traditions d'un temps meilleur, on les attribuait à un autre personnage. Mais le Christ ne se montra point à la tête d'une armée, il n'excita pas à la guerre contre les Romains abhorrés : il venait pour opérer une restauration morale et non politique. Ce fut la cause qui le fit repousser. Il était envoyé pour annoncer la bonne nouvelle aux gentils, loin d'en faire les esclaves du peuple choisi : aux yeux des Pharisiens un tel dessein méritait la mort [1].

Voilà pourquoi Israël a rejeté le Messie.

Jusqu'ici nous n'avons considéré qu'un côté de la

l'idée d'un Messie souffrant et crucifié, malgré leur commerce incessant avec le Seigneur durant trois années consécutives. (*Matth.*, XVI, 22; XVII, 22; *Luc*, XVIII, 34.) Eux aussi avaient de la peine à distinguer le premier avénement du Messie du second. On peut voir l'idée matérielle et grossière que les Juifs se font de nos jours du Messie et de ses œuvres (telles que la montagne des Oliviers séparée en deux, la victoire sur Gog et Magog) dans le livre *Munimen Fidei* bei Wagenseil, *Tela ignea Satan;* p. 16 et suiv. — Israël nous offre l'exemple d'un État essentiellement religieux, et Rome celui d'une religion d'État. Tant il était difficile de s'élever jusqu'à l'idée d'une religion universelle qui ne repose que sur la distinction de la vie religieuse et de la vie politique et civile.

[1] *Actes des Apôtres*, XXII, 21, 22. Il me dit : « Allez, car je vous enverrai vers les Gentils. Les Juifs l'avaient écouté jusqu'à ce mot ; mais alors ils élevèrent leurs voix, et crièrent : Otez de ce monde cet homme, car ce serait un crime de le laisser vivre ».

preuve à tirer des prophéties; l'accomplissement de toutes en Jésus-Christ. Mais à son tour, Jésus-Christ est prophète, plus grand que Moïse et que tous les autres. Il est le prophète et le fondateur de la nouvelle alliance, l'auteur de la nouvelle loi. De même que le prophète de l'Ancien Testament apercevait dans la vision prophétique, l'histoire de l'avenir comme présente, et la dévoilait dans ses principaux traits au regard curieux de son peuple, qui s'enquérait de la raison et de la fin des voies dans lesquelles son Dieu le conduisait; ainsi, Jésus-Christ répondant à ses disciples, leur indiquait, d'une main sûre, le plan du nouveau temple de Dieu sur la terre, leur avenir et celui de l'Eglise qu'il venait fonder. Sa parole prophétique, comme un jet lumineux, rayonne jusque dans le plus lointain avenir, et, tout en laissant les choses secondaires enveloppées d'un voile épais, permet de discerner avec précision les grands événements et les points culminants de l'histoire de l'Eglise.

Jésus prédit ce qui doit lui arriver à lui-même [1] ainsi qu'à ses Apôtres [2], sa passion et sa résurrection ; il prédit le reniement de saint Pierre [3], alors que celui-ci ne pou-

[1] *Matth.*, XVII, 21 ; *Marc*, X, 33 ; *Jean*, X, 17. « Nous allons, comme vous voyez, à Jérusalem, et le Fils de l'homme sera livré aux princes des prêtres, aux scribes et aux anciens ; ils le condamneront à mort et le livreront aux Gentils : ils lui insulteront, lui cracheront au visage, le fouetteront, le feront mourir ; et il ressuscitera le troisième jour ».

[2] *Matth.*, X, XVII ; *Luc*, XXI, 12. « Ils vous feront comparaître dans leurs assemblées, et ils vous feront fouetter dans leur synagogues : et vous serez présentés à cause de moi aux gouverneurs et aux rois, pour leur servir de témoignage ».

[3] *Matth.*, XXVI, 33. « Pierre, prenant la parole, lui dit : Quand

vait même y croire, la trahison de Judas[1], qu'aucun des disciples ne soupçonnait[2]. Il prédit le sort de son peuple, la destruction de la ville et du temple[3], en indiquant les circonstances qui doivent l'accompagner: « Ces faits s'ac« compliront avant que cette génération passe[4]; il surgira « de faux prophètes[5], du temple il ne restera pas pierre « sur pierre[6]; Israël sera à tout jamais dispersé parmi « les peuples[7] ».

tous les autres se scandaliseraient à votre sujet, pour moi, je ne me scandaliserai point. Jésus lui repartit : Je vous dis en vérité qu'en cette nuit même, avant que le coq chante, vous me renoncerez trois fois ».

[1] *Jean*, XIII, 21. « Jésus ayant dit ces choses, se troubla en son esprit et se déclara ouvertement, en disant : En vérité, en vérité je vous le dis, l'un de vous me trahira ».

[2] *Jean*, XIII, 28, 29.

[3] *Matth.*, XXIV, 2; *Marc*, XIII, 2; *Luc*, XIX, 42-44; XLI, 6. *Matth.*, XXIV, 25 : « Voyez, je vous ai prédit toutes ces choses ». *Luc*, XIX, 43 : « Il viendra des jours pour toi où tes ennemis t'environneront de tranchées, qu'ils t'enfermeront et te serreront de toutes parts; qu'ils te renverseront par terre, toi et tes enfants qui sont au milieu de toi, et que de toi ils ne laisseront pas pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps auquel Dieu t'a visitée ».

[4] *Matth.*, XXIV, 34. « Je vous dis en vérité que cette génération ne finira point que toutes ces choses ne soient accomplies ».

[5] *Matth.*, XXIV, 5. « Parce que plusieurs viendront sous mon nom, disant : Je suis le Christ, et ils en séduiront plusieurs. (XXIV, 24.) Car il s'élèvera de faux christs et de faux prophètes ».

[6] *Luc*, XIII, 2. « Il ne restera pas pierre sur pierre ».

[7] *Luc*, XXI, 24. « Ils seront passés au fil de l'épée ; ils seront emmenés captifs dans toutes les nations; et Jérusalem sera

Tous ces faits, Jésus les a prédits avec la certitude tranquille et profonde qui caractérise chacune de ses paroles. On le sent, l'avenir est présent pour lui, c'est un livre ouvert dans lequel il lit, de même qu'il lit dans la vie la plus intime et la plus secrète de chaque homme [1]. Qu'il prédise un de ces événements qui ébranleront la terre et qui en changeront la face, ou qu'il rappelle un mort à la vie, qu'il opère un prodige ou l'action la plus ordinaire, c'est toujours chez lui le même calme divin. Qu'il produise un miracle soit dans l'ordre naturel, comme une guérison soudaine ; soit dans l'ordre moral, comme une prophétie ou une conversion, rien ne l'étonne. Le surnaturel est pour lui le naturel, Jésus-Christ faisait ses prédictions à une époque et dans des circonstances où la terrible catastrophe qui allait frapper le peuple juif, loin d'être prévue par personne, semblait contraire à tous les calculs de la politique humaine.

L'histoire a enregistré l'accomplissement de la prophétie. Le peuple, raconte Josèphe, suivait avec une crédulité aveugle le premier imposteur qui se donnait pour prophète, pour précurseur du Messie ou pour le Messie lui-même. A partir de Theudas, qui paraît bientôt après la mort de Jésus-Christ (l'an 45), il ne se passe pas une période de dix années sans que de faux prophètes et de

foulée aux pieds par les Gentils, jusqu'à ce que le temps des nations soit accompli ».

[1] *Jean*, I, 48-50. — Nathanaël lui dit : D'où me connaissez-vous ? Jésus lui répondit : Avant que Philippe vous appelât, je vous ai vu lorsque vous étiez sous le figuier ». (*Jean*, VI, 71, 72 ; *Matth.*, IX, 42 ; XII, 25 ; *Jean*, II, 24.) « Il connaît les pensées du traître et les machinations de ses ennemis ».

faux messies [1] se présentent. Pendant que le temple brûlait, six mille hommes se mirent à la suite d'un faux prophète qui leur promettait le salut, et trouvèrent tous la mort dans un passage souterrain. Les contemporains de Jésus survécurent à la destruction de la ville et du temple, puisque la révolte éclata en 66 [2]. Sept ans durant, la guerre sévit avec une fureur incroyable ; chaque pouce de terrain gagné par Titus et ses Romains leur coûtait un combat ; l'inexorable acharnement des assiégeants et l'indomptable exaspération des assiégés montrèrent toute la haine que se portaient mutuellement les Juifs et les Romains, les deux peuples les plus orgueilleux de la terre. Le nombre de ceux qui périrent s'éleva à un million, au rapport de Josèphe [3]; environ quatre-vingt-dix mille furent vendus comme esclaves [4]. La maladie et la famine en enlevèrent plus encore que le fer [5]. Contraire-

[1] Josèphe, *Bell. Jud.*, II, 13; VI, 5. — *Antiq.*, XX, 7.

[2] Des prodiges avaient annoncé l'événement. (*Luc*, XXI, 11.) « Il paraîtra des choses épouvantables et des signes extraordinaires dans le ciel ». — « La nuit », dit Tacite (*Ann.*, V, 13), on voyait des armées qui combattaient, des armes qui étincelaient, le temple, soudain illuminé de feux qui venaient d'en haut, les portes du sanctuaire s'ouvraient d'elles-mêmes, et une voix surhumaine annonçait que la divinité s'en allait, et là-dessus on entendit un bruit comme de plusieurs qui sortaient ». Cf. Josèphe, VI, 5.

[3] *Bell. Jud.*, VI, 9.

[4] *Luc*, XXI, 24. « Ils seront emmenés captifs dans toutes les nations ».

[5] *Luc*, XXI, 23 : « Malheur à celles qui seront grosses ou nourrices en ces jours-là ! » — Marie, la fille du noble Eléazar, tua et rôtit son enfant dont elle donna moitié à une troupe de

ment à la politique romaine, qui d'ordinaire respectait les capitales et les sanctuaires nationaux [1], au mépris des ordres formels de Titus qui voulait sauver le temple, la ville et le temple furent détruits. Un grand nombre de juifs, qui avaient leur domicile ailleurs qu'à Jérusalem, mais que la célébration de la fête de Pâques avait attirés dans la ville sainte, périrent également. Seuls les chrétiens, se souvenant de la prédiction du Seigneur, avaient abandonné la ville pour se retirer à Pella, colonie grecque, au-delà du Jourdain [2]. Pour la jeune Eglise engagée dans une lutte à mort avec la synagogue, ce dut être un puissant motif de confiance que cette prophétie du divin Maître accomplie d'une façon si terrible et si éclatante ; et pour les Juifs un sujet de réflexion qui ébranla l'opiniâtreté de plusieurs [3]. Et l'accomplissement de la pro-

soldats affamés : cette action abominable excita l'horreur dans le camp romain. (*Bell. Jud.*, VI, 3.)

[1] La domination romaine ne fit rien perdre de leur antique splendeur à Syracuse, Antioche et Alexandrie.

[2] Eusèbe, *H. E.*, III, 5. — Epiph., *De pond. et mens.*, c. V. — *Luc*, XXI, 20. « Lorsque vous verrez une armée environner Jérusalem, sachez que sa désolation est proche. Alors que ceux qui sont en Judée s'enfuient sur les montagnes ».

[3] En rejetant le christianisme, les Juifs amenèrent la chute de Jérusalem ; car s'ils avaient admis la nouvelle religion, ils auraient poursuivi dans l'avenir un autre idéal, et la révolte suscitée par la haine n'eût pas éclaté. L'accomplissement si subit et si exact de cette prophétie est une preuve tellement forte que l'athéisme moderne a dû chercher à y échapper. L'on prétend que cette prédiction a été faite après coup, par exemple Strauss. (*Leben Jesu*, II, p. 367.) Mais l'époque où furent composés les Evangiles, bien antérieure aux faits prédits, contredit cette assertion ; Strauss lui-même admet que les Evangiles ont été composés dans un espace de trente ans,

phétie ne fut point passager, mais durable. Trois siècles plus tard les Juifs, d'accord avec l'empereur Julien, essayèrent de rebâtir le temple et de faire mentir l'Evangile en reconstituant le culte mosaïque. Mais tandis qu'ils poussaient activement la reconstruction du monument, rapporte l'historien Socrate, Cyrille, alors évêque de Jérusalem, se rappelant les paroles du Seigneur, annonça que bientôt il ne resterait plus pierre sur pierre. Pendant la nuit un grand tremblement de terre eut lieu, bouleversant les anciens fondements du temple avec les constructions contiguës... Le feu du ciel dévora tout l'ouvrage... consuma tous les outils des travailleurs, et durant tout le jour le feu continua ses ravages [1]. Ce phénomène peut sans doute s'expliquer naturellement

ce qui prouverait qu'ils ont été lus avant la destruction de la ville. (Strauss, *Id.*, I, p. 66.) Les Evangiles rapportent, en outre, des détails et des circonstances antérieures à la destruction de la ville, avec une vérité qu'un historien postérieur à cet événement n'aurait pas pu imiter, car tout fut alors changé et bouleversé. Un fait vient encore attester l'authenticité de cette prophétie : c'est l'émigration des chrétiens, lorsque personne ne soupçonnait la destruction de Jérusalem, et qui furent ainsi épargnés. Enfin, si cette prophétie avait été composée, *post eventum,* elle porterait un caractère plus historique, et la sentence qui condamne Israël ne serait pas englobée dans la prédiction du jugement universel, comme nous le voyons surtout dans saint Matthieu, XXIV, 29.

[1] Socrate, *H. E.*, III, 20. Tous les historiens chrétiens sont d'accord sur les faits. Sozomène, *H. E.*, V, 22. — Théodoret, *H. E.*, III, 20. — Rufin, *H. E.*, I, 38. — Saint Ambroise, *Ep.* XL *ad Theodos.* — Saint Jean Chrysost., *Exp. in Ps.* CX. *Homil.* LXVI *in Matth.* — S. Grég. de Nazian., *Orat.* II *in Jul.* — L'Arien Philostorgius, *H. E.*, VII, 9, et enfin le païen Ammien Marcellin, XXIII, 1. Pendant qu'Alypius, dit Ammien, poursuivait ardemment son œuvre avec l'aide du proconsul, des globes de feu éclatèrent tout à coup au milieu des travailleurs à plusieurs reprises différentes, en brûlèrent un grand nombre,

par un tremblement de terre, par la circonstance d'un sol riche en bitume ; mais l'intervention providentielle n'en subsiste pas moins, elle éclate dans le concours des faits particuliers qui constituent l'événement total. Que ce phénomène se soit produit en ce temps, en ce but, au milieu de ces circonstances, qu'il ait eu pour résultat l'accomplissement et la confirmation réitérée des anciennes prophéties, c'est tout cet ensemble qui est divin. La dispersion prédite d'Israël parmi tous les peuples, telle qu'elle se présente dans l'histoire, c'est-à-dire unique en son genre et même contraire à cette loi générale de l'histoire suivant laquelle les nations vaincues sont absorbées par la nationalité plus forte des vainqueurs, voilà encore un phénomène d'une nature si miraculeuse, que l'habitude seule ou la sottise peuvent passer à côté avec indifférence. Les peuples subjugués périssent, mais Israël ne périra point, il doit rester dispersé dans l'univers sans jamais se confondre avec les autres nations, ombre qui suit la croix partout où elle s'érige, témoin muet mais éloquent de l'histoire évangélique, confessant malgré lui que Jésus est le Messie, étalant à tous les regards sa propre réprobation, instrument mystérieux des plans divins. « Car lorsque tous les peuples auront em-« brassé la vérité chrétienne, Israël à son tour sera sauvé [1].

et rendirent le lieu inaccessible : comme tous les éléments semblaient se conjurer opiniâtrément contre cet ouvrage, on fut forcé de l'abandonner ».

Voy. Dieringer, *Gœttliche That. des Christent.*, I, 380. — Gibbon, *Histoire de la chute de l'empire romain*, t. IV

[1] *Rom.*, XI, 25.

« De sorte », dit Pascal [1] après saint Augustin [2], « que « ceux qui ont rejeté et crucifié Jésus-Christ qui leur a « été en scandale, sont ceux qui portent les livres qui « témoignent de lui et qui disent qu'il sera rejeté et en « scandale ; de sorte qu'ils ont marqué que c'était lui en « le refusant, et qu'il a été également prouvé et par les « justes Juifs qui l'ont reçu et par les injustes qui l'ont « rejeté, l'un et l'autre ayant été prédits ».

Jésus-Christ annonce enfin la propagation de sa doctrine par toute la terre et la perpétuelle durée de son Eglise à travers tous les siècles, jusqu'à la fin du monde. « Vous recevrez la vertu du Saint-Esprit qui descendra « sur vous, et vous me rendrez témoignage dans Jérusa- « lem et dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux « extrémités de la terre [3] ». Si Platon et Socrate avaient été appelés à donner leur opinion sur cette parole, ils l'auraient crue insensée ; et s'ils l'avaient vue accomplie, ils auraient bien certainement reconnu dans ce fait la main

[1] *Pens.*, p. II, art.8.

[2] *Circumquaque ambulant oculis obscuratis, ut per eos hæc probentur. Ideo factum est, ne sic delerentur, ut eadem secta omnino nulla esset ; sed dispersa est super terras, ut portans in nos collatæ gratiæ prophetias ad convincendos firmius infideles nobis ubique prodessent..... Occisi non sunt, sed dispersi..... in libris suffragatores, in cordibus nostri hostes, in codicibus testes. De Fide*, c. VI, n. 9.

[3] *Actes des Apôtres*, I, 8 ; *Jean*, XII, 32. « Et moi, quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tout à moi ».

Matth., XXIV, 14. « Et cet Evangile sera prêché dans toute la terre, pour servir de témoignage à toutes les nations ».

de Dieu [1]. Trois cents ans à peine s'étaient écoulés depuis que cette prédiction avait été prononcée, et déjà elle était réalisée. Saint Paul pouvait, avant de mourir, constater avec joie que l'Evangile avait déjà pénétré jusque dans l'Illyrie [2], *et que la foi des Romains était prêchée partout.* A la fin du premier siècle, le Christianisme, au dire de Pline, avait envahi l'empire tout entier, au point que les fêtes des dieux avaient cessé et que leurs temples étaient déserts [3] : « On les trouve », dit Sénèque [4], « dans tous les « pays ; les vaincus ont imposé leurs lois aux vainqueurs ». « Nous ne sommes que d'hier », disait Tertullien [5] sur la fin du IIe siècle », et nous avons envahi tout votre empire, « cités, îles, camps, palais, sénat, forum ; nous ne vous lais-

[1] *Apolog. Socrat.*, p. 117, 118.

[2] *Rom.*, XV, 19.

[3] *Ep. lib.* X, *ep.* XCVII. Il regarde comme dangereuses les poursuites dirigées contre les chrétiens à cause de leur foi, vu le grand nombre de personnes de tout âge, de tout sexe et de toute position qui se trouvent enveloppées dans cette accusation. La ville et la campagne ont été perverties, dit-il, par cette peste abominable de la superstition chrétienne ; peu s'en faut que les temples ne soient complétement abandonnés, et les fêtes tombées en désuétude.

[4] Ap. August., *De civ. Dei*, l. VI, c. IX.

[5] *Apolog.*, XXXVII. « Tous les peuples croient au Christ », dit-il en un autre endroit (*C. Jud.*, c. VII), « les Parthes, les Mèdes, les Elamites, les habitants de la Mésopotamie, de l'Arménie, de la Phrygie, de la Cappadoce, du Pont, de l'Asie-Mineure, de la Pamphylie, de l'Egypte, et de l'Afrique, jusqu'au-delà de Cyrène : les tribus des Gétules et des Maures, toutes les provinces de l'Espagne, les différentes nations de la Gaule et jusqu'à des lieux inaccessibles aux Romains dans la Grande-Bretagne sont soumis aux lois du Christ. Ajoutez les Sarmathes, les Daces, les Germains, les Scythes et les habitants d'îles éloignées dont nous connaissons à peine le nom ».

« sons que vos temples ». — « Il n'est pas une seule nation « dans laquelle », dit saint Justin[1], « on n'adresse aujourd'hui des prières au Dieu, Père de l'univers, au nom « de Jésus crucifié ». — « Le Christ annonce la durée de « son Eglise au milieu et en dépit de toutes les persécu- « tions qui ne lui manqueront jamais[2] ». — « Vous serez « opprimés dans le monde, mais ayez confiance, j'ai « vaincu le monde[3] ». — « Tu es Pierre, et sur cette pierre « je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévau- « dront pas contre elle[4] ». — « Je suis avec vous tous « les jours jusqu'à la fin du monde[5] ». Toute œuvre humaine porte nécessairement le cachet du fini, est circonscrite dans les limites du temps et de l'espace. L'universalité de l'Eglise et sa propagation par toute la terre montrent déjà son caractère divin, et la durée indéfectible de cette même Eglise, sur laquelle le temps coule sans laisser de trace, le temps qui cependant ensevelit tout, renverse tout et entraîne tout ce qui est terrestre, manifeste d'une autre manière sa céleste origine.

Deux mille ans bientôt ont passé et l'histoire a confirmé les paroles du Seigneur. Par sa propagation d'abord,

[1] Au commencement du IIe siècle. (*Dial. c. Tryph.*, CXVII.)

[2] *Luc*, XXI, 12; *Jean*, XV, 20 : « Comme ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront ».

Matth., XX, 9. « Tous les peuples vous haïront à cause de mon nom ».

[3] *Jean*, XVI, 33.

[4] *Matth.*, XVI, 18.

[5] *Ibid.*, XXVIII, 20.

ensuite par sa durée, l'Eglise chrétienne est donc deux fois l'œuvre de Dieu, elle prouve deux fois la divinité de Jésus-Christ. Objet des prophéties, elle est l'œuvre de Dieu, car Dieu seul pouvait la prédire. Réalisation des prophéties, elle est encore l'œuvre de Dieu, car Dieu seul pouvait réaliser ce qui a été fait, et vaincre les obstacles inhérents à la nature même des choses, sans parler de ceux qu'y ajoutaient les circonstances particulières du temps et la situation du monde. Il a en vérité vaincu le monde.

La révélation contient les promesses du salut; or, le salut n'apparaît consommé et parfait que dans l'avenir; c'est pourquoi la révélation est nécessairement prophétique. Aussi dans l'Ancien Testament chaque nouvelle période de révélation se montre avec un élément prophétique, jusqu'à ce que Daniel annonce d'une manière précise l'époque à laquelle paraîtra le Sauveur [1]. C'est pourquoi le Christ qui complète la révélation accomplit en même temps la prophétie. Israël pouvait contempler sa propre histoire dans le miroir des prophéties; et l'Eglise a le même avantage; car le Christ lui a expliqué

[1] *Omnia ergo hæc, sicut tanto ante prædicta legimus, sic et facta cognoscimus et quemadmodum primi christiani, quia nondum ista provenisse videbant, miraculis movebantur ut crederent, sic nos, quia omnia ista completa sunt, sicut ea in libris legimus qui longe antequam hæc complerentur conscripti sunt, ubi omnia futura dicebantur, et præsentia jam videntur, ædificamur ad fidem, ut etiam illa, quæ restant, sustinentes et perseverantes in Domino sine dubitatione ventura credamus. Siquidem adhuc tribulationes futuræ in eisdem scripturis leguntur, et ipse ultimus judicii dies, ubi omnes cives ambarum illarum civitatum receptis corporibus surrecturi sunt, et rationem vitæ suæ ante tribunal Christi judicis reddituri. De catechiz. rudib.* XXIV.

son avenir ainsi que le jugement dernier en traits profondément significatifs. La première partie de sa prédiction, c'est-à-dire la destinée et le jugement d'Israël, la propagation et la durée de son Eglise, est maintenant accomplie; ce qui, selon la remarque de saint Augustin, nous donne l'assurance et la certitude que la seconde partie de la même prédiction qui regarde le second avénement et le jugement dernier, aura aussi son accomplissement.

Les contemporains de Jésus eurent le bonheur inestimable de le voir, lui, le Fils de l'homme, et d'être témoins de ses miracles; sur ce point ils ont été plus favorisés que nous, qui ne connaissons ses actions divines que par les histoires. Mais, à d'autres égards, nous sommes plus heureux qu'eux, car nous voyons de nos yeux le grand, le continuel, l'incontestable miracle de l'accomplissement de ses prophéties, miracle qui frappe maintenant tous les yeux qui regardent, et qui est double, parce que Dieu seul a pu et faire et accomplir les prophéties. « Il ne faut pas « d'autre preuve », dit Pascal[1] après saint Augustin[2], « pour

[1] Pascal, *Pensées*, p. II, art. 3.

[2] *Qui enim temporibus illis in Judæa terra fideles fuerunt, ex virgine nativitatem mirabilem ac passionem, resurrectionem, ascensionem Christi, omnia divina dicta ejus et facta præsentes præsentia didicerunt. Hæc vos non vidistis. Ergo hæc adspicite, in hæc attendite, hæc, quæ cernitis, cogitate, quæ vobis non præterita narrantur, nec futura prænuntiantur, sed præsentia demonstrantur. An vobis inane vel leviter videtur, et nullum vel parvulum putatis esse miraculum divinum, quod in nomine unius crucifixi universum genus currit humanum. Non vidistis quod prædictum et impletum est de humana Christi nativitate:* Ecce virgo concipiet et pariet filium; *sed videtis quod prædictum et impletum est ad Abraham Dei verbum:* In semine tuo benedicentur omnes gentes. *Non videtis, quod de mira-*

« reconnaître la vérité de la religion chrétienne, l'accom-
« plissement de toutes les prophéties est un miracle per-
« pétuel ». C'est encore une disposition de la sagesse divine qu'en aucun temps ses témoignages n'ont cessé d'être miraculeusement dignes de foi [1].

« La seule Eglise catholique », dit Bossuet [2], « remplit tous
« les siècles précédents par une suite qui ne peut lui être
« contestée. La Loi vient au-devant de l'Evangile ; la suc-
« cession de Moïse et des patriarches ne fait qu'une même
« suite avec celle de Jésus-Christ. Etre attendu, venir, être
« reconnu par une postérité qui dure autant que le
« monde, c'est le caractère du Messie en qui nous croyons.
« Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, et il est aux
« siècles des siècles. Quatre ou cinq faits authentiques et

bilibus Christi prædictum est : Venite et videte opera Domini quæ posuit prodigia super terram (*Ps.* XLV, 9) ; *sed videtis, quod dictum est :* Postula a me, et dabo tibi gentes hæreditatem. *Non vidistis, quod prædictum est et impletum de passione Christi :* Foderunt manus meas et pedes meos, dinumeraverunt ossa mea, ipsi vero consideraverunt et inspexerunt me ; diviserunt sibi vestimenta mea, et super vestem meam miserunt sortem ; *sed videtis, quod in eodem psalmo prædictum est et nunc apparet impletum :* Commemorabuntur, et convertentur ad Dominum universi fines terræ, et adorabunt in conspectu ejus universæ patriæ gentium. (*Ps.* XXI, 17.) *Non vidistis, quod de resurrectione ejus dictum et impletum est :* Ego dormivi et somnum cepi, et exsurrexi et Dominus est mecum : *sed videtis ejus Ecclesiam, de qua similiter dictum et impletum est :* Dominus Deus meus, ad te gentes venient ab extremo terræ et dicent : Vere mendacia coluerunt patres nostri simulacra. *Hoc certe, sive velitis sive nolitis, accipite..... Utraque vobis prædicta monstramus, utraque autem vobis impleta propterea vobis demonstrare videnda non possumus, quia revocare in conspectum præterita non valemus.* (Augustin., *De fide*, c. IV.)

[1] *Ps.* XCII, 5.

[2] *Discours sur l'histoire universelle,* II p. fin.

« plus clairs que la lumière du soleil font voir notre « religion aussi ancienne que le monde. Ils montrent, « par conséquent, qu'elle n'a point d'autre auteur que « celui qui a fondé l'univers, qui tenant tout en sa main, « a pu seul et commencer et conduire un dessein où tous « les siècles sont compris ».

NOTES ADDITIONNELLES

DU CHAPITRE SEIZIÈME.

« Tout le paganisme ancien et moderne », dit Lücken[1], « avait une prophétie qu'il faisait remonter jusqu'au premier patriarche du genre humain, selon laquelle à la fin d'une longue période, lorsque l'iniquité serait montée à son comble, l'âge de fer du péché et de la misère cesserait, les dieux ou les tyrans de ce monde, c'est-à-dire les démons, seraient renversés. A la fin de ce temps, il paraîtra un grand roi, un héros, sorti de la postérité de la première femme, mais en même temps d'une origine divine, il viendra pour écraser la tête du démon et pour inaugurer un nouvel âge de bonheur et d'innocence, semblable au premier âge du monde ».

Chez les anciens peuples civilisés, particulièrement chez les Perses, nous trouvons la peinture d'un nouvel âge du monde, d'une restauration de l'humanité. « Le temps « viendra qu'Ahriman sera anéanti, la terre sera alors « égale et unie, et il sera établi un royaume habité par « des hommes heureux, d'une même langue[2] ». Cette période est aussi décrite dans le Zend-Avesta et le Boundehesch ; Ahriman sera contraint de rendre hommage à Ormuzd[3]. Dans les derniers temps, il viendra un homme nommé Oschanderbéga, c'est-à-dire, l'homme

[1] *Op. cit.* sup. 351.

[2] Plut., *De Isid. et Osirid.*, c. 47. Cf. *Luc*, III, 5. *Isa.*, XL, 3.

[3] *Zend-Avesta*, traduit par Kleuker, III, p. 104.

du monde, qui fera fleurir la religion et la justice dans le monde, rétablira et purifiera la vraie croyance [1].

Chez les Indiens, la femme de Kassiapa, le premier homme, s'appelle Diti comme mère des mauvais géants, et Aditi comme mère des bons esprits. Comme Diti, chassée du paradis pour une faute, se lamentait, Kassiapa, son époux, lui prédit que leur postérité ne serait pas totalement perdue, qu'il leur naîtrait un fils qui serait rempli de vertu et de sagesse, et par qui les dieux seraient vengés des géants. Pour Aditi, la femme avant la chute, Vischnou lui-même lui prédit qu'il lui naîtra un fils qui combattra et tuera les géants [2]. A la fin de l'âge actuel du péché, Vischnou doit paraître dans le dixième Avatar (Bouddha a paru dans le neuvième) sous le nom de Kalki pour faire cesser tous les maux et rétablir l'âge du bonheur, tel qu'il régnait au commencement du monde [3].

L'idée qu'il viendra dans le monde un grand saint est universellement répandue en Chine depuis le VI[e] siècle avant notre ère, dit A. de Rémusat [4]. Confucius lui-même affirmait que le véritable Saint, dont il voulait être considéré comme le messager, viendrait de l'Occident [5].

[1] Kleuker, *op. cit.*, II, p. 273. Hyde, *De religione vet. Persor.*, Oxon. 1700, p. 382.

[2] *Bagavadam, asiut. Originalschr.*, 1[re] part., p. 56, III, 135.

[3] *Bagavadam*, 1[re] part., p. 206. Kleuker, *Asiat. abhandl.*, 1[re] part., p. 185.

[4] Dans les remarques sur le livre sacré des Chinois, Tschoung-young, c'est-à-dire *l'invariable milieu. Notice et extrait des Manuscrits*, t, X, p. 158-160.

[5] A. Rémusat, *l. c.*, p. 143-145.

« C'est en Chine », dit Desguignes, « une croyance très-an-
« cienne qu'une autre religion doit succéder à celle des « idoles, qui a dénaturé l'ancienne[1] ».

Chez les Egyptiens l'antagonisme d'Osiris et de Typhon était d'abord tout physique, mais plus tard il fut tout ensemble physique et moral. Horus, fils d'Isis la première mère, le vengeur d'Osiris, ou mieux Osiris lui-même ressuscité, est poursuivi dès son enfance avec sa mère par Typhon, et précipité dans les profondeurs de l'abîme; mais bientôt il se relève, enchaîne et tue le serpent Python[2]. Diodore[3] raconte la légende des Libyens, chez lesquels était l'oracle de Jupiter Ammon. Chassé de son royaume, Ammon avait annoncé à son peuple qu'après un certain laps de temps son fils Dionysos (Osiris) viendrait au monde, qu'il rétablirait sa souveraineté héréditaire, se rendrait maître de toute la terre et serait reconnu pour Dieu.

Chez les Grecs, Prométhée passe pour avoir façonné l'homme et pour être l'homme primitif; il représente toute l'humanité, qu'il sauve lorsque Jupiter veut la perdre. Jupiter irrité, mais dont la puissance doit être brisée un jour, le cloue à un rocher où un aigle en fait sa proie. Prométhée avait prévu ce supplice et aurait pu l'éviter, mais le sentiment qu'il a de son immortalité l'élève au-dessus de sa propre destinée.

« J'ai osé sauver l'humanité, je l'ai arrachée à l'infer-

[1] *Mémoires de l'acad. des Inscript.*, t. XLV, p. 543.

[2] Plutar., *De Isid. et Osirid.*, XIX.

[3] III, 73.

« nale domination, voilà pourquoi j'endure ces tour-
« ments. C'est en secourant l'homme que j'ai attiré sur
« moi ces malheurs ».

Alors il exprime l'oracle, connu de lui seul, qui prédit la fin de la domination de Jupiter, le faux dieu, et il voit venir de loin Hercule son libérateur. Il ne pouvait obtenir sa délivrance que si un Dieu mourait volontairement pour lui. « N'attends pas, lui dit Hermès, la fin de « ton supplice, avant qu'un Dieu prenant sur lui tes « maux ne paraisse et ne veuille descendre pour toi dans « l'obscure demeure d'Hadès et dans les abîmes du Tar- « tare ». Ceci s'accomplit lorsque le fils de Chronos, Chiron, le plus juste et le plus sage des centaures, se sacrifie pour lui [1].

Les Germains regardaient Odin comme le premier homme ; il était tombé et demeurait enchaîné dans les profondeurs de la terre. Comme le Prométhée grec, il serait délivré à la fin du monde [2].

Les Mexicains croyaient que le père de leur race et leur dieu bienfaisant, Quetzalcoalt, reviendrait un jour les consoler et les rendre à leur premier bonheur. Alors l'ancienne religion cesserait avec les sacrifices humains, et des dons innocents seraient offerts comme à l'origine du monde [3]. Les Péruviens avaient la

[1] Hesiod., *Opp. et dies*, XLII, seqq. Æschyl., *Prométhée*, V, CXIX seqq., 443-546 ; MXXV seqq. Apollodor, II, v, 4. Cf. Buttmann, *Le mythe d'Hercule*. Creuzer, *Symbolique*, II, p. 270. Daub et Creuzer, *Etudes*, 1807, p. 305 : Suivant l'esprit de l'antique mythologie, on peut voir en Jésus-Christ, l'Hercule prédit, qui tue le vautour et délivre Prométhée.

[2] Grimm., *Mytholog.*, p. 540.

[3] Humboldt, *Vue des Cordillères*, I, p. 265. Clavigero, *Storiadi-Messico*, t. II, p. 11.

même croyance au sujet de Virakocha, le premier homme[1].

« L'accord de ces légendes », dit Tholuck[2], « indique « une source historique commune, laquelle date du temps « où l'homme, chassé d'un état de bonheur, obtint la pro- « messe qu'un héros viendrait écraser la tête du serpent « et rétablir l'homme en son premier état : de là ces pres- « sentiments et cette attente répandue chez toutes les « nations, d'une grande restauration future et d'un âge « de bonheur ».

[1] Garcilasso de la Vega, *Hist. des Incas.*, l. V, c. 28.

[2] *La doctrine du péché et du médiateur*, p. 237.

CHAPITRE XVII.

ŒUVRE ET PAROLE DU CHRIST.

Témoignage que Jésus donne de lui-même. — Il affirme sa divinité devant ses disciples, devant le peuple et devant le tribunal civil et religieux de sa nation. — Signification que son témoignage emprunte aux circonstances qui l'accompagnent. — Le plan de Jésus-Christ. — Harmonie entre ses paroles et ses œuvres. — Saint Pierre à Rome. — Etat religieux, moral et politique de Rome. — Accusations des païens contre la doctrine et la vie des chrétiens. — Grandeur de la mission donnée par Jésus-Christ à ses Apôtres. — Disproportion des moyens avec la fin. — Lutte du paganisme contre le christianisme. — Essais d'explication par les moyens naturels. — Les persécutions. — Les martyrs. — Importance de leur témoignage. — Le développement de l'islamisme et celui du christianisme. — Conséquences. — Notes additionnelles.

Lorsque, après plusieurs siècles de guerre, Rome vit enfin à ses pieds tous les peuples alors connus, et qu'Auguste eut élevé dans la capitale du monde le trône impérial, alors, pour la première fois depuis longtemps, le bruit des armes cessa et la paix régna dans l'univers. Un silence mystérieux se fit par toute la terre, comme s'il se préparait quelque chose de grand, d'extraordinaire. Des pressentiments merveilleux d'un nouvel et grand avenir occupaient tous les peuples. L'humanité était dans un moment d'attente solennelle. C'était principalement en Judée que l'espoir d'une heureuse révolution agitait les esprits. Il devait surgir du milieu des Juifs

quelqu'un qui posséderait la domination universelle [1]. Les Juifs avaient lu dans leurs prophètes que le Désiré des nations paraîtrait après un laps de soixante-dix semaines d'années, lorsque le sceptre serait sorti de Juda. Plus le joug étranger pesait sur eux, plus l'époque de la délivrance devait être proche [2].

Es-tu celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ? Cette question que Jean adressa au Seigneur [3] était celle de tout l'ancien monde. Quand paraîtra le *Désiré ?* comment paraîtra-t-il ? quel sera-t-il ? Depuis qu'Auguste était monté sur le trône des Césars, les écrivains s'imaginaient que ce serait quelqu'un comme lui, dans la personne de qui s'accomplirait la prophétie. Le sort du monde était dans sa main, sa volonté commandait d'Orient en Occident, son nom résonnait sur toutes les lèvres, et déjà la flatterie s'apprêtait à lui élever des autels. — Mais, loin du trône d'or de César, voici une crèche, et tandis que d'un bras puissant il gouverne le vaisseau du monde, voici qu'un petit enfant repose sur le sein d'une pauvre femme [4]. Auguste à Rome, et le

[1] Josèphe, *Bell. Jud.*, v, 3; III, 8.

[2] « Un pressentiment agitait le monde entier; quelque chose de nouveau et d'imprévu allait surgir. Les peuples et leurs religions étaient réduits au silence par la suprématie écrasante de Rome. L'univers se taisait et attendait dans l'anxiété les événements futurs ». Schelling, *Philosoph. der Offenb.*, II, abth., IV, Bd. p. 153.

[3] *Matth.*, XI, 3.

[4] Comp. cette phrase si simple et si éloquente à la fois du Martyrologe romain : *Anno imperii Octaviani Augusti quadragesimo secundo, toto orbe in pace composito, sexta mundi ætate, Jesus*

nouveau-né de Bethléem : là, tout ce que la terre a porté de plus riche, de plus grand, de plus puissant ; ici, l'image de la pauvreté, de la faiblesse et de l'humilité sous les traits d'un enfant en pleurs ; quel contraste ! Et tandis que Tibère se livre dans l'île de Caprée à des orgies telles que le monde n'en eut jamais le spectacle, quelqu'un meurt, loin de Rome, sur la croix, de la mort des criminels.

Quelques années se sont écoulées ; que s'est-il passé ? L'empire des Césars est en ruines ; le sceptre du monde s'est échappé de leurs mains défaillantes, et, de ces fiers dominateurs il ne reste pas même un ossement. Un autre royaume s'est fondé, plus vaste, plus puissant encore ; un nouveau nom passe de bouche en bouche et vit dans tous les cœurs. Ce nom, béni de siècle en siècle, à mesure que son royaume s'agrandit chaque jour, quel est-il ? C'est celui du pauvre enfant de Bethléem, du crucifié du Golgotha. Ah ! c'est que l'une de ces grandeurs était une grandeur terrestre, et par conséquent bornée et périssable, comme tout ce qui vient de l'homme, tandis que l'autre était l'œuvre de Dieu, qui l'a marquée comme telle du sceau de l'immortalité.

La divinité de Jésus-Christ se démontre par une double raison : premièrement par sa parole ; secondement par son œuvre. Celle-là annonce celle-ci, et celle-ci confirme celle-là. Considérons l'une et l'autre et commençons par la parole.

Christus æternus Deus æternique Patris filius mundum volens adventu suo piissimo consecrare, de Spiritu sancto conceptus in Bethlehem Judæ nascitur ex Maria Virgine factus homo.

Quel témoignage Jésus rend-il de lui-même? « Un « jour », raconte l'évangéliste saint Matthieu [1], « Jésus « étant venu aux environs de Césarée de Philippe, inter« rogea ses disciples et leur dit : Qui dit-on que soit le « Fils de l'homme? Ils lui répondirent : Les uns, qu'il est « Jean-Baptiste, d'autres, Elie, d'autres, Jérémie ou quel« qu'un des prophètes. Jésus leur dit : Et vous, qui dites« vous que je suis? Simon-Pierre répondant, dit : Vous « êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. Et Jésus reprenant, « dit : Tu es heureux, Simon, fils de Jean, car ce n'est pas « la chair et le sang qui te l'ont révélé, mais mon Père « qui est dans les cieux ».

Commentons ce passage. Si quelqu'un devait savoir d'une façon précise et indubitable qui était Jésus, ce devaient être ses disciples. Pendant trois années ils le suivirent partout, pas à pas, recueillant toutes ses paroles. Ils avaient été choisis par lui pour porter son nom chez tous les peuples, pour être ses témoins par toute la terre et mourir pour affirmer la vérité de leur témoignage [2]. Or, ils croient en lui comme au Fils du Dieu vivant. Si cette expression de *Fils de Dieu* n'avait eu qu'un sens général et vague, susceptible de s'appliquer à une créature en sa qualité d'ouvrage de Dieu; ou bien encore, dans le sens de bien-aimé, de favori de Dieu, la profession de foi de Pierre n'aurait pas différé de celle du public. Pourquoi donc le Seigneur lui aurait-il dit : *Vous êtes bienheureux, et cette parole ne vient pas de vous, mais de mon Père?* Les

[1] *Matth.*, XVI, 13.

[2] *Matth.*, XXVIII, 19 ; *Act.*, I, 8 ; *Luc*, XXIV, 47, 48.

autres disciples lui rendent tous le même hommage que saint Pierre. *Mon Seigneur et mon Dieu, s'écrie saint Thomas*[1] en tombant aux pieds du Seigneur. *Au commencement*, dit saint Jean, *était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu... Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous*[2]. *Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique*[3]. Saint Paul le nomme *le Fils unique de Dieu*[4], *en qui et par qui tout a été créé*[5]; *qui, par son incarnation, s'est dépouillé de sa dignité de Dieu et s'est abaissé jusqu'à l'homme*[6]; *celui devant qui tout genou doit fléchir ; son avénement est l'avénement de notre grand Dieu*[7]; *c'est Dieu manifesté dans la chair*[8] et *Dieu béni dans l'éternité*[9]. Saint Matthieu l'appelle *Dieu avec nous*[10], et tous les autres évangélistes commencent leur récit par un témoignage clairement rendu à sa divinité[11]. Et ce qu'ils croyaient, ils l'ont enseigné, et ce qu'ils enseignaient, ils l'ont résumé

[1] *Jean*, XX, 28.

[2] *Ibid.*, I, 1.

[3] *Ibid.*, III, 16.

[4] *Rom.*, VIII, 31 ; *Gal.*, IV, 4

[5] *Col.*, I, 16.

[6] *Philipp.*, II, 6-8.

[7] *Tit.*, II, 11-13.

[8] *I Tim.*, III, 16.

[9] *Rom.*, IX, 5.

[10] *Matth.*, I, 23.

[11] *Marc*, I, 1 ; *Luc*, I, 16.

dans le Symbole des Apôtres [1] : *Je crois en Jésus-Christ, son Fils unique, Notre-Seigneur,* et ce qu'ils croyaient et enseignaient, ils l'ont confirmé par leur mort.

Venu sur la terre pour sauver son peuple, le Christ devait affirmer solennellement sa divinité devant le peuple, et dire ouvertement, hautement, qui il était en face de ses ennemis. Il déclare qu'il est le Maître tout-puissant de la création [2] et de l'homme [3], du ciel et du monde des purs esprits [4], préexistant de toute éternité aux créatures [5]; la lumière et la vie du monde [6]; le dispensateur de la vie éternelle, en tout semblable à son Père [7],

[1] Les documents les plus dignes de foi nous autorisent a affirmer que dans l'Eglise romaine le Symbole des Apôtres a été scrupuleusement conservé dans son identité depuis eux jusqu'à nos jours. Bien qu'il n'ait pas été consigné par écrit, il est certain, néanmoins, que c'était cette courte profession de foi qu'ils faisaient répéter aux catéchumènes. (*I Cor.*, XV, 3, 4 ; *Hebr.*, VI, 1-3.) Cf. Iren., *Adv. Hœres.*, I, 20. Tertullian., *De Prœscript.*, c. 37.

[2] *Jean*, V, 17. « Mon père ne cesse point d'agir jusqu'à présent, et j'agis aussi ».

[3] *Matth.*, VIII, 3 : « Je le veux ; soyez guéri ».

[4] *Matth.*, XVIII, 31. « Le Fils de l'homme viendra dans sa majesté, et tous les anges avec lui ». — (*Id.*, XVI, 19.) « C'est à vous que je donne les clefs du royaume des cieux. (XXVIII, 18.) J'ai la toute-puissance, dans le ciel comme sur la terre ».

[5] *Jean*, VIII, 58. « Avant qu'Abraham fût, je suis.

[6] *Ibid.*, XIV, 6. « Je suis la voie, la vérité et la vie ».

[7] *Jean*, X, 29. « Personne ne peut ravir les brebis de la main de mon Père. Mais comme (X, 30) mon Père et moi nous ne sommes qu'un (X, 28), nul ne les ravira d'entre mes mains, et je leur donne la vie éternelle. Ce raisonnement serait faux si l'unité avec le Père n'était qu'une unité morale et non une unité réelle ».

ayant droit aux mêmes hommages [1]; il déclare accomplie en lui la prophétie d'Isaïe, selon laquelle Dieu lui-même devait venir pour sauver son peuple [2]. Il est législateur et roi de l'univers [3]; il remet les péchés [4]; il ressuscite les morts [5]; il est enfin le juge infaillible et clairvoyant du monde [6]; il est au ciel et sur la terre [7]; il est celui à qui le même honneur [8], la même foi [9], la même confiance [10] est due qu'au Père.

Supposé que la Divinité apparaisse sur la terre, qu'elle s'exprime par une bouche humaine; pourrait-elle s'exprimer autrement que ne le fait ici Jésus; pourrait-elle employer des expressions plus fortes et plus sublimes

[1] *Jean*, XIV, 14. « Ce que vous me demanderez en mon nom, je vous l'accorderai. (*Id.*, IX, 35.) Croyez-vous au Fils de Dieu? Mais celui-ci répondit : Je crois en lui, Seigneur. Et il se prosterna et il l'adora ».

[2] *Matth.*, XVIII, 11 ; *Luc*, IV, 21.

[3] *Ibid.*, V, 1 ; XI, 27-30; *Jean*, VIII, 36.

[4] *Ibid.*, IX, 2. « Ayez confiance, vos péchés vous sont emis ».

[5] *Jean*, V, 21, 25.

[6] *Ibid.*, X, 28 ; *Matth.*, XIII, 41.

[7] *Ibid.*, III, 13 : « Personne ne monte au ciel, si ce n'est celui qui en est descendu, le Fils de l'homme qui est au ciel ».

[8] *Jean*, V, 23. « Afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père ».

[9] *Jean*, VI, 29.

[10] *Ibid.*, XIV, 1 : « Que votre cœur ne se trouble point; croyez en Dieu et en moi ».

pour affirmer sa divine essence devant le monde? Cependant, ce n'est pas encore assez. Les Juifs s'assemblèrent autour de lui et lui dirent : Jusques à quand nous tiendrez-vous l'esprit en suspens? Si vous êtes le Christ, dites-le-nous clairement. Jésus leur répondit : *Je vous le dis, et vous ne me croyez pas. Les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi. Mon Père et moi nous sommes un*[1]. Alors les Juifs prirent des pierres pour le lapider. Et Jésus leur dit : *J'ai fait devant vous plusieurs bonnes œuvres par la puissance de mon Père, pour laquelle est-ce que vous me lapidez?* Les Juifs lui répondirent: *Ce n'est pour aucune de vos bonnes œuvres que nous vous lapidons, mais à cause de votre blasphème, et parce que, étant homme, vous vous faites Dieu.* Le peuple l'avait compris : il ne s'annonçait pas comme un homme favorisé du ciel ou comme un envoyé de Dieu, mais comme Dieu lui-même. Mais Jésus devait rendre témoignage de lui-même d'une manière encore plus solennelle. Que tout le monde, dit l'Apôtre, soit soumis aux puissances supérieures; car il n'y a pas de puissance qui ne vienne de Dieu[2]. Deux pouvoirs ont été établis par la Providence pour servir de base à tout l'édifice social: le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel. Eh bien! c'est devant le représentant suprême de chacun de ces pouvoirs que Jésus allait être obligé de rendre témoignage de sa personne.

[1] *Jean*, X, 30. Ils auraient bien plutôt dû retourner leur demande, observe saint Athanase (*Narrat. de Conc. Nic. Opp.*, I, p. 249) et dire : Mais pourquoi vous êtes-vous fait homme, puisqu'il est évident que vous êtes Dieu? Car ses actions dénotaient sa divinité.

[2] *Rom.*, XIII, 1.

Le gouvernement d'Israël était passé entre les mains des Romains; c'est pourquoi Jésus comparaît devant leur gouverneur Ponce-Pilate. « Nous avons une loi », disent les Juifs [1], « et, selon cette loi, il doit mourir parce qu'il « s'est dit le Fils de Dieu. — Etes-vous le roi des Juifs ? « lui demande Pilate. Et Jésus lui répond : *Vous le dites* [2], « *je le suis ;* mais mon royaume n'est pas de ce monde [3] ».

Un seul tribunal reste encore devant lequel Jésus ait à déclarer sa qualité de Fils de Dieu : c'était le sanhédrin, le tribunal suprême des Juifs pour toutes les questions religieuses. Jésus paraît; le grand-prêtre se lève et lui pose cette question, la plus grande, la plus importante qui ait jamais retenti dans une cour de justice : *Au nom du Dieu vivant, je t'adjure de nous dire si tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ?* Cette question était décisive. Elle était posée par le tribunal dont Jésus lui-même avait reconnu l'autorité, et à laquelle il était soumis, selon la chair, en sa qualité de fils de l'homme [4]. En présence d'une question semblable la réponse devait être aussi nette que précise. Le Seigneur ne prononce que trois paroles, mais ces trois paroles décident de l'histoire tout entière du monde. Jésus répond : *Je le suis* [5] *!* Et, pour donner à ces paroles plus de poids encore, il ajoute : *Je*

[1] *Jean*, XIX, 7

[2] *Matth.*, XXVII, 11.

[3] *Jean*, XVIII, 36.

[4] *Matth.*, XXIII, 2.

[5] *Ibid.*, XXVI, 64. (*Tu dixisti.*)

vous déclare que vous verrez dans la suite le Fils de l'homme[1] *assis à la droite de la majesté de Dieu, qui viendra sur les nuées du ciel*[2].

Alors le grand-prêtre déchira ses vêtements en disant : Il a blasphémé ! et tous, d'un commun accord, s'écrient : Il a mérité la mort !

Cette réponse du Seigneur décide du temps et de l'éternité ; elle sépare l'humanité en deux camps : les croyants et les incrédules. Le croyant se prosterne et s'écrie, plein d'adoration : Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. L'incrédule dit : Il a blasphémé Dieu. — Le rationalisme du siècle dernier avait cherché à échapper à ce dilemme ; il nia la divinité de Jésus-Christ ; mais, vaincu par la puissance de la vérité , il ne put contester la grandeur de sa manifestation. Aussi le nomme-t-il le plus sage, le meilleur, le plus pur des mortels, l'idéal de grandeur morale que personne n'a surpassé, et qui est à jamais inaccessible. Mais cette hypocrisie n'est pas admissible. Jésus devait savoir qui il était ; le fanatique dont la raison est troublée, au point de ne pouvoir affirmer sa personnalité, celui-là n'est plus un sage, c'est un fou. Il est impossible de trouver dans la vie de Jésus, telle que les évangélistes nous l'ont dépeinte, une seule trace de

[1] Par ces paroles, Jésus fait allusion à Daniel (VII, 13 ; II, 44), et en même temps déclare qu'il est le Messie annoncé par ce prophète, venant prendre possession de son royaume. Il est l'homme idéal, le père de la nouvelle génération, le nouvel Adam.

[2] Par ces paroles Jésus déclare qu'il est le Christ qui partage le trône céleste avec Dieu, gouverne les anges et les hommes, et viendra un jour juger le monde et ses accusateurs.

fanatisme ; au contraire, ce qui le caractérise par-dessus tout, c'est le bon sens, le calme, la modération, la clarté, la circonspection. La conclusion donc est celle-ci : Ou bien Jésus-Christ ést le Fils de Dieu, comme il l'a affirmé lui-même sur une adjuration terrible, le jour de sa mort, en présence du ciel et de la terre ; ou il ne l'est pas ; et alors nous pouvons nous écrier, saisis d'horreur avec le grand-prêtre : Il a blasphémé ! Il mérite la mort[1].

Considérons la personne de celui qui se rend à lui-même ce témoignage ; c'est l'être le plus pur, le plus sage, le plus humble que la terre ait jamais vu. Est-il possible, vient-il seulement à l'idée de penser qu'il ait pu mentir et tromper ? Peut-on admettre qu'il ait pu s'arroger des titres et des qualités auxquelles n'ont jamais osé prétendre des fous enivrés d'orgueil, tels que Caligula ou Héliogabale ? Sans doute, ils ordonnaient à un peuple qu'ils avaient dégradé et fait descendre au rôle d'esclave,

[1] Fils de Dieu ou imposteur, il n'y a pas de milieu. Je distingue, dit M. Renan. En Occident, oui ; mais en Orient, non. Il paraît qu'en pays d'Orient on peut mentir sans cesser d'être sincère. La sincérité est une question de latitude et de climat. Qu'on écoute plutôt : « L'admiration de ses disciples l'entraînait et le débordait..... Ivre de l'amour infini, il oubliait la lourde chaîne qui tient l'esprit captif ; il franchit d'un bond l'abîme, infranchissable pour la plupart, que la médiocrité des facultés humaines trace entre l'homme et Dieu..... Pour nous, races profondément sérieuses, la conviction signifie la sincérité avec soi-même. Mais la sincérité avec soi-même n'a pas beaucoup de sens chez les peuples orientaux, peu habitués aux délicatesses de l'esprit critique. La vérité matérielle a très-peu de prix pour l'oriental ; il voit tout à travers ses idées, ses intérêts, ses passions..... Le seul coupable en pareil cas, c'est l'humanité qui veut être trompée..... Repose maintenant dans ta gloire, noble initiateur. Ton œuvre est achevée ; ta divinité est fondée ». De quel pays est M. Renan ?

de les adorer comme des dieux. Les nations s'étonnaient de cette démence, et pourtant les prétentions de Jésus sont bien autrement exorbitantes. Le polythéisme facile des Romains admettait une foule de divinités auxquelles on élevait autant de temples et d'autels; ce n'était donc, pour ainsi dire, qu'un partage d'adoration. Telle n'est pas l'idée de Jésus ; il renverse les autels des faux dieux, il ne reconnaît qu'un seul Dieu, Créateur du ciel et de la terre; dans Israël, au milieu de ce peuple fier du monothéisme, qu'il regarde comme son héritage sacré, il ose se proclamer égal en dignité et en substance à ce Dieu unique. Non, le monde n'avait pas encore vu de prétention aussi inouïe. Jamais l'histoire n'a enregistré un exemple d'une telle ambition. Un seul est allé jusque-là, et c'est celui qui est pour nous un modèle d'humilité sublime, inimitable, celui qui, au moment même où il énonce cette prétention, nous étonne par la profondeur de ses abaissements; celui qui est la vérité même; celui qui a fait à ses ennemis une question que nul autre n'a osé faire : *Qui de vous me convaincra d'un seul péché?*

Quel est-il donc celui qui émet une semblable prétention ? Est-ce un empereur romain foulant à ses pieds des millions d'esclaves? Non, bien loin de là ! Et même, ces superbes conquérants n'exigeaient les honneurs divins que de leur peuple et de leurs contemporains. Mais lui, il veut être adoré dans tous les temps et par toutes les nations : « Allez », dit-il, « dans l'univers, et « annoncez l'Evangile à toutes les créatures [1] ». Lui,

[1] *Marc*, XVI, 15.

qu'on ne connaît que comme le fils du charpentier dont la mère avait été vue pauvre et humiliée ; lui, enfin, qui meurt sur une croix comme le dernier des criminels ; voilà l'homme qui demande qu'on l'adore, et qui attend avec un calme et une certitude inébranlables que le monde croie en lui et l'invoque sur le bois de la croix.

Si la déclaration du Christ était mensongère, on doit le considérer comme l'orgueilleux, l'insensé, le criminel même le plus monstrueux que le monde ait jamais vu. On a prétendu que le sage de Nazareth avait adopté la manière de voir et les préjugés de son époque pour faciliter la propagation de sa doctrine[1]. Ainsi donc, le mensonge donnerait la vérité au monde ! Le blasphème mènerait à la connaissance de Dieu ! Mais, d'ailleurs, la doctrine entière de Jésus ne se prête pas aux accommodements, elle heurte et froisse les préjugés des Juifs comme les idées païennes sur la divinité ; il blessait ses concitoyens en condamnant leur idéal d'un Messie char-

[1] Comme E. Renan, Schenkel pense aussi que Jésus n'a pas cru qu'il fût de son devoir d'éclairer le peuple sur la superstition où il tombait, en voyant en lui un thaumaturge et le Messie (*Characterbild*, p. 67), parce que *sans un certain accommodement, il n'y a pas d'enseignement possible.*

« Jésus ne voulait pas, quant à lui, se donner la mission que les prophètes avaient tracée au Messie. Il pouvait simplement laisser faire à sa personne et à sa manière de vivre l'application des idées messianiques de l'Ancien Testament. C'était le seul moyen de faire accepter sa doctrine par une grande partie d'Israël, et de parvenir ainsi à son but ». C'est en ces termes que E. Renan et Schenkel parlent de celui qui a donné ce précepte : Dites : « *Cela est, ou cela n'est pas.* — Si Strauss a raison une fois en sa vie, c'est lorsqu'il parle du clinquant et de la fausse monnaie de Schenkel, auquel, dit-il, les paroles ne manquent jamais à défaut d'idées. (Strauss, *Die Halben und die Ganzen,* Berlin, 1865.

nel, et il demeurait incompréhensible aux gentils en leur présentant un Dieu crucifié [1] ! Pour les uns, c'était un scandale ; pour les autres, une folie.

Il est un fait incontestable : Jésus s'est affirmé Dieu, et le monde a cru en lui. Quelle est la vertu secrète qui a pu donner à ses paroles cette puissance ? Qui a pu créer ce monde nouveau, sorti plein de vie et de jeunesse du tombeau d'un homme mort sur la croix du supplice des criminels ?

L'homme dispose de trois puissances à l'aide desquelles toute grandeur terrestre s'élève : la puissance de la matière, la puissance des sens et la puissance de l'esprit. La puissance de la matière est la force brutale; la puissance des sens est la passion ; la puissance de l'esprit ce sont les arts et les sciences. A l'aide de la première, Babylone et Rome ont conquis le monde. Mahomet s'est servi à la fois de la force de la matière et de celle des sens pour répandre sa doctrine en massacrant les nations ; il a déchaîné les passions les plus terribles de l'homme, la

[1] *I Cor.*, I, 23. Les païens qualifient la foi chrétienne de *stultitia* (Cypr., *Ep. ad Demetr. sub,* fin,) *amentia* (Pline, *Lettre à Trajan*), *dementia* (Tertull., *Apolog.*, I, 27), *furiosa opinio* (Minuc. Fel., *Octav.*, c. XI. Gregor. Nazian., *Serm.* I, *in Julian.* — Le rationalisme a cherché un subterfuge. Peut-être a-t-il dit, Jésus n'a jamais prononcé aucune de ces phrases qui ont trait à sa divinité, et ce sont les Evangélistes qui les lui ont mises dans la bouche. L'authenticité des évangiles met cette hypothèse à néant. Mais, qu'on essaie de retrancher des discours de Jésus tous les passages qui lui attribuent un caractère surhumain, qui affirment sa divinité directement ou indirectement, tous les faits rapportés comme des miracles et comme l'accomplissement des prophéties, que restera-t-il? Retrouvera-t-on encore, ce triage fait, la doctrine de Jésus, de ce sage de Nazareth, *de cet homme de dimension extraordinaire,* comme dit E. Renan.

volupté et la soif du sang. La troisième puissance a donné à la Grèce sa supériorité dans l'ancien monde ; sa philosophie et ses arts étaient l'école des peuples.

Eh bien, à quelle puissance Jésus a-t-il eu recours pour fonder et consolider son royaume ?

D'abord, il repousse toute violence : « Remettez votre « épée en son lieu, car tous ceux qui prendront l'épée « périront par l'épée [1] ». « Rendez à César ce qui est à « César », répond-il à l'insidieuse question des scribes et des pharisiens, et par ces mots il a fixé pour toujours la situation de son Eglise à l'égard de la puissance temporelle. Il condamne tout mouvement de la passion, la plus légère pensée d'impureté [2] ou de haine [3]. « Qui« conque ne porte pas sa croix et ne me suit pas ne peut « être mon disciple [4] ». Telle est la devise qu'il a mise sur sa bannière. Ainsi, à la sensualité il substitue le renoncement; à la satisfaction des passions, la mortification. Il rejette également la troisième puissance, celle de l'esprit : « Je vous rends gloire, mon Père, Seigneur du « ciel et de la terre, de ce que vous avec caché ces choses « aux sages et aux prudents, et que vous les avez révélées

[1] *Matth.*, XXVI, 52.

[2] *Ibid.*, V, 28. « Mais moi je vous dis, que quiconque aura regardé une femme avec un mauvais désir, a déjà commis l'adultère dans son cœur ».

[3] *Matth.*, V, 22. « Mais moi je vous dis, que quiconque se mettra en colère contre son frère, méritera d'être condamné par le jugement ».

[4] *Luc*, XIV, 27.

« aux petits [1] ». Voilà les forces dont lui, le Fils du charpentier et ses douze galiléens, pêcheurs et artisans, disposent pour opérer la plus grande révolution qu'ait vue le monde [2].

Jésus refuse donc d'employer la force humaine, quelle qu'elle soit. Il brise l'épée qu'on tire pour le défendre ; pour toute récompense il promet aux siens la croix, et il confond la sagesse humaine en lui opposant l'apparente folie de la croix. Cependant il a la certitude qu'il fondera son royaume et qu'il l'étendra, il le prédit, jusqu'aux extrémités de la terre. Il mourra, mais de sa mort sortira la vie ; la pierre de son tombeau sera la pierre angulaire de son royaume ; sa puissance éclatera plus que jamais lorsqu'il ne sera plus visible parmi les siens [3].

Telle est sommairement la parole de Jésus, tel est le témoignage qu'il rend sur lui-même. Nous avons considéré le sens contenu dans cette parole, la personne qui la dit, les circonstances au milieu desquelles elle est dite. La parole de Jésus ne peut être que celle d'un Dieu, car autrement il faudrait dire que c'est celle d'un insensé. Mais c'est bien la parole de Dieu, puisqu'il la vérifie, la confirme et la justifie par ses œuvres.

Examinons donc l'œuvre du Christ. Pour avoir une idée de son importance et de sa difficulté, reportons-nous un moment au temps, où les disciples partirent pour leur

[1] *Ibid.*, x, 21.

[2] Dœllinger, *Le christianisme et l'Eglise*, p. 11.

[3] *Jean*, XII, 32. « Et moi, quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tout à moi ».

mission. Représentons-nous l'apôtre Pierre arrivant à Rome pour y prêcher le religion du Dieu crucifié. Voyez cet étranger couvert de poussière, les mains calleuses et durcies par le travail, franchir les portes de la ville éternelle. La première chose qui frappe sa vue est le Capitole et le temple superbe de Jupiter, dominant la cité entière. A droite et à gauche, de magnifiques palais de marbre ; toutes les places décorées des statues des dieux, le Panthéon, enfin, dont la coupole étincelante surpassait tous les édifices environnants. Une foule innombrable [1] court à l'amphithéâtre pour s'enivrer du sang des gladiateurs expirants ; on se rue dans le cirque pour applaudir un cocher favori. *Panem et circenses*, tel est le cri de cette multitude avilie, qui n'a plus d'autre mobile que les passions les plus abjectes.

Supposons que quelqu'un de cette foule oisive, qui, tous les jours, affluait vers Rome, s'approche de l'étranger et se mette à le questionner par pure curiosité. Assistons à la conversation.

Le Romain. Etranger, pourrait-on savoir quelle affaire te mène à Rome ?

Pierre. Je viens prêcher le vrai Dieu qui est inconnu et renverser les faux dieux.

Le Romain. En vérité, l'entreprise est nouvelle. Mais d'où viens-tu et quelle est ta patrie?

Pierre. J'appartiens à un peuple que vous détestez et méprisez, que vous avez chassé de Rome; mes

[1] La population de Rome à cette époque s'élevait, suivant les calculs les plus probables, à deux millions d'habitants, dont la moitié étaient des esclaves.

compatriotes sont relégués au-delà du Tibre : je suis juif [1].

Le Romain. Tu es sans doute un des principaux de ta nation, un personnage considérable et de marque?

Pierre. Vois-tu là bas sur la rive ces pêcheurs? C'est là mon métier. Durant la plus grande partie de ma vie, j'ai été occupé à pêcher et à raccommoder mes filets. *Je ne possède ni or ni argent.*

Le Romain. Mais, depuis que tu as quitté ce métier, du moins, peut-être as-tu consacré ton temps à l'étude de la sagesse, fréquenté les écoles des philosophes et appris l'éloquence?

Pierre. Non, je ne sais rien de tout cela.

Le Romain. Le culte de ton Dieu est sans doute assez attrayant par lui-même pour que tu n'aies besoin ni de sagesse ni d'éloquence pour y engager les hommes?

Pierre. Non, je prêche un Dieu crucifié comme un malfaiteur entre deux malfaiteurs [2].

Le Romain. Et que nous annonces-tu de la part de ton Dieu?

Pierre. Sa doctrine semble une folie aux hommes orgueilleux et sensuels; elle déclare la guerre à tous les vices qui ont des temples dans cette ville.

[1] Les écrivains romains, philosophes, historiens, etc....., ne parlent des Juifs qu'avec le plus profond mépris. V. Cicéron, Sénèque, Tacite, Juvénal, Horace, Perse, etc.

[2] Le crucifiement n'était point un supplice juif, mais bien Romain. Il passait pour la peine la plus infamante et la plus cruelle. *Crudelissimum teterrimumque supplicium,* dit Cicéron, (*in Verrem,* v. 64). *Servile supplicium* (Horace). *Infelix lignum, infelix arbor* (Tite-Live). La croix n'était destinée qu'aux es-

Le Romain. Et cette doctrine, tu veux la prêcher ici et 'ui gagner des sectateurs ?

Pierre. Ici et par toute la terre.

Le Romain. Et pour combien de temps ?

Pierre. Pour toujours.

Le Romain. Alors tu as des protecteurs puissants, tu comptes pour te seconder sur les riches, sur les hommes en crédit, sur les philosophes, peut-être sur César ?

Pierre. Je commande aux riches de mépriser les richesses et même d'y renoncer ; aux philosophes, de courber leur raison sous le joug de la foi ; à César, d'abdiquer sa dignité de grand pontife et de chef religieux de son peuple.

Le Romain. Il est facile de prévoir que tout sera contre toi ; que prétends-tu faire ?

Pierre. Mourir [1].

Encore que l'Apôtre n'ait pas exposé son dessein sous cette forme, il n'est cependant pas douteux que des entretiens semblables à celui-là pour le fond, n'aient eu lieu entre les païens et les chrétiens du premier siècle. Les Apôtres, en effet, n'entreprenaient rien moins que de renverser le paganisme, de vaincre le judaïsme et d'éle-

claves, voleurs de grands chemins, assassins..... (V. Arnob., *adv. Gent.*, I. 36.)

Celse, entre autres griefs contre les chrétiens, nous rapporte combien ce projet était en opposition avec les idées païennes. Ils ont la folle prétention, dit cet auteur, de répandre leur doctrine sur l'univers entier. Mais quel homme, doué de bon sens, pourra admettre que tous les peuples de la terre, Grecs et Barbares, puissent être amenés à embrasser la même religion ?

ver l'Eglise chrétienne sur les ruines de tous les deux [1]. Lorsque les Apôtres entrèrent en scène, tout le genre humain, à l'exception du peuple juif, était plongé dans le paganisme. Fruit du péché et de la sensualité, les religions païennes avaient pour ainsi dire mille bras pour saisir et captiver l'homme. Elles donnaient satisfaction à tous ses penchants. Flattant à la fois l'orgueil et la sensualité, alliant le culte de la divinité avec toutes les séductions et toutes les jouissances de la vie, elles répondaient ainsi au besoin religieux, en même temps qu'aux plus basses inclinations de la nature. Les dieux, en effet, n'étaient que des personnifications de la vie naturelle, souvent même des représentations de la nature perverse et des mauvaises passions, qui tiraient ainsi un aliment toujours nouveau de la religion [2]. Les actes du culte étaient en même temps des fêtes populaires et nationales célébrées par des sacrifices, avec un brillant appareil et un grand déploiement de musique, de gymnastique et de représentations théâtrales. Dans les fêtes religieuses de la Grèce, les luttes et les concours, les chœurs, la pompe extérieure étaient pour le peuple l'affaire principale. Aussi ces fêtes étaient-elles considérées comme le plus agréable assaisonnement de la vie hellénique. Le retour périodique en était attendu avec impatience et salué avec joie [3].

[1] Cf. Gerbet, *Esquisse de Rome*, p. 12.

[2] Lucien, *Amor*, LIII. — Plaute, *Pœn.*, I, 2, 150; IV, 2, 27; V, 3, 13. — Dion d'Halicarnasse réprouve la mythologie comme préjudiciable aux mœurs. (II, 90.) — De même Ovide (*Trist.*, II, 287.) Platon bannit les mythes grecs de sa république. (*Républ.*, II, 377.

[3] Dœllinger, *Heidenthum und Judenthum*, p. 214.

Chaque romain avait part à la victoire que le triomphateur célébrait, en montant au temple de Jupiter et au Capitole sur un char traîné par douze chevaux blancs. Cela flattait son orgueil ; tous ses sens soupiraient après ces solennités des dieux, dans lesquelles Dieu et la matière, la volupté et la religion étaient fêtés ensemble au milieu de danses, de chants et de spectacles enivrants [1]. L'art, et quel art! avait merveilleusement décoré les temples ; les idoles déployaient aux regards séduits toutes les grâces et les beautés de la forme. Le Jupiter olympien, œuvre de Phidias, était une des merveilles du monde; rien que son regard éloignait la tristesse et la douleur. C'était dans la lecture des chefs-d'œuvre de Sophocle, de Pindare et d'Homère, que le grec apprenait son histoire nationale et religieuse. Les créations classiques de Thucydide et d'Hérodote lui découvraient la grandeur de sa patrie et de ses dieux. Tout cela devait remplir son cœur d'un juste orgueil, de sorte que, renoncer à cette religion et à ces dieux devait lui sembler une trahison envers la patrie et un reniement de son passé et de toute sa personnalité [2].

[1] Tertullien nous rapporte que plusieurs païens n'embrassaient pas le catholicisme parce que celui-ci défendait les spectacles. (*De Spectac.*, II.)

[2] M. Villemain a exprimé avec son éloquence ordinaire ce pouvoir du paganisme sur les âmes (*Tableau de l'Eloquence chrétienne*, p. 57.) « Que d'obstacles s'opposaient encore à la promulgation d'un culte nouveau ! Sur chaque point de l'empire, quelques rites anciens, quelques superstitions locales conservaient tout leur pouvoir. Des peuples entiers étaient plongés dans la plus grossière ignorance et trop stupides pour se défier d'aucune fable. Les autres s'accommodaient d'un culte sans devoirs et d'une vie toute de passions et de jouis-

Qu'une telle religion ne pouvait créer aucune doctrine morale proprement dite, c'est ce qui est trop évident. A travers la sombre confusion des légendes, on ne voit que de loin en loin percer l'idée d'un ordre moral universel ; c'est pourquoi le grec et le romain allaient chercher dans les écoles philosophiques les préceptes de la morale et de la vie, et non pas auprès de ceux qui gardaient le dépôt des légendes divines, c'est-à-dire les prêtres. Tout ce qui de cette dernière source découlait dans la vie, ne pouvait qu'être contraire aux mœurs. « Que personne, dit Platon, « ne se laisse endoctriner et tromper par les mythologes, « et ne se figure que voler ce n'est point commettre le « mal, sous prétexte que c'est imiter les dieux [1] ». Cette parole met à nu le principe et la plus profonde racine de la dépravation des mœurs chez les païens. Jusqu'où allait cette dépravation, Démosthènes [2] nous le dira, lui qui

sances. Le vieux polythéisme faisait encore le fond de la société romaine ; ses temples et ses idoles étaient partout devant le regard, ses poëtes occupaient l'imagination charmée, ses fêtes étaient le spectacle de la foule ; il se mêlait à tout, comme un usage ou comme un plaisir ; il brillait sur les enseignes des légions, il ornait les noces et les funérailles. Plus tard, il ensanglanta les cirques et les théâtres. Il avait survécu à l'incrédulité même qu'il inspirait ; il était devenu une sorte d'hypocrisie publique professée par l'état, et sa décadence, étayée par le pouvoir, l'intérêt, l'habitude, semblait faite pour durer aussi longtemps que celle de l'empire ».

[1] *Legg.*, XII, p. 941. On invoquait Lavinie et Mercure pour accomplir heureusement un vol et une supercherie. (Horat., *ep.* I, 16.

[2] Demosth., c. *Neær. Orat. att.*, V, 578. Les mauvaises mœurs n'avaient aux yeux des païens de l'importance que lorsqu'elles blessaient des droits privés. Voy. Cicér., *De nat. Deor.*, I, 28 *et Orat. pro Cœl.*, n. 20. — *Dig.* XXV, tit. VII, 48, tit. V. Quintil., *Institut.*, VI, 3.

un jour justifia devant tout le peuple athénien assemblé, le commerce avec les courtisanes. Ce qui manquait principalement au paganisme, c'était la conscience profonde, ou même une idée claire du mal en tant que souillure morale et culpabilité. A la condition de revêtir une belle forme, le mal était justifié et même attribué aux dieux. La souillure que le sacrifice était destiné à purifier était quelque chose de tout mécanique et d'extérieur.

Tout ce qui est capable d'implanter profondément une religion dans les âmes, tout ce qui peut lui prêter de l'éclat et l'environner de respect, se trouvait là réuni. Les idées, les manières de voir et les habitudes païennes avaient jeté de profondes racines dans les âmes ; on avait sucé cette religion avec le lait maternel, c'était l'héritage précieux et sacré des ancêtres [1] : « Elle était considérée comme la condition et le fondement du bonheur public et particulier ; on lui attribuait la grandeur et les conquêtes de la patrie [2]. Rome se croyait redevable à sa religion de la conquête du monde [3]. Le vainqueur faisait hommage à la divinité de ses trophées ; les temples des dieux étaient couverts d'inscriptions, et riches en dons

[1] Depuis les temps les plus reculés, les Romains avaient coutume d'offrir des sacrifices aux mânes de leurs ancêtres; le fils vénérait l'âme de son père comme une divinité.

[2] Une des accusations les plus fréquemment dirigées contre les chrétiens, consistait à les rendre responsables de tous les malheurs publics qui survenaient, tels que guerre, peste, famine, défaite, tremblement de terre, dont les dieux irrités de l'abandon où on les laissait, affligeaient les mortels. Comp. Tertullien, *Apol.*, c. XL. — Arnob., *adv. Gent.*, I, 6. — Justin, *Apol.*, I, 12.

[3] Tite-Live, I, 55. — Cicér., *De natura Deor.*, III, 2.

sacrés, offerts en reconnaissance d'une protection accordée [1]. Il y avait des lieux renommés pour les miracles que tel dieu y opérait constamment, pour les oracles qui en émanaient. On s'entretenait dans le peuple des châtiments qui frappaient le contempteur des dieux [2], et des bienfaits extraordinaires dont ils comblaient leurs adorateurs fidèles [3]. La piété du romain, son culte pour les dieux était lié indissolublement, ou plutôt ne faisait qu'un avec son culte pour la patrie et pour la gloire. La mort du champ de bataille était pour lui un sacrifice qu'il offrait aux dieux. On n'entrait pas en campagne sans prendre les auspices, et l'influence des augures était grande à la guerre. Les prédictions de victoire qu'ils faisaient remplissaient le romain de fierté et augmentaient sa confiance dans les dieux. Les entrailles des victimes, le vol des oiseaux, toutes ces observances exactes et consciencieuses attachaient le soldat à l'antique religion. Le camp était aussi un temple, et plus le service militaire était en honneur, plus la foi des dieux agissait puissamment sur les esprits. A la vie civile se mêlaient une multitude d'observances d'une nature à la fois politique et religieuse. Les assemblées du peuple, l'élection des magistrats, la forme du suffrage populaire, tout cela commençait, était sanctifié par les auspices. Dans les

[1] Surtout le temple d'Esculape à Epidaure (Tite-Live. *H.* XIV, 28), celui d'Apollon à Delphes. Voy. Horat., *I Od.*, V. — Justin, *Histor.*, l. XXIV, 11.

[2] Justin, XXIX, 8.

[3] Valer. Max., VIII, 1. — Ovid., *Fast.*, IV, 319.

temps qui suivirent la république, on vit naître une nouvelle forme de culte, l'apothéose des empereurs. Partout la basse flatterie leur élevait des autels. Ce culte devint un instrument de tyrannie, un moyen souvent employé pour river plus étroitement les fers de la servitude. Ne pas sacrifier à César était une impiété en même temps qu'un crime de lèse-majesté. Il ne faut donc pas s'étonner si la ruine de l'ancienne religion et l'avénement de la nouvelle semblait à l'ancien patriotisme la calamité la plus terrible et la plus grave qui pût frapper la république. Il arriva de là que bientôt, dans les esprits remplis de fâcheux pressentiments, naquit l'idée que les chrétiens étaient la cause du malaise général qui affligeait l'empire, la colère des dieux ayant été provoquée, croyait-on, par le mépris où ils étaient tombés, et par la vénération toujours croissante qu'obtenait un nouveau Dieu leur ennemi. Cette opinion erronée était si universellement répandue, que presque tous les apologistes des premiers siècles se virent obligés de la combattre, par exemple Tertullien [1], Tatien [2], Origène [3], Arnobe [4], saint Augustin [5], Orose [6], etc. La restauration du culte païen,

[1] *Apolog.*, XL, 41.

[2] *Orat. c. Græc.*, c. IV.

[3] *C. Cels.*, III, 15.

[4] *I, init.*, *et* III, 24.

[5] *De civit. Dei*, I, 15, 30; II, 2, 3; III, 1, 17, 20. — *Sermon* LXXXI.

[6] *Præf. et* II, 3; VI, 1.

tentée par Julien, devait arrêter l'empire sur le penchant de sa ruine [1].

Tout cela semblait s'être conjuré pour maintenir le polythéisme. Le ciel et la terre, les dieux et les hommes, la patrie et la famille, la religion et l'art, l'histoire et l'éducation, l'inclination et l'habitude formaient comme le sol profond où le paganisme avait ses racines, et où il s'alimentait. En vérité, rien ne faisait prévoir qu'un pareil état de choses dût bientôt céder à une nouvelle doctrine, destinée à transformer entièrement l'humanité dans ses pensées, dans ses sentiments, dans sa conduite. La puissance par laquelle le paganisme enchaînait les âmes, consistait précisément en ce qu'il offrait une satisfaction apparente au besoin religieux. L'orgueil et la sensualité

[1] *Liban.*, t. I, p. 529. — Il était défendu, sous peine de mort ou de bannissement, d'introduire des cultes nouveaux dans l'Etat. Cicér., *De legg.*, II, 8 : *Separatim nemo habessit Deos : neve novos, sive advenas, nisi publice adscitos, privatim colunto.* Cf. Tertull., *Apolog.*, XIII, 34; XXXV, 38. — On nommait les chrétiens *hostes publici*, *factio illicita.* Les chrétiens déclaraient qu'ils ne pouvaient pas rendre à l'empereur d'honneurs mensongers, mais qu'ils priaient pour le salut de l'empereur, qu'ils acquittaient scrupuleusement les impôts, et qu'ils honoraient le souverain comme le représentant de Dieu sur la terre, mais non pas comme Dieu lui-même. Ils étaient prêts, au reste, à exécuter fidèlement tous les ordres qui ne seraient pas contraires à la loi de Dieu. Qui ne s'imaginerait entendre ici les accusations de notre époque, où l'on cherche à représenter l'état comme la divinité suprême et la source de tout pouvoir? Le vieux monde romain, basé tout entier sur le polythéisme, ne se trompait pas, lorsqu'un pressentiment l'avertissait que sa chute arriverait par le triomphe du christianisme : aussi regardait-il de son devoir de poursuivre et d'exterminer les chrétiens. *Nomine christianorum deleto, qui Rempublicam everterant*, est-il dit dans une inscription sur l'empereur Dioclétien. (Havercamp *in not. ad Tertulliani Apolog.*, c. II.) Διὰ γὰρ τὴν Γαλιλαίων μωρίαν, ὀλίγον δεῖν, ἅπαντα ἀνετράπη, dit Julien l'Apostat. (*Ep.* VII, p. 10.)

n'auraient pas toutes seules exercé un tel empire ; mais ces passions avaient été consacrées par la religion, l'histoire et le culte : la sensualité était devenue religieuse, et la religion sensuelle. Mêlée aux sentiments plus sincèrement humains, tels que l'amour de la patrie et le respect des ancêtres, la religion avait pénétré avec eux jusqu'au fond des âmes.

C'est dans ce monde gangrené et paganisé jusqu'à la moelle, que l'Apôtre fait son entrée. Il annonce une doctrine qui, par sa nature même, devait se heurter à une multitude d'obstacles, doctrine nouvelle [1], inouïe, incompréhensible, exigeant la foi et la soumission pures et simples, doctrine qu'il fallait faire admettre à des masses entièrement incapables de concevoir une idée tant soit peu élevée de Dieu, à des classes supérieures dévorées par le scepticisme et l'indifférence. La doctrine d'un Dieu crucifié paraissait quelque chose d'absolument méprisable aux païens [2], qui ne pouvaient pas se figurer la divinité autrement qu'environnée de grandeur et de majesté.

L'adoration du Crucifié fut mise sur le même rang que l'adoration d'un âne [3]. A cette foi l'Apôtre ajoute la

[1] Celse reproche aux chrétiens la nouveauté de leur doctrine. Orig., *C. Cels.*, I, 26. — Arnob., *adv. Gent.*, I, 91.

[2] Celse (Orig., *C. Cels.*, II, 5, 8 ; IX, 31) dit : Les chrétiens adorent un criminel digne de mépris et affligé du dernier supplice ; d'autres, comme Minuc. Fel. (*Octav.*, IX) les accusent d'abandonner le vrai Dieu pour adorer un homme. Ils méritent, s'écrie le même auteur, la croix qu'ils adorent. (Arnob., I, 23. — Orig., *C. Cels.*, III, 34.)

[3] Tert., *Apol.*, IX, 16. Minuc. Fel., *Octav.* IX.

morale la plus sublime, morale dont les exigences paraissent si exhorbitantes, si impossibles à la nature humaine[1]. Il pénètre jusqu'au plus profond du cœur, jusqu'aux plus secrètes pensées de l'âme, il prescrit le renoncement[2], l'abnégation, la mortification ; il interdit la vengeance et commande la charité envers tous les hommes. Il ne promet aucune récompense en ce monde, il ne sait qu'en appeler à la vie future[3].

Le culte, que les Apôtres voulaient substituer au paganisme et à toutes ses séductions, était simple, ardu et dénué de tout ce qui peut entraîner l'homme charnel. Aux yeux des pontifes païens, dont l'empereur était le chef, au milieu de cette civilisation du siècle d'Auguste, d'un goût si poli, si délicat, et qui avait atteint à la perfection dans les arts et les sciences, les apôtres de la nouvelle religion étaient des hommes grossiers, des barbares[4] ; et, chose plus grave, c'étaient des Juifs[5]. Combien ils pa-

[1] Justin, *Dial. c. Tryph.*, x.

[2] Minuc. Fel., *Octav.*, XII. — « Vous êtes toujours assemblés et pleins d'angoisses, dit le païen Cœcilius ; vous vous privez des joies les plus innocentes ; jamais vous ne paraissez au cirque ni dans les festins publics,.... vous êtes pâles, timides et dignes de pitié ».

[3] Une fausse et vaine espérance », dit Cœcilius (Minuc. Fel., *Octav.*, VIII), « les abuse et leur enlève la puissance du présent ».

[4] Celse est surpris de voir Origène, versé dans la littérature grecque, embrasser la religion des Barbares. (Eusèbe, *Hist. Eccl.*, VI, 19.) L'empereur Julien oppose au christianisme la littérature grecque et son influence sur le monde entier.

[5] Horace et d'autres écrivains nous prouvent à quel point les Juifs étaient méprisés à Rome. Porphyre nomme le christ-

raissaient inférieurs par la langue, par les manières et par tous les dehors, au romain instruit et poli au contact des philosophes et des rhéteurs [1] ! Quant à leurs adhérents, ils les ont ramassés, disaient les païens, parmi la lie du peuple ; ce sont de pauvres artisans, des esclaves, des femmes superstitieuses ; on ne voit marcher derrière eux [2] que cette populace en haillons et pieds nus [3]. Comme ils n'adoraient pas de dieux visibles, on les accusait d'athéisme [4] et on rejetait sur eux la cause de tous les malheurs publics. Leurs assemblées, qui ne pouvaient se tenir que la nuit et en secret, par crainte des persécutions, donnaient lieu aux accusations les plus graves. On les insultait des noms de voleurs, d'empoisonneurs, de sacriléges, de profanateurs des tombeaux où ils se réunissaient [5] ; et ils ne se réunissaient, au dire de leurs ennemis, que pour conspirer, pour se livrer à la pratique

tianisme βαρβαρόν τόλημα. « Le christianisme », dit Celse (Orig., *C. Cels.*, I, 2), « est tout au plus bon pour des hommes ignorants et simples, c'est un βαρβαρόν δόγμα ».

[1] Cf. Id., *l. c.*, VII, 2. — Arnob., *l. c.*, I, 59. — Clem. Alex., *Strom.*, I, 344. — Lactant., *Instit. divin.*, V, 1 ; VI, 21. — Augustin, *Doctr. chr.*, II, 13.—Theodor., *De Græc. affect. cur.* I, *init.*

[2] Minuc. Fel., *Octav.*, V, 8, 12.

[3] Voyez le dialogue *Philopatris* attribué à Lucien (n. 21, 25).

[4] Just., *Apol.*, I, 6. Anéantissez les athées ! s'écriait le peuple à la mort de saint Polycarpe (*Martyr. S. Polyc.*, c. IX et XIII). « Le pont est rempli de chrétiens et d'athées », écrit Lucien. (*Alexandr. seu Pseudomant.*, XXV.) « Montre-moi ton Dieu », dit le païen Antolycos à Théophile. (*Ad Antolyros*, I, 2.) Cf. Arnob., III, 28. Stheng., *Leg.*, IV. Justin, *Apolog.*, I, 6. Eusèbe, *H. E.*, IV, 15.

[5] *Cels. ap. Orig.*, III, 59.

de vices contre nature, pour célébrer des festins de Thyeste [1]. Le gouvernement crut son intervention nécessaire pour arrêter ce sombre et dangereux fanatisme [2], qui menaçait de renverser le culte des ancêtres, et jusqu'aux fondements de l'empire; qui, en refusant les honneurs divins à l'empereur divinisé, ne reculait pas devant le crime de lèse-majesté [3].

Voilà le monde que les Apôtres avaient à soumettre à la croix; ce n'est pas à Rome seulement et à la Grèce, aux Gaulois et aux Germains, c'est à l'univers entier que le Christ doit être annoncé. Les Juifs eux-mêmes n'avaient pas osé s'élever jusqu'à l'idée d'une religion universelle. Pour les païens, pour Celse par exemple, ce n'était qu'une utopie, une chimère irréalisable. Et la croix devait vaincre au moment où le monde alors connu était le plus éclairé et le plus corrompu, à une époque

[1] Minuc. Fel., XII. Tert., *Apolog.*, XVI, 40. — Athenag., *Leg. p. chr.*, c. 35. — Theoph., *ad Autol.*, III, 4. — Tertull., *ad Nat.*, I, 7 : *Tot infantiæ trucidatæ, tot panes cruentati, tot strages lucernarum, tot errores nuptiarum.* Minuc. Fel., *Octav.*, IX : *Infans farre contectus apponitur eis..... hujus sanguinem lambunt, hujus certatim membra dispertiunt, hac fœderantur hostia.* « Parmi nous », dit Théophile, « répondant à de semblables accusations (*l. c.*, III, 15), règnent la tempérance et la chasteté; nous observons strictement les lois du mariage, nous bannissons l'injustice et le péché, nous observons la loi et nous adorons Dieu, pénétrés de respect pour sa toute-puissance ».

[2] Tacite nomme la foi chrétienne, *superstitio exitiabilis.* (*Ann.*, XV, 44). — *Genus hominum superstitionis novæ et maleficæ,* dit Suétone (*Vit. Neron.* 16); et Pline le jeune (Ep. x. 97) : *Superstitio prava.*

[3] Tacit., *Annal.*, XVI, 22. — Tertull., *Apolog.*, XXXIV, 35. — Min. Fel., *Octav.*, c. VIII : *Homines deploratæ, illicitæ et desperatæ factionis.* Tert. : *Non licet esse vos.*

où Rome était la maîtresse du monde, où tout le pouvoir était concentré dans la main d'un seul ; alors que le savoir et les lettres étaient partout répandus, et les ouvrages des philosophes et des historiens, des orateurs et des poëtes, lus et appréciés de tous. A ces hommes, habitués à parler et à discuter, à juger et à douter de tout, on vient annoncer une foi qui demande la simplicité d'un enfant ; on leur propose des mystères et on exige d'eux une soumission pure et simple de leur intelligence ; on veut rendre leur raison captive. Ils ont passé leur vie dans toutes les jouissances sensuelles[1] ; le vice est devenu pour eux une seconde nature, et il s'agit de leur faire accepter la plus stricte morale, de leur interdire jusqu'à la pensée des jouissances auxquelles ils se sont jusque-là livrés avec une passion effrénée.

C'est ainsi que la raison et le cœur, la culture intellectuelle et les habitudes sensuelles, les puissances materielles et spirituelles se trouvaient liguées contre la foi naissante. Et puis, combien de puissantes personnalités intéressées à la combattre ! L'empereur d'abord, qui se sentait menacé dans sa dignité et sa puissance ; les gouverneurs des provinces qui voyaient dans le culte des dieux un des éléments constitutifs de l'ordre civil, et poursuivaient en conséquence les adhérents de la nouvelle religion avec le fer et la flamme ; les puissantes corpora-

[1] *Ephèse*, IV, 17, 25 ; V, 8. « Je vous avertis donc, et je vous conjure par le Seigneur, de ne plus vivre comme les Gentils, qui suivent dans leur conduite la vanité de leurs pensées. — Dépouillez le vieil homme, et revêtez-vous de l'homme nouveau, qui a été créé selon Dieu dans une justice et une sainteté véritable. Car vous étiez autrefois ténèbres, mais maintenant vous êtes lumière en Notre-Seigneur ».

tions des prêtres dont les ramifications influentes s'étendaient de tous côtés [1]; enfin les écoles philosophiques d'où sortirent les plus âpres adversaires, auteurs de libelles diffamatoires et méprisants, comme un Celse [2], un Philostrate [3], un Porphyre [4], un Hiéroclès [5], un Lucien [6], un Julien [7]. Car le Christianisme avait pour ennemis tous ceux qui affectaient des prétentions à la civilisation et au bon goût, tous ceux qui, fiers des richesses et des gloires de la littérature nationale, comme l'empereur Julien, méprisaient le langage inculte de ces grossiers Galiléens, hommes de basse extraction, pauvres artisans. — Et lorsque les armes de la science se furent émoussées, que la critique eut été réduite au silence, que l'on eut épuisé toutes les ressources, immenses cependant, qu'offrait une civilisation raffinée au plus haut point, lorsqu'il fut prouvé que le dédain et la moquerie, quoique déversés à flots sur la foule des nouveaux

[1] *Actes des Apôtres*, XIX, 24.

[2] Philosophe épicurien. Nous trouvons des fragments de ses œuvres dans la réfutation qu'en a faite Origène.

[3] Auteur de la vie d'Apollonius de Thyane, écrite pour être opposée à la vie du Christ.

[4] Disciple de Plotin et fondateur de l'école néo-platonicienne, mort 304 ans avant Jésus-Christ.

[5] Gouverneur de Bithynie sous Dioclétien, auteur d'un livre intitulé l'*Ami de la vérité*.

[6] Lucien (200 après Jésus-Christ) prend souvent les chrétiens pour objet de ses satyres.

[7] Julien, dit l'Apostat, écrivit un ouvrage en six volumes contre le christianisme.

croyants, ne les anéantiraient pas, la haine alors saisit le fer [1]. Dix fois la persécution sévit avec fureur, des millions de martyrs tombèrent sous la hache du bourreau, après des tortures inouïes et raffinées. Mais les persécutions elles-mêmes sont une nouvelle preuve de la divinité du Christianisme. Pour qu'elles n'eussent pas eu lieu, il aurait fallu ou que l'humanité fût d'une nature angélique, ou que la doctrine chrétienne fût un mensonge inventé pour flatter les passions et les sens. Comme ni l'un ni l'autre n'est vrai, la persécution devenait inévitable.

Le paganisme avait tout ce qu'il faut tout prêt pour le combat : il possédait la force matérielle, la force des sens, la puissance de l'esprit. Il conduisait contre le christianisme toutes les forces humaines liguées ensemble. Sa position agressive et défensive contre le Christ était la plus formidable que l'on eût jamais vue. Quant à l'Eglise chrétienne, tout lui manque du côté des moyens naturels et des motifs qui déterminent l'esprit humain. Si cependant la victoire de la foi chrétienne a été rapide, complète, et son élan irrésistible, il faut nécessairement l'attribuer à des forces supérieures qui combattaient invisiblement pour elle et qui lui soumettaient les na-

[1] D'après les *Acta sincera martyrum* du savant critique Ruinart, le nombre des victimes s'élèverait à plusieurs millions. (*Præf.*, VI, 3.) — Tacite dit, en parlant des chrétiens tués sous Néron, *multitudo ingens.* — Pline est effrayé de leur nombre, *ipsa multitudine perturbatur.* (Cf. Tertull., *Apolog.*, II.) Une foule innombrable souffrit le martyre sous Dioclétien. (Eusèbe, *H. E.*, VIII, 4.) *Vexabatur*, dit Lactance (*De morte persec.*, XVI) *universa terra et præter Gallias ab oriente usque ad occasum tres acerrimæ bestiæ sæviebant.*

tions. Et c'est en effet ce qui a eu lieu. Le Christ a vaincu. *Le Maître est étendu sur la croix,* dit saint Jérôme[1], *les disciples sont dans les fers.* Et à peine un siècle s'est écoulé que déjà la croix s'élève partout et que l'Eglise dépasse les limites de l'empire. Après trois cents ans de luttes, la religion de la croix monte sur le trône des maîtres du monde, et le vicaire de Jésus-Christ sur la terre, entré pieds nus et tête nue comme un mendiant dans la capitale du monde, prend bientôt la place des Césars. Rome tombe et devient la proie des barbares et leur esclave, et l'Eglise, non-seulement reste debout, mais elle s'étend de plus en plus. De nouveaux Etats se fondent, de nouveaux royaumes s'élèvent sur les débris de l'ancien monde, lesquels embrassent la foi du crucifié. Ceux-ci s'écroulent à leur tour, mais l'Eglise reste et ne fait que croître et s'étendre. L'existence et la stabilité de l'Eglise, c'est l'œuvre toute divine que Jésus-Christ continue de faire à travers la succession des siècles, et qu'il a indiquée comme la marque visible de sa divine mission : *Afin*, dit-il, *que le monde reconnaisse que c'est vous qui m'avez envoyé*[2]. « Vous ne croyez pas au miracle », dit saint Augustin[3]; « d'où vient donc qu'en des siècles

[1] Saint Jérôme, *Ep.* CXX *ad Hedib.* A Pompéï même, détruite par l'éruption du Vésuve, en l'an 79, dans cette ville où la corruption romaine avait atteint son apogée, ainsi qu'à Capri et à Baja, on trouva une croix sculptée en relief dans la maison de Pansa. Cf. *A lettre addressed to R Burgess from R Baggs.* Rome, 1836.

[2] *Jean*, XVII, 23.

[3] *De civit. Dei*, XXII, 8. — « Tous les chrétiens couraient au martyre, tous les peuples couraient au baptême; l'histoire de

« éclairés et si incrédules pour tout ce qui paraît impos-
« sible, le monde a-t-il, sans miracles, cru miraculeuse-
« ment des faits incroyables? Allez-vous dire que ces faits
« étaient croyables, et que par conséquent on les a crus?
« Pourquoi donc ne les croyez-vous pas? En un mot,
« voici notre raisonnement : ou un fait incroyable et
« invisible s'est établi sur d'autres faits incroyables, mais
« toutefois réels et visibles; ou ce fait, tellement croyable
« qu'il n'avait besoin d'aucun miracle pour l'attester,
« accuse l'excès de leur incrédulité. Voilà ce qu'on peut
« dire pour confondre les plus obstinés ».

Gibbon[1] et après lui un grand nombre d'auteurs, ont cherché à expliquer le développement si rapide du christianisme par des moyens extérieurs et naturels. Loin de nous la pensée de nier que les circonstances, l'état social et politique du monde d'alors, aient favorisé la propagation de la foi. Ainsi Eusèbe[2] remarque déjà avec raison que la monarchie universelle, fondée par les Romains, avait fait tomber les barrières qui séparaient les peuples et facilité ainsi les communications; que dans le commencement les Apôtres avaient pu enseigner en

ces premiers temps est un prodige continuel ». (Rousseau, *Rép. au roi de Pologne.*)

[1] Gibbon, *History of decline and full of the roman empire. London,* 1776. Strauss, dans sa dernière *Vie de Jésus,* ne voit dans le christianisme que le fruit produit par le tronc tout entier de la grande famille humaine et arrivé à sa maturité. Les arguments qu'il apporte à l'appui de cette théorie ne prouvent que la faculté qu'a eue le christianisme de se développer, mais *alors seulement* qu'il a été *établi* et *fondé.*

[2] *Demonstr. evang.,* III, 6.

toute liberté et déployer sans entraves leur courage, leur enthousiasme et leur bonne volonté au service du Crucifié. L'effrayante dépravation des mœurs et la décadence de la religion faisaient soupirer tous les cœurs droits et honnêtes après un état meilleur. La tyrannie, sous laquelle tout l'empire et des millions d'esclaves gémissaient, faisaient ardemment désirer l'émancipation. La diffusion des idées messianiques, parmi les païens comme parmi les Juifs, éveillait l'attention; les admirables exemples de grandeur d'âme, de douceur, de charité, de pureté et d'élévation morale qu'offraient les chrétiens des premiers siècles, devaient forcer l'admiration des païens[1] pour une religion qui enfantait de telles vertus. Enfin l'héroïsme, que les martyrs et les confesseurs montraient au milieu des plus cruels supplices, frappait vivement l'imagination des païens et leur faisait entrevoir l'intervention divine.

Mais justement ce concours de tant de circonstances extérieures favorables à la prédication de la doctrine chrétienne n'a pu être que l'effet d'une disposition parti-

[1] Voyez comme ils s'aiment les uns les autres, s'écrient les païens à la vue des chrétiens, rapporte Tertullien. (*Apolog.*, IX, 39). Julien exprime son admiration sur la vie sainte des chrétiens et sur l'affection fraternelle qu'ils se portent les uns aux autres : il les propose pour exemple aux prêtres païens. (*Ep.* XLIX *ad Arsacium.*) Il est surprenant, dit Lucien (*De morte Peregrini*, t. II, p. 567 *ed Amst.*), comme ces hommes s'entr'aident dans le malheur. La plupart d'entre eux, dit Galenus (Abulfeda, *Histor. anteislamica ed Fleischer*, p. 109), ne sont pas en état de discuter sur la philosophie, mais ils vivent comme des philosophes. Chaque jour nous sommes témoins de leur mépris de la mort, de leur chasteté; un grand nombre gardent leur virginité leur vie entière ». Quelles femmes ont les chrétiens, s'écrie Libanius transporté d'admiration. (Chrys., *ad viduam junior.*, c. II.)

culière de la Providence divine ; c'est une coïncidence, un rapport ménagé divinement entre le développement historique de l'humanité et l'œuvre de la rédemption, mais qui ne suffit pas néanmoins pour expliquer la propagation effective de la foi dans tant d'esprits, en si peu de temps, au milieu d'obstacles si nombreux et si puissants, et malgré le manque absolu de tous les moyens naturels[1]. Ainsi la corruption des mœurs, tout en révoltant quelques justes, est cependant pour la masse un grand obstacle à l'admission des saines doctrines. Une telle raison pouvait faire désirer un changement à l'état actuel, mais non porter à embrasser la religion chrétienne avec tous ses principes et leurs conséquences, surtout avec toutes ses exigences morales et pratiques. D'ailleurs, le stoïcisme, avec le néo-platonisme et les cultes de l'Orient, avaient attiré à eux tous les meilleurs éléments du paganisme et semblaient leur offrir une satisfaction intellectuelle suffisante[2]. Au reste, chez les individus comme

[1] Lorsqu'on nous objecte l'Orient, la Chine, l'Inde, où le christianisme ne semble pas conserver son empire sur les esprits, les motifs en sont tout à fait superficiels. La grâce suppose toujours une nature disposée à la recevoir, et un peuple adonné au matérialisme comme celui des Chinois ne se convertira jamais en entier au christianisme ; il n'y aura que des conversions isolées ; malgré toutes les poursuites auxquelles il est en butte, le christianisme s'est maintenu en Chine et a produit de nombreux martyrs. Au Japon, une grande partie de la population avait embrassé la religion du Christ ; mais ensuite elle fut extirpée par une sanglante persécution et l'exclusion de tous les étrangers.

[2] C'est ainsi que Celse et les Néo-platoniciens regardaient la doctrine de Platon comme bien supérieure à celle du Christ. (Origen., *C. Cels.*, VI, 1, 16 ; VII, 61. — August., *De civit. Dei*, XIX, 23 ; *Doctr. christ.*, II, 28.

chez les peuples, la dépravation morale forme toujours le plus grand obstacle à une amélioration quelconque. L'histoire n'offre pas d'exemple d'un peuple moralement déchu qui se soit relevé et régénéré de lui-même. Il suit la loi de la pesanteur, et la vitesse de sa chute s'accroît en tombant.

Quant à la grandeur morale et à la conduite toute céleste des chrétiens, c'est encore l'effet d'une puissance toute surnaturelle. Les vertus chrétiennes découlent de la même plénitude que les miracles et les dons surnaturels[1]; elles nous ramènent donc une fois de plus à la main toute-puissante de Dieu. C'est donc une nouvelle marque de la divinité du christianisme et de celle de son fondateur.

Donoso Cortès[2] l'a dit avec raison: « Ce n'est point par « la beauté de sa doctrine, que Notre-Seigneur Jésus- « Christ a vaincu le monde. S'il n'eût été qu'un homme « de belle doctrine, le monde l'eût admiré un moment, « et bientôt après il eût oublié et la doctrine et l'homme. « Cette doctrine si admirable ne fut d'abord suivie que par « quelques gens du peuple; les plus distingués d'entre « les Juifs la méprisèrent, et, pendant la vie du Maître, le « genre humain l'ignora.

[1] Voy. *Actes des Apôtres*, III, 7; V, 5; IX, 33, 40. — Justin (*Apol.*, II, c. 8; *Dial. c. Tryph.*, n. 85). — Tertullien (*Apol.*, c. XXIII; *De spectac.*, c. XXIX). — Irénée (*Adv. Hær.*, II, 31, 32). — Eusèbe (*H. E.*, V, 7). — Les païens eux-mêmes avouent ces miracles. (Origen., *C. Cels.*, I. 6.) — Arnob. (*C. gent.*, I, 4). — Lactant. (*Inst. divin.*, IV, 27). Athanas. (*De incarnat. verb.*, XLVII, 48). Les Juifs aussi (*Talm. Tract. Avoda Zara.*)

[2] Donoso Cortès, *Essai sur le catholicisme, le libéralisme et le*

« Ce n'est point par ses miracles que Notre-Seigneur « Jésus-Christ a vaincu le monde. Parmi les hommes « qui en avaient été les témoins, qui l'avaient vu de leurs « yeux transformer les choses, en changer la nature par « sa seule volonté, marcher sur les eaux, apaiser la mer, « arrêter les vents, commander à la vie et à la mort, les « uns l'appelèrent Dieu, les autres démon, les autres « prestidigitateur et magicien.

« Ce n'est point par l'accomplissement en sa personne « des anciennes prophéties que Notre-Seigneur Jésus-« Christ a vaincu le monde. La synagogue, qui en était « dépositaire, ne se convertit point ; les docteurs qui les « connaissaient ne se convertirent point.

« Ce n'est point par la vérité que Notre-Seigneur Jésus-« Christ a vaincu le monde..... car le jour où il eut de-« vant lui la vérité incarnée on le vit la nier, la maudire, « la crucifier sur le Calvaire ».

Quant aux esclaves, sans doute l'apparition du christianisme avait fait sonner pour eux l'heure de la délivrance, et il était de leur intérêt de se convertir à la religion nouvelle. Mais il faut d'un autre côté considérer que cette masse si nombreuse était méprisée, et par cela même profondément méprisable [1]. En Grèce comme à

socialisme. Paris, 1851, p. 67. Malgré de fréquents paradoxes, cet ouvrage contient beaucoup d'idées profondes.

[1] Suivant Zumpt (*Ueber den Stand der Bevœlkerung des Alterthumes*, p. 60), il y avait, à l'époque du Christ, deux esclaves pour un homme libre à Rome. Bunsen estime leur nombre à plus de cinq cent mille. — Voy. Dœllinger, *Heidenthum und Judenthum*, p. 72. *Non esse duo millia hominum qui rem haberent*, dit Cicéron. (*De offic.*, II, 21.) Des particuliers avaient plusieurs milliers d'esclaves à eux. (Juven. *Sat.*, III, 140.)

Rome elle était une des causes principales de la corruption morale régnante. Corrompus par leurs maîtres, ces misérables étaient à leur tour pour ceux-ci des instruments très-efficaces de corruption. Ramassés de toutes les nations, ils formaient une société à laquelle chacun apportait pour sa part les défauts et les vices de son pays et de sa race, de manière à composer comme un grand capital de la corruption humaine. La distinction que le droit romain établit entre l'esclave *novitius* et le *veterator*[1], nous permet d'apprécier l'effet que la servitude exerçait sur les esclaves à Rome même. Un esclave qui avait un an de service, et plus était un *veterator*, c'est-à-dire quelque chose comme un roué, un être dégradé. Une année d'esclavage suffisait pour perdre un homme, pour en faire comme une marchandise gâtée, avariée et dépréciée.

Quand on compare ensemble l'histoire ancienne et l'histoire moderne, il y a un phénomène qui frappe tout d'abord l'observateur attentif, c'est que, avant la naissance de Jésus-Christ, le bien va toujours en décroissant, tandis qu'à partir de la même date c'est le mal qui à son tour décroît progressivement. Ce n'est pas que cette croissance et cette décroissance s'opèrent assez ostensiblement et avec assez de régularité pour qu'on puisse l'apprécier année par année ; mais, de même que le développement de la nature organique est tout entier compris dans deux termes qui sont *l'expansion* et la *contraction* ; ainsi, dans l'histoire de l'ancien monde, nous voyons les peuples

[1] *Dig.*, XXXIX, 4, 16, § 3. — Voy. Dœllinger, *loc. cit.*

venir les uns après les autres à la civilisation, s'élever et tomber sans qu'aucun d'eux atteigne à la hauteur du peuple qui l'a précédé. On peut les comparer à ces chaînes de montagnes dont les sommets décroissent à mesure qu'ils s'éloignent du point culminant. Si nous nous plaçons au centre même de l'histoire, c'est à-dire à l'époque de la naissance de Jésus-Christ, et que nous portions nos regards devant et derrière nous sur la masse des peuples, nous verrons derrière nous d'abord les Romains, puis les Grecs et par delà les peuples de l'Orient; et si nous les comparons sous le rapport des lumières, de la force et de la bonté morale, nous remarquerons que la palme appartient toujours au peuple plus ancien [1].

Le prophète Daniel représente les grands empires de l'ancien monde sous la figure d'une statue dont la tête est d'or, les bras et la poitrine d'argent, le corps et les cuisses d'airain, les jambes et les pieds d'airain et d'argile. Impossible de trouver une image plus frappante et plus riche, et une expression plus complète de la vérité. C'est au moment où le nombre des dieux est devenu incalculable, que l'égoïsme du péché s'est épanoui dans toute son exubérance de laideur et de cruauté; c'est alors que l'amour éternel s'est manifesté sous une figure humaine, pour guérir les blessures du genre humain et ramener l'unité, la charité et la paix sur la terre [2]. Le christia-

[1] Ætas, parentum pejor avis, tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosiorem.
Horat., III, c. 6.

[2] Cf. Mœller, *Speculative Darstellung des Christenthums*, p. 129.

nisme ne peut donc pas être une continuation purement humaine du développement de l'humanité, ni simplement un degré plus élevé du progrès naturel, un pas de plus dans la voie d'une civilisation tout humaine. Car il n'est pas venu graduellement dans le monde, ni par suite d'un mouvement, d'une transformation insensible; semblable à un astre resplendissant qui vient tout à coup illuminer une nuit obscure, le christianisme, dès son entrée dans l'univers, lança aussitôt une plénitude, un rayonnement d'idées nouvelles qui sont encore aujourd'hui au-dessus de notre raison, et qui nous communiquent sans cesse de nouvelles forces pour nous élever dans l'intelligence du vrai. Il a paru dans un temps où Platon appelait de ses vœux l'intervention divine, comme le seul remède qui pût empêcher le monde de périr dans les flots de corruption dont il était inondé, dans un temps où la liberté avait dégénéré en despotisme et la religion en incrédulité ou bien en superstition. Les choses en étaient là, lorsque, tout à coup, d'une chétive bourgade de la province la plus méprisée, s'échappèrent des torrents de lumière que les sages de l'antiquité n'avaient pas même soupçonnés. Il s'éleva des couches inférieures de la société un élément rénovateur d'une énergie dont le monde n'avait pas l'idée.

La constance des martyrs [1] était, selon l'expression de

[1] Les martyrs témoignent pour la vie et les œuvres de Jésus. « Vous serez mes témoins à Jérusalem, dans la Judée, la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre ». (*Actes des Apôt.*, I, 8.) Le Seigneur avait prédit les souffrances des martyrs et la victoire finale de l'Eglise, grâce à leur courage inébranlable. *Matth.*, X, 16, *Jean*, XVI, 2, 33.

Tertullien, une semence de chrétiens, il est vrai; mais c'est encore une nouvelle preuve de la divinité de la religion chrétienne. En effet, lorsque nous considérons et l'universalité comme la longue durée de la persécution [1], et la multitude innombrable de ces témoins du sang de tout âge, de toute condition, de tout sexe [2], et les effroyables supplices dans lesquels on les faisait périr [3], et le caractère propre du martyre chrétien, c'est-à-dire la façon dont ces supplices étaient supportés, nous sommes obligés d'avouer que nous ne trouvons dans l'histoire absolument rien que nous puissions mettre en parallèle avec cette manifestation extraordinaire et grandiose [4]. Là, point *d'ivresse fanatique* [5], mais du sang-froid, du calme,

[1] La première persécution eut lieu sous Néron (64 après Jésus-Christ), la dixième et dernière sous Dioclétien (305 après Jésus-Christ).

[2] Voyez Ruinart, (*Præf. ad act. sinc.*) Les historiens païens eux-mêmes suffisent pour repousser l'assertion de Dodwell, quant au nombre des martyrs. Voy. Senec., *Ep.* XIV. — Orig., *C. Cels.*, VIII, 39.

[3] Voy. Lactant., *De morte persecut.* — Min. Fel., *Oct.*, c. XXXVII. — Tertullien, *Apolog.*, XII. — Gallonius (*De SS. mart. cruciat.*) a fait la description de tous les genres de tortures qu'avait employés contre les martyrs le paganisme, si fécond sous ce rapport.

[4] « A peine des voleurs de grand chemin », dit Lactance (*Inst. div.*, V, 18), « des hommes d'une force peu commune peuvent-ils supporter de semblables tortures ; encore, ils poussent des hurlements de douleur ; tandis que des enfants, de jeunes vierges chrétiennes surmontent leurs souffrances en silence, et le feu même n'est pas capable de leur arracher une plainte ».

[5] Le fanatisme ne se produit que d'une façon épidémique, pour ainsi dire, et n'enflamme relativement qu'un petit nombre

de la lucidité, une pleine et entière possession de soi-même ; rien qui ressemble à l'indifférence raide, rogue et froide du stoïcisme ; les martyrs, au contraire, ont besoin qu'on les exhorte à la constance et au mépris de la douleur et de la mort [1]; aucune indiscrète ardeur de courir témérairement au-devant de la persécution [2]; ils fuient, au contraire, toutes les fois que le devoir le permet, et ils ne se confient point en leurs propres forces [3]. Ils ne meurent pas pour des idées seulement ; ils meurent pour des faits dont ils ont pu constater la vérité avant de se décider à y croire et de verser leur sang pour les soutenir, puisque ces faits s'étaient produits au milieu du monde juif et du monde païen, et qu'ils en auraient facilement reconnu la fausseté s'ils eussent été faux. Nous voyons une constance dans le martyre qui dure, sans se démentir, trois cents ans dans l'Eglise, et qui se soutient dans les individus, non pas seulement dans un instant d'enthousiasme et d'entraînement, mais pendant des années, malgré toutes les vicissitudes et les

de sectaires; là, au contraire, nous voyons des millions d'hommes déployer une fermeté à toute épreuve pendant des siècles et sur tous les points de l'univers.

[1] Comparez les actes des saints Blandine, Perpétue, Félicité ; de saint Ignace, de saint Polycarpe.

[2] Athanas., *Apol. de Fug.*; Cypr., *Ep. ad martyr. et Confess. Epist. Eccles. Smyrn.*, n. 8. — Clem. Alex., *Strom.*, IV, 4, 10.

[3] Le fanatique se précipite follement au-devant des dangers pour de vains rêves de son imagination ; le martyr meurt pour des faits authentiquement constatés. Les martyrs disent comme les apôtres : Nous sommes obligés de confesser ce que nous avons vu et ce que nous avons entendu. (*Apôtres*, IV, 20.)

changements de dispositions possibles, dans l'isolement et l'oubli [1], loin de tous les frères, dans des circonstances où la confession persévérante ne peut procurer aucune gloire, ni l'apostasie infliger aucune honte, alors que la faveur du peuple, l'estime des proches encore païens, l'approbation des juges et la protection de l'empereur, accompagnée de tous les avantages temporels, eussent offert une si riche compensation pour le blâme qu'on se fût attiré par l'apostasie de la part des chrétiens [2]. Mais, Dieu qui veillait sur eux ne les laissait pas défaillir, et la confession des martyrs était souvent accompagnée de miracles [3] qui multipliaient les conversions, au point

[1] « Quel amas d'ossements », s'écrie Prudence au IVe siècle (*Peristeph. Hym.*, XI), « gisent épars sur le sol, et leur nom demeurera à jamais inconnu. Je me souviens avoir vu dans un seul endroit les squelettes de soixante chrétiens dont le Christ seul connaît les noms ».

[2] Lorsque le martyr chrétien meurt pour sa foi, il n'a pas, pour enflammer son courage, les mêmes motifs qui soutiennent le condamné politique sur l'échafaud. Celui-ci doit nécessairement mourir; celui-là pourrait par un seul mot, par une simple génuflexion devant une idole, sauver sa vie. (Libellatici, Cf. Cypr., *De exhortat. martyr.*, p. 271.) Le condamné politique se sent entouré de la sympathie et de l'estime d'une grande et souvent même de la plus honorable partie de la population ; le chrétien était repoussé de tous côtés et voué à l'infamie. Les lois de l'Etat l'avaient condamné. (Cic., *De legg.*, II, 8, liv. IX, 30; XXV, 1.) Chacun faisait cause commune avec la République et se sentait menacé dans ses plus chères convictions par les chrétiens ; aussi étaient-ils un objet de haine, d'horreur et de mépris. Tacite (XV, 44) les nomme *Odium generis humani. Christianos ad leones!* Tel était le cri du peuple qui souvent devançait la sentence du magistrat pour traîner les chrétiens au supplice. L'honneur ne leur apportait pas de compensation pour le sacrifice de leur vie, car leur mort même était un sujet de honte et de dérision.

[3] Eusèbe (*H. E., lib.* V, 50, *de martyribus Palestinæ*). Lactant. (*De mortibus persecutorum pass.*) et Ruinart.

que l'empereur Julien ordonna de cesser la persécution parce qu'elle ne servait qu'à augmenter le nombre des chrétiens [1].

[1] « Torturez-nous, martyrisez, crucifiez, écrasez nos frères », s'écrie Tertullien (*Apol. cap. ult.*), notre nombre augmente chaque fois que la faulx de vos bourreaux nous abat. Le sang des martyrs est la semence des chrétiens ». (Voy. Arnob., *C. Gent.*, II, 3. — Lactance, *Inst. div.*, V, 23. — Justin, *Apol.*, II, 12.) Les miracles qui venaient fréquemment glorifier la mort des martyrs n'étaient pas la seule cause des conversions qui suivaient ces sanglantes exécutions. Le courage et la constance héroïques des patients, dit Tertullien, agissait comme une puissante instruction ; qui pourrait assister à un semblable spectacle sans éprouver le besoin de sonder les motifs de ce phénomène? Qui a pu jamais examiner notre doctrine dans tous ses détails sans se convertir à notre foi ; et quel néophyte ne brûle pas de donner sa vie pour sa nouvelle croyance ?

Ce que nous venons de dire nous permettra de réfuter plusieurs objections faites contre la preuve que les théologiens tiraient du martyre pour démontrer la divinité du christianisme. Le courage du soldat dans le combat, par exemple, s'explique naturellement; la honte le retient, tandis que l'ambition, les honneurs, la haine, le tumulte et l'enivrement du moment concourent pour l'enflammer et l'enlever à lui-même ; et puis il n'a devant les yeux que l'éventualité de la mort. Lorsque le martyr politique monte sur l'échafaud, sa résignation est basée sur la fatalité qui ne lui permet pas, même au prix d'une lâcheté, d'éviter la mort ; le sentiment de l'honneur lui procure, en outre, une certaine consolation. Lorsque la veuve indienne se précipite dans les flammes, cette mort instantanée la sauve de la honte qu'un refus ferait rejaillir sur elle. Voyez, au contraire, le martyr chrétien ; à chaque instant il peut se soustraire à la mort, son apostasie lui devient un honneur, sa mort une ignominie. Loin d'être un fanatique rendu insensible par la passion, aucun motif terrestre ne l'engage à mourir. On a rappelé à ce propos les supplices que s'infligent les Hindous et principalement les Fakirs. Mais, au rapport des voyageurs les plus dignes de foi, ce sont des hommes de la caste la plus infâme qui, payés par des gens riches et puissants, se livrent à ces lacérations, et deviennent un sujet d'admiration pour le peuple ; il faut ajouter aussi que, enivrés la plupart du temps d'opium, ils ont perdu toute sensibilité. Comment trouver la moindre analogie entre ces fanatiques et des hommes que nous avons appelés martyrs,

Ainsi la parole du Christ et l'œuvre du Christ; le plan de la religion chrétienne et la réalisation de ce plan forment la dernière et la plus haute preuve de la divinité de la mission du Christ : c'est à la fois une prophétie et un miracle. On a cherché à opposer le développement rapide de l'islamisme à celui de la religion chrétienne. Mais toute comparaison est impossible. Mahomet n'eut pas même le pressentiment éloigné d'une religion universelle, encore moins annonça-t-il avec précision la réussite de son entreprise. Sa religion s'est répandue en peu de temps parmi toutes les tribus de l'Arabie et un peu plus tard, en Orient et en Occident, mais par des moyens directement opposés à ceux du christianisme. « Sa religion », dit un témoin non suspect[1], « était une religion de ce « monde, une religion de conquête et de jouissances sen« suelles, avec le glaive pour instrument de prédica« tion ». Mahomet lui-même appartenait à une famille puissante et considérable, et son mariage avec Cadischa en fit un des plus riches négociants de la Mecque. Sa religion n'a rien créé, elle ne contient que quelques notions fort superficielles sur l'homme et sur Dieu ; elle est sans lien d'unité et partagée en mille différentes sectes ; c'est en partie un retour à la foi des patriarches. Sa morale flatte toutes les mauvaises passions; ses vertus ne sont que les mœurs nationales depuis longtemps pratiquées et

c'est-à-dire témoins du sang, parce qu'ils viennent affirmer un fait visible et historique. Nous méprisons la mort, dit saint Ignace (*ad Smyrn.*, III), parce que nous avons touché le Ressuscité.

[1] Laurent. *Etude sur l'histoire de l'humanité,* t. V, p. 506.

passées en habitudes. Ses missions consistaient en expéditions guerrières et dévastatrices; sa foi s'imposait à la pointe de l'épée.

« Tout homme », dit Pascal[1], « peut faire ce qu'a fait « Mahomet; car il n'a point fait de miracle, il n'a point « été prédit.... Mahomet s'est établi en tuant, Jésus-Christ « en faisant tuer les siens.... Enfin, cela est si contraire « que, si Mahomet a pris la voie de réussir humainement, « Jésus-Christ a pris celle de périr humainement... Il faut « dire que, puisque Mahomet a réussi, le christianisme « devait périr, s'il n'eût été soutenu par une force toute « divine ». Mais le christianisme, au contraire, s'étend et se propage, quoiqu'il enseigne tout ce qui répugne à l'homme et le décourage: la pauvreté, l'humilité, le renoncement à soi-même, la croix enfin; et cela, alors qu'une corruption monstrueuse, autorisée par la religion et par l'exemple des sages, envahissait de ses flots impurs jusqu'au sanctuaire des temples; alors que, suivant la belle expression de Montesquieu[2], « l'amour n'avait « qu'une forme que l'on n'ose dire », alors qu'un Tibère, un Caligula, un Héliogobale souillaient de leurs vices monstrueux la pourpre des Césars, et que Tacite et Juvénal les livraient au mépris de la postérité; alors que les grands de Rome approvisionnaient leurs viviers avec leurs esclaves, et qu'une foule barbare s'enivrait à la vue des

[1] *Pensées*, p. II, art. 13. « La religion mahométane qui ne parle que du glaive, agit encore sur les hommes avec cet esprit destructeur qui l'a fondée ». (Montesquieu, *Esprit des lois*, l. XXIX, 12.)

[2] *Esprit des lois*, VII, 9.

combats sanglants du cirque ; oui, c'est alors que le christianisme surgit, se développe et s'affirme devant l'univers converti par des millions de martyrs. Car, dans un certain sens, tout homme qui embrassait la foi chrétienne était martyr ; en effet, il l'embrassait contre ses inclinations naturelles et ses habitudes, il s'engageait à une abnégation constante, à un combat sans trève contre ses passions. Et le christianisme avait autant d'idoles à renverser qu'il rencontrait de cœurs amoureux d'eux-mêmes et sensuels. « Car », dit Fénelon, « il est mille fois plus « facile de dire : Les dieux que j'ai honorés jusqu'ici ne sont « rien, que de dire ,reconnaître et confesser ceci : Jusqu'à « ce jour toute ma vie, tout mon travail et tout mon être « n'ont rien été[1] ». Que celui donc, qui prétend que ce fut une chose facile de convertir le monde au christianisme, essaie de convertir un seul cœur d'homme, de lui faire rechercher ce qu'il a en horreur, aimer ce qu'il hait naturellement. Car c'est là ce que le christianisme a fait dans le monde païen.

Résumons brièvement ces considérations. Quand bien même la religion chrétienne aurait joui dès l'origine d'une faveur générale, de toutes les protections, de tous les appuis de la terre , quand bien même les Apôtres auraient possédé, avec l'illustration de la naissance, tout l'avantage d'une brillante éloquence, tout le prestige du savoir et tous les dons du génie, le succès n'en serait pas moins quelque chose de surprenant et de merveilleux. Une pareille transformation du monde reste un miracle,

[1] « Vous étiez autrefois ténèbres ». *Ephes.*, v, 8.

même en admettant la coopération de toutes les forces naturelles. Que sera-ce, si l'on considère ce qu'étaient les apôtres, le peu qu'ils avaient de moyens naturels et ce qu'ils avaient d'obstacles à surmonter ? Et un résultat obtenu dans de telles conditions, une telle révolution opérée dans la religion, dans les mœurs, les lois, les usages, les habitudes, les opinions, les préjugés, les inclinations, les sentiments; un changement si complet de l'esprit et du cœur dans une multitude innombrable ne serait pas un miracle! C'en est un et un plus grand que tout autre miracle visible que Dieu pourrait opérer dans la nature; c'est la preuve de sa puissance infinie et de la souveraineté absolue qu'il exerce sur le monde des esprits, et par laquelle il gouverne les cœurs comme les vagues de la mer.

« N'aurions-nous pas », dit saint Augustin[1], « sur le « Christ et sur l'Eglise les témoignages des prophètes, « qui ne serait cependant disposé à croire qu'une révéla- « tion divine a dû se manifester au monde, en voyant « l'univers adorer le seul vrai Dieu, abandonner les faux « dieux, renverser leurs temples ou en changer la desti- « nation et renoncer aux superstitions les plus enraci- « nées? Et qui a pu amener une telle révolution? Un « homme baffoué, emprisonné, chargé de fers, battu de « verges, insulté et enfin mis à mort par ses concitoyens; « des disciples, pêcheurs et publicains, simples et igno- « rants, qu'il avait choisis pour prêcher son Evangile et « annoncer sa résurrection dont ils avaient été témoins :

[1] *De Fide*, c. VII.

« ils furent fidèles jusqu'à la mort et combattirent par « la patience, rendant le bien pour le mal, et demeurèrent « vainqueurs, non en donnant la mort, mais en la rece- « vant. Voilà les puissants moyens qui ont transformé le « monde en lui faisant adopter une nouvelle croyance, et « converti les cœurs à l'Evangile ; hommes et femmes, « grands et petits, sages et ignorants, forts et faibles, « nobles et pauvres, tous l'ont adopté, et la croyance en « l'Eglise s'est tellement répandue et enracinée parmi les « peuples, que toutes les sectes et toutes les erreurs qui « cherchent à ébranler le culte catholique se parent du « masque de la vérité chrétienne. Comment le Crucifié « aurait-il atteint un semblable résultat, si Dieu ne s'était « pas fait homme en sa personne ? »

« Quelle est donc », dit saint Jean Chrysostome [1], l'œu- « vre qui, de l'aveu même des païens, a pour auteur « Jésus-Christ ? C'est la fondation de la grande famille « chrétienne. Ces églises sur toute la surface de la terre, « à qui doivent-elles leur origine ? A Jésus-Christ, per- « sonne ne saurait le nier, pas même un païen. C'est de « ce fait que nous partirons pour montrer la puissance « et prouver la divinité de Jésus-Christ. Est-ce un homme « qui aurait pu, en si peu de temps et malgré des oppo- « sitions de toutes natures, pénétrer le monde de sa « pensée et l'élever à une si haute perfection, quand ce « monde était engagé depuis tant de siècles et si profon- « dément dans l'erreur et le mal ? Cette liberté des enfants « de Dieu, il l'a rendue non-seulement aux Romains,

[1] *Quod Christus sit Deus.* Œuv., t. v.

« mais aux Perses et aux Barbares. Et il a réussi dans « cette entreprise sans recourir aux armes, sans dépen« ser d'argent, sans mettre d'armées en mouvement, sans « allumer la guerre; onze disciples, d'une condition « obscure et méprisée, d'une ignorance et d'une simpli« cité complètes, pauvres, dénués de tout, sans moyens « de défense, n'ayant pas de chaussures à leurs pieds, ne « possédant qu'une seule tunique, lui suffirent au com« mencement. A quoi a-t-il réussi? à persuader aux hom« mes de tant de nations d'appliquer leur esprit, non« seulement aux choses présentes, mais encore aux choses « futures, de déchirer leurs lois paternelles, d'extirper « des coutumes très-anciennes et très-profondément en« racinées, pour en adopter d'autres, de quitter un genre « de vie très-commode, pour embrasser les sévérités, les « austérités de la loi évangélique. Voilà ce qu'il a fait, et « cela pendant que de toutes parts on se déchaînait contre « lui et après avoir enduré le supplice infâme de la croix « et une mort ignominieuse.

« Personne ne peut le nier, les Juifs ont crucifié Jésus« Christ, ils ont fait tout leur possible pour arrêter son « œuvre, et cependant l'Evangile s'est répandu par toute « la terre; il grandit chaque jour, et, chose prodigieuse! « ce n'est pas seulement ici qu'il fleurit mais jusque dans « la Perse, qui donne présentement à l'Eglise des essaims « de martyrs. Ces peuples, que la prédication évangélique « a trouvés plus féroces que des loups, elle les a rendus « plus doux que des agneaux; et maintenant ces barbares « méditent sur l'immortalité de l'âme, sur la résurrec« tion et sur les biens ineffables dont nous avons reçu « l'espérance. Ce n'est pas seulement dans les villes que

« ces succès ont été obtenus, mais jusque dans le désert, « dans les villages et dans les champs, et dans les îles et « dans les ports et dans les arsenaux maritimes. Non-seu- « lement les pauvres, mais les grands, et ceux mêmes qui « portent le diadème sont les sujets très-fidèles du Cru- « cifié.

« Ce qui rend la prédication chrétienne admirable, c'est « que de simples pêcheurs ont pu persuader des dogmes « que Platon et les philosophes de son temps n'avaient « pas même pu imaginer. Ils élevaient des domestiques « et des servantes, de pauvres esclaves à un tel degré de « sagesse qu'ils en faisaient les émules des anges, ce qui « est une grande preuve qu'ils étaient inspirés de Dieu. « — On objecte qu'ils persuadaient, à l'aide de promesses « exagérées jusqu'à la folie ; — quelle folie y a-t-il, s'il « vous plaît, à dire que l'âme est immortelle, qu'après « cette vie nous subirons un jugement impartial ; que « nous rendrons compte de nos paroles, de nos actions, « de nos pensées à un Dieu qui pénètre les secrets, que « nous verrons les bons punis et les méchants couron- « nés ? Ce n'est point là de la folie, mais une très-haute « philosophie. N'y a-t-il pas, je le demande, une grande « sagesse à mépriser le présent, à estimer la vertu, à ne « point chercher de récompense ici-bas, mais à placer « plus loin ses espérances ; à tenir son âme tellement « ferme, tellement fidèle, que les maux de la vie n'ébran- « lent pas sa confiance dans l'avenir [1] ? »

« Tout cela ne s'est pas fait au hasard, mais a été prédit

[1] *Homil.* VII *in Epist. I ad Cor.*

« longtemps d'avance ; je vais essayer de le démontrer. « Pour qu'on ne suspecte pas la sincérité de ma parole, « j'emprunterai mes preuves aux livres des Juifs qui ont « crucifié Jésus-Christ, et je mettrai sous les yeux des in- « fidèles les témoignages que rendent les Ecritures con- « servées aujourd'hui même encore chez ce peuple ».

NOTES ADDITIONNELLES

DU CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

Eusèbe a décrit éloquemment les effets de la prédication évangélique [1] :

« La prédication de Notre-Seigneur a porté les Grecs et les Barbares qui l'ont reçue d'un cœur droit au faîte de la sagesse. Maintenant ils mettent tous leurs efforts à bien régler leur vie; ainsi ils veillent sur leurs yeux et ne regardent rien, excepté ce qui est honnête et moral, et déracinent dans leurs cœurs jusqu'à la moindre pensée impure. Ils ne commettent point de parjure, car ils ne jurent pas ; ils évitent le mensonge et ne confessent que la vérité. Une multitude innombrable d'hommes, de femmes et de jeunes gens, d'esclaves et d'hommes libres, de nobles et de roturiers, de Barbares et de Grecs affluent de tous les lieux et de tous les pays pour apprendre à bien vivre. Ils viennent en foule écouter des discours qui les portent à fuir non-seulement les actions honteuses, mais jusqu'aux mauvaises pensées. Tous apprennent à pardonner généreusement les injures, à ne pas se venger, à maîtriser leur colère, à partager avec les pauvres leur avoir et leur bien. Je ne parle pas seulement des Grecs, les Barbares les plus grossiers se sont laissé persuader par la prédication évangélique de renoncer à leurs mœurs sauvages et de professer des principes et des doctrines dignes des philosophes, par exemple, l'immortalité de l'âme et la vie éternelle et bienheureuse réservée à ceux qui auront vécu dans la piété. Par amour pour la vie éternelle, ils dédaignent cette misérable vie terrestre. De tendres vierges, des jeunes gens délicats donnent maintenant chez nous la preuve de l'immortalité de l'âme, non en parole, mais en action. Tous croient également en une Providence qui régit et gouverne le monde ».

[1] *Prépar. évang.*, IV, 4.

CHAPITRE XVIII.

LA PERSONNE DE JÉSUS-CHRIST.

Le Christ et le christianisme. — La manifestation extérieure de Jésus. — Sa vie véritablement humaine. — Une puissance qui régit le monde sous la forme la plus simple. — Son humilité. — Sa douceur. — Sa charité. — Accord de sa doctrine et de sa vie. — Les motifs qui le font agir. — Ni fanatisme ni stoïcisme. — Tout ce qui se manifeste en lui est l'image du surnaturel. — Son rapport à l'égard de Dieu. — Sa prière. — Sa perfection sous tous rapports. — Sa qualité de modèle parfait. — Jésus de Nazareth et Socrate. — Le plan de Jésus. — Jugement des contemporains de Jésus sur lui. — La manière dont son plan se réalise. — Son calme sublime soit qu'il parle, soit qu'il agisse. — Il ne craint point d'errer. — Il ne pèche point. — Témoignages en faveur de son impeccabilité. — Problème et solution. — La vie de Jésus est un miracle intellectuel et moral. — La manifestation de Dieu sur la terre.

Les discours précédents ont fait passer devant nos regards la manifestation la plus puissante, la plus grandiose et de la plus vaste portée que le monde ait jamais vue : je veux parler de l'œuvre du christianisme. Il est entré dans le monde quand celui-ci était sur le penchant de sa ruine; il s'est emparé du genre humain qui, désespérant de lui-même, selon la remarquable expression de l'Apôtre [1], s'était précipité dans le tourbillon dévorant de passions sans nom, et il l'a régénéré de fond en comble. Intelligence, mœurs, manière d'envisager le monde

[1] *Ephes.*, IV, 17.

et la vie, il a tout renouvelé. Il a rempli de son souffle créateur toutes les sphères de l'existence, la science et l'art, la famille et l'Etat, la vie cachée de l'âme comme l'opinion publique qui est la pensée de tout le monde, et partout il a fait germer des institutions et des formes de vie nouvelles.

Il lui a été donné de déployer une puissance sans précédent dans l'histoire. Voici bientôt deux mille ans que la régénération du genre humain a commencé, et ce sont deux mille ans de luttes et de combats que le Christ a soutenus. Trois fois depuis lors la face du monde a changé et chacune de ces périodes a vu l'Eglise engagée dans une guerre à mort. La sophistique païenne, soutenue par le glaive impérial, l'hérésie du moyen âge liguée avec la barbarie et la corruption des mœurs, la fausse philosophie traînant à sa suite le despotisme et l'anarchie : telles ont été les puissances auxquelles le christianisme a eu affaire. Mais l'épée de la persécution est depuis longtemps brisée, les hérésies sont oubliées et toutes les révolutions ont tourné à l'avantage de l'Eglise. Elle seule reste debout au milieu d'un monde tout plein de ruines. Qui lui a donné le pouvoir qu'elle a de traverser ainsi les flammes sans en être blessée, de se relever avec une nouvelle vigueur chaque fois qu'elle paraît le plus près de périr, de se montrer d'autant plus forte qu'on l'avait crue plus faible ?

Toute création de l'homme porte nécessairement le double caractère de l'humain, et n'est jamais ni entièrement vraie, ni entièrement bonne. Qu'est-ce que la vie humaine sinon un effort constant pour atteindre la vérité, et un combat en vue du bien? Où trouver l'homme

dont aucune ombre d'erreur n'assombrit l'esprit, dont aucun mouvement mauvais ne trouble l'âme? Une œuvre humaine n'est pas plus tôt entrée dans le domaine de la publicité, que la critique s'en empare afin de séparer l'or de la vérité des scories de l'erreur. Philosophies, systèmes religieux, théories politiques, rien n'échappe au regard pénétrant de la critique. Le lustre dont brille toute œuvre nouvelle ne résiste guère; et, dès qu'il est effacé, l'œuvre n'est plus qu'un cadavre que l'on range dans les monuments de l'histoire à côté des doctrines mortes et enterrées.

Il n'en est pas de même du christianisme. Sans cesse attaqué par toutes les puissances de l'esprit humain, mille fois examiné et éprouvé par les génies les plus pénétrants de tous les siècles, il a constamment résisté à l'épreuve. Pas un iota de sa doctrine n'a succombé au feu dévorant de la critique. Les modernes incrédules ne l'ont pas plus entamé que n'avaient fait les Celse, les Porphyre, les Hiéroclès et les Lucien. « Aussi, dit « M. Thiers, tandis que le paganisme n'a pu supporter « un moment l'examen de la raison humaine, le christia- « nisme dure après que Descartes a posé le fondement « de la certitude (!), après que Galilée a découvert le « mouvement de la terre, après que Newton a découvert « l'attraction, après que Voltaire et Rousseau ont renversé « les trônes. Et tous les politiques sages, sans juger ses « dogmes, souhaitent qu'il dure. » Il est tout vérité,

[1] *De la propriété*, l. IV, ch. VII.

sainteté, grandeur morale. Le regard le plus perçant ne saurait découvrir même une apparence de fausseté dans sa doctrine, et sa morale est d'une pureté dont rien, pas même la moindre tache, ne ternit l'éclat.

Mais le christianisme n'est rien sans Jésus-Christ. Il n'est que la doctrine de la personne et de l'œuvre du Christ. La personne du Rédempteur est le centre de tout le christianisme ; c'est d'elle que partent et vers elle que convergent toutes les forces spirituelles et morales. Sa morale n'est pas une vaine fiction, une production fantastique et creuse destinée à s'évanouir devant une observation un peu attentive; ce n'est pas une morale abstraite et toute en idées; c'est l'image même de Jésus-Christ, notre modèle et notre vivant idéal, idéal qui s'est réalisé dans l'histoire, qui s'est fait homme, qui a traversé la vie d'une manière vraiment humaine, et qui a été *semblable à nous en tout, excepté le péché.* Toute la grandeur morale de l'homme consiste précisément à se rapprocher le plus qu'il peut de ce modèle concret et vraiment humain, infiniment élevé au-dessus de nous, tout en restant infiniment près de nous. Un regard jeté sur l'image de Jésus tel que les Evangiles nous le dépeignent en traits simples, la contemplation de sa vie telle quelle a commencé et s'est accomplie au grand jour de la publicité et sous les yeux de tout un peuple, peut, même sans miracle, nous montrer clairement et d'une manière ineffable l'éclatante manifestation du divin. Tous les événements extraordinaires et merveilleux qui ont paru dans son histoire, trouvent leur explication et leur confirmation dans le grand miracle de sa vie unique, incomparable, surhumaine, divine.

Embrassons d'abord d'un regard la manifestation extérieure de Jésus. « Il s'est dépouillé lui-même », dit l'Apôtre, « il a pris la forme d'un esclave et il a été « trouvé homme véritable[1] ». Et quel homme? Jésus de Nazareth est homme à tel point que les faibles dans la foi se scandalisent encore à présent de son humilité, comme jadis les Juifs et les disciples eux-mêmes. Il naît d'une femme, pauvre, humble, inconnu, il lui demeure soumis, remplissant envers elle tous les devoirs de la piété filiale jusqu'à sa dernière heure. Il supporte avec elle la pauvreté, et, comme ferait un homme du commun, il va de ville en ville dans ce pays de Galilée dont les habitants passaient pour gens d'un esprit lourd et épais et se voyaient méprisés comme tels. On l'appelait le *Fils du charpentier*[2], ou simplement le *Charpentier*[3]; élevé dans le métier de son père nourricier, il semble l'avoir aidé dans son travail. Il n'avait pas eu, comme saint Paul, l'avantage de s'asseoir aux pieds d'un Gamaliel pour être initié aux mystères de l'Ecriture sainte. Rien n'indique qu'il ait reçu les leçons de quelque personne instruite, ou plutôt tout indique positivement le contraire[4]. Toute son enfance et sa jeunesse s'écoulent dans l'obscurité, loin des écoles et des docteurs; on ne le voit

[1] *Philipp.*, II, 7.

[2] *Matth.*, XIII, 55.

[3] *Marc*, VI, 3.

[4] Et les Juifs s'étonnant, disaient : Où celui-ci a-t-il puisé cette science, puisqu'il n'a point étudié? (*Jean*, VII, 15.) Il se trouvait en dehors de la chaîne des traditions, et il n'avait pas pour lui la recommandation de quelque maître célèbre.

paraître qu'une seule fois, à l'âge de douze ans, dans le temple où il excite l'admiration par la profondeur de ses réponses. Encore cet incident s'effaça-t-il si bien ensuite de la mémoire de ses compatriotes, que l'étonnement fut général lorsque, parvenu à l'âge de trente ans, l'âge des législateurs, il se leva pour enseigner : D'où lui vient, disait-on, cette sagesse et cette puissance? N'est-ce pas le Fils du charpentier? Sa mère ne se nomme-t-elle pas Marie? Ne connaissons-nous pas ses frères[1], Jacques et Joseph, Simon et Jude? D'où vient tout ceci? Ainsi ils prenaient de lui un sujet de scandale[2]; ils le croyaient hors de sens et voulaient le lier[3], tandis que d'autres, frappés de sa sagesse, lui soupçonnaient vaguement une origine surnaturelle[4]. Il n'a même ni apparence ni beauté[5]. Il grandit et passe par toutes les périodes du développement humain. Jusqu'à l'âge d'homme fait, il demeure humble et caché aux yeux de la foule. Il participe à toutes les nécessités de la vie, partageant avec ses disciples, sans qu'il y soit contraint, en

[1] Ses cousins, appelés ses frères selon la coutume des Hébreux. D'après saint Matthieu XXVII, 56, (*Jean*, XIX, 25), la sœur de la Mère de Jésus, l'épouse de Cléophas, avait des fils, dont deux se nommaient Jacques et Joseph.

[2] *Matth.*, XIII, 55.

[3] *Marc*, III, 21.

[4] « Plusieurs de ceux qui l'écoutaient, tout surpris de sa doctrine, disaient : D'où lui sont venues toutes ces choses? quelle est cette sagesse qui lui a été donnée? et d'où vient que tant de merveilles se font par ses mains? (*Luc*, IV, 22.)

[5] *Isaïe*, LIII, 2.

toute simplicité et douceur, toutes leurs peines et tous leurs travaux. Fatigué d'une longue route, il s'assied et demande un verre d'eau pour calmer sa soif, lorsque la nature humaine se sent épuisée. Son cœur est compatissant et accessible à toutes les nobles émotions de l'amitié, et l'Apôtre vierge est si familier avec lui qu'il repose sur sa poitrine. Il se sent attiré par la pureté de sa nature vers l'enfance à qui appartient le royaume des cieux : vraiment homme dans toutes ses actions, vraiment homme dans tous ses sentiments, il supporte sa part de la douleur et du fardeau qui pèse sur toute l'humanité. Jésus pleure au tombeau de Lazare, et ceux qui l'entourent, en remarquant sa douleur, se disent : Voyez comme il l'aimait [1]. Il souffre comme jamais homme n'a pu souffrir, et son âme, plongée dans la tristesse et l'abattement, éprouve une angoisse qu'aucune autre n'a ressentie. Il meurt abandonné sur le pilori. Sa vie, ses souffrances, sa mort sont cause que beaucoup le quittent, ne pouvant reconnaître, sous cette figure d'un esclave, le Messie annoncé. Tout en lui porte l'empreinte de l'humanité et de la réalité, et les évangélistes rapportent seulement ce qu'ils ont vu, les faits et gestes de sa vie, sans rien ajouter de leur propre fond. Lui aussi redoute la souffrance et frémit devant la mort [2] ; il surmonte son effroi, non pas avec une stoïque apathie ou une

[1] *Jean*, XI, 35.

[2] « Je dois être baptisé d'un baptême ; et combien me sens-je pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse ». — *Luc*, XII, 50. Mon âme est triste jusqu'à la mort : Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ». (*Matth.*, XXVI, 38, 39.)

feinte insouciance; mais, fortifié par un secours céleste, il remet sa vie et sa volonté entre les mains de son Père.

Voilà Jésus tel qu'il parut aux yeux de ses contemporains, et plus tard devant l'histoire. Rien d'inaccoutumé ni d'extraordinaire ne signale sa manière de vivre extérieure. Et cependant le Saint des saints se cache sous une apparence si simple. La perfection artistique de la forme ne recommande pas son enseignement comme par exemple celui d'un Platon. Il ne captive point les esprits par des aperçus philosophiques profonds. Ses discours sont simples c'est toujours l'occasion qui le sollicite à parler, et il parle sans art, sans préparation, tantôt à celui-ci, tantôt à celui-là, quelquefois à la foule, maintenant dans le secret, tout à l'heure dans la synagogue, et une autre fois en plein air. Ne cherchez point les grâces attiques dans ses discours, ni l'éloquence harmonieuse et grave d'un Démosthène, l'éclat et l'ampleur d'un Cicéron. Mais tout ce qu'il dit est salutaire, bienfaisant et plein de séns, d'une modestie et d'une humilité qui surprend, mais en même temps d'une grandeur et d'une sublimité que l'on ne peut comprendre. Tous ceux qui l'entendent demeurent frappés d'étonnement et confessent que jamais homme n'a parlé de la sorte [1]. Et ses paroles ont eu la puissance de soulever le monde et de renouveler entièrement la vie de l'humanité.

En nous approchant pour voir de plus près la personne de Jésus, nous marchons, nous le sentons bien, dans un

[1] *Jean*, VI, 46.

sanctuaire. Cependant, aucune voix ne nous crie comme autrefois à Moïse : Ote ta chaussure, parce que le lieu que tu foules est un lieu sacré [1] ; Jésus nous invite au contraire : Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et surchargés, et je vous soulagerai [2]. Qu'il est doux aux hommes d'approcher du Fils de l'homme, et qu'il fait bon en sa présence ! Quelle ineffable noblesse rayonne de cette figure qui est cependant celle d'un homme ! quelle majesté saisissante l'entoure !

La première chose qui frappe quand on considère cette figure adorable, c'est son humilité. C'est un beau mot que l'humilité ! Les anciens ne le connaissaient pas, parce qu'ils n'avaient pas l'idée de ce que depuis Jésus-Christ nous connaissons et désignons par ce mot [3]. La vie de Jésus en est empreinte, elle constitue le fond solide et ferme sur lequel s'appuient toutes ses paroles et ses œuvres, ses discours et ses actions depuis le jour de sa naissance jusqu'à la croix. C'est une humilité que le monde ne connaissait, ne soupçonnait, n'entendait point auparavant, qui le scandalisait parce qu'il ne comprenait pas quelle grandeur se cachait dans cet abaissement volontaire et inouï. Il est couché dans une crèche et il porte la livrée de la pauvreté. Son existence est

[1] *Exod.*, III, 5.

[2] *Matth.*, XI, 28.

[3] Le mot humilité a été créé par l'influence du christianisme sur notre langue. *Humilitas*, dans le sens vraiment latin, signifie bassesse de condition ou de sentiments. (Cf. Cicéron, *Qu. Tuscul.*, V, 20) Ce n'est que plus tard qu'il reçut chez les historiens chrétiens une noble signification, en servant à désigner la plus belle des vertus.

celle d'un homme du peuple qui vit du travail de ses mains, sans cesse aux prises avec la nécessité et le besoin; aucune des incommodités d'une telle vie ne lui manque, il en porte tout le poids, il en goûte toutes les amertumes. On le voit, comme le dernier des serviteurs, se mettre à genoux et laver les pieds de ses disciples. Il est maltraité d'une manière affreuse, mis au rang des plus grands pécheurs, plus bas qu'un meurtrier, moqué, outragé, conspué, et il endure tout en silence. Lui dont la parole était toute-puissante, il se tait toutes les fois qu'il n'a pas un but moral à atteindre. Mené devant Pilate et devant Hérode, il se tait. Les courtisans se moquent de lui comme d'un insensé, humiliation plus profonde que d'être condamné à mourir de la mort des esclaves, et il garde le silence. *Lorsqu'on l'a maltraité, il n'a pas ouvert la bouche pour se plaindre* [1]. Il fuit quand on veut le faire Roi; mais, quand il est sur la voie de la passion il ne fuit point.

Quatre cents ans avant notre ère, le plus noble génie de l'antiquité voulut tracer le portrait idéal du juste, et il se trouve avoir représenté trait pour trait Jésus-Christ [2]. « A ce portrait de l'injuste opposons celui du juste. Sup« posons un homme droit, simple et généreux, qui « s'efforce d'être et non de paraître vertueux et bon. « Otons-lui même la réputation d'homme de bien; car, « s'il passait pour juste, les honneurs et les récompenses « lui seraient prodigués à ce titre, et on ne saurait pas s'il

[1] *Isaïe*, LIII, 7.

[2] Platon, *Republ.*, II, p. 361.

« est ce qu'il est par amour de la justice ou des honneurs « et des récompenses. Dépouillons-le donc de tout, hor- « mis la justice, et faisons-le tel qu'il soit complétement « opposé à l'autre. Que, sans commettre rien d'injuste, il « passe pour le plus grand malfaiteur. Pour que « l'épreuve soit sûre, qu'il ne se laisse point émouvoir « par la mauvaise opinion qu'on aura de lui ; qu'il soit « inébranlable jusqu'à la mort, réputé injuste durant « toute sa vie, bien que souverainement juste.... En « voyant ce juste, ceux qui préfèrent l'injustice à la jus- « tice, voudront qu'il soit flagellé, torturé, enchaîné, qu'il « ait les deux yeux brûlés, qu'il souffre tout ce qu'on « peut souffrir, qu'enfin il meure sur un gibet puisqu'il « a voulu être juste et non-seulement le paraître [1] ». Platon a bien vu ce qu'il y a de grand dans une justice qui souffre sans se plaindre, dans une vertu que l'œil de l'homme n'aperçoit point, et sa conception est la plus haute à laquelle se soit élevé l'ancien monde, en cherchant l'idéal du juste. Combien cependant cet idéal est encore au-dessous de l'abaissement volontaire, du dépouillement complet et sans réserve que nous voyons paraître en Jésus, de cette prompte et joyeuse soumission à la volonté de son Père : *Non ce que je veux, mais ce que vous voulez* [2]. Mais les anciens se fussent-ils encore élevés plus haut, eussent-ils conçu un idéal encore plus pur et plus céleste, ce ne serait toujours là qu'une belle fiction qui n'est jamais sortie de l'imagina-

[1] Cf. *Isaïe,* LIII, 9.

[2] *Marc,* XIV, 36.

tion créatrice, qui est demeurée dans la région des idées, où tous les traits individuels s'évanouissent, qui n'a pas existé réellement sur terre, mais qui s'est présentée inutilement à un monde défaillant et vieilli, sans pouvoir lui apporter la puissance de la réalité, ni cette vigueur et cette certitude propres à la vie qu'elle n'avait point. Aussi les païens désespéraient-ils de voir jamais se réaliser cet idéal de justice. « Pour nous », dit l'un d'eux [1], « nous n'avons pas encore rencontré le sage parfait ; nous « savons seulement, par la philosophie, quel il doit être, « si jamais il se montre sur la terre ».

De cette humilité qui s'oubliait elle-même, naissait une autre vertu, une mansuétude immense qu'il conservait partout, dans ses rapports avec ses disciples et ses contradicteurs, avec ses amis et ses ennemis, avec les fidèles et les infidèles. Constamment doux et bon, il porte la paix chez ses amis en entrant dans leurs maisons ; plein de ménagement pour eux et d'une patience que rien ne lasse, il tolère toutes leurs infirmités, il condescend et s'accommode à la faiblesse de leur intelligence si lente à comprendre ses enseignements divins [2]. Il parle d'autorité, comme quelqu'un non pas qui doute et qui hésite, mais qui est sûr et qui sait ; non pas comme cherchant, mais comme possédant la vérité. Sa parole est

[1] Cicéron, *Quæst. Tuscul.*, II, 22, 51 : *In quo vero erit perfecta sapientia (quem adhuc nos quidem vidimus neminem ; sed philosophorum sententia, qualis hic futurus sit, si modo aliquando fuerit, exponitur) is sic illi parti imperabit inferiori, ut justus parens probis filiis.*

[2] *Marc*, I, 22.

calme, brève et décisive. Vous ne trouverez pas en lui la parole brûlante d'un Isaïe, s'élançant comme un tourbillon de flammes ; ce n'est pas non plus un rigide Ezéchiel brisant tout de sa voix d'airain. Combien plus douces et touchantes sont les paroles de Jésus, et comme elles exhalent un suave parfum de paix ! Bien loin par-delà les nuages et les brouillards des passions humaines, son esprit habite toujours les hauteurs sereines où le soleil de la divinité ne se couche jamais. Aucune affection déréglée, aucune effervescence malsaine ne vient troubler la limpidité de son âme. Son cœur est trop haut pour pouvoir même être effleuré par la passion. Alors même qu'une sainte colère l'enflamme, par exemple contre les vendeurs du temple, parce que le zèle de la maison de son Père le dévore, combien encore il laisse paraître de ménagement et de délicate réserve ! Il renverse les tables des changeurs ; mais, à ceux qui vendaient des colombes pour le sacrifice, il dit : *Enlevez ceci*[1]. Alors même que, animée du courroux de la justice divine, sa parole frappe les hypocrites, les démasque et les confond, comme, au milieu de la douleur qu'il ressent du sacrilége et de la profanation des choses saintes, on sent encore vibrer la note toujours dominante de la charité qui aimerait mieux sauver que condamner ! Lorsqu'un domestique l'insulte avec une brutalité révoltante, il se contente de lui faire cette simple réponse : *Si j'ai mal parlé, faites voir le mal que j'ai dit ; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-*

[1] *Jean*, II, 16. Saint Jean est le seul qui fasse remarquer ce détail, en apparence insignifiant, mais qui caractérise cependant la manière d'agir du Seigneur.

vous [1] ? Un disciple le renie trois fois, et il ne trouve pas pour lui un mot de colère, il se contente d'un regard plein d'une douleur infinie, qui pénètre cet homme jusqu'au fond de l'âme. A l'approche du traître qui vient pour le livrer, il ne fait entendre que cette douce plainte : *Quoi, Judas ! vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser* [2]. Encore cette plainte est-elle une dernière grâce, une exhortation à la conversion et au repentir.

« On lit dans les vieilles histoires des Juifs [3], qu'un des « plus zélés défenseurs de la loi, après avoir combattu « toute sa vie les envahissements de l'idolâtrie, se retira « dans le désert du Sinaï, et là, pria Dieu de lui donner « un signe de sa présence. La terre aussitôt trembla, mais « Dieu n'était pas dans le tremblement de terre ; puis un « tourbillon se leva, mais le tourbillon ne marqua point « l'approche de Dieu ; enfin un léger souffle se fit sentir, « et Dieu venait de passer dans ce léger souffle du vent « d'Orient. Ainsi en a-t-il été de Jésus-Christ [4] ». Il y a, dans ce Crucifié couronné d'épines, abreuvé de fiel et outragé par ses bourreaux au même instant qu'il prie pour eux, un phénomène de charité et d'amour, si surhumain et si extraordinaire, qu'il faut ou bien en détourner ses regards, ou tomber à genoux et adorer. Et remarquez que cette mansuétude toujours prête à pardonner, dont Madeleine, la femme adultère, et les bourreaux

[1] *Jean*, XVIII, 23.

[2] *Luc*, XXII, 48.

[3] *III Rois*, XIX, 13.

[4] Jean de Müller, *Hist. univ.*, liv. IX, ch. VI.

mêmes de Jésus ont éprouvé l'effet, ne provient nullement d'un manque de force et de gravité morale; au contraire, elle est accompagnée d'une énergie singulière et d'un zèle tout de feu. Il faut chercher ailleurs le fond de ces qualités.

Cette humilité sans bornes, cette douceur unique et vraiment céleste frappent d'étonnement et de confusion tout homme qui, considérant la vie de Jésus, fait un retour sur lui-même; mais ces vertus ne sont que la manifestation et la preuve d'une puissance d'amour infinie qui, semblable à un fleuve, s'échappe de son cœur pour inonder le monde. Son cœur contenait l'amour le plus pur[1], le plus profond[2], le plus délicat[3], le plus puissant[4], le plus large[5] qu'on eût jamais vu sur la terre. Il est saisi de pitié à la vue du peuple qui erre à l'aventure comme un troupeau sans berger. Le plus petit, le dernier d'entre les hommes est son frère[6]; et le pauvre, sur qui pèsent de tout leur poids les misères et

[1] « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et pour donner sa vie pour la rédemption de plusieurs ». (*Matth.*, XX, 28.)

[2] « Mais l'un d'eux, que Jésus aimait, était couché sur le sein de Jésus ». (*Jean*, XIII, 23.)

[3] « Jésus ayant donc vu sa Mère, et près d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : Femme, voilà votre fils. Puis il dit au disciple : Voilà votre mère ». (*Jean*, XIX, 26, 27.)

[4] « Comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin ». (*Jean*, XIII, 1.)

[5] « Venez tous à moi ». (*Matth.*, XI, 28.)

[6] « Allez vers mes frères, et dites-leur ». (*Jean*, XX, 17.)

les nécessités de la vie, est le constant objet de sa sollicitude et de sa pitié. Sa commisération pour les malheureux aveuglés par le péché et l'erreur est immense. Sa vie tout entière n'est qu'un acte continu de charité, qui a fait dire de lui : *Transiit benefaciendo*[1] ; éloge bien nouveau pour le monde, et auquel pas un sage de l'antiquité n'avait songé à prétendre.

Il aimait tendrement ses disciples, et la veille de sa passion, à l'heure la plus solennelle de sa vie, il permettait au plus aimant d'entre eux de reposer sur sa poitrine. Mais sa prédilection semble avoir été pour les pauvres pécheurs, principal objet de sa mission ; car, dit-il, je ne suis pas venu pour ceux qui sont sains, mais pour les malades[2], et il laisse les quatre-vingt-dix-neuf justes pour le pécheur égaré. Son amour l'appelle dans la maison désolée où des parents pleurent sur le cadavre de leur fille. Il voit la veuve marchant, abîmée dans la douleur, derrière le cercueil de son fils, et, ému de compassion, il lui rend celui que son cœur réclame. Il aperçoit le chef des publicains, cet homme haï, détesté de tout le peuple, et il lui crie : *Descendez, car je veux loger chez vous aujourd'hui*[3]. On lui amène la femme adultère prise sur le fait, on s'apprête à lui infliger la peine ordonnée par la loi[4], et pas une voix ne s'élève dans la foule pour

[1] *Actes des Apôtres*, X, 32.

[2] *Matth.*, XI, 12.

[3] *Luc*, XIX, 5.

[4] La lapidation. Voy. *Lévit.*, XX, 10. — *Deutéron.*, XXII, 22.

l'excuser ; mais lui, le Saint des saints, il lui dit : *Allez et ne péchez plus*[1]. Lorsque Madeleine se jette à ses pieds, tous les assistants s'écartent, craignant de se souiller par le contact d'une courtisane ; mais lui, qui est la pureté même, il l'accueille et lui annonce son pardon : *parce qu'elle a beaucoup aimé*[2]. Du haut du temple Jésus abaisse ses regards attristés sur Jérusalem ; semblable à une tendre mère repoussée par l'enfant de son affection, il pleure sur *sa ville*[3], qui l'a rejeté et qui lui préparera bientôt une mort cruelle ; et, tandis que ses disciples appellent sur l'ingrate cité les malédictions du ciel, il ne fait entendre que des accents d'une douleur tendre et désespérée : *Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui sont envoyés vers toi ! Combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu*[4]. Plus tard, cloué sur la croix, du sein d'une mer de douleurs, s'oubliant lui-même, il console les saintes femmes qui, pendant son agonie, pleurent autour de lui ; il pense à sa Mère et la confie à son disciple le plus aimé. Il sauve l'âme du larron repentant qui expire près de lui. Au milieu des tourments et des angoisses de la mort, bafoué

[1] *Jean*, VIII, 11

[2] *Luc*, VII, 47.

[3] « Et lorsqu'il fut arrivé proche de Jérusalem, regardant la ville, il pleura sur elle, en disant : Ah ! si tu reconnaissais au moins en ce jour qui t'est encore donné, ce qui te peut apporter la paix ! » (*Luc*, XIX, 41, 42.)

[4] *Matth.*, XXIII, 37.

et injurié par une horde furieuse, son dernier cri est une parole de miséricorde : *Seigneur, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font*[1].

Jésus lui-même, dans les paroles citées plus haut, compare son amour pour le genre humain à celui d'une mère, c'est-à-dire à un amour qui protége, qui se sacrifie et se dévoue, suprême expression de ce sentiment sur terre. Bien supérieur à l'amour de désir, qui veut prendre mais ne rien donner en échange, il surpasse encore celui de l'amitié qui donne, il est vrai, mais demande à être payé de retour. L'amour maternel veut donner et donner encore, il fait consister tout son bonheur dans l'abandon de soi-même et le dévouement[2]. La sagesse de Salomon reconnut la mère à son amour pour son enfant, cet amour qu'aucun autre ne saurait égaler ; et c'est pourquoi Dieu l'a choisi comme expression de sa tendresse pour les enfants des hommes. « Une mère peut-elle oublier son « enfant au point de repousser le fruit de ses entrailles », dit le Prophète[3]; « eh bien, de même je ne vous oublierai « jamais ». A cette marque nous reconnaissons le Créateur, parce que seul il peut aimer à ce point sa créature. Et tel est l'amour de Jésus pour les hommes, c'est-à-dire aussi grand, aussi large, aussi profond que l'amour de Dieu pour sa créature. Point de malade si désespéré, auquel il ne tende une main secourable; point de misère si affreuse, si hideuse, dont il ne s'approche pour la gué-

[1] *Luc*, XXIII, 34.

[2] *Amor concupiscentiæ — amor amicitiæ — amor benevolentiæ.*

[3] *Isaïe*, XLIX, 15.

rir; pas de dépravation si profonde, qu'il ne jette sur elle un regard d'amour et de compassion; pas de crime si épouvantable, qu'il n'ait pour lui une parole d'indulgence et de pardon. C'est avec ce cœur plein de l'amour le plus tendre, le plus pur et le plus vaste, qu'il se livre à toutes les horreurs de la mort; parce qu'il le veut[1], parce qu'il donnait volontairement sa vie pour le salut du monde[2]. « Passer en faisant le bien, sans avoir soi-même où repo- « ser sa tête; faire marcher les paralytiques, purifier les « lépreux, rendre l'ouïe aux sourds, la vie aux morts et « prêcher l'Evangile aux pauvres; commander aux vents « et à la mer et laisser venir à soi les petits enfants, les « embrasser et les bénir; être en Dieu et être Dieu, et, « comme tel, jouir d'un bonheur infini et néanmoins « songer à de malheureux captifs et revêtir les livrées de « la misère pour les venir visiter et les racheter de son « sang; ne reculer devant aucun labeur, aucun oppro- « bre, et être patient jusqu'à la mort de la croix pour « accomplir l'œuvre du monde. Voilà sous quels traits « l'Evangile nous dépeint notre divin Sauveur, Jésus- « Christ ».

« Cette seule idée mériterait que l'on se laissât rouer et « marquer d'un fer chaud pour elle; arrière quiconque « s'aviserait de l'accueillir par le rire et la moquerie. En « présence d'une telle figure, tout homme qui a le cœur « bien placé ne peut que tomber à genoux et adorer[3] ».

[1] *Isaïe.*, LII, 7.

[2] *Jean*, VI, 52.

[3] *Sæmmtliche werke des Wandsbecker Boten*, part. IV, p. 1'2

L'antiquité avait aussi son idéal du sage ; mais qui était resté à l'état de pur idéal, et qui n'avait jamais pris corps dans la vie et la réalité. Et chez ceux mêmes qui enseignaient la sagesse, quelle distance entre la parole et l'action, la doctrine et la vie ! Le prince de ces sages antiques ne reste pas même fidèle à sa doctrine, puisqu'à sa dernière heure il rend un dernier hommage aux superstitions nationales[1]. Quelle différence avec le Christ ! Il vit comme il enseigne et il meurt ainsi qu'il a vécu. L'unité et l'harmonie règnent sans se démentir jamais entre ses paroles et ses actions, entre ses enseignements et sa vie, accord sans autre exemple dans l'histoire. Il est à la fois l'idée et la réalité, comme ses historiographes l'ont dit en peu de mots : *Jésus se mit à agir et à enseigner*[2].

L'essence du véritable amour avait été jusque-là ignorée du monde. Jésus, le premier, dévoila la grandeur d'une âme animée du souffle de l'amour, de l'humilité et de la mansuétude. Lui seul a pu dire : *Je vous donne un commandement nouveau, c'est que vous vous aimiez les uns les autres*[3], parce que lui seul pouvait ajouter : *Comme je vous ai aimés.* Il devait, le premier, manifester dans sa personne la puissance céleste de cette vertu nouvelle dont le monde n'avait pas même le pressentiment.

[1] « Nous devons un coq à Esculape, cher Criton ». (Platon, *Phœd.*, p. 66.) C'était l'offrande ordinaire que les convalescents, relevant de leur maladie, offraient au Dieu de la médecine.

[2] *Actes des Apôt.*, I, 1.

[3] *Jean*, XIII, 34.

Quel autre encore pouvait dire : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*[1] ?

Comment concevoir qu'à tant d'amour on ait répondu par une haine infernale, qu'à tant de douceur et d'abnégation on ait opposé toutes les violences de la passion, toutes les puissances des ténèbres ? D'où venait à cet homme de trente ans[2] cette inépuisable patience ? qu'est-ce donc qui avait pu munir ce cœur si aimant et si tendre d'une cuirasse à l'épreuve des plus rudes assauts qu'il a soutenus jusqu'au bout sans faiblesse et sans oublier jamais ce sublime et saint amour qu'il portait en lui-même ? Telle est la question qui s'offre d'elle-même à nous, lorsque nous suivons les traces de Jésus depuis sa naissance jusqu'à sa mort.

Etait-ce l'entraînement irrésistible du fanatisme, la sauvage et dévorante ardeur du visionnaire, qui le rendait insensible aux souffrances de l'âme comme aux douleurs du corps ? Mais de tout cela nous ne trouvons pas la moindre trace dans toute sa vie, telle que les Evangiles nous l'exposent, ce qu'ils font avec un accent de vérité et une impartialité incomparable : c'est tout justement le contraire qui se remarque à toutes les pages de son histoire ; partout c'est la même sérénité d'âme calme et élevée, la même clarté d'esprit inaltérable, la même mesure gardée dans la parole et dans l'action, la même impassibilité : son intérieur est comme un lac tranquille, limpide et

[1] *Matth.*, XI, 29.

[2] Socrate, au contraire, est toujours désigné dans les écrits de ses disciples comme un homme déjà avancé en âge.

insondable, reflétant l'éternelle paix de Dieu. Cette figure n'est nullement celle d'un exalté, telle que l'histoire nous la montre, soit dans les faux messies qui s'élevèrent après Jésus-Christ, soit dans les chefs de sectes ou fondateurs de religions des temps postérieurs, tels qu'un Mahomet, un Thomas Munzer. Le fanatique n'est jamais humble d'ailleurs, car son but est de régner; le fanatique n'a pas non plus pour caractère la mansuétude, il maudit et persécute ses ennemis. Traqué, relancé de toutes parts, il peut mourir pour sa cause perdue, mais souffrir en silence, se taire, endurer et pardonner, jamais!

Ou bien Jésus opposa-t-il à ses ennemis la suffisance d'un stoïque, une résignation froide, morne et remplie d'aigreur? Son cœur est-il pétrifié au point de traverser sans atteinte toutes les douleurs de la vie, semblable au rocher du rivage, tour à tour submergé puis laissé à découvert par la vague, sans que jamais elle y laisse de trace? Ou bien encore, est-il tellement élevé au-dessus des hommes, que la douleur n'existe plus pour lui, que l'injustice de ses ennemis ne le touche point?

Sans doute, c'est ainsi que le stoïque avait rêvé l'idéal de son sage [1]; mais ce prétendu sage ne fut jamais qu'un être de raison, une chimère sans réalité et même irréalisable, parce qu'elle était en opposition avec la nature de l'homme et répugnait à la vérité [2].

[1] La vertu, disent les Stoïciens, se suffit à elle-même (αὐτάρκη) pour le bonheur. Voy. Diog., l. VII, 127. — Senec., *ep.* LXXIV. *Qui omne bonum honesto circumscripsit, intra se felix est.*

[2] Le stoïcien sentait la douleur, mais ne la regardait pas comme un mal, et ne pouvait pas, par conséquent, en souffrir.

Jésus, au contraire, pardonne et prie pour ses ennemis, mais il ressent le mal, tout le mal comme il n'appartenait qu'à l'âme pure de sa très-pure humanité de le ressentir. Il boit le calice des douleurs jusqu'à la lie; il le boit goutte à goutte et il souffre comme jamais personne n'a pu souffrir après lui. Saint Etienne, le premier martyr[1], meurt dans un moment d'extase, en regardant le ciel qui s'ouvre devant ses yeux, il meurt inondé d'un torrent de félicité céleste et sans éprouver de douleur. Des millions d'hommes après lui affrontent les supplices en chantant des hymnes de triomphe et de gloire; tandis que Jésus semble s'être réservé toutes les douleurs pour être véritablement le *Roi et la Couronne des martyrs*. C'est pour cela qu'il est dans les transes et dans les angoisses; tout

Nihil est, inquit Zeno, malum. (Cicéron, *Quæst. Tuscul.*, II, 12, 29.) On pouvait le mépriser ou le maltraiter, mais jamais le blesser ni l'émouvoir. La vertu du stoïque est donc l'apathie. (Voy. Diog., l. VII, 117 : Ἀπαθῆ εἶναι τὸν σοφόν.)

Aussi, la douleur d'autrui ne l'émeut nullement (*misericordia ægritudo est ex alienis rebus adversis.* Cicéron, *Qu. Tuscul.*, III, 10, 21. — Senec., *De clement.*, II, 5. — Diogène, l. VII, 1, 23.) Sénèque nous donne l'image d'un stoïcien en parlant de Caton. (*De const. sap.*, XIV, 3.) Si quelqu'un le frappait au visage, il n'avait pas besoin de lui pardonner, car il ne se sentait pas offensé. (*Majori animo non agnovit, quam ignovisset.*) « Le sage est donc tout simplement à l'abri du besoin comme de la douleur, et ne le cède en rien, au point de vue du bonheur, à Jupiter lui-même ». (Stob., II, 198. Senec., *Prov.* I) : *Bonus ipse tempore tantum a Deo differt.* Du reste, Cicéron avait déjà fait connaître la fausseté de ce système et ses contradictions : Horace l'avait aussi pris pour but de sa satire. (*Qu. Tuscul.*, II. — *Ep.* I, I.) La morale du stoïcisme aboutissait à un monstrueux égoïsme; c'est le moi glorifié et divinisé.

[1] Saint Luc qui raconte la mort de saint Etienne, rapporte aussi les terreurs et les angoisses du Seigneur à l'approche de la mort. « Je dois être baptisé d'un baptême ; et combien me sens-je pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse ». (*Luc*, XII, 50.

son corps tremble d'effroi, son âme est plongée dans une indicible tristesse et frémit à la pensée de la mort, car la nature humaine a horreur de la torture et de la destruction[1]; et s'il fallait une preuve que le Fils de Dieu s'est complétement identifié au Fils de l'homme, on la trouverait dans l'épouvante que lui cause son délaissement dans toutes les terreurs de sa lente agonie. *Voici que nous avons maintenant un grand prêtre qui sait compatir à nos faiblesses, car il a été éprouvé et reconnu en tout semblable à nous*[2]. Il a voulu, lui aussi, traverser l'heure la plus sombre de la vie intérieure, lorsque, suspendu à la croix et privé de toute consolation intérieure, il lui sembla encore que Dieu même l'avait abandonné, lorsque aucun rayon de lumière ne tombait plus d'en haut sur son âme, enveloppé d'un lugubre et épais nuage qui lui dérobait le ciel et ne lui permettait plus de sentir la présence de Dieu[3]. Il fallait qu'il pût dire à chacun de nous en n'importe quelle nécessité ou douleur : Il n'est pas de douleur comme la mienne[4].

[1] *Marc*, XIV, 33 : Il commença à être saisi de frayeur et accablé d'ennuis.

[2] *Hebr.*, IV, 15.

[3] Jamais les douleurs intimes d'une âme brisée par le désespoir n'ont été plus fidèlement dépeintes que par l'auteur de l'Imitation (II, 9) : Quand on jouit des consolations divines, il n'est pas difficile de mépriser celles du monde ; mais c'est l'effet d'une grande et d'une très-grande vertu, de consentir à être privé tout à la fois des consolations divines et des consolations humaines, et de souffrir volontiers, pour la gloire de Dieu, cet exil du cœur, sans se rechercher en rien et sans songer à ses propres mérites.

[4] Jérémie, *Lament.*, I, 12.

Mais il surmonte tout par une obéissance sublime ; et, quoique abreuvé d'amertume, son cœur n'a jusqu'au dernier moment que des paroles de tendresse et d'amour, et nulle haine, nul mépris pour ses accusateurs et ses bourreaux. Nous le sentons, c'est ainsi que le juste devait vivre, souffrir et triompher, pour se gagner le cœur de l'humanité et devenir pour tous un modèle de dévouement et de patience, d'amour de Dieu et du prochain.

« Qui donc », dit excellemment Pascal[1], « a appris aux « évangélistes les qualités d'une âme véritablement héroï- « que, pour la peindre si parfaitement en Jésus-Christ ? « Pourquoi le font-ils faible dans son agonie ? Ne savaient- « ils pas peindre une mort constante ? Oui, sans doute, « car le même saint Luc peint celle de saint Etienne plus « forte que celle de Jésus-Christ. Ils le font donc capable « de crainte avant que la nécessité de mourir soit arrivée, « et ensuite tout fort. Mais, quand ils le font troublé, c'est « quand il se trouble lui-même ; et, quand les hommes le « troublent, il est tout fort ».

« Souvent », dit un autre témoin qui n'est guère suspect[2], « on a comparé la mort de Jésus avec celle de « Socrate, que l'on admire avec raison pour sa résigna- « tion sereine et calme. Mais ce qui manque à celui-ci, « malgré sa sereine et grande intelligence, c'est ce senti- « ment profond de la divinité, c'est cet amour surabon- « dant de Dieu et de l'homme qui caractérise Jésus. Son « calme même en présence de la mort, quelque grand

[1] *Pensées sur la religion*, p. II, art. 10.

[2] De Wette, *Essence de la foi chrétienne*, § 53.

« qu'il soit, n'atteint pas à cette paix divine qui est le « propre du Sauveur souffrant pour la cause de Dieu « et de l'humanité, plein du profond sentiment de « douleur et de triomphe que lui inspire une telle pas« sion ».

Tout est consommé! Tel est son cri de triomphe. Il a souffert plus que tout autre, mais aussi nulle victoire n'a égalé sa victoire. D'où lui vient cet amour et cette puissance de souffrir ? Il y a là quelque chose d'unique et de surhumain, une leçon d'amour telle que l'humanité n'en avait pas encore reçu, un acte de charité qui, auparavant, eût semblé une folie à la terre. C'est l'amour divin lui-même, c'est Dieu qui s'est manifesté dans cet homme et qui a conversé parmi les hommes, parce qu'il n'y a que Dieu seul pour aimer l'homme à ce point. « Si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie « et la mort de Jésus-Christ sont d'un Dieu [1] ».

Jésus-Christ est notre modèle accompli et parfait dans ses rapports tant avec Dieu qu'avec les hommes. En effet, l'amour de Dieu est le premier commandement [2] d'où découle le second, l'amour du prochain. L'amour de Dieu et du prochain résume toute la perfection de la vie, et la sainteté elle-même n'est rien autre chose que l'amour sublime et parfait de Dieu et du prochain. C'est ainsi que Jésus-Christ se montre à nous aussi bien comme la couronne de tous les saints que comme le Saint par excellence. Il n'a d'autre mission et d'autre but que de

[1] Rousseau, *Emile*, IV.

[2] *Deutér.*, VI, 5. Cf. *Matth.*, XXII, 37-39

procurer la gloire de son Père. S'il est venu en ce monde[1], c'est pour faire la volonté de son Père et non la sienne[2], et pour avoir sans cesse les yeux sur ce que fait son Père[3]. Son âme vit et se nourrit de son commerce interrompu et secret avec Dieu. Cette union indissoluble, cette constante communauté de vie avec le Père forme comme la note fondamentale qui soutient toute l'harmonie de la vie de Jésus, et se mêle intimement à sa parole et à son action. On ne voit pas un seul instant le monde le captiver, les choses terrestres l'attirer à soi au-delà du devoir, ni se relâcher le moindrement le lien qui l'attachait à son Père. Lui seul pouvait dire : *Priez sans cesse*[4], car sa vie ne fut qu'une prière continuelle. Partout ce sont les pensées de l'éternité qui rayonnent à travers l'enveloppe de sa condition mortelle. Il sanctifie tout, sait tout rendre digne de Dieu, tout considérer au point de vue du divin et de l'éternel. Il consacre ses jours à travailler à la gloire de son Père et au salut des hommes, et la nuit il se repose dans la prière[5]; c'est avec lui et par lui que nous avons appris à prier. Sa prière, *l'Oraison dominicale*, est le modèle impérissable de toute prière, contient tout ce qu'un homme peut jamais demander et découvre l'essence même et le véritable esprit de la prière, c'est-à-dire la conscience de l'union avec Dieu, la

[1] *Jean*, VI, 28.

[2] *Ibid.*, IV, 34.

[3] *Ibid.*, V, 19.

[4] *Luc*, XVIII, 1.

[5] *Luc*, VI, 12.

crainte du Maître du ciel et en même temps l'entier abandon de soi dans le sein du Père, la participation désintéressée au grand tout de l'humanité, le sentiment du péché, la demande du pain quotidien pour le soutien tant de cette vie que de l'autre [1].

[1] Selon la remarque de saint Augustin (*Ep.* CXXX, 12), quand nous prions chrétiennement, saintement, nous faisons de toute nécessité les demandes que renferme l'Oraison dominicale. Puisque la prière est comme l'interprète de nos désirs devant Dieu, nous ne lui demandons légitimement que ce que nous ne pouvons désirer légitimement. Or, non-seulement nous demandons, dans l'Oraison dominicale, toutes les choses que nous pouvons désirer légitimement, mais encore nous les demandons dans l'ordre où nous devons les désirer; en sorte que cette sublime prière nous donne tout ensemble, et la formule de nos demandes et la règle de nos vœux. En effet, nous désirons d'abord la fin qui nous est destinée, puis les moyens qui peuvent nous y conduire. La fin qui nous est destinée, c'est Dieu, et notre cœur s'élève vers lui de deux manières : par le désir de voir éclater sa gloire et par le désir de posséder cette gloire. Ce premier désir appartient à la dilection par laquelle nous aimons Dieu en lui-même, et le second rentre dans la dilection par laquelle nous nous aimons en Dieu. De là la première et la deuxième demande de l'Oraison dominicale ; la première : *Que votre nom soit sanctifié,* paroles qui formulent le désir de voir éclater la gloire de Dieu ; la deuxième : *Que votre règne arrive,* mots qui expriment le vœu de posséder la gloire de sa domination.

Maintenant les moyens nous conduisent à notre fin de deux manières : par eux-mêmes et par accident. Les moyens de la première sorte, agissant par eux-mêmes, consistent dans le bien utile pour atteindre notre fin. Ce bien se subdivise en deux. L'un nous mène à notre fin, au bonheur éternel directement, primordialement ; c'est le mérite qui gagne le ciel par l'obéissance à Dieu. Ici vient la troisième demande du *Pater : Que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel.* L'autre moyen nous mène au port du salut pour ainsi dire instrumentalement en nous aidant à mériter. C'est à cela que se rattache la quatrième demande : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ;* soit le pain sacramentel dont l'usage profite à l'homme tous les jours et qui se donne non-seulement à la sainte table, mais dans tous les sacrements; soit le pain corporel qui comprend toutes les choses nécessaires à la nourriture, selon

La prière est l'affirmation directe et prochaine de la vie religieuse. C'est pourquoi Jésus-Christ n'est pas seulement l'idéal de la morale, le modèle du saint amour, il est encore le plus sublime modèle de la religion, la religion elle-même dans sa vivante manifestation, dans sa forme et sa réalité absolue.

Une chose doit nous surprendre et nous faire supposer, à elle seule, qu'il y a là plus qu'un homme. Jésus prie, mais jamais il ne supplie en gémissant sous le poids d'une faute et pour en implorer le pardon. Il nous apprend à dire : Pardonnez-nous nos péchés ! lui seul ne prie pas de la sorte, il ne demande point le pardon, il n'en a pas besoin, il sait qu'il est toujours en son Père et son Père en lui[1]. Quel mortel oserait parler ainsi ? Il n'y a là rien d'humain, tout est divin.

Tel paraît Jésus-Christ devant ses disciples, devant ses

l'interprétation de saint Augustin ; car l'Eucharistie est le principal sacrement, et le pain, la principale nourriture.

Quant aux moyens qui conduisent à notre fin par accident, ils agissent en écartant les obstacles. Il y a trois obstacles qui nous éloignent du bonheur éternel. Le premier est le péché, qui s'oppose directement à notre entrée dans le royaume céleste, conformément à cette parole : Ni les fornicateurs, ni les idolâtres, ni les adultères ne posséderont le royaume de Dieu. Ici se présente la cinquième demande : *Pardonnez-nous nos offenses.* Le deuxième obstacle, c'est la tentation, qui nous empêche d'accomplir la volonté divine ; à quoi se rattache la sixième demande : *Ne nous induisez pas en la tentation,* paroles où nous ne prions pas Dieu d'écarter de nous les épreuves, mais de ne point permettre que nous y succombions, car c'est là ce qu'on appelle être induit en tentation. Enfin, le troisième obstacle, ce sont les peines que l'on rencontre dans le chemin de la vie ; d'où la septième et dernière demande : *Délivrez-nous du mal.*

[1] *Jean,* X, 38.

contemporains, tel nous paraît-il aussi à nous dans le portrait que les évangélistes nous ont laissé. Cette haute dignité, mêlée à la plus douce suavité, cette sérénité toute céleste jointe à une mélancolie saisissante, cette majesté qui éclate en lui au milieu même de ses plus profonds abaissements ; cette élévation où il se soutient au-dessus de toutes les pensées et de tous les désirs de la terre, sans néanmoins qu'il laisse de prendre part à tout ce qui émeut joyeusement ou douloureusement le cœur de l'homme, supérieur aux liens de famille et tout ensemble le meilleur des fils ; cette aménité si attrayante et qui n'ôte rien à sa gravité ; cette grâce si délicate et si pénétrante unie à une dignité qui commande le respect ; cet esprit de sacrifice qui reste entier au milieu des tortures du crucifiement, et qui arrache un cri d'admiration à un soldat romain ; cette confiance de la vie qui brave la mort ; cette intime conviction du triomphe quand toutes les apparences sont pour la défaite ; ce zèle dévorant de la gloire de Dieu et cette circonspection, cette modération qui marque toutes ses paroles et toutes ses actions ; cette force qu'il met à embrasser et à remplir sa grande mission ; ces égards qu'il montre pour les faiblesses de ses disciples et pour leur peu d'ouverture d'esprit ; ce feu sans violence, cette activité infatigable sans précipitation ; cette haute sagesse que les maîtres et les docteurs de la loi s'étonnent de rencontrer dans un enfant de douze ans, et cette profonde simplicité de cœur ; cette haine du mal qui ne l'empêche point d'aimer les hommes méchants : toutes ces qualités si bien pondérées que nous venons d'indiquer rapidement suffisent à démontrer la divine harmonie qui caractérisait sa nature et le parfait équi-

libre qui régnait entre toutes ses facultés intellectuelles et morales [1].

Chaque homme porte dans son tempérament particulier une base donnée d'avance pour son développement ultérieur, mais sur cette base même se trouve marquée la limite qu'il ne franchira point, et déterminée la direction qu'il devra suivre. Mais en Jésus-Christ il ne paraît aucun caractère particulier prédominant ; aucune particularité ne l'assujétit ; il est supérieur à toutes. Le sentiment d'une confiante quiétude qui laisse à chaque jour sa peine [2], qui est exempte de soucis comme le lis des champs ou l'oiseau du ciel, se trouve en lui à côté d'une immense et profonde sollicitude, de sorte qu'il pouvait dire avec infiniment plus de raison que l'ancien prophète : Où trouver une douleur comme ma douleur [3] ? Son âme est en possession d'un calme que rien au monde ne trouble [4], et néanmoins elle est susceptible d'émotion, de chaleur et de zèle [5], et aucune de ces oppositions ne

[1] « Je ne puis m'empêcher de dire qu'une des choses qui me charment dans le caractère de Jésus, ce n'est pas seulement la douceur de ses mœurs, la simplicité, mais la facilité, la grâce et même l'élégance. Il ne fuyait ni les plaisirs ni les fêtes, il allait aux noces, il voyait les femmes, il jouait avec les enfants..... Il était à la fois indulgent et juste, doux aux faibles et terrible aux méchants. Sa morale avait quelque chose d'attrayant, de caressant, de tendre ; il avait le cœur sensible, il était homme de bonne société. Quand il n'eût pas été le plus sage des mortels, il en eût été le plus aimable ». (Rousseau, III[e] *lettre de la Montagne*.)

[2] *Matth.*, VI, 34.

[3] Jérém., *Lament.*, I, 12 ; *Luc*, XIX, 41.

[4] *Jean*, XVI, 32.

[5] *Ibid.*, II, 17.

rompt l'équilibre et l'harmonie de sa nature. La vie active et la vie contemplative sont les deux seules directions qui s'imposent à toute existence ; or, toutes deux ont leur point de départ et leur modèle en un seul et même Jésus-Christ [1].

Si donc, d'un regard non prévenu, nous envisageons la figure de Jésus, telle que les évangélistes l'ont tracée, nous n'y apercevons rien qui excède ou laisse à désirer en aucun sens ; quelque individuelle et concrète, quelque vivante et réelle que soit son existence et sa manifestation, il ne s'y trouve pas une propriété qui fasse que sa vie ne puisse et ne doive pas être la vie de tous, sa figure, l'exemplaire et le modèle de l'humanité, enfin cet ἀρχὴ καὶ τύπος τῆς δικαιοσύνης, cet *archétype de justice* après lequel soupirait Platon [2]. Il n'est pas seulement ni principalement un penseur, il est tout autant homme d'action. Il est capable de créer, mais en même temps il l'est de recevoir des impressions du dehors et de les ressentir profondément. Il est également grand, accompli, parfait en tout ce qui constitue une vie d'homme, à agir comme à souffrir, à commencer comme à finir, dans la

[1] D'après saint Augustin (*Serm.* CLXX, 14 ; CLXXIX, 4), Marie et Marthe personnifient les deux degrés de la perfection chrétienne. Toutes deux sont les sœurs de Lazare, toutes deux sont chères au Seigneur ; tandis que l'une travaille pour lui, l'autre reste en contemplation devant lui

[2] Saint Cyprien a résumé les principaux traits de la perfection de Jésus. (*De orat. Dom.*, V.) *Humilitas in conversatione, stabilitas in fide, verecundia in verbis, in factis justitia, in operibus misericordia, in moribus disciplina, injuriam facere non nosse, et factam posse tolerare, cum fratribus pacem tenere, Deum toto corde diligere.*

parole comme dans les effets, dans la vie comme dans la mort.

Est-ce un homme qui eût ainsi réalisé le type souverain de l'absolue perfection morale et humaine ? Tout homme porte nécessairement imprimé sur son front le signe du fini, de l'imparfait, du relatif et de l'exclusif; il est empreint dans son âme, il éclate dans tous ses efforts et dans toutes ses actions. Un individu n'offre jamais qu'un fragment de la parfaite et pure humanité, il ne présente qu'une seule direction, qu'une seule manière d'être doué, une particularité, une spécialité. L'homme individuel n'est pas l'humanité ; celle-ci ne verse sa plénitude et son intégrité que dans la collection totale des individus. Tendre à la perfection en tous sens, l'homme le peut certainement, mais il ne fera jamais que s'en approcher plus ou moins, que cultiver une partie de son intérieur, que se montrer plus ou moins accompli dans telle ou telle direction. De même que son extérieur a quelque chose de propre et de particulier qui le distingue de tout autre, ainsi en est-il du caractère moral de sa vie. L'homme idéal paraît comme brisé et divisé en une infinité d'individus. En Jésus, au contraire, c'est l'homme idéal lui-même qu'il nous est donné de contempler; il est tout en toute chose, espèce et individu tout ensemble ; c'est le *Fils de l'homme.*

Tout ce qui a jamais vécu sur terre de grand, de noble et de saint, démontre dans sa beauté multiple et variée cette loi fondamentale de toute manifestation purement humaine. Ce sont divers rayons d'une seule et même lumière, mais ce n'est pas la lumière elle-même, c'est l'image du soleil des esprits, telle que chaque créature

intelligente et libre la réfléchit; mais ce n'est pas le soleil lui-même, ce sont des notes isolées, éparses, de la grande harmonie qui est la sainteté et la perfection absolue, mais ce n'est pas cette perfection elle-même. Le pur et parfait idéal n'existe que là où l'idée se montre pleinement réalisée, où l'on voit révéler dans l'homme non-seulement une parole, une pensée divine, mais le Verbe divin, mais Dieu lui-même. Et c'est ce que le monde a vu dans la personne de Jésus, *qui est la splendeur du Père, en qui réside la plénitude vivante de la divinité*[1].

Autre considération. Tous les génies supérieurs qui ont paru sur la terre furent fils de leur temps et portèrent l'empreinte de leur nation. Socrate est exclusivement grec par sa physionomie morale; Zoroastre est un oriental; les prophètes montrent dans tous leurs écrits le cachet de la nationalité hébraïque. Le sage de la Grèce a beau se dire citoyen de l'univers, il n'en est pas moins entraîné par le courant de son époque et de sa nation. Sa nature, ses idées religieuses et morales dénotent partout le génie hellénique dans ce qu'il a de propre; sa

[1] Strauss se contredit sans cesse sous ce rapport. (Voy. Streitschriften, II, p. 152.) D'abord il déclare qu'il est impossible de surpasser Jésus en matière de religion, par conséquent, dans ce qu'il y a de plus élevé. Puis, dans son ouvrage *Leben Jesu*, il dit que c'est une *belle nature*, qu'il qualifie bientôt après de *fanatique*, p. 236. « Ce n'est ni le premier ni le dernier, continue-t-il; mais, de même qu'il a eu des prédécesseurs dans Israël et en Grèce, aussi bien que sur les bords du Gange et l'Oxus, il n'est pas resté sans successeurs, p. 625 ». Nous le voyons, Strauss est un homme de progrès. Jésus selon lui est un fanatique, et pourtant il a contribué à nous enseigner la résignation, la douceur et l'amour du prochain, p. 626.

vertu porte le type caractéristique de la moralité grecque [1].

Il en est tout autrement de Jésus-Christ. A la vérité, il porte, lui aussi, l'empreinte de sa nationalité dans sa vie extérieure, il la porte dans l'universalité même qui le caractérise, autrement il ne serait pas un vrai homme, né d'une femme et vivant parmi les hommes ; il ne serait qu'une pure idée, une ombre privée de réalité, de consistance et de vie, mais la forme nationale l'enveloppe seulement comme un vêtement, sans pénétrer dans son intérieur pour le déterminer et le conformer. Ce qu'il y a de national dans sa manière d'être et d'enseigner est simplement un moyen, un instrument pour lui, et non pas le principe ni le but de son action. Tout ce qui tient à la race, à la tribu, est une limite restrictive qu'il brise pour réaliser le type humain dans son entière et pleine signification, et pour élever la nationalité jusqu'à l'humanité prise dans le sens le plus élevé du mot et le meilleur. L'objet de sa pensée et de son amour, c'est non pas un peuple particulier, mais l'humanité tout entière; rassembler dans l'unité d'un même culte l'humanité réconciliée avec Dieu, former de toutes les nations un seul troupeau conduit par un seul pasteur, voilà ce qu'il veut, ce qu'il enseigne, ce pour quoi il vit et meurt. Aussi, aveuglés par leurs préjugés étroits de nationalité

[1] Le Socrate de Xénophon, observe Zeller, *Philosophie der Griechen*, II, p. 164, n'est pas ce pâle idéal de vertu auquel la critique moderne a cherché à l'assimiler, mais bien au contraire un véritable grec des pieds à la tête ; un homme enfin en chair et en os qui est loin d'être un abrégé de morale pour tous les temps.

et de race, ses compatriotes jugent que ses doctrines et ses tendances sont antinationales, et ils s'en scandalisent. « Ce qui m'a souvent paru », dit Wisemann, « la plus forte « preuve intrinsèque d'une autorité supérieure impri« mée à l'histoire de l'Evangile, c'est que le caractère « saint et parfait qu'il peint, non-seulement diffère de « tous les types de perfection morale que ceux qui ont « écrit ce livre avaient la possibilité de concevoir, mais « même y est précisément opposé. Nous avons dans les « écrits des rabbins d'amples matériaux pour construire « le modèle d'un parfait instituteur juif ; nous avons les « maximes et les actions de Hillel, de Gamaliel et de « Rabbi Samuel, toutes peut-être en grande partie ima« ginaires, mais toutes portant l'empreinte des idées « nationales, toutes formées d'après une règle de perfec« tion déterminée. Et cependant, rien ne peut être plus « éloigné que leurs pensées, leurs principes, leurs actions « et leurs caractères ne le sont de ceux de notre divin Ré« dempteur. Amateurs de controverses querelleuses et de « captieux paradoxes, défenseurs jaloux des principes « exclusifs de leur nation, partisans zélés et entêtés du « maintien de la moindre virgule de la loi, tandis que par « des sophismes ils s'éloignent de la loi : tels sont la plu« part de ces grands hommes, l'exacte contre-partie et « l'image réfléchie de ces scribes et de ces pharisiens, qui « sont réprouvés sans retour comme une contradiction « manifeste des principes de l'Evangile. Comment est-il « arrivé que des hommes sans instruction comme les « évangélistes, aient imaginé de représenter un caractère « qui s'éloigne à tous égards de leur type national, en « désaccord avec tous les traits de celui-ci, que cependant

« la coutume, l'éducation, le patriotisme, la religion et « la nature semblaient avoir consacré comme le plus « beau de tous ? Et la difficulté de considérer un sembla- « ble caractère comme une invention de l'homme, ainsi « que l'on a eu l'impiété de l'imaginer, est encore aug- « mentée si l'on observe comment des écrivains, quoi- « que rapportant des faits différents, comme saint Mat- « thieu et saint Jean, nous conduisent à la même concep- « tion et à la même représentation... Il n'y a qu'un « moyen d'expliquer ce fait : Les évangélistes doivent « avoir copié le modèle vivant qu'ils représentent, et « l'accord des traits moraux qu'ils lui donnent ne peut « provenir que de l'exactitude avec laquelle ils les ont « respectivement dessinés. Mais ceci ne fait qu'augmen- « ter notre mystérieux étonnement ; car, assurément, il « n'était pas comme le reste des hommes, celui qui pou- « vait ainsi se distinguer par le caractère de tout ce qui « était reconnu comme le plus parfait et le plus admi- « rable par ceux qui l'entouraient ; celui qui, tandis qu'il « se plaçait si fort au-dessus de toutes les idées nationales « de perfection morale, n'empruntait cependant rien du « grec, de l'indien, de l'égyptien ou du romain ; qui, lors- « qu'il n'avait ainsi rien de commun avec aucun type « connu, avec aucune règle de perfection établie, pouvait « paraître à chacun comme le type de l'excellence qu'il « aimait particulièrement[1] ».

[1] L'influence de Hillel, que Geiger ose comparer à Jésus-Christ, ne fut nullement réformatrice, encore moins créatrice ; elle se borna à formuler la loi traditionnelle et orale, qui se composait d'une infinité de prescriptions ayant pour objet de prévenir les infractions à la loi de Moïse. La tendance de

Quant à l'assertion que le christianisme renfermerait peut-être quelques éléments de platonisme, il est certain que le Christ a admis dans sa doctrine tout ce qui dans Platon était conforme à la raison naturelle, non parce que Platon l'avait dit, mais parce que c'était vrai. On en pourrait dire autant des autres systèmes ; tout ce qu'ils renferment de vrai, de bien, de beau, se retrouve dans le christianisme qui est le vrai, le bien et le beau total et absolu. La doctrine de Jésus-Christ ne doit rien à Platon non plus qu'à Aristote, quelque belles et profondes vérités que ces hommes de génie aient exprimées. Autre chose est qu'un homme rencontre et exprime la vérité, autre chose que la vérité elle-même se manifeste[1]

Jésus-Christ est devenu tout à tous, aux Grecs comme aux Barbares, aux enfants d'Israël ainsi qu'aux sauvages habitants des déserts. Il dépasse les étroites limites de la nationalité et s'étend à des proportions universelles; c'est là le caractère qui distingue sa personne et sa vie. Il n'a rien de commun avec l'hellénisme non plus qu'avec le latinisme ; il n'a rien emprunté à l'Inde, rien à l'Egypte. L'éclatante manifestation de sa vie n'a point eu de modèle et n'a rien qui l'égale. C'est pourquoi il est pour tous un modèle dans lequel chacun contemple son idéal

Hillel est vers le droit, vers la casuistique. Hillel ne voit que sa nation. L'œuvre de Jésus est religieuse, humaine, universelle. Hillel travaille sur la lettre, Jésus sur l'esprit de la loi. Celui-ci débarrasse la loi de Dieu des restrictions qui en faisaient la loi particulière d'un peuple, celui-là indique avec précision les limites qui séparent son peuple des autres nations. Cf. Delitzsch, *Jesus und Hillel*, p. 21.

[1] Clément d'Alexand., *Strom.*, I, 7.

moral, qui peut toujours être imité mais jamais atteint. « Les Grecs deviennent ses disciples, bien qu'il n'ait pas « fondé d'école au milieu d'eux ; le brahmine le vénère, « quoique sa religion soit annoncée par des gens de la « caste la plus infime, par des pêcheurs ; l'habitant du « Canada l'adore, quoiqu'il soit de la race blanche, objet « de son horreur. Toutes les différences de couleur, de « peuple et de mœurs, Jésus les supprime pour faire des « enfants d'Adam une grande nation [1] ».

Et, chose à remarquer, ce n'est pas sa doctrine seulement, ce n'est pas une théorie morale abstraite exposée par lui qui sert de règle à tous les hommes, mais c'est sa vie elle-même et ses actions qui constituent la règle par excellence de la vertu et des mœurs, et la base solide sur laquelle s'élève l'édifice de la morale chrétienne. Les plus sublimes figures du christianisme, les saints de toute nation et de toute époque sont devenus tels, moins pour avoir suivi les doctrines évangéliques, que pour avoir copié et s'être approprié la vie de Jésus-Christ. Ils ont reproduit dans une certaine mesure et fait revivre en eux Jésus-Christ, c'est-à-dire l'idéal du genre humain, fait homme et venu sur terre sous une forme visible ; la divinité ou la sainteté parfaite manifestée pleinement dans la vie de Jésus, s'est de nouveau révélée en eux dans une certaine proportion, et voilà pourquoi ils ont été des saints [2].

[1] Wiseman, *op. cit. sup.*

[2] Aussi ne voyons-nous pas les Apôtres prêcher une morale abstraite, le bien en général : mais ils présentent aux yeux de l'univers, le Bon par excellence, Jésus-Christ. C'est en le

Il serait peut-être à propos ici de jeter un coup d'œil sur les plus grands hommes qui aient étonné la terre ; on verra que les plus illustres, les plus dignes d'admiration sont écrasés par l'éclat incomparable de Jésus. Socrate, par exemple, nous paraît grand dans le cadre où il est placé. Il déclare qu'il n'est pas sur terre pour lui seul, mais encore pour le bien de son prochain ; sa mission est d'enseigner la vertu aux hommes, et il est prêt à mourir plutôt que de renoncer à cette tâche vers laquelle la voix de son bon génie l'appelle [1]. Mais le prochain, pour Socrate, ce sont ses concitoyens, et son amour ne franchit pas les murs de sa ville natale [2]. Il veut du bien à ses amis ; il poursuit, en revanche, ses ennemis d'une haine implacable [3]. Sa vertu se borne à remplir ses de-

contemplant que le monde doit apprendre le bien et s'en pénétrer. « Le Christ a souffert pour vous, afin que vous suiviez ses traces ». (*I Pierre*, II, 20.) Voilà en quelques mots la prédication apostolique tout entière. L'imitation de la vie douloureuse de Jésus et les méditations sur ses cruelles souffrances, tel a été le levier qui souleva le vieux monde hors de ses gonds ; ce n'étaient ni des mots, ni des discours, ni des théories. Je vous adjure au nom de la mansuétude de Jésus-Christ, dit saint Paul aux Corinthiens. (*II Cor.*, X, 1.) C'était à la fois la théorie et le mode d'action le plus puissant.

[1] Platon, *Apolog. Socr.*, p. 40. *Euthyd.*, p. 272. *De Republ.*, VI, p. 406.

[2] Il refusa de fuir lorsque Criton, qui avait tout préparé pour son évasion, l'y excitait. Il motivait son refus sur l'impossibilité où il serait en Thessalie de suivre sa vocation pour l'enseignement et d'élever ses enfants en véritables Athéniens. (Platon, *Crit.*, p. 15.)

[3] La vertu de l'homme consiste à vaincre nos amis par le bien qu'on leur fait, et nos ennemis par le mal qu'on leur rend. (Xenoph., *Mem.*, II, 6, 35.) Νικαν τοὺς μὲν φίλους εὖ ποιοῦντα, τοὺς δὲ εχθροὺς κακῶς.

voirs de citoyen[1]. Jésus, au contraire, pénètre jusqu'au fond du cœur. Socrate n'a pas le courage de s'opposer à l'idolâtrie, à la superstition générale[2]. Jésus déclare une guerre éternelle à l'erreur et au mensonge. Socrate meurt, il est vrai, pour ses convictions, mais il souille le dernier moment de sa vie par une reconnaissance effective du polythéisme. Jésus endure la mort la plus cruelle et la plus infâme, et expire plein de courage et de confiance.

« Socrate inventa », dit-on, « la morale; d'autres avant « lui l'avaient mise en pratique: il ne fit que dire ce qu'ils « avaient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs « exemples. Aristide avait été juste avant que Socrate « eût dit ce que c'était que la justice; Léonidas était mort « pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir « d'aimer la patrie; Sparte était sobre avant que Socrate « eût loué la sobriété; avant qu'il eût défini la vertu, la « Grèce abondait en hommes vertueux. Mais où Jésus « avait-il pris chez les siens cette morale élevée et pure « dont lui seul a donné les leçons et l'exemple? Du sein « du plus furieux fanatisme la plus haute sagesse se fit « entendre; et la simplicité des plus héroïques vertus « honora le plus vil de tous les peuples[3] ».

Nous sommes bien loin de vouloir contester la

[1] Obéir aux lois de l'Etat est pour Socrate le résumé de tous les devoirs; la loi (νόμιμος) et la morale (δίκαιος) sont synonymes à ses yeux. (Xenoph., *Mem.*, IV, 4, 12; IV, 6, 6.

[1] Honorer les dieux selon les lois de l'Etat est le meilleur culte. (*Mem.*, 3, 15.)

[3] Rousseau, *Emile*, IV.

haute influence que Socrate a exercée sur la civilisation hellénique, nous ne voudrions pas même soutenir qu'il n'y ait rien eu de providentiel dans le rôle qu'il a joué[1]; mais il n'en demeure pas moins certain que, en comparaison de la morale chrétienne et de la personne de Jésus, ni la doctrine, ni la vie, ni la mort de Socrate ne peuvent nous satisfaire. « Sa tempérance si vantée », observe justement Zeller[2], « n'a rien absolument, ni dans « Platon ni dans Xénophon, de ce caractère ascétique qui « se présente aussitôt à l'esprit des modernes quand il est « question de cette vertu ; Socrate non-seulement n'évite « pas la jouissance sensuelle, il va jusqu'à s'en permettre « l'excès[3]. Quant à sa continence, maints passages, tels que « *Mém.*, I, 3, 14 ; II, 1, 5 ; II, 2, 4 ; III, 11 ; IV, 5, 9. *Sympos.*, « IV, 38, peuvent nous prouver combien elle s'éloigne « des règles élémentaires de notre morale. Ses rapports « avec la jeunesse portent toujours le caractère national « hellénique. Il blâme les sensualités monstrueuses et « contre nature qui souillaient les mœurs des Grecs[4];

[1] « Ce philosophe digne d'admiration, qui, seul parmi les Grecs, pénétra dans le péristyle du temple de la vérité chrétienne », dit Eusèbe en parlant de Platon. (*Præp. evangel.*, XIII, 14.) Saint Justin (*Apol.*, I, 46) dit : « Ceux qui, comme Socrate et Héraclite, vivaient selon le Verbe, étaient chrétiens, bien qu'ils fussent mis au rang des athées ». (Voy. *Actes des Apôtres*, XIV, 16) : « Lequel dans les siècles passés a laissé marcher toutes les nations dans leurs voies ; et néanmoins il n'a point cessé de rendre toujours témoignage de ce qu'il est ».

[2] *Philosophie der Griechen*, II, p. 17.

[3] Plat., *Sympos.*, p. 176. — Xenoph., *Sympos.*, II, 26.

[4] Xenoph., *Mem.*, I, 2, 29. — *Sympos.*, VIII, 19.

« mais c'est toujours sous la forme *érotique* qu'il com- « prend le commerce même de l'esprit et les relations « morales[1]. Enfin, quoi que l'on puisse dire en faveur de « Socrate, sa vertu ne s'élève point au-dessus du type de « moralité familier aux Grecs ». Il faut ajouter à cela le défaut d'humilité et les éloges froidement orgueilleux qu'il ne craint pas de se décerner à lui-même[2].

Il n'en est pas moins certain que Socrate, même envisagé au point de vue chrétien, conservera toujours un rang élevé parmi les grands hommes qui ont illustré l'humanité; sa mort est le plus beau et le plus noble exemple que le monde païen ait à nous montrer. « L'on « a comparé son trépas avec le sacrifice d'un plus grand

[1] Xenoph., *Sympos.*, VIII, 2. — Nous voyons Socrate, dit Zeller (*op. cit.*, 2e édition, p. 75), se proposer dans ses entretiens un savoir qui n'a aucun but moral, aucun but que le savoir même; nous le voyons même tendre à des conclusions qui ne peuvent qu'être immorales dans la pratique. (*Mém.*, III, 11.) — Nous le disons pour réformer l'idée que l'on se fait généralement de Socrate comme moraliste populaire. Socrate entend un de ses amis louer la beauté de la courtisane Théodota, et aussitôt il va la voir avec ses disciples. Il l'engage dans un entretien où il cherche à l'amener sur sa profession, et il lui montre par quels moyens elle pourrait le mieux gagner les hommes. — Socrate ne parle point là avec son ironie accoutumée (Lassaulx, *Socrates und Christus*, p. 104); il parle sérieusement; ce qui le prouve, c'est que Socrate ne défendait point à ses disciples le commerce des courtisanes, mais le leur permettait et même le leur conseillait, et cela pour des raisons qui n'ont rien de moral et de spirituel. (Xenoph., *Mem.*, I, 3, 8; I, 3, 14 : Ὤετο χρῆναι πρὸς τοιαῦτα, οἷα μὴ πάνυ μὲν δεομένου τοῦ σώματος, οὐκ ἂν προσδέξαιτο ἡ ψυχή.) Si l'on songe, dit Dœllinger, (*Paganisme et judaïsme*, p. 684), que ces choses se trouvent dans un écrit qui tendait à défendre Socrate de l'accusation de corrompre la jeunesse, on a la mesure des idées régnantes sur ce sujet.

[2] Xénophon, *Mem.*, IV, 8, 4-11. *Apolog.*, 1-9, 15-19.

« que lui, mais c'est un parallèle qu'on n'eût pas même « dû tenter, car les différences et les contrastes qui sépa- « rent ces deux événements ont quelque chose de beau- « coup plus profond, plus fort et plus saisissant que les « ressemblances toutes superficielles qui semblent les « rapprocher[1] ». « L'un boit tranquillement la ciguë, « parce qu'il sait que ses concitoyens, loin de partager la « haine de ses ennemis, sont pleins d'estime et de res- « pect pour lui. Il connaissait aussi le dévouement de ses « disciples, qui ne consentiraient pas à se séparer de leur « maître avant d'avoir recueilli son dernier soupir. « L'autre boit jusqu'à la lie un calice d'amertume tel « qu'avant lui jamais homme n'en goûta un semblable ; « honni, calomnié, raillé par sa nation, il se voit encore « abandonné, renié, trahi par ses disciples les plus chers. « L'un, entouré de nombreux amis qui le soutiennent, se « défend d'abord devant ses juges avec une franchise « courageuse, mais non sans relâcher peut-être quelque « chose de ses doctrines, puis il passe ses derniers mo- « ments au milieu de ces entretiens philosophiques qu'il « aimait tant, interrogeant ses amis et les conduisant de « réponse en réponse jusqu'à une dernière conclusion « qui exprimait sa propre manière de voir. L'autre, con- « duit de tribunal en tribunal et interrogé, reste muet, « bien qu'innocent comme il était il eût pu facilement « présenter une défense victorieuse ; son égalité d'âme « persévère jusqu'au milieu du plus désolant abandon, « durant les heures sanglantes de la plus cruelle agonie.

[1] Dœllinger, *Paganisme et judaïsme,* p. 253.

« Et néanmoins son silence parla plus éloquemment à « Pilate que le discours élégant de l'athénien à ses juges. « La tranquille résignation de Jésus dans sa lutte contre « la mort arrache à un centurion romain, ainsi qu'à une « multitude prévenue contre lui, ce cri répété ensuite « par tous les échos de l'univers : Cet homme était vrai- « ment le Fils de Dieu ! tandis que la mort assurément « fort belle de Socrate, n'a jamais fait dire autre chose, « sinon qu'il était mort comme il convenait à un philo- « sophe[1] ». Ajoutons que la morale socratique n'a doté l'humanité d'aucun principe nouveau, comme l'a fait Jésus-Christ, que la personne du philosophe grec n'a pas été la vivante expression de ses doctrines, souvent défectueuses d'ailleurs et même fausses, et toujours sans portée universelle. Socrate enfin est loin de nous offrir le modèle accompli de la perfection en tous sens.

Allons plus avant, recherchons la raison dernière de la manifestation de Jésus. Qu'est-il venu faire dans le monde? Qu'est-ce qui l'a déterminé à sortir de sa retraite à l'âge de trente ans; quel a été son dessein, qu'a-t-il voulu, que s'est-il proposé comme but de ses efforts et de son action? La nature du but nous fera juger du mérite de l'intention, et la grandeur du plan nous mènera à connaître l'esprit qui l'a conçu. Il portait dans son âme une pensée d'une hauteur infinie et toute divine, il entreprenait une œuvre immense, inouïe. Il s'agissait d'apporter à tous les hommes le salut et *la bonne nouvelle*, de régénérer le genre humain, tout le genre humain, jus-

[1] Wiseman, *Sermons sur le Sauveur et sur la sainte Vierge.*

qu'au dernier de ses membres qui habitera cette terre à la fin du monde, de le retremper, de le transformer jusque dans le plus intime de son être. C'était le monde qu'il fallait renouveler entièrement et d'une manière durable dans son penser et son vouloir, dans sa religion et dans ses mœurs, dans son intelligence et son activité, dans toute l'étendue de la sphère de la vie humaine. Et lui, encore jeune homme, sorti d'une humble et obscure condition, il se met à exécuter ce dessein avec une assurance et une certitude de succès qui nous cause de l'étonnement. Il se met à l'œuvre sans crainte ni hésitation, mais aussi sans présomption. Qui a mis cette pensée dans son esprit ? Ce plan extraordinaire, qui l'a d'abord conçu ? Qui donc a déjà préparé, déterminé, exhorté Jésus à le mettre à exécution ? — Personne. Il n'a pas d'amis pour le seconder, pas de soutien puissant pour le protéger, il voit se dresser devant lui des montagnes de préjugés, et cependant il commence ; l'envie et la haine lui déclarent la guerre, et cependant il réussit. Tel a été son plan, son dessein, son action. Il compare lui-même son œuvre à une petite graine jetée en terre, qui produira un arbre puissant et immense, dont les branches s'étendront sur toute la terre, et à l'ombre duquel tous les peuples viendront se reposer[1]. Le nombre de ses disciples sera incalculable, ils viendront de toutes les extrémités de la terre[2]. Son œuvre subsistera à jamais, se perpétuant d'âge en âge parmi tous les peu-

[1] *Matth.*, XIII, 31.

[2] *Ibid.*, XXIV, 14 ; *Jean*, XII, 32.

ples [1]. Toute l'humanité doit un jour ne former qu'un seul troupeau sous un seul pasteur [2].

Qui jamais conçut un pareil dessein ? Le meilleur des Grecs se consacre exclusivement à sa patrie, à sa ville natale. Jésus embrasse de son regard tous les hommes, son amour enveloppe la terre, lui seul a un Evangile, une bonne nouvelle pour tous. Celui-là n'a pensé qu'aux seuls hommes libres, pour les rendre meilleurs [3] ; Jésus appelle tous les hommes sans exception, et avant tous les autres, les affligés et les opprimés, les pauvres et les petits. Celui-là disparaît et son œuvre est enterrée avec lui. Jésus sait avec certitude que le ciel et la terre passeront, mais que sa parole ne passera point. Il sait cela et il le déclare, cet humble Galiléen. Il n'y a pas de milieu, pour tenir ce langage il faut être ou plus ou moins qu'un homme. Si ce discours n'est pas d'un Dieu, il est d'un insensé. Mais s'il n'est pas d'un insensé, et qui serait assez insensé pour le soutenir ? il est d'un Dieu. Platon, à qui son éloquence a mérité le surnom de divin, a-t-il renversé un seul des autels où les divinités les plus monstrueuses et les plus absurdes étaient adorées? Ont-ils, lui et les autres philosophes de l'antiquité, seulement soupçonné qu'il fût possible de combattre ouvertement le polythéisme, que l'on dût pour cela braver, je ne dis pas la mort, mais seulement la raillerie et les opprobres? *Ils ont tenu la vérité captive dans l'iniquité*, et en reli-

[1] *Jean*, XVI, 18 ; *Jean*, XVI, 33.

[2] *Jean*, X, 16.

[3] Platon, *Prot. de Rep.*, VI, p. 492.

gion, ils se sont accommodés à l'opinion du grand nombre qu'ils méprisaient tant. C'était la volonté de Dieu de faire voir par expérience que la ruine de l'idolâtrie ne pouvait pas être l'ouvrage du seul raisonnement humain[1].

[1] Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*, II[e] partie, ch. XXV. — On peut ainsi résumer les rapports de Platon avec le christianisme.

1° Platon a détruit beaucoup d'erreurs païennes à l'aide de la raison naturelle et d'antiques traditions;

2° Il a émis beaucoup de principes vrais en théologie, cosmologie, psychologie et éthique.

3° Néanmoins il n'a formulé aucune de ces vérités avec l'infaillibilité absolue qui est le privilége exclusif du christianisme.

4° Le christianisme a mis au nombre de ses dogmes les vérités rationnelles effleurées par Platon, mais après les avoir complétées et développées.

5° Platon avait pressenti quelques-unes des vérités surnaturelles du christianisme, sans cependant avoir rien de positivement chrétien dans sa doctrine.

6° Platon n'est pas en opposition avec le christianisme, bien que, dans plusieurs de ses aperçus, il ne puisse franchir les bornes étroites du Paganisme. (Voyez Becker, *das philosophische System Platon's in seiner Beziehung zum christlichen Dogma*, p. 346.

Déjà Eusèbe avait fait observer qu'un des traits caractéristiques du christianisme consiste à n'être ni Judaïsme, ni Hellénisme, ἀλλὰ τὸ μεταξὺ τούτων παλαίτατον εὐσεβείας πολίτευμα καὶ ἀρχαιοτάτη τις φιλοσοφία. *Præpar. Evang.*, I, 2. Sans doute, il s'est dit, en déhors et avant l'établissement du christianisme, des vérités qu'il a admises; mais il ne s'est pas borné à révéler des idées inconnues jusqu'à lui, il a remanié celles qui étaient déjà connues et en a fait un tout homogène en leur donnant un éclat nouveau.

Ce n'est qu'au moment de sa chute définitive que le paganisme, pour contre-balancer la puissance envahissante du christianisme, chercha à représenter la nouvelle doctrine comme un Platonisme développé. (Cf. Origen., *C. Cels.*, VI, 1, 16 ; VII, 61. Augustin *De civitate Dei*. XIX, 23. — *De consensu Evangel.*, I, 7.

Il n'y a donc rien de comparable à Jésus dans l'histoire, la place qu'il y tient est unique et sans pareille. Il a conçu un dessein plus haut que toute intelligence humaine, et sans se laisser seulement toucher aux attraits de ce monde ni entamer aux passions de la terre, il a travaillé à le mettre à exécution. Il est le premier et le dernier qui ait fait une telle entreprise et qui l'ait menée à bonne fin. — Que s'ensuit-il ? qu'il a été le plus grand des hommes ? Oui, sans doute, mais quelque chose de plus encore. Et quiconque se connaît en hommes, avouera qu'il y a ici plus qu'un homme. C'est l'impression que causa dès le principe le spectacle de sa vie. Dès qu'il se montra, il excita chez tous l'étonnement, et chez un grand nombre l'admiration, la foi et l'adoration. Ce

— *De doctrin. christ.*, II, 28 ; *Ep.* XXXI, 8. Les recherches scientifiques qui, à notre époque, agrandissent sans cesse l'horizon intellectuel, font ressortir chaque jour davantage la valeur absolue du christianisme. Ce sera pour notre siècle une gloire et une distinction toute particulière, d'avoir porté le flambeau de la critique dans les ténèbres qui enveloppaient la religion comme la civilisation des peuples les plus éloignés. Et, maintenant que nous avons pénétré la plupart des mystères qui environnaient les cultes étrangers, que chaque savant peut, sans grande peine, examiner les croyances des Brahmines et des Bouddhistes, et se rendre compte, au moins en grande partie, des objets vénérés par les Grecs et les Phéniciens, l'attente fiévreuse, l'enthousiasme, qui s'étaient manifestés lorsqu'on avait exhumé de leur tombeau quelques débris de ces antiques religions, se sont subitement calmés. Les grandes vérités du christianisme avaient perdu un moment de leur prestige, aux yeux des Européens blasés, et l'on croyait trouver dans les ténébreux mystères de l'Orient des richesses non encore exploitées. Mais bientôt le fanatisme fut obligé de céder la place à la saine critique, et le temps n'est pas éloigné où les explorateurs qui s'étaient aventurés sur le terrain des anciennes religions, convaincus de la vanité de leurs efforts, tourneront leurs regards vers le culte de leur enfance et reconnaîtront ses beautés et sa supériorité incontestable. (Haneberg, p. 90.)

sentiment dure encore dans l'humanité, subjuguée par l'imposante grandeur de Jésus, elle confesse que Dieu s'est approché d'elle dans la personne de Jésus, qu'un être d'une nature supérieure à l'homme a paru sur la terre venant de plus haut. Quiconque refuse de faire cet aveu, se voit condamné à s'arrêter muet devant la figure de Jésus comme devant une énigme éternelle, et toutefois obligé de reconnaître que cette énigme est le centre et le pivot sur lequel roule l'histoire du monde. L'incrédulité elle-même est forcée de rendre témoignage à l'incomparable perfection de Jésus-Christ : si défiguré qu'il paraisse dans ce qu'on pourrait appeler le miroir concave des théories rationalistes d'un Strauss, d'un Schenkel et d'un Renan, il n'en conserve pas moins quelques traits de son immortelle et céleste beauté qui font seuls tout l'attrait de ces œuvres de mensonge. Telle est la bonne odeur de l'amabilité de Jésus, qu'une seule goutte de cette liqueur divine dans une mer de mensonges et d'erreurs, d'ignominie et de souillures, se fait encore sentir et charme même les âmes incrédules [1].

Trois jugements furent portés sur Jésus par ses contemporains. — Ses proches et ses voisins crurent qu'il avait perdu le sens [2] et voulurent s'emparer de sa personne. Les docteurs de la loi dirent qu'il était possédé du malin esprit, et qu'il chassait les démons par la puissance

[1] Comp., Heinrich, *Christus*, 1864, p. 186.

[2] « Ses proches l'ayant appris, ils vinrent pour se saisir de lui ; car ils disaient qu'il avait perdu l'esprit ». *Marc*, III, 21. E. Renan est du même avis qu'eux, car il dit : Par moments on aurait pu croire que sa raison s'égarait.

de leur chef [1]. Les Apôtres le prirent pour ce qu'il disait être, pour le Fils de Dieu, Dieu lui-même [2]. Un quatrième jugement était et est encore impossible.

Le premier et le second sont manifestement faux. Jésus n'est pas un insensé; Jésus n'est pas un instrument du démon. Force est donc de s'en tenir au troisième jugement, à la confession des Apôtres qui est seule nécessairement conforme à la vérité.

Afin de pouvoir apprécier avec plus de profondeur et d'exactitude ce qu'il y a de divin dans la personne de Jésus, telle qu'elle s'est manifestée au monde, considérons comment il a réalisé son vaste dessein et accompli sa grande œuvre. Comme la voûte immense du ciel reste suspendue dans sa hauteur et son immobilité majestueuse au-dessus de toutes les variations et de tous les troubles de la vie humaine, ainsi Jésus traverse les agitations et les misères de ce monde sans rien perdre de la sérénité et de la pureté de son âme. Une sublimité ineffable qui brille dans toute sa personne et perce à travers ses humbles dehors, inspire même dans le silence à ses puissants ennemis une secrète terreur, tandis qu'elle attire à lui par un attrait irrésistible les âmes simples et droites, les vrais enfants d'Israël. Tous ses discours respirent ce calme admirable et saint. Rien en lui qui sente la passion, rien de précipité et d'immodéré, ni non plus d'irrésolu et d'indécis, tout est précis, simple et franc,

[1] *Matth.*, IX, 34. (*Marc*, III, 22.)

[2] *Matth.*, XVI, 16. « Simon Pierre prit la parole et dit : Tu es le Christ le Fils du Dieu vivant ». *Jean*, XX, 28. Thomas s'écria : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

c'est la naturelle manifestation d'un esprit, qui, tout plongé dans le pur éther de la divinité, ne sait rien de ce qui a coutume de troubler et de confondre l'esprit humain, de le remplir de doute et d'inquiétude, de ce qui bouleverse notre cœur, l'enivre et le fait chanceler. Et cette sérénité inaltérable et sublime l'accompagne durant tout le cours de sa vie, depuis l'apparition qu'il fit dans le temple à l'âge de douze ans, jusqu'à son entrée solennelle à Jérusalem, dans le sein de sa famille, là où sa mère recueillait et gardait dans le fond de son cœur chacune de ses paroles [1], comme au milieu de ses ennemis, dans son triomphe à travers la ville sainte, comme lorsqu'il est livré aux mauvais traitements de la canaille et parmi les angoisses affreuses de sa passion.

Tel est le caractère constant de ses paroles et de ses œuvres. C'est toujours le même calme, soit qu'il ressuscite les morts et commande aux tempêtes, soit qu'il s'occupe de pourvoir aux nécessités corporelles de ses disciples. Jamais vous ne trouverez en lui la trace d'un effort ou d'un doute. Que ce qu'il dit et fait soit grand ou petit, c'est toujours la même imperturbable sérénité. Comme il exprime simplement et en peu de mots les pensées les plus profondes et les plus saisissantes, les vérités les plus hautes, ainsi opère-t-il les miracles les plus surprenants avec calme et sans effort. Ses paroles et ses actions portent toutes le cachet du sublime. Les plus grands hommes peuvent, dans certains moments, à peine atteindre à ces hauteurs, Jésus y plane toujours. —

[1] *Luc,* II, 51.

« Jésus-Christ », dit Pascal[1], « parle des plus grandes « choses si simplement, qu'il semble qu'il n'y a pas « pensé ; et si nettement néanmoins qu'on voit bien ce « qu'il en pensait. Cette clarté, jointe à cette naïveté, est « admirable ». — « Jamais homme n'a parlé comme cet « homme, disent eux-mêmes les serviteurs des prêtres « et des pharisiens[2] ». Sa vie était en Dieu, et c'était vers Dieu, comme à la source de la vie, que convergeaient toutes ses pensées. Quoique sur la terre, il demeure dans le sein de son Père, sa nourriture c'est de faire la volonté de son Père, et il ne fait rien qu'il n'ait vu auparavant dans le sein de son Père[3].

Infaillible par nature, il n'appréhende point de se tromper. Il ne consulte ni ne délibère point, et cependant il ne faillit ni ne chancelle jamais ; enfin il ne trahit aucune de ces faiblesses inhérentes à l'humanité, dont le génie le plus vigoureux et le mieux doué ne saurait s'affranchir[4]. Ce n'est pas seulement l'Apôtre qui le nomme la force et la sagesse du Père[5], la splendeur éternelle de la majesté divine, le Verbe qui était dès le commencement dans le sein du Père et qui annonce ce qu'il y a vu[6]; ce n'est pas seulement lui-même qui se nomme la

[1] *Pensées*, P. II, Art. 10.

[2] *Jean*, VII, 46.

[3] *Jean*, V, 19.

[4] Comparez l'incertitude de Platon et de Socrate, lorsqu'ils discutent dans le Phédon sur l'immortalité de l'âme.

[5] *Hebr.*, I, 3.

[6] *Jean*, I, 18.

vérité, et qui se dit envoyé dans le monde afin de rendre témoignage à la vérité : toute l'histoire de sa vie nous déclare la même chose ; chacune de ses paroles est en même temps un acte vivifiant, car il parlait comme quelqu'un qui a autorité [1]. Il connaissait tous les hommes, et il n'avait pas besoin qu'on lui révélât ce qui se passait dans l'homme, car il le savait par lui-même [2]. Il connaît la Samaritaine [3] et le publicain [4]; il lit dans l'âme de Nathanaël [5], comme dans celle de Judas [6]. Et de même que, avec une autorité qui ne venait ni ne pouvait venir de l'homme, il prononçait ces mots qui lui étaient familiers : *En vérité, en vérité, je vous le dis;* ainsi il disait avec la même toute-puissance à un cadavre déjà raide : *Lève-toi* [7], et à un autre que la putréfaction travaillait déjà dans le tombeau : *Viens dehors* [8] ! S'il souffre sans s'émouvoir les persécutions des hypocrites pharisiens, avides de vengeance, ainsi que les opprobres des Sadducéens matérialistes, sachant bien que nul ne lui ravira la puissance qu'il tient de son Père [9], il ne montre pas moins de

[1] *Matth.*, XI, 25.

[2] *Jean*, XVI, 13.

[3] *Jean*, IV, 16.

[4] *Luc*, XIX, 3.

[5] *Jean*, I, 18.

[6] *Jean*, XIII, 27.

[7] *Luc*, VIII, 54.

[8] *Jean*, XI, 43.

[9] *Jean*, X, 18.

calme et de confiance dans le triomphe final de sa cause, lorsque, s'adressant à quelques fidèles qui lui restaient attachés, il leur demandait : Voulez-vous aussi me quitter[1]? Tant il laissait de liberté à tous, tant il se fiait à la vérité ! Enfin, lorsqu'il est en apparence vaincu et accablé, lorsque tous ses disciples sont ébranlés dans leur foi, il choisit ce moment pour déclarer que son Evangile sera prêché par toute la terre. Etre infaillible n'est pas un attribut qu'il soit donné à l'intelligence humaine et finie de posséder, c'est le propre de la divinité et comme son cachet[2].

Exempt d'erreur, Jésus l'est aussi de péché.

L'homme peut-il être pur de toute faute ? demandait l'un des plus judicieux moralistes qui aient été en dehors du christianisme, Epictète[3]. « Non », répondait-il, « cela « n'est pas possible ; ce qui est seulement possible, c'est de « s'efforcer constamment d'être exempt de fautes ». — « Il « n'est personne », dit Kant, « de qui nous puissions dire « qu'il est sans péché et le démontrer, car nous ne lisons « pas dans les cœurs, nous ne pouvons juger que des « actions, mais non des intentions invisibles ». — « Le cœur « de l'homme est enclin au mal dès sa jeunesse », dit l'Ecriture[4]; « qui purifiera celui qui sort d'une semence

[1] *Jean*, VI, 68.

[2] *Nemo mortalium omnibus horis sapit.* Plin. *H. N.* VII, 40. *Suus cuique attributus est error.* Catull. *Carm.*. XXII, 20. *Cujusque est hominis errare.*

[3] *Dissert.*, II, 12, 19.

[4] *Genèse*, VIII, 21.

« impure[1]? Tous se sont dévoyés et sont devenus inutiles; « il n'en est pas un qui fasse le bien, pas un seul. Juifs et « Gentils, tous sont sous le joug du péché[2] ». Aucun n'est sans faute et irrépréhensible; le meilleur n'est pas celui qui n'a point commis de fautes, c'est celui qui en a commis le moins[3]. Comme dans une grenade il se trouve pour le moins un grain de gâté; ainsi, en chaque homme, y a-t-il au moins un péché, dit Cratès[4]. Ne jamais pécher, c'est le privilége exclusif de Dieu[5]. Quand les accusateurs de la femme adultère étaient prêts à la lapider, Jésus leur dit cette grave parole qui peut s'appliquer sans exception à tous les hommes de tous les temps : *Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre*[6].

Quand il donne à ses disciples la formule de la prière universelle, de la prière qui convient à tous les hommes, le même Jésus y insère ces paroles : *Pardonnez-nous nos péchés*. C'est pourquoi un de ses disciples, celui qu'il aimait le plus tendrement, celui qui en reposant sur sa poitrine y avait puisé l'humilité et la haine du péché, écrivait aussi : « Si nous disons que nous n'avons pas de « péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité

[1] *Jean*, XIV, 4.

[2] *Ps.*, XIII. 3. — *Rom.*, III, 9.

[3] Epicharmus bei Philo *in Genesin*, IV, p. 107. Seneca *de Clem.*, I, 6.

[4] Diog. Laërt., VI, 89.

[5] Libanius *Epist.* 1554 : Τὸ μηδὲν ἁμαρτεῖν ἐστι τοῦ Θεοῦ.— Petronius, Satyr. LXXV, 1 ; *Nemo non nostrum peccat. Homines sumus, non dii.*

[6] *Jean*, VIII,

n'est pas en nous, et nous faisons mentir Jésus-Christ, « et sa parole n'est pas en nous[1] ». Un seul donc a toujours été l'adversaire du péché et n'a jamais pactisé avec lui, et ne l'a jamais senti dans sa conscience, c'est Jésus-Christ. Lui seul ne demande point la rémission de ses fautes, lui seul ne s'humilie point devant Dieu dans le sentiment de ses péchés, et n'en implore point le pardon, tandis que les plus saintes âmes de tous les siècles sentent si vivement leur peccabilité et en font l'aveu formel en termes si forts et si pénétrants. En se faisant baptiser dans le Jourdain, il ne s'est pas avoué coupable. Il fut le plus humble et le plus véridique de tous les hommes dans sa vie comme dans sa mort, et cependant il a dit ce que jamais homme[2] n'a osé ni pu dire : *Qui de vous me convaincra de péché*[3] ? Il fut tenté et éprouvé en tout sens comme nous, mais il ne pécha point[4]. Il eut à supporter les faiblesses de ses disciples, leur fidélité chancelante, l'ingratitude et l'opiniâtreté de son peuple, la haine de ses ennemis, la trahison de ses amis, mais il ne pécha point. Il est pour les témoins de sa vie *le Saint et le Juste*[5], *l'agneau sans tache*[6], *le vrai Pontife*, *juste et*

[1] *Jean*, I, 8, 10.

[2] La pureté de sa Mère, de la Vierge immaculée, résulte de l'impeccabilité de Jésus.

[3] *Jean*, VIII, 46.

[4] *Hebr.*, IV, 15.

[5] *I Pierre*, III, 18 ; *I Jean*, III, 8 ; II, 1.

[6] *I Pierre*, I, 19.

saint, sans tache et sans péché[1] *; qui n'a pas besoin comme les autres d'offrir la victime pour ses propres péchés;* il est Celui *qui, sans avoir péché lui-même, a porté les péchés de tous les autres*[2], *Celui qui n'a pas commis le péché et qui s'est fait victime de propitiation pour les péchés du monde*[3]. Telle est sa sainteté, que Jean-Baptiste, l'austère, le saint, le grand prophète, devant qui tout le peuple s'inclinait avec respect, se reconnaît indigne de dénouer les cordons de ses souliers, c'est-à-dire de le servir comme le dernier des esclaves[4].

Tel est le portrait que nous ont tracé de lui ses amis[5], et leur témoignage se trouve confirmé par les ennemis. Pour ceux-ci comme pour ceux-là Jésus est le Saint et l'Irréprochable. Judas jette le prix de son péché aux pieds de ceux qui l'ont soudoyé, parce qu'*il a, dit-il, trahi le sang innocent*[6]. En mourant de désespoir, il lui rend gloire, comme les martyrs lui ont rendu gloire en allant à la mort par amour pour lui. Pilate se sent ébranlé à la vue de cet auguste accusé ; la grandeur qui éclate en lui sous

[1] *Hebr.*, VII, 26.

[2] *I Jean*, III, 5.

[3] *I Pierre*, II, 22.

[4] *Luc*, III, 16.

[5] Au reste, Xénophon, en parlant de Socrate, son maître, (*Mém.*, I, 1, 11) dit : « Jamais personne n'a entendu ou vu Socrate, prononcer une parole ou commettre une action contraire à la religion ». Mais nous savons à quoi nous en tenir sur la morale des Grecs, et combien étaient mesquines et matérielles leurs idées sur la divinité.

[6] *Matth.*, XXVII, 4.

des dehors misérables, et quoiqu'il soit chargé des liens des malfaiteurs et des criminels, frappe le juge romain et le saisit profondément, et il déclare qu'il ne découvre en lui aucun crime [1]. L'épouse de Pilate, Claudia Procula, appréhende que le sang de ce juste, s'il est répandu, n'attire sur la tête du juge quelque terrible châtiment [2]. Le sanhédrin enfin, c'est-à-dire un conseil tout composé de ses ennemis, après l'avoir suivi pendant trois ans pas à pas, avoir observé avec mille yeux perçants toutes ses démarches, toutes ses actions, toutes ses paroles, afin de trouver un motif d'accusation ; le sanhédrin, avec son regard aiguisé cependant par la haine, ne découvre pas une ombre qui ternisse la céleste pureté de sa vie et de sa conduite.

Une objection se présente d'elle-même ; on dira : Qu'est-ce que ses ennemis ont pu savoir de ce qui se passait dans l'intimité de son cœur ? Et cependant, c'est jusque-là qu'il faut pénétrer pour pouvoir juger ce que valent les actions et les paroles. Jésus le dit lui-même : c'est du cœur que viennent les mauvaises pensées, le meurtre, l'adultère, l'impudicité, le vol, les faux témoignages et les blasphèmes [3].

On ajoutera que ses disciples eux-mêmes n'ont pas su l'histoire de sa jeunesse ; que, même pendant les trois dernières années de sa vie, ils n'ont pas été jour et nuit à ses côtés, de telle sorte qu'on puisse dire qu'aucune de

[1] *Luc*, XXIII, 4.

[2] *Matth.*, XXVIII, 19.

[3] *Matth.*, XV, 19.

ses actions, absolument aucune, ne leur a échappé ; que, supposé même qu'il en fût ainsi, ils n'auraient encore pu soulever le voile qui couvrait ses plus secrètes pensées.

L'objection est spécieuse, mais elle n'est que cela ; elle se résout aisément quand on l'examine de près.

Tout ce qu'on nous fait observer là n'échappait certainement pas aux disciples. Assurément, le monde savait ces choses avant la venue de Kant. Le décalogue, dans ses deux derniers commandements, avait depuis longtemps signalé les péchés de pensées et de désirs ; et les psaumes, qui étaient familiers aux disciples comme à tous les Juifs, attiraient assez leur attention sur la pureté du cœur et leur en montraient assez l'importance et la valeur. Et puis, leur commerce journalier, intime et de longue durée avec le Seigneur, ne les avait-il pas mis à même de reconnaître la sincère piété et la réelle sainteté de son âme ? — Certainement si. Lors donc que, dans ces conditions, ils viennent affirmer son impeccabilité et sa parfaite sainteté, sans craindre que leur parole soit mise en doute, il faut que le spectacle de sa vie ait exercé une impression d'un ascendant irrésistible.

Mais ce n'est pas tout ; il nous reste encore un témoignage, et celui-là est sans réplique. C'est le témoignage de Jésus sur lui-même, témoignage vrai, nécessairement vrai. Supposer qu'il se soit trompé lui-même sur l'état de sa propre conscience, lui, au regard perçant de qui rien n'échappait, lui qui savait éveiller si puissamment la conscience d'autrui, qui poursuivait le péché jusque dans ses derniers et plus secrets détours, qui connaissait l'aveu fait par tous les prophètes de leurs péchés, depuis

Isaïe jusqu'à Jean-Baptiste, lui qui n'ignorait point ce mot du Psalmiste [1] : *Personne n'est juste;* et encore [2] : *Ma mère m'a conçu dans le péché;* et cet autre de Job [3] : *Qui purifiera celui qui est né d'une semence impure, si ce n'est vous, Seigneur?* lui qui personnifiait l'humilité la plus profonde et la plus sincère, qui ne recherchait en tout que la gloire de Dieu et qui fit à la vérité le sacrifice de sa vie, admettre qu'il ait été pécheur sans le savoir, c'est admettre l'absurde. Encore moins peut-on dire qu'il nous ait sciemment trompés; ce serait un sacrilége même que de le penser, parce que ce serait donner un audacieux démenti à l'image auguste, composée de tous les traits de sa sainte vie. Tout ce que Jésus est pour nous, pour tout homme qui pense, même pour ceux qui ont trahi et vendu sa divinité, tout cela s'écroulerait alors et s'abîmerait dans le néant, n'étant appuyé que sur l'orgueil, le mensonge et le blasphème. Quel plus grand blasphème, en effet, de la part d'un homme, que de s'attribuer ce qui n'appartient qu'à Dieu, c'est-à-dire la sainteté absolue?

Donc l'infaillibilité et l'impeccabilité de Jésus sont certaines, donc sa vie est une manifestation miraculeuse, un miracle de l'ordre intellectuel et moral.

Avant de terminer, jetons encore un regard en arrière. Le monde ancien a donné le jour à un penseur qui a réalisé l'idée la plus grande que le paganisme ait eue de

[1] *Ps.* XIII, 3.

[2] *Ps.* L, 7.

[3] *Job,* XIV, 4.

la morale. Mais quant à lui attribuer l'infaillibilité et l'impeccabilité, il n'y a jamais songé, tant ces attributs lui paraissaient, et avec raison, quelque chose de surhumain.

Deux figures augustes et sublimes se tiennent debout, l'une au commencement, l'autre à la fin de la religion de l'Ancien Testament: Moïse, image prophétique du Christ, et Jean, le plus grands des enfants des hommes jusqu'à Jésus. Mais le premier, loin de se déclarer impeccable, expie au contraire ses péchés [1] ; et d'aileurs, il en indique un autre qui doit venir et qui sera plus grand que lui ; et le dernier s'incline devant ce plus grand, qui a enfin paru. Il n'a donc paru dans le monde qu'une seule personne qui ait été déclarée impeccable, les Apôtres l'ont cru et le monde a admis ce qu'auparavant il tenait pour impossible et contradictoire avec la nature humaine. Qu'est-ce qui a pu produire cette foi et rendre possible l'impossible ? La puissance avec laquelle il s'est manifesté au monde, la vertu persuasive émanée de sa vie, voilà ce qui a créé cette foi que tant d'hommes ont scellée de leur sang.

Jésus-Christ est donc infaillible et impeccable, c'est pourquoi il est plus qu'un homme. Sa vie est un miracle dans l'histoire de l'humanité, un miracle de l'ordre moral, comme une résurrection est un miracle de l'ordre physique. Il a dit : *Ne savez-vous pas que je suis en mon Père, et que mon Père est en moi* [2] ?

1 *Nombres*, XX, 12; *Deuteron*, I, 37,

2 *Jean*, XVII, 10.

Moi et mon Père nous ne sommes qu'un [1]. En vertu de cette unité qui existe entre lui et son Père, il est la lumière sans ombre, la vérité sans erreur, la sainteté sans péché, la pureté sans défaut ; en lui se manifeste le plus grand miracle de l'empire des esprits. Mais la mort n'est que la solde du péché, c'est pourquoi la mort n'ayant aucun droit sur lui, ne devait pas prévaloir sur lui, ni le tombeau s'ouvrir pour recevoir son corps, qu'aucun péché n'avait souillé ; donc sa résurrection glorieuse, suprême miracle de l'ordre physique, n'a été que la conséquence immédiate, l'expression extérieure, l'effet nécessaire de son impeccabilité, la manifestation visible de sa grandeur morale.

Vaincre la mort, c'est vaincre la création entière, car tout être vivant est sujet à la mort. Aussi la nature lui obéit comme à son maître, il commande aux vents et aux flots, aux maladies et à la mort, et dans tous ces miracles, ce qui s'annonce au monde, c'est le miracle dans l'acception éminente du terme, c'est son unité avec le Père, c'est le miracle de Dieu fait homme. De même que son Père, il ne cesse jamais d'agir ; ses actions sont celles d'un Dieu ; son esprit n'est point simplement illuminé de Dieu, comme celui des prophètes qui ne reçoivent que par moment le rayon d'en haut, c'est la divine lumière, c'est l'esprit divin lui-même qui se manifeste en lui, c'est la plénitude de la divinité qui réside en lui substantiellement.

Tel est Jésus-Christ. Il a paru sur terre sous les traits

[1] *Jean*, X, 30.

d'un homme né de la femme et soumis à la loi; il a éprouvé tout ce qui est de l'homme et s'est rendu en tout semblable à l'homme, le péché excepté [1]. Il a passé par l'épreuve de la tentation, et il a consommé sa vie dans le combat et dans les plus cruelles douleurs. Du fond de son abaissement et des ombres de sa passion, il s'est élévé tout à coup à l'éclat d'une grandeur et d'une majesté inexprimables. Du sein de la misère et de la pauvreté, il est monté aux splendeurs d'une gloire qui ne s'est point vue dans un autre homme et que l'esprit le plus ambitieux n'eût jamais rêvée. Grand, admirable, céleste dans sa vie, il a été plus grand, plus admirable, plus céleste dans sa mort. Ce que nous voyons paraître en Jésus, non pas une fois ou deux, mais toujours; ce qui forme comme la condition invariable et la base immuable sur laquelle sa divine figure se détache toute rayonnante des plus pures clartés, qu'est-ce autre chose, sinon l'union de tous les traits dont nous avons coutume de composer l'image de la divinité? Une vérité plus brillante qu'un rayon de soleil, une sainteté plus pure que la lumière, une justice dont le regard pénètre jusqu'aux dernières racines de l'âme, un amour qui ne veut ni ne désire rien que de porter partout la miséricorde, la grâce, la paix et la béatitude, voilà Dieu.

Or, voilà aussi Jésus-Christ.

En vérité, si nous ne possédions aucune notion de Dieu, nous devrions nous le figurer d'après l'image de

[1] *Hébr.*, IV, 15.

Jésus. Et si Dieu existe, il doit nécessairement s'être montré dans la personne de Jésus. Jésus est l'image visible de l'invisible, la force et la sagesse du Père, la splendeur de son éternelle majesté[1].

[1] *Hébr.*, I, 3.

FIN DU TOME DEUXIÈME

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



